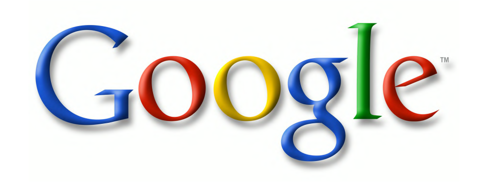














ŒUVRES
DE BOSSUET.

TOME XV.

Se Trouvent

A VERSAILLES,

Chez

LEBEL, Éditeur, imprimeur du Roi et de l'Évêché, rue Satory, n.° 122.

A PARIS,

LE NORMANT, imprimeur-libraire, rue de Seine, n.° 8;
PILLET, imprimeur-libraire, rue Christine, n.° 5;
BRUNOT-LABBE, libraire, quai des Augustins, n.° 33;
BLAISE, libraire, quai des Augustins, n.° 61;
LE CLÈRE, libraire, quai des Augustins, n.° 35;
BOSSANGE ET MASSON, imprimeurs-libraires, rue de Tournon;
RENOUARD, libraire, rue Saint-André-des-Arts;
TREUTTEL ET WURTS, libraires, rue de Bourbon;
FOUCAULT, libraire, rue des Noyers, n.° 37;
AUDOT, libraire, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n.° 18.

ET A BRUXELLES,

LE CHARLIER, libraire.

ŒUVRES
DE BOSSUET,

ÉVÊQUE DE MEAUX,

REVUES SUR LES MANUSCRITS ORIGINAUX,

ET LES ÉDITIONS LES PLUS CORRECTES.

TOME XV.



A VERSAILLES,

DE L'IMPRIMERIE DE J. A. LEBEL,

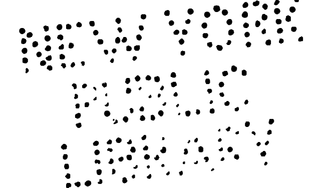
IMPRIMEUR DU ROI.

1816.



DE

SERMONS.



I.ER SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA CONCEPTION DE LA S.TE VIERGE,

PRÊCHÉ LA VEILLE DE CETTE FÊTE.

Priviléges de Marie, ses prérogatives; l'amour éternel de son Fils pour elle, sa victoire sur le péché en la personne de sa Mère. Question de l'immaculée conception, non décidée. Extrémité de la foiblesse de l'homme; son impuissance sans la grâce de Jésus-Christ, seul vrai médecin.

Tota pulchra es, amica mea.

Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée. Cant. IV. 7.

Si le nom de Marie vous est cher, si vous aimez sa gloire, si vous prenez plaisir de célébrer ses louanges, chrétiens enfans de Marie, vous, que cette Vierge très-pure assemble aujourd'hui en ce lieu, réjouissez-vous en notre Seigneur. Demain luira au monde cette sainte et bienheureuse journée, en laquelle l'ame de Marie, cette ame prédestinée à la plénitude des grâces et au plus haut degré de la gloire, fut premièrement unie à un corps, mais à un corps dont la pureté, qui ne trouve rien de semblable même parmi les esprits angéliques, attirera quelque jour sur la terre le chaste Epoux des ames fidèles. Il est donc bien juste, mes Frères, que nous pas-

sions cette solennité avec une joie toute spirituelle. Loin de cette conception les gémissemens et les pleurs qui doivent accompagner les conceptions ordinaires. Celle-ci est toute pure et toute innocente. Non, non, ne le croyez pas, chrétiens, que la corruption générale de notre nature ait violé la pureté de la Mère que Dieu destinoit à son Fils unique. C'est ce que je me propose de vous faire voir dans cette méditation, dans laquelle je vous avoue que je ne suis pas sans crainte. De tant de diverses matières que l'on a accoutumé de traiter dans les assemblées ecclésiastiques, celle-ci est sans doute la plus délicate. Outre la difficulté du sujet, qui fait certainement de la peine aux plus habiles prédicateurs, l'Eglise nous ordonne de plus une grande circonspection et une retenue extraordinaire. Si j'en dis peu, je prévois que votre piété n'en sera pas satisfaite. Que si j'en dis beaucoup, peut-être sortirai-je des bornes que les saints canons me prescrivent. Je ne sais quel instinct me pousse à vous assurer que cette conception est sans tache, et je n'ose vous l'assurer d'une certitude infaillible. Il faudra tenir un milieu qui sera peut-être un peu difficile. Disons néanmoins, chrétiens, disons à la gloire de Dieu, que la bienheureuse Marie n'a pas ressenti les atteintes du péché commun de notre nature; disons-le, autant que nous pourrons, avec force; mais disons toutefois avec un si juste tempérament, que nous ne nous éloignions pas de la modestie. Ainsi les fidèles seront contens; ainsi l'Eglise sera obéie. Nous satisferons tout ensemble à la tendre piété des enfans, et aux sages réglemens de la Mère.

Il y a certaines propositions étranges et difficiles, qui pour être persuadées, demandent que l'on emploie tous les efforts du raisonnement et toutes les inventions de la rhétorique. Au contraire il y en a d'autres qui jettent au premier aspect un certain éclat dans les ames, qui fait que souvent on les aime, avant même que de les connoître. De telles propositions n'ont pas presque besoin de preuves. Qu'on lève seulement les obstacles, que l'on éclaircisse les objections, s'il s'en présente quelques-unes, l'esprit s'y portera de soi-même, et d'un mouvement volontaire. Je mets en ce rang celle que j'ai à établir aujourd'hui. Que la conception de la Mère de Dieu ait eu quelque privilége extraordinaire, que son Fils tout-puissant l'ait voulu préserver de cette peste commune qui corrompt toutes nos facultés, qui gâte jusqu'au fond de nos ames, qui va porter la mort jusqu'à la source de notre vie; qui ne le croiroit, chrétiens? Qui ne donneroit de bon cœur son consentement à une opinion si plausible? Mais il y a, dit-on, beaucoup d'objections importantes, qui ont ému de grands personnages. Eh bien! pour satisfaire les ames pieuses, tâchons de résoudre ces objections : par ce moyen j'aurai fait la meilleure partie de ma preuve. Après cela sans doute il ne sera pas nécessaire de vous presser davantage : sitôt que vous aurez vu les difficultés expliquées, vous croirez volontiers que le péché originel n'a pas touché à Marie. Que dis-je, vous le croirez? vous en êtes déjà convaincus; et tout ce que j'ai à vous dire ne servira qu'à vous confirmer dans cette pieuse créance.

PREMIER POINT.

Il n'est pas, ce me semble, fort nécessaire d'exposer ici une vérité qui ne doit être ignorée de personne. Vous le savez, fidèles, qu'Adam notre premier père s'étant élevé contre Dieu, il perdit aussitôt l'empire naturel qu'il avoit sur ses appétits. La désobéissance fut vengée par une autre désobéissance. Il sentit une rebellion à laquelle il ne s'attendoit pas; et la partie inférieure s'étant inopinément soulevée contre la raison, il resta tout confus de ce qu'il ne pouvoit la réduire. Mais, ce qui est de plus déplorable, c'est que ces convoitises brutales qui s'élèvent dans nos sens, à la confusion de l'esprit, aient si grande part à notre naissance. De là vient qu'elle a je ne sais quoi de honteux, à cause que nous venons tous de ces appétits déréglés qui firent rougir notre premier père. Comprenez, s'il vous plaît, ces vérités; et épargnez-moi la pudeur de repasser encore une fois sur des choses si pleines d'ignominie, et toutefois sans lesquelles il est impossible que vous entendiez ce que c'est que le péché d'origine : car c'est par ces canaux que le venin et la peste se coulent dans notre nature. Qui nous engendre, nous tue. Nous recevons en même temps et de la même racine, et la vie du corps, et la mort de l'ame. La masse dont nous sommes formés étant infectée dans sa source, elle empoisonne notre ame par sa funeste contagion. C'est pourquoi le sauveur Jésus, voulant comme toucher au doigt la cause de notre mal, dit en saint Jean (1), que « ce qui naît de la chair est

(1) *Joan.* III. 6.

» chair » : *Quod natum est ex carne, caro est.* La chair en cet endroit, selon la phrase de l'Ecriture, signifie la concupiscence. C'est donc comme si notre Maître avoit dit plus expressément : O vous, hommes misérables, qui naissez de cette révolte et de ces inclinations corrompues qui s'opposent à la loi de Dieu, vous naissez par conséquent rebelles contre lui et ses ennemis : *Quod natum est ex carne, caro est.* Telle est la pensée de notre Seigneur ; et c'est ainsi, si je ne me trompe, que l'explique saint Augustin (1), celui qui de tous les Pères a le mieux entendu les maladies de notre nature.

Que dirons-nous donc maintenant de la bienheureuse Marie ? Il est vrai qu'elle a conçu étant vierge ; mais elle n'a pas été conçue d'une vierge. Cet honneur n'appartient qu'à son Fils. Pour elle, dont la conception s'est faite par les voies ordinaires, comment évitera-t-elle la corruption qui y est inséparablement attachée ? Car enfin l'apôtre saint Paul parle en termes si universels de cette commune malédiction de toute notre nature, que ses paroles semblent ne pouvoir souffrir aucune limitation. « Tous ont péché, dit-il ; et tous sont morts en » Adam, et tous ont péché en Adam (2) ». Et il y a beaucoup d'autres paroles semblables, non moins fortes, ni moins générales. Où chercherons-nous donc un asile à la bienheureuse Marie, où nous puissions la mettre à couvert d'une condamnation si universelle ? Ce sera entre les bras de son Fils, ce sera dans la toute-puissance divine, ce sera dans

(1) *In Joan. Tract.* XII, *tom.* III, *part.* II, *col.* 383 *et seq.* — (2) *Rom.* V. 12.

cette source infinie de miséricorde qui jamais ne peut être épuisée. Vous avez, ce me semble, bien compris la difficulté. Je l'ai proposée dans toute sa force, du moins selon mon pouvoir. Ecoutez maintenant la réponse, et suivez attentivement ma pensée. Je dirai les choses en peu de mots, parce que je vois que je parle ici à des personnes intelligentes.

Certes il faut l'avouer, chrétiens; Marie étoit perdue tout ainsi que les autres hommes, si le Médecin miséricordieux, qui donne la guérison à nos maladies, n'eût jugé à propos de la prévenir de ses grâces. Ce péché, qui, ainsi qu'un torrent, se déborde sur tous les hommes, alloit gâter cette sainte Vierge de ses ondes empoisonnées. Mais il n'y a point de cours si impétueux, que la toute-puissance divine n'arrête quand il lui plaît. Considérez le soleil, avec quelle impétuosité il parcourt cette immense carrière qui lui a été ouverte par la Providence. Cependant vous n'ignorez pas que Dieu ne l'ait fixé autrefois au milieu du ciel, à la seule parole d'un homme. Ceux qui habitent près du Jourdain, ce fleuve célèbre de la Palestine, savent avec quelle rapidité il se décharge dans la mer Morte, du moins si je ne me trompe dans la description de ces lieux. Néanmoins toute l'armée d'Israël l'a vu remonter à sa source, pour faire passage à l'arche où reposoit le Seigneur tout-puissant. Est-il rien de plus naturel que cette influence de chaleur dévorante qui sort du feu dans une fournaise? Et l'impie Nabuchodonosor n'a-t-il pas admiré trois bénis enfans qui se jouoient au milieu des flammes, que ses satellites impitoyables avoient vainement irritées? Nonobstant tous

ces exemples illustres, ne peut-on pas dire véritablement qu'il n'y a point de feu qui ne brûle, et que le soleil roule dans les cieux d'un mouvement éternel, et qu'il ne se rencontre aucun fleuve qui retourne jamais à sa source? Nous tenons tous les jours de semblables propos, sans que nous en soyons empêchés par ces fameux exemples, bien qu'ils ne soient ignorés de personne. Et d'où vient cela, chrétiens? C'est que nous avons accoutumé de parler selon le cours ordinaire des choses; et Dieu se plaît d'agir quelquefois selon les lois de sa toute-puissance, qui est au-dessus de tous nos discours.

Ainsi, je ne m'étonne pas que le grand apôtre saint Paul ait prononcé si généralement, que le péché de notre premier père a fait mourir tous ses descendans. En effet, selon la suite naturelle des choses que l'apôtre considéroit en ce lieu, être né de la race d'Adam à la façon ordinaire, enfermoit infailliblement le péché. Il n'est pas plus naturel au feu de brûler, qu'à cette damnable concupiscence d'infecter tout ce qu'elle touche, d'y porter la corruption et la mort. Il n'est point de poison plus présent, ni de peste plus pénétrante. Mais je dis que ces malédictions si universelles, que toutes ces propositions, si générales qu'elles puissent être, n'empêchent pas les réserves que peut faire le souverain, ni les coups d'autorité absolue. Et quand est-ce, ô grand Dieu, que vous userez plus à propos de cette puissance qui n'a point de bornes, et qui est sa loi elle-même, quand est-ce que vous en userez, sinon pour faire grâce à Marie?

Je sais bien que quelques docteurs assurent que

c'est imprudence de vouloir apporter quelques restrictions à des paroles si générales. Cela, disent-ils, tire à conséquence. Mais, ô mon Sauveur! quelle conséquence! Pesez, s'il vous plaît, ce raisonnement. Ces conséquences ne sont à craindre, qu'où il y peut avoir quelque sorte d'égalité. Par exemple, vous méditez d'accorder quelque grâce à une personne d'une condition médiocre : vous avez à y prendre garde; cela peut tirer à conséquence; beaucoup d'autres par cet exemple prétendront la même faveur. Mais parcourez tous les chœurs des anges, considérez attentivement tous les ordres des bienheureux, voyez si vous trouverez quelque créature qui ose, je ne dis pas s'égaler, mais même en aucune manière se comparer à la sainte Vierge. Non : ni l'obéissance des patriarches, ni la fidélité des prophètes, ni le zèle infatigable des saints apôtres, ni la constance invincible des martyrs, ni la pénitence persévérante des saints confesseurs, ni la pureté inviolable des vierges, ni cette grande diversité de vertus que la grâce divine a répandues dans les différens ordres des bienheureux, n'a rien qui puisse tant soit peu approcher de la très-heureuse Marie. Cette maternité glorieuse, cette alliance éternelle qu'elle a contractée avec Dieu, la met dans un rang tout singulier qui ne souffre aucune comparaison. Et dans une si grande inégalité, quelle conséquence pouvons-nous craindre? Montrez-moi une autre Mère de Dieu, une autre vierge féconde; faites-moi voir ailleurs cette plénitude de grâces, cet assemblage de vertus divines, une humilité si profonde dans une dignité si auguste, et toutes les autres mer-

veilles que j'admire en la sainte Vierge ; et puis dites, si vous voulez, que l'exception que j'apporte à une loi générale, en faveur d'une personne si extraordinaire, a des conséquences fâcheuses.

Et combien y a-t-il de lois générales dont Marie a été dispensée ? N'est-ce pas une nécessité commune à toutes les femmes d'enfanter en tristesse et dans le péril de leur vie ? Marie en a été exemptée. N'a-t-il pas été prononcé de tous les hommes généralement, « qu'ils offensent tous en beaucoup de choses » ? *In multis offendimus omnes* (1). Y a-t-il aucun juste qui puisse éviter ces péchés de fragilité que nous appelons véniels ? Et bien que cette proposition soit si générale et si véritable, l'admirable saint Augustin ne craint point d'en excepter la très-innocente Marie (2). Certes si nous reconnoissions dans sa vie qu'elle eût été assujettie aux ordres communs, nous pourrions croire peut-être qu'elle auroit été conçue en iniquité, tout ainsi que le reste des hommes. Que si nous y remarquons au contraire une dispense presque générale de toutes les lois ; si nous y voyons selon la foi orthodoxe, ou du moins selon le sentiment des docteurs les plus approuvés ; si, dis-je, nous y voyons un enfantement sans douleur, une chair sans fragilité, des sens sans rebellion, une vie sans tache, une mort sans peine ; si son époux n'est que son gardien, son mariage le voile sacré qui couvre et protège sa virginité, son Fils bien-aimé une fleur que son intégrité a poussée ; si lorsqu'elle le conçut, la nature étonnée et confuse crut

(1) *Jac.* III. 2. — (2) *De Natur. et grat. n.* 42, *tom.* X, *col.* 144, 145.

que toutes ses lois alloient être à jamais abolies : si le Saint-Esprit tint sa place, et les délices de la virginité celle qui est ordinairement occupée par la convoitise : qui pourra croire qu'il n'y ait rien eu de surnaturel dans la conception de cette Princesse, et que ce soit le seul endroit de sa vie qui ne soit point marqué de quelque insigne miracle ?

Vous me direz peut-être que cette innocence si pure, c'est la prérogative du Fils de Dieu ; que de la communiquer à sa sainte Mère, c'est ôter au Sauveur l'avantage qui est dû à sa qualité. C'est le dernier effort des docteurs dont nous réfutons aujourd'hui les objections. Mais à Dieu ne plaise, ô mon Maître, qu'une si téméraire pensée puisse jamais entrer dans mon ame. Périssent tous mes raisonnemens, que tous mes discours soient honteusement effacés, s'ils diminuent quelque chose de votre grandeur. Vous êtes innocent par nature, Marie ne l'est que par grâce ; vous l'êtes par excellence, elle ne l'est que par privilege ; vous l'êtes comme rédempteur, elle l'est comme la première de celles que votre sang précieux a purifiées. O vous, qui désirez qu'en cette rencontre la préférence demeure à notre Seigneur, vous voilà satisfaits, ce me semble. Quoi ! si nous n'étions tous criminels par notre naissance, ne sauriez-vous que dire, pour donner l'avantage au Sauveur ? Si vous croyez avoir fait beaucoup de l'avoir mis au-dessus d'une infinité de coupables, ne trouvez pas mauvais si je tâche du moins de trouver une créature innocente à laquelle je le préfère, afin de faire voir que ce n'est pas notre crime seul qui lui donne la préférence.

Il est certes tout-à-fait nécessaire qu'il surpasse sa sainte Mère d'une distance infinie. Mais aussi ne jugez-vous pas raisonnable que sa Mère ait quelque avantage par-dessus le commun de ses serviteurs? Que répondrez-vous à une demande qui paroît si juste? Je ne me contente pas de ce que vous me dites, qu'elle a été sanctifiée devant sa naissance. Car encore que je vous avoue que c'est une belle prérogative, je vous prie de vous souvenir que c'est le privilége de saint Jean-Baptiste, et peut-être de quelque autre prophète. Or ce que je vous demande aujourd'hui, c'est que vous donniez, si vous le pouvez, quelque chose de singulier à Marie, sans toucher aux droits de Jésus. Pour moi j'y satisferai aisément, établissant trois degrés que chacun pourra retenir. Je dis que le Sauveur étoit infiniment au-dessus de cette commune corruption. Pour Marie, elle y étoit soumise; mais elle en a été préservée : entendez ce mot, s'il vous plaît. Et à l'égard des autres saints, je dis qu'ils l'avoient effectivement contractée, mais qu'ils en ont été délivrés. Ainsi nous conservons la prérogative à la Mère, sans faire tort à l'excellence du Fils : ainsi nous voyons une juste et équitable disposition qui semble bien convenable à la Providence divine : ainsi le sauveur Jésus, qui, selon la doctrine des théologiens, étoit venu en ce monde principalement pour purger les hommes de ce péché d'origine, qui étoit le grand œuvre du diable, en remporte une glorieuse victoire; il le dompte, il le met en fuite partout où il se peut retrancher.

Comment cela, chrétiens? L'induction en est

claire. Ce vice originel règne dans les enfans nouvellement nés; Jésus l'y surmonte par le saint baptême. Ce n'est pas tout : le diable par ce péché pénètre jusqu'aux ventres de nos mères, et là tout impuissans que nous sommes, il nous rend ennemis de Dieu. Jésus choisit quelques ames illustres qu'il purifie dans les entrailles maternelles, et là il défait encore le péché. Tels sont ceux que nous appelons sanctifiés devant la naissance, comme saint Jean; comme Jérémie, selon le sentiment de quelques docteurs; comme saint Joseph peut-être, selon la conjecture de quelques autres. Mais il reste un endroit, ô Sauveur, où le diable se vante d'être invincible. Il dit que l'on ne l'en peut chasser. C'est le moment de la conception, dans lequel il brave votre pouvoir. Il dit que si vous lui ôtez la suite, du moins il s'attache, sans rien craindre, à la source et à la racine. « Elevez-vous, Seigneur, et que vos » ennemis disparoissent, et que ceux qui vous » haïssent tombent et périssent devant votre face » : *Exurgat Deus, et dissipentur inimici ejus; et fugiant, qui oderunt eum, à facie ejus* (1). Choisissez du moins une créature que vous sanctifiiez dès son origine, dès le premier instant où elle sera animée; faites voir à notre envieux que vous pouvez prévenir son venin par la force de votre grâce; qu'il n'y a point de lieu où il puisse porter ses ténèbres infernales, d'où vous ne le chassiez par l'éclat tout-puissant de votre lumière. La bienheureuse Marie se présente fort à propos. Il sera digne de votre bonté, et digne de la grandeur d'une Mère si excel-

(1) *Ps.* LXVII. 1.

lente, que vous lui fassiez ressentir les effets d'une protection spéciale.

Chers Frères, que vous en semble? que pensez-vous de cette doctrine? Vous paroît-elle pas bien plausible? Pour moi, quand je considère le sauveur Jésus, notre amour et notre espérance, entre les bras de la sainte Vierge, ou suçant son lait virginal, ou se reposant doucement sur son sein, ou enclos dans ses chastes entrailles : mais je m'arrête à cette dernière pensée, elle convient beaucoup mieux à ce temps; dans peu de jours nous célébrerons la nativité du Sauveur; et nous le considérons à présent dans les entrailles de sa sainte Mère : quand donc je regarde l'Incompréhensible ainsi renfermé, et cette immensité comme raccourcie; quand je vois mon libérateur dans cette étroite et volontaire prison, je dis quelquefois à part moi : Se pourroit-il bien faire que Dieu eût voulu abandonner au diable, quand ce n'auroit été qu'un moment, ce temple sacré qu'il destinoit à son Fils, ce saint tabernacle où il prendra un si long et si admirable repos, ce lit virginal où il célébrera des noces toutes spirituelles avec notre nature? C'est ainsi que je me parle à moi-même. Puis me retournant au Sauveur : Bénit Enfant, lui dis-je, ne le souffrez pas, ne permettez pas que votre Mère soit violée. Ah! que si Satan l'osoit aborder pendant que demeurant en elle vous y faites un paradis, que de foudres vous feriez tomber sur sa tête! Avec quelle jalousie vous défendriez l'honneur et l'innocence de votre Mère! Mais, ô bénit Enfant, par qui les siècles ont été faits, vous êtes devant tous les temps. Quand votre Mère fut conçue,

vous la regardiez du plus haut des cieux; mais vous-même vous formiez ses membres. C'est vous qui inspirâtes ce souffle de vie qui anima cette chair dont la vôtre devoit être tirée. Ah! prenez garde, ô Sagesse éternelle, que dans ce même moment elle va être infectée d'un horrible péché, elle va être en la possession de Satan. Détournez ce malheur par votre bonté; commencez à honorer votre Mère; faites qu'il lui profite d'avoir un Fils qui est devant elle. Car enfin, à bien prendre les choses, elle est déjà votre mère, et déjà vous êtes son fils.

Fidèles, cette parole est-elle bien véritable? Est-ce point un excès de zèle qui nous fait avancer une proposition si hardie? Non certes: elle est déjà mère, le Fils de Dieu est déjà son fils. Il l'est; non point en effet, non selon la révolution des choses humaines, mais selon l'ordre de Dieu, selon sa prédestination éternelle. Suivez, s'il vous plaît, ma pensée.

Quand Dieu dans son secret conseil a résolu quelque événement, long-temps devant qu'il paroisse, l'Ecriture a accoutumé d'en parler comme d'une chose déjà accomplie. Par exemple: « Un petit En» fant nous est né, disoit autrefois Isaïe (1), parlant de » notre Seigneur, et un Fils nous a été donné ». Que veut-il dire, mes Frères? Jésus-Christ n'étoit pas né de son temps. Mais ce saint homme considéroit qu'il n'en étoit pas de Dieu ainsi que des hommes, qui font tant de projets inutiles; au contraire, que sa volonté a un effet infaillible et inévitable. Ainsi ayant pénétré, par les lumières d'en-haut, dans ce

(1) *Isai.* IX. 6.

grand

grand dessein que le Père éternel méditoit, d'envoyer son Fils au monde, il s'en réjouit en esprit, et estime la chose déjà comme faite, à cause qu'il la voit résolue par un décret immuable. Et certes, cette façon de parler est bien digne des saints prophètes, et ressent tout-à-fait la majesté de celui qui les inspire. Car, comme remarque très-bien le grave Tertullien, « il est bienséant à la nature divine, qui ne connoît » en soi-même aucune différence de temps, de tenir » pour fait tout ce qu'elle ordonne, à cause que chez » elle l'éternité fait régner une consistance toujours » uniforme » : *Divinitati competit, quæcumque decreverit, ut perfecta reputare; quia non sit apud illam differentia temporis, apud quam uniformem statum temporum dirigit æternitas ipsa* (1). Par conséquent il est vrai, et je ne me suis pas trompé quand je l'ai assuré de la sorte, que la très-sainte Vierge dès le premier instant de sa vie étoit déjà mère du Sauveur, non pas selon le langage des hommes, mais selon la parole de Dieu, c'est-à-dire, comme vous l'avez vu, selon la façon de parler ordinaire des Ecritures divines.

Et je fortifie ce raisonnement par une autre doctrine excellente des Pères, merveilleusement expliquée par le même Tertullien. Ce grand homme raconte que le Fils de Dieu ayant résolu de prendre une chair semblable à la nôtre, quand l'heure en seroit arrivée, il s'est toujours plu dès le commencement à converser avec les hommes; que dans ce dessein souvent il est descendu du ciel; que c'étoit

(1) *Lib.* III. *adv. Marcion. n.* 5.

lui qui dès l'ancien Testament parloit en forme humaine aux patriarches et aux prophètes. Tertullien considère ces apparitions différentes comme des préludes de l'incarnation, comme des préparatifs de ce grand ouvrage qui se commençoit dès-lors. « De » cette sorte, dit-il, le Fils de Dieu s'accoutumoit » aux sentimens humains; il apprenoit, pour ainsi » dire, à être homme; il se plaisoit d'exercer dès » l'origine du monde ce qu'il devoit être dans la plé» nitude des temps » : *Ediscens jam inde à primordio, jam inde hominem, quod erat futurus in fine* (1). Ou plutôt, pour parler plus dignement d'un si haut mystère, il ne s'accoutumoit pas, mais nous-mêmes il nous accoutumoit à ne nous point effaroucher quand nous entendrions parler d'un Dieu-homme; il ne s'apprenoit pas, mais il nous apprenoit à nous-mêmes à traiter plus familièrement avec lui, déposant doucement cette majesté terrible pour s'accommoder à notre foiblesse et à notre enfance.

Tel étoit le dessein du Sauveur. Et de cette belle doctrine de Tertullien, je tire ce raisonnement que je vous supplie de comprendre; peut-être en serez-vous édifiés. Marie étoit mère de Dieu dès le premier instant auquel elle fut animée. Ne vous souvient-il pas que nous vous le disions tout-à-l'heure ? Elle l'étoit selon les desseins de Dieu, selon les règles de sa providence, selon les lois de cette éternité immuable, à laquelle rien n'est nouveau, qui enferme dans son unité toutes les différences des temps. Sans doute vous n'avez pas oublié ce beau passage de Tertullien qui explique si bien cette vérité. Or c'est

(1) *Lib.* II. *adv. Marcion. n.* 27.

selon ces règles que le Fils de Dieu doit agir, et non selon les règles humaines; selon les lois de l'éternité, non selon les lois des temps. Quand il s'agit du Fils de Dieu, ne me parlez point des règles humaines, parlez-moi des règles de Dieu. Marie étant donc sa mère selon l'ordre des choses divines, le Fils de Dieu dès sa conception la considéroit comme telle. Elle l'étoit en effet à son égard. Ne laissez passer, s'il vous plaît, aucune de ces vérités: elles sont toutes fort importantes pour ce que j'ai à vous dire.

Poursuivons maintenant et disons: Nous venons d'apprendre de Tertullien que le Verbe divin, long-temps devant qu'il se fût revêtu d'une chair humaine, se plaisoit, pour ainsi dire, à se revêtir par avance de la forme et des sentimens humains; tant il étoit passionné, si j'ose parler de la sorte, pour notre misérable nature. Quel sentiment plus humain que l'affection envers les parens? Par conséquent le Fils de Dieu, long-temps avant que d'être homme, aimoit Marie comme sa mère; il se plaisoit dans cette affection: il ne cessoit de veiller sur elle; il détournoit de dessus son temple les malédictions des profanes; il l'embellissoit de ses dons; il la combloit de ses grâces, depuis le premier instant où elle commença le cours de sa vie, jusqu'au dernier soupir par lequel elle fut terminée. C'est la conséquence que je prétendois tirer de ces savans principes de Tertullien. Elle me semble fort véritable, elle établit à mon avis puissamment l'immaculée conception de Marie. Et en vérité cette opinion a je ne sais quelle force qui persuade les ames pieuses. Après les articles de foi, je ne vois guère de chose plus assurée.

C'est pourquoi je ne m'étonne pas que cette célèbre école des théologiens de Paris oblige tous ses enfans à défendre cette doctrine. Savante compagnie, cette piété pour la Vierge est peut-être l'un des plus beaux héritages que vous ayez reçu de vos pères. Puissiez-vous être à jamais florissante ! puisse cette tendre dévotion que vous avez pour la Mère, à la considération de son Fils, porter bien loin aux siècles futurs cette haute réputation que vos illustres travaux vous ont acquise par toute la terre ! Pour moi, je suis ravi, chrétiens, de suivre aujourd'hui ses intentions. Après avoir été nourri de son lait, je me soumets volontiers à ses ordonnances ; d'autant plus que c'est aussi, ce me semble, la volonté de l'Eglise. Elle a un sentiment fort honorable de la conception de Marie : elle ne nous oblige pas de la croire immaculée ; mais elle nous fait entendre que cette créance lui est agréable. Il y a des choses qu'elle commande, où nous faisons connoître notre obéissance : il y en a d'autres qu'elle insinue, où nous pouvons témoigner notre affection. Il est de notre piété, si nous sommes vrais enfans de l'Eglise, non-seulement d'obéir aux commandemens, mais de fléchir aux moindres signes de la volonté d'une mère si bonne et si sainte. Je vous vois tous, ce me semble, dans ce sentiment. Mais ce n'est rien d'être jaloux de défendre la pureté de Marie, si nous ne sommes soigneux de conserver la pureté en nous-mêmes. C'est à quoi peut-être vous serez portés par la briève réflexion qui va fermer ce discours ; du moins je l'espère ainsi de l'assistance divine.

SECOND POINT.

Vous avez ouï, mes Frères, les divers raisonnemens par lesquels j'ai tâché de prouver que la conception de Marie est sans tache. Il y a si long-temps que les plus grands théologiens de l'Europe travaillent sur ce sujet. Vous savez combien la personne de la sainte Vierge est illustre, combien digne d'honneurs extraordinaires, combien elle doit être privilégiée. Et toutefois l'Eglise n'a pas encore osé décider qu'elle soit exempte du péché originel. Plusieurs grands personnages ne l'ont pas cru. L'Eglise non-seulement les souffre dans ce sentiment, mais encore elle défend de les condamner. Jugez, jugez par-là, ô fidèles! combien nécessaire, combien grande et inévitable est la corruption de notre nature, puisque l'Eglise hésite si fort à en exempter celle de toutes les créatures qui est sans doute la plus éminente. O! misère! ô calamité dans laquelle nous sommes plongés! ô abîme de maux infinis! Hélas! petits enfans que nous étions, sans connoissance et sans mouvement, nous étions déjà révoltés contre Dieu. Nous n'avions pas encore vu cette belle lumière du jour; condamnés par la nature à une sombre prison, nous étions encore condamnés par arrêt de la justice divine à une prison plus noire, à de plus épaisses ténèbres, des ténèbres horribles et infernales. Justement, certes, justement; car vos jugemens sont très-justes, ô Dieu éternel, Roi des siècles, souverain arbitre de l'univers. Eh! qui nous a tirés de cette misère? qui a réconcilié ces rebelles? qui a appelé ces enfans de colère à l'adoption des enfans de Dieu?

langueurs. Ainsi a-t-il plu à mon Dieu de guérir toutes mes blessures les unes après les autres, afin de me faire mieux sentir la misère dont il me délivre, et la grâce par laquelle il me sauve. Mes Frères bien-aimés, écoutez le narré de ma maladie; vous trouverez sans doute que vous avez à peu près les mêmes infirmités. C'est la maladie de la nature; nous en ressentons tous les effets, qui plus, qui moins, selon que nous suivons plus ou moins les mouvemens de l'Esprit de Dieu. Misérable homme que je suis, où trouverai-je des paroles assez énergiques pour décrire l'extrémité de mes maux? Blessé dans toutes les facultés de mon ame, épuisé de forces par de si profondes blessures, je ne fais que de vains efforts. Ai-je jamais pris une généreuse résolution, que l'effet n'ait bientôt démentie? Ai-je jamais eu une bonne pensée, qui n'ait été contrariée par quelque mauvais désir? Ai-je jamais commencé une action vertueuse, où le péché ne se soit comme jeté à la traverse? Il s'y mêle presque toujours certaines complaisances qui viennent de l'amour-propre, et tant d'autres péchés inconnus qui se cachent dans les replis de ma conscience, qui est un abîme sans fond, impénétrable à moi-même. Il est vrai, je sens, à mon avis, quelque chose en moi-même qui voudroit s'élever à Dieu : mais je sens aussitôt comme un poids de cupidités opposées qui m'entraînent et me captivent; et si je ne suis secouru, cette partie impuissante, qui sembloit vouloir se porter au bien, ne peut rien faire pour ma délivrance; elle écrit seulement ma condamnation. Quand j'entends quelquefois discourir des mystères du royaume de Dieu,

je sens mon ame comme échauffée; il me semble que je ferai merveilles, je ne me propose que de grands desseins. Faut-il faire le premier pas de l'exécution? le moindre souffle du diable éteint cette flamme errante et volage, qui ne prend pas à sa matière, mais qui court légèrement par-dessus. Quoi plus? Je suis malade à l'extrémité, et ne sens point de mal. Réduit aux abois, je veux faire comme si j'étois en bonne santé. Je ne sais pas même déplorer ma misère, ni implorer le secours du Libérateur; foible et altier tout ensemble, impuissant et présomptueux. « Malheureux homme que je suis! qui » me délivrera de ce corps de mort »? *Infelix ego homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus* (1)? Où pourrai-je trouver du secours? où chercherai-je le médecin? J'ai voulu autrefois entreprendre ma guérison de moi-même; j'ai fait quelques efforts pour me relever; efforts inutiles, qui m'ont rompu et ne m'ont pas soulagé. Comme un pauvre malade moribond qui ne sait plus que faire, s'imagine qu'en se levant il sera peut-être allégé; il consume son peu de forces par un vain travail que sa foiblesse ne peut plus souffrir. Après s'être beaucoup tourmenté à traîner ses membres appesantis avec une extrême contention; il retombe, ainsi qu'une pierre, sans pouls et sans mouvement, plus foible et plus impuissant que jamais : *De vulnere in vulnus,* dit saint Augustin. Ainsi en est-il de ma volonté, si elle n'est soutenue par une main plus puissante. *Infelix ego homo!* Vrai Dieu, où pourrai-je trouver du secours?

(1) *Rom.* VII. 24.

La philosophie me montre de loin dans de belles boîtes, qu'elle étale avec pompe parmi tous les ornemens de la rhétorique, le baume falsifié de ses belles, mais trompeuses maximes. La loi retentit à mes oreilles d'un ton puissant et impérieux : les prédicateurs de l'Evangile m'annoncent les paroles de vie éternelle : que me profite tout cet appareil? Les philosophes charlâtans, semblables à ces dangereux empiriques, charment et endorment le mal pour un temps, et pendant cette fausse tranquillité, inspirent un secret venin dans la plaie. Ils me font la vertu si belle et si aisée, ils la dorent de telle sorte par leurs artificieuses inventions, que je m'imagine souvent que je puis être vertueux de moi-même, au lieu de me montrer ma servitude et mon impuissance. Ah! superbe philosophie, n'est-ce pas assez que je sois foible, sans me rendre encore de plus en plus orgueilleux? Pour la loi, quoique très-juste et très-sainte, c'est en vain qu'elle me montre le mal, puisque je n'y trouve pas l'unique préservatif que je cherche. Elle ne fait que m'étourdir, si je n'ai l'esprit de la grâce. Et ne vois-je pas par expérience que je m'opiniâtre contre les commandemens? Lorsqu'on me défend, on me pousse. Il ne faut que me défendre une chose, pour m'en faire naître l'envie; me commander, c'est me retenir. Mon ame est remuante, inquiète, indocile, et incapable de discipline. Plus on la presse par des préceptes, plus elle se roidit au contraire. Enfin tout ce que je lis, tout ce que j'écoute, les prédications, les enseignemens, les corrections les plus charitables, ce sont des remèdes externes qui ne coupent pas la racine du

mal. J'ai besoin que l'on touche au cœur, où est la source de la maladie. Et où pourrai-je trouver un médecin assez industrieux pour manier dextrement une partie et si malade et si délicate?

Sauveur Jésus, vous êtes le libérateur que je cherche. Vrai médecin charitable, qui, sans être appelé de personne, avez voulu descendre du ciel en la terre, et avez entrepris un si grand voyage pour venir visiter vos malades; je me mets entre vos mains. Faites-moi prendre aujourd'hui une bonne résolution d'avoir toute ma confiance en vous seul, d'implorer votre secours avec zèle, de souffrir patiemment vos remèdes. Si vous ne me guérissez, ô Sauveur, ma santé est désespérée : *Sana me, Domine, et sanabor* (1). Tous les autres, à qui je m'adresse, ne font que couvrir le mal pour un temps; vous seul en coupez la racine, vous seul me donnez une guérison éternelle. Vous êtes mon salut et ma vie, vous êtes ma consolation et ma gloire, vous êtes mon espérance en ce monde, et vous serez ma couronne en l'autre.

(1) *Jer.* XVIII. 14.

II.e SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA CONCEPTION DE LA S.te VIERGE.

Marie prévenue, séparée par amour, par grâce et miséricorde. Ce qui la distingue du reste des hommes : son alliance particulière avec Jésus-Christ : droits qu'elle lui donne sur ses bienfaits. Excès de l'amour qui nous a prévenus et qui nous prévient sans cesse : comment nous devons y répondre.

Fecit mihi magna qui potens est.

Le Tout-puissant a fait en moi de grandes choses. Luc. I. 49.

Ce que l'Eglise célèbre aujourd'hui, ce que les prédicateurs enseignent aux peuples, ce que j'espère aussi de vous faire entendre avec le secours de la grâce, touchant la pureté de la sainte Vierge dans sa conception bienheureuse, exerce depuis long-temps les plus grands esprits ; et je ne craindrai pas de vous avouer, que de tous les sujets divers qui se traitent dans les assemblées des fidèles, celui-ci me paroît le plus difficile. Et ce qui m'oblige de parler ainsi, ce n'est pas que je prétende imiter l'artifice des orateurs, qui se plaisent d'exagérer, en termes pompeux, la stérilité des matières sur lesquelles

leur éloquence travaille, afin d'étaler avec plus d'éclat les richesses de leurs inventions, et les adresses de leur rhétorique. Chrétiens, ce n'est pas là ma pensée. Je sais combien il seroit indigne de commencer un discours sacré par un sentiment si profane. Mais ayant dessein de vous faire voir combien pure, combien innocente, combien glorieuse est la conception de Marie; je considère premièrement les difficultés qui s'opposent à cette créance, afin que, les doutes étant éclaircis, la vérité que nous recherchons demeure solidement établie.

Quand je considère, Messieurs, cette sentence terrible du divin apôtre, prononcée généralement contre tous les hommes: *Omnes mortui sunt* (1)..... *Omnes peccaverunt... Ex uno in condemnationem* (2): « Tous sont morts : tous sont criminels: tous sont » condamnés en Adam »: je ne sais quelle exception on peut apporter à des paroles si peu limitées. Mais ce qui me fait connoître plus évidemment combien cette malédiction est universelle, ce sont trois expressions différentes, par lesquelles le malheur de notre naissance nous est représenté dans les saintes Lettres. Elles nous disent premièrement qu'il y a une loi suprême, qu'elles nomment la loi de mort; qu'il y a un arrêt de condamnation donné indifféremment contre tous, et que pour y être soumis il suffit de naître. Qui s'en pourra exempter? Secondement elles nous apprennent qu'il y a un venin caché et imperceptible, qui, prenant sa source en Adam, se communique ensuite à toute sa race, par une contagion également funeste et inévitable, qui est appelée par

(1) *II. Cor.* v. 14. — (2) *Rom.* v. 12, 16.

saint Augustin, *Contagium mortis antiquæ:* « La » contagion de la mort ». Et c'est ce qui fait dire à ce même saint, que toute la masse du genre humain est entièrement infectée. Qui pourra trouver un préservatif contre un poison si subtil et si pénétrant? Mais disons en troisième lieu, que tous ceux qui respirent cet air malin, contractent nécessairement en eux-mêmes une tache qui les déshonore, qui efface en eux l'image de Dieu, et qui les rend, comme dit saint Paul (1), « naturellement enfans de colère ». Naturellement; écoutez. Comment peut-on prévenir un mal qui, selon le sentiment de l'apôtre, nous est depuis si long-temps passé en nature?

Voilà quelles sont les difficultés qui s'opposent au dessein que j'ai médité de vous faire voir aujourd'hui que la conception de la sainte Vierge est toute pure et toute innocente. Je sais qu'il est malaisé de les surmonter, et qu'elles ont ébranlé, ému plusieurs grands esprits, dont l'Eglise ne condamnè pas les opinions. Mais enfin quelque doute que l'on me propose, je ne puis abandonner au péché la conception de cette Princesse, qui doit être en toute façon si privilégiée. Voyons si nous les pouvons éclaircir.

Il est vrai qu'il y a une loi de mort qui condamne tous ceux qui naissent; mais on dispense des lois les plus générales en faveur des personnes extraordinaires. Il y a une vapeur maligne et contagieuse qui a infecté tout le genre humain; mais on trouve quelquefois moyen de s'exempter de la contagion, en se séparant. Il y a une tache héréditaire qui nous rend naturellement ennemis de Dieu; mais la grâce peut

(1) *Ephes.* II. 3.

prévenir la nature. Suivez, s'il vous plaît, ma pensée. Contre la loi, il faut dispenser; contre la contagion, il faut séparer; contre un mal naturel, il faut prévenir. De sorte que je me propose de vous faire voir Marie dispensée, Marie séparée, Marie prévenue; dispensée de la loi commune, séparée de la contagion universelle, prévenue par la grâce contre la colère qui nous poursuit dès notre origine. Pour la dispenser de la loi, j'ai recours à l'autorité souveraine qui s'est tant de fois déclarée pour elle. Pour la séparer de la masse, j'appelle au secours la sagesse qui l'a si visiblement séparée des autres, par les grands et impénétrables desseins qu'elle a sur elle devant tous les temps. Et pour prévenir la colère, j'emploie l'amour éternel de Dieu, qui l'a faite un ouvrage de miséricorde, avant qu'elle puisse être un objet de haine.

Et ce sont, Messieurs, les trois choses qu'elle nous propose, si nous l'entendons, dans son admirable cantique. *Fecit mihi magna qui potens est:* « Le Tout-» puissant a fait en moi de très-grandes choses ». Elle commence par la puissance, pour honorer l'autorité absolue par laquelle elle est dispensée; *Qui potens est.* Mais ce Tout-puissant, qu'a-t-il fait ? ah ! dit-elle, de grandes choses; *Magna.* Voyez qu'elle se reconnoît séparée des autres par les grands et profonds desseins auxquels la sagesse l'a prédestinée. Et qui peut exécuter toutes ces merveilles, sinon l'amour éternel de Dieu, cet amour toujours actif et toujours fécond, sans l'entremise duquel la puissance n'agiroit pas, et cette sagesse infinie, renfermant en elle-même toutes ses pensées, ne produiroit jamais

rien au jour? C'est lui par conséquent qui fait tout : *Fecit mihi magna* (1) : lui seul ouvre le sein de Dieu sur ses créatures ; il est la cause de tous les êtres, le principe de toutes les libéralités. C'est donc, fidèles, cet amour fécond qui a fait la conception de Marie ; *Fecit:* c'est lui qui a prévenu le mal, en la sanctifiant dès son origine. Et ces choses étant ainsi supposées, j'aurai entièrement expliqué mon texte, et achevé le panégyrique de la sainte Vierge dans sa conception bienheureuse, si je puis vous faire voir en trois points, que l'autorité souveraine l'a dispensée de la loi commune, que la sagesse l'a séparée de la contagion générale, et que l'amour éternel de Dieu a prévenu par miséricorde la colère qui se seroit élevée contre elle. C'est ce que j'ai dessein de vous faire entendre avec le secours de la grâce : et après, passant à l'instruction, je vous montrerai dans tous les fidèles une image de ces trois grâces, pour exciter en nous la reconnoissance.

PREMIER POINT.

On pourroit douter, chrétiens, si la souveraineté paroît davantage, ou dans l'autorité de faire des lois auxquelles des peuples entiers obéissent, ou dans la puissance qu'elle se réserve d'en dispenser sagement suivant la nécessité des affaires. Et il semble premièrement que la dispense, en s'éloignant du cours ordinaire, ait quelque chose de plus relevé, et témoigne plus d'indépendance. Car comme il n'est point dans le monde de majesté pareille à celle des lois, et que le pouvoir de les établir est le droit le plus auguste

(1) *Luc.* I. 49.

et

et le plus sacré d'une monarchie absolue; ne peut-on pas dire avec raison que celui qui dispense des lois, faisant céder leur autorité à la sienne propre, s'élève par ce moyen en quelque façon au-dessus de la souveraineté même? C'est pourquoi Dieu fait des miracles, qui sont comme des dispenses des lois ordinaires, pour montrer plus sensiblement sa toute-puissance. Et par-là il semble évident que la marque la plus certaine de l'autorité, c'est de pouvoir dispenser des lois. D'autre part les raisons ne sont pas moins fortes pour prouver qu'elle consiste principalement dans le droit de les établir. Pour cela il faut remarquer que la loi s'étend sur tous les sujets, et que la dispense est restreinte à peu de personnes. Si la dispense s'étendoit à tous, elle perdroit le nom de dispense, et feroit un changement de la loi. Maintenant je vous demande, Messieurs, si la puissance la moins limitée n'est pas aussi la plus absolue; s'il ne paroît pas plus d'autorité à faire des lois sous lesquelles un million d'hommes fléchisse, qu'à en dispenser cinq ou six par des raisons particulières. Et ensuite ne doit-on pas dire que la puissance se fait mieux connoître par un établissement arrêté, tel qu'est sans doute celui de la loi, que par une action extraordinaire, comme est celle de la dispense?

Pour accorder tout ce différend, disons que le caractère de l'autorité reluit également dans l'un et dans l'autre. Car, comme dit très-bien saint Thomas, on peut considérer dans la loi deux choses, le commandement général, et l'application particulière. Par exemple, dans cette ordonnance d'Assuérus

tous les Juifs sont condamnés à la mort; voilà le commandement général. L'application particulière; Esther y sera-t-elle comprise? Ce commandement général fait l'autorité de la loi, et c'est sur l'application particulière que peut intervenir la dispense. Comme donc il appartient au même pouvoir, qui établit les réglemens généraux, de diriger l'application qui s'en fait sur tous les sujets particuliers; il s'ensuit que faire les lois, donner les dispenses, sont des appartenances également nobles de l'autorité souveraine, et qu'elles ne peuvent être séparées.

Ces maximes étant établies, venons maintenant à notre sujet. Vous m'opposez une loi de mort prononcée contre tous les hommes. Vous me dites que d'y apporter quelque exception, quand ce seroit en faveur de la sainte Vierge, c'est violer l'autorité de la loi. Et moi je vous réponds au contraire, selon les principes que j'ai posés, que la puissance du Législateur ayant deux parties, ce n'est pas moins violer son autorité de dire qu'il ne puisse pas dispenser dans l'application particulière, que de dire qu'il ne peut pas ordonner par un commandement général. Parlons encore plus clairement. Saint Paul assure en termes formels, que « tous les hommes sont con» damnés (1) ». Je ne m'en étonne pas, chrétiens. Il regarde l'autorité de la loi, qui d'elle-même s'étend sur tous; mais il n'exclut pas les réserves que peut faire le Souverain, ni les coups d'une puissance absolue. En vertu de l'autorité de la loi, j'avoue que Marie étoit condamnée, ainsi que le reste des

(1) *Rom.* v. 18.

hommes ; et c'est par les grâces, c'est par les réserves, c'est par la puissance du Souverain, que je dis qu'elle a *été* dispensée.

Mais, direz-vous, abandonner aux dispenses la sacrée majesté des lois, c'est énerver toute leur vigueur. Il est vrai, si cette dispense n'est accompagnée de trois choses, que je vous prie de remarquer ; qu'elle se donne pour une personne éminente, que l'on soit fondé en exemple, que la gloire du souverain y soit engagée. Nous devons le premier à la loi, le second au public, le troisième au prince. Nous devons, dis-je, ce respect à la loi, de ne reconnoître aucune dispense qu'en faveur des personnes extraordinaires ; nous devons cette satisfaction au public, de ne le faire point sans exemple ; nous devons au souverain auteur de la loi, et surtout à un souverain tel que Dieu, des égards très-particuliers. Mais quand ces trois choses concourent ensemble, on peut raisonnablement attendre une grâce. Considérons-les en la sainte Vierge.

Dites-moi, qu'appréhendez-vous, vous qui craignez de faire une exception en faveur de la bienheureuse Marie ? Ce que l'on craint ordinairement, c'est la conséquence. Examinons si elle est à craindre en cette rencontre : voyons quelle peut être cette conséquence. Je crois que vous prévenez déjà ma pensée, et que vous jugez bien qu'on ne la doit craindre qu'où *il y* peut avoir de l'égalité. Mais y a-t-il une autre Mère de Dieu, y a-t-il une autre vierge féconde, sur laquelle on puisse étendre les prérogatives de l'incomparable Marie ? Qui ne sait que cette maternité glorieuse, que cette alliance éternelle

qu'elle a contractée avec Dieu, la met en un rang tout singulier qui ne souffre aucune comparaison? Et dans une telle inégalité, quelle conséquence pouvons-nous craindre? Voulez-vous que nous passions aux exemples? Toutefois ne croyez pas, chrétiens, que j'espère trouver dans les autres saints des exemples de la grandeur de Marie. Car puisqu'elle est toute extraordinaire, ce seroit se tromper de chercher ailleurs des priviléges semblables aux siens. Mais d'où tirerons-nous donc les exemples en faveur de la dispense que nous proposons? Il les faut nécessairement prendre d'elle-même; et voici quelle est ma pensée.

Je remarque, dans les histoires, que lorsque les grâces des souverains ont commencé de prendre un certain cours, elles y coulent avec profusion; les bienfaits s'attirent les uns les autres, et se servent d'exemple réciproquement. Dieu même nous dit dans son Evangile; *Habenti dabitur*(1); « qu'il aime » à donner à ceux qui possèdent »; c'est-à-dire que selon l'ordre de ses libéralités une grâce ne va jamais seule, et qu'elle est le gage de beaucoup d'autres. Appliquons ceci à la sainte Vierge. Si nous reconnoissions, chrétiens, qu'elle eût été assujettie aux ordres communs, nous pourrions croire peut-être qu'elle auroit été conçue en iniquité, ainsi que les autres hommes. Mais si nous y remarquons au contraire une dispense presque générale de toutes les lois; si nous y voyons selon la foi catholique, ou selon le sentiment des docteurs les plus approuvés, si, dis-je, nous y voyons un enfantement sans dou-

(1) *Matth.* xxv. 29.

leur, une chair sans fragilité, des sens sans rebellion, une vie sans tache, une mort sans peine ; si son époux n'est que son gardien, son mariage un voile sacré qui couvre et protège sa virginité, son Fils bien-aimé une fleur que son intégrité a poussée ; si, lorsqu'elle le conçut, la nature étonnée et confuse crut que toutes ses lois alloient être à jamais abolies ; si le Saint-Esprit tint sa place, et les délices de la virginité celle qui est ordinairement occupée par la convoitise ; en un mot, si tout est singulier en Marie, qui pourra croire qu'il n'y ait rien eu de surnaturel en la conception de cette Princesse, et que ce soit le seul endroit de sa vie qui ne soit marqué par aucun miracle ? Et n'ai-je pas beaucoup de raison, après l'exemple de tant de lois dont elle a été dispensée, de juger de celle-ci par les autres ? Ainsi l'excellence de la personne et l'autorité des exemples, favorisent la dispense que nous proposons.

Mais je l'appuie, en troisième lieu, sur ce que la gloire du Souverain, c'est-à-dire de Jésus-Christ même, y est visiblement engagée. Je pourrois rapporter ici un beau mot d'un grand roi (1), chez Cassiodore, qui dit ; « qu'il y a certaines rencontres où les » princes gagnent ce qu'ils donnent, lorsque leurs » libéralités leur font honneur » : *Lucrantur principes dona sua ; et hoc verè thesauris reponimus, quod famæ commodis applicamus* (2). Si Jésus honore sa mère, il se fait honneur à lui-même ; et il gagne véritablement tout ce qu'il lui donne, parce

(1) Athalaric. — (2) *Cassiod. Variar. lib.* VIII, *Epist.* XXIII, *tom.* I, *p.* 135.

qu'il lui est plus glorieux de donner, qu'à Marie de recevoir. Mais venons à des considérations plus particulières. Je dis donc, ô divin Sauveur, que vous étant revêtu d'une chair humaine pour anéantir cette loi funeste, que nous avons appelée la loi du péché, il y va de votre grandeur de l'abolir dans tous les lieux où elle domine. Suivons, s'il vous plaît, ses desseins et tout l'ordre de ses victoires.

Cette loi règne dans tous les hommes : elle règne dans l'âge avancé ; Jésus la détruit par sa grâce : il n'est pas jusqu'aux enfans nouvellement nés qui ne gémissent sous sa tyrannie ; il l'efface par son baptême : elle pénètre jusqu'aux entrailles des mères, et elle fait mourir tout ce qu'elle y trouve ; le Sauveur choisit des ames illustres qu'il affranchit de la loi de mort, en les sanctifiant devant leur naissance, comme par exemple saint Jean-Baptiste. Mais elle remonte jusqu'à l'origine, elle condamne les hommes dès qu'ils sont conçus. O Jésus. vainqueur tout-puissant, n'y aura-t-il donc que ce seul endroit où votre victoire ne s'étende pas ? Votre sang, ce divin remède qui a tant de force pour nous délivrer du mal, n'en aura-t-il point pour le prévenir ? Pourra-t-il seulement guérir, et ne pourra-t-il pas préserver ? Et s'il peut préserver du mal, cette vertu demeurera-t-elle éternellement inutile, sans qu'il y ait aucun de vos membres qui en ressente l'effet ? Mon Sauveur, ne le souffrez pas ; et pour l'intérêt de votre gloire, choisissez du moins une créature où paroisse tout ce que peut votre sang contre cette loi qui nous tue. Et quelle sera cette créature, si ce n'est la bienheureuse Marie ?

Mon Sauveur, permettez-moi de le dire, on doutera de la vertu de votre sang. Il est juste certainement que ce sang précieux du Fils de la Vierge exerce sur elle toute sa vertu, pour honorer le lieu d'où il est sorti. Car remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, ce que dit très-éloquemment un ancien évêque de France; c'est le grand Eucher de Lyon. Marie a cela de commun avec tous les hommes, qu'elle est rachetée du sang de son Fils; mais elle a cela de particulier, que ce sang a été tiré de son chaste corps : *Profundendum sanguinem pro mundi vita de corpore tuo accepit, ac de te sumpsit quod etiam pro te solvat.* Elle a cela de commun avec tous les fidèles, que Jésus lui donne son sang; mais elle a cela de particulier, qu'il l'a premièrement reçu d'elle. Elle a cela de commun avec nous, que ce sang tombe sur elle pour la sanctifier; mais elle a cela de particulier, qu'elle en est la source. Tellement que nous pouvons dire que la conception de Marie est comme la première origine du sang de Jésus. C'est de là que ce beau fleuve commence à se répandre, ce fleuve de grâces qui coule dans nos veines par les sacremens, et qui porte l'esprit de vie dans tout le corps de l'Eglise. Et de même que les fontaines, se souvenant toujours de leurs sources, portent leurs eaux en rejaillissant jusqu'à leur hauteur, qu'elles vont chercher au milieu de l'air; ainsi ne craignons pas d'assurer que le sang de notre Sauveur fera remonter sa vertu jusqu'à la conception de sa Mère, pour honorer le lieu dont il est sorti.

Ne cherchez donc plus, chrétiens, ne cherchez plus le nom de Marie dans l'arrêt de mort qui a été

prononcé contre tous les hommes. Il n'y est plus, il est effacé. Et comment? Par ce divin sang qui, ayant été puisé en son chaste sein, tient à gloire d'employer pour elle tout ce qu'il renferme de force en lui-même, contre cette funeste loi qui nous tue dès notre origine. D'où il est aisé de conclure qu'il n'est rien de plus favorable que la dispense dont nous parlons; puisque nous y voyons concourir ensemble l'excellence de la personne, l'autorité des exemples, et la gloire du Souverain, c'est-à-dire de Jésus-Christ même.

Un célèbre auteur ecclésiastique dit que la majesté de Dieu est si grande, qu'il y a non-seulement de la gloire à lui consacrer ses services, mais qu'il y a même de la bienséance à descendre pour l'amour de lui, jusqu'à la soumission de la flatterie : *Non tantùm obsequi ei debeo, sed et adulari* (1). Il veut dire que nous devons tenir tous nos mouvemens tellement dans la dépendance des ordres de Dieu, que non-seulement nous cédions aux commandemens qu'il nous fait, mais encore qu'étudiant avec soin jusqu'aux moindres signes de sa volonté, nous la prévenions, s'il se peut, par la promptitude de notre ponctuelle obéissance.

Ce que Tertullien dit de Dieu, qui est le Père commun de tous les fidèles, j'ose le dire aussi de l'Eglise qui en est la mère. Elle n'emploie ni ses foudres, ni ses anathêmes pour obliger ses enfans à confesser que la conception de la sainte Vierge est toute pure et toute innocente. Elle ne met pas cette créance entre les articles qui composent la foi

(1) *Tertull. de Jejun. n.* 13.

chrétienne. Toutefois elle nous invite à la suivre par la solennité de cette journée. Que ferons-nous ici, chrétiens? *Non tantùm obsequi, sed et adulari.* N'est-il pas juste, non-seulement que nous obéissions aux commandemens d'une Mère si bonne et si sainte, mais encore que nous fléchissions au moindre témoignage de sa volonté? Disons donc avec confiance que cette conception est sans tache; honorons Jésus-Christ en sa sainte Mère; et croyons que le Fils de Dieu a fait quelque chose de particulier en la conception de Marie, puisque cette Vierge est choisie pour coopérer par une action particulière à la conception de Jésus.

Mais en considérant les bienfaits dont le Fils de Dieu honore sa Mère, rappelons en notre mémoire ceux que nous avons reçus de la grâce; imprimons en notre pensée, chrétiens, combien dure et inévitable est la sentence qui nous condamne, puisque, pour en exempter la très-sainte Vierge, il ne faut pas y employer moins que l'autorité souveraine. Et ce qui est bien plus étonnant, c'est qu'avec toutes les prérogatives qui sont dues à sa qualité, l'Eglise n'a pas encore voulu décider qu'elle en ait été exemptée. Déplorable condition de notre naissance, qui, par un long enchaînement de misères sous lesquelles nous gémissons pendant cette vie, nous traîne à un supplice éternel par un juste et impénétrable jugement de Dieu! Mais grâce à la miséricorde divine, cet arrêt de mort a été cassé à la requête de Jésus mourant; son sang a rompu nos liens, et a ôté ce joug de fer de dessus nos têtes. Nous ne sommes plus sous la loi de mort. Chrétien,

ne sois pas ingrat envers ton libérateur ; respecte l'autorité souveraine qui t'a exempté d'une loi si rigoureuse. Souviens-toi que nous avons dit que cette autorité souveraine a deux fonctions principales : elle commande et elle dispense ; elle ordonne et elle exempte, ainsi qu'il lui plaît. Après l'avoir trouvée favorable dans l'exemption qu'elle t'a donnée, révère-la aussi dans les lois qu'elle te prescrit. Tu es redevable aux commandemens, tu ne l'es pas moins aux dispenses. Tu dois aux commandemens une obéissance fidèle, tu dois à la dispense, qui t'a délivré d'une loi si rigoureuse, de continuelles actions de grâces. C'est ce que pratique excellemment la très-sainte Vierge : *Fecit mihi magna qui potens est :* « Le Tout-puissant a fait en moi de grandes choses ». Voyez comme elle se sent obligée à la puissance qui l'a exemptée de la loi funeste, qui rend toutes les conceptions criminelles. Mais elle n'a pas moins d'obligation à la sagesse qui l'a séparée de la contagion générale. C'est la seconde partie.

SECOND POINT.

La théologie nous enseigne que c'est à la Sagesse divine de produire la diversité ; et comme c'est à elle qu'il appartient d'établir l'ordre dans les choses, elle y doit mettre aussi la distinction, sans laquelle l'ordre ne peut subsister. En effet, nous voyons, fidèles, qu'elle s'y est, pour ainsi dire, exercée dès l'origine de l'univers, lorsque, se répandant sur cette matière qui n'étoit encore qu'à demi-formée, elle sépara la lumière d'avec les ténèbres, les eaux d'ici-bas d'avec les célestes, et démêla la confusion

qui enveloppoit tous les élémens. Mais ce qu'elle a fait une fois dans la création, elle le fait tous les jours dans la réparation de notre nature. Elle a autrefois séparé les parties du monde qui n'étoit qu'une masse informe et confuse : elle fait maintenant la séparation dans le genre humain qui n'est qu'une masse criminelle. C'est ce qui a fait dire à l'apôtre (1) : « Quand il a plu à celui qui m'a séparé » ; c'est-à-dire qui m'a délivré, c'est-à-dire qui m'a sauvé. Si bien que la grâce nous sauve par une bienheureuse séparation, qui nous tire de cette masse gâtée ; et c'est l'ouvrage de la Sagesse, parce que c'est elle qui nous choisit dès l'éternité, et qui nous prépare les moyens certains, par lesquels nous sommes justifiés.

La sainte Vierge est donc séparée, et elle a cela de commun avec tout le peuple fidèle ; mais pour voir ce qu'elle a d'extraordinaire, il faut considérer l'alliance particulière qu'elle a contractée avec Jésus-*Christ*. Chrétiens, apprenez-en le mystère du docte et éloquent saint Eucher dans la seconde Homélie qu'il a composée sur la nativité de notre Seigneur. C'est là que se réjouissant avec Marie de ce qu'elle a conçu le Sauveur dans ses bénites entrailles, il lui adresse ces belles paroles : « Que vous êtes » heureuse, Mère incomparable, puisque vous re» cevez la première ce qui a été promis à tous les » hommes, et que vous possédez toute seule la joie » commune de l'univers » ! *Per tot sæcula promissum, prima suscipere mereris adventum, et commune mundi gaudium, peculiari munere sola pos-*

(1) *Galat.* I. 15.

culiari munere sola possides. Et ce droit qu'elle a particulier sur la conception du Sauveur, est-il pas capable d'attirer sur elle une bénédiction particulière pour sanctifier sa conception? Si, en qualité de Mère de Dieu, elle est choisie par la Sagesse divine pour faire quelque chose de singulier dans la conception de Jésus, n'étoit-il pas juste, fidèles, que Jésus aussi réciproquement fît quelque chose de singulier dans la conception de Marie? Et de là ne s'ensuit-il pas que la conception de cette Princesse est séparée de toutes les autres, puisque le Fils de Dieu s'y est réservé une opération extraordinaire? O Marie, je vous reconnois séparée, et votre bienheureuse séparation est un ouvrage de la Sagesse, parce que c'est un ouvrage d'ordre. Comme vous avez avec votre Fils une liaison particulière, aussi vous fait-il part de ses priviléges.

La sainte Vierge [est] séparée; et dans sa séparation [elle a] quelque chose de commun avec tous les hommes, quelque chose de particulier. Pour l'entendre, il faut savoir que nous sommes séparés de la masse, parce que nous appartenons à Jésus-Christ, et que nous avons alliance avec lui. Deux alliances de Jésus-Christ avec la sainte Vierge; l'une comme Sauveur, l'autre comme fils: comme Sauveur, commune avec tous les hommes; Jésus-Christ est un bien commun; mais sur ce bien commun la Vierge y a un droit particulier: *Peculiari munere sola possides*: « Vous le possédez seule par » votre alliance particulière en qualité de fils ». L'alliance avec Jésus-Christ comme Sauveur, fait qu'elle doit être séparée de la masse ainsi que les

autres. L'alliance particulière avec Jésus-Christ comme fils, fait qu'elle en doit être séparée d'une façon extraordinaire. Sagesse divine, je vous appelle : vous avez autrefois démêlé la confusion des élémens, il y a encore ici de la confusion à démêler. Voilà une masse toute criminelle, de laquelle il faut séparer une créature pour la rendre mère de son Créateur. Jésus est son Sauveur ; elle doit être séparée comme les autres : mais Jésus est son fils ; il y a une alliance particulière, elle doit être même séparée des autres. Si les autres sont délivrés du mal, il faut qu'elle en soit préservée, que l'on en empêche le cours. Et comment ? Par une plus particulière communication des priviléges de son Fils. Il est exempt du péché, et Marie aussi en doit être exempte. O Sagesse, vous l'avez séparée des autres ; mais ne la confondez pas avec son Fils, puisqu'elle doit être infiniment au-dessous. Comment la distinguerons-nous d'avec lui, s'ils sont tous deux exempts du péché ? Jésus-Christ l'est par nature, et Marie par grâce ; Jésus-Christ de droit, et Marie par privilége et par indulgence. La voilà séparée. *Fecit mihi magna qui potens est :* « Le Tout-puissant a fait en » moi de grandes choses ». C'en est assez : voyons maintenant comment nous sommes aussi séparés. C'est ma troisième partie, à laquelle je passerai, chrétiens, après vous avoir fait remarquer qu'encore que nous ne soyons pas séparés aussi excellemment que la sainte Vierge, nous ne laissons pas que de l'être.

Car qu'est-ce que le peuple fidèle ? C'est un peuple séparé des autres, tiré de la masse de perdition et

de la contagion générale. C'est un peuple qui habite au monde, mais néanmoins qui n'est pas du monde. Il a sa possession dans le ciel, il y a sa maison et son héritage. Dieu lui a imprimé sur le front le caractère sacré du baptême, afin de le séparer pour lui seul. Oui, chrétien, si tu t'engages dans l'amour du monde, si tu ne vis comme séparé, tu perds la grâce du christianisme. Mais comment se séparer, direz-vous? Nous sommes au milieu du monde, dans les divertissemens, dans les compagnies. Faut-il se bannir des sociétés? Faut-il s'exclure de tout commerce? Que te dirai-je ici, chrétien, sinon que tu sépares du moins le cœur? C'est par le cœur que nous sommes chrétiens : *Corde creditur* (1); c'est le cœur qu'il faut séparer. Mais c'est là, direz-vous, la difficulté. Ce cœur est attiré de tant de côtés, c'est à lui qu'on en veut. Le monde le flatte, le monde lui rit. Là il voit des honneurs, là des plaisirs. L'un lui présente de l'amour, l'autre en veut recevoir de lui. Comment pourra-t-il se défendre? Et comment nous dites-vous donc qu'il faut du moins séparer le cœur? Je le savois bien, chrétiens, que cette entreprise est bien difficile, d'être toujours au milieu du monde, et de tenir son cœur séparé des plaisirs qui nous environnent. Et je ne vois ici qu'un conseil. Mais que voulez-vous que je dise? puis-je vous prêcher un autre évangile à suivre? De tant d'heures que vous donnez inutilement aux occupations de la terre, séparez-en du moins quelques-unes pour vous retirer en vous-mêmes. Faites-vous quelquefois une solitude, où vous méditiez en secret

(1) *Rom.* X. 10.

les

les douceurs des biens éternels et la vanité des choses mortelles. Séparez-vous avec Jésus-Christ; répandez votre ame devant sa face; pressez-le de vous donner cette grâce, dont les attraits divins puissent vous enlever aux plaisirs du monde, cette grâce qui a séparé la très-sainte Vierge, et qui l'a tellement *remplie*, que la colère qui menace les enfans d'Adam n'a pu trouver place en sa conception, parce qu'elle a *été* prévenue par un amour miséricordieux.

TROISIÈME POINT.

Si nous voyons dans les Ecritures sacrées que le Fils de Dieu prenant notre chair a pris aussi toutes nos foiblesses, à l'exception du péché; si le dessein qu'il avoit conçu de se rendre semblable à nous, a fait qu'il n'a pas dédaigné la faim ni la soif, ni la crainte, ni la tristesse, ni tant d'autres infirmités qui sembloient indignes de sa grandeur; à plus forte raison doit-on croire qu'il a été vivement touché de *cet amour si juste et si saint*, que la nature imprime en nos cœurs pour ceux qui nous donnent la vie. Cette vérité est très-claire; mais je prétends vous faire voir aujourd'hui que c'est cet amour qui a prévenu la très-sainte Vierge dans sa conception bienheureuse; et c'est ce qui mérite plus d'explication.

Je considère en deux états cet amour de fils que le Sauveur a eu pour Marie; je le regarde dans l'incarnation et devant l'incarnation du Verbe divin. Qu'il ait été dans l'incarnation, chrétiens, il est aisé de le croire. Car comme c'est par l'incarnation que Marie est devenue la Mère de Dieu, c'est aussi

dans cet auguste mystère que Dieu prend des sentimens de fils pour Marie. Mais que cet amour de fils se rencontre en Dieu pour sa sainte Mère devant qu'il soit incarné, c'est ce qui paroît assez difficile, puisque le Fils de Dieu n'est son fils qu'à cause de l'humanité qu'il a prise. Toutefois remontons plus haut, et nous trouverons cet amour qui a prévenu la très-sainte Vierge par la profusion de ses dons. Comprenez cette vérité, et vous verrez l'amour de Dieu pour notre nature.

Pour entendre cette doctrine, remarquons que la sainte Vierge a cela de propre qui la distingue de toutes les mères, qu'elle engendre le dispensateur de la grâce; que son Fils, en cela différent des autres, est capable d'agir avec force dès le premier moment de sa vie; et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'elle est mère d'un Fils qui est devant elle. De là suivent trois beaux effets en faveur de la très-heureuse Marie. Comme son Fils est le dispensateur de la grâce, il lui en fait part avec abondance; comme il est capable d'agir dès le premier instant de sa vie, il n'attend pas le progrès de l'âge pour être libéral envers elle, et le même instant où il est conçu voit commencer ses profusions. Enfin comme elle a un Fils qui est devant elle, elle a ceci de miraculeux, que l'amour de ce Fils peut la prévenir jusque dans sa conception. C'est ce qui la rend innocente : car il lui doit servir d'avoir un Fils qui soit devant elle. Mais éclaircissons cette vérité par une excellente doctrine des Pères, et voyons quel a été dès l'éternité, l'amour du Fils de Dieu pour la sainte Vierge.

N'avez-vous jamais admiré, Messieurs, comme Dieu parle dans les saintes Lettres, comme il affecte, pour ainsi dire, d'agir en homme, comme il imite nos actions, nos mœurs, nos coutumes, nos mouvemens et nos passions? Tantôt il dit, par la bouche de ses prophètes, qu'il a le cœur saisi par la compassion, tantôt qu'il l'a enflammé par la colère, qu'il s'appaise, qu'il se repent, qu'il a de la joie ou de la tristesse. Chrétiens, quel est ce mystère? Un Dieu doit-il donc agir de la sorte? Si le Verbe incarné nous parloit ainsi, je ne m'en étonnerois pas, car il étoit homme. Mais que Dieu avant que d'être homme, parle et agisse comme font les hommes, il y a sujet de le trouver étrange. Je sais que vous me direz que cette majesté souveraine veut s'accommoder à notre portée. Je le veux bien : mais j'apprends des Pères qu'il y a une raison plus mystérieuse. C'est que Dieu ayant résolu de s'unir à notre nature, il n'a pas jugé indigne de lui d'en prendre de bonne heure tous les sentimens. Au contraire il se les rend propres, et vous diriez qu'il s'étudie à s'y conformer.

Pourrions-nous bien expliquer un si grand mystère par quelque exemple familier? Un homme veut avoir une charge de robe ou d'épée; il ne l'a pas encore, mais il s'y prépare, il en prend par avance tous les sentimens, et il commence à s'accoutumer, ou à la gravité d'un magistrat, ou à la brave générosité d'un homme de guerre. Dieu a résolu de se faire homme; il ne l'est pas encore du temps des prophètes, mais il le sera, c'est une chose déterminée. Tellement qu'il ne faut pas s'étonner s'il parle,

s'il agit en homme avant que de l'être, s'il prend en quelque sorte plaisir d'apparoître aux prophètes et aux patriarches avec une figure humaine. Pour quelle raison? Que Tertullien l'explique admirablement! Ce sont, dit très-bien cet excellent homme, des préparatifs de l'incarnation. Celui qui doit s'abaisser jusqu'à prendre notre nature, fait, pour ainsi dire, son apprentissage en se conformant à nos sentimens. « Peu à peu il s'accoutume à être » homme, et il se plaît d'exercer dès l'origine du » monde ce qu'il sera dans la fin des temps » : *Ediscens jam inde à primordio, jam inde hominem, quod erat futurus in fine* (1).

Ne croyez donc pas, chrétiens, qu'il ait attendu sa venue pour avoir un amour de fils pour la sainte Vierge. C'est assez qu'il ait résolu d'être homme, pour en prendre tous les sentimens. Et s'il prend les sentimens d'homme, peut-il oublier ceux de fils qui sont les plus naturels et les plus humains? Il a donc toujours aimé Marie comme mère, il l'a considérée comme telle dès le premier moment qu'elle fut conçue. Et s'il est ainsi, chrétiens, peut-il la regarder en colère? Le péché s'accordera-t-il avec tant de grâces, la vengeance avec l'amour, l'inimitié avec l'alliance? Et Marie ne peut-elle pas dire avec le Psalmiste : *In Deo meo transgrediar murum* (2) : « Je passerai par-dessus la muraille au nom » de mon Dieu »? Il y a une muraille de séparation que le péché a faite entre Dieu et l'homme, il y a une inimitié comme naturelle. Mais, dit-elle, je passerai par-dessus, je n'y entrerai pas, je passerai

(1) *Lib.* II. *adv. Marcion. n.* 27. — (2) *Ps.* XVII. 32.

par-dessus; *Transgrediar* (1). Et comment? Au nom de mon Dieu, de ce Dieu qui étant mon fils est à moi par un droit tout particulier, de ce Dieu qui m'a aimée comme mère dès le premier moment de ma vie, de ce Dieu dont l'amour tout-puissant a prévenu en ma faveur la colère qui menace tous les enfans d'Eve. C'est ce qui a été fait en la sainte Vierge. Finissons en vous faisant une image de cette grâce dans tous les fidèles, et reconnoissons aussi, chrétiens, que l'amour de Dieu nous a prévenus contre la colère qui nous poursuivoit, et qu'il nous prévient tous les jours. Que ce soit là le fruit de tout ce discours, comme c'est la vérité la plus importante de la religion chrétienne.

Oui certainement, chrétiens, c'est le fondement du christianisme de comprendre que nous n'avons pas aimé Dieu, mais que c'est Dieu qui nous a aimés le premier, non-seulement avant que nous l'aimassions, mais lorsque nous étions ses ennemis. Ce sang du nouveau Testament, versé pour la rémission de nos crimes, rend témoignage à la vérité que je prêche. Car si nous n'eussions pas été ennemis de Dieu, nous n'eussions pas eu besoin de médiateur pour nous réconcilier avec lui, ni de victime pour appaiser sa colère, ni de sang pour contenter sa justice. C'est donc lui qui nous a le premier aimés, en donnant son Fils unique pour l'amour de nous. Mais peut-être que cette grâce est trop générale, et que notre dureté n'en est pas émue: venons aux bienfaits particuliers par lesquels son amour nous prévient.

(1) *Transiliam*, Hieronymus.

Que dirons-nous, chrétiens, de notre vocation au baptême? Avions-nous imploré son secours, l'avions-nous prévenu par quelques prières, afin que sa miséricorde nous amenât aux eaux salutaires où nous avons été régénérés? N'est-ce pas lui au contraire qui s'est avancé et qui nous a aimés le premier? Mais peut-être que ce bienfait est trop ancien, et que notre ingratitude ne s'en souvient plus : disons ce que nous éprouvons tous les jours. Te souviens-tu, pécheur, avec quelle ardeur tu courois au crime? la vengeance ou le plaisir t'emportoit : combien de fois Dieu a-t-il parlé à ton cœur, pour te retenir sur ce penchant? Je ne sais si tu as écouté sa voix; mais je sais qu'il s'est présenté souvent. L'invitois-tu, quand tu le fuyois? l'appelois-tu, quand tu t'armois contre lui? Cependant il est venu à toi par sa grâce; il a frappé, il a appelé, et ainsi ne t'a-t-il pas prévenu, et ne t'a-t-il pas aimé le premier?

Mais, fidèles, j'en vois un autre qui ne court pas au péché; il est déjà engagé dans sa servitude. Il s'abandonne aux blasphêmes, aux médisances et à l'impudicité. Il n'épargne ni le bien ni l'honneur des autres, pour satisfaire son ambition; il ne respire que l'amour du monde. Jésus-Christ descendra-t-il dans cet abîme? descendra-t-il dans cet enfer? Autrefois il est allé aux enfers; mais il y étoit appelé par les cris et par les désirs des prophètes, qui soupiroient après sa venue. Ici on rejette ses inspirations, on le fuit, on lui fait la guerre. Il vient toutefois, il s'approche; dans une fête, dans un jubilé, dans quelque sainte cérémonie il fait sentir ses terreurs à une conscience criminelle, il l'excite intérieurement

à la pénitence. Le pécheur fuit, et Dieu le presse; il ne sent pas, et Dieu redouble ses coups pour réveiller cette ame endormie. N'est-ce pas là prévenir les hommes par un grand excès de miséricorde?

Mais vous, ô justes, ô enfans de Dieu, je sais que vous aimez votre Père : est-ce vous qui l'avez aimé les premiers? Ne confessez-vous pas avec l'apôtre (1), que « la charité a été répandue en vos cœurs par le » Saint-Esprit qui vous est donné »? Et Dieu vous feroit-il un si beau présent, si avant que de le faire il ne vous aimoit? C'est donc lui qui nous prévient, n'en doutons pas; c'est lui qui fait toutes les avances. Mais apprenez qu'il ne nous prévient qu'afin que nous le prévenions. Que dites-vous? cela se peut-il? Oui, fidèles, nous le pouvons. Ecoutez le Psalmiste qui nous y exhorte : « Prévenons sa face », dit-il: *Præoccupemus faciem ejus* (2). Que faut-il faire pour le prévenir? Il y a deux attributs en Dieu qui regardent particulièrement les hommes, la miséricorde et la justice. On ne peut prévenir la miséricorde, au contraire c'est elle qui prévient toujours; mais elle ne nous prévient qu'afin que nous prévenions la justice. Tu ne dois pas ignorer, pécheur, que tes crimes t'amassent des trésors de colère. S'ils sont scandaleux, Dieu en fera justice devant tout le monde; et quand même ils seroient cachés, Dieu les découvrira devant tout le monde. Préviens cette juste fureur; venge-les, et il ne les vengera pas; découvre-les, et il ne les découvrira pas : *Præveniamus faciem ejus in confessione*.

Je sais que confession en ce lieu veut dire louange,

(1) *Rom.* v. 5. — (2) *Ps.* XCIV. 2.

c'est-à-dire, confesser la grandeur de Dieu. Mais je ne croirai pas m'éloigner du sens naturel, si je le fais servir à la pénitence. Car peut-on mieux confesser la grandeur de Dieu, que d'humilier le pécheur et le confondre devant sa face ? Donc, fidèles, confondons-nous devant Dieu, de peur qu'il ne nous confonde en ce jour terrible. Prévenons sa juste fureur par la confession de nos crimes. Descendons au fond de nos consciences où nos ennemis sont cachés. Descendons-y le flambeau à une main, et le glaive à l'autre; le flambeau, pour rechercher nos péchés par un sérieux examen; le glaive, pour les arracher jusqu'à la racine par une vive douleur. C'est ainsi que nous préviendrons la colère de ce grand Dieu dont la miséricorde nous a prévenus. O Marie, miraculeusement dispensée, singulièrement séparée, miséricordieusement prévenue, secourez nos foiblesses par vos prières; et obtenez-nous cette grâce, que nous prévenions tellement par la pénitence la vengeance qui nous poursuit, que nous soyons à la fin reçus dans ce royaume de paix éternelle avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

III.E SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA CONCEPTION DE LA S.TE VIERGE,

PRÊCHÉ A LA COUR.

Fondemens de la dévotion à la Vierge : sa coopération à la sanctification des ames. Règles qui doivent diriger l'exercice de cette dévotion. Dieu, principe et fin du culte que nous rendons à la Vierge et aux saints : les imiter pour leur plaire et se les rendre propices. Fausses dévotions qui déshonorent le christianisme : illusions de la plupart des chrétiens.

Fecit mihi magna qui potens est.

Le Tout-puissant a fait en moi de grandes choses. Luc. I. 49.

Dans le dessein que je me propose de vous donner aujourd'hui une instruction chrétienne touchant la dévotion envers la Vierge bienheureuse, et de vous découvrir à fond les utilités infinies que vous en pouvez tirer, aussi bien que les divers abus qui en corrompent la pratique, j'entrerai d'abord en matière ; et sans vous ennuyer par un long exorde, je partagerai mon discours en deux parties. La première établira les solides et inébranlables fondemens

de cette dévotion. La seconde vous fera voir les règles invariables qui doivent en diriger l'exercice. Cette doctrine nous servira à honorer chrétiennement la très-sainte Vierge, non-seulement dans la fête de sa conception, mais encore dans toutes celles que la sainte succession de l'année ecclésiastique ramène de temps en temps à la piété des fidèles. La conception de Marie étant le premier moment dans lequel nous commençons de nous attacher à cette divine Mère, pour de là l'accompagner persévéramment dans tous les mystères qui s'accomplissent en elle; je veux tâcher de vous inspirer, dès ce premier pas, des sentimens convenables à la piété chrétienne, et de former vos dévotions sur les maximes de l'Evangile.

Ne me dites pas, chrétiens, que cette idée est trop générale, et que vous attendiez quelque chose qui fût plus propre et plus convenable à une si grande solennité. L'utilité des enfans de Dieu est la loi suprême de la chaire; et je vous accorderai sans peine que je pouvois prendre un sujet plus propre à la fête que nous célébrons, pourvu aussi que vous m'accordiez qu'il n'y en a point de plus salutaire ni de plus propre à l'instruction de ce royal auditoire. Ecoutez donc attentivement ce que j'ai à vous exposer touchant la dévotion pour la sainte Vierge : voyez quel en est le fondement, et quel en est l'exercice.

PREMIER POINT.

« Personne, dit le saint apôtre (1), ne peut poser » d'autre fondement que celui qui a été mis, c'est-

(1) *I. Cor.* III. 11.

» à-dire Jésus-Christ ». Soit donc ce divin Sauveur le fondement immuable de notre dévotion pour la sainte Vierge, parce qu'en effet tout le genre humain ne peut assez honorer cette Vierge Mère, depuis qu'il a reçu Jésus-Christ par sa bienheureuse fécondité. Elevez vos esprits, mes Frères, et considérez attentivement combien grande, combien éminente est la vocation de Marie, que Dieu a prédestinée avant tous les temps, pour donner par elle Jésus-Christ au monde. Mais il faut encore ajouter, que Dieu l'ayant appelée à ce glorieux ministère, il ne veut pas qu'elle soit un simple canal d'une telle grâce, mais un instrument volontaire, qui contribue à ce grand ouvrage, non-seulement par ses excellentes dispositions, mais encore par un mouvement de sa volonté. C'est pourquoi le Père éternel envoie un ange pour lui proposer le mystère, qui ne s'achevera pas tant que Marie sera incertaine; si bien que ce grand ouvrage de l'incarnation, qui tient depuis tant de siècles *toute la nature en attente*, lorsque Dieu est résolu de l'accomplir, demeure encore en suspens, jusqu'à ce que la divine Vierge y ait consenti : tant il a été nécessaire aux hommes que Marie ait désiré leur salut. Aussitôt qu'elle a donné ce consentement, les cieux sont ouverts, le Fils de Dieu est fait homme, et les hommes ont un Sauveur. La charité de Marie a donc été en quelque sorte la source féconde, d'où la grâce a pris son cours, et s'est répandue avec abondance sur toute la nature humaine. Et comme dit saint Ambroise, et après lui saint Thomas, « C'est » de ses bénites entrailles qu'est sorti avec abondance » cet Esprit de sainte ferveur, qui, étant première-

» ment survenu en elle, a inondé toute la terre » : *Uterus Mariæ, Spiritu ferventi qui supervenit in eam, replevit orbem terrarum, cùm peperit Salvatorem* (1). « Elle a reçu, dit encore saint Thomas, » une si grande plénitude de grâce, qu'elle est parvenue à une union très-intime avec l'auteur de la » grâce, et a mérité de recevoir en elle celui qui est » rempli de toutes les grâces : en l'enfantant elle a, » en quelque manière, fait découler la grâce sur » tous les hommes ». *Tantam gratiæ obtinuit plenitudinem, ut esset propinquissima auctori gratiæ; ita quod eum qui est plenus omni gratiâ, in se reciperet, et eum pariendo, quodammodo gratiam ad omnes derivaret* (2).

Il a donc fallu, chrétiens, que Marie ait concouru, par sa charité, à donner au monde son libérateur. Comme cette vérité est connue, je ne m'étends pas à vous l'expliquer; mais je ne vous tairai pas une conséquence que peut-être vous n'avez pas assez méditée : c'est que Dieu ayant une fois voulu nous donner Jésus-Christ par la sainte Vierge, cet ordre ne se change plus; et « les dons de Dieu sont sans » repentance (3) ». Il est et sera toujours véritable, qu'ayant reçu par elle une fois le principe universel de la grâce, nous en recevions encore, par son entremise, les diverses applications dans tous les états différens qui composent la vie chrétienne. Sa charité maternelle ayant tant contribué à notre salut dans le mystère de l'incarnation, qui est le principe universel de la grâce, elle y contribuera éternelle-

(1) *S. Amb. de Inst. Virg. cap.* XII, *tom.* II, *col.* 267. — (2) *S. Th.* III. *part. Quæst.* XXVII, *Art.* V, *ad.* I. — (3) *Rom.* XI. 29.

ment dans toutes les autres opérations, qui n'en sont que des dépendances.

La théologie reconnoît trois opérations principales de la grâce de Jésus-Christ. Dieu nous appelle; Dieu nous justifie; Dieu nous donne la persévérance. La vocation c'est le premier pas; la justification fait notre progrès; la persévérance conclut le voyage, et unit dans la patrie, ce qui ne se trouve pas sur la terre, le repos et la gloire.

Vous savez qu'en ces trois états l'influence de Jésus-Christ nous est nécessaire; mais il faut vous faire voir, par les Ecritures, que la charité de Marie est associée à ces trois ouvrages : et peut-être ne croyez-vous pas que ces vérités soient si claires dans l'Evangile, que j'espère de les y montrer en peu de paroles.

La grâce de la vocation nous est figurée par la soudaine illumination que reçoit le saint Précurseur dans les entrailles de sa mère. Considérez ce miracle; vous *y verrez une image des pécheurs* que la grâce appelle. Jean est ici dans l'obscurité des entrailles maternelles : où êtes-vous, ô pécheurs? dans quelle nuit? dans quelles ténèbres? Jean ne peut ni voir ni entendre : pécheurs, quelle surdité semblable à la vôtre, et quel aveuglement pareil; puisque le ciel tonne en vain sur vous par tant de menaces terribles, et que la vérité elle-même, qui vous luit si manifestement dans l'Evangile, n'est pas capable de vous éclairer? Jésus vient à Jean sans qu'il y pense; il le prévient, il parle à son cœur, il éveille et il attire ce cœur endormi, et auparavant insensible : pensiez-vous à Dieu, ô pécheurs, quand il a été vous émouvoir par

une secrète touche de son Saint-Esprit? Dans ces ténèbres où vous vous cachiez, quelle soudaine lumière vous a paru tout à coup comme un éclair? Quel nouvel instinct a touché vos cœurs? Vous ne le cherchiez pas, et il vous appeloit à la pénitence. [C'est lui qui inspire ces] dégoûts secrets, ces amertumes cachées, qui vous font regretter la paix et vous rappellent à la pénitence. Vous fuyiez, et il a bien su vous trouver. Mais s'il nous montre dans le tressaillement de saint Jean l'image des pécheurs prévenus, il nous fait voir aussi que Marie concourt avec lui à ce grand ouvrage. Si Jean-Baptiste ainsi prévenu semble s'efforcer pour sortir de la prison qui l'enserre, c'est à la voix de Marie qu'il est excité. « Votre voix n'a pas plutôt frappé mon oreille, » lorsque vous m'avez saluée, que mon enfant a » tressailli de joie dans mon sein (1) ». « C'est Marie, » dit saint Ambroise, qui a élevé Jean-Baptiste au- » dessus de la nature; et cet enfant touché de sa » voix, avant que d'avoir respiré l'air, a attiré l'es- » prit de la piété ». *Levavit* (*Maria*) *Joannem in utero constitutum, qui ad vocem ejus exsilivit,... priùs sensu devotionis quàm spiritûs infusione vitalis animatus* (2). Et selon le même saint Ambroise, « la » grâce dont Marie fut remplie étoit si grande, » qu'elle ne conservoit pas seulement en elle le don » de la virginité, mais qu'elle conféroit encore à » ceux qu'elle visitoit la marque de l'innocence ». *Cujus tanta gratia, ut non solùm in se virginitatis gratiam reservaret; sed etiam his quos viseret, integritatis insigne conferret*...... « C'est à

(1) *Luc.* I. 44. — (2) *De inst. Virg. cap.* XIII, *tom.* II, *col.* 267.

» sa voix que l'enfant tressaille dans le sein de sa » mère, obéissant avant que d'être engendré. Il » n'est pas étonnant qu'il ait persévéré dans une » intégrité parfaite, lui que la Mère du Sauveur » oignit pendant trois mois comme de l'huile de sa » présence et du parfum de sa pureté ». *Ad vocem Mariæ exultavit infantulus, obsecutus antequam genitus. Nec immeritò mansit integer corpore, quem oleo quodam suæ præsentiæ et integritatis unguento, Domini Mater exercuit* (1).

La justification est représentée dans les noces de Cana en la personne des apôtres. Car écoutez les paroles de l'évangéliste : Jésus changea l'eau en vin : « Ce fut là le premier des miracles de Jésus, qui fut » fait à Cana en Galilée; et il fit paroître sa gloire, » et ses disciples crurent en lui (2) ». Les apôtres étoient déjà appelés, mais ils ne croyoient pas encore assez vivement pour être justifiés. Vous savez que « la justification est attribuée à la foi (3) »; non qu'*elle suffise toute seule*, mais parce qu'elle est le premier principe, et, comme dit le saint concile de Trente (4), « la racine de toute grâce ». Ainsi le texte sacré ne pouvoit nous exprimer en termes plus clairs la grâce justifiante; mais il ne pouvoit non plus nous mieux expliquer la part qu'a eue la divine Vierge à ce merveilleux ouvrage.

Car qui ne sait que ce grand miracle sur lequel a été fondée la foi des apôtres, fut l'effet de la charité et des prières de Marie? Lorsqu'elle demanda cette grâce, il semble qu'elle ait été rebutée.

(1) *De inst. Virg. cap.* VII, *col.* 261, 262. — (2) *Joan.* II. 11. — (3) *Rom.* IV. 5. — (4) *Sess.* VI. *cap.* 8.

« Femme, lui dit le Sauveur, qu'y a-t-il entre vous » et moi? mon heure n'est pas encore venue (1) ». Quoique ces paroles paroissent rudes, et qu'elles aient un air de refus bien sec, Marie ne se croit pas refusée. Elle connoît les délais miséricordieux, les favorables refus, les fuites mystérieuses de l'Epoux sacré. Elle sait tous les secrets par lesquels son amour ingénieux éprouve les ames fidèles, et sait qu'il nous rebute souvent, afin que nous apprenions à emporter par l'humilité, et par une confiance persévérante, ce que la première demande n'a pas obtenu. Marie ne fut pas trompée dans son attente. Que ne peut obtenir une telle Mère à qui son Fils accorde tout, lors même qu'il semble qu'il la traite le plus rudement? Et que ne lui donnera-t-il pas, quand l'heure sera venue de la glorifier avec lui par toute la terre; puisqu'il avance en sa faveur, comme dit saint Jean-Chrysostôme (2), l'heure qu'il avoit résolue? Jésus, qui sembloit l'avoir refusée, fait néanmoins ce qu'elle demande.

Mais, Messieurs, qui n'admirera que Jésus n'ait voulu faire son premier miracle qu'à la prière de la sainte Vierge? ce miracle en cela différent des autres : miracle pour une chose non nécessaire. Quelle grande nécessité qu'il y eût du vin dans ce banquet? Marie le désire, c'est assez. Qui ne sera étonné de voir qu'elle n'intervient que dans celui-ci, qui est suivi aussitôt d'une image si expresse de la justification des pécheurs? cela s'est-il fait par une rencontre fortuite? Ou plutôt ne voyez-vous pas que le Saint-Esprit a eu dessein de nous faire entendre ce que

(1) *Joan.* II. 4. — (2) *In Joan. Hom.* XXII, *tom.* VIII, *pag.* 127.

remarque

remarque saint Augustin, en interprétant ce mystère, « que la Vierge incomparable, étant mère de » notre Chef selon la chair, a dû être selon l'esprit » la mère de tous ses membres, en coopérant par » sa charité à la naissance spirituelle des enfans de » Dieu » : *Carne mater capitis nostri, spiritu mater membrorum ejus, quia cooperata est charitate ut filii Dei nascerentur in Ecclesia* (1). Vous voyez que nous entendons ce mystère comme l'ont entendu, dès les premiers siècles, ceux qui ont traité avant nous les Ecritures divines. Mais, mes Frères, ce n'est pas assez qu'elle contribue à la naissance des enfans de Dieu; voyons la part que Jésus lui donne dans leur fidèle persévérance.

Paroissez donc, enfans de miséricorde et de grâce, d'adoption et de prédestination éternelle, fidèles compagnons du sauveur Jésus, qui persévérez avec lui jusqu'à la fin; accourez à la sainte Vierge, et venez vous ranger avec les autres sous les ailes de sa charité maternelle. Chrétiens, je les vois paroître, et le disciple chéri de notre Sauveur nous les représente au Calvaire. Puisqu'il suit avec Marie Jésus-Christ jusqu'à la croix, pendant que les autres disciples prennent la fuite; puisqu'il s'attache constamment à ce bois mystique, qu'il vient généreusement mourir avec lui, il est la figure des fidèles persévérans; et vous voyez aussi que Jésus-Christ le donne à sa Mère : « Femme, lui dit-il, voilà votre Fils (2) ». « Elle est, dit saint Ambroise, confiée à Jean l'é» vangéliste, qui ne connoît point le mariage. Aussi

(1) *De sancta Virg. n.* 6, *tom.* VI, *col.* 343. — (2) *Joan.* XIX. 26.

» je ne m'étonne pas qu'il nous ait révélé plus de » mystères que tous les autres, lui à qui le trésor » des secrets célestes étoit toujours ouvert » : *Eademque postea Joanni evangelistæ est tradita conjugium nescienti. Unde non miror præ cæteris locutum mysteria divina, cui præsto erat aula cœlestium sacramentorum* (1). Chrétiens, j'ai tenu parole. Ceux qui savent considérer combien l'Ecriture est mystérieuse, connoîtront, par ces trois exemples, que Marie est par ses pieuses intercessions la mère des appelés, des justifiés, des persévérans; et que sa charité féconde est un instrument général des opérations de la grâce. Par conséquent réjouissons-nous de sa conception bienheureuse; le ciel nous forme aujourd'hui une protectrice (*). Car quelle autre peut parler pour nous, plus utilement que cette divine Mère? C'est à elle qu'il appartient de parler au cœur de son Fils, où elle trouve une si fidèle correspondance. Les sentimens de la nature sont relevés

(1) *S. Amb. de Inst. Virg. cap.* VII, *tom.* II, *col.* 262.

(*) Je veux croire avec vous, Messieurs, qu'elle n'a jamais eu de péché, elle, qui, comme dit Pierre Chrysologue, étoit engagée au sauveur Jésus, et marquée pour lui par le Saint-Esprit, dès le premier moment de son être. *Provolat ad sponsam festinus interpres, ut humanæ desponsionis arceat et suspendat effectum; neque auferat ab Joseph virginem, sed reddat Christo cui est pignorata cùm fieret.* Petr. Chrysol. Serm. CXL, de Annuntiat.

Nous avons cru devoir mettre en note ce passage, comme l'a fait D. Déforis; parce qu'en cet endroit, où il est placé dans le manuscrit, il interrompt le fil du discours, et ne se lie point avec ce qui suit. Il faut cependant observer que le latin n'est pas dans le corps du sermon, mais à la marge. (*Edit. de Versailles.*).

et perfectionnés, mais non éteints dans la gloire; ainsi elle ne craindra pas d'être refusée. « L'amour » du Fils parle pour les vœux de la Mère; la nature » elle-même le sollicite en sa faveur : on cède faci- » lement aux prières, quand on est déjà gagné par » son amour même » : *Affectus ipse pro te orat, natura ipsa tibi postulat:... citò annuunt qui suo ipsi amore superantur* (1).

Par conséquent, mes Frères, nous avons appuyé la dévotion envers la Vierge bienheureuse, sur un fondement solide et inébranlable. Puisqu'elle est si bien fondée, anathême à qui la nie, et ôte aux chrétiens un si grand secours. Anathême à qui la diminue, il affoiblit les sentimens de la piété. Dirai-je anathême à qui en abuse? Non, mes Frères, ils sont enfans de l'Eglise; soumis à ses décrets, quoiqu'ignorans de ses maximes : ne les soumettons pas à nos anathêmes, mais instruisons-les de ses règles. Car quel seroit notre aveuglement, si, après avoir posé un *fondement si solide*, *nous* bâtissions dessus de vaines et superstitieuses pratiques? Après donc que nous avons fondé nos dévotions, apprenons à les rectifier, et réglons-en l'exercice par les maximes de l'Eglise. Je vous dirai, chrétiens, en peu de paroles, quel culte nous devons à Dieu, à la sainte Vierge, à tous les esprits bienheureux; et c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

La règle fondamentale de l'honneur que nous rendons à la sainte Vierge et aux bienheureux es-

(1) *Salv. Ep.* IV, *pag.* 199.

prits, c'est que nous le devons rapporter tout entier à Dieu et à notre salut éternel. Car s'il n'étoit rapporté à Dieu, ce seroit un acte purement humain, et non un acte de religion : et nous savons que les saints étant pleins de Dieu et de sa gloire, ne reçoivent pas des civilités purement humaines. La religion nous unit à Dieu ; c'est de là qu'elle prend son nom, comme dit saint Augustin, et c'est par-là qu'elle est définie : *Religio, quòd nos religet omnipotenti Deo* (1). Ainsi toute notre dévotion pour la sainte Vierge est inutile et superstitieuse, si elle ne nous conduit à Dieu pour le posséder éternellement, et jouir de l'héritage céleste. Voilà la règle générale du culte religieux, c'est qu'il dérive de Dieu, et qu'il y retourne en se répandant sur ses saints, sans se séparer de lui.

Mais, pour descendre à des instructions plus particulières, je remarquerai quelques différences entre le culte des chrétiens et celui des idolâtres ; et quoiqu'il semble peu nécessaire de combattre les anciennes erreurs de l'idolâtrie, dans cette grande lumière du christianisme, toutefois la vérité paroîtra plus claire par cette opposition. Donc, mes Frères, pour toucher d'abord le principe de tout le mal, les anciens ne connoissant pas la force du nom de Dieu, qui ne conserve sa grandeur et sa majesté que dans l'unité seule, ont divisé la divinité par ses attributs et par ses fonctions différentes, et ensuite par les élémens et les autres parties du monde, dont ils ont fait un partage entre les aînés et les cadets comme

(1) *De Ver. Rel. n.* 113, *tom.* I, *col.* 788. *De Civit. Dei. lib.* X, *cap.* III, *tom.* VII, *col.* 240.

d'une terre et d'un héritage : le ciel comme le plus noble et le principal domicile étant demeuré à leur Jupiter, et le reste étant échu à ses frères et à sa sœur; comme si la possession du monde pouvoit être séparée en lots, et n'étoit pas solidaire et indivisible; ou que Dieu eût été obligé d'aliéner son domaine, et d'en laisser à d'autres le gouvernement et la jouissance. Après qu'on eut commencé de violer la sainte unité de Dieu par l'injurieuse communication de ce nom incommunicable, on en vint successivement à une multiplication sans ordre et sans bornes, jusqu'à reléguer plusieurs dieux aux foyers, aux cheminées et aux écuries, ainsi que saint Augustin le reproche aux Romains et aux Grecs. On en mit trois à la seule porte; et « au lieu, dit ce saint évêque, » qu'un seul homme suffit pour garder la porte d'une » maison, les Grecs ont voulu qu'il y eût trois dieux » ? *Unum quisque domui suæ ponit ostiarium, et quia homo est, omnino sufficit : tres deos isti posuerunt*(1). A quel dessein tant de dieux, sinon pour déshonorer ce grand nom et en avilir la majesté ? Ne pensez pas, chrétiens, que ce soit une inutile curiosité qui me fasse remarquer ces choses. Considérez combien le genre humain, qui a pu donner créance durant tant de siècles à ces erreurs insensées, étoit livré avant Jésus-Christ à la puissance des ténèbres; et de quel prodigieux aveuglement nous a tirés le Sauveur, par la lumière de son Evangile. « Rendons grâces à Dieu » pour son ineffable don » : *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus* (2).

(1) *De Civ. Dei, lib.* IV, *c.* VIII, *col.* VII, *col.* 94. — (2) *II. Cor.* IX. 15.

Pour nous, nous n'adorons qu'un seul Dieu tout-puissant, créateur et dispensateur de toutes choses, au nom duquel nous avons été consacrés par le saint baptême, (ô grâce mal conservée! ô foi violée trop facilement!) et en qui seul nous reconnoissons une souveraineté absolue, une bonté sans mesure et la plénitude de l'être. Nous honorons les saints et la bienheureuse Vierge, non par un culte de servitude et de sujétion; (car nous sommes libres pour tout autre, et ne sommes assujettis qu'à Dieu seul dans l'ordre de la religion;) mais « nous les honorons, dit » saint Ambroise (1), d'un honneur de charité et de » société fraternelle ». *Honoramus eos charitate, non servitute*, comme dit saint Augustin (2); et nous révérons en eux les miracles de la main du Très-haut, la communication de sa grâce, l'épanchement de sa gloire, et la sainte et glorieuse dépendance par laquelle ils demeurent éternellement assujettis à ce premier être, auquel seul nous rapportons tout notre culte comme au seul principe de tout notre bien, et au terme unique de tous nos désirs. Ne soyons donc pas de ceux qui pensent diminuer la gloire de Dieu et de Jésus-Christ, quand ils prennent de hauts sentimens de la sainte Vierge et des saints.

Telle est la vaine appréhension des ennemis de l'Eglise. Mais certes, c'est attribuer à Dieu une foiblesse déplorable, que de le rendre jaloux de ses propres dons et des lumières qu'il répand sur ses créatures : car que sont les saints et la sainte Vierge,

(1) *Lib. de Vid. tom.* II, *col.* 200. — (2) *De Ver. Relig. n.* 110, *tom.* I, *col.* 787, *lib.* XXI, *cont. Faust. tom.* VIII, *col.* 347.

que l'ouvrage de sa main et de sa grâce ? Si le soleil étoit animé, il n'auroit point de jalousie en voyant « la lune qui préside à la nuit », comme dit Moïse (1), par une lumière si claire, parce que toute sa clarté dérive de lui, et que c'est lui-même qui nous luit et qui nous éclaire, par la réflexion de ses rayons. *Quelque* haute perfection que nous reconnoissions en Marie, Jésus-Christ pourroit-il en être jaloux, puisque c'est de lui qu'elle est découlée, et que c'est à sa seule gloire qu'elle se rapporte ? C'est une erreur misérable. Mais ils sont beaucoup plus dignes de compassion, lorsqu'ils nous accusent d'idolâtrie dans la pureté de notre culte, et qu'ils en accusent avec nous les Ambroises, les Augustins et les Chrysostômes, dont ils confessent eux-mêmes, je n'impose pas, que nous suivons la doctrine, la pratique et les exemples. Il ne faut pas que des reproches si déraisonnables, qu'ils font avec tant d'aigreur à l'Eglise catholique, nous aigrissent nous-mêmes *contre eux ; mais qu'ils nous fassent* déplorer les excès où sont emportés les esprits opiniâtres et contredisans, et nous inspirent, par la charité, un désir sincère de les ramener et de les instruire.

Comme nous n'avons qu'un seul Dieu, aussi n'avons-nous qu'un médiateur universel, et c'est celui qui nous a sauvés par son sang. Quelques philosophes païens estimoient que la nature divine étoit inaccessible aux mortels, qu'elle ne se mêloit pas immédiatement et par elle-même dans les affaires humaines, où sa pureté, disoient-ils, se seroit souillée ; et que ne voulant pas que des créatures si foibles que nous

(1) *Genes.* I. 16.

pussent aborder son trône, elle avoit disposé des médiateurs entre elle et nous, qu'ils appeloient pour cela des dieux mitoyens. Nous rejetons cette doctrine, puisque le Dieu que nous servons nous a créés de sa propre main à son image et ressemblance. Nous croyons qu'il nous avoit faits dans notre première institution pour converser avec lui; et si nous sommes exclus de sa bienheureuse présence et d'une si douce communication, c'est parce que nous sommes devenus pécheurs. Le sang de Jésus-Christ nous a réconciliés, et ce n'est qu'au nom de Jésus que nous pouvons désormais approcher de Dieu. C'est en ce nom que nous prions pour nous-mêmes; c'est en ce nom que nous prions pour tous les fidèles : et Dieu, qui aime la charité et la concorde des frères, nous écoute favorablement les uns pour les autres. Ainsi nous ne doutons pas que les saints, qui règnent avec Jésus-Christ, ne soient des intercesseurs agréables, qui s'intéressent pour nous. Parce que nous sommes chers à Dieu, tous ceux qui sont avec Dieu sont des nôtres : oui, tous les esprits bienheureux sont nos amis et nos frères; nous leur parlons avec confiance, et quoiqu'ils ne paroissent pas à nos yeux, notre foi nous les rend présens; leur charité aussi en même temps nous les rend propices, et ils concourent à tous les vœux que la piété nous inspire. Mais écoutez, chrétiens, « une doctrine plus utile et plus ex» cellente » : *Adhuc excellentiorem viam vobis demonstro* (1). Les idolâtres adoroient des dieux coupables de mille crimes. On ne pouvoit les honorer sans profanation, parce qu'on ne pouvoit les imiter

(1) *I. Cor.* XII. 31.

sans honte. Mais voici la règle du christianisme, que je vous prie de graver en votre mémoire. Le chrétien doit imiter tout ce qu'il honore : tout ce qui est l'objet de notre culte doit être le modèle de notre vie (1).

Le Psalmiste, après avoir témoigné son zèle contre les *idoles muettes* et insensibles que les païens adoroient, conclut enfin en ces termes : « Puissent leur » ressembler ceux qui les servent et qui mettent en » elles leur confiance » : *Similes eis fiant qui faciunt ea* (2). Il vouloit dire, Messieurs, que l'homme se doit conformer à ce qu'il adore, et ainsi que les adorateurs des idoles méritent de devenir sourds et aveugles comme elles. Mais nous, qui adorons un Dieu vivant, nous devons être vivans comme lui d'une véritable vie. Il faut que « nous soyons saints, » parce que le Dieu que nous servons est saint (3) ». Il faut que « nous soyons miséricordieux, parce » que notre Père céleste est miséricordieux (4) » ; *et « que nous pardonnions* comme il nous par» *donne* (5) ». « [Il fait lever] son soleil sur les bons » et sur les mauvais (6) » ; nous [devons étendre de même] notre charité sur nos amis et sur nos ennemis. Il faut que « nous soyons des adorateurs spiri» tuels, et que nous adorions en esprit, parce que » Dieu est Esprit (7) ». Enfin « nous devons nous » rendre parfaits, dit le Fils de Dieu, parce que » celui que nous adorons est parfait (8) ».

Quand nous célébrons les saints, est-ce pour aug-

(1) *S. Aug. de Civit. Dei, lib.* VIII, *c.* XVII, *tom.* VII, *col.* 206. — (2) *Ps.* CXIII. 16. — (3) *Levit.* XI. 44. — (4) *Luc.* VI. 36. — (5) *Matth.* VI. 14. — (6) *Ibid.* V. 45. — (7) *Joan.* V. 24. — (8) *Matth.* V. 48.

menter leur gloire? ils sont pleins, ils sont comblés : c'est pour nous inciter à les suivre. Ainsi, à proportion, quand nous les honorons pour l'amour de Dieu, nous nous engageons à les imiter. C'est le dessein de l'Eglise dans les fêtes qu'elle célèbre à leur honneur; et elle déclare son intention par cette belle prière : « O Seigneur, donnez-nous la grâce » d'imiter ce que nous honorons (1) ». « Autant de » fêtes que nous célébrons, dit saint Basile de Sé» leucie, autant de tableaux nous sont proposés » pour nous servir de modèles ». « Les solennités » des martyrs, dit saint Augustin (2), sont des ex» hortations au martyre » : « Les martyrs, dit le » même Père (3), ne se portent pas volontiers à » prier pour nous, s'ils n'y reconnoissent quelques» unes de leurs vertus ». C'est donc la tradition et la doctrine constante de l'Eglise catholique, que la partie la plus essentielle de l'honneur des saints, c'est de savoir profiter de leurs bons exemples. En vain nous célébrons les martyrs, si nous ne tâchons de nous conformer à leur patience. Il faut être pénitent et mortifié comme les saints confesseurs, quand on célèbre la solennité des saints confesseurs; il faut être humble, pudique et modeste comme les vierges, quand on honore les vierges, mais surtout quand on honore la Vierge des vierges.

Vous donc, ô enfans de Dieu, qui désirez d'être heureusement adoptés par la Mère de notre Sauveur, soyez ses fidèles imitateurs, si vous voulez être ses dévots. Vous récitez tous les jours cet admirable

(1) *Collect. in die S. Steph.* — (2) *Append. Serm.* CCXXV, *n.* 1, *tom.* V, *col.* 370. — (3) *Ibid. Serm.* CCXCII, *n.* 1, *tom.* V, *col.* 486.

cantique que la sainte Vierge a commencé en ces termes : *Magnificat anima meà Dominum ; et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo* (1) : « Mon » ame glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi » de joie en Dieu mon Sauveur ». Quand nous récitons son cantique, imitons sa piété, dit excellemment saint Ambroise (2) : « Que l'ame de Marie » soit en nous tous pour glorifier le Seigneur ; que » l'esprit de Marie soit en nous pour nous réjouir » en Dieu » : *Sit in singulis Mariæ anima, ut magnificet Dominum : sit in singulis spiritus Mariæ, ut exultet in Deo.* Nous admirons tous les jours cette pureté virginale qui l'a rendue si heureusement féconde, qu'elle a conçu le Verbe de Dieu en ses entrailles. « Sachez, dit le même Père (3), que » toute ame chaste et pudique qui conserve sa pu» reté et son innocence, conçoit la Sagesse éter» nelle en elle-même, et qu'elle est remplie de Dieu » et de sa grâce, à l'imitation de Marie » : *Omnis enim anima accipit Dei Verbum, si tamen immaculata et immunis à vitiis, intemerato castimoniam pudore custodiat.*

Souffrez, Mesdames, que je vous propose comme le modèle de votre sexe celle qui en est la gloire. On aime à voir les portraits et les caractères des personnes illustres. Qui me donnera des traits assez délicats pour vous représenter aujourd'hui les grâces pudiques, les chastes et immortelles beautés de la divine Marie? Les peintres hasardent tous les jours des images de la sainte Vierge, qui ressemblent à

(1) *Luc.* 1. 46, 47. — (2) *S. Amb. lib.* 11, *n.* 26, *in Luc. Evang. cap.* 1, *tom.* 1, *col.* 1290. — (3) *Ibid.*

leurs idées, et non à elle. Le tableau que je trace aujourd'hui et que je vous invite, Messieurs, et vous principalement, Mesdames, de copier dans votre vie, est tiré sur l'Evangile; et il est fait, si je l'ose dire, après le Saint-Esprit même. Mais remarquez que cette Ecriture ne s'occupe pas à nous faire voir les hautes communications de la sainte Vierge avec Dieu, mais les vertus ordinaires, afin qu'elle puisse être un modèle d'un usage commun et familier. Donc le caractère essentiel de la bienheureuse Vierge, c'est la modestie et la pudeur : elle ne songeoit ni à se faire voir, quoique belle; ni à se parer, quoique jeune; ni à s'agrandir, quoique noble; ni à s'enrichir, quoique pauvre. Dieu seul lui suffit et fait tout son bien. Combien est-elle éloignée de celles dont on voit errer de tous côtés les regards hardis, et qui se veulent aussi faire regarder par leurs mines et leurs façons affectées? Marie trouve ses délices dans sa retraite, et est si peu accoutumée à la vue des hommes, qu'elle est même troublée à l'aspect d'un ange. « Elle fut donc troublée, dit l'historien sacré (1), à la parole de l'ange, et elle pensoit en » elle-même quelle pouvoit être cette salutation ». Mais remarquez ces paroles : Elle est troublée, et elle pense : elle est toujours sur ses gardes, et la surprise n'étouffe pas en son ame, mais plutôt elle y éveille la réflexion. « Ainsi sont faites les ames pudiques; on les voit toujours craintives, jamais assurées; elles tremblent où il n'y a rien à appréhender, afin de trouver la sûreté dans le péril » même : elles soupçonnent partout des embûches,

(1) *Luc.* I. 29.

» et craignent moins les injures que les complai- » sances, moins ce qui choque que ce qui plaît, » moins ce qui rebute que ce qui attire » : *Solent virgines, quæ verè virgines sunt, semper pavidæ et nunquam esse securæ; et ut caveant timida, etiam tuta pertimescere.... Quidquid novum, quidquid subitum ortum fuerit, suspectas habent insidias, totum contra se æstimant machinatum* (1). [Il n'en est pas ainsi de ces femmes mondaines qui] tendent des piéges où elles sont prises.

Mais admirez qu'elle pense et qu'elle ne parle pas; elle n'engage pas la conversation, elle ne s'épanche pas en discours et en questions curieuses, inutiles. Où sont celles qui se piquent de tirer le plus intime secret des cœurs, et de pénétrer ce qu'il y a de plus caché? Qu'elles apprennent de Marie à être attentives, et non curieuses et inquiètes; à veiller au dedans, plutôt qu'à se répandre au dehors. Elle parle toutefois quand la nécessité l'y oblige, quand le soin de sa chasteté le demande. On lui propose d'être Mère du Fils du Très-haut; quelle femme ne seroit point touchée d'une fécondité si glorieuse? « Comment, dit-elle, serai-je mère, si j'ai résolu d'être » toujours vierge (2) »? Elle est prête à refuser des offres si glorieuses et si magnifiques que l'ange lui fait de la part de Dieu. Elle n'est point flattée de cette gloire; et plus touchée de son devoir que de sa grandeur, elle commence à craindre pour sa chasteté. O amour de la chasteté, qui n'est pas seule-

(1) *S. Bern. super* Missus est; *Homil.* III, *tom.* 1, *col.* 747. — (2) *Luc.* I. 34.

ment au-dessus de toutes les promesses des hommes, mais qui est, pour ainsi dire, à l'épreuve de toutes les promesses de Dieu même! L'ange lui explique le divin mystère et le secret inoui de sa miraculeuse maternité. Elle parle une seconde fois pour céder à la volonté divine : « Voici, dit-elle, la servante du » Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole (1) ». Heureuse de n'avoir parlé que pour conserver sa virginité et pour témoigner son obéissance!

Mais admirez sa modestie : dans un état de gloire qui surprend les hommes et les anges, elle ne se remplit pas d'elle-même ni des pensées de sa grandeur; renfermée dans sa bassesse profonde, elle s'étonne que Dieu ait pu arrêter les yeux sur elle. « Il » a, dit-elle, regardé la bassesse de sa servante (2) ». Bien loin de se regarder comme la merveille du monde, auprès de qui chacun se doit empresser, elle va chercher elle-même sa cousine sainte Elisabeth; et plus soigneuse de se réjouir des avantages des autres que de considérer les siens, elle prend part aux grâces dont le ciel avoit honoré la maison de sa parente. Elle célèbre avec elle les miracles qui se sont accomplis en elle-même, parce qu'elle l'en trouve instruite par le Saint-Esprit. Partout ailleurs elle écoute, et garde un humble silence. « Elle conserve » tout en son cœur (3) ». Ainsi elle condamne tous ceux qui ne se sentent pas plutôt le moindre avantage, qu'ils fatiguent toutes les oreilles de ce qu'ils ont dit, de ce qu'ils ont fait, de ce qu'ils ont mérité; et fait voir à toute la terre, par son incomparable mo-

(1) *Luc.* I. 38. — (2) *Ibid.* 48. — (3) *Ibid.* II. 19.

destie, qu'on peut être grand sans éclat, qu'on peut être bienheureux sans bruit, et qu'on peut trouver la vraie gloire sans le secours de la renommée dans le simple témoignage de sa conscience.

Telle est, Messieurs, cette Vierge, dont je vous dis encore une fois que vous ne serez jamais les dévots, si vous n'en êtes les imitateurs. Dressez aujourd'hui en son honneur une image sainte, soyez vous-mêmes son image. « Chacun, dit saint Grégoire de Nysse (1), est » le peintre et le sculpteur de sa vie ». Formez la vôtre sur la sainte Vierge, et soyez de fidèles copies d'un si parfait original. Réglez donc votre conduite sur ce beau modèle. Soyez humbles, soyez pudiques, soyez modestes; méprisez les vanités du monde et toutes les modes ennemies de l'honnêteté. Que les habits officieux envers la pudeur cachent fidèlement [Mesdames] ce qu'elle ne doit pas laisser paroître : si vous plaisez moins, par-là vous plairez à qui il faut plaire : et que le visage, qui doit seul être découvert, parce que c'est là que reluit l'image de Dieu, ait encore sa couverture convenable, et comme un voile divin, par la simplicité et la modestie. Marie avouera que vous l'honorez, quand vous imiterez ses vertus; elle priera pour vous, quand vous serez soigneuses de plaire à son Fils; et vous plairez à son Fils, quand il vous verra semblables à la Mère qu'il a choisie.

Jusques ici, chrétiens, j'ai tâché de vous faire voir que la véritable dévotion pour la sainte Vierge et pour les saints, c'est celle qui nous persuade de nous soumettre à Dieu à leur exemple, et de chercher avec eux le bien véritable, c'est-à-dire notre

(1) *De Perf. Christiani formâ. tom.* III, *pag.* 288.

salut éternel, par la pratique des vertus chrétiennes, dont ils ont été un parfait modèle. Maintenant il sera aisé de condamner, par la règle que nous avons établie, toutes les fausses dévotions qui déshonorent le christianisme. Et premièrement, chrétiens, ce qui corrompt nos dévotions jusqu'à la racine, c'est que, bien loin de les rapporter à notre salut, nous prétendons les faire servir à nos intérêts temporels. Démentez-moi, mes Frères, si je ne dis pas la vérité. Qui s'avise de faire des vœux, et de demander du secours aux saints contre ses péchés et ses vices, leurs prières pour obtenir sa conversion? Ces affaires importantes qu'on recommande de tous côtés dans nos sacristies, ne sont-elles pas des affaires du monde? Et plût à Dieu du moins qu'elles fussent justes; et que, si nous ne craignons pas de rendre Dieu et ses saints les ministres et les partisans de nos intérêts, nous appréhendions du moins de les faire complices de nos crimes! Nous voyons régner en nous sans inquiétude des passions qui nous tuent, et jamais nous ne prions Dieu *qu'il* nous en délivre. S'il nous arrive quelque maladie, ou quelque affaire fâcheuse dans notre famille, c'est alors que nous commençons à faire des neuvaines à tous les autels et à tous les saints, et à charger véritablement le ciel de nos vœux : car est-il rien qui le fatigue davantage, et qui lui soit plus à charge que des vœux et des dévotions basses et intéressées? Alors on commence à se souvenir qu'il y a des malheureux qui gémissent dans les prisons, et des pauvres délaissés qui meurent de faim et de maladie dans quelque coin ténébreux. Alors, charitables par intérêt

térêt et pitoyables par force, nous donnons peu à Dieu pour avoir beaucoup; et très-contens de notre zèle, qui n'est qu'un empressement pour nos intérêts, nous croyons que Dieu nous doit tout, jusqu'à des miracles, pour satisfaire aux désirs de notre amour-propre. O Eternel, tels sont les adorateurs qui remplissent vos églises! Sainte Vierge, esprits bienheureux, tels sont ceux qui vous veulent faire leurs intercesseurs! Ils vous chargent de la sollicitation de leurs affaires, ils prétendent vous engager dans les intrigues qu'ils méditent pour élever leur fortune, et ils veulent que vous oubliiez que vous avez méprisé le monde dans lequel ils vous prient de les établir. O Jésus, telles sont les dispositions de ceux qui se nomment vos disciples! O que vous pourriez dire avec raison ce que vous disiez autrefois (*)! « La » foule m'accable » : *Turbæ me comprimunt* (1). Tous vous pressent, aucun ne vous touche; cette troupe qui environne vos saints tabernacles est une troupe de Juifs mercenaires, qui ne vous demande qu'une terre grasse et des rivières coulantes de lait et de miel, c'est-à-dire des biens temporels; comme si nous étions encore dans les déserts de Sina, et sur les bords du Jourdain, et parmi les ombres de Moïse, et non dans les lumières et sous l'Evangile de celui qui a prononcé que « son royaume n'est pas » de ce monde » : *Regnum meum non est de hoc mundo* (2).

(*) C'est saint Pierre et les autres disciples qui disent à Jésus-Christ : *Præceptor, turbæ te comprimunt.* (*Edit. de Déforis.*)

(1) *Luc.* VIII. 45. — (2) *Joan.* XVIII. 36.

Je ne veux pas dire toutefois qu'il nous soit défendu d'employer les saints pour nos besoins temporels, puisque Jésus-Christ nous a enseigné de demander à son Père notre nourriture, et que la sainte Vierge n'a pas dédaigné de représenter à son Fils que le vin manquoit dans les noces de Cana. Demandons donc avec confiance notre pain de tous les jours; et entendons par ce mot, si vous le voulez, non-seulement les nécessités, mais encore, puisque nous sommes si foibles, les commodités temporelles; je n'y résiste pas : mais du moins n'oublions pas que nous sommes chrétiens, et que nous attendons une vie meilleure. Considérez en quel rang est placée cette demande : elle est placée au milieu de l'Oraison dominicale, au milieu de sept demandes; tout ce qui précède et tout ce qui suit est spirituel. Devant, nous sanctifions le nom de Dieu; nous souhaitons l'avénement de son règne; nous nous conformons à sa volonté : après, nous demandons humblement la rémission des péchés; la protection divine contre le malin, et la délivrance du mal : au milieu est un soin passager des nécessités temporelles, qui est, pour ainsi dire, tout absorbé par les demandes de l'Esprit. Encore ce pain de tous les jours, que nous demandons, a-t-il une double signification. Il signifie la nourriture des corps, et il signifie encore la nourriture de l'ame, c'est-à-dire l'eucharistie, qui est le pain véritable des enfans de Dieu : tant Jésus a appréhendé que le soin de ce corps mortel et de cette vie malheureuse ne nous occupât tout seul un moment : tant il a voulu nous tenir toujours suspendus dans l'attente des biens futurs et de la vie

éternelle. Nous, au contraire, nous venons prier quand les besoins humains nous en pressent. A force de recommander à Dieu nos malheureuses affaires; l'effort que nous faisons, pour l'engager avec tous ses saints dans nos intérêts, fait que nous nous échauffons nous-mêmes dans l'attachement que nous y avons. Ainsi nous sortons de la prière, non plus tranquilles ni plus résignés à la volonté de Dieu, ni plus fervens pour sa sainte loi, mais plus ardens et plus échauffés pour les choses de la terre. Aussi vous voit-on revenir, quand les affaires réussissent mal, non avec ces plaintes respectueuses qu'une douleur soumise répand devant Dieu pour les faire mourir à ses pieds, mais avec de secrets murmures et avec un dégoût qui tient du dédain.

Chrétien, vous vous oubliez; le Dieu que vous priez est-il une idole dont vous prétendez faire ce que vous voulez, et non le Dieu véritable qui doit faire de vous ce qu'il veut? Je sais qu'il est écrit que « Dieu fait la volonté de ceux qui le craignent (1) »; mais il faut donc qu'ils le craignent et qu'ils se soumettent à lui dans le fond du cœur. « L'oraison, dit » saint Thomas, est une élévation de l'esprit à Dieu »: *Ascensio mentis in Deum* (2). Par conséquent il est manifeste, conclut le Docteur angélique, que celui-là ne prie pas, qui bien loin de s'élever à Dieu, demande que Dieu s'abaisse à lui; et qui vient à l'oraison non point pour exciter l'homme à vouloir ce que Dieu veut, mais seulement pour persuader à Dieu de vouloir ce que veut l'homme. Qui pourroit supporter cette irrévérence? Aussi nous, hommes char-

(1) *Ps.* CXLIV. 17. — (2) 2. 2. *Quæst.* LXXXIII. *Art.* 1, *ad* 2.

nels, nous avisons-nous d'un autre artifice : si nous n'osons espérer de tourner Dieu à notre mode, nous croyons pouvoir fléchir plus facilement la sainte Vierge et les saints, et les faire venir à notre point, à force de les flatter par nos louanges ou à force de les fatiguer par nos prières empressées. Ne croyez pas que j'exagère : nous traitons avec les saints comme avec des hommes ordinaires, que nous croyons gagner aisément par une certaine ponctualité et par quelque assiduité de petits services ; et nous ne considérons pas que ce sont des hommes divins, « qui sont » entrés, comme dit David (1), dans les puissances » du Seigneur » ; dans les intérêts de sa gloire, dans les sentimens de sa justice et de sa jalousie contre les pécheurs, aussi bien que dans ceux de sa bonté et de sa miséricorde.

O Dieu ! les hommes ingrats abuseront-ils toujours des bienfaits divins, et les verrons-nous toujours si aveugles que d'aigrir leurs maux par les remèdes ? Car quelle est cette dévotion pour la sainte Vierge, que je vois pratiquée par les chrétiens ? Ils se font des lois, et ils les suivent ; ils s'imposent des obligations, et ils y sont ponctuels. Cependant ils méprisent celles que Dieu leur impose, et violent hardiment ses lois les plus saintes ; dignes certes de cette terrible malédiction que Dieu prononce par la bouche de son prophète (2) : Malheur à vous « qui cherchez » dans vos dévotions, non ma volonté, mais la vôtre. » C'est pourquoi, dit le Seigneur, je déteste vos ob» servances : vos oraisons me font mal au cœur ; j'ai » peine à les supporter » : *Laboravi sustinens*. En

(1) *Ps.* LXX. 17. — (2) *Isai.* LVIII. 3. I. 13, 14.

effet quelle religion ! Nous croyons avoir tout fait pour la sainte Vierge, quand nous avons élevé sa gloire au-dessus de tous les chœurs des anges, et porté sa sainteté jusqu'au moment de sa conception. Mes Frères, je loue votre zèle, et je sais que sa dignité surpasse encore de bien loin toutes vos pensées. Mais si la tache originelle vous fait tant d'horreur, que vous ne pouvez la souffrir en la sainte Vierge, que ne combattez-vous en vous-mêmes l'avarice, l'ambition, la sensualité, qui en sont les malheureux restes? Celui-là est inquiété, s'il n'a pas dit son chapelet et ses autres prières réglées, ou s'il manque quelque *Ave Maria* à la dixaine : je ne le blâme pas, à Dieu ne plaise; je loue dans les exercices de piété une exactitude religieuse. Mais! qui pourroit supporter qu'il arrache tous les jours sans peine quatre ou cinq préceptes à l'observance du saint Décalogue, et qu'il foule aux pieds sans scrupule les plus saints devoirs du christianisme? Etrange illusion, dont l'ennemi du genre humain nous fascine! Il ne peut arracher du cœur de l'homme le principe de religion qu'il y voit trop profondément gravé : il lui donne, non son emploi légitime, mais un dangereux amusement, afin que déçus par cette apparence, nous croyions avoir satisfait par nos petits soins aux obligations sérieuses que la religion nous impose : détrompez-vous, chrétiens. Priez la sainte Vierge, je vous y exhorte. Elle nous fortifiera dans les tentations; elle nous impétrera la chasteté qui nous est si nécessaire; elle nous obtiendra du vin pour notre banquet, c'est-à-dire, ou de la charité dans notre conduite, ou du courage parmi nos lan-

gueurs. Mais écoutez comme elle parle dans les noces de Cana à ceux pour lesquels elle a tant prié : « Faites ce que mon Fils vous ordonnera » : *Quodcumque dixerit vobis, facite* (1). J'ai prié, j'ai intercédé ; mais faites ce qu'il vous dira : c'est à cette condition que vous verrez le miracle et l'effet de mes prières. Ainsi je vous dis, mes Frères, attendez tout de Marie, si vous êtes bien résolus de faire ce que Jésus vous commandera ; c'est la loi qu'elle vous prescrit elle-même.

Mais vous me dites : Où me poussez-vous ? quitterai-je donc toutes mes prières, jusqu'à ce que j'aie résolu de me convertir tout-à-fait à Dieu, et vivrai-je, en attendant, comme un infidèle ? Non, mes Frères, à Dieu ne plaise. Dites toujours vos prières ; j'aime mieux vous voir pratiquer des dévotions imparfaites, que de vous voir mépriser toute dévotion, et oublier que vous êtes chrétiens. Le médecin, qui vous traite d'une maladie dangereuse et habituelle, vous ordonne des remèdes forts ; mais il ordonne aussi des fomentations et d'autres remèdes plus doux. Vous pratiquez les derniers, et vous n'avez pas le courage de souffrir les autres : il vous avertit sagement que vous n'achèverez pas votre guérison. Vous vous irritez contre lui, ou plutôt contre vous-même ; et vous lui dites que vous quitterez tout régime, et que vous laisserez à l'abandon votre santé et votre vie. Il ne s'aigrit pas contre vous, et il regarde votre chagrin comme une suite fâcheuse ou plutôt comme une partie de votre mal ; et il vous répond : Ne le faites pas ; prenez toujours ces remèdes, qui du moins

(1) *Joan.* II. 5.

ne vous peuvent nuire, et qui peut-être soutiendront un peu la nature accablée. Mais à la fin vous périrez sans ressource, si vous ne faites de plus grands efforts pour votre santé. Ainsi je vous dis, mes Frères : pratiquez ces dévotions, faites ces prières ; j'aime mieux cela qu'un oubli total et de Dieu et de vous-mêmes. Mais ne vous appuyez pas sur ces légères pratiques ; elles empêchent peut-être un plus grand malheur, c'est-à-dire l'impiété toute déclarée, et le mépris tout manifeste de Dieu ; et c'est pour cela qu'on vous les souffre : mais sachez qu'elles n'avancent pas votre guérison, et que, si vous y mettez votre appui, elles en seront bien plutôt un perpétuel obstacle. Car écoutez ce que le Saint-Esprit a dit de vos œuvres et de vos dévotions superstitieuses : « Ils ne cherchent pas la justice et ne jugent pas » droitement. Ils mettent leur confiance dans des » choses de néant, et ils s'amusent à des vanités. La » toile qu'ils ont tissue est une toile d'araignée ; et » pour cela, dit le Seigneur, leur toile ne sera pas » propre à les revêtir, et ils ne seront point couverts » de leurs œuvres. Car leurs œuvres sont des œuvres » inutiles, et leurs pensées sont des pensées vaines. » Ils marchent dans un chemin de désolation et de » ruine » : *Non est qui invocet justitiam, nec qui judicet verè : confidunt in nihilo et loquuntur vanitates.... Telas araneæ texuerunt.... Telæ eorum non erunt in vestimentum, neque operientur operibus suis : opera eorum opera inutilia.... cogitationes eorum cogitationes inutiles : vastitas et contritio in viis eorum* (1).

(1) *Isai.* LIX. 4, 6, 7.

Telle est la juste sentence que le Saint-Esprit a prononcée contre ceux qui mettent leur dévotion dans des pratiques si minces, permettez-moi la liberté de ce mot, et qui négligent cependant de faire des fruits dignes de pénitence selon le précepte de l'Evangile. Leur piété superficielle ne sera pas capable de les couvrir; leur iniquité sera révélée, et leur pauvreté leur fera honte. Ils seront jugés par leur bouche, ces mauvais serviteurs; et les saints qu'ils auront loués les condamneront par leurs exemples. Voulez-vous donc être dévots à la sainte Vierge, en sorte que cette dévotion vous soit profitable? Soyez chastes, soyez droits, soyez charitables; faites justice à la veuve et à l'orphelin, protégez l'oppressé, soulagez le pauvre et le misérable. En faisant des œuvres de surabondance, gardez-vous bien d'oublier celles qui sont de nécessité. Attachez-vous à la loi; suivez le précepte de Jésus-Christ: *Quæcumque dixerit facite:* « Faites ce qu'il » ordonne » et vous obtiendrez ce qu'il promet. *Amen.*

I.ER SERMON

POUR LE JOUR

DE LA NATIVITÉ DE LA S.TE VIERGE.

SUR LES GRANDEURS DE MARIE.

Marie, un Jésus-Christ commencé, par une expression vive et naturelle de ses perfections infinies. Raisons qui doivent nous convaincre que Jésus-Christ a fait Marie innocente dès le premier jour de sa vie : qu'est-ce qui la distingue de Jésus. L'union très-étroite de Marie avec Jésus, principe des grâces dont elle est remplie. Cette union commencée en elle par l'esprit et dans le cœur. La charité de Marie, un instrument général des opérations de la grâce. Avec quelle efficace elle parle pour nous au cœur de Jésus. Charité dont nous devons être animés, pour réclamer son intercession.

Nox præcessit, dies autem appropinquavit.

La nuit est passée, et le jour s'approche. Rom. XIII. 12.

Ni l'art, ni la nature, ni Dieu même, ne produisent pas tout à coup leurs grands ouvrages; ils ne s'avancent que pas à pas. On crayonne avant que de peindre, on dessine avant que de bâtir, et les chefs-d'œuvre sont précédés par des coups d'essai. La nature agit de la même sorte; et ceux qui sont curieux de ses secrets savent qu'il y a de ses ouvrages où il

semble qu'elle se joue, ou plutôt qu'elle exerce sa main pour faire quelque chose de plus achevé. Mais ce qui est de plus admirable, c'est que Dieu observe la même conduite, et il nous le fait paroître principalement dans le mystère de l'incarnation : c'est le miracle de sa sagesse, c'est le grand effort de sa puissance : aussi nous dit-il, que pour l'accomplir il remuera le ciel et la terre ; *Adhuc modicum, et ego commovebo cœlum et terram* (1) : c'est son œuvre par excellence, et son prophète l'appelle ainsi : *Domine, opus tuum*. Mais encore qu'il ne doive paroître qu'au milieu des temps, *In medio annorum vivifica illud* (2), il n'a pas laissé de le commencer dès l'origine du monde. Et la loi de nature, et la loi écrite, et les cérémonies, et les sacrifices, et le sacerdoce, et les prophéties, n'étoient qu'une ébauche de Jésus-Christ, *Christi rudimenta*, disoit un ancien ; et il n'est venu à ce grand ouvrage que par un appareil infini d'images et de figures, qui lui ont servi de préparatifs. Mais le temps étant arrivé, l'heure du mystère étant proche, il médite quelque chose de plus excellent : il forme la bienheureuse Marie, pour nous représenter plus au naturel Jésus-Christ, qu'il devoit envoyer bientôt, et il en rassemble tous les plus beaux traits en celle qu'il destinoit pour être sa mère. Je sais que cette matière est très-difficile à traiter ; mais il n'est rien d'impossible à celui qui espère en Dieu : demandons-lui ses lumières par l'intercession de cette Vierge, que je saluerai avec l'ange, en disant, *Ave*.

(1) *Agg.* II. 7. — (2) *Habac.* III. 2.

Je commencerai ce discours par une belle méditation de Tertullien, dans le livre qu'il a écrit de la Résurrection de la chair. Ce grave et célèbre écrivain, considérant de quelle manière Dieu a formé l'homme, témoigne être assez étonné de l'attention qu'il y apporte. Représentez-vous, nous dit-il, de la terre humide dans les mains de ce divin artisan; voyez avec quel soin il la manie, comme il l'étend, comme il la prépare, avec quel art et quelle justesse il en tire les linéamens; en un mot, comme il s'affectionne et s'occupe tout entier à cet ouvrage: *Recogita totum illi Deum occupatum ac deditum* (1). Il admire cette application de l'Esprit de Dieu sur une matière si méprisable; et ne pouvant s'imaginer qu'il fallût employer tant d'art ni tant d'industrie à ramasser de la poussière et à remuer de la boue, il conclut que Dieu regardoit plus loin, et qu'il visoit à quelque œuvre plus considérable; et afin de vous expliquer toute sa pensée: Cet œuvre, dit-il, c'étoit *Jésus-Christ; et Dieu, en formant le premier homme,* songeoit à nous tracer ce Jésus qui devoit un jour naître de sa race: c'est pour cela, poursuit-il, qu'il s'affectionne si sérieusement à cette besogne; parce que, voici ses paroles, « dans cette boue qu'il ajuste, » il pense à nous donner une vive image de son Fils » qui se doit faire homme » : *Quodcumque limus exprimebatur, Christus cogitabatur homo futurus* (2).

Sur ces belles paroles de Tertullien, voici la réflexion que je fais, et que je vous prie de peser attentivement. S'il est ainsi, mes Frères, que dès l'origine du monde, Dieu en créant le premier Adam,

(1) *De Resur. carn. n.* 6. — (2) *Ibid.*

pensât à tracer en lui le second; si c'est en vue du sauveur Jésus qu'il forme notre premier père avec tant de soin; parce que son Fils en devoit sortir, après une si longue suite de siècles et de générations interposées; aujourd'hui que je vois naître l'heureuse Marie qui le doit porter dans ses entrailles, n'ai-je pas plus de raison de conclure, que Dieu, en créant ce divin Enfant, avoit sa pensée en Jésus-Christ, et qu'il ne travailloit que pour lui? *Christus cogitabatur.* Ainsi ne vous étonnez pas, chrétiens, ni s'il l'a formée avec tant de soin, ni s'il l'a fait naître avec tant de grâces: c'est qu'il ne l'a formée qu'en vue du Sauveur. Pour la rendre digne de son Fils, il la tire sur son Fils même; et devant nous donner bientôt son Verbe incarné, il nous fait déjà paroître aujourd'hui, en la nativité de Marie, un Jésus-Christ ébauché, si je puis parler de la sorte, un Jésus-Christ commencé, par une expression vive et naturelle de ses perfections infinies: *Christus cogitabatur homo futurus.* C'est pourquoi j'applique à cette naissance ces beaux mots du divin apôtre: *Nox præcessit, dies autem appropinquavit:* « La nuit est passée, » et le jour s'approche ». Oui, mes Frères, le jour approche; et encore que le soleil ne paroisse pas, nous en voyons déjà une expression en la nativité de Marie.

J'admire trois choses en notre Sauveur, l'exemption de péché, la plénitude de grâces, une source inépuisable de charité pour notre nature: voilà les trois rayons de notre soleil, par lesquels il dissipe toutes nos ténèbres. Car il falloit que Jésus fût innocent pour nous purifier de nos crimes: il falloit

qu'il fût plein de grâces pour enrichir notre pauvreté: il falloit qu'il fût tout brûlant d'amour, pour entreprendre la guérison de nos maladies. Ces trois qualités excellentes sont les marques inséparables, et les traits vifs et naturels par lesquels on reconnoît le Sauveur; et Dieu, qui a formé la très-sainte Vierge sur cet admirable exemplaire, nous en fait voir en elle un écoulement. Ainsi, mes Frères, réjouissons-nous, et disons avec l'apôtre : « La nuit est passée, » et le jour approche » : il approche ce beau, ce bienheureux, cet illustre jour qu'on promet depuis si long-temps à notre nature; il approche, les ténèbres fuient, nous jouissons déjà de quelque lumière, le jour de Jésus-Christ se commence; parce qu'ainsi que nous avons dit, encore qu'on ne voie pas le soleil, on voit déjà ses plus clairs rayons reluire par avance en Marie naissante, je veux dire l'exemption de péché, la plénitude de grâces, une source incomparable de charité pour tous les pécheurs, c'est-à-dire, pour tous les hommes. Voilà, Messieurs, les trois beaux rayons que le Fils de Dieu envoie sur Marie. Ils n'ont toute leur force entière qu'en Jésus-Christ seul : en lui seul ils font un plein jour, qui éclaire parfaitement la nature humaine; mais ils font en la sainte Vierge une pointe du jour agréable, qui commence à la réjouir; et c'est à cette joie sainte et fructueuse que je vous invite par ce discours.

PREMIER POINT.

Il n'y a rien de plus touchant dans l'Evangile, que cette manière douce et charitable dont Dieu

traite ses ennemis réconciliés, c'est-à-dire, les pécheurs convertis. Il ne se contente pas d'effacer nos taches et de laver toutes nos ordures; c'est peu à sa bonté infinie de faire que nos péchés ne nous nuisent pas, il veut même qu'ils nous profitent : il en fait naître tant de bien pour nous, qu'il nous contraint, si je l'ose dire, de bénir nos fautes, et de crier avec l'Eglise : O heureuse coulpe ! *O felix culpa* (1) ! Sa grâce dispute contre nos péchés à qui emportera le dessus; et il se plaît même, dit saint Paul (2), de faire abonder la profusion de ses grâces par-dessus l'excès de notre malice. Bien plus, et voici ce qu'il y a de plus surprenant, il reçoit avec tant d'amour les pécheurs réconciliés, que l'innocence la plus parfaite, mon Dieu, permettez-moi de le dire, auroit en quelque sorte sujet de s'en plaindre, ou du moins d'en avoir de la jalousie : il les traite si doucement, que pourvu qu'on y ait regret, on n'a presque plus de sujet d'y avoir regret. Une de ses brebis s'écarte de lui; toutes les autres, qui demeurent fermes, semblent lui être beaucoup moins chères, qu'une seule qui s'est égarée; *Grex, una charior non erat*, dit Tertullien (3); et sa miséricorde est plus attendrie sur le prodigue qu'il a retrouvé, que sur son aîné toujours fidèle; *Chariorem senserat quem lucrifecerat.*

S'il est ainsi, mes Frères, ne semble-t-il pas que nous devons dire que les pécheurs pénitens l'emportent par-dessus les justes qui n'ont pas péché; et la justice rétablie par-dessus l'innocence toujours con-

(1) *Sabb. sancto, in Bened. Cer. pasch.* — (2) *Rom.* v. 20. — (3) *De Pœnit. n.* 8.

servée? toutefois il n'en est pas de la sorte. Il n'est pas permis de douter que l'innocence ne soit toujours privilégiée : et pour ne pas parler maintenant de toutes ses autres prérogatives, n'est-ce pas assez pour sa gloire que Jésus-Christ l'ait choisie? Voyez en quels termes l'apôtre saint Paul publie l'innocence de son divin Maître : *Talis decebat ut esset nobis pontifex* (1) : « Il falloit que nous eussions un » pontife, saint, innocent, sans tache, séparé des » pécheurs, élevé au-dessus des cieux, et qui n'ait » pas besoin d'offrir des victimes pour ses propres » fautes »; mais qui, étant la saintèté même, fasse l'expiation des péchés. Et s'il est ainsi, chrétiens, que le Fils de Dieu ait pris l'innocence pour son partage, ne devons-nous pas confesser qu'il faut qu'elle soit sa bien-aimée?

Non, mes Frères, ne croyez pas que ces mouvemens de tendresse qu'il ressent pour les pécheurs pénitens les préfèrent à la sainteté, qui ne se seroit jamais souillée dans le crime. On goûte mieux la santé quand on relève tout nouvellement d'une maladie; mais on ne laisse pas d'estimer bien plus le repos d'une forte constitution, que l'agrément d'une santé qui se rétablit. Il est vrai que les cœurs sont saisis d'une joie soudaine de la grâce inopinée d'un beau jour d'hiver, qui, après un temps pluvieux, vient réjouir tout d'un coup la face du monde; mais on ne laisse pas d'aimer beaucoup plus la constante sérénité d'une saison plus bénigne. Ainsi, Messieurs, s'il nous est permis de juger des sentimens du Sauveur, par l'exemple des sentimens humains, il ca-

(1) *Hebr.* VII. 26.

resse plus tendrement les pécheurs récemment convertis, qui sont sa nouvelle conquête; mais il aime toujours avec plus d'ardeur les justes qui sont ses anciens amis : ou, si vous voulez que nous raisonnions de cette conduite de sa miséricorde par des principes plus hauts; disons, mais disons en un mot, car il faut venir à notre sujet, qu'autres sont les sentimens de Jésus, selon sa nature divine et en qualité de Fils de Dieu, autres sont les sentimens du même Jésus, selon sa dispensation en la chair et en qualité de Sauveur des hommes : cette distinction de deux mots nous développera tout ce mystère.

Jésus-Christ, comme Fils de Dieu, étant la sainteté essentielle, quoiqu'il se plaise de voir à ses pieds un pécheur qui retourne à la bonne voie, il aime toutefois d'un amour plus fort l'innocence qui ne s'est jamais démentie : comme elle s'approche de plus près de sa sainteté infinie, et qu'elle l'imite plus parfaitement, il l'honore d'une familiarité plus étroite; et quelque grâce qu'aient à ses yeux les larmes d'un pénitent, elles ne peuvent jamais égaler les chastes agrémens d'une sainteté toujours fidèle. Tels sont les sentimens de Jésus selon sa nature divine : mais, mes Frères, il en a pris d'autres pour l'amour de nous, quand il s'est fait notre Sauveur. Ce Dieu donne la préférence aux innocens; mais, chrétiens, réjouissons-nous, ce Sauveur miséricordieux est venu chercher les coupables; il ne vit que pour les pécheurs, parce que c'est pour les pécheurs qu'il est envoyé.

Ecoutez comme il nous explique le sujet de sa légation :

gation : *Non veni vocare justos* (1) : « Je ne suis pas » venu pour chercher les justes » ; parce que, quoiqu'ils soient les plus estimables et les plus dignes de mon amitié, ma commission ne s'étend pas là. Comme Sauveur, je dois chercher ceux qui sont perdus ; comme médecin, ceux qui sont malades ; comme rédempteur, ceux qui sont captifs : c'est pourquoi il n'aime que leur compagnie, parce qu'il n'est au monde que pour eux seuls. Les anges qui ont toujours été justes, peuvent s'approcher de lui comme Fils de Dieu : ô innocence, voilà ta prérogative ; mais en qualité de Sauveur, il donne la préférence aux hommes pécheurs. De la même manière qu'un médecin, comme homme il se plaira davantage à converser avec les saints, et néanmoins comme médecin il aimera mieux soulager les malades. Ainsi ce médecin charitable, certainement comme Fils de Dieu il préfère les innocens ; mais en qualité de Sauveur, il recherchera plutôt les criminels : voilà donc tout le mystère éclairci par une doctrine sainte et évangélique. Pardonnez-moi, mes Frères, si je m'y suis si fort étendu ; elle est pleine de consolation pour les pécheurs tels que nous sommes ; mais elle est très-avantageuse pour la sainte et perpétuelle innocence de la divine Marie.

Car s'il est vrai que le Fils de Dieu aime si fortement l'innocence, dites-moi, sera-t-il possible qu'il n'en trouve point sur la terre ? je sais qu'il la possède en lui-même au plus haut degré de perfection ; mais n'aura-t-il pas le contentement de voir quelque chose qui lui ressemble, ou du moins qui ap-

(1) *Matth.* IX. 13.

proche un peu de sa pureté? Quoi, ce juste, cet innocent sera-t-il éternellement parmi les pécheurs, sans qu'on lui donne la consolation de rencontrer quelque ame sans tache! Et, dites-moi, quelle sera-t-elle, si ce n'est sa divine Mère? Oui, Messieurs, que ce Sauveur miséricordieux qui a chargé sur lui tous nos crimes, coure toute sa vie après les pécheurs, qu'il les aille chercher sans relâche dans tous les coins de la Palestine; mais si tout le reste du monde ne lui donne que des criminels, ah! qu'il trouve du moins dans son domestique, sous son toit et dans sa maison, de quoi satisfaire ses yeux de la beauté constante et durable d'une sainteté incorruptible.

Il est vrai que ce Sauveur charitable ne méprise pas les pécheurs; que bien loin de les rejeter de devant sa face, il ne dédaigne pas de les appeler aux plus belles charges de son royaume. Il prépose à la conduite de tout son troupeau un Pierre, qui a été infidèle : il met à la tête des évangélistes un Matthieu, qui a été publicain : il fait le premier des prédicateurs d'un Paul, qui a été le premier des persécuteurs. Ce ne sont pas des justes et des innocens, ce sont des pécheurs convertis qu'il élève aux premières places. Mais ne croyez pas pour cela qu'il tire sa sainte Mère de ce même rang : il faut faire grande différence entre elle et les autres : et quelle sera cette différence? la voici, et je vous prie de la bien entendre, elle est essentielle et fondamentale pour la vérité que je traite.

Il a choisi ceux-là pour les autres, et il a choisi Marie pour lui-même. Pour les autres, *Omnia ves-*

tra sunt, sive Paulus, sive Apollo, sive Cephas (1); « Tout est à vous, soit Paul, soit Apollon, soit Cé» phas ». Marie pour lui: *Dilectus meus mihi, et ego illi* (2) : il est mon unique, je suis son unique; il est mon fils, et je suis sa mère. Ceux qu'il appelle pour les autres, il les a tirés du péché, pour pouvoir mieux annoncer sa miséricorde et la rémission des péchés. C'étoit tout le dessein d'appeler à la confiance les ames que le péché avoit abattues : et qui pouvoit prêcher avec plus de fruit la miséricorde divine, que ceux qui en étoient eux-mêmes un illustre exemple? Quel autre pouvoit dire avec plus d'effet: « C'est un » discours fidèle, que Jésus est venu sauver les pé» cheurs (3) », qu'un saint Paul, qui pouvoit ajouter après, « desquels je suis le premier »? *Quorum primus ego sum.* N'est-ce pas de même que s'il eût dit au pécheur qu'il désiroit attirer: Ne crains point, je connois la main du médecin auquel je t'adresse; « c'est lui qui m'envoie à toi pour te dire comme il » m'a guéri, avec quelle facilité, avec quelles ca» resses », et pour t'assurer du même bonheur : *Qui curavit me, misit me ad te, et dixit mihi: Illi desperanti vade, et dic quid habuisti, quid in te sanavi, quàm citò sanavi* (4). Est-il rien de plus fort ni de plus puissant pour encourager un malade, pour relever un cœur abattu et une conscience désespérée? C'étoit donc un sage conseil pour attirer à Dieu les pécheurs, que de leur faire annoncer sa miséricorde par des hommes qui l'avoient si bien éprouvée. Et saint Paul nous l'enseigne manifestement :

(1) *I. Cor.* III. 22. — (2) *Cant.* II. 16. — (3) *I. Tim.* I. 15. — (4) *S. August. Serm.* CLXXVI, *n.* 4, *tom.* V, *col.* 841.

« J'ai reçu miséricorde, dit-il; afin que Dieu dé» couvrît en moi les richesses de sa patience, pour » l'instruction des fidèles » : *Ad informationem eorum qui credituri sunt* (1). Ainsi vous voyez pour quelle raison Dieu honore dans l'Eglise, des premiers emplois, des pécheurs réconciliés : c'étoit pour l'instruction des fidèles.

Mais s'il a traité de la sorte ceux qu'il appeloit pour les autres, ne croyons pas qu'il ait fait ainsi pour cette créature chérie, cette créature extraordinaire, créature unique et privilégiée, qu'il n'a faite que pour lui seul, c'est-à-dire, qu'il a choisie pour être sa mère. Il a fait dans ses apôtres et dans ses ministres ce qui étoit le plus utile au salut de tous; mais il a fait en sa sainte Mère ce qui étoit de plus doux, de plus glorieux, de plus satisfaisant pour lui-même : par conséquent je ne doute pas qu'il n'ait fait Marie innocente. Elle est son unique, et lui son unique : *Dilectus meus mihi, et ego illi* : « Mon » bien-aimé est pour moi, et je suis pour lui » : je n'ai que lui, et il n'a que moi. Je sais que le don d'innocence ne doit pas facilement être prodigué sur notre nature corrompue; mais ce n'est pas le prodiguer trop que de n'en faire part qu'à sa seule mère; et ce seroit le trop resserrer, que de le refuser jusqu'à sa mère.

Non, mes Frères, mon Sauveur ne le fera pas : je vois déjà briller sur Marie naissante l'innocence de Jésus-Christ, qui couronne sa tête. Venez honorer ce nouveau rayon que son Fils fait déjà éclater sur elle : la nuit est passée, et le jour s'approche : Jésus

(1) *I. Tim.* I. 16.

nous doit bientôt amener ce jour par sa bienheureuse présence. O jour heureux, ô jour sans nuage, ô jour que l'innocence du divin Jésus rendra si serein et si pur, quand viendras-tu éclairer le monde? Chrétiens, il approche, réjouissons-nous, vous en voyez déjà paroître l'aurore dans la naissance de la sainte Vierge : *Natâ Virgine surrexit aurora*, dit le pieux Pierre Damien (1). Après cela vous étonnez-vous, si je dis que Marie a paru sans tache dès le premier jour de sa vie? Puisque ce grand jour de Jésus-Christ devoit être si clair et si lumineux, ne vous semble-t-il pas convenable que même le commencement en soit beau, et que la sérénité du matin nous promette celle de la journée? C'est pourquoi, comme dit très-bien Pierre Damien, « Marie » commençant ce jour glorieux en a rendu la mati» née belle par sa nativité bienheureuse » : *Maria, veri prævia luminis, nativitate suâ mane clarissimum serenavit* (2). Accourons donc avec joie, mes Frères, pour voir les commencemens de ce nouveau jour : nous y verrons briller la douce lumière d'une pureté qui n'a point de taches.

Et ne nous persuadons pas, que, pour distinguer Marie de Jésus, il faille lui ôter l'innocence, et ne la laisser qu'à son Fils. Pour distinguer le matin d'avec le plein jour, il ne faut pas remplir l'air de tempêtes, ni couvrir le ciel de nuages; c'est assez que les rayons soient plus foibles, et la lumière moins éclatante : ainsi, pour distinguer Marie de Jésus, il n'est pas nécessaire que le péché s'en mêle : c'est assez que son innocence soit comme un rayon affoibli, en

(1) *Serm.* XL. *in Assumpt. B. Mar. Virg.* — (2) *Ibid.*

comparaison de celle de son divin Fils : elle appartient à Jésus de droit, elle n'est en Marie que par privilége; à Jésus par nature, à Marie par grâce et par indulgence : nous en honorons la source en Jésus, et en Marie un écoulement. Mais ce qui doit nous consoler, mes Frères, je le dis avec joie, je le dis avec sentiment de la miséricorde divine; donc ce qui nous doit consoler, c'est que cet écoulement d'innocence ne luit en la divine Marie, qu'en faveur des pauvres pécheurs. L'innocence ordinairement reproche aux criminels leur mauvaise vie, et semble prononcer leur condamnation. Mais il n'en est pas ainsi de Marie; son innocence leur est favorable : pourquoi? parce qu'ainsi que nous avons dit, elle n'est qu'un écoulement de l'innocence du sauveur Jésus. L'innocence de Jésus-Christ, c'est la vie et le salut des pécheurs : ainsi l'innocence de la sainte Vierge lui sert à obtenir pardon pour les criminels. Considérons donc, chrétiens, cette sainte et innocente créature comme l'appui certain de notre misère : allons nettoyer nos péchés à la vive lumière de sa pureté incorruptible; mais tâchons aussi de nous enrichir par la plénitude de ses grâces; c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Je ne trouve pas difficile de parler de l'innocence de la sainte Vierge : il suffit de considérer cette haute dignité de mère de Dieu, pour juger qu'elle a dû être exempte de tache. Mais quand il s'agit de représenter cette plénitude de grâces, l'esprit se confond dans cette pensée, et ne sait sur quoi ar-

rêter sa vue. Donc, mes Frères, n'entreprenons pas de décrire en particulier les perfections de Marie, ce seroit vouloir sonder un abîme; mais contentons-nous aujourd'hui de juger de leur étendue par le principe qui les a produites.

(*) Le grand saint Thomas (1) nous enseigne que le

(1) *III. Parte, Quæst.* XXVII, *art.* V.

(*) Le grand saint Thomas nous enseigne, que pour entendre dans quelle hauteur, et avec quelle plénitude la sainte Vierge a reçu la grâce, il la faut mesurer par son alliance, et par son union très-étroite avec son Fils : et c'est par-là, chrétiens, qu'il nous est aisé de connoître que les hommes ne lui doivent donner aucunes bornes. Vous raconterai-je, Messieurs, les adresses de la nature pour attacher les enfans, et pour les incorporer au sein de la mère; pour faire que leur nourriture et leur vie passent par les mêmes canaux, et faire des deux, pour ainsi dire, un même tout et une même personne? Les enfans, en venant au monde, ne rompent pas le nœud de cette union. La nature fait d'autres liens, qui sont ceux de l'amour et de la tendresse : les mères portent leurs enfans d'une autre manière, c'est-à-dire, dans le cœur. Aussitôt qu'ils sont agités, leurs entrailles sont encore émues d'une manière si vive, qu'elle ne leur permet pas de sentir qu'elles en soient séparées. Mais que sera-ce, si nous ajoutons à cette union ce qu'il y a de particulier entre Jésus et Marie; si nous considérons qu'il n'a point de père sur la terre, et qu'il reconnoît par conséquent sa mère très-pure, comme la source unique de tout son sang, et le principe unique de sa vie; en sorte qu'il ressent pour elle seule, avec une incroyable augmentation et d'amour et de tendresse, ce que la nature a inspiré au cœur des enfans pour le partager également entre le père et la mère; comme aussi réciproquement cette mère vierge

principe des grâces en la sainte Vierge, c'est l'union très-étroite avec Jésus-Christ : et afin que vous com-

rassemble en elle-même, pour ce cher unique, ce que la même nature répand ordinairement en deux cœurs, c'est-à-dire, ce que l'amour du père a de plus fort, et ce que l'amour de la mère a de plus vif et de plus tendre : *Dilectus meus mihi, et ego illi.*

Que si vous me répondez que cette union regarde seulement le corps, et ne fait que suivre la trace du sang; c'est ici qu'il faut que je vous expose une vérité admirable, mais qui ne sera pas moins utile à votre instruction, que glorieuse et avantageuse à la sainte Vierge. C'est, Messieurs, que le Fils de Dieu ayant pris un corps pour l'amour des ames, il ne s'approche jamais de nous par son divin corps, que dans un désir infini de s'unir à nous beaucoup plus étroitement selon l'esprit. Table mystique, banquet adorable, je vous appelle à témoins de la vérité que j'avance. Parlez-nous ici, saints autels, autels si saints et si vénérables, mais, je le dirai en passant, autels fort peu révérés. Je ne me plains pas ici des ornemens qui vous manquent : cela se fera bientôt ; et dans l'accomplissement de ce superbe édifice que la France verra avec joie, comme un monument immortel de la majesté de ses rois, ô Seigneur, la piété de Louis votre serviteur, que vous nous avez donné pour monarque, n'oubliera pas votre sanctuaire. Mais je me plains, saints autels, de ce que vous êtes peu révérés ; parce que ceux qui viennent en cette chapelle la regardent comme un lieu profane. On entre, on sort, sans adorer Dieu. Jésus-Christ, dit-on, n'y repose pas. Mais toutefois il y descend à certains momens : *Illic per certa momenta Christi corpus et sanguis habitabant.* On respecte le siége du roi, même en son absence ; il remplit de sa majesté tous les lieux où il habite. Le privilége de la seconde majesté ne doit pas l'emporter sur la première. Voilà le trône de Jésus-Christ ; je

preniez par les Ecritures divines l'effet de cette union si avantageuse, remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, une vérité importante, et qui est le fondement de tout l'Evangile : c'est que la source de toutes les grâces qui ont orné la nature humaine, c'est notre alliance avec Jésus-Christ : car, mes Frères, cette alliance a ouvert un sacré commerce entre le ciel et la terre, qui a infiniment enrichi les hommes; et c'est sans doute pour cette raison que l'Eglise, inspirée de Dieu, appelle l'incarnation un commerce; *O admirabile commercium.* En effet, dit saint Augustin (1), n'est-ce pas un commerce admirable, où Jésus, ce charitable négociateur, étant venu en ce monde pour y trafiquer dans cette nation étrangère, en prenant de nous les fruits malheureux que produit cette terre ingrate, la foiblesse, la misère, la mortalité, nous a apporté les biens véritables que produit cette céleste patrie, qui est son naturel héritage; l'innocence, la paix, l'immortalité? C'est donc cette alliance qui nous enrichit;

vous demande, Messieurs, une grâce; il sied bien au ministère que je fais d'en demander de semblables, même de ce lieu : n'entrez pas, ne sortez pas de cette chapelle, sans rendre à Dieu à genoux, un moment d'adoration sérieuse.

Mais je m'éloigne trop, et il faut revenir à notre sujet. Je voulois prouver, chrétiens, que lorsque Jésus-Christ s'unit à nos corps, c'est principalement l'ame qu'il recherche. J'ai apporté pour ma preuve l'adorable eucharistie.

On voit clairement que Bossuet fit ce morceau, lorsqu'il voulut prêcher ce sermon dans la chapelle de Versailles. (*Edit. de Déforis.*)

(1) *In Psal.* CXLVIII, *n.* 8; *tom.* IV, *col.* 1677.

c'est cet admirable commerce qui fait abonder en nous tous les biens. C'est pourquoi saint Paul nous assure, que nous ne pouvons plus être pauvres, depuis que Jésus-Christ est à nous : « Celui qui nous » donne son propre Fils, que nous pourra-t-il refu» ser? ne nous donne-t-il pas en lui toutes choses »? *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit* (1)? et après s'être comme débordé par cette libéralité inestimable, ne faut-il pas que ses autres dons coulent impétueusement par cette ouverture?

Que si notre alliance avec Jésus-Christ nous produit des biens si considérables; tais-toi, tais-toi, ô raison humaine, et n'entreprends pas d'expliquer les prérogatives de la sainte Vierge : car si c'est un avantage incompréhensible qu'on nous donne Jésus-Christ comme Sauveur; que penserons-nous de Marie, à qui le Père éternel le donne, non point d'une manière commune, mais comme il lui appartient à luimême, comme Fils, comme Fils unique; comme Fils, qui pour ne point partager son cœur, et tenir tout de sa sainte mère, ne veut point avoir de *père* en ce monde. Est-il rien d'égal à cette alliance? Et ne vous persuadez pas qu'elle unisse seulement Marie au Sauveur par une union corporelle : l'on pourroit d'abord se l'imaginer, parce qu'elle n'est sa mère que selon la chair; mais vous prendrez bientôt une autre pensée, si vous remarquez, chrétiens, une différence notable entre Marie et les autres mères. Elle a donc ceci de particulier, qui la distingue de toutes les autres, qu'elle a conçu son Fils par l'esprit avant de le concevoir dans ses entrailles; et cela de quelle

(1) *Rom.* VIII. 32.

manière? C'est que ce n'est pas la nature qui a formé en elle ce divin Enfant; elle l'a conçu par la foi, elle l'a conçu par l'obéissance : c'est la doctrine constante de tous les saints Pères, et elle est fondée clairement sur un passage de l'Ecriture que peut-être vous n'avez pas remarqué. C'est, mes Frères, qu'Elizabeth ayant humblement salué Marie comme mère de son Seigneur : *Unde hoc mihi, ut veniat mater Domini mei ad me* (1)? elle s'écrie aussitôt toute transportée : « Heureuse qui avez cru » ! comme si elle eût voulu dire : *Il* est vrai que vous êtes mère; mais c'est votre foi qui vous rend féconde : d'où les saints docteurs ont conclu, et ont tous conclu d'une même voix, qu' « elle a conçu son Fils dans l'esprit, avant que » de le porter en son corps » : *Priùs concepit mente quàm corpore* (2). Ne jugez donc pas de la sainte Vierge comme vous faites des mères communes.

Chrétiens, je n'ignore pas qu'elles s'unissent à leurs enfans, même par l'esprit. Qui ne le voit pas? qui ne sent pas combien elles les portent au fond de leurs ames? Mais je dis que l'union se commence au corps, et se noue premièrement par le sang : au contraire, en la sainte Vierge, la première empreinte se fait dans le cœur; son alliance avec son Fils prend son origine en l'esprit, parce qu'elle l'a conçu par la foi : et si vous voulez entendre, mes Frères, jusqu'où va cette alliance, jugez-en à proportion de celle du corps. Car permettez-moi, je vous prie, d'approfondir un si grand mystère, et de vous expliquer une vérité qui ne sera pas moins utile pour

(1) *Luc.* I. 43. — (2) *S. Aug. Serm.* CCXV, *n.* 4, *tom.* V, *col.* 950. *S. Leo, in Nativit. Dom. Serm.* I, *cap.* I.

votre instruction, qu'elle sera glorieuse à la sainte Vierge.

Cette vérité, chrétiens, c'est que notre Sauveur Jésus-Christ ne s'unit jamais à nous par son corps, que dans le dessein de s'unir plus étroitement en esprit. Tables mystiques, banquet adorable, et vous, saints et sacrés autels, je vous appelle à témoins de la vérité que j'avance. Mais soyez-en les témoins vous-mêmes, vous qui participez à ces saints mystères. Quand vous avez approché de cette table divine, quand vous avez vu venir Jésus-Christ à vous en son propre corps, en son propre sang, quand on vous l'a mis dans la bouche, dites-moi, avez-vous pensé qu'il vouloit s'arrêter simplement au corps? A Dieu ne plaise que vous l'ayez cru, et que vous ayez reçu seulement au corps celui qui court à vous pour chercher votre ame : ceux qui l'ont reçu de la sorte, qui ne se sont pas unis en esprit à celui dont ils ont reçu la chair adorable, ils ont renversé son dessein, ils ont offensé son amour. Et c'est ce qui fait dire à saint Cyprien, ces belles, mais terribles paroles : « Ils font violence, dit ce saint » martyr, au corps et au sang du Sauveur » : *Vis infertur corpori ejus et sanguini* (1). Et quelle est, mes Frères, cette violence? Ames saintes, ames pieuses, vous qui savez goûter Jésus-Christ dans cet adorable mystère, vous entendez cette violence; c'est que Jésus recherchoit le cœur, et ils l'ont arrêté au corps, où il ne vouloit que passer : ils ont empêché cet époux céleste d'aller achever dans l'esprit la chaste union où il aspiroit; ils l'ont contraint de

(1) *Lib. de Lapsis*, p. 186.



retenir le cours impétueux de ses grâces, dont il vouloit laisser inonder leur ame. Ainsi son amour souffre violence; et il ne faut pas s'étonner si, étant violenté de la sorte, il se tourne en indignation et en fureur : au lieu du salut qu'il leur apportoit, il opère en eux leur condamnation; et il nous montre assez par cette colère la vérité que j'ai avancée, que, lorsqu'il s'unit corporellement, il veut que l'union de l'esprit soit proportionnée à celle du corps.

S'il est ainsi, ô divine Vierge, je conçois quelque chose de si grand de vous, que non-seulement je ne le puis dire, mais encore mon esprit travaille à se l'expliquer à lui-même : car telle est votre union au corps de Jésus lorsque vous l'avez conçu dans vos entrailles, qu'on ne peut pas s'en imaginer une plus étroite : que si l'union de l'esprit n'y répondoit pas, l'amour de Jésus seroit frustré de ce qu'il prétend, il souffriroit violence en vous : il faut donc, pour le contenter, que vous lui soyez unie en esprit, autant que vous le touchez de près par les liens de la nature et du sang. Et puisque cette union se fait par la grâce, que peut-on penser, et que peut-on dire? où doivent s'élever nos conceptions, pour ne point faire tort à votre grandeur? et quand nous aurions ramassé tout ce qu'il y a de dons dans les créatures, tout cela réuni ensemble pourroit-il égaler votre plénitude? Accourez donc avec joie, mes Frères, pour honorer, en Marie naissante, cette plénitude de grâces : car je crois qu'il est inutile de vouloir vous prouver, par de longs discours, qu'elle l'a apportée en venant au monde. N'entreprenons pas de donner des bornes à l'amour du Fils de Dieu

pour sa sainte Mère; et accoutumons-nous à juger d'elle, non par ce que peut prétendre une créature, mais par la dignité de son Fils. Que serviroit-il à Marie d'avoir un Fils qui est devant elle et qui est l'auteur de sa naissance, s'il ne la faisoit naître digne de lui? Ayant à se former une mère, la perfection d'un si grand ouvrage ni ne pouvoit être portée trop loin, ni ne pouvoit être commencée trop tôt : et si nous savons concevoir combien est auguste cette dignité à laquelle elle est appelée, nous reconnoîtrons aisément que ce n'est pas trop de l'y préparer dès le premier moment de sa vie. Mais c'est assez arrêter nos yeux à contempler de si grands mystères : ébloui d'un éclat si fort, je suis contraint de baisser la vue; et pour remettre mes sens étonnés de l'avoir considérée si long-temps dans ce haut état de grandeur, qui l'approche si près de Dieu, il faut, Messieurs, que je la regarde dans sa charité maternelle, qui l'approche si près de nous; c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

Ce qui me reste à vous faire entendre est d'une telle importance, qu'il mériteroit un discours entier, et ne devroit pas être resserré dans cette dernière partie : comme néanmoins je ne puis l'omettre, sans laisser ce discours imparfait, j'en toucherai les chefs principaux, et je vous prie, Messieurs, de les bien entendre : car c'est sur ce fond qu'il faut établir la dévotion solide pour la sainte Vierge. Je pose donc pour premier principe que Dieu ayant résolu dans l'éternité de nous donner Jésus-Christ par son en-

tremise, il ne se contente pas de se servir d'elle comme d'un simple instrument; mais il veut qu'elle coopère à ce grand ouvrage par un mouvement de sa volonté. C'est pourquoi il envoie son ange pour lui proposer le mystère, et ce grand ouvrage de l'incarnation, qui tient depuis tant de siècles le ciel et la terre en attente; cet ouvrage, dis-je, demeure en suspens jusqu'à ce que la sainte Vierge y ait consenti. Elle tient donc en attente Dieu et toute la nature; tant il a été nécessaire aux hommes qu'elle ait désiré leur salut. Elle l'a donc désiré, Messieurs; et il a plu au Père éternel, que Marie contribuât par sa charité à donner un Sauveur au monde.

Comme cette vérité est connue, je ne m'étends pas à vous l'expliquer; mais je ne puis vous en taire une conséquence, que peut-être vous n'avez pas assez méditée : c'est que la sagesse divine ayant une fois résolu de nous donner Jésus-Christ par la sainte Vierge, ce décret ne se change plus; il est et sera toujours véritable, que sa charité maternelle ayant tant contribué à notre salut dans le mystère de l'incarnation, qui est le principe universel de la grâce, elle y contribuera éternellement dans toutes les autres opérations, qui n'en sont que des dépendances : et afin de le bien entendre, remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, trois opérations principales de la grâce de Jésus-Christ. Dieu nous appelle, Dieu nous justifie, Dieu nous donne la persévérance : la vocation, c'est le premier pas; la justification, c'est notre progrès; la persévérance, la fin du voyage. Vous savez qu'en ces trois états l'influence de Jésus-Christ nous est nécessaire. Mais il faut vous faire voir

manifestement, par les Ecritures, que la charité de Marie est associée à ces trois ouvrages; et peut-être ne croyez-vous pas que ces vérités soient si claires dans l'Evangile, que j'espère de les y montrer en peu de paroles.

Pour ce qui regarde la vocation, considérez, s'il vous plaît, Messieurs, ce qui se passe en saint Jean-Baptiste, enfermé dans les entrailles de sa mère, et vous y verrez une image des pécheurs que la grâce appelle. Jean y est dans l'obscurité : où êtes-vous, ô pécheurs? il ne peut ni voir, ni entendre, et Jésus vient à lui sans qu'il y pense. Il s'approche, il parle à son cœur, il éveille et il attire ce cœur endormi et auparavant insensible; c'est ainsi que le Fils de Dieu traite les pécheurs qu'il appelle. Y pensiez-vous, ô pécheurs, quand il vous est venu troubler? vous vous cachiez, et il vous voyoit; vous vous détourniez, et il vous savoit bien trouver; il a parlé à votre cœur, et il vous a appelés à lui, et vous ne le cherchiez pas. Mais ce même Jésus-Christ nous montre, en saint Jean, que la charité de Marie concourt avec lui à ce grand ouvrage. Ce qui fait que Jésus approche de Jean, n'est-ce pas la charité de Marie? si Jésus agit dans le cœur de Jean, n'est-ce pas par la voix de Marie? Voilà donc Marie en saint Jean-Baptiste, mère de ceux que Jésus appelle : voyons maintenant ceux qu'il justifie.

Je les vois sans figure, dans l'Evangile, aux nòces de Cana en Galilée; ils sont déjà appelés en la personne des apôtres; mais écoutez l'écrivain sacré : « Jésus fit son premier miracle, et il manifesta sa » gloire, et ses disciples crurent en lui », *Et crediderunt*

derunt in eum discipuli ejus (1). Pouvoit-il nous exprimer en termes plus clairs la grâce justifiante, dont la foi, comme vous savez, est le fondement? Mais il ne pouvoit non plus nous expliquer mieux la part qu'y a eue la divine Vierge : car qui ne sait que ce grand miracle fut l'effet de sa charité et de ses prières? Est-ce en vain que le Fils de Dieu qui dispose si bien toutes choses, n'a voulu faire son premier miracle qu'en faveur de sa sainte mère? Qui n'admirera, chrétiens, qu'elle ne se soit mêlée que de celui-ci, qui a été suivi aussitôt d'une image si expresse de la justification des pécheurs? cela se fait-il par hasard, ou plutôt ne paroît-il pas que le Saint-Esprit veut nous faire entendre ce que remarque saint Augustin, en interprétant ce mystère, que la bienheureuse « Marie étant mère de notre chef par » la chair, a dû être selon l'esprit mère de ses mem» bres, et coopérer par sa charité à leur naissance » spirituelle »? *Carne mater capitis nostri, spiritu mater membrorum ejus* (2).

Mais, mes Frères, ce n'est pas assez qu'elle contribue à les faire naître; achevons de montrer ce que fait Marie dans la sainte persévérance des enfans de Dieu. Paroissez donc, enfans d'adoption et de prédestination éternelle, enfans de miséricorde et de grâce, fidèles compagnons du sauveur Jésus, qui persévérez avec lui jusqu'à la fin, accourez à la sainte Vierge, et venez vous ranger avec les autres sous les ailes de sa charité maternelle. Chrétiens, je les vois paroître; le disciple chéri de notre Sauveur nous les représente au Calvaire : il

(1) *Joan.* II. 11. — (2) *De sancta Virg. n.* 6, *tom.* VI, *col.* 343.

est la figure des persévérans; puisqu'il suit Jésus-Christ jusqu'à la croix, qu'il s'attache constamment à ce bois mystique, qu'il vient généreusement mourir avec lui. Il est donc la figure des persévérans; et voyez que Jésus-Christ le donne à sa mère : Femme, lui dit-il, voilà votre fils : *Ecce filius tuus* (1). Chrétiens, j'ai tenu parole : ceux qui savent considérer combien l'Ecriture est mystérieuse, connoîtront, par ces trois exemples, que la charité de Marie est un instrument général des opérations de la grâce.

Par conséquent, réjouissons-nous de nous voir naître aujourd'hui une protectrice. *Nox præcessit;* la nuit est passée avec ses terreurs et ses épouvantes, avec ses craintes et ses désespoirs : *dies appropinquavit;* le jour approche, l'espérance vient; nous en voyons luire un premier rayon en la protection de la sainte Vierge. Elle vient sans doute pour notre secours; je ne sais si ses cris et ses larmes n'intercèdent pas déjà pour notre misère; mais je sais qu'il n'est pas possible de choisir une meilleure avocate. Prions-la donc avec saint Bernard qu'elle parle pour nous au cœur de son Fils; *Loquatur ad cor Domini nostri Jesu Christi* (2). Oui certainement, ô Marie, c'est à vous qu'il appartient de parler au cœur : vous y avez un fidèle correspondant, je veux dire, l'amour filial, qui s'avancera pour recevoir l'amour maternel, et qui préviendra ses désirs; devez-vous craindre d'être refusée, quand vous parlerez au Sauveur? « Son amour intercède en notre faveur; la nature

(1) *Joan.* XIX. 26. — (2) *Ad Beat. Virg. Serm. Panegyr. n.* 7; *int. Oper. S. Bernardi, tom.* II, *col.* 690.

» même le sollicite pour nous » : *Affectus ipse pro te orat; natura ipsa tibi postulat.* « On se rend facilement aux prières, lorsqu'on est déjà vaincu par » son affection » : *Citò annuunt qui suo ipsi amore superantur* (1). C'est pour cette raison, chrétiens, que Marie parle toujours avec efficace; parce qu'elle parle à un cœur déjà tout gagné; parce qu'elle parle à un cœur de Fils. Qu'elle parle donc fortement, qu'elle parle pour nous au cœur de Jésus : *Loquatur ad cor.*

Mais quelle grâce demandera-t-elle? que désirons-nous par son entremise? Quoi, mes Frères, vous hésitez! Ce lieu de charité où vous êtes, ne vous inspire-t-il pas le désir de vous fortifier dans la charité? Charité, charité; ô heureuse Vierge, c'est la charité que nous demandons : sans le désir d'être charitables, que nous sert de réclamer le nom de Marie? Pour vous enflammer à la charité, entrez, Messieurs, dans ces grandes salles, pour y contempler attentivement le spectacle de l'infirmité humaine : là vous verrez en combien de sortes la maladie se joue de nos corps : là elle étend, là elle retire; là elle tourne, là elle disloque; là elle relâche, là elle engourdit; là sur le tout, là sur la moitié; là elle cloue un corps immobile, là elle le secoue par le tremblement. Pitoyable variété, chrétiens; c'est la maladie qui se joue, comme il lui plaît, de nos corps que le péché a donnés en proie à ses cruelles bizarreries; et la fortune, pour être également outrageuse, ne se rend pas moins féconde en événemens fâcheux.

(1) *Salv. Ep.* IV, *pag.* 199.

Regarde, ô homme, le peu que tu es : considère le peu que tu vaux : viens apprendre la liste funeste des maux dont ta foiblesse est menacée. Si tu n'en es pas encore attaqué, regarde ces misérables avec compassion : quelque superbe distinction que tu tâches de mettre entre toi et eux, tu es tiré de la même masse, engendré des mêmes principes, formé de la même boue : respecte en eux la nature humaine si étrangement maltraitée ; adore humblement la main qui t'épargne ; et pour l'amour de celui qui te pardonne, aie pitié de ceux qu'il afflige. Va-t-en, mon Frère, dans cette pensée ; c'est Marie qui te le dit par ma bouche. Cet hôpital s'élève sous sa protection ; ainsi, si tu crois mon conseil, ne sors pas aujourd'hui de sa maison, sans y laisser quelque marque de ta charité : ne dis pas que l'on en a soin. La charité est trop lâche, qui se repose toujours sur les autres : tu verras combien de nécessités implorent ta charité. Si tu le fais, mon Frère, comme je l'espère, puisse-tu, au nom de notre Seigneur, croître en charité tous les jours ; puisse-tu ne sentir jamais ni de dureté pour les misérables, ni d'envie pour les fortunés ; puisse-tu n'avoir jamais ni d'ennemi que tu aigrisses par ton indifférence, ni d'ami que tu corrompes par tes flatteries ; puisse-tu t'exercer si utilement dans la charité fraternelle, que tu arrives enfin au plus haut degré de la charité divine ; qui t'ayant fortifié dans ce lieu d'exil contre les attaques du monde, te couronnera dans la vie future de la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il, mes Frères, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

IIE SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA NATIVITÉ DE LA S.^TE VIERGE.

En quoi consiste la grandeur de Marie : combien Jésus a le cœur pénétré d'amour pour elle. L'alliance de ce divin Fils avec Marie, commencée dès la naissance de cette Vierge mère. De quelle manière nous pouvons participer à la dignité de Mère de Dieu. En Marie une double fécondité. Tous les fidèles donnés à Marie pour enfans : extrême affection qu'elle leur porte : quels sont ses véritables enfans. Dans quelles dispositions il faut implorer son secours.

Quis, putas, puer iste erit?

Quel, pensez-vous, que sera cet enfant? Luc. I. 66.

C'est en vain que les grands de la terre, s'emportant quelquefois plus qu'il n'est permis à des hommes, semblent vouloir cacher les foiblesses de la nature, sous cet éclat trompeur de leur éminente fortune. Je reconnois, mes Sœurs, avec l'apôtre (1), que nous sommes obligés de les honorer comme les lieutenans de Dieu sur la terre, auxquels sa providence a commis le gouvernement de ses peuples ; et c'est ce respect que nous leur rendons qui établit la fermeté des Etats, la sûreté publique et le repos des parti-

(1) *Rom.* XIII, *et seq.*

culiers. Mais comme il leur arrive souvent qu'enivrés de cette prospérité passagère, ils se veulent mettre au-dessus de la condition humaine, c'est avec beaucoup de raison que le plus sage de tous les hommes entreprend de confondre leur témérité. Il les ramène au commencement de leur vie; il leur représente leurs infirmités dans leur origine; et bien qu'ils aient le cœur enflé de la noblesse de leur naissance, il leur fait bien voir que si illustre qu'elle puisse être, elle a toujours beaucoup plus de bassesse que de grandeur. Pour moi, dit Salomon (1), quoique je sois le maître d'un puissant Etat, j'avoue ingénument que ma naissance ne diffère en rien de celle des autres. Je suis entré nu en ce monde, comme étant exposé à toutes sortes d'injures : j'ai salué, comme les autres hommes, la lumière du jour par des pleurs; et le premier air que j'ai respiré m'a servi comme à eux à former des cris : *Primam vocem similem omnibus emisi plorans* (2). Telle est, continue-t-il, la naissance des plus grands monarques; et de quelque grandeur que les flattent leurs courtisans, la nature, cette bonne mère qui ne sait point flatter, ne les traite pas autrement que les moindres de leurs sujets : *Nemo enim ex regibus aliud habuit nativitatis initium* (3).

Voilà, chrétiens, où le plus sage des rois appelle les grands de ce monde, pour convaincre leur ambition; et d'autant que c'est là sans doute où elle a le plus à souffrir, il n'est pas croyable combien d'inventions ils ont recherchées pour se tirer du pair, même dans cette commune foiblesse. Il faut, à

(1) *Sap.* VII. 1, 2. — (2) *Ibid.* 3. — (3) *Ibid.* 5.

quelque prix que ce soit, séparer du commun des hommes le prince naissant : c'est pourquoi chacun s'empresse à lui rendre des hommages qu'il ne comprend pas. S'il paroît dans la nature quelque changement ou quelque prodige, on en tire incontinent des augures de sa bonne fortune; comme si cette grande machine ne remuoit que pour cet enfant. Comme le temps présent ne lui est point favorable, parce qu'il ne lui donne rien qui le distingue de ceux de son âge, il faut consulter l'avenir, et avoir recours nécessairement à la science des pronostics. C'est ici que les astrologues, mêlant dans leurs vaines spéculations la curiosité et la flatterie, leur font des promesses hardies, dont ils donnent pour cautions des influences cachées. C'est dans ce même dessein que les orateurs tâchent de faire valoir l'art des conjectures; et ainsi l'ambition humaine ne pouvant se contenir dans cette simple modestie, que la nature tâche de nous inspirer, elle s'enfle et se repaît de doutes et d'espérances.

Grâce à la miséricorde *divine*, nous sommes appelés aujourd'hui à la naissance d'une princesse, qui ne demande point ces vains ornemens. Gardons-nous bien, mes Sœurs, de célébrer sa nativité avec ces recherches téméraires, dont les hommes se servent en de pareilles rencontres : mais plutôt, considérant que celle dont nous parlons est la mère du sauveur Jésus, apprenons de son Evangile de quelle manière il désire que nous solennisions la naissance de ses élus. Les parens de saint Jean-Baptiste nous en donnent un bel exemple : ils ne pénètrent pas les secrets de l'avenir avec une curiosité trop pré-

cipitée; toutefois adorant en eux-mêmes les conseils de la Providence, ils ne laissent pas de s'enquérir modestement entre eux, quel sera un jour cet enfant : *Quis, putas, puer iste erit?* Je me propose aujourd'hui de faire, pour la mère de notre Maître, ce que je vois pratiqué pour son précurseur.

Ames saintes et religieuses, qui voyez cette incomparable princesse faire son entrée en ce monde, quel pensez-vous que sera cet enfant? *Quis, putas, puer iste erit?* Que me répondrez-vous à cette question, et moi-même que répondrai-je? Tirons la réponse du saint évangile que nous avons lu ce matin, dans la célébration des divins mystères : *De qua natus est Jesus, qui vocatur Christus* (1). « C'est » d'elle qu'est né Jésus, qui est appelé le Christ ». Viendra, viendra le temps que Jésus, la sagesse du Père, l'unique rédempteur de nos ames, la lumière du genre humain, en qui nous sommes comblés de toutes sortes de grâces, se revêtira d'une chair humaine dans les entrailles de ce bénit enfant, dont nous honorons la naissance. C'est par cet éloge, mes Sœurs, qu'il nous faut estimer sa grandeur, et juger avec certitude quel sera un jour cet enfant. La nativité de la sainte Vierge nous fait voir le temple vivant où se reposera le Dieu des armées, lorsqu'il viendra visiter son peuple : elle nous fait voir le commencement de ce grand et bienheureux jour, que Jésus doit bientôt faire luire au monde. Nous aurons bientôt le salut; puisque nous voyons déjà sur la terre celle qui doit y attirer le Sauveur. La malédiction de notre nature commence à se changer

(1) *Matth.* I. 16.

aujourd'hui en bénédiction et en grâce; puisque de la race d'Adam, qui étoit si justement condamnée, naît la bienheureuse Marie; c'est-à-dire, celle de toutes les créatures qui est tout ensemble la plus chère à Dieu, et la plus libérale aux hommes : car la grandeur de la sainte Vierge est une grandeur bienfaisante, une grandeur qui se communique et qui se répand; et la suite de ce discours vous fera paroître, que sa dignité de mère de Dieu la rend aussi la mère des fidèles : de sorte qu'il n'y a rien, ames chrétiennes, que nous ne puissions justement attendre de la protection de cette princesse, que le ciel nous donne aujourd'hui pour être, après le sauveur Jésus, le plus ferme appui de notre espérance.

Et c'est ce que je me propose de vous faire entendre par ce raisonnement invincible, dont les deux propositions principales feront le partage de ce discours. Afin qu'une personne soit en état de nous soulager par son assistance près de la majesté divine, il est absolument nécessaire que sa grandeur *l'approche de Dieu*, et que *sa bonté* l'approche de nous. Si sa grandeur ne l'approche de Dieu, elle ne pourra puiser dans la source où toutes les grâces sont renfermées : si sa bonté ne l'approche de nous, nous n'aurons aucun bien par son influence. La grandeur est la main qui puise; la bonté, la main qui répand; et il faut ces deux qualités pour faire une parfaite communication. Marie étant la mère de notre Sauveur, sa qualité l'élève bien haut auprès du Père éternel; et la même Marie étant notre mère, son affection la rabaisse jusqu'à compatir à notre foiblesse, jusqu'à s'intéresser à notre bonheur.

Par conséquent il est véritable que la nativité de cette princesse doit combler le monde de joie, puisqu'elle le remplit d'espérance ; et l'explication que je vous propose de ces vérités importantes, établira la dévotion à la sainte Vierge sur une doctrine solide et évangélique.

PREMIER POINT.

Encore que les idées différentes que nous nous formons à nous-mêmes, pour nous représenter l'essence divine, ne soient pas une véritable peinture, mais seulement une ombre imparfaite ; celle qui semble la plus auguste et la plus digne de cette majesté souveraine, c'est de comprendre la divinité comme un abîme immense et comme un trésor infini, où toutes sortes de perfections sont glorieusement rassemblées. En effet, Dieu porte en son sein tout ce qui peut jamais avoir l'être : toutes les grâces, toutes les beautés que nous voyons semées sur les créatures, se ramassent toutes en son unité ; et il dit à Moïse son serviteur (1), qu'il lui montrera *tout* le bien en lui découvrant son essence. C'est que la nature du bien, que nous voyons ici partagée, se trouve totalement renfermée en Dieu. Mais, mes Sœurs, ce n'est pas assez qu'elle y soit ainsi renfermée ; il faut que de cette source infinie il coule quelques ruisseaux sur les créatures ; sans quoi il est certain qu'elles demeureroient éternellement enveloppées dans la confusion du néant, parce que, n'étant rien par nous-mêmes, nous ne pourrons jamais avoir d'être, qu'autant que cette cause pre-

(1) *Exod.* XXXIII. 19.

mière laisse tomber sur nous, pour ainsi parler, quelques rayons ou quelques étincelles du sien. Ainsi, pour produire les créatures, il faut que ce trésor immense, il faut que ce vaste sein de Dieu, où toutes choses sont renfermées, s'ouvre en quelque sorte et coule sur nous. Et qu'est-ce qui l'ouvre? c'est la bonté; c'est là son office et sa fonction, d'ouvrir le trésor de Dieu, pour le communiquer à la créature : et s'il est permis à des hommes de distinguer les devoirs des divers attributs de Dieu, nous pouvons dire avec raison, que comme c'est l'infinité qui renferme en Dieu tout le bien, c'est aussi la bonté qui le communique.

C'est ce qu'il m'est aisé de vous expliquer par une belle division de saint Augustin. Tous ceux qui donnent leurs biens aux autres, dit cet admirable docteur, le donnent par l'une de ces trois raisons; ou par une force supérieure qui les y oblige, et ils donnent par nécessité; ou par quelque intérêt qui leur en revient, et ils le font pour l'utilité; ou par une inclination bienfaisante, et c'est un effet de bonté. Ainsi le soleil donne sa lumière, parce que Dieu lui a posé cette loi; c'est nécessité. Un grand seigneur répand ses trésors pour se faire des créatures; il le fait pour l'utilité. Un père donne à son fils à cause qu'il l'aime; c'est un sentiment de bonté. Maintenant il est clair, mes Sœurs, que ce ne peut pas être la nécessité qui oblige Dieu à étendre sur nous sa munificence, parce qu'il n'y a aucune puissance qui le domine; ni l'utilité, parce qu'il est Dieu, et qu'il n'a pas besoin de ses créatures : d'où il résulte que la bonté est l'unique dispensatrice des

grâces; que c'est à elle d'ouvrir le trésor de Dieu, et à tirer de son sein immense tout ce que les créatures possèdent. C'est pourquoi nous lisons dans les saintes Lettres qu'après la création de cet univers, Dieu, considérant ses ouvrages, se réjouit, en quelque sorte, de ce qu'ils sont bons : *Et erant valde bona* (1). D'où vient cela, dit saint Augustin (2), sinon qu'il se plaît de voir en ses œuvres l'image de la bonté qui les a produites? Et de là il s'ensuit manifestement qu'il n'y a que l'amour en Dieu qui soit libéral; parce que, comme le propre de cette justice sévère c'est d'agir avec rigueur, et le propre de la puissance c'est d'agir avec efficace; ainsi, le propre de la bonté, c'est d'agir par un pur amour.

Mais cette belle manière d'agir par amour paroît encore plus visiblement en la personne du Dieu incarné. Il sait que c'est l'amour du Père éternel qui l'a envoyé sur la terre : *Sic Deus dilexit mundum* (3) : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a » donné son Fils unique ». Il avoit montré de l'amour à l'homme dans l'ouvrage de sa création, « lorsqu'il le créa, dit Tertullien, non par une pa- » role de commandement, ainsi que les autres; mais » par une voix caressante et comme flatteuse : Fai- » sons l'homme » : *Non imperiali verbo, sed familiari manu, etiam verbo blandiente præmisso : Faciamus hominem* (4). Voilà de l'amour dans la création; mais qui ne va pas encore jusqu'à cette extrême tendresse, que la rédemption nous a fait paroître.

(1) *Gen.* I. 31. — (2) *De Genes. ad litt. lib. imperf. cap.* V, *n.* 22, *tom.* III, *part.* I, *col.* 100. — (3) *Joan.* III. 16. — (4) *Advers. Marcion. lib.* II, *n.* 4.

Ce second amour du Père éternel, par lequel il a voulu réparer les hommes, n'est pas un amour ordinaire; c'est un amour qui a du transport. Dieu a tant aimé le monde! Voyez l'excès, voyez le transport: et c'est pourquoi le Dieu incarné brûle d'un si grand amour pour les hommes; parce qu'il « ne » fait, nous dit-il lui-même (1), que ce qu'il voit » faire à son Père ». Comme son Père nous l'a donné par amour, c'est aussi par l'amour qu'il donne; et c'est l'amour qu'il a pour les hommes, qui fait la distribution de ses grâces.

Cette doctrine évangélique étant supposée, approchons-nous, mes Sœurs, avec révérence du berceau de la sainte Vierge; et jugeons quelle sera un jour cette fille, par l'amour que Jésus sentira pour elle. Et d'abord je pourrois vous dire que l'amour du sauveur Jésus, qui est une pure libéralité à l'égard des autres, à l'égard de sa sainte Mère est comme une dette, et qu'il passe en nature d'obligation, parce que c'est un amour de Fils.

Mais pénétrons plus profondément les secrets divins, sous la conduite des Lettres sacrées; et pour connoître mieux quel est cet amour du Fils de Dieu pour la sainte Vierge, considérons-le, chrétiens, comme un accomplissement nécessaire du mystère de l'incarnation. Suivez, s'il vous plaît, mon raisonnement; il est tiré du divin apôtre, en cette admirable épître aux Hébreux. C'est une sainte et salutaire pensée de méditer continuellement en nous-mêmes, dans l'effusion de nos cœurs, la tendre affection de notre Sauveur pour les hommes, en ce

(1) *Joan.* v. 19.

qu'il n'a rien dédaigné de ce qui étoit de notre nature. Il a tout pris jusqu'aux moindres choses, tout jusqu'aux plus grandes infirmités. Il a bien voulu avoir faim et soif, tout ainsi que les autres hommes; et « si vous exceptez le péché, il n'a rejeté de lui » aucune de nos foiblesses (1) ». C'est ce qu'il est venu chercher sur la terre; et au lieu de nos infirmités qu'il a prises, il nous a communiqué ses grandeurs. Et n'est-ce point, mes Sœurs, pour cette raison que l'Eglise inspirée de Dieu appelle l'incarnation un commerce? En effet, dit saint Augustin (2), c'est un commerce admirable où Jésus, ce céleste négociateur, étant venu du ciel en la terre, dans le dessein de trafiquer avec une nation étrangère : qu'a-t-il fait? Ah! il nous a apporté les biens qui sont propres à cette céleste patrie, qui est son naturel héritage, la grâce, la gloire, l'immortalité; et il a pris les choses que cette misérable terre produit, la foiblesse, la misère, la corruption. O commerce de charité! ô riche commerce! ah, combien il devroit élever nos ames à l'espérance des biens éternels! *Jésus s'est plu dans mon néant, et je ne veux point me plaire dans sa grandeur! Son amour lui a fait trouver une douce satisfaction en se revêtant de ma pourriture, et je n'en veux point trouver à me revêtir de sa gloire, et mon cœur aime mieux courir après des délices qui passent et des biens que la mort enlève!*

Mais revenons à notre sujet, et demandons au divin Epoux, d'où vient qu'il ne s'est pas contenté

(1) *Hebr.* IV. 15. — (2) *Enarr.* II. *in Ps.* XXX, *n.* 3, *tom.* IV, *col.* 146. *Enar. in Ps.* CXLVIII, *n.* 8, *tom.* IV, *col.* 1677.

de se revêtir de notre nature, et qu'il veut prendre encore nos infirmités. La raison en est claire dans les Ecritures : c'est que le dessein de notre Sauveur, dans sa bienheureuse incarnation, est de se rendre semblable aux hommes; et comme tous ses ouvrages sont achevés, et ne souffrent aucune imperfection, de là vient, de là vient, mes Sœurs, qu'il ne veut point de ressemblance imparfaite. Ecoutez l'apôtre saint Paul : « Il s'est uni, dit-il (1), non pas aux anges, » mais à la postérité d'Abraham; et c'est pourquoi il » falloit qu'il se rendît en tout semblable à ses frères » : il veut être semblable aux hommes. Il faut, dit saint Paul, qu'il le soit en tout; autrement son ouvrage seroit imparfait. C'est pourquoi dans le jardin des Olives, je le vois dans la crainte, dans la tristesse (2), dans une telle consternation, qu'il sue sang et eau dans la seule appréhension du supplice qu'on lui prépare (3). Dans quelle histoire a-t-on jamais lu, qu'un accident pareil soit jamais arrivé à d'autres qu'à lui ? Et n'avons-nous pas raison de conclure d'*un effet si extraordinaire*, que jamais homme n'a eu les passions si tendres ni si fortes que mon Sauveur, bien qu'il les eût toujours modérées, parce qu'elles étoient très-soumises à la volonté de son Père ? Et d'où vient, ô divin Sauveur, que vous les prenez de la sorte ? Ah ! c'est que je veux être semblable à vous. Et s'il ne l'étoit pas en ce point, il eût cru qu'il eût manqué quelque chose au mystère de l'incarnation.

A plus forte raison, doit-on dire que son cœur étoit tout d'amour pour la sainte Vierge sa mère :

(1) *Hebr.* II. 16, 17. — (2) *Marc.* XIV. 33. — (3) *Luc.* XXII. 44.

car s'il s'est si franchement revêtu de ces sentimens de foiblesse, qui sembloient indignes de sa personne, de ces langueurs mortelles, de ces vives appréhensions; s'il les a purs et si entiers, combien doit-il plutôt avoir pris l'affection envers les parens; puisque, dans la nature même, il n'y a rien de plus naturel, de plus équitable, de plus nécessaire ? Ne seroit-ce pas en quelque sorte mépriser sa chair, que de n'aimer pas fortement cette sainte Vierge, du sang de laquelle elle étoit formée ? tellement qu'il est impossible que le cœur du divin Jésus ne fût pénétré, jusqu'au fond, de l'amour de Marie sa mère très-pure; puisque cet amour filial étoit l'accomplissement nécessaire de sa bienheureuse incarnation.

Et ne me dites pas que ce grand amour étant une suite de l'incarnation, le Fils de Dieu n'a pu en être touché qu'après s'être revêtu d'une chair humaine : car pour vous découvrir les secrets conseils de la Providence divine, en faveur de l'incomparable Marie, remarquez une belle doctrine de Tertullien, au second livre contre Marcion. C'est là que ce grand homme enseigne aux fidèles, que depuis que le Fils de Dieu eut résolu de s'unir à notre nature, dès-lors il a pris plaisir de converser avec les hommes, et de prendre les sentimens humains. C'est pour cela, dit Tertullien, qu'il est souvent descendu du ciel, et que dès l'ancien Testament il parloit en forme humaine aux patriarches et aux prophètes. Il considère ces apparitions différentes comme des préparatifs de l'incarnation; de cette sorte, dit-il, il s'accoutumoit, et il apprenoit, pour ainsi dire, à être homme; « il se plaisoit d'exercer, dès l'ori-
» gine

» gine du monde, ce qu'il devoit être enfin dans la » plénitude des temps » : *Ediscens jam inde à primordio hominem, quod erat futurus in fine* (1).

Et si dès l'origine du monde, avant qu'il eût pris une chair humaine, il se plaisoit déjà de se revêtir de la forme et des sentimens humains, tant il étoit passionné pour notre nature; ne croyons pas, mes Sœurs, qu'il ait attendu sa venue au monde, pour prendre des sentimens de Fils pour Marie. Dès le premier jour qu'elle naît au monde, il la regarde comme sa mère; parce qu'elle l'est en effet, selon l'ordre des décrets divins. Il regarde en elle ce sang dont sa chair doit être formée, et il le considère déjà comme sien; il s'en met, pour ainsi dire, en possession en le consacrant par son Esprit saint: ainsi son alliance avec Marie commence à la nativité de cette princesse, et avec l'alliance l'amour, et avec l'amour la munificence. Car, mes Sœurs, il est impossible qu'un Dieu aime et ne donne pas; et le commencement de ce discours vous a fait connoître que rien n'est plus libéral que l'amour de Dieu, et que c'est lui qui ouvre le trésor des grâces. Combien donc illustre, combien glorieuse est votre sainte nativité, ô divine, ô très-admirable Marie! quelle abondance de dons célestes est aujourd'hui répandue sur vous! Il me semble que je vois les anges qui contemplent avec respect le palais qui est déjà marqué pour leur maître, par un caractère divin que le Saint-Esprit y imprime. Mais je vois le Fils de Dieu, le Verbe éternel, qui vient lui-même consacrer son

(1) *Adv. Marc. lib.* II, *n.* 27.

temple et l'enrichir de trésors célestes, avec une profusion qui n'a point de bornes; parce qu'il veut, ô bénit enfant dans lequel notre bénédiction prend son origine, il veut que vous naissiez digne de lui, et qu'il vous serve d'avoir un Fils qui soit l'auteur de votre naissance. Quel esprit ne se perdroit pas dans la contemplation de tant de merveilles! Quelle conception assez relevée pourroit égaler cet honneur, cette majesté de Mère de Dieu!

Mais pourriez-vous croire, mes Sœurs, que tous les fidèles peuvent prendre part à la gloire d'un si beau titre? Nous pouvons participer en quelque façon à la dignité de Mère de Dieu. Rejetons loin de nous les discours humains, les raisonnemens naturels; écoutons parler Jésus-Christ lui-même : « Celui » qui fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, » celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère (1) »; c'est-à-dire, ô divin Sauveur, que vous ne reconnoissez aucune alliance qui vous soit plus considérable, que celle qui est établie par l'obéissance à la volonté du Père céleste, c'est là ce qui approche les hommes de vous. Il dépend de toi, ô fidèle, il dépend de toi de choisir à quel titre tu appartiendras, de quelle sorte tu seras uni au Sauveur des ames. Jésus-Christ nous aime si fort, qu'il ne refuse avec nous aucun titre d'affinité ni aucun degré d'alliance : fais la volonté de son Père, et tu peux lui être ce que tu voudras. Si le titre de frère te plaît, Jésus-Christ te l'offre : si tu admires la dignité de sa mère, toute grande, toute éminente qu'elle est, il ne t'exclut pas même d'un si grand honneur : *Ille*

(1) *Matth.* XII. 50.

meus frater, soror et mater est. Tu peux participer en quelque façon à l'amour qu'il a pour sa mère. *Omnia vestra sunt* (1) : Marie est à nous; tout est à nous, puisque Jésus-Christ même est à nous.

O mes Sœurs, que nous sommes riches! Mais à ces richesses spirituelles nous voulons joindre l'amour des biens de la terre, et nous faisons évanouir les trésors célestes. Mais écoute la loi qu'il t'impose : pour être élevé à de si beaux titres, il ne faut pas faire notre volonté, mais la volonté du Père céleste : puisque le nœud de cette alliance, c'est de faire la volonté de son Père, celui qui fait sa volonté propre, il n'est rien au Sauveur Jésus. Faisons la volonté de son Père, et nous toucherons de près à Jésus. Or, la volonté de son Père est que nous ne nous plaisions point à nous-mêmes : car « Jésus n'a » point cherché sa volonté propre » : *Christus non sibi placuit* (2); mais il l'a soumise à son Père, obéissant jusqu'à la mort. Marie n'a point cherché sa volonté propre; mais, contre son inclination naturelle, *elle a offert à la croix* son Fils bien-aimé : elle n'a pas été menée au Thabor pour y voir la gloire de son cher Jésus; mais elle a été conduite au Calvaire, pour y voir son ignominie, et là, sacrifier sa volonté propre à la volonté du Père éternel. Sacrifions la nôtre, mes Sœurs, n'écoutons jamais nos désirs; écoutons la voix de l'obéissance, et alors Marie sera notre mère : c'est notre seconde partie, par laquelle j'acheverai ce discours.

(1) *Cor.* III. 22. — (2) *Rom.* XV. 3.

SECOND POINT.

Pour entendre solidement quelle est cette fécondité de Marie, qui lui donne tous les chrétiens pour enfans, distinguons avant toutes choses deux sortes de fécondité : fécondité de nature, fécondité de la charité. Nous voyons, dans les adoptions, que des hommes privés d'enfans, ce que la nature leur a refusé, ils tâchent de l'acquérir par l'amour. C'est ainsi que la charité est féconde; et ceux qui ont entendu l'apôtre disant : « Mes petits enfans, que j'enfante de nouveau, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit » formé en vous (1) », savent bien que la charité se fait des enfans. C'est pourquoi saint Augustin dit souvent que « la charité est une mère » : *Charitas mater est* (2) : et pour reprendre cette vérité jusqu'au principe, remarquons que cette double fécondité, que nous voyons dans les créatures, est émanée de celle de Dieu, duquel toute paternité prend son origine. La nature de Dieu est féconde, et lui donne son Fils naturel qu'il engendre dans l'éternité. La charité de Dieu est féconde, et lui donne des fils adoptifs; c'est de là que nous sommes nés avec tous les enfans d'adoption. Marie participe à la fécondité naturelle de Dieu, engendrant son propre Fils ; et à la fécondité de sa charité, engendrant aussi les fidèles, à la naissance desquels « elle a coopéré par » sa charité » : *Cooperata est charitate* (3).

(1) *Gal.* IV. 19. — (2) *In Ep. Joan. Tract.* II, *n.* 4, *tom.* III, *part.* II, *col.* 838. *Enar. in Ps.* CXLVII, *n.* 14, *tom.* IV, *col.* 1659. — (3) *S. Aug. de sancta Virginit. n.* 6, *tom.* VI, *col.* 343.

Donc, mes Sœurs, réjouissons-nous en la sainte nativité de Marie, et célébrons ce bienheureux jour par de sincères actions de grâces. Comprenons que nos intérêts sont unis très-étroitement à ceux de Jésus; puisque tout ce qui naît pour Jésus, naît aussi pour nous. Voyons naître pour nous, avec cette Vierge, une source de charité qui ne tarit point, une source toujours vive, toujours abondante. Buvons à cette source, mes Sœurs; jouissons de cet amour maternel; il est plein de douceur, mais ce n'est pas d'une douceur molle.

Mais que nos esprits ne s'arrêtent pas à une vaine spéculation; méditons ce qu'exige de nous la maternité de Marie, et de quelle sorte nous devons vivre pour être véritablement ses enfans. Ceux qui sont ses véritables enfans ne sont pas ces chrétiens délicats, qui ne peuvent souffrir les afflictions, et qui tremblent au seul nom de la pénitence. O Marie, ce ne sont pas là vos enfans : vous les voulez plus forts et plus généreux; et ces forts et ces généreux, *vous les trouvez au pied de* la croix. Appuyons par l'Ecriture divine cette vérité importante; et posons pour premier principe, que les fidèles sont à Marie, en tant que Jésus-Christ les lui a donnés; parce qu'étant achetés au prix de son sang, il n'y a que lui seul qui peut nous donner. Or, recherchant dans son évangile où Jésus nous a donnés à Marie, je trouve qu'il nous a donnés étant sur la croix. Où est-ce qu'il a dit à son cher disciple : « O disciple, » voilà votre mère (1) »? Où est-ce qu'il a dit à Ma-

(1) *Joan.* XX. 27.

rie : « O femme, voilà votre fils » ? N'est-ce pas du haut de la croix ? C'est là donc qu'en la personne de son bien-aimé, il donne tous les fidèles à sa sainte Mère ; c'est là que nous devenons ses enfans.

Et d'où vient que notre Sauveur a voulu attendre cette heure dernière, pour nous donner à Marie comme ses enfans ? En voici la véritable raison : c'est qu'il veut lui donner pour nous des entrailles et un cœur de mère. Et comment cela, direz-vous ? Admirez, mes Sœurs, le secret de Dieu : Marie étoit au pied de la croix ; elle voyoit ce cher Fils tout couvert de plaies, étendant ses bras à un peuple incrédule et impitoyable ; son sang qui débordoit de tous côtés par ses veines cruellement déchirées : qui pourroit vous dire quelle étoit l'émotion du sang maternel ? Ah ! jamais elle ne sentit mieux qu'elle étoit mère : toutes les souffrances de son Fils le lui faisoient sentir au vif. Que fera ici le Sauveur ? Vous allez voir, mes Sœurs, qu'il sait parfaitement le secret d'émouvoir les affections.

Quand l'ame est prévenue de quelque passion violente, elle reçoit aisément les mêmes impressions pour tous les autres qui se présentent : par exemple, vous êtes possédé d'un mouvement de colère, il sera difficile que ceux qui approchent de vous n'en ressentent quelques effets : et de là vient que, dans les séditions populaires, un homme qui saura ménager avec art les esprits de la populace irritée, lui fera aisément tourner sa fureur contre ceux auxquels on pensoit le moins. Il en est de même des autres passions ; parce que l'ame étant déjà excitée, il ne

reste plus qu'à l'appliquer sur d'autres objets, à quoi son propre mouvement la rend extrêmement disposée. C'est pourquoi le sauveur Jésus, qui vouloit que sa mère fût aussi la nôtre, afin d'être notre frère en toute façon; considérant du haut de sa croix combien son ame étoit attendrie, comme si c'eût *été* là qu'il l'eût attendue, il prit son temps de lui dire, lui montrant saint Jean : « O femme, » voilà votre fils (1) ». Ce sont ses mots, et voici son sens : O femme affligée, à qui un amour infortuné fait éprouver maintenant jusqu'où peut aller la tendresse et la compassion d'une mère; cette même affection maternelle, qui se réveille si vivement en votre ame pour moi; ayez-la pour Jean mon disciple et mon bien-aimé; ayez-la pour tous mes fidèles, que je vous recommande en sa personne, parce qu'ils sont tous mes disciples et mes bien-aimés. Ce sont ces paroles, mes Sœurs, qui imprimèrent au cœur de Marie une tendresse de mère pour tous les fidèles, comme pour ses véritables enfans : *car est-il rien de* plus efficace sur le cœur de la sainte Vierge, que les paroles de Jésus mourant ?

Doutez-vous après cela, chrétiens, quels sont les enfans de la sainte Vierge ? Qui ne voit que ses véritables enfans sont ceux qu'elle trouve au pied de la croix avec Jésus-Christ crucifié? Et qui sont ceux-là ? Ce sont ceux qui mortifient en eux le vieil homme, qui crucifient le péché et ses convoitises par l'exercice de la pénitence. Voulez-vous être en-

(1) *Joan.* XIX. 26.

fans de Marie? prenez sur vous la croix de Jésus : c'est ce que vous avez déjà commencé lorsque vous avez renoncé au monde; mais persévérez dans votre vocation; retranchez tous les jours les mauvais désirs; et puisque vous avez méprisé le monde, qu'aucune partie de sa pompe ne soit capable de vous attirer, que le souvenir de ses vanités n'excite que du mépris en vos cœurs. Ainsi, mes Sœurs, vous vous rendrez dignes du glorieux et divin emploi que la charité vous impose, de travailler au salut des ames. Il les faut gagner par les mêmes voies que Jésus-Christ se les est acquises, par l'humiliation et par la bassesse, par la pauvreté et par les souffrances, par toutes sortes de contradictions. Voyez la bienheureuse Marie; elle engendre les fidèles parmi ses douleurs : de sorte qu'en méditant aujourd'hui la nativité de la sainte Vierge, songez que si elle doit être mère des fidèles, c'est par les afflictions et par les douleurs qu'elle les doit engendrer à Dieu; et croyez que travaillant au salut des ames, c'est la mortification et la pénitence qui rendront vos soins fructueux.

Et vous, ô pécheurs mes semblables, venez au berceau de Marie implorer le secours de cette princesse, invoquer, d'un cœur contrit et humilié, une mère si charitable. Mais si vous avez dessein de lui plaire, prenez sur vous la croix de Jésus; n'écoutez plus le monde qui vous avoit précipités dans l'abîme, ni ses charmes qui vous avoient abusés. Déplorez vos erreurs passées; et qu'une douleur chrétienne efface les fautes que vous ont fait faire tant

de complaisances mondaines. Si l'innocence a sa couronne, la pénitence a aussi la sienne. Jésus est venu chercher les pécheurs; et Marie, toute innocente qu'elle est, leur doit la plus grande partie de sa gloire; puisqu'elle n'auroit pas été la mère d'un Dieu, si le désir de délivrer les pécheurs n'avoit invité sa miséricorde à se revêtir d'une chair mortelle. S'il reste encore quelque dureté, que les larmes de cet enfant l'amollissent.

IIIE SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA NATIVITÉ DE LA S.TE VIERGE.

Marie, combien heureuse d'être mère de son Sauveur. Amour dont elle a été transportée pour lui. A quel degré de gloire elle doit être élevée dans le ciel. Quels étoient les sentimens d'affection de Jésus pour elle. Liaison étroite qu'elle a avec nous par sa qualité de Mère des fidèles. Erreur de la plupart de ceux qui se croient ses dévots. Qui sont ceux qu'elle admet au nombre de ses enfans.

Quis, putas, puer iste erit?

Quel pensez-vous que sera cet enfant? Luc. I. 66.

AVANT la naissance du sauveur Jésus, tout ce qu'il y avoit de gens de bien sur la terre, qui vivoient attendant la rédemption d'Israël, ne faisoient autre chose que soupirer après sa venue; et par des vœux ardens, pressoient le Père éternel d'envoyer bientôt à son peuple son unique libérateur : que si parmi leurs désirs il leur paroissoit quelque signe que ce temps bienheureux approchât, il n'est pas croyable avec combien de transports toutes les puissances de leurs ames éclatoient en actions de grâces. Si donc ils eussent appris à la naissance de la sainte Vierge qu'elle devoit être sa mère, combien l'auroient-ils embrassée, et quel auroit été l'excès de leur ravissement,

dans l'espérance qu'ils auroient conçue d'être présens à ce jour si beau, auquel le Désiré des nations commenceroit à paroître au monde? Ainsi ces peuples aveugles, qui, pour être trop passionnés admirateurs de cette lumière qui nous éclaire, défèrent des honneurs divins au soleil qui en est le père, commencent à se réjouir sitôt qu'ils découvrent au ciel son avant-courrière l'aurore. C'est pourquoi, ô heureuse Marie, nous qui leur avons succédé, nous prenons part à leurs sentimens : mus d'un pieux respect pour celui qui vous a choisie, nous venons honorer votre lumière naissante, et couronner votre berceau, non certes de lis et de roses, mais de ces fleurs sacrées que le Saint-Esprit fait éclore; je veux dire, de saints désirs et de sincères louanges.

Monseigneur, c'est la seule chose que vous entendrez de moi aujourd'hui. L'histoire parlera assez de vos grandes et illustres journées, de vos siéges si mémorables, de vos fameuses expéditions, et de toute la suite de vos actions immortelles. Pour moi, je vous l'avoue, Monseigneur, si j'avois à louer quelque chose, je parlerois bien plutôt de cette piété véritable, qui vous fait humblement déposer au pied des autels cet air majestueux, et cette pompe qui vous environne. Je louerois hautement la sagesse de votre choix, qui vous a fait souhaiter d'avoir dans votre maison l'exemple d'une vertu si rare, par lequel nous pouvons convaincre les esprits les plus libertins, qu'on peut conserver l'innocence parmi les plus grandes faveurs de la Cour, et dans une prudente conduite, une simplicité chrétienne. Je dirois de plus, Monseigneur, que votre généreuse

bonté vous a gagné pour jamais l'affection de ces peuples; et si peu que je voulusse m'étendre sur ce sujet, je le verrois confirmé par des acclamations publiques. Mais encore qu'il soit vrai que l'on vous puisse louer, vous et cette incomparable duchesse, sans aucun soupçon de flatterie; en la place où je suis, il faut que j'en évite jusqu'à la moindre apparence. Je sais que je dois ce discours, et vous vos attentions à la très-heureuse Marie. Ce n'est donc plus à vous que je parle, sinon pour vous conjurer, Monseigneur, de joindre vos prières aux miennes et à celles de tout ce peuple; afin qu'il plaise à Dieu m'envoyer son Saint-Esprit, par l'intercession de sa sainte Epouse, que nous allons saluer par les paroles de l'ange : *Ave*.

Pour procéder avec ordre, réduisons tout cet entretien à quelques chefs principaux. Je dis, ô aimable Marie, que vous serez à jamais bienheureuse d'être mère de mon Sauveur : car, étant mère de Jésus-Christ, vous aurez pour lui une affection *sans* égale; ce sera votre premier avantage. Aussi vous aimera-t-il d'un amour qui ne souffrira point de comparaison; c'est votre seconde prérogative. Cette sainte société que vous aurez avec lui, vous unira pour jamais très-étroitement à son Père; voilà votre troisième excellence. Enfin, dans cette union avec le Père éternel, vous deviendrez la mère des fidèles qui sont ses enfans, et les frères de votre Fils; c'est par ce dernier privilége que j'acheverai ce discours.

Je vous vois surpris, ce me semble; peut-être que vous jugez que ce sujet est trop vaste, et que mon

discours sera trop long, ou du moins embarrassé d'une matière si ample ; et toutefois il n'en sera pas ainsi, moyennant l'assistance divine. Nous avancerons pas à pas pour ne point confondre les choses, établissant par des raisons convaincantes la dignité de Marie sur sa maternité glorieuse : et encore que je reconnoisse que ces vérités sont très-hautes, je ne désespère pas de les déduire aujourd'hui avec une méthode facile. J'avoue que c'est me promettre beaucoup ; et à Dieu ne plaise, fidèles, que je l'attende de mes propres forces : j'espère que ce grand Dieu, qui inspire qui il lui plaît, me donnera la grâce aujourd'hui de glorifier son saint nom en la personne de la sainte Vierge. Le Père s'intéressera pour sa Fille bien-aimée ; le Fils pour sa chère mère ; le Saint-Esprit pour sa chaste épouse. Animé d'une si belle espérance, que puis-je craindre dans cette entreprise ? J'entre donc en matière avec confiance ; chrétiens, rendez-vous attentifs.

PREMIER POINT (*).

Dites-moi, je vous prie, chrétiens, après les choses que vous avez ouïes, quelle opinion avez-vous de cet aimable enfant qui vient de naître ? quel sera-t-il à votre avis dans le progrès de son âge ? *Quis, putas, puer iste erit?* Pour moi, je ne puis que je ne m'écrie : O Fille, mille et mille fois bienheureuse d'être

(*) Bossuet, pour commencer son discours, renvoie ici à un sermon sur la compassion de la sainte Vierge, imprimé dans le tome XIII, et il se proposoit d'en prendre depuis l'alinéa, *Je dis donc*, page 209, jusqu'à l'alinéa, *Et que dirai-je*, etc. exclusivement, page 216. (*Edit. de Versailles.*)

sera élancée par une plus grande impétuosité de désirs. Que si le grand apôtre saint Paul, frappé au vif en son ame de l'amour de notre Seigneur, brûle d'une telle impatience de l'aller embrasser en sa gloire, qu'il voudroit voir bientôt ruinée cette vieille masure du corps, qui le sépare de Jésus-Christ; *Cupio dissolvi et esse cum Christo* (1); jugez des inquiétudes et des douces émotions que peut ressentir le cœur d'une mère. Le jeune Tobie, par une absence d'un an, perce celui de sa mère d'inconsolables douleurs (2) : quelle différence entre mon Sauveur et Tobie!

S'il est donc vrai, saint enfant qui nous fournissez aujourd'hui un sujet de méditation si pieux, s'il est vrai que votre grandeur doive croître selon la mesure de vos désirs, quelle place assez auguste vous pourra-t-on trouver dans le ciel? Ne faudra-t-il pas que vous passiez toutes les hiérarchies angéliques pour courir à notre Sauveur? C'est là qu'ayant laissé bien loin au-dessous de vous tous les ordres des prédestinés: toute éclatante de gloire, et attirant sur vous les regards de toute la cour céleste, vous irez prendre place près du trône de votre cher Fils, pour jouir à jamais de ses plus secrètes faveurs. C'est là qu'étant charmée d'une ravissante douceur dans ses embrassemens si ardemment désirés, vous parlerez à son cœur avec une efficacité merveilleuse. Eh! quel autre que vous aura plus de pouvoir sur ce cœur; puisque vous y trouverez une si fidèle correspondance; je veux dire l'amour filial, qui sera

(1) *Phil.* I. 23. — (2) *Tob.* V. 23 *et seq.*

d'intelligence

d'intelligence avec l'amour maternel, qui s'avancera pour le récevoir, et qui préviendra ses désirs?

Nous voilà tombés insensiblement sur l'amour dont le Fils de Dieu honore la sainte Vierge. Fidèles, que vous en dirai-je? Si je n'ai pu dépeindre l'affection de la mère selon son mérite, je pourrai encore moins vous représenter celle du Fils; parce que je suis assuré qu'autant que notre Seigneur surpasse la sainte Vierge en toute autre chose, d'autant est-il meilleur fils qu'elle étoit bonne mère. Mais en demeurerons-nous là, chrétiens? Cherchons, cherchons encore quelque puissante considération dans la doctrine des Evangiles; c'est la seule qui touche les cœurs : une seule parole de l'Evangile a plus de pouvoir sur nos ames, que toute la véhémence et toutes les inventions de l'éloquence profane. Disons donc, avec l'aide de Dieu, quelque chose de l'Evangile : et qu'y pouvons-nous voir de plus beau, que ces admirables transports avec lesquels le Seigneur Jésus a aimé la nature humaine? Permettez-moi en ce lieu une brève digression : elle ne déplaira pas à Marie, et ne sera pas inutile à votre instruction ni à mon sujet.

Certes, ce nous doit être une grande joie de voir que notre Sauveur n'a rien du tout dédaigné de ce qui étoit de l'homme : il a tout pris, excepté le péché; je dis tout, jusqu'aux moindres choses, tout jusqu'aux plus grandes infirmités. Je ne le puis pardonner à ces hérétiques, qui, ayant osé nier la vérité de sa chair, ont nié par conséquent que ses souffrances et ses passions fussent véritables. Ils se privoient eux-mêmes d'une douce consolation : au lieu

que reconnoissant que toutes ces choses sont effectives, quelque affliction qui me puisse arriver, je serai toujours honoré de la compagnie de mon Maître. Si je souffre quelque nécessité, je me souviens de sa faim et de sa soif, et de son extrême indigence : si l'on fait tort à ma réputation, « il a été » rassasié d'opprobres », comme il est dit de lui (1) : si je me sens abattu par quelques infirmités, il en a souffert jusqu'à la mort : si je suis accablé d'ennuis, que je m'en aille au jardin des Olives, je le verrai dans la crainte, dans la tristesse, dans une telle consternation, qu'il sue sang et eau dans la seule appréhension de son supplice. Je n'ai jamais ouï dire que cet accident fût arrivé à d'autres personnes qu'à lui ; ce qui me fait dire que jamais homme n'a eu les passions ni si tendres, ni si délicates, ni si fortes que mon Sauveur, bien qu'elles aient toujours été extrêmement modérées ; parce qu'elles étoient parfaitement soumises à la volonté de son Père.

Mais de là, me direz-vous, que s'ensuit-il pour le sujet que nous traitons ? c'est ce qu'il m'est aisé de vous faire voir. Quoi donc, notre Maître se sera si franchement revêtu de ces sentimens de foiblesse, qui sembloient en quelque façon être indignes de sa personne ; ces langueurs extrêmes, ces vives appréhensions, il les aura prises si pures, si entières, si sincères ; et que sera-ce après cela de l'affection envers les parens ; étant très-certain que dans la nature même il n'y a rien de plus naturel, de plus équitable, de plus nécessaire, particulièrement à l'égard d'une mère telle qu'étoit l'heureuse Marie ? Car enfin, elle

(1) *Thren.* III. 30.

étoit la seule en ce monde à qui il eût obligation de la vie; et j'ose dire de plus qu'en recevant d'elle la vie, il lui est redevable et d'une partie de sa gloire, et même en quelque façon de la pureté de sa chair : de sorte que cet avantage, qui ne peut convenir à aucune autre mère qu'à celle dont nous parlons, l'obligeoit d'autant plus à redoubler ses affections.

Et n'appréhendez pas, chrétiens, que je veuille déroger à la grandeur de mon Maître par cette proposition, qui n'en est pas moins véritable, bien qu'elle paroisse peut-être un peu extraordinaire, du moins au premier abord : mais je prétends l'établir sur une doctrine si indubitable de l'admirable saint Augustin, que les esprits les plus contentieux seront contraints d'en demeurer d'accord. Ce grand homme, considérant que la concupiscence se mêle dans toutes les générations ordinaires, ce qui n'est que trop véritable pour notre malheur, en tire cette conséquence : que cette maudite concupiscence, qui corrompt tout ce qu'elle touche, infecte tellement la matière qui se ramasse pour former nos corps, que la chair qui en est composée en contracte aussi une corruption nécessaire. C'est pourquoi dans la résurrection, où nos corps seront tout nouveaux, c'est-à-dire, tout éclatans et tout purs, ils renaîtront, non de la volonté de l'homme ni de la volonté de la chair, mais du souffle de l'Esprit de Dieu, qui prendra plaisir de les animer quand ils auront laissé à la terre les ordures de leur première génération. Or, comme ce n'est pas ici le lieu d'éclaircir cette vérité, je me contenterai de vous dire, comme pour une preuve infaillible, que c'est la doctrine

de saint Augustin, que vous trouverez merveilleusement expliquée en mille beaux endroits de ses excellens écrits, particulièrement dans ses savans livres contre Julien.

Cela étant ainsi, remarquez exactement, s'il vous plaît, ce que j'infère de cette doctrine. Je dis que si ce commerce ordinaire, parce qu'il a quelque chose d'impur, fait passer en nos corps un mélange d'impureté; nous pouvons assurer au contraire, que le fruit d'une chair virginale tirera d'une racine si pure une pureté merveilleuse. Cette conséquence est certaine, et c'est une doctrine constante que le saint évêque Augustin a prise dans les Ecritures (1): et d'autant que le corps du Sauveur, je vous prie, suivez sa pensée; d'autant, dis-je, que le corps du Sauveur devoit être plus pur que les rayons du soleil, de là vient, dit ce grand personnage, qu'il s'est choisi dès l'éternité une mère vierge, afin qu'elle l'engendrât sans aucune concupiscence par la seule vertu de la foi : *Ideo virginem matrem, piâ fide sanctum germen in se fieri promerentem, de qua crearetur elegit* (*).

Après ces grands avantages qui sont préparés à Marie, ô Dieu, quel sera un jour cet enfant? *Quis, putas, puer iste erit?* Heureuse mille et mille fois d'aimer si fort le Sauveur, d'être si fort aimée du Sauveur. Aimer le Fils de Dieu, c'est une grâce que

(1) *De Pecc. merit. lib.* II, *n.* 38, *tom.* X, *col.* 61.

(*) L'auteur renvoie encore ici au second sermon sur la compassion de la sainte Vierge, déjà cité. *Voyez* tome XIII, page 218, jusqu'à ces mots : *De sa chair et de son sang?* page 219, ligne 16. (*Edit. de Versailles.*)

les hommes ne reçoivent que de lui-même; et parce que Marie est sa mère, et qu'une mère aime naturellement ses enfans, ce qui est grâce pour tous les autres, lui est comme passé en nature. D'autre part, être aimé du Fils de Dieu, est une pure libéralité dont il daigne honorer les hommes; et parce qu'il est Fils de Marie, et qu'il n'y a point de fils qui ne soit obligé de chérir sa mère, ce qui est libéralité pour les autres, à l'égard de la sainte Vierge devient une obligation. S'il l'aime de cette sorte, il faudra par nécessité qu'il lui donne : il ne lui pourra donner autre chose que ses propres biens. Les biens du Fils de Dieu sont les vertus et les grâces; c'est son sang innocent qui les fait inonder sur les hommes : et à quel autre pensez-vous qu'il donneroit plus de part à son sang, qu'à celle dont il a tiré tout son sang? Pour moi, il me semble que ce sang précieux prenoit plaisir de ruisseler pour elle à gros bouillons sur la croix, sentant bien qu'en elle étoit la source de laquelle il étoit premièrement découlé. Bien plus, ne savons-nous pas que le Père éternel ne peut s'empêcher d'aimer tout ce qui touche de près à son Fils? N'est-ce pas en sa personne que le ciel et la terre s'embrassent et se réconcilient? N'est-il pas le nœud éternel des affections de Dieu et des hommes? N'est-ce pas là toute notre gloire, et le seul fondement de nos espérances? Comment n'aimera-t-il donc pas la très-heureuse Marie, qui vivra avec son Fils dans une société si parfaite? Tout cela semble établi sur des maximes inébranlables. Mais d'autant que quelques-uns pourroient se persuader que cette sainte société n'a point d'autres liens que ceux de la

chair et du sang, mettons la dernière main à l'ouvrage que nous avons commencé : faisons voir en ce lieu, comme nous l'avons promis, avec quels avantages la sainte Vierge est entrée dans l'alliance du Père éternel par sa maternité glorieuse.

SECOND POINT.

C'est ici le point le plus haut et le plus difficile de tout le discours d'aujourd'hui, pour lequel toutefois il ne sera pas besoin de beaucoup de paroles; parce que nos raisonnemens précédens en facilitent l'entrée, et que ce ne sera que comme une suite de nos premières considérations. Or, pour vous expliquer ma pensée, j'ai à vous proposer une doctrine sur laquelle il est nécessaire d'aller avec retenue, de peur de tomber dans l'erreur; et plût à Dieu que je pusse la déduire aussi nettement qu'elle me semble solide. Voici donc de quelle façon je raisonne : cet amour de la Vierge, dont je vous parlois tout à l'heure, ne s'arrêtoit pas à la seule humanité de son Fils. Non, certes, il alloit plus avant; et par l'humanité, comme par un moyen d'union, il passoit à la nature divine, qui en est inséparable. C'est une haute théologie qu'il nous faut tâcher d'éclaircir par quelque chose de plus intelligible. N'est-il pas vrai qu'une bonne mère aime tout ce qui touche à la personne de son fils? J'ai déjà dit cela bien des fois, et je ne le recommence pas sans raison. Je sais bien qu'elle va quelquefois plus avant, qu'elle porte son amitié jusqu'à ses amis, et généralement à toutes les choses qui lui appartiennent; mais particulièrement pour ce qui regarde la propre personne de son fils :

vous savez qu'elle y est sensible au dernier point. Je vous demande maintenant : qu'étoit la divinité au Fils de Marie? comment touchoit-elle à sa personne? lui étoit-elle étrangère? Je ne veux point ici vous faire de questions extraordinaires; j'interpelle seulement votre foi : qu'elle me réponde. Vous dites tous les jours en récitant le Symbole, que vous croyez en Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui est né de la vierge Marie : celui que vous reconnoissez pour le Fils de Dieu tout-puissant, et celui qui est né de la Vierge, sont-ce deux personnes? Sans doute ce n'est pas ainsi que vous l'entendez. C'est le même qui étant Dieu et homme, selon la nature divine est le Fils de Dieu, et selon l'humanité le Fils de Marie. C'est pourquoi nos saints Pères ont enseigné que la Vierge est mère de Dieu. C'est cette foi, chrétiens, qui a triomphé des blasphêmes de Nestorius, et qui jusqu'à la consommation des siècles fera trembler les démons. Si je dis après cela que la bienheureuse Marie aime son Fils tout entier, quelqu'un de la compagnie pourra-t-il désavouer une vérité si plausible? Par conséquent ce Fils qu'elle chérissoit tant, elle le chérissoit comme un homme-Dieu : et d'autant que ce mystère n'a rien de semblable sur la terre, je suis contraint d'élever bien haut mon esprit, pour avoir recours à un grand exemple, je veux dire, à l'exemple du Père éternel.

Depuis que l'humanité a été unie à la personne du Verbe, elle est devenue l'objet nécessaire des complaisances du Père. Ces vérités sont hautes, je l'avoue; mais comme ce sont des maximes fondamentales du christianisme, il est important qu'elles

soient entendues de tous les fidèles; et je ne veux rien avancer, que je n'en allègue la preuve par les Ecritures. Dites-moi, s'il vous plaît, chrétiens, quand cette voix miraculeuse éclata sur le Thabor de la part de Dieu : « Celui-ci est mon Fils bien-» aimé dans lequel je me suis plu (1) »; de qui pensez-vous que parlât le Père éternel? n'étoit-ce pas de ce Dieu revêtu de chair, qui paroissoit tout resplendissant aux yeux des apôtres? Cela étant ainsi, vous voyez bien, par une déclaration si authentique, qu'il étend son amour paternel jusqu'à l'humanité de son Fils; et qu'ayant uni si étroitement la nature humaine avec la divine, il ne les veut plus séparer dans son affection. Aussi est-ce là, si nous l'entendons bien, tout le fondement de notre espérance, quand nous considérons que Jésus, qui est homme tout ainsi que nous, est reconnu et aimé de Dieu comme son Fils propre.

Ne vous offensez pas, si je dis qu'il y a quelque chose de pareil dans l'affection de la sainte Vierge, et que son amour embrasse tout ensemble la divinité et l'humanité de son Fils, que la main puissante de Dieu a si bien unies : car Dieu, par un conseil admirable, ayant jugé à propos que la Vierge engendrât dans le temps celui qu'il engendre continuellement dans l'éternité, il l'a par ce moyen associée en quelque façon à sa génération éternelle. Fidèles, entendez ce mystère. C'est l'associer à sa génération, que de la faire mère d'un même Fils avec lui. Partant, puisqu'il l'a comme associée à sa génération éternelle, il étoit convenable qu'il coulât

(1) *Matth.* XVII. 5.

en même temps dans son sein quelque étincelle de cet amour infini qu'il a pour son Fils; cela est bien digne de sa sagesse. Comme sa providence dispose toutes choses avec une justesse admirable, il falloit qu'il imprimât dans le cœur de la sainte Vierge une affection qui passât de bien loin la nature, et qu'il allât jusqu'au dernier degré de la grâce; afin qu'elle eût pour son Fils des sentimens dignes d'une mère de Dieu, et dignes d'un homme-Dieu.

Après cela, ô Marie, quand j'aurois l'esprit d'un ange et de la plus sublime hiérarchie, mes conceptions seroient trop ravalées, pour comprendre l'union très-parfaite du Père éternel avec vous. « Dieu » a tant aimé le monde, dit notre Sauveur (1), qu'il » lui a donné son Fils unique ». Et en effet, comme remarque l'apôtre (2), « nous donnant son Fils, ne » nous a-t-il pas donné toute sorte de biens avec » lui » ? que s'il nous a fait paroître une affection si sincère, parce qu'il nous l'a donné comme maître et comme Sauveur; l'amour ineffable qu'il avoit pour vous, lui a fait concevoir bien d'autres desseins en votre faveur. Il a ordonné qu'il fût à vous en la même qualité qu'il lui appartient; et pour établir avec vous une société éternelle, il a voulu que vous fussiez la mère de son Fils unique, et être le Père du vôtre. O prodige! ô abîme de charité! quel esprit ne se perdroit pas dans la considération de ces complaisances incompréhensibles qu'il a eues pour vous, depuis que vous lui touchez de si près par ce commun Fils, le nœud inviolable de votre sainte alliance, le gage de vos affections mutuelles, que

(1) *Joan.* III. 16. — (2) *Rom.* VIII. 32.

vous vous êtes donné amoureusement l'un à l'autre; lui, plein d'une divinité impassible; vous, revêtu, pour lui obéir, d'une chair mortelle.

Croissez donc, ô heureux enfant, croissez à la bonne heure; que le ciel propice puisse faire tomber sur votre tête innocente les plus douces de ses influences. Croissez; et puissent bientôt toutes les nations de la terre venir adorer votre Fils! puisse votre gloire être reconnue de tous les peuples du monde, auxquels votre enfantement donnera une paix éternelle! Pour nous, mus d'un pieux respect pour celui qui vous a choisie, nous venons honorer votre lumière naissante, et jeter sur votre berceau non des roses et des lis, mais des bouquets sacrés de désirs ardens et de sincères louanges. Certes, je l'avoue, Vierge sainte, celles que je vous ai données sont beaucoup au-dessous de vos grandeurs, et beaucoup au-dessous de mes vœux; et toutefois je me sens ébloui d'avoir si long-temps contemplé, quoiqu'à travers tant de nuages, ce haut éclat qui vous environne; je suis contraint de baisser la vue. Mais comme nos foibles yeux, éblouis des rayons du soleil dans l'ardeur de son midi, l'attendent quelquefois pour le regarder plus à leur aise lorsqu'il penche sur son couchant, dans lequel il semble à nos sens qu'il descende plus près de la terre; ainsi étant étonné, ô Vierge admirable, d'avoir osé vous considérer si long-temps dans cette qualité éminente de Mère de Dieu, qui vous approche si près de la majesté divine, et vous élève si fort au-dessus de nous; il faut, pour me remettre, que je vous considère un moment dans la qualité de Mère des fidèles, qui

vous abaisse jusqu'à nous par une miséricordieuse condescendance, et vous fait, pour ainsi dire, descendre jusqu'à nos foiblesses, auxquelles vous compatissez avec une piété maternelle. Je ne m'éloignerai point des principes que j'ai posés; mais il faut que je tâche d'en tirer quelques instructions. Achevons, chrétiens, achevons; il est temps désormais de conclure.

Intercédez pour nous, ô sainte et bienheureuse Marie : car, comme dit votre dévot saint Bernard (1), quelle autre peut, plutôt que vous, parler au cœur de notre Seigneur Jésus-Christ? Vous y avez une fidèle correspondance; je veux dire, l'amour filial qui viendra accueillir l'amour maternel, et même qui préviendra ses désirs : et partant, que ne devons-nous point espérer de vos pieuses intercessions?

Certes, fidèles, il n'est pas croyable quelle utilité il nous en revient, et c'est avec beaucoup de raison que l'Eglise, répandue par toute la terre, nous exhorte à nous mettre sous sa protection spéciale. Mais toutefois je ne craindrai point de vous dire, que plusieurs se trompent dans la dévotion de la Vierge: plusieurs croient lui être dévots, qui ne le sont pas : plusieurs l'appellent mère, qu'elle ne reconnoît pas pour enfans : plusieurs implorent son assistance, à qui cette Vierge très-pure n'accorde pas le secours de ses prières. Apprenez donc, chrétiens, apprenez quelle est la vraie dévotion pour la sainte Vierge; de peur que, ne l'ayant pas comme il faut, vous

(1) *Ad B. Virg. Serm. Panegyr. n. 7, int. op. S. Bern. tom.* II, *col.* 690.

ne perdiez toute l'utilité d'une chose qui pourroit vous être très-fructueuse.

Quand l'Eglise invite tous ses enfans à se recommander aux prières des saints qui règnent avec Jésus-Christ, elle considère, sans doute, que nous en retirons divers avantages très-importans. Mais je ne craindrai point de vous assurer que le plus grand de tous, c'est qu'en honorant leurs vertus, cette pieuse commémoration nous enflamme à imiter l'exemple de leur bonne vie : autrement, c'est en vain, chrétiens, que nous choisissons pour patrons ceux dont nous ne voulons pas être les imitateurs. « Il faut, » dit saint Augustin, qu'ils trouvent en nous quel» ques traces de leurs vertus, pour qu'ils daignent » s'intéresser pour nous auprès du Seigneur » : *Debent enim in nobis aliquid recognoscere de suis virtutibus, ut pro nobis dignentur Domino supplicare* (1) : de sorte que c'est une prétention ridicule, de croire que la très-sainte Mère de Dieu admette au nombre de ses enfans, ceux qui ne tâchent pas de se conformer à ce beau et admirable exemplaire.

Et qu'imiterons-nous particulièrement de la sainte Vierge, si ce n'est cet amour si fort et si tendre, qu'elle a eu pour notre Seigneur Jésus-Christ, qui est, comme vous avez vu, la plus vive source des excellences et des perfections de Marie? d'ailleurs que pouvons-nous faire qui lui plaise plus, que d'attacher toutes nos affections à celui qui a été et sera éternellement toutes ses délices? enfin, qu'y a-t-il qui nous soit ni plus nécessaire, ni plus honorable, ni plus doux et plus agréable que cet amour? Quelle

(1) *Serm. de Symbolo, cap.* XIII ; *in Append. tom.* VI, *col.* 282.

plus grande nécessité que d'aimer celui dont il est écrit : « Si quelqu'un n'aime pas notre Seigneur » Jésus-Christ, qu'il soit anathême (1) »? Et quel plus grand honneur, que d'aimer un Dieu? et quelle plus ravissante douceur, que d'aimer uniquement un Dieu-homme?

Certes, fidèles, rien n'est plus vrai; Dieu est infiniment aimable en lui-même : mais quand je considère ce Dieu fait homme, je me perds, et je ne sais plus ni que dire ni que penser; et je conçois, ce me semble, sensiblement que je suis la plus méchante, la plus déloyale, la plus ingrate, la plus méprisable des créatures, si je ne l'aime par-dessus toutes choses. Car qu'est-ce, fidèles, que ce Dieu Jésus? qu'est-ce autre chose qu'un Dieu nous cherchant, un Dieu se familiarisant avec nous, un Dieu brûlant d'amour pour nous, un Dieu se donnant à nous tout entier, et qui, se donnant à nous tout entier, pour toute récompense ne veut que nous? Ingrat mille et mille fois qui ne l'aime pas : malheureux et infiniment malheureux qui ne l'aime pas, et qui ne comprend pas combien doux est cet amour aux ames pieuses. Fidèles, nous devrions être honteux de ce que le seul nom de Jésus n'échauffe pas incontinent nos esprits, de ce qu'il n'attendrit pas nos affections.

Donc si vous voulez plaire à Marie, faites tout our Jésus; vivez en Jésus, vivez de Jésus : c'est l'unique moyen de gagner le cœur de cette bonne ière, si vous imitez son affection. Elle est mère de ésus-Christ; nous sommes ses membres : elle a onçu la chair de Jésus; nous la recevons : son sang

(1) *I. Cor.* XVI, 22.

est coulé dans nos veines par les sacremens; nous en sommes lavés et nourris : et Jésus lui-même, comme on lui disoit : « Votre mère et vos frères vous » cherchent », étend ses mains à ses disciples, disant : « Voilà ma mère, voilà mes frères; et celui » qui fait la volonté de mon Père céleste, celui-là » est mon frère, et ma sœur et ma mère (1) ». O douces et ravissantes paroles, les fidèles sont ses frères! ce n'est pas assez; ils sont ses frères et ses sœurs : c'est trop peu; ils sont ses frères, ses sœurs et sa mère. Non, mes Frères, notre Sauveur nous aime si fort, qu'il ne refuse avec nous aucun titre d'affinité, ni aucun degré d'alliance : il nous donne quel nom il nous plaît; nous lui touchons de si près qu'il nous plaît, pourvu que nous fassions la volonté de son Père céleste. Et quelle est la volonté du Père céleste, sinon que nous aimions son bien-aimé? « Celui-ci, dit-il (2), est mon Fils bien-aimé, dans » lequel je me suis plu dès l'éternité ». Tout lui plaît en Jésus, et rien ne lui plaît qu'en Jésus, et il ne reconnoît pas pour siens ceux qui ne consacrent pas leur cœur à Jésus.

Ah! que je vous demande, fidèles, le faisons-nous? Notre Sauveur a dit : « Si quelqu'un veut me suivre, » qu'il renonce à soi-même (3) ». Qui de nous a renoncé à soi-même? « Tous cherchent leurs pro» pres intérêts, et non ceux de Jésus-Christ » *Omnes quæ sua sunt quærunt, non quæ Jesu Christi* (4). Avez-vous jamais bien compris quel ouvrage c'est, et de quelle difficulté, que de renoncer

(1) *Marc.* III. 32, 33, 34, 35. — (2) *Matth.* III. 17. — (3) *Ibid.* XVI. 24. — (4) *Philip.* II. 21.

à soi-même? Vous avez, dites-vous, quitté les mauvaises inclinations aux plaisirs mortels : Dieu vous en fasse la grâce par sa bonté. Mais une injure vous est demeurée sur le cœur; vous en poursuivez la vengeance : vous n'avez point renoncé à vous-même. Mais j'ai surmonté ce mauvais désir; c'est tout ce que Jésus-Christ demande de moi. Nullement, ne vous y trompez pas; ce n'est pas assez : recherchez les secrets de vos consciences; peut-être que l'avarice, peut-être que ce poison subtil de la vaine gloire, peut-être qu'un certain repos de la vie, un vain désir de plaire au monde, et cette inclination si naturelle aux hommes de s'élever toujours au-dessus des autres, ou quelque autre affection pareille règne en vous. Si cela est ainsi, vous n'avez point renoncé à vous-mêmes. Bref, considérez, chrétiens, nous sommes au milieu d'une infinité d'objets qui nous sollicitent sans cesse : tant qu'il y a une fibre de notre cœur qui est attachée aux choses mortelles, nous n'avons point renoncé à nous-mêmes; et par conséquent nous ne suivons pas celui qui a dit : « Si quelqu'un » veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même ». Et si nous ne le suivons pas, où en sommes-nous?

Qui est donc celui, direz-vous, qui a vraiment renoncé à soi-même? Celui qui méprise le siècle présent, qui ne craint rien tant que de s'y plaire, qui regarde cette vie comme un exil; « qui use des biens qu'elle » nous présente comme n'en usant pas, considérant » sans cesse que la figure de ce monde passe (1) »; qui soupire après Jésus-Christ, qui croit n'avoir aucun vrai bien ni aucun repos, jusqu'à ce qu'il

(1) *I. Cor.* VII. 31.

soit avec lui. Celui-là a renoncé à soi-même, et peut présenter à Jésus un cœur qui lui sera agréable; parce qu'il ne brûle que pour lui seul. Si nous n'avons pas atteint cette perfection, comme sans doute nous en sommes bien éloignés, tendons-y du moins de toutes nos forces, si nous voulons être appelés chrétiens. Vivant ainsi, fidèles, vous pourrez prier la Vierge, avec confiance, qu'elle présente vos oraisons à son fils Jésus : vous serez ses véritables enfans en notre Seigneur Jésus-Christ : vous l'aimerez; elle vous aimera pour notre Seigneur Jésus-Christ; elle priera pour vous au nom de son fils Jésus-Christ; elle vous obtiendra la jouissance parfaite de son fils notre Seigneur Jésus-Christ, qui est l'unique félicité. *Amen.*

PRÉC

PRÉCIS D'UN SERMON

POUR LE MÊME JOUR.

Avantages qui discernent la naissance de Marie : biens qu'elle nous apporte.

Parmi tant de solennités par lesquelles la sainte Eglise rend hommage à la dignité de la très-heureuse Marie, les deux principales de toutes sont sa Nativité bienheureuse, et son Assomption triomphante : la première la donne à la terre; la seconde la donne au ciel. C'est pourquoi nous honorons ces deux jours d'une dévotion particulière; et l'estime que nous faisons ~~d'un si grand présent, nous oblige~~ à nous réjouir, soit que le ciel la donne à la terre, soit que la terre la rende au ciel. Mais ce dernier jour, ce jour de triomphe est plutôt la fête des anges, et la sainte Nativité est la fête des hommes : et quoique la société bienheureuse qui unit l'Eglise, qui voyage en terre, avec les citoyens immortels de la céleste Jérusalem, [leur rende tous les biens communs;] néanmoins nous devons, ce semble, sentir plus de joie de la Nativité de Marie, puisque c'est véritablement notre fête. Célébrons donc [cette solennité avec un saint transport,] et implorons [avec confiance le secours de la mère de notre divin Sauveur.] *Ave.*

Encore que les hommes, enflés par la vanité, tâchent de se séparer les uns des autres, il ne laisse pas d'être véritable que la nature les a faits égaux, en les formant tous d'une même boue. Quelque inégalité qu'il paroisse entre les conditions, il ne peut pas y avoir grande différence entre de la boue et de la boue, entre pourriture et pourriture, mortalité et mortalité. Les hommes combattent, autant qu'ils peuvent, cette égalité, et tâchent d'emporter le dessus et la préséance par les honneurs, par les charges, par les richesses ou par le crédit; et ces choses ont acquis tant d'estime parmi les hommes, qu'elles leur font oublier cette égalité naturelle de leur commune mortalité, et font qu'ils regardent les hommes leurs semblables, comme s'ils étoient d'un autre ordre inférieur au leur. Mais la nature, pour conserver ses droits, et pour dompter l'arrogance humaine, a voulu imprimer deux marques, par lesquelles tous les hommes fussent contraints de reconnoître leur égalité; l'une en la naissance, et l'autre en la mort; l'une au berceau, et l'autre au sépulcre; l'une au commencement, et l'autre à la fin; afin que l'homme, soit qu'il regarde devant, soit qu'il se retourne en arrière, voie toujours de quoi modérer son ambition, par ces marques de sa foiblesse et de son néant; et que cette infirmité du commencement et de la fin rendît le milieu plus modéré et plus équitable. *Nudus egressus sum de utero matris meæ, et nudus revertar illuc* (1) : « Je suis » sorti nu du ventre de ma mère, et je retournerai » nu dans le sein de la terre ».

(1) *Job.* I. 21.

C'est pourquoi l'Ecriture nous compare à des eaux coulantes : *Omnes quasi aqua dilabimur in terram* (1). Comme les fleuves, quelque inégalité qu'il y ait dans leur course, sont en cela tous égaux, qu'ils viennent tous d'une source petite, de quelque rocher ou de quelque motte de terre, et qu'ils perdent enfin tous leur nom et leurs eaux dans l'Océan; là on ne distingue plus ni le Rhin, ni le Danube d'avec les plus petites rivières et les plus inconnues : ainsi les hommes commencent de même; et après avoir achevé leur course, après avoir fait, comme des fleuves, un peu plus de bruit les uns que les autres, ils se vont tous enfin perdre et confondre dans ce gouffre infini de la mort ou du néant, où l'on ne trouve plus ni César, ni Alexandre, ni tous ces augustes noms qui nous séparent; mais la corruption et les vers, la cendre et la pourriture qui nous égalent.

[Il y a une entière] impossibilité à la nature de se discerner dans la vie et dans la mort. La seule puissance de Dieu le peut faire, comme maître de la nature : il l'a fait pour Marie; en sa mort, par amour, conservant son corps; en sa naissance, par les avantages qui nous y paroissent, et que j'ai à vous expliquer.

Deux choses discernent les hommes; le bien qu'ils reçoivent, et le bien qu'ils font : le premier honore leur abondance; le second leur libéralité. Reconnoissons donc la naissance de la sainte Vierge miraculeusement discernée des autres, par les biens qu'elle y a reçus, et par ceux qu'elle nous apporte.

(1) *II. Reg.* XIV. 14.

PREMIER POINT.

Comme l'homme est composé de deux parties, il y a aussi deux sources générales de tous les biens qu'il peut recevoir en sa naissance ; l'une, ce sont les parens ; et l'autre, c'est Dieu : car nous ne recevons que nos corps par le ministère de nos parens : mais l'ame est d'un ordre supérieur, et elle a cet avantage, qu'aucune cause naturelle ne la peut produire. Elle demande les mains de Dieu, et ne souffre pas un autre ouvrier : si bien que les causes secondes ne font que préparer la demeure à cette ame d'une origine céleste ; et après qu'elles ont disposé cette boue du corps, Dieu inspire le souffle de vie, c'est-à-dire, l'ame faite à son image, pour conduire et pour animer cette masse : de là donc ces deux sources. Voyons ce que Marie tire de l'une et de l'autre.

Pour cela, il faut entendre avant toutes choses quels étoient les parens de Marie. Pieux, chastes, charitables, vivant sans reproche dans la voie de Dieu. Il semble que cette sainteté s'arrête en ceux qui la possèdent, et qu'elle ne coule pas en leurs descendans : néanmoins il faut avouer que ce leur est un grand avantage. Saint Paul dit que « les enfans des fidèles sont saints (1) ; parce que, comme dit Tertullien, ils sont destinés à la sainteté, et par-là au salut » ; *Quia sanctitati designati, et per hoc etiam saluti* (2). Dieu favorise les enfans à cause des pères : Salomon à cause de David, les Israélites à cause d'Abraham, Isaac et Jacob. C'est un

(1) *I. Cor.* VII. 14. — (2) *De Anim. n.* 39.

grand avantage d'être consacré à Dieu, en naissant, par des mains saintes et innocentes. Mais il y a quelque chose de singulier en la nativité de Marie ; car elle est la fille des prières de ses parens : l'union spirituelle de leurs ames a impétré la bénédiction que Dieu a donnée à la chaste union de leur mariage ; et il étoit juste que Marie fût un fruit non tant de la nature que de la grâce ; qu'elle vînt plutôt du ciel que de la terre, et plutôt de Dieu que des hommes. Mais cela peut être commun à Marie avec beaucoup d'autres ; Samuel, saint Jean-Baptiste, etc. : à Samuel, Anne seule pria ; à saint Jean-Baptiste, Zacharie fut incrédule ; à Isaac, Sara se prit à rire : ici concours des deux parens ; Marie commence à les sanctifier et à les unir dans la charité.

Que dirons-nous donc de particulier ? Elle tire de ses parens cette noblesse ancienne, qui la fait descendre des rois et des patriarches. La noblesse semble être un bien naturel ; parce que nous l'apportons en naissant, non pas comme les richesses : il est de la nature de ceux qui sont plus précieux et plus estimés, en ce qu'on ne les peut acquérir. C'est le seul des avantages humains que le Fils de Dieu n'a pas voulu dédaigner, et c'est là ce qui la relève : car la noblesse dans les autres hommes n'est ordinairement qu'un titre inutile, qui ne sert de rien à ceux qui le portent, mais qui marque seulement la vertu de leurs ancêtres. Mais elle étoit nécessaire au Fils de Dieu, pour accomplir le mystère pour lequel il est envoyé du Père. Il falloit qu'il vînt des patriarches comme leur héritier, pour accomplir les promesses qui leur avoient été faites : il falloit qu'il vînt des

rois de Juda, afin de rendre à David la perpétuité de son trône, que tant d'oracles lui avoient promise: l'alliance sacerdotale [lui étoit nécessaire,] parce qu'il devoit être grand-prêtre.

La noblesse de Jésus vient de Marie; mais Marie a cela de commun avec beaucoup d'autres, et nous tâchons de la distinguer. Elle a en elle le sang des rois et des patriarches, avec une dignité particulière; parce qu'elle l'a pour le verser immédiatement en la personne de Jésus-Christ, et pour l'unir à celui pour lequel il a été tant de fois consacré et conservé entier et incorruptible, parmi tant de désolations et une si longue suite d'années. De même que dans une fontaine tous les tuyaux contiennent la même eau; mais le dernier par lequel elle rejaillit, la contient, ce semble, d'une manière plus noble; parce qu'il la contient pour la jeter bien haut au milieu des airs, et pour la verser dans le bassin de marbre ou de porphyre qu'on lui a richement orné et préparé avec tant de soin : ainsi ce sang des rois et des patriarches se rencontre dans la sainte Vierge comme dans le sacré canal, d'où il doit rejaillir plus haut même que sa source; puisqu'il doit être uni à Dieu même, par où il doit être reçu en la personne du Fils de Dieu comme dans un bassin sacré, où il doit recevoir sa dernière perfection; où étant consacré et purifié, il répandra sa pureté et sa noblesse par toute la terre, et dans toute la race des enfans d'Adam : noblesse divine et spirituelle, qui, au lieu d'être les enfans des hommes, nous fera devenir les enfans de Dieu.

Les biens qui viennent à Marie de la seconde

source, qui est Dieu, sont l'avantage de la sanctification, qui lui est commun avec saint Jean-Baptiste; mais qui lui est aussi personnel, en ce que cette grâce est plus parfaite en elle que dans saint Jean : grâce singulière pour Marie; comme en Jésus la grâce de chef, à cause de sa qualité singulière, [renferme suréminemment] la grâce de l'apostolat, la grâce de précurseur, celle de prophète, [toutes les grâces que reçoivent ses membres.] [Mais pourrions-nous expliquer dignement] les caractères particuliers de la grâce de mère de Dieu, [dont Marie a été favorisée ?] de quelle dignité [une grâce si étonnante ne relève-t-elle pas cette humble servante du Seigneur,] par l'union très-particulière [qu'elle lui procure avec le Sauveur dans] le mystère de l'incarnation ? grâce inexplicable, [que nous ne saurions bien comprendre.].

SECOND POINT.

~~Les avantages que Marie nous~~ apporte sont, l'espérance de voir bientôt Jésus-Christ, et de plus, l'espérance particulière d'obtenir [les secours qui nous sont nécessaires,] par l'intercession de cette mère très-charitable de Jésus-Christ et de ses enfans.

Une nuit épouvantable [couvroit toute la terre de ses ténèbres] avant la venue du Sauveur des ames : [mais à la naissance de Marie, nous commençons à voir la lumière.] « La nuit est déjà fort » avancée, et le jour approche » : *Nox præcessit, dies autem appropinquavit* (1). Aussi l'état de l'Evangile est-il comparé à la lumière : « Marchez comme

(1) *Rom.* XIII. 12.

» des enfans de lumière » : *Ut filii lucis ambulate* (1). Jusque-là on ne rencontroit de toutes parts que des ténèbres; ténèbres d'ignorance et d'infidélité parmi les gentils; ténèbres de figures, ombres épaisses parmi les Juifs : on ne connoissoit pas la vie ni la félicité éternelle. Jésus étoit la voie pour nous y conduire. La nuit [où nous étions enfoncés, étoit une nuit] sans repos; parce que le repos ne se trouve qu'en Jésus-Christ. « Venez à moi, nous dit- » il, vous tous qui êtes fatigués, et je vous soulagerai » : *Et ego reficiam vos* (2). De là vient que, comme des malades à qui la nuit ne donne pas le repos, et dont elle accroît le chagrin, les hommes s'écrioient : O si vous vouliez ouvrir les cieux et en descendre ! *Utinam dirumperes cælos et descenderes* (3) ! O lumière, quand vous verrons-nous, et quand viendrez-vous dissiper toutes ces ombres qui nous environnent ?

Marie vient pour nous apporter un commencement de lumière : ce n'est pas encore le jour; mais le jour sortira de son chaste sein. Nous ne voyons pas encore Jésus-Christ; mais nous voyons déjà en Marie ces grâces, ces vertus et ces dons qui le doivent attirer au monde. C'est le premier rayon qui commence à poindre; c'est le premier commencement du jour chrétien, en la naissance de la sainte Vierge. *Sicut in die, honestè ambulemus* (4) : « Mar- » chons avec bienséance, comme marchant durant » le jour ». Bientôt, bientôt ce divin soleil s'avancera à pas de géant, comme parle le divin Psalmiste,

(1) *Ephes.* v. 8. — (2) *Matth.* xi. 28. — (3) *Isai.* lxiv. 1. — (4) *Rom.* xiii. 13.

pour fournir sa carrière : *Exultavit ut gigas ad currendam viam* (1) ; et sortant, comme de son lit, du sein virginal de Marie, il portera sa lumière et sa chaleur du levant jusqu'au couchant.

Mais la bienheureuse Marie vient encore nous luire à propos contre l'obscurité du péché. Un homme et une femme nous avoient précipités dans le péché, et dans la mort éternelle : Dieu veut que nous soyons délivrés ; et pour cela, il destine une nouvelle Eve, aussi bien qu'un nouvel Adam ; afin que les deux sexes [concourent à notre délivrance.] Réjouissons-nous donc, chrétiens ; nous voyons déjà paroître au monde la moitié de notre espérance, la nouvelle Eve : il viendra bientôt ce nouvel Adam, pour accomplir avec Marie la chaste et divine génération des enfans de la nouvelle alliance.

Le caractère de la grâce maternelle est inexplicable : il commence dès la nativité de Marie. Le Fils éternel de Dieu n'eut pas plutôt vu, au sein de son Père, celle d'où il devoit prendre sa chair, qu'aussitôt il envoie son divin Esprit, pour prendre possession de ce divin temple, qui lui est préparé dès l'éternité, pour le consacrer de ses grâces, pour le rendre digne de lui dès ce premier moment. Il est à croire que les cieux s'ouvrirent, et que les anges coururent en foule pour honorer cette sainte Vierge, qui étoit choisie pour être leur reine, et dont ils reconnurent la grandeur future, par un caractère de gloire qui leur marquoit la faveur de Dieu. L'ange qui fut destiné pour sa conduite, fut envoyé avec des ordres tout singuliers : quelques-uns veulent

(1) *Ps.* XVIII. 6.

qu'il ait été d'un ordre supérieur. Mais n'entrons point dans ce secret; accourons seulement pour honorer [les excellentes prérogatives de Marie.] Ici deux écueils sont à éviter, l'impiété et la superstition.

Je sais bien, sainte Vierge, que votre grandeur n'a point empêché les bouches sacriléges des hérétiques de s'élever contre vous. Après avoir déchiré les entrailles de l'Eglise, qui étoit leur mère, ils se sont attaqués à la mère de leur Rédempteur; ils ont bien osé blasphémer contre lui, en niant votre perpétuelle virginité: et à présent que nous sommes assemblés pour admirer en vous les merveilles du Créateur, ils qualifient nos dévotions du titre d'idolâtrie: comme si vous étiez une idole sourde à nos vœux; ou si c'étoit mépriser la divinité, que de vous prier de nous la rendre propice par vos intercessions; ou bien si votre Fils se tenoit déshonoré des soumissions que nous vous rendons à cause de lui. Mais quoi que l'enfer puisse entreprendre, nous ne cesserons jamais de célébrer vos louanges; et toutes les fois que la suite des années nous ramènera vos saintes solennités, l'Eglise catholique, répandue par toute la terre, s'assemblera dans les temples du Très-haut, pour vous offrir, en unité d'esprit, les respects de tous les fidèles. Toujours nous vous sentirons propice à nos vœux; et quelque part du ciel où vous puissiez être élevée par-dessus tous les chœurs des anges, nos prières pénétreront jusqu'à vous, non point par la force des cris, mais par l'ardeur de la charité.

C'est à quoi je vous exhorte, peuples chrétiens: élevons d'un commun accord nos cœurs et nos voix

pour lui chanter un cantique de louanges. C'est vous qui êtes le refuge des pécheurs et la consolation des affligés. Lorsque Dieu, touché des misères du genre humain, envoya son Fils au monde, ce fut dans vos entrailles qu'il opéra cet ouvrage incompréhensible. Il donna Jésus-Christ aux hommes par votre moyen; mais s'il le leur donna comme Maître et comme Sauveur, l'amour éternel qu'il avoit pour vous, lui fit concevoir bien d'autres desseins en votre faveur. Il a ordonné qu'il fût à vous en la même qualité qu'il lui appartient; que vous engendrassiez dans le temps celui qu'il engendre continuellement dans l'éternité: et pour contracter avec vous une alliance immortelle, il a voulu que vous fussiez la mère de son Fils unique, et être le Père du vôtre. O prodige! ô abîme de charité! qui nous donnera des conceptions assez hautes pour représenter quelles amours, quelles complaisances il a eues pour vous, depuis que vous lui touchez de si près par ce nœud inviolable de votre sainte alliance, par ce commun Fils, le gage de vos affections mutuelles, que vous vous êtes donné amoureusement l'un à l'autre; lui, plein d'une divinité impassible; vous, revêtue, pour lui obéir, d'une chair mortelle. C'est vous que le Saint-Esprit a remplie d'un germe céleste par de chastes embrassemens; et se coulant d'une manière ineffable sur votre corps virginal, il y forma celui qui étoit l'espérance d'Israël et l'attente des nations; qui étant entré dans vos entrailles comme une douce rosée, en sortit comme une fleur de sa tige, ou comme un jeune arbrisseau d'une terre vierge, sans laisser, de façon ni d'autre, de vestige de son pas-

sage, pour accomplir ainsi cette prophétie de David : « Il descendra comme une pluie, et comme la rosée » qui dégouttera sur la terre (1) » ; et cette autre d'Isaïe : « Il s'élevera comme une fleur, et comme » une racine d'une terre desséchée (2) ».

Ainsi le Verbe divin, voulant racheter les hommes, emprunta de vous de quoi payer la justice de son Père ; et ne voyant point au monde de source plus belle, il puisa dans vos chastes flancs ce sang qui a lavé nos iniquités. C'est vous qui nous l'avez conservé dans sa tendre enfance : vous avez gouverné celui dont la sagesse administre tout l'univers ; et lorsqu'il fut arrivé à sa dernière heure, la Providence vous amena au pied de sa croix, pour participer de plus près à ce sacrifice. Ce fut là que le voyant déchiré de plaies, étendant ses bras à un peuple incrédule, pleurant et gémissant pour nous comme une pauvre victime ; et d'autre part levant au ciel ses mains innocentes, priant avec ardeur, et surmontant par ses cris la colère de son *Père*, ainsi que le prêtre, vous sentîtes émouvoir vos compassions maternelles ; et lui aussitôt, pour consoler vos douleurs, vous laisse en la personne de son cher disciple, ses fidèles pour enfans.

O Vierge incomparable, secourez l'Eglise catholique, qui vous loue avec tant de sincérité, et abattez le pouvoir de ses ennemis. Nous ne vous demandons pas que vous armiez contre eux la colère du Tout-puissant : non ; l'Eglise ne peut avoir des sentimens si cruels. Appaisez plutôt sur eux l'ire formidable de Dieu, de peur qu'il ne venge ses temples

(1) *P.* LXXI. 6. — (2) *Isai.* LIII. 2.

profanés et la fureur qui leur a fait abolir, partout où ils ont passé, les marques de la piété de nos ancêtres; mais encore plus la perte de tant d'ames, qu'ils ont arrachées à l'Eglise dans son propre sein. Ah! Vierge sainte, priez Dieu qu'il touche leurs cœurs; que sa grâce surmonte la dureté de ceux que leur orgueil et leurs intérêts ont abandonnés au sens réprouvé; qu'elle éclaire les simples et les ignorans, qui ont été séduits par le beau prétexte d'une feinte réformation : afin que les forces du christianisme étant réunies, nous réformions ensemble nos mœurs selon l'Evangile, et allions faire adorer par toute la terre Jésus-Christ crucifié, par qui, et en qui, et avec qui nous espérons régner éternellement dans le ciel, où nous conduise, etc.

PRÉCIS D'UN SERMON

POUR LE JOUR

DE LA PRÉSENTATION DE LA S.[TE] VIERGE.

Adducentur in templum regis.

On les conduira dans le temple du roi. Ps. XLIV. 16.

Ouvrez-vous, sanctuaire, portes éternelles, voici le temple qu'on présente au temple, le sanctuaire au sanctuaire, l'arche véritable où repose le Seigneur effectivement à l'arche figurative où il ne repose qu'en image.

Retraite perpétuelle : adoration perpétuelle : renouvellement perpétuel. Retraite perpétuelle. Le monde corrompt, dissipe l'esprit et étourdit : il empêche d'écouter Dieu. Silence de l'ame et de toutes les passions, et de toutes les facultés pour écouter Dieu.

Le monde vient chercher les religieuses. Ceux qui sont dans l'action viennent à ceux qui s'occupent de la contemplation, et tâchent de les attirer à leur tracas. Ainsi Marthe.

Fontaine scellée par la retraite. Eaux également corrompues, soit que la fontaine s'écoule en la mer,

soit que la mer coule dans la fontaine. Ainsi, soit que vous vous jetiez dans le monde, soit que le monde pénètre au dedans, [vous courez les mêmes risques.]

Entrée, au premier point. *Egredere*, « Sors » : sortir du monde : sortir de ses sens : sortir de ses passions. Toujours Dieu nous dit : *Egredere de cognatione tuâ* (1) : « Sors de ta parenté », de toutes les choses qui te touchent.

Adoration perpétuelle. Complaisance à la volonté du Père. Faire sa cour à Dieu comme à son souverain. Jésus-Christ dit à son Père : « Oui, mon Père, » je vous en rends gloire, parce qu'il vous a plu que » cela fût ainsi » : *Ita, Pater, quoniam sic fuit placitum ante te* (2). Au ciel, [les saints, en témoignage de leur pleine adhésion à la volonté de leur Dieu, s'écrient] *Amen* (3). Pour faire cette adoration, [il faut] aimer : l'amour veut adorer, et il ne se satisfait pas qu'il ne vive dans une dépendance absolue : c'est la nature de l'amour. Le profane même ne parle que d'hommages, que d'adoration, pour nous faire voir que pour être aimé, il faut être quelque chose de plus qu'une créature.

Pour la présence perpétuelle, sans gêner l'esprit l'amour rappellera l'objet. On ne peut oublier longtemps ce qu'on aime : quand la mémoire l'oublieroit, le cœur le rappelleroit, iroit le graver de nouveau avec des caractères de flamme. Le cœur blessé se tourne toujours à celui d'où lui vient le trait. On ne dort pas même parmi le sommeil. *Ego*

(1) *Genes.* XII. 1. — (2) *Matth.* XI. 26. — (3) *Apocalyp.* V. 14. XI. 12.

dormio, et cor meum vigilat; « Je dors, et mon » cœur veille » : au moindre bruit de l'Epoux, au moindre souffle de sa voix, [l'Epouse s'empresse d'aller au-devant de lui.] *Vox dilecti mei pulsantis* (1) : « J'entends la voix de mon bien-aimé qui » frappe à ma porte ».

Renouvellement perpétuel. Deux infinités ; le tout, le néant. Toujours croître, toujours décroître ; cela sans bornes.

(1) *Cant.* v. 2.

I.er SERMON

I.er SERMON

POUR LA FÊTE

DE L'ANNONCIATION.

Grandeur du mystère de l'incarnation. Ordre merveilleux qui y est gardé. Méthode dont Dieu se sert pour guérir notre orgueil. Sentimens dans lesquels nous devons entrer à la vue des abaissemens du Verbe incarné. Combien son appauvrissement est étonnant : de quelle manière il relève la bassesse de notre nature.

Beatus venter qui te portavit.

Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté. Luc. XI. 27.

DANS cette auguste journée, en laquelle le Père céleste avoit résolu d'associer la divine Vierge à sa génération éternelle, en la faisant Mère de son Fils unique; comme il savoit, chrétiens, que la fécondité de la nature n'étoit pas capable d'atteindre à un ouvrage si haut, il résolut aussi tout ensemble de lui communiquer un rayon de sa fécondité infinie. Aussitôt qu'il l'eut ainsi ordonné, cette chaste et bénite créature parut tout d'un coup environnée de son Saint-Esprit, et couverte de toutes parts de l'ombre de sa vertu toute-puissante. Le Père éternel s'approche en personne, qui ayant engendré en elle

ce même Fils tout-puissant qu'il engendre en lui-même devant tous les siècles; par un miracle surprenant, une femme devient la mère d'un Dieu; et celui qui est si grand et si infini, si je puis parler de la sorte, qu'il n'avoit pu jusqu'alors être contenu que dans l'immensité du sein paternel, se trouve en un instant renfermé dans ses entrailles bienheureuses.

Cependant comme Dieu lui-même avoit entrepris la formation de ce corps dont le Verbe devoit être revêtu, la nature et la convoitise, qui ont accoutumé de s'unir dans les conceptions ordinaires, eurent ordre de se retirer; ou plutôt la convoitise, déjà éloignée depuis fort long-temps du corps et de l'esprit de Marie, n'osa pas seulement paroître dans ce mystère de grâce et de sainteté : et pour ce qui est de la nature, qui est toujours respectueuse envers son auteur, elle n'avoit garde de mettre la main dans un ouvrage qu'il entreprenoit d'une manière si haute; mais s'arrêtant à considérer, non sans un profond étonnement, cette nouvelle manière de former et de faire naître un corps humain, elle crut que toutes ses lois alloient être à jamais renversées. C'est à peu près, chrétiens, ce qui s'accomplit aujourd'hui dans les entrailles de la sainte Vierge, et ce qui nous oblige de nous écrier avec cette femme de notre Evangile, qu'elles sont vraiment bienheureuses. Mais comme le fond d'un si grand mystère est entièrement impénétrable, je n'ose pas seulement penser à vous en donner l'explication; et je me contenterai, chrétiens, de demander humblement à Dieu, qu'il lui plaise me

donner ses saintes lumières, pour vous faire entendre les fruits infinis qui en reviennent à notre nature : encore cette grâce est-elle si grande, que je n'ose pas espérer de l'obtenir de moi-même.

Ce n'est plus une femme particulière, c'est toute l'Eglise catholique, qui, adorant aujourd'hui le Verbe divin incarné dans les entrailles de la sainte Vierge, s'écrie avec transport, que ces entrailles sont bienheureuses, dans lesquelles s'est accompli un si grand mystère. Je me propose de vous faire entendre, autant que ma médiocrité le pourra permettre, la force de cette parole; et comme le bonheur de la sainte Vierge ne consiste pas seulement dans les grâces qui lui sont données, mais dans celles que nous recevons par son entremise, je vous expliquerai, si Dieu le permet, le miracle qui s'est fait en elle pour notre commune félicité; afin que vous compreniez avec combien de raison ses entrailles sont appelées bienheureuses. Je suivrai dans cette matière les traces que saint Augustin nous a marquées, et je réduirai à trois chefs ce qui s'opère aujourd'hui dans la sainte Vierge. « Regardez, dit » ce saint évêque, cette chaste servante de Dieu, » vierge et mère tout ensemble » : *Attende ancillam illam castam, et virginem et matrem.* « C'est » là que le Fils de Dieu a pris la forme d'esclave, » c'est là qu'il s'est appauvri, c'est là qu'il a enrichi » les hommes » : *Ibi accepit formam servi..., ibi se pauperavit, ibi nos ditavit* (1). Voilà trois choses, mes Sœurs, que cette sainte journée a vues s'accom-

(1) *In Ps.* CI, *Serm.* 1, *n.* 1, *tom.* IV, *col.* 1092.

plir dans les entrailles de la sainte Vierge, l'humiliation, l'appauvrissement, permettez-moi d'user de ce mot, la libéralité du Verbe fait chair. Il y a pris la forme d'esclave, voilà qui marque l'humiliation; il y a pris notre pauvreté, vous voyez comme il s'est ainsi appauvri lui-même; il nous a communiqué ses richesses, c'est par-là qu'il a exercé sur nous sa libéralité infinie. Ce sont, mes Sœurs, les trois grands ouvrages dans lesquels saint Augustin a cru renfermer tout ce qui s'accomplit aujourd'hui.

Et en effet, si nous entendons l'ordre et l'économie du mystère, nous verrons que tout est compris dans ces trois paroles : car, pour remonter jusqu'au principe, ce Dieu, qui prend une chair humaine dans le ventre sacré de Marie, ne se charge de notre nature, que dans le dessein de la réparer; et pour cela trois choses étoient nécessaires, de confondre notre orgueil, de relever notre bassesse, d'enrichir notre pauvreté. Il falloit confondre l'orgueil, qui étoit la plus grande plaie de notre nature, et le plus grand obstacle à la guérison; et pour cela est-il rien de plus efficace que de voir un Dieu rabaissé jusqu'à prendre la forme d'esclave? Mais l'ouvrage de notre salut n'est pas encore achevé, et l'orgueil étant confondu, il faut encourager la foiblesse; de peur que notre nature n'étant plus occupée que de son néant, n'osât pas même s'approcher de Dieu, ni même regarder le ciel; et au lieu qu'elle se perdoit par l'orgueil, elle ne pérît encore plus par le désespoir. Pour lui donner du courage, « Dieu se fait » pauvre, dit saint Augustin (1); de peur que l'homme

(1) *Ubi suprà.*

» pauvre et misérable, étant effrayé par l'éclat et la » pompe de ses richesses, n'ose pas s'approcher de » lui avec sa pauvreté et sa misère » : *Accepit paupertatem nostram, ne divitias ejus expavesceres, et ad eum accedere cum tua paupertate non auderes.*

Ayant donc ainsi relevé notre courage abattu, que reste-t-il maintenant à faire, sinon qu'il rende le bien à ceux auxquels il a déjà rendu l'espérance? et c'est ce qu'il fait, se donnant à nous avec ses trésors et ses grâces par son incarnation bienheureuse; par où vous découvrez maintenant la suite des paroles de saint Augustin, et tout ensemble l'ordre merveilleux du mystère qui s'accomplit en la sainte Vierge. O entrailles vraiment bienheureuses, dans lesquelles la nature humaine reçoit tant de grâces! « Là un Dieu a pris la forme d'esclave », afin de confondre notre orgueil : *Ibi accepit formam servi* : « là un Dieu s'est revêtu de notre indigence », afin d'encourager notre bassesse : *ibi se pauperavit* : « là un Dieu se donne lui-même avec tous ses biens », afin d'enrichir notre pauvreté : *ibi nos ditavit*. Dieu me fasse la grâce, mes Sœurs, d'expliquer saintement ces trois vérités, qui feront le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Tous les saints Pères ont dit, d'un commun accord, que l'orgueil étoit le principe de notre ruine; et la raison en est évidente. Nous apprenons, par les saintes Lettres, que le genre humain est tombé par l'impulsion de Satan. Cet esprit superbe est tombé sur nous : comme un grand bâtiment qu'on jette

par terre, qui en accable un moindre sur lequel il tombe; ainsi cet esprit superbe, en tombant du ciel, est venu fondre sur nous, et nous enveloppe après lui dans sa ruine. En tombant sur nous de la sorte, il a, dit saint Augustin, imprimé en nous un mouvement semblable à celui qui le précipite lui-même : *Unde cecidit, inde dejecit* (1). Etant donc abattu par son propre orgueil, il nous a entraînés, en nous renversant, dans le même sentiment dont il est poussé; de sorte que nous sommes superbes aussi bien que lui, et c'est le vice le plus dangereux de notre nature. Je dis le plus dangereux; parce que ce vice est celui de tous qui s'oppose le plus au remède, qui éloigne le plus la miséricorde : car l'homme étant misérable, il se seroit rendu aisément digne de pitié, s'il n'eût été orgueilleux. Il est assez naturel d'user de clémence envers un malheureux qui se soumet; « mais est-il rien de plus » indigne de compassion, qu'un misérable superbe, » qui joint l'arrogance avec la foiblesse »? *Quid tam indignum misericordiâ quàm superbus miser* (2)? C'étoit l'état où nous étions, foibles et altiers tout ensemble, impuissans et audacieux. Cette présomption fermoit la porte à la clémence : ainsi, pour soulager notre misère, il falloit avant toutes choses guérir notre orgueil; pour attirer sur nous la compassion, il falloit nous apprendre l'humilité : c'est pourquoi un Dieu s'humilie dans les entrailles de la sainte Vierge, et y prend aujourd'hui la forme d'esclave : *Ibi accepit formam servi.*

(1) *Serm.* CLXIII, *n.* 8, *tom.* V, *col.* 788. — (2) *S. August. de Liber. Arbit. lib.* III, *n.* 29, *tom.* I, *col.* 622.

C'est ici qu'il faut admirer la méthode dont Dieu s'est servi pour guérir l'arrogance humaine; et pour cela il est nécessaire de vous expliquer la nature de cette maladie invétérée : je suivrai les traces de saint Augustin, qui est celui des saints Pères qui l'a mieux connue. L'orgueil, dit saint Augustin, est une fausse et pernicieuse imitation de la divine grandeur : *Perversè te imitantur qui longè se à te faciunt, et extollunt se adversùm te* (1) : « Ceux qui s'élèvent » contre vous, vous imitent désordonnément ». Cette parole est pleine de sens; mais une belle distinction du même saint Augustin nous en fera entendre le fond. Il y a des choses, dit-il (2), où Dieu nous permet de l'imiter, et d'autres où il le défend. Il est vrai que ce qui l'excite à jalousie, c'est lorsque l'homme se veut faire Dieu, et entreprend de lui ressembler; mais il ne s'offense pas de toute sorte de ressemblance.

Car premièrement, chrétiens, il nous a faits son image; *nous portons* empreints sur nous-mêmes les traits de sa face et les caractères de ses perfections. Il y a de ses attributs dans lesquels il n'est pas jaloux que nous tâchions de lui ressembler; au contraire, il nous le commande. Par exemple, voyez sa miséricorde, dont il est dit dans son Ecriture, « qu'elle » éclate par-dessus ses autres ouvrages (3) »; il nous est ordonné de nous conformer à cet admirable modèle : *Estote misericordes, sicut et Pater vester misericors est* (4) : « Soyez miséricordieux, comme

(1) *Conf. lib.* II, *cap.* VI, *tom.* I, *col.* 86. — (2) *In Ps.* LXX. *Serm.* II, *n.* 6, *tom.* IV, *col.* 737, 738. — (3) *Ps.* CXLIV. 9. — (4) *Luc.* VI. 36.

» votre Père est miséricordieux ». Dieu est patient sur les pécheurs; et les invitant à la pénitence, il fait luire en attendant son soleil sur eux; il veut que nous nous montrions ses enfans, en imitant cette patience à l'égard de nos ennemis: *Ut sitis filii Patris vestri* (1). Ainsi comme il est véritable, vous pouvez l'imiter dans sa vérité; il est juste, vous pouvez le suivre dans sa justice; il est saint, et encore que sa sainteté semble être entièrement incommunicable, il ne se fâche pas néanmoins que vous osiez porter vos prétentions jusqu'à l'honneur de lui ressembler dans ce merveilleux attribut; au contraire, il vous le commande : *Sancti estote, quoniam ego sanctus sum* (2) : « Soyez saints, parce que je suis » saint ».

Quelle est donc cette ressemblance qui lui cause tant de jalousie? c'est lorsque nous lui voulons ressembler dans l'honneur de l'indépendance, en prenant notre volonté pour loi souveraine, comme lui-même n'a point d'autre loi que sa volonté absolue : c'est sur ce point qu'il est chatouilleux, c'est là l'endroit délicat; c'est alors qu'il repousse avec violence tous ceux qui veulent ainsi attenter à la majesté de son empire. Soyons des dieux, il nous le permet, par l'imitation de sa sainteté, de sa justice, de sa patience, de sa miséricorde toujours bienfaisante : quand il s'agira de puissance, tenons-nous dans les bornes d'une créature, et ne portons pas nos désirs à une ressemblance si dangereuse.

Voilà, mes Sœurs, la règle immuable qui distingue ce que nous pouvons, et ce que nous ne pouvons

(1) *Math.* v. 45. — (2) *Levit.* XIX. 2.

pas imiter en Dieu. Mais, ô voies corrompues des enfans d'Adam ! ô étrange dépravation de notre cœur ! nous renversons ce bel ordre : dans les choses où il se propose pour modèle, nous ne voulons pas l'imiter ; en celle où il veut être unique et inimitable, nous entreprenons de le contrefaire. Car si nous l'imitions dans sa sainteté, le prophète se seroit-il écrié : « Sauvez-moi, Seigneur, parce qu'il » n'y a plus de saints sur la terre (1) » ? si dans sa fidélité ou dans sa justice, le prophète Michée diroit-il : « Il n'y a plus de droiture parmi les hommes ; » le grand demande, et le juge lui donne tout ce qui » lui plaît ; il n'y a plus de foi parmi les amis, la » terre n'est pleine que de tromperie (2) » ? Ainsi nous ne voulons pas imiter Dieu dans ces excellens attributs, dont il est bien aise de voir en nous une vive image : cette souveraineté, cette indépendance où il ne nous est pas permis de prétendre, c'est à cela que nous attentons, c'est ce droit sacré et inviolable *que nous osons usurper.*

« Car comme Dieu n'a personne au-dessus de lui » qui le règle et qui le gouverne, nous voulons » être, dit saint Augustin (3), les arbitres souverains » de notre conduite » ; afin qu'en secouant le joug, en rompant les rênes, en rejetant le frein du commandement qui retient notre liberté égarée, nous ne relevions point d'une autre puissance, et soyons comme des dieux sur la terre. *A sæcùlo confregisti jugum meum ; rupisti vincula mea et dixisti : Non serviam* (4) : « Vous avez brisé mon joug depuis

(1) *Ps.* XI. 1. — (2) *Mich.* VII. 2, 3, 5. — (3) *In Ps.* LXX. *Serm.* II, n. 6, *tom.* IV, *col.* 738. — (4) *Jerem.* II. 20.

» long-temps ; vous avez rompu mes liens ; vous » avez dit : Je ne servirai point ». Par ce désir et cette fausse opinion d'indépendance, nous nous irritons contre les lois : qui nous défend, nous incite ; comme si nous disions en notre cœur : Quoi, on veut me commander ! Et n'est-ce pas ce que Dieu lui-même reproche aux superbes sous l'image du roi de Tyr ? « Ton cœur s'est élevé, et tu as dit : Je suis » un dieu, et tu as mis ton cœur comme le cœur » d'un dieu » : *Dedisti cor tuum quasi cor dei* (1) ; tu n'as voulu ni de règle, ni de dépendance ; tu t'es rempli de toi-même, et tu t'es attribué toutes choses : lorsque tu as vu ta fortune bien établie par ton adresse et par ton intrigue, tu n'as pas fait réflexion sur la main de Dieu, et tu as dit avec Pharaon : « Ce » fleuve est à moi », tout ce grand domaine m'appartient ; c'est le fruit de mon industrie, « et je me » suis fait moi-même » : *Meus est fluvius, et ego feci memetipsum* (2).

Ainsi notre orgueil aveugle nous érige en de petits dieux. Et bien, ô superbe, ô petit dieu, voici le grand Dieu vivant qui s'abaisse pour te confondre : un homme se fait dieu par orgueil, un Dieu se fait homme par humilité ; l'homme s'attribue faussement la grandeur de Dieu, Dieu prend véritablement le néant de l'homme. Car considérons, chrétiens, ce qui s'accomplit en ce jour dans les entrailles bienheureuses de la sainte Vierge : là un Dieu s'épuise et s'anéantit, en prenant la forme d'esclave ; afin que l'esclave soit confondu, quand il veut faire le maître et le souverain. O homme, viens apprendre

(1) *Ezech.* XXVIII. 2. — (2) *Ibid.* XXIX. 3.

à t'humilier; homme, pécheur, superbe, humilié et honteux de ton orgueil même : homme, quoi de plus infirme? pécheur, quoi de plus injuste? superbe, quoi de plus insensé?

Mais voici un nouveau secret de la miséricorde divine : elle ne veut pas seulement confondre l'orgueil, elle a assez de condescendance pour vouloir en quelque sorte le satisfaire : car il a fallu donner quelque chose à cette passion indocile, qui ne se rend jamais tout-à-fait. L'homme avoit osé aspirer à l'indépendance divine : on ne peut le contenter en ce point; le trône ne se partage pas, la majesté souveraine ne peut souffrir d'égal. Mais voici un conseil de miséricorde qui sera capable de le satisfaire : si nous ne pouvons ressembler à Dieu dans cette souveraine indépendance, il veut nous ressembler dans l'humilité : l'homme ne peut devenir indépendant; un Dieu pour le contenter deviendra soumis : sa souveraine grandeur ne souffre pas qu'il s'abaisse tant qu'il demeurera dans lui-même; cette nature infiniment abondante ne refuse pas d'aller à l'emprunt, pour s'enrichir par l'humilité; « afin, » dit saint Augustin, que l'homme qui méprise l'hu- » milité, qui l'appelle simplicité et bassesse quand » il la voit dans les autres hommes, ne dédaignât » plus de la pratiquer en la voyant dans un Dieu » : *Ut vel sic superbia generis humani non dedignaretur sequi vestigia Dei* (1). Voilà le conseil de notre Dieu pour guérir l'arrogance humaine : il veut arracher du fond de nos cœurs cette fierté indocile qui ne veut rien voir sur sa tête; qui nous fait toujours

(1) *In Ps.* XXXIII, *Enarrat.* 1, *n.* 4, *tom.* IV, *col.* 210.

regarder ceux qui sont soumis avec dédain, ceux qui dominent avec envie; qui ne peut souffrir aucun joug, ni céder à aucunes lois, pas même à celles de Dieu. C'est pourquoi il n'y a bassesse, il n'y a servitude où il ne descende; il s'abandonne lui-même à la volonté de son Père.

Mais pesons davantage sur cette parole: il a pris la forme d'esclave; il a pris la nature humaine qui l'oblige à être sujet, lui qui étoit né souverain. Il descend encore un autre degré: il a pris la forme d'esclave, parce qu'il a paru comme pécheur, qu'il s'est revêtu lui-même de la ressemblance de la chair de péché, qu'en cette qualité il a porté sur lui les marques d'esclave, par exemple la circoncision, et qu'il a mené une vie servile: *Non venit ministrari, sed ministrare* (1): « Il est venu non pour être servi, » mais pour servir ». Il s'abaisse beaucoup plus bas: il a pris la forme d'esclave; parce qu'il est non-seulement semblable aux pécheurs, mais qu'il est la victime publique pour tous les pécheurs. Dès le premier moment de sa conception, « en entrant au » monde, dit le saint apôtre, il s'est mis en cet état » de victime; il a dit: Je viens, ô mon Dieu, pour » faire votre volonté »: *Ingrediens mundum dicit:... Ecce venio..... ut faciam, Deus, voluntatem tuam* (2).

Mais peut-être qu'en se soumettant à la volonté de son Père, vous croirez qu'il veut s'exempter de dépendre de la volonté des hommes. Non, mes Frères, ne le croyez pas; car la volonté de son Père est qu'il soit livré comme une victime à la volonté

(1) *Matth.* xx. 28. — (2) *Heb.* x. 5, 7.

des hommes pécheurs, à la volonté de l'enfer : *sed hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum* (1) : « Mais » c'est ici votre heure et la puissance des ténèbres ». Il n'a pas attendu la croix, pour faire cet acte de soumission ; « il l'a fait en entrant dans le monde » : *Ingrediens mundum dicit.* Marie a été l'autel où il s'est premièrement immolé ; Marie a été le temple où il a rendu à Dieu ce premier hommage, où s'est vu la première fois ce grand et admirable spectacle d'un Dieu soumis et obéissant jusqu'à se dévouer à la mort, jusqu'à se livrer aux pécheurs, et à l'enfer même, pour faire de lui à leur volonté. Pourquoi cet abaissement ? Je vous ai déjà dit, mes Sœurs, que c'est pour confondre l'orgueil.

A la vue d'un abaissement si profond, qui pourroit refuser de se soumettre ? Vous vivez, mes Sœurs, dans une conduite qui vous doit faire trouver la soumission non-seulement fructueuse, mais encore douce et désirable : mais quand vous auriez à souffrir un autre gouvernement, de quelle obéissance pourriez-vous vous plaindre, en voyant à la volonté de quels hommes se dévoue aujourd'hui le Sauveur des ames ? à celle du lâche Pilate, à celle du traître Judas, à celle des Juifs et des pontifes, à celle des soldats inhumains, qui ne gardant avec lui aucune mesure, ont fait de lui ce qu'ils ont voulu. Après cet exemple de soumission, vous ne sauriez descendre assez bas ; et vous devez chérir les dernières places, qui, après les abaissemens du Dieu incarné, sont devenues désormais les plus honorables.

Marie entre aujourd'hui dans ses sentimens : quoi-

(1) *Luc.* XXII. 53.

que sa pureté angélique ait été un puissant attrait pour faire naître Jésus-Christ en elle, ce n'est pas néanmoins cette pureté qui a consommé le mystère; ç'a été l'humilité et l'obéissance. Si Marie n'avoit dit qu'elle étoit servante, en vain elle eût été vierge, et nous ne nous écrierions pas aujourd'hui que ses entrailles sont bienheureuses. Vierges de Jésus-Christ, profitez de cette leçon, et méditez attentivement cette vérité : le dessein du Fils de Dieu n'est pas tant de faire des vierges pudiques, que des servantes soumises. « C'est en effet, dit saint Augustin, » quelque chose de si grand d'être humble et sou- » mis, que si ce Dieu qui est si grand ne le deve- » noit, nous ne pourrions jamais l'apprendre » : *Itane magnum est esse parvum, ut nisi à te qui tam magnus es fieret, disci omnino non posset? Ita planè* (1). Mais ce n'est pas assez au Verbe fait chair d'avoir confondu l'orgueil, il faut relever l'espérance; et c'est ce qu'il va faire en s'appauvrissant : il ne confond la présomption que pour donner place à l'espérance. C'est ma seconde partie. *Ubi se pauperavit.*

SECOND POINT.

L'APPAUVRISSEMENT du Verbe fait chair est la principale partie du mystère, et celle par conséquent qu'il est le plus mal aisé de bien faire entendre : car, lorsque le saint apôtre a dit que le Fils de Dieu s'est fait pauvre, il me semble, ames chrétiennes, qu'il ne suffit pas de comprendre qu'il s'est appauvri en qualité d'homme, en s'unissant à une nature dont

(1) *De sanct. Virginit. n.* 35, *tom.* VI, *col.* 358.

le partage est la pauvreté, en naissant de parens obscurs, dans la lie du peuple, en vivant sur la terre sans retraite, sans lieu de repos, et sans avoir seulement un gîte assuré où il pût reposer sa tête. Cette pauvreté mystérieuse a quelque chose de plus caché, qui ne sera jamais assez entendu, jusqu'à ce que nous disions que c'est la divinité qui s'est elle-même appauvrie.

Je ne suis point trop hardi, quand je parle ainsi, et je ne fais que suivre l'apôtre : *Exinanivit semetipsum* (1) : « Il s'est anéanti lui-même » ; ou pour traduire ce mot proprement, il s'est vidé et répandu tout entier, comme un vase qui étoit plein, et qu'on vide en le répandant : c'est l'idée que nous donne le divin apôtre, et c'est dans cette effusion que consiste l'appauvrissement du Verbe fait chair. Ce dépouillement est-il véritable ? Dieu a-t-il perdu quelque chose en se faisant homme ? et n'est-ce pas un article de notre foi, que la divinité, toujours immuable, ne s'est ni altérée ni diminuée dans ce mélange ? comment donc le Fils de Dieu s'est-il dépouillé ? Voici le secret du mystère.

On dépouille quelqu'un en deux sortes, ou quand on lui ôte la propriété, ou quand on le prive de l'usage : car quoiqu'on laisse à un homme la propriété de son patrimoine, si on lui lie les mains pour l'usage, il est pauvre parmi les richesses dont il ne peut pas se servir. Ce principe étant supposé, il est bien aisé de comprendre l'appauvrissement du Verbe divin. Si je considère la propriété, il n'est rien de plus véritable que l'oracle du grand saint

(1) *Philip.* II. 7.

Léon, dans cette célèbre épître à saint Flavien : « Que comme la forme de Dieu n'a pas détruit la » forme d'esclave, aussi la forme d'esclave n'a dimi» nué en rien la forme de Dieu (1) ». Ainsi la nature divine n'est dépouillée en Jésus-Christ d'aucune partie de son domaine; de sorte que son appauvrissement, c'est qu'elle y perd l'usage de la plus grande partie de ses attributs. Mais que dis-je, de la plus grande partie? quel de ses divins attributs voyons-nous paroître en ce Dieu enfant que le Saint-Esprit a formé dans les entrailles de la sainte Vierge?

Que voyons-nous qui sente le Dieu dans les trente premières années de sa vie? Mais encore dans les trois dernières, qui sont les plus éclatantes, s'il paroît quelques rayons de sa sagesse dans sa doctrine, de sa puissance dans ses miracles; ce ne sont que des rayons affoiblis, et non pas la lumière dans son midi. La sagesse se cache sous des paraboles et sous le voile sacré de paroles simples; et lorsque la puissance étend son bras à des ouvrages miraculeux, comme si elle avoit peur de paroître, en même temps elle le retire : car la véritable grandeur de la puissance divine, c'est de paroître agir de son chef; et c'est ce que le Fils de Dieu n'a pas voulu faire. Il rapporte tout à son Père : *Ego non judico quemquam;.... Pater in me manens ipse facit opera* (2) « Pour moi, je ne juge personne;.... mon Père qui » demeure en moi, fait lui-même les œuvres que je » fais »; et il semble qu'il n'agisse et qu'il ne parle que par une autorité empruntée. Ainsi la nature

(1) *Epist.* XXIV, *c.* III. — (2) *Joan.* VIII. 15. XIV. 10.

divine

divine devoit être en lui, durant les jours de sa chair, privée de l'usage de sa puissance et de ses divines perfections : c'est pourquoi « il est digne de » recevoir puissance, divinité, sagesse et force » : *Dignus est accipere virtutem, et divinitatem, et sapientiam, et fortitudinem* (1); comme s'il ne l'avoit pas eue auparavant : l'oserai-je dire ? comme un homme interdit par les lois, qui a la propriété de son bien, et n'en a pas la disposition. Ainsi étant interdit en vertu de cette loi suprême qui l'envoyoit sur la terre, pour y être dans un état de dépouillement, il n'avoit pas l'usage de son propre bien; et il n'en reçoit la pleine disposition, qu'après qu'il est retourné au lieu de sa gloire, c'est-à-dire au sein de son Père.

Tel est l'appauvrissement du Verbe fait chair : le Fils de Dieu s'y est engagé par sa première naissance qu'il prend d'une mère mortelle. C'est pourquoi son Père immortel, pour l'en délivrer, le ressuscite des morts; et lui donnant de nouveau la vie, il le fait jouir de tous les droits de sa naissance éternelle : *Ego hodie genui te* (2) : « Je vous ai engendré » aujourd'hui ». O Dieu appauvri! ô Dieu dépouillé! je vous adore : vous méritez d'autant plus nos adorations, ô Dieu interdit!

Il pourroit sembler, chrétiens, que cette pauvreté du Verbe fait chair seroit un moyen peu sûr pour relever la bassesse de notre nature : est-ce une espérance pour des malheureux, qu'un Dieu en vienne augmenter le nombre? est-ce une ressource à notre foiblesse, que notre Libérateur se dépouille

(1) *Apoc.* v. 12. — (2) *Ps.* II. 7.

de sa puissance? Ne semble-t-il pas au contraire que le joug qui accable les enfans d'Adam est d'autant plus dur et inévitable, qu'un Dieu même est assujetti à le supporter? Cela seroit vrai, chrétiens, si sa pauvreté étoit forcée, s'il y étoit tombé par nécessité, et non pas descendu par miséricorde : mais que ne devons-nous pas espérer d'un Dieu qui descend pour se joindre à nous; dont l'abaissement n'est pas une chute, mais une condescendance; qui n'a pris notre pauvreté, comme il a déjà été dit, que de peur qu'étant si pauvres et si misérables, nous n'osassions approcher de lui avec notre misère et notre indigence : *Descendit ut levaret, non cecidit ut jaceret* (1) : « Il ne tombe pas pour être abattu, » mais il descend pour nous relever ».

C'est ce qui fait dire à saint Augustin, que le Fils de Dieu a été porté au mystère de l'incarnation « par une bonté populaire » ; *Populari quâdam clementiâ* (2). Comme un grand orateur, plein de riches conceptions, pour se rendre populaire et intelligible, se rabaisse par un discours simple à la capacité des esprits communs; comme un grand environné d'un éclat superbe, qui étonne le pauvre peuple et ne lui permet pas d'approcher, quitte tout ce pompeux appareil, et par une familiarité populaire vit à la mode de la multitude, dont il se propose de gagner l'esprit : ainsi la sagesse incréée, par un conseil de condescendance, se rabaisse en prenant un corps, et se rend sensible : ainsi la majesté souveraine, par une facilité populaire, se dépouille

(1) *In Joan. Tract.* CVII, *n.* 7, *tom.* III, *p.* II, *col.* 769. — (2) *Contra Acad. lib.* III, *n.* 42, *tom.* I, *col.* 294.

de son éclat et de ses richesses, de son immensité et de sa puissance, pour converser librement avec les hommes. Elevez votre courage, ô enfans d'Adam: dans la dispensation de sa chair, ne croyez pas que ce soit en vain qu'il semble appréhender de paroître Dieu; il l'est, et vous pouvez attendre de lui tout ce que l'on peut espérer d'un Dieu. Mais il cache tous ses divins attributs; approchez avec la même familiarité, avec la même franchise, avec la même liberté de cœur, que si ce n'étoit qu'un homme mortel.

Voilà l'effet admirable que produit le dépouillement du Verbe incarné : de sorte que nous pouvons dire qu'il ne s'appauvrit en toute autre chose, que pour être riche en amour et abondant en miséricorde. C'est le seul de ses attributs dont il se laisse l'usage; et dans sa pauvreté mystérieuse, rien n'est plus riche que son amour, qui coule sur nous de source, qui n'a même rien en nous qui l'attire, mais qui se répand sur nous de lui-même, et se déborde par sa propre abondance : tel est l'amour de notre Dieu. « *Il* nous a aimés le premier » : *Ipse prior dilexit nos* (1) : que reste-t-il maintenant, sinon que nous lui rendions amour pour amour? Certainement le cœur est trop dur, qui, non content de ne lui pas donner son amour, refuse même de le lui rendre; qui, n'allant pas à Dieu le premier, ne le suit pas du moins quand il le cherche. Que si nous aimons ce divin Sauveur, observons ses commandemens, marchons par les voies qu'il nous a marquées, et ne disons pas en nos cœurs : Aimer ses ennemis, se haïr soi-même, ce commandement est trop haut, il n'y

(1) *I. Joan.* IV. 10.

a pas moyen de l'atteindre; la doctrine évangélique est trop relevée, et passe de trop loin la portée des hommes.

Quiconque parle ainsi n'entend pas le *mystère* d'un Dieu abaissé : ce Dieu facile, ce Dieu populaire, qui se dépouille et qui s'appauvrit pour se mettre en égalité avec nous, mettra-t-il au-dessus de nous ses préceptes ? et celui qui veut que nous atteignions à sa personne, voudra-t-il que nous ne puissions atteindre à sa doctrine ? Prendre une telle pensée, c'est peu connoître un Dieu appauvri; une telle hauteur ne s'accorde pas avec une telle condescendance. Non, je ne crois plus rien d'impossible; il n'y a vertu où je n'aspire, il n'y a sainteté où je ne prétende. Mais si vous y prétendez, pour parvenir à ce haut degré, il faut encore ajouter : il n'y a passion que je ne combatte; *ambition*, je veux t'arracher du fond de mon cœur, etc. Ah! vous commencez à ne plus entendre, et à trouver la chose impossible : un Dieu descend et vous tend la main; il n'est que d'oser et d'entreprendre. Heureuses donc les entrailles de la sainte Vierge, où s'accomplit un si grand mystère, dans lesquelles un Dieu appauvri ouvre une si belle carrière à nos espérances. Mais laissons les espérances, mes Sœurs, et venons aux biens véritables dont il comble notre pauvreté : c'est ce qu'il faut méditer dans la dernière partie.

TROISIÈME POINT.

Ni dans l'ordre de la grâce, ni dans l'ordre de la nature, la terre pauvre et indigente ne peut s'enrichir que par le commerce avec le ciel : dans l'ordre



de la nature, elle ne porte jamais de riches moissons, si le ciel ne lui envoie ses pluies, ses rosées, sa chaleur vivifiante, et ses influences : et dans l'ordre de la grâce, on n'y verra jamais fleurir les vertus, ni fructifier les bonnes œuvres, si elle ne reçoit avec abondance les dons du ciel, où réside la source du bien. Jugez de là, chrétiens, quelle devoit être notre pauvreté, puisque ce sacré commerce avoit été rompu depuis tant de siècles par la guerre que nous avions déclarée au ciel ; et jugez par la même raison quelles seront dorénavant nos richesses, puisqu'il se rétablit aujourd'hui par le mystère de l'incarnation : car ce n'est pas sans raison, mes Sœurs, que l'Eglise nous expliquant ce divin mystère, l'appelle « un commerce admirable » : *O admirabile commercium.*

Voilà un commerce admirable, dans lequel il est aisé de comprendre que tout se fait pour notre avantage. Deux sortes de commerce parmi les hommes : un *commerce de besoin pour emprunter ce qui nous* manque ; sagesse de Dieu dans le partage des biens, afin que les besoins mutuels fissent l'alliance et la confédération des peuples : un commerce d'amitié et de bienveillance, pour partager avec nos amis ce que nous avons. Dans l'un et l'autre de ces commerces l'on trouve de l'avantage : dans le premier, on a le plaisir d'acquérir ce qu'on n'avoit *pas* : dans le second, le plaisir de jouir de ce qu'on possède ; plaisir qui seroit sans goût, si nul n'y avoit part avec nous.

Mais il n'en est pas ainsi de notre Dieu, qui est « suffisant à lui-même, parce qu'il trouve tout, dit

» saint Augustin (1), dans la grandeur abondante de » son unité » : *Sibi sufficit copiosâ... unitatis magnitudine.* Il n'a besoin de personne pour posséder tout le bien, parce qu'il le ramasse tout entier en sa propre essence; il n'a besoin de personne pour le plaisir d'en jouir, qu'il goûte parfaitement en lui-même: donc s'il entre en commerce avec les hommes, qui doute que ce ne soit pour notre avantage? quand il semble venir à l'emprunt, c'est qu'il a dessein de nous enrichir; s'il recherche notre compagnie, c'est qu'il veut se donner à nous. C'est ce qu'il fait aujourd'hui dans les entrailles de la sainte Vierge; et saint Augustin a raison de dire : *Ibi nos ditavit:* « C'est là qu'il nous enrichit ».

Et en effet, saintes ames, considérons, je vous prie, quel commerce le Fils de Dieu y commence, ce qu'il y reçoit, et ce qu'il y donne; épanchons ici notre cœur dans la célébration de ses bienfaits. Il est venu, ce charitable négociateur, il est venu trafiquer avec une nation étrangère. Dites-moi : qu'a-t-il pris de nous? Il a pris les fruits malheureux que produit cette terre ingrate, la foiblesse, la misère, la corruption : et que nous a-t-il donné en échange? Il nous a apporté les véritables biens qui croissent en son royaume céleste, qui est son domaine et son patrimoine; l'innocence, la paix, l'immortalité, l'honneur de l'adoption, l'assurance de l'héritage, la grâce et la communication du Saint-Esprit. Qui ne voit que tout se fait pour notre avantage dans cet admirable trafic?

Mais voyons maintenant cet autre commerce d

(1) *Confess. lib. XIII, cap. XI, tom. I, col. 229.*

société et d'affection. Peut-on nier que sans sa bonté notre compagnie lui seroit à charge? Si donc il *épouse* la nature humaine dans les entrailles de la sainte Vierge, s'il entre dans notre alliance par le nœud sacré de ce mariage; puisqu'il n'y a pas la moindre apparence que cette société lui profite, reconnoissons plutôt qu'il veut être à nous, et enrichir notre pauvreté, non-seulement par la profusion de tous ses biens, mais encore en se donnant lui-même.

Ce n'est pas moi, chrétiens, qui tire cette conséquence; c'est le grand apôtre saint Paul, qui, considérant en lui-même cette charité infinie par laquelle Dieu a aimé tellement le monde qu'il lui a donné son Fils unique, s'écrie ensuite avec transport: « Celui qui ne nous a pas épargné son Fils, » mais nous l'a donné tout entier, et par sa naissance » et par sa mort, que nous pourra-t-il refuser? et ne » nous donne-t-il pas en lui toutes choses »? *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit* (1)? Quand il a donné son Fils, il nous a ouvert le fond de son cœur; tout se déborde par cette ouverture; [il nous a donné un Fils qui lui est] aussi cher que lui-même, son unique, son bien-aimé, ses délices, son trésor: et après que sa divine libéralité a ainsi épanché son cœur, ne faut-il pas que tout coule sur nous par cette ouverture? Que plût à Dieu faire entendre la force de cette parole! *Seipsum dabit*, dit saint Augustin (2), *quia seipsum dedit*: « Il se don» nera de nouveau, parce qu'il s'est déjà donné une » fois ». La libéralité des hommes est bientôt à sec:

(1) *Rom.* VIII. 32. — (2) *In Ps.* XLII, *n.* 2, *tom.* IV, *col.* 366.

en Dieu un bienfait est une promesse; une grâce, un engagement pour un nouveau don. Comme dans une chaîne d'or, un anneau en attire un autre, ainsi les bienfaits de Dieu s'entresuivent par un enchaînement admirable. Celui qui s'est donné une fois ne laissera pas tarir la source infinie de sa divine miséricorde, et il fera encore à notre nature un nouveau présent de lui-même; « il se donnera immortel aux » immortels, après s'être donné mortel aux mor- » tels » : *Seipsum dabit immortalibus immortalem, quia seipsum dedit mortalibus mortalem* (1). En Jésus-Christ mortel, les dons de la grâce; en Jésus-Christ immortel, les dons de la gloire. Il s'est donné à nous comme mortel, parce que les peines qu'il a endurées ont été la source de toutes nos grâces : il se donnera à nous comme immortel, parce que la clarté dont il est plein sera le principe de notre gloire : « il transformera notre corps, tout vil et » abject qu'il est, afin de le rendre conforme à son » corps glorieux » : *Reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ* (2).

Mais faisons en ce lieu, mes Sœurs, une réflexion sérieuse sur la grandeur incompréhensible de la sainte Vierge : car si nous recevons tant de grâces et de bonheur, parce que Dieu nous donne son Fils; que pourrons-nous penser de Marie, à qui ce Fils est donné avec une prérogative si éminente? si nous sommes si avantagés, parce qu'il nous le donne comme Sauveur; quelle sera la gloire de cette Vierge à laquelle il l'a donné comme Fils, c'est-à-dire en la même qualité qu'il est à lui-même? *Bea-*

(1) *In Ps.* XLII, *n.* 2, *tom.* IV, *col.* 366. — (2) *Phil.* III. 21.

tus venter qui te portavit: « Heureuses mille et mille » fois les entrailles qui ont porté Jésus-Christ ». Jésus-Christ sera donné à tout le monde; Marie le reçoit la première, et Dieu le donne au monde par son entremise. Jésus-Christ est un bien universel; mais Marie durant sa grossesse le possédera toute seule : elle a cela de commun avec tous les hommes, que Jésus donnera sa vie pour elle; mais elle a cela de singulier, qu'il l'a premièrement reçue d'elle : elle a cela de commun, que son sang coulera sur elle pour la sanctifier; mais elle a cela de particulier, qu'elle en est la source. C'est le privilége extraordinaire que lui donne le mystère de cette journée; mais puisque ce mystère adorable nous donne Jésus-Christ aussi bien qu'à elle, quoique ce ne soit pas au même degré d'alliance, apprenons de cette mère divine à recevoir saintement ce Dieu qui se donne à nous.

Jésus-Christ mortel est à nous, Jésus-Christ immortel est à nous encore : nous avons le gage de l'un et de l'autre dans le mystère de l'eucharistie. Il est effectivement immortel, et il porte la marque et le caractère, non-seulement de sa mortalité, mais de sa mort même : il se donne à nous en cet état, afin que nous entendions que tout ce qu'il mérite par sa mort, et tout ce qu'il possède dans son immortalité est le bien de tous ses fidèles : recevons-le dans cette pensée. La disposition nécessaire pour recevoir un Dieu qui se donne à nous, est la résolution de s'en bien servir : car quiconque fait cette injure à la miséricorde divine de ne recevoir pas son présent [comme il faut, que ne doit-il pas appré-

hender?] « Comment pourrons-nous éviter sa co-
» lère, si nous négligeons un tel salut »? *Quomodo nos effugiemus, si tantam neglexerimus salutem* (1)? Au contraire, quelle source de gloire! quel torrent de délices! quelle abondance de dons! quelle inondation de félicité!

Le fruit de ce discours [est renfermé] dans ces paroles: *Utamur nostro in nostram utilitatem, de Salvatore salutem operemur* (2): « Servons-nous de » celui qui est à nous pour notre profit, faisons » notre salut de celui qui est notre Sauveur »; sortons de cette prédication avec une sainte ardeur de travailler à notre salut; puisque nous recevons un Sauveur [qui vient] nous sauver. S'il n'y avoit point de Sauveur, je ne vous parlerois point de la sorte: [mais] s'il est à nous, mes Frères, servons-nous-en pour notre profit; et puisqu'il est le Sauveur, faisons de lui notre salut: *Utamur nostro in nostram utilitatem, de Salvatore salutem operemur.*

(1) *Heb.* II. 3. — (2) *S. Bern. Hom.* III, *sup. Missus est*, *n.* 14, *tom.* I, *col.* 748.

IIE SERMON

POUR LA FÊTE

DE L'ANNONCIATION,

PRÊCHÉ A LA COUR.

Combien il est digne d'un Dieu de se faire aimer de sa créature, de n'exiger d'elle que l'amour et de le prévenir. Effets sensibles de son amour pour elle, dans les abaissemens de son incarnation : son dessein de conquérir les cœurs. Modèle qu'il nous fournit de l'amour que nous devons avoir pour Dieu. Quel besoin l'homme avoit d'un médiateur, pour rendre à son Dieu un culte digne de sa majesté. Toutes les qualités nécessaires à ce médiateur rassemblées en Jésus-Christ. Pressant motif de nous unir à lui pour aimer en lui, par lui et comme lui.

Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret..

Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique. Joan. III. 16.

Les Juifs infidèles et endurcis ont reproché autrefois à notre Sauveur « qu'étant un homme mortel, » il ne craignoit pas de se faire Dieu » et de s'attribuer un nom si auguste : *Tu homo cùm sis, facis teipsum Deum* (1). Sur quoi saint Athanase remarque (2),

(1) *Joan.* x. 33. — (2) *Epist. de Decret. Nicœn. Synod. n.* 1, *tom.* 1, *part.* 1, *p.* 209.

que les miracles visibles par lesquels il faisoit connoître sa divinité, devoient leur fermer la bouche; « et qu'au lieu de lui demander pourquoi *étant* » homme il se faisoit Dieu, ils devoient lui demander bien plutôt, pourquoi étant Dieu il s'étoit fait » homme »? Alors il leur auroit répondu : Dieu a tant aimé le monde. Ne demandez pas de raison d'une chose qui n'en peut avoir : l'amour de Dieu s'irriteroit, si l'on cherchoit autre part qu'en son propre fonds des raisons de son ouvrage : et même je le puis dire, il est bien aise, Messieurs, qu'on n'y voie aucune raison, afin que rien n'y paroisse que ses saints et divins excès.

Par conséquent, chrétiens, ne perdons pas le temps aujourd'hui à trouver des raisons d'un si grand prodige; mais croyant simplement avec l'apôtre saint Jean à l'immense charité que Dieu a pour nous, honorons le mystère du Verbe incarné par un amour réciproque. La bienheureuse Marie est toute pénétrée de ce saint amour : elle porte un Dieu dans son cœur beaucoup plus intimement que dans ses entrailles; et le Saint-Esprit survenu en elle avec une telle abondance, fait qu'elle ne respire plus que la charité. Demandons-lui tous ensemble une étincelle de ce feu sacré, en lui disant avec l'ange, *Ave*.

Il a plu à Dieu de se faire aimer : et comme il a vu la nature humaine toute de glace pour lui, toute de flamme pour d'autres objets; sachant de quel poids il est dans ce commerce d'affection de faire les premiers pas, surtout à une puissance souveraine, il n'a pas dédaigné de nous prévenir ni de faire toutes

les avances en nous donnant son Fils unique, qui lui-même se donne à nous pour nous attirer.

Il a plu à Dieu de se faire aimer : et parce que c'est le naturel de l'esprit humain, de recevoir les lumières plus facilement par les exemples que par les préceptes, il a proposé au monde un Dieu aimant Dieu; afin que nous vissions, en ce beau modèle, quel est l'ordre, quelle est la mesure, quels sont les devoirs du saint amour, et jusques où il doit porter la créature raisonnable.

Il a plu à Dieu de se faire aimer : et comme c'étoit peu à notre foiblesse de lui montrer un grand exemple, si on ne lui donnoit en même temps un grand secours; ce Jésus-Christ qui nous aime et qui nous apprend à aimer son Père, pour nous faciliter le chemin du divin amour, se présente lui-même à nous comme la voie qui nous y conduit : de sorte qu'ayant besoin de trois choses pour être réunis à Dieu, d'un attrait puissant, d'un parfait modèle et d'une voie assurée; Jésus-Christ nous offre tout, nous fait trouver tout en sa personne; et il nous est lui seul, tout ensemble, l'attrait qui nous gagne à l'amour de Dieu, le modèle qui nous montre les règles de l'amour de Dieu, la voie pour arriver à l'amour de Dieu : c'est-à-dire, si nous l'entendons, que nous devons [premièrement] nous donner à Dieu pour l'amour du Verbe incarné, que nous devons en second lieu nous donner à Dieu à l'exemple du Verbe incarné, que nous devons en troisième lieu nous donner à Dieu par la voie et par l'entremise du Verbe incarné. C'est tout le devoir du chrétien; c'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

La sagesse humaine demande souvent : *Qu'est* venu faire un Dieu sur la terre? pourquoi se cacher? pourquoi se couvrir? pourquoi anéantir sa majesté sainte pour vivre, pour converser, pour traiter avec les mortels? A cela je dis en un mot : c'est qu'il a dessein de se faire aimer. Que si l'on me presse encore et que l'on demande : Est-ce donc une œuvre si digne d'un Dieu que de se faire aimer de sa créature? Ah! c'est ici, chrétiens, que je vous demande vos attentions, pendant que je tâche de développer les mystères de l'amour divin.

Oui, c'est une œuvre très-digne d'un Dieu, de se faire aimer de sa créature : car le nom de *Dieu* est un nom de roi; « Roi des rois, Seigneur *des sei*» gneurs (1) », c'est le nom du Dieu des armées. Et qui ne sait qu'un roi légitime doit régner *par inclination*? La crainte, l'espérance, l'inclination, peuvent assujettir le cœur : la crainte servile *donne un tyran* à notre cœur : l'espérance mercenaire, intéressée, nous donne un maître; ou comme on dit, un patron : mais l'amour, soumis par devoir et engagé par inclination, donne à notre cœur un roi légitime. C'est pourquoi David plein de son amour, « Je vous » exalterai, dit-il, ô mon Dieu, mon Roi; je bénirai » votre nom aux siècles des siècles » : *Exaltabo te, Deus meus Rex; et benedicam nomini tuo in sæculum, et in sæculum sæculi* (2). Voyez comme son amour élève un trône à son Dieu et le fait régner

(1) *Apoc.* XVII. 14. XIX. 16. — (2) *Ps.* CXLIV. 1.

sur le cœur. Si donc Dieu est notre Roi, ah! il est digne de lui de se faire aimer.

Mais laissons ce titre de Roi, qui tout grand et tout auguste qu'il est, exprime trop foiblement la majesté de notre Dieu. Parlons du titre de Dieu; et disons que le Dieu de tout l'univers ne devient notre Dieu en particulier, que par l'hommage de notre amour. Pourrai-je bien ici expliquer ce que je pense? L'amour est en quelque sorte le Dieu du cœur. Dieu est le premier principe et le moteur universel de toutes les créatures: c'est l'amour aussi qui fait remuer toutes les inclinations et les ressorts du cœur les plus secrets: il est donc, ainsi que j'ai dit, en quelque sorte le Dieu du cœur; ou plutôt il en est l'idole qui usurpe l'empire de Dieu. Mais afin d'empêcher cette usurpation, il faut qu'il se soumette lui-même à Dieu; afin que notre grand Dieu, étant le Dieu de notre amour, soit en même temps le Dieu de notre cœur, et que nous lui puissions dire avec David: *Defecit caro mea et cor meum: Deus cordis mei, et pars mea, Deus, in æternum* (1). « Ah! » mon cœur languit après vous par le saint amour: » vous êtes donc le Dieu de mon cœur, parce que » vous régnez par mon amour, et que vous régnez » sur mon amour même ».

Entendez donc, chrétiens, quelle est la force de l'amour, et combien il est digne de Dieu de se faire aimer. C'est l'amour qui fait notre Dieu; parce que c'est lui qui donne l'empire du cœur. C'est pourquoi Dieu commande avec tant d'ardeur: « Vous » aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur;

(1) *Ps.* LXXII. 26.

» de tout votre esprit, de toutes vos forces, de toute » votre puissance (1) ». Pourquoi cet empressement de se faire aimer? C'est le seul tribut qu'il demande; et c'est la marque la plus illustre de sa souveraineté, de son abondance, de sa grandeur infinie. Car qui n'a besoin de rien ne demande rien aussi, sinon d'être aimé : et c'est une marque visible de l'essentielle pauvreté de la créature, qu'elle soit obligée, par son indigence, de demander à ceux qui l'aiment autre chose que leur amour même. C'est donc le caractère d'un Dieu de n'exiger de nous que le pur amour; et ne lui offrir que ce seul présent, c'est honorer sa plénitude. On ne peut rien lui donner, encore qu'on lui doive tout : on tire de son propre cœur de quoi s'acquitter en aimant : d'où il est aisé de comprendre que l'amour est le véritable tribut, par lequel on peut reconnoître un Dieu infiniment abondant. Et ainsi ceux qui douteroient s'il est digne de Dieu de se faire aimer, pourroient douter, par même raison, s'il est digne de Dieu d'être Dieu; puisque le caractère de Dieu, c'est de n'exiger rien de sa créature, sinon qu'elle l'adore par un saint amour. « C'est dans la piété que consiste tout le culte de » Dieu, et on ne l'honore, dit saint Augustin (2), » qu'en l'aimant » : *Pietas cultus Dei est, nec colitur ille nisi amando.*

Après cela, chrétiens, quelqu'un peut-il s'étonner, si un Dieu descend pour se faire aimer? Qu'il se fasse homme, qu'il s'anéantisse, qu'il se couvre tout entier de chair et de sang; tout ce qui est indigne de Dieu devient digne de sa grandeur, aussi

(1) *Deut.* VI. 5. — (2) *S. Aug. Epist.* CXL, *n.* 45, *tom.* II, *col.* 43

tôt qu'il tend à le faire aimer. Il voit du plus haut du ciel toute la terre devenue un temple d'idoles : on élève de tous côtés autel contre autel, et on excite sa jalousie en adorant de faux dieux. Ne croyez pas que je parle de ces idoles matérielles : les idoles dont je veux parler sont dans notre cœur. Tout ce que nous aimons désordonnément dans la créature, comme nous lui rendons par notre amour l'hommage de Dieu, nous lui donnons aussi la place de Dieu, parce que nous lui en rendons l'hommage, qui est l'amour même. Comme donc ce ne peut être qu'un amour profane qui érige en nos cœurs toutes les idoles; ce ne peut être que le saint amour qui rende à Dieu ses autels, et qui le fasse reconnoître en sa majesté.

S'il est ainsi, ô Dieu vivant, venez attirer les cœurs; venez régner sur la terre; en un mot faites qu'on vous aime : mais afin qu'on vous aime, aimez; afin qu'on vous trouve, cherchez; afin qu'on vous suive, prévenez. Voici un autre embarras; il s'élève une nouvelle difficulté : qu'il soit digne de Dieu de se faire aimer; mais est-il digne de Dieu de prévenir l'amour de sa créature? ah! plutôt, que pour honorer sa grandeur suprême, tous les cœurs languissent après lui, et après il se rendra lui-même à l'amour! Non, Messieurs, il faut qu'il commence, non-seulement à cause de notre foiblesse qui ne peut s'élever à lui qu'étant attirée, mais à cause de sa grandeur; parce qu'il est de la dignité du premier être d'être le premier à aimer, et de prévenir les affections par une bonté surabondante.

Je l'ai appris de saint Augustin, que l'amour pur,

l'amour libéral, c'est-à-dire l'amour véritable, a je ne sais quoi de grand et de noble, qui ne veut naître que dans l'abondance et dans un cœur souverain. Pourquoi est fait un cœur souverain? pour prévenir tous les cœurs par une bonté souveraine. Voulez-vous savoir, dit ce grand homme, quelle est l'affection véritable? C'est, dit-il, « celle qui descend, et » non celle qui remonte; celle qui vient de misé» ricorde, non celle qui vient de misère; celle qui » coule de source et de plénitude, non celle qui » sort d'elle-même, pressée par son indigence ». *Ibi gratior amor est, ubi non æstuat indigentiæ siccitate, sed ubertate beneficentiæ profluit* (1). Ainsi la place naturelle de l'affection, de la tendresse et de la pitié, c'est le cœur d'un souverain. Et comme Dieu est le souverain véritable; de là vient que le cœur d'un Dieu est un cœur d'une étendue infinie, toujours prêt à prévenir tous les cœurs, et plus pressé à donner par l'excès de sa miséricorde, que les autres à demander par l'excès de leur misère. Tel est le cœur d'un Dieu, et tel doit être *le* cœur de tous ceux qui le représentent. Il ne faut pas s'étonner si un cœur si tendre et si étendu fait volontiers toutes les avances, s'il n'attend pas qu'il soit prévenu; mais si lui-même aime le premier, comme dit l'apôtre saint Jean (2), pour conserver sa dignité propre, et marquer son indépendance dans la libéralité gratuite de son amour.

Voilà donc notre Souverain qui veut être aimé, et pour cela qui nous aime, pour attirer notre amour.

(1) *S. Aug. de catechiz. rud. n.* 7, *tom.* VI, *col.* 267. — (2) *I. Joan.* IV. 19.

Telle est son intime disposition : voyons-en les effets sensibles. Il nous donne son Fils unique ; il se rabaisse, et il nous élève ; il se dépouille, et il nous donne ; il perd en quelque sorte ce qu'il est, et il nous le communique. Comment perd-il ce qu'il est ? Appauvrissement, etc. il est Dieu, et il craint de le paroître ; il l'est, et vous pouvez attendre de lui tout le secours que l'on peut espérer d'un Dieu. Mais il cache tous ses divins attributs sous une forme étrangère. [Il nous parle ainsi qu'] à Moïse, *os ad os* (1) ; comme un ami à un ami. Approchez avec la même franchise, avec la même liberté de cœur que si ce n'étoit qu'un homme mortel. N'est-ce pas véritablement vouloir être aimé ? n'est-ce pas nous prévenir par un grand amour ? Saint Augustin est admirable, et il avoit bien pénétré toute la sainteté de ce mystère, quand il a dit qu'un Dieu s'est fait homme « par une » bonté populaire » ; *Populari quâdam clementiâ* (2). Qu'est-ce qu'une bonté populaire ? Elle nous paroît, chrétiens, lorsqu'un grand, sans oublier ce qu'il est, se démet par condescendance, se dépouille, non point par foiblesse, mais par une facilité généreuse ; non pour laisser usurper son autorité, mais pour rendre sa bonté accessible ; et parce qu'il veut faire naître une liberté qui n'ôte rien du respect, si ce n'est le trouble et l'étonnement, et cette première surprise que porte un éclat trop fort dans une ame infirme. C'est ce qu'a fait le Dieu-homme ; il s'est rendu populaire : sa sagesse devient sensible, sa majesté tempérée, sa grandeur libre et familière.

(1) *Num.* XII. 8. *Exod.* XXXIII. 11. — (2) *S. Aug. contra Acad. lib.* III, *n.* 42, *tom.* I, *col.* 294.

Et que prétend-il, chrétiens, en se rabaissant de la sorte? Pourquoi se défaire de ses foudres? pourquoi se dépouiller de sa majesté, de tout l'appareil de sa redoutable puissance? C'est qu'il y a des conquêtes de plus d'une sorte, et toutes ne sont pas sanglantes. Un prince justement irrité se jette sur les terres de son ennemi, et se les assujettit par la force. C'est une noble conquête; mais elle coûte du sang, et une si dure nécessité doit faire gémir un cœur chrétien : ce n'est pas de celle-là que je veux parler. Sans répandre du sang, il se fait faire justice par la seule fermeté de son courage; et la renommée en vole bien loin dans les empires étrangers : c'est quelque chose encore de plus glorieux. Mais toutes les conquêtes ne se font pas sur les étrangers; il n'y a rien de plus illustre que de faire une conquête paisible de son propre état, [que de] conquérir les cœurs. Ce royaume caché et intérieur [qui s'établit sur l'] homme intérieur, est d'une étendue infinie : il y a tous les jours de nouvelles terres à *gagner*, de nouveaux pays à conquérir; et toujours autant de couronnes. O que cette conquête est digne d'un roi! c'est celle de Jésus-Christ. Nous étions à lui par droit de naissance; il nous veut encore acquérir par son saint amour. *Regnum Dei intra vos est* (1) : « Le » royaume de Dieu est au dedans de vous ». Cet amour lui étoit dû par sa naissance et par ses bienfaits; il a voulu le mériter de nouveau, il a voulu engager les cœurs par des obligations particulières. *Tanquam filiis dico, dilatamini et vos* (2) : « Je vous » parle comme à mes enfans; étendez aussi pour moi

(1) *Luc.* XVII. 21. — (2) *II. Cor.* VI. 13.

» votre cœur ». *Tanquam filiis*, non pas comme des esclaves, mais comme des enfans qui doivent aimer, dilatez en vous le règne de Dieu : otez les bornes de l'amour par l'amour de Jésus-Christ, qui n'a point donné de limites à celui qu'il a eu pour nous. Cet amour est libre, il est souverain : il veut qu'on le laisse agir dans toute son étendue; et qui le contraint tant soit peu, offense son indépendance. Il faut ou tout inonder ou se retirer tout entier. Un petit point dans le cœur [est de trop.] Aimez autant que le mérite un Dieu-homme; et pour cela, chrétiens, aimez dans toute l'étendue qu'a fait un Dieu-homme.

SECOND POINT.

Jésus-Christ [s'est rendu] semblable à nous, afin que nous lui fussions semblables; [il s'est uni à nous, afin de nous faire vivre de sa vie en nous animant de son esprit.] Si vous demandez maintenant quel est l'esprit de Jésus; il est bien aisé d'entendre que c'est l'esprit de la charité. Un Dieu n'auroit pas été aimé comme il le mérite, si un Dieu ne l'avoit aimé : l'amour qu'on doit à un Dieu n'auroit pas eu un digne modèle, si un Dieu lui-même n'avoit été l'exemplaire. Venez donc apprendre de ce Dieu aimant, dans quelle étendue et dans quel esprit il faut aimer Dieu.

L'étendue de cet amour doit être infinie. L'amour de notre exemplaire, c'est une adhérence sans bornes à la sainte volonté du Père céleste. Ma nourriture, dit-il (1), c'est de faire la volonté de mon Père, et

(1) *Joan.* IV. 34.

d'accomplir son ouvrage. Aimer Dieu c'est tout son emploi : *Quæ placita sunt ei facio semper* (1). Aimer Dieu, c'est tout son plaisir : *Non quæro voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me* (2). Aimer Dieu, c'est tout son soutien : *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me.* Il ne perd pas de vue un moment l'ordre de ses décrets éternels; à tous momens il s'y abandonne sans réserve aucune : Je fais, dit-il, toujours ce qu'il veut. Aujourd'hui, dès le moment de sa conception, il commence ce saint exercice. « En entrant au monde, » dit le saint apôtre (3), il a dit : Les holocaustes » ne vous ont pas plu; eh bien! me voici, Seigneur, » et je viens pour accomplir en tout votre volonté ». En ce moment, chrétiens, toutes ses croix lui furent montrées : il vit un dédain dans le cœur de Dieu pour les sacrifices des hommes : il voit une *avidité* dans le cœur de Dieu d'avoir une victime digne de lui, digne de sa sainteté, digne de sa justice, capable de porter tous ses traits et tous les crimes des hommes; et qu'ensuite il alloit être la seule victime. O Dieu, quel excès de peines! et néanmoins hardiment, Me voici, Seigneur, je viens pour accomplir votre volonté.

Chrétien, imite ce Dieu, adore en tout les décrets du Père : soit qu'il frappe, soit qu'il console; soit qu'il te couronne, soit qu'il te châtie; adore, embrasse sa volonté sainte. Mais en quel esprit? Ah! voici la perfection : en l'Esprit du Dieu incarné, dans un esprit d'agrément et de complaisance. Vous savez ce que c'est que la complaisance; on ne la connoît que

(1) *Joan.* VIII. 29. — (2) *Ibid.* v. 30. — (3) *Hebr.* x. 6, 7.

trop à la Cour : mais il faut apprendre d'un Dieu, quelle complaisance un Dieu mérite. En cette heure, dit l'évangéliste, Jésus se réjouit dans le Saint-Esprit, et il dit : « Je vous loue, ô Père, Seigneur du » ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ceci » aux superbes, et que vous l'avez découvert aux » humbles (1) ». Et il ajoute dans un saint transport : « Oui, Père, parce qu'il a plu ainsi devant » vous ». Telle est la complaisance qu'exige de nous la souveraineté de notre Dieu ; un accord, un consentement, un acquiescement éternel, un oui éternel, pour ainsi parler, non de notre bouche, mais de notre cœur, pour ses volontés adorables. C'est faire sa cour à Dieu, c'est l'adorer comme il le mérite, que de se donner à lui de la sorte.

Que faites-vous, esprits bienheureux, cour triomphante du Dieu des armées? que faites-vous devant lui et à l'entour de son trône? Ils nous sont représentés dans l'Apocalypse (2), disant toujours *Amen* devant Dieu; un *Amen* soumis et respectueux, dicté par une sainte complaisance. *Amen* dans la langue sainte, c'est-à-dire Oui; mais un oui pressant et affirmatif, qui emporte l'acquiescement, ou plutôt, pour mieux dire, le cœur tout entier. C'est ainsi qu'on aime Dieu dans le ciel : ne le ferons-nous pas sur la terre? Eglise qui voyages en ce lieu d'exil, l'Eglise, la Jérusalem bienheureuse, ta chère sœur, qui triomphe au ciel, chante à Dieu ce Oui, cet *Amen* : ne répondras-tu pas à ce divin chant, comme un second chœur de musique animé par la voix de Jésus-Christ même : « Oui, Père, puisqu'il a plu ainsi

(1) *Luc.* x. 21. — (2) *Apoc.* VII. 12.

» devant vous »? Quoi, nous qui sommes nés pour la joie céleste, chanterons-nous le cantique des plaisirs mortels? C'est une langue barbare, dit saint Augustin (1), que nous apprenons dans l'exil : parlons le langage de notre patrie. En l'honneur de l'homme nouveau que le Saint-Esprit nous forme aujourd'hui, « chantons le nouveau cantique, le cantique » de la nouvelle alliance » : *Cantemus Domino canticum novum* (2).

Nous sommes, dit le saint apôtre, un commencement de la créature nouvelle de Dieu. L'accomplissement de la création, c'est la vie des bienheureux; et c'est nous qui en sommes le commencement : *Initium creaturæ ejus* (3). Nous devons donc commencer ce qui se consommera dans la vie future; et cet *Amen* éternel, que chantent les bienheureux dans la plénitude d'un amour jouissant, nous le devons chanter avec Jésus-Christ dans l'avidité d'un saint désir : « Oui, Père, puisqu'il a plu » ainsi devant vous ». *Modò cantat amor esuriens, tunc cantabit amor fruens*, dit saint Augustin (4). Nous le devons chanter par nous-mêmes; nous le devons chanter pour les autres. Car écoutez parler le Dieu-homme, modèle du saint amour : « Oui, » Père, parce qu'il vous a plu;..... toutes choses me » sont données par mon Père (5). Il ne se réjouit d'avoir tout en main, que pour donner tout à Dieu, et le faire régner sans bornes.

O rois, écoutez Jésus, et apprenez de ce Roi de

(1) *In Ps.* CXXXVI, *n.* 17, *tom.* IV, *col.* 1522. — (2) *Ps.* XCV. 1. — (3) *Jac.* I. 18. — (4) *Serm.* CCLVI, *n.* 5, *tom.* V, *col.* 1052. — (5) *Luc.* X. 21, 22.

gloire, que vous ne devez avoir de cœur que pour aimer et faire aimer Dieu, de vie que pour faire vivre Dieu, de puissance que pour faire régner Dieu; et enfin que toutes les choses humaines ne vous ont été confiées que pour les rendre, les conserver, et pour les donner saintement à Dieu.

Mais si ce Dieu nous délaisse, mais si ce Dieu nous persécute, mais si ce Dieu nous accable, faut-il encore lui rendre cette complaisance? Oui, toujours, sans fin, sans relâche. Il est vrai, ô homme de bien, je te vois souvent délaissé; tes affaires vont en décadence; ta pauvre famille éplorée semble n'avoir plus de secours; Dieu même te livre à tes ennemis, et paroît te regarder d'un œil irrité. Ton cœur est prêt de lui dire avec David: « O Dieu, pourquoi » vous êtes-vous retiré si loin? Vous me dédaignez » dans l'occasion, lorsque j'ai le plus besoin de votre » secours, dans l'affliction, dans l'angoisse »: *Ut quid, Domine, recessisti longè, despicis in opportunitatibus, in tribulatione* (1)?

Est-il possible, ô Dieu vivant? Etes-vous de ces amis infidèles, qui abandonnent dans les disgrâces, qui tournent le dos dans l'affliction? Ne le crois pas, homme juste: cette persécution, c'est une épreuve; cet abandon, c'est un attrait; ce délaissement, c'est une grâce. Imite cet homme-Dieu, notre original et notre exemplaire, qui tout délaissé, tout abandonné; après avoir dit ces mots pour s'en plaindre avec amertume: « Pourquoi me délaissez-vous (2) »? se rejette lui-même d'un dernier effort, entre ces mains qui le repoussent. « O Père! je remets, dit-il,

(1) *Ps.* IX. 22. — (2) *Matth.* XXVII. 46. *Ps.* XXI. 2, *etc.*

» mon esprit entre vos mains [1] ». Ainsi obstine-toi, chrétien, obstine-toi saintement, quoique délaissé, quoique abandonné, à te rejeter avec confiance entre les mains de ton Dieu : oui même entre ces mains qui te frappent : oui même entre ces mains qui te foudroient : oui même entre ces mains qui te repoussent pour t'attirer davantage. Si ton cœur ne te suffit pas pour faire un tel sacrifice, prends le cœur d'un Dieu incarné, d'un Dieu accablé, d'un Dieu délaissé ; et de toute la force de ce cœur divin, perds-toi dans l'abîme du saint amour. Ah ! cette perte, c'est tòn salut, et cette mort, c'est ta vie.

TROISIÈME POINT.

Ce seroit ici, chrétiens, qu'après vous avoir fait voir que l'attrait du divin amour, c'est d'aimer *pour* Jésus-Christ ; que le modèle du divin amour, c'est d'aimer comme Jésus-Christ ; il faudroit encore vous expliquer que la consommation du divin amour, c'est d'aimer en Jésus-Christ et par *Jésus-Christ*. Mais les deux premières parties m'ayant insensiblement emporté le temps, je n'ai que ce mot à dire.

Je voulois donc, Messieurs, vous représenter que Dieu pour rappeler toutes choses au mystère de son unité, a établi l'homme le médiateur de toute la nature visible : et Jésus-Christ Dieu-homme seul médiateur de toute la nature humaine. Ce mystère est grand, je l'avoue, chrétiens, et mériteroit un plus long discours. Mais, quoique je ne puisse en donner une idée bien nette, j'en dirai assez, si je puis, pour faire admirer le conseil de Dieu.

[1] *Luc.* XXIII. 46. *Ps.* XXX. 6.

L'homme donc est établi le médiateur de la nature visible. Toute la nature veut honorer Dieu et adorer son principe, autant qu'elle en est capable : la créature insensible, la créature privée de raison, n'a point de cœur pour l'aimer, ni d'intelligence pour le connoître : « ainsi, ne pouvant connoître, » *tout ce qu'elle peut*, dit saint Augustin, c'est de » se présenter elle-même à nous, pour être du moins » connue, et nous faire connoître son divin Auteur » : *Quæ cùm cognoscere non possit, quasi innotescere velle videtur* (1). Elle ne peut voir, elle se montre; elle ne peut aimer, elle nous y presse : et ce Dieu qu'elle n'entend pas, elle ne nous permet pas de l'ignorer. C'est ainsi qu'imparfaitement et à sa manière, elle glorifie le Père céleste. Mais afin qu'elle consomme son adoration, l'homme doit être son médiateur : c'est à lui à prêter une voix, une intelligence, un cœur tout brûlant d'amour à toute la nature visible, afin qu'elle aime en lui et par lui la beauté invisible de son Créateur. C'est pourquoi il est mis au milieu du monde, industrieux abrégé du monde, petit monde dans le grand monde; ou plutôt, dit saint Grégoire de Nazianze (2), « grand monde dans le petit monde »; parce qu'encore que selon le corps il soit renfermé dans le monde, il a un esprit et un cœur qui est plus grand que le monde; afin que contemplant l'univers entier, et le ramassant en lui-même, il l'offre, il le sanctifie, il le consacre au Dieu vivant : si bien qu'il n'est le contem-

(1) *De Civ. Dei*, *lib.* XI, *cap.* XXVII, *n.* 2, *tom.* VII, *col.* 293. — (2) *Orat.* XLII, *n.* 15, *tom.* I, *pag.* 680.

» mon e... abrégé de la nature visible, toi, ch... par un saint amour, le laissé. ... de la nature invisible et intel- fianc...

ces ... perdons pas, chrétiens, dans ces ma... ; et disons que l'homme, ce mé- qu... nature visible, avoit lui-même besoin cc... teur. La nature visible ne pouvoit aimer, p... elle avoit besoin d'un médiateur pour (... à son Dieu. La nature humaine peut bien ... mais elle ne peut aimer dignement. Il falloit ... lui donner un médiateur aimant Dieu comme ... aimable, adorant Dieu autant qu'il est adorable; afin qu'en lui et par lui nous pussions rendre à Dieu notre Père un hommage, un culte, une adoration, un amour digne de sa majesté. C'est, Messieurs, ce médiateur qui nous est formé aujourd'hui par le Saint-Esprit dans les entrailles de Marie. Réjouis-toi, ô nature humaine : tu prêtes ton cœur au monde visible pour aimer son Créateur tout-puissant; et Jésus-Christ te prête le sien, pour aimer dignement celui qui ne peut être dignement aimé que par un autre lui-même. Laissons-nous donc gagner par ce Dieu aimant : aimons comme ce Dieu aimant : aimons par ce Dieu aimant.

Que croyez-vous, chrétiens, que fait aujourd'hui la divine Vierge toute pleine de Jésus-Christ ? Elle l'offre sans cesse au Père céleste, et après avoir épuisé son cœur, rougissant de la pauvreté de l'amour de la créature pour l'immense bonté de son Dieu; pour suppléer à ce défaut, pour compenser

ce qui manque, elle offre au Père céleste toute l'immensité de l'amour et toute l'étendue du cœur d'un Dieu-*homme*. Faisons ainsi, chrétiens; unissons-nous à *Jésus*; aimons en Jésus; aimons par Jésus. Mais, ô Dieu, quelle pureté! O Dieu, quel dégagement pour nous unir au cœur de Jésus! O créatures, idoles honteuses, retirez-vous de ce cœur qui veut aimer Dieu par *Jésus-Christ* : ombres, fantômes, dissipez-vous en présence de la vérité. Voici l'amour véritable qui veut entrer dans ce cœur : amour faux, amour trompeur, veux-tu tenir devant lui?

Chrétiens, rejetterez-vous l'amour d'un Dieu-homme, qui vous presse, qui veut remplir votre cœur, pour unir votre cœur au sien, et faire de tous les cœurs une même victime du saint amour? Vive l'Eternel, mes Frères : je ne puis souffrir cette indignité : je veux arracher ce cœur de tous les plaisirs qui l'enchantent, de toutes les créatures qui le captivent. O Dieu, quelle violence d'arracher un cœur de ce qu'il aime! Il en gémit amèrement; mais *quoique la victime se plaigne et* se débatte devant les autels, il n'en faut pas moins achever le sacrifice du Dieu vivant. Que je t'égorge devant Dieu, ô cœur profane, pour mettre en ta place un cœur chrétien. Et quoi, ne me permettrez-vous pas encore un soupir, encore une complaisance? Nul soupir, nulle complaisance que pour Jésus-Christ et par Jésus-Christ. Et donc faudra-t-il éteindre jusqu'à cette légère *étincelle*? Sans doute, puisque la flamme toute entière m'y paroît encore vivante. O dénuement d'un cœur chrétien! pourrons-nous bien nous

résoudre à ce sacrifice? Un Dieu-homme, un Dieu incarné, un Dieu se donnant à nous dans l'eucharistie, en la vérité de sa chair et en la plénitude de son Esprit, le mérite bien.

Venez donc, ô divin Jésus, venez consumer ce cœur. Tirez-nous après vos parfums; tirez les grands, tirez les petits; tirez les rois, tirez les sujets; tirez surtout, ô Jésus, le cœur de notre monarque, lequel en se donnant tout-à-fait à vous, ferme comme il est, constant comme il est, est capable de vous entraîner toutes choses, et de vous faire régner par tout l'univers. Ainsi soit-il.

III.e SERMON

POUR LA FÊTE

DE L'ANNONCIATION.

Combien admirables et extraordinaires les abaissemens du Dieu-homme. Pourquoi les moyens les plus efficaces que Dieu a d'établir sa gloire, se trouvent nécessairement joints avec la bassesse. Amour que Dieu a pour l'humilité : quelle part elle a dans le mystère de notre réparation. Antiquité de la promesse de notre salut. Rapports admirables de Marie avec Eve.

Creavit Dominus novum super terram : fœmina circumdabit virum.

Le Seigneur a créé une nouveauté sur la terre : une femme concevra un homme. Jerem. XXXI. 22.

De ce grand et épouvantable débris, où la raison humaine, ayant fait naufrage, a perdu tout d'un coup toutes ses richesses, et particulièrement la vérité pour laquelle Dieu l'avoit formée; il est resté dans l'esprit des hommes un désir vague et inquiet d'en découvrir quelque vestige, et c'est ce qui a fait naître dans tous les hommes un amour incroyable de la nouveauté. Cet amour de la nouveauté paroît au monde en plus d'une forme, exerce les esprits de plus d'une sorte. Il se contente de pousser les uns à

ramasser dans un cabinet mille raretés étrangères, et les autres, qu'il trouve plus vifs et plus capables d'invention, il les épuise par de grands efforts pour trouver ou quelque adresse inconnue dans les ouvrages de l'art, ou quelque raffinement inusité dans la conduite des affaires, ou quelque secret inoui dans l'ordre de la nature : enfin, pour n'entrer pas plus avant dans cette matière infinie; je me contenterai de vous dire du désir de la nouveauté, qu'il n'est point dans le monde d'appât plus trompeur, ni d'amusement plus universel, ni de curiosité moins bornée que celle de la nouveauté. Pour guérir cette maladie, qui travaille si étrangement la nature humaine, Dieu nous présente aussi dans son Ecriture des nouveautés saintes et des curiosités fructueuses: et le mystère de cette journée en est une preuve invincible. Le prophète nous en a parlé comme d'une nouveauté surprenante; *Creavit Dominus novum super terram* : et comme il prépare nos attentions à quelque chose d'extraordinaire, il nous oblige plus que jamais à demander par la Mère le secours du Fils; et d'ailleurs c'est aujourd'hui le jour véritable d'employer envers cette Vierge la salutation angélique, et de lui dire avec Gabriel, *Ave*.

Dans cet empressement universel de toutes les conditions et de tous les âges pour la gloire et pour la grandeur, il faut avouer, chrétiens, qu'une véritable modération est une nouveauté extraordinaire, et dont le monde voit si peu d'exemples, qu'il la pourroit justement compter parmi ses raretés les plus précieuses. Mais si c'est un spectacle si nouveau de

de voir les hommes se contenir dans leur naturelle bassesse, ce sera une nouveauté bien plus admirable de voir un Dieu se dépouiller de sa souveraine grandeur, et descendre du haut de son trône par un anéantissement volontaire. C'est, Messieurs, cette nouveauté que l'Eglise nous représente dans le mystère du Verbe fait chair, et c'est ce qui fait dire à notre prophète : *Creavit Dominus novum super terram*, Dieu a fait dans le monde une nouveauté, lorsqu'il y a envoyé son Fils humilié et anéanti.

Et en effet je remarque dans cet abaissement du Dieu-homme deux choses tout-à-fait extraordinaires. Dieu est le Seigneur des seigneurs, et ne voit rien au-dessus de lui : Dieu est unique dans sa grandeur, et ne voit rien autour de lui qui l'égale. Et voici, ô nouveauté surprenante ! que celui qui n'a rien au-dessus de lui se fait sujet et se donne un maître ; celui que rien ne peut égaler se fait homme et se donne des compagnons ; ce Fils, dans l'éternité égal à son Père, s'engage à devenir sujet de son Père ; ce Fils, relevé infiniment au-dessus des hommes, se met en égalité avec les hommes. Quelle nouveauté, chrétiens ! et n'est-ce pas avec raison que le prophète s'écrie, que Dieu a fait une nouveauté ? O Père céleste, ô hommes mortels, vous recevez aujourd'hui un honneur nouveau dont je ne puis parler sans étonnement. Père, vous n'avez jamais eu un tel sujet : hommes, vous n'avez jamais eu un tel associé.

Venez, mes Frères, venez tous ensemble contempler cette nouveauté que le Seigneur a créée aujourd'hui : mais en admirant ce nouveau mystère

que nous annonce le saint prophète, n'oublions pas ce qu'il y ajoute, « qu'une femme concevra un fils », *Fœmina circumdabit virum* : et apprenant, de ces paroles mystiques, que la bienheureuse Marie a été appelée en société de cet ouvrage admirable, pour la comprendre dans cette fête à laquelle nous savons qu'elle a tant de part, disons que ce Dieu, qui se fait sujet, l'a choisie pour être le temple où il rend à son Père son premier hommage; et que ce Dieu, qui s'unit aux hommes, l'a choisie comme le canal par lequel il se donne à eux. Et afin de nous expliquer en termes plus clairs, considérons attentivement combien Dieu honore cette sainte Vierge; en ce que c'est en elle qu'il s'anéantit et devient soumis à son Père : c'est ce que nous dirons dans le premier point; en ce que c'est par elle qu'il se communique et entre en société avec les hommes : c'est ce que nous verrons dans le second. Et voilà en peu de paroles le partage de ce discours, pour lequel je vous demande vos attentions.

PREMIER POINT.

C'est une vérité assez surprenante et néanmoins très-indubitable que dans les moyens infinis que Dieu a d'établir sa gloire, le plus efficace de tous se trouve joint nécessairement avec la bassesse. Il peut renverser toute la nature, il peut faire voir sa puissance aux hommes par mille nouveaux miracles; mais, par un secret merveilleux, il ne peut jamais porter sa grandeur plus haut, que lorsqu'il s'abaisse et s'humilie. Voici une nouveauté bien étrange : je ne sais si tout le monde entend ma pensée; mais la preuv.

de ce que j'avance paroît bien évidemment dans notre mystère. Saint Thomas a très-bien prouvé (1) *que le* plus grand ouvrage de Dieu, c'est de s'unir personnellement à la créature comme il a fait dans l'incarnation. Et sans m'arrêter à toutes ses preuves, qu'il vaut mieux laisser à l'Ecole, parce qu'elles nous emporteroient ici trop de temps; il n'y a personne qui n'entende assez que Dieu, dans toute l'étendue de sa puissance qui n'a point de bornes, ne pouvoit rien faire de plus relevé que de donner au monde un Dieu-homme, un Dieu incarné. *Domine, opus tuum* (2); « C'est là, Seigneur, votre grand ou» vrage »; et je ne crains point d'assurer que vous ne pouvez rien faire de plus admirable. Que si c'est là son plus grand ouvrage, c'est aussi par conséquent sa plus grande gloire. Cette conséquence est certaine, parce que Dieu ne se glorifie que dans ses ouvrages : *Lætabitur Dominus in operibus suis* (3) : « Le Seigneur se réjouira dans ses œuvres ». Or ce miracle si grand et si magnifique, Dieu ne le pouvoit faire qu'en se rabaissant, selon ce que dit l'apôtre saint Paul (4) : *Exinanivit semetipsum;* « il » s'est lui-même épuisé et anéanti, en prenant la » forme d'esclave ».

Disons donc avec le prophète : Dieu a fait une nouveauté. Quelle nouveauté a-t-il faite? Il a voulu porter sa grandeur en son plus haut point; pour cela *il s'est rabaissé* : il a voulu nous montrer sa gloire dans sa plus grande lumière, *Vidimus gloriam ejus;* et pour cela il s'est revêtu de notre foiblesse : *Et ha-*

(1) *III. Part. quæst.* 1, *art.* 1. — (2) *Habac.* III. 2. — (3) *Ps.* CIII. 31. — (4) *Philip.* II. 7.

bitavit in nobis, et vidimus gloriam ejus (1). Jamais il ne s'est vu plus de gloire, parce qu'il ne s'est jamais vu plus de bassesse.

Ne croyez pas, mes Frères, que je vous prêche aujourd'hui cette nouveauté, pour repaître seulement vos esprits par une méditation vaine et curieuse : loin de cette chaire de tels sentimens. Ce que je prétends, par tout ce discours, c'est de vous faire aimer l'humilité sainte, cette vertu fondamentale du christianisme : je prétends, dis-je, vous la faire aimer, en vous montrant l'amour que Dieu a pour elle. Il ne peut pas trouver l'humilité en lui-même; car sa souveraine grandeur ne lui permet pas de s'abaisser, demeurant en sa propre nature : il faut qu'il agisse toujours en Dieu, et par conséquent qu'il soit toujours grand. Mais ce qu'il ne peut pas trouver en lui-même il le cherche dans une nature étrangère. Cette nature infiniment abondante ne refuse point d'aller à l'emprunt : pourquoi ? Pour s'enrichir par l'humilité. C'est ce que le Fils de Dieu vient chercher au monde; c'est pour cette raison qu'il se fait homme, afin que son Père voie en sa personne un Dieu soumis et obéissant.

Et que ce soit là son dessein, mes Frères, vous le pouvez aisément juger par le premier acte qu'il fit en venant au monde au moment de sa bienheureuse incarnation. Peut-être serez-vous bien aises d'apprendre aujourd'hui quel fut le premier acte de ce Dieu-homme, quelle fut sa première pensée, et le premier mouvement de sa volonté? Je réponds, et je ne crains point de vous assurer que ce fut un

(1) *Joan.* I. 14.

acte d'obéissance. Par où ai-je appris ce secret, qui m'a découvert ce mystère? C'est le grand apôtre, c'est saint Paul lui-même dans la divine épître aux Hébreux, où il parle ainsi du Fils de Dieu : « En» trant au monde il a dit » : *Ingrediens;* voilà, mes Frères, ce que nous cherchons, ce qu'a dit le Fils de Dieu en entrant au monde; et par ce qu'il a dit nous savons ce qu'il pense. Donc entrant au monde, il a dit : Père, « les holocaustes et les sacri» fices pour le péché ne vous ont pas plu » : *Holocautomata pro peccato non tibi placuerunt;* « alors » j'ai dit : J'irai moi-même » : pourquoi? « pour » accomplir, ô Dieu, votre volonté » : *Tunc dixi, Ecce venio : in capite libri scriptum est de me, ut faciam, Deus, voluntatem tuam* (1). N'est-ce pas nous dire en termes formels que le premier acte du *Fils de* Dieu c'est un acte de soumission et d'humilité, et qu'il est descendu du ciel en la terre pour pratiquer l'obéissance : *Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam.*

Mais poussons encore plus loin, et voyons combien Dieu aime l'humilité. O divin acte d'obéissance, par lequel Jésus-Christ commence sa vie, nouveau sacrifice d'un Dieu soumis, en quel temple serez-vous offert au Père éternel? où est-ce qu'on verra la première fois cet auguste, cet admirable spectacle d'un Dieu humilié et obéissant? Ah! ce sera dans les entrailles de la sainte Vierge : ce sera le temple, ce sera l'autel où Jésus consacrera à son Père les premiers vœux de l'obéissance. Et d'où vient, ô divin Sauveur, que vous choisissez cette Vierge pour

(1) *Hebr.* x. 5, 6, 7.

être le temple sacré, où vous rendrez à votre Père céleste vos premières adorations avec une humilité si profonde ? C'est l'amour de l'humilité qui l'y oblige, c'est à cause que ce divin temple est bâti sur l'humilité, sanctifié par l'humilité. Le Verbe abaissé et humilié a voulu que l'humilité préparât son temple, et il n'y a point pour lui de demeure au monde sinon celle que l'humilité aura consacrée.

Le voulez-vous voir par l'Ecriture ? Renouvelez, Messieurs, vos attentions, pour y voir que l'humilité de Marie a mis la dernière disposition que le Fils de Dieu attendoit, pour établir sa demeure en ce nouveau temple. Je remarque, dans l'évangile de ce jour, que, dans cet admirable entretien de la sainte Vierge avec l'ange, elle ne lui parle que deux fois. Mais, ô admirables paroles ! Dieu a voulu qu'en ces deux réponses nous vissions paroître dans un grand éclat deux vertus d'une beauté souveraine, et capables de charmer le cœur de Dieu même : l'une est la pureté virginale ; l'autre, une humilité très-profonde.

L'ange Gabriel annonce à Marie qu'elle concevra le Fils du Très-haut, le roi et le libérateur d'Israël. Qui pourroit s'imaginer, chrétiens, qu'une femme pût être troublée d'une si heureuse nouvelle? Quelle espérance plus glorieuse lui peut-on donner ? quelle promesse plus magnifique ? mais quelle assurance plus grande, puisque c'est un ange qui lui parle de la part de Dieu? Et néanmoins Marie est troublée, elle craint, elle hésite, peu s'en faut qu'elle ne réponde que la chose ne se peut faire : « Comment » cela se pourroit-il faire, puisque j'ai résolu de

» demeurer vierge » ? *Quomodo* (1) ? Voyez, mes Frères, qu'elle s'inquiète pour sa pureté virginale. Si je conçois le Fils du Très-haut, ce me sera à la vérité une grande gloire; mais, ô sainte virginité, que deviendrez-vous? je ne puis consentir à vous perdre. O pureté admirable, qui n'est pas seulement à l'épreuve de toutes les promesses des hommes, mais encore, et voici bien plus, de toutes les promesses de Dieu! Qu'attendez-vous, ô Verbe divin, chaste amateur des ames pudiques? qu'est-ce qui vous fera venir sur la terre, si cette pureté ne vous y attire? Attendez, attendez, son heure n'est pas encore arrivée, et son temple n'a pas reçu sa dernière disposition.

En effet l'ange répond à Marie : « Le Saint-Es» prit surviendra en vous » : *Spiritus sanctus superveniet in te* (2). Il surviendra, dit-il; il n'étoit donc pas encore venu. Telle est la première parole de la sainte Vierge, qui a été prononcée par la pureté. Ecoutez maintenant la seconde. *Ecce ancilla, Domini, fiat mihi secundùm verbum tuum* (3) : « Voici » *la servante du Seigneur*, qu'il me soit fait selon ta » parole ». Vous voyez assez de vous-même, sans qu'il soit nécessaire que je vous le dise, que c'est l'humilité qui parle en ce lieu; voilà le langage de l'obéissance. Marie ne s'élève pas par sa nouvelle dignité de Mère de Dieu; et sans se laisser emporter aux transports d'une joie si juste, elle déclare seulement sa soumission. Et aussitôt les cieux sont ouverts, tous les torrens des grâces tombent sur Marie, l'inondation du Saint-Esprit la pénètre toute : le Verbe se fait un corps de son sang très-pur; « le

(1) *Luc.* I. 34. — (2) *Ibid.* 35. — (3) *Ibid.* 38.

» Père la couvre de sa vertu » ; *Virtus Altissimi obumbrabit tibi* (1) ; et ce Fils qu'il engendre toujours dans son sein, parce qu'il est si grand, si immense, si je puis parler de la sorte, qu'il n'y a que l'infinité du sein paternel qui soit capable de le contenir, il l'engendre dans le sein de la sainte Vierge. Comment s'est pu faire un si grand miracle ? C'est que l'humilité l'a rendue capable de contenir l'immensité même. C'est à cause de l'humilité, ô heureuse Vierge, que vous recevez en vous, la première, celui qui est destiné pour tout le monde, qui a été promis et attendu tant de siècles, *Ecce Domini mei per tanta retro sæcula promissum, prima suscipere mereris adventum* (2). Vous devenez le temple d'un Dieu incarné, et l'humilité qui vous a remplie lui rend cette demeure si agréable, que par une grâce particulière il veut que « vous » possédiez toute seule durant l'espace de neuf mois » entiers, l'espérance de la terre, la gloire des siècles, » le bien commun de tout l'univers : » *Spem terrarum, decus sæculorum, commune omnium gaudium peculiari munere sola possides* (3). Tant il est vrai que l'humilité est la source de toutes les grâces, et qu'elle seule peut attirer Jésus-Christ en nous.

Ah ! je ne m'étonne pas, chrétiens, si Dieu paroît si fort éloigné des hommes, ni s'il retire de nous ses miséricordes : c'est que l'humilité est bannie du monde. Un homme humble, je l'ai déjà dit, mais il faut le redire encore ; un homme retenu et modeste c'est une rareté presque inouie. Hé bien ! néant su-

(1) *Luc.* I. 35. — (2) *Euseb. Homil.* II, *de Nativit. Domin. Bibliot. Patr. Lugd. tom.* VI, *p.* 620. — (3) *Ibid. pag.* 621.

perbe, que faut-il pour te rabaisser, si un Dieu anéanti n'y suffit pas? Il n'a rien au-dessus de lui, et il se donne un maître en se faisant homme : et toi, resserré de toutes parts dans les chaînes de ta dépendance, tu ne peux prendre un esprit soumis. Mais peut-être que vous me direz : Je suis si souple, je suis si soumis, je fais ma cour si adroïtement, et je sais si bien m'abaisser. Ah! ne croyez pas m'imposer par cette apparence modeste. Est-ce que je ne vois pas clairement que tu ne te soumets que par un principe d'orgueil? est-ce que je ne lis pas dans ton cœur que tu ne t'abaisses sous ceux que l'on nomme les Tout-puissans, tant la vanité est aveugle, qu'afin de dominer sur les autres? Il faut que l'orgueil soit enraciné bien profondément dans vos ames, puisque même vous ne pouvez vous humilier que par un sentiment d'arrogance. Mais cette arrogance que vous nous cachez, parce qu'elle nuiroit à votre fortune, s'il vient à luire sur vous un petit rayon de faveur, paroîtra bientôt dans toute sa force.

O cœur plus léger que la paille, cette prospérité inopinée t'emporte jusqu'à ne pouvoir plus te reconnoître. Et comment as-tu si fort oublié et la boue dont tu sors peut-être, et toutes les foiblesses qui t'environnent? Rentre, ô superbe, dans ton néant; et apprends de la sainte Vierge à ne te pas laisser éblouir par l'éclat et par la douceur d'une grandeur nouvelle et imprévue. Cette haute dignité de Mère de Dieu ne fait que l'abaisser davantage; mais cet abaissement fait sa gloire. Dieu, ravi d'une humilité si profonde, vient lui-même s'humilier dans ses entrailles; mais ce n'est pas encore toute sa gran-

deur. Si ce Dieu, résolu de s'anéantir, veut s'anéantir dans Marie, ce même Dieu, qui veut se donner aux hommes, leur fait ce présent par Marie : c'est ce que j'ai à vous dire dans ce second point, qui finira bientôt ce discours.

SECOND POINT.

Voici, Messieurs, une nouveauté qui n'est pas moins surprenante que la première; et si vous avez été étonnés de voir un souverain qui se fait sujet, je crois que vous ne le serez pas moins de voir l'Unique et l'Incomparable qui se donne des compagnons, et qui entre en société avec les hommes; *Et habitavit in nobis* : c'est le mystère de cette journée. Pour bien entendre cette nouveauté, formez-vous en votre esprit une forte idée de cette parfaite unité de Dieu, qui le rend infini, incommunicable, et unique en tout ce qu'il est. Il est le seul sage, le seul bienheureux, Roi des rois, Seigneur des seigneurs, unique en sa majesté, inaccessible en son trône, incomparable en sa puissance. Les hommes n'ont point de termes assez énergiques, pour parler dignement de cette unité; et voici néanmoins, Messieurs, des paroles de Tertullien qui nous en donnent, ce me semble, une grande idée, autant que le peut permettre la foiblesse humaine. Il appelle Dieu « le sou» verain grand », *Summum magnum* : « mais il n'est » souverain, dit-il, qu'à cause qu'il surmonte tout » le reste » : *Summum victoriâ suâ constat* (1). « Et » ainsi, ne souffrant rien qui l'égale, il laisse telle» ment au-dessous de soi tout ce qu'on pourroit

(1) *Advers. Marcion. lib.* 1. *n.* 3.

» mettre à l'égal de lui, qu'il se fait lui-même une » solitude par la singularité de son excellence » : *Atque ex defectione æmuli solitudinem quamdam de singularitate præstantiæ suæ possidens, unicum est* (1).

Voilà une manière de parler étrange : mais cet homme, accoutumé aux expressions fortes, semble chercher des termes nouveaux, pour parler d'une grandeur qui n'a point d'exemple. Est-il rien de plus majestueux ni de plus auguste que cette solitude de Dieu ? Pour moi, je me représente, Messieurs, cette majesté infinie toute resserrée en elle-même, cachée dans ses propres lumières, séparée de toutes choses par sa propre étendue, qui ne ressemble pas les grandeurs humaines, où il y a toujours quelque foible, où ce qui s'élève d'un côté s'abaisse de l'autre ; mais qui est de tous côtés également forte et également inaccessible. Qui ne s'étonneroit donc, chrétiens, de voir cet Unique, cet Incomparable, qui sort de cette auguste solitude pour se faire des compagnons ? O nouveauté admirable ! Et encore quels compagnons ? Des hommes mortels et pécheurs. *Non angelos apprehendit* (2) : « Il ne s'est point ar- » rêté aux anges », quoiqu'ils fussent, pour ainsi dire, les plus proches de son voisinage. Il est venu à pas de géant, « sautant, dit l'Ecriture (3), toutes » les montagnes », c'est-à-dire passant tous les chœurs des anges ; il a cherché la nature humaine, que sa mortalité avoit reléguée au plus bas étage de l'univers, et qui avoit encore ajouté l'éloignement du

(1) *Advers. Marcion. lib.* I. *n.* 4. — (2) *Hebr.* II. 16. — (3) *Cant.* II. 8.

péché à l'inégalité de la condition : néanmoins il se l'est unie, *Apprehendit;* il l'a saisie en l'ame et au corps; il s'est fait une chair semblable à la nôtre. Enfin, ô bonté! ô miséricorde! enfin ce Dieu en devenant homme, « afin que nous entrions en société » avec lui » : *Ut et nos societatem habeamus cum eo* (1), est venu traiter d'égal avec nous, et cela pour nous donner le moyen de traiter d'égal avec lui : *Ex æquo agebat Deus cum homine, ut homo agere ex æquo cum Deo posset* (2). Chrétiens, quelle nouveauté! qui a jamais ouï un pareil miracle? « Quelle » nation de la terre a des dieux qui s'approchent » d'elle, comme notre Dieu s'approche de nous (3) »?

Une telle condescendance mériteroit bien, chrétiens, d'occuper plus long-temps nos esprits, si le mystère de cette journée ne m'obligeoit à jeter les yeux sur la bienheureuse Marie. Vous avez vu un Dieu qui se donne à nous; c'est un grand bonheur pour notre nature : mais quelle gloire pour la sainte Vierge, qu'il se donne à nous par son entremise! C'est par elle qu'il entre au monde, c'est par elle qu'il lie avec nous cette société bienheureuse. Non content de l'avoir choisie pour ce ministère, il envoie un des premiers de ses anges pour lui en porter la parole, et comme pour demander son consentement. Chrétiens, quel est ce mystère? tâchons d'en découvrir le secret, et lisons-le dans l'ordre des décrets de Dieu, selon que Dieu nous les a révélés.

J'ai appris par son Ecriture et par le consentement unanime de tous les siècles, que dans le mystère

(1) *I. Joan.* I. 3, 6. — (2) *Tertull. advers. Marcion. lib.* II, *n.* 27. — (3) *Deut.* IV. 7.

adorable de la rédemption de notre nature, c'étoit une *résolution* déterminée de la Providence divine, de faire servir à notre salut tout ce qui avoit été employé à notre ruine. Ne me demandez pas ici les raisons de ce conseil admirable, qu'il seroit trop long de vous expliquer; et contentez-vous d'entendre en un mot, *que par* une charitable émulation Dieu a *voulu* détruire notre ennemi, en lui renversant sur la tête ses propres machines, et le défaisant, pour ainsi dire, par ses propres armes.

C'est pourquoi la foi nous enseigne que si un homme nous perd, un homme nous sauve; la mort règne dans *la* race d'Adam, c'est de la race d'Adam que la vie est née; Dieu fait servir de remède à notre péché la mort, qui en étoit la punition; l'arbre nous tue, l'arbre nous guérit; et nous voyons dans l'*eucharistie* qu'un manger salutaire répare le mal qu'un manger téméraire avoit fait. Selon cette merveilleuse dispensation, que Dieu a voulu marquer si visiblement dans tout l'ouvrage de notre salut, il faut *conclure nécessairement que* comme les deux sexes sont intervenus dans la désolation de notre nature, ils devoient aussi concourir à sa délivrance. Tertullien l'a enseigné dès les premiers siècles dans le livre de la Chair de Jésus-Christ, où parlant de la sainte Vierge : « Il étoit, dit-il (1), nécessaire » que ce qui avoit été perdu par ce sexe fût ramené » au salut par le même sexe » : *Ut quod per ejusmodi sexum abierat in perditionem, per eumdem sexum redigeretur in salutem*. Le martyr saint Iré-

(1) *De Carn. Chr. n.* 17.

née l'a dit devant lui (1); le grand saint Augustin l'a dit après (2); tous les saints Pères unanimement nous ont enseigné la même doctrine : d'où je tire cette conséquence, qu'il étoit certainement convenable que Dieu prédestinât une nouvelle Eve aussi bien qu'un nouvel Adam; afin de donner à la terre, au lieu de la race ancienne qui avoit été condamnée, une nouvelle postérité qui fût sanctifiée par la grâce.

Et certainement, chrétiens, si nous méditons en nous-mêmes les conseils impénétrables de la Providence dans la réparation de notre nature, et que nous conférions exactement Eve avec Marie dans le mystère de cette journée, nous serons bientôt convaincus de cette doctrine si sainte et si ancienne. Voici le rapport qu'en font les saints Pères, et je ne fais que répéter ce qu'ils en ont dit.

L'ouvrage de notre corruption commence par Eve, l'ouvrage de la réparation par Marie; la parole de mort est portée à Eve, la parole de vie à la sainte Vierge; Eve étoit vierge encore, et Marie est Vierge; Eve encore vierge avoit son *époux*, *et Marie* la Vierge des vierges a aussi le sien; la malédiction est donnée à Eve, la bénédiction à Marie : *Benedicta tu* (3) : un ange de ténèbres s'adresse à Eve, un ange de lumière parle à Marie; l'ange de ténèbres veut élever Eve à une fausse grandeur, en lui faisant affecter la divinité : « Vous serez, lui dit-il, comme » des dieux (4) » : l'ange de lumière établit Marie dans la véritable grandeur par une sainte société

(1) *Contr. Hæres. lib.* v, *cap.* xix, *p.* 316. — (2) *De Symb. ad Catech. Serm.* iii, *cap.* iv, *tom.* vi, *col.* 571. — (3) *Luc.* i. 42. — (4) *Genes.* iii. 5.

avec Dieu : « Le Seigneur est avec vous, lui dit » Gabriel (1) » ; l'ange de ténèbres parlant à Eve lui inspire un dessein de rebellion : « Pourquoi est-ce » que Dieu vous a commandé de ne point manger » de ce fruit si beau (2) » ? l'ange de lumière parlant à Marie lui persuade l'obéissance : « Ne craignez » point, Marie, lui dit-il, et, Rien n'est impossible » au Seigneur (3) ». Eve crut au serpent, et Marie à l'ange. De cette sorte, dit Tertullien (4), une foi pieuse efface la faute d'une téméraire crédulité, et « Marie répare en croyant à Dieu ce qu'Eve avoit » ruiné en croyant au diable » : *Quod illa credendo deliquit, hæc credendo delevit.* Enfin, pour achever le mystère, Eve séduite par le démon est contrainte de fuir devant la face de Dieu, et Marie instruite par l'ange est rendue digne de porter Dieu : Eve nous ayant présenté le fruit de mort, Marie nous présente le vrai fruit de vie ; afin, dit saint Irénée, écoutez les paroles de ce grand martyr, « afin que la vierge » Marie fût l'avocate de la vierge Eve » : *Ut virginis Evæ virgo Maria fieret advocata* (5).

Un rapport si exact n'est pas une invention de l'esprit humain. Après cela on ne peut douter que Marie ne soit l'Eve bienheureuse de la nouvelle alliance, qu'elle n'ait la même part à notre salut qu'Eve a eue à notre ruine, c'est-à-dire la seconde après Jésus-Christ ; et qu'Eve étant la mère de tous les mortels, Marie ne soit la mère de tous les vivans. C'est Dieu même qui nous persuade une vérité si constante, par l'ordre admirable de tous ses des-

(1) *Luc.* I. 28. — (2) *Genes.* III. 1. — (3) *Luc.* I. 30, 37. — (4) *De Carne Christi*, *n.* 17. — (5) *Cont. Hær. l.* V, *cap.* XIX, *p.* 316.

seins, par la convenance des choses si évidemment déclarée, par le rapport nécessaire de tous ses mystères.

Et nos frères qui nous ont quittés ne peuvent pas endurer notre dévotion pour Marie, ni que nous la croyions après Jésus-Christ la principale coopératrice de notre salut! Qu'ils détruisent donc ce rapport de tous les mystères divins; qu'ils nous disent pour quelle raison Dieu envoie son ange à Marie. Ne pouvoit-il pas faire son ouvrage en elle sans en avoir son consentement? Ne paroît-il pas plus clair que le jour que ç'a été un conseil du Père qu'elle coopérât à notre salut et à l'incarnation de son Fils, par son obéissance et sa charité? Et si cette charité maternelle a tant opéré pour notre bonheur dans le mystère de l'incarnation, sera-t-elle devenue stérile, et ne produira-t-elle plus rien en notre faveur? Ah! Messieurs, qui le pourroit croire? Et si maintenant nous attendons d'elle qu'elle nous assiste de son secours, quel crime faisons-nous de le demander? *Est-ce pour cela*, nos chers Frères, que vous avez rompu l'unité et abandonné la communion dans laquelle vos pères sont morts en la charité de notre Seigneur? Mais peut-être n'y en a-t-il pas qui nous entendent. Revenons à vous, chrétiens.

Je ne puis plus retenir les secrets mouvemens de mon cœur. Je ne puis que je ne m'écrie avec toute l'Eglise catholique: O sainte, ô incomparable Marie, nous crions, nous gémissons après vous, misérables bannis enfans d'Eve; *Ad te clamamus*. Car à qui auront leur recours les enfans captifs d'Eve l'exilée, sinon

non à la mère des libres? Et si telle est la doctrine des anciens Pères, si telle est la foi des martyrs, que vous soyez l'avocate d'Eve, ne prendrez-vous pas aussi la *défense* de sa postérité condamnée? Si donc Eve inconsidérée nous a présenté autrefois le fruit empoisonné qui nous tue, ô Marie notre protectrice, que nous recevions de vos mains le fruit de vos bénites entrailles, qui nous donne la vie éternelle? *Et Jesum, etc.* O merveille des secrets de Dieu! ô convenance de notre foi! Car c'est l'accomplissement du mystère, que nous recevions Jésus-Christ des mains de Marie : elle nous le présente pour entrer en *société* avec nous. Vivons comme des hommes avec qui Jésus-Christ s'est associé, « pour leur apprendre à » agir d'une manière toute divine » : *Conversabatur Deus, ut homo divinè agere doceretur* (1).

(1) *Tertull. adversùs Marcion. lib.* II, *n.* 27.

IVE SERMON

POUR LA FÊTE

DE L'ANNONCIATION.

La promesse de notre salut presque aussi ancienne que la sentence de notre mort. La réparation du genre humain figurée même dans les auteurs de sa ruine. Miséricordieuse émulation du Rédempteur de notre nature. De quelle manière Dieu fait servir à notre salut ce que le démon avoit employé à notre ruine. Rapports admirables entre Eve et Marie : par quelle fécondité celle-ci est rendue Mère de tous les fidèles.

Vocavit nomen uxoris suæ, Heva; eo quod Mater esset cunctorum viventium.

Adam donna à sa femme le nom d'Eve; parce qu'elle étoit la Mère de tous les vivans. Genes. III. 20.

Benedicta tu in mulieribus.

Vous êtes bénie entre toutes les femmes. Luc. I. 29.

C'EST un trait merveilleux de miséricorde, que la promesse de notre salut se trouve presque aussi ancienne que la sentence de notre mort, et qu'un même jour ait été témoin de la chute de nos premiers pères, et du rétablissement de leur espérance. Nous voyons,

en la Genèse (1), que Dieu, en nous condamnant à la servitude, nous promet en même temps le libérateur; en prononçant la malédiction contre nous, il prédit au serpent, qui nous a trompés, que sa tête sera brisée; c'est-à-dire, que son empire sera renversé, et que nous serons délivrés de sa tyrannie : les menaces et les promesses se touchent, la lumière de la faveur nous paroît, dans le feu même de la colère; afin que nous entendions, chrétiens, que Dieu se fâche contre nous ainsi qu'un bon père, qui, dans les sentimens les plus vifs d'une juste indignation, ne peut oublier ses miséricordes, ni retenir les effets de sa tendresse. Bien plus, ô incomparable bonté! Adam même qui nous a perdus, et Eve qui est la source de notre misère, nous sont représentés dans les saintes Lettres comme des images vivantes des mystères qui nous sanctifient. Jésus-Christ ne dédaigne pas de s'appeler le nouvel Adam : Marie sa divine mère est la nouvelle Eve; et par un secret ineffable nous voyons notre réparation figurée même dans les auteurs de notre ruine.

C'est sans doute dans cette pensée, que saint Epiphane a considéré le passage de la Genèse que j'ai allégué pour mon texte. Ce grand homme a remarqué doctement que c'est après sa condamnation qu'Eve est appelée Mère des vivans. « Qu'est-ce à dire » ceci, dit saint Epiphane (2) ? Elle n'avoit pas ce » beau nom, lorsqu'elle étoit encore dans le paradis; » et on commence à l'appeler Mère des vivans, après » qu'elle a été condamnée à n'engendrer plus que

(1) *Genes.* III. 15. — (2) *Lib.* III, *Heres.* LXXVIII, *n.* 18, *tom.* I, *p.* 1050.

» des morts » : qui ne voit qu'il y a ici du mystère? Et c'est ce qui fait dire à ce grand évêque « qu'elle » est nommée ainsi en énigme, et comme figure de la » sainte Vierge, qui est la vraie Mère de tous les vi- » vans », c'est-à-dire de tous les fidèles auxquels son enfantement a rendu la vie.

Chrétiens, enfans de Marie, je vous prêche aujourd'hui l'accomplissement d'une excellente figure. Cette haute dignité de Mère de Dieu a des grandeurs trop impénétrables, et ma vue foible et languissante ne peut soutenir un si grand éclat. Mais si les splendeurs qui vous environnent, ô Femme revêtue du soleil et couverte de la vertu du Très-haut, nous empêchent d'arrêter la vue sur cette éminente qualité de Mère de Dieu, qui vous élève si fort au-dessus de nous; du moins nous sera-t-il permis de vous regarder en la qualité de Mère des hommes, par laquelle vous condescendez à notre foiblesse : et c'est, fidèles, ce que vous verrez, avec le secours de la grâce. Vous verrez, dis-je, que la sainte Vierge, par le mystère de cette journée, est faite la Mère de tous les vivans, c'est-à-dire de tous les fidèles : et cette vérité étant supposée, nous examinerons dans la suite ce qu'exige de ses enfans cette bienheureuse et divine Mère.

PREMIER POINT.

Tertullien explique fort excellemment le dessein de notre Sauveur dans la rédemption de notre nature, lorsqu'il parle de lui en ces termes : le diable s'étant emparé de l'homme qui étoit l'image de Dieu, « Dieu, dit-il, a regagné son image par un dessein

» d'émulation » : *Deus imaginem suam à diabolo captam æmulâ operatione recuperavit* (1). Entendons quelle est cette émulation, et nous verrons que cette parole enferme une belle théologie. C'est que le diable, se déclarant le rival de Dieu, a voulu s'assujettir son image; et Dieu aussi devenu jaloux, se déclarant le rival du diable, a voulu regagner son image : et voilà jalousie contre jalousie, émulation contre émulation. Or le principal effet de l'émulation, c'est de nous inspirer un certain désir de l'emporter sur notre adversaire dans les choses où il fait son fort, et où il croit avoir le plus d'avantage. C'est ainsi que nous lui faisons sentir sa foiblesse; et c'est le dessein que s'est proposé la miséricordieuse émulation du réparateur de notre nature. Pour confondre l'audace de notre ennemi, il fait tourner à notre salut tout ce que le diable a employé à notre ruine, il renverse tous ses desseins sur sa tête, il l'accable de ses propres machines, et il imprime la marque de sa victoire partout où il voit quelque caractère de son rival impuissant. Et d'où vient cela? C'est qu'il est jaloux et poussé d'une charitable émulation. C'est pourquoi la foi nous enseigne que si un homme nous perd, un homme nous sauve; la mort règne dans la race d'Adam, c'est de la race d'Adam que la vie est née; Dieu fait servir de remède à notre péché la mort, qui en étoit la punition; l'arbre nous tue, l'arbre nous guérit; et pour accomplir toutes choses, nous voyons dans l'eucharistie qu'un manger salutaire répare le mal qu'un manger témé-

(1) *De Carn. Chr. n.* 17.

raire avoit fait : l'émulation de Dieu a fait cet ouvrage.

Et si vous me demandez, chrétiens, d'où lui vient cette émulation contre sa créature impuissante, je vous répondrai en un mot qu'elle vient d'un amour extrême pour le genre humain. Pour relever notre courage abattu, il se plaît de nous faire voir toutes les forces de notre ennemi renversées; et voulant nous faire sentir que nous sommes véritablement rétablis, il nous montre tous les instrumens de notre malheur miséricordieusement employés au ministère de notre salut : telle est l'émulation du Dieu des armées. Et de là vient que nos anciens Pères voyant, par une induction si universelle, que Dieu s'est résolument attaché d'opérer notre bonheur par les mêmes choses qui ont été le principe de notre perte, ils en ont tiré cette conséquence. Si tel est le dessein de Dieu, que tout ce qui a eu part à notre ruine doive coopérer à notre salut, puisque les deux sexes sont intervenus en la désolation de notre nature, il falloit qu'ils se trouvassent en sa délivrance ; et parce que le genre humain est précipité à la damnation éternelle par un homme et par une femme, il étoit certainement convenable que Dieu prédestinât une nouvelle Eve aussi bien qu'un nouvel Adam ; afin de donner à la terre, au lieu de la race ancienne, qui avoit été condamnée, une nouvelle postérité qui fût sanctifiée par la grâce.

Mais d'autant que cette doctrine est le fondement assuré de la dévotion pour la sainte Vierge, il importe que vous sachiez quels sont les docteurs qui

me l'ont apprise. Je vous nomme premièrement le grand Irénée et le grand Tertullien : et croyez que vous entendez en ces deux grands hommes les deux plus anciens auteurs ecclésiastiques. Donc le saint martyr Irénée, cet illustre évêque de Lyon, l'ornement de l'Eglise gallicane, qu'il a fondée par son sang et par sa doctrine, parle ainsi de la sainte Vierge : « Il falloit, dit-il (1), que le genre humain, condamné à mort par une vierge, fût aussi délivre » par une vierge ». Remarquez ces mots : *Et quemadmodum morti adstrictum est genus humanum per virginem, salvatur per virginem.* Et ce célèbre prêtre de Carthage, je veux dire Tertullien : « Il » étoit, dit-il (2), nécessaire que ce qui avoit été » perdu par ce sexe fût ramené au salut par le » même sexe » : *Ut quod per ejusmodi sexum abierat in perditionem, per eumdem sexum redigeretur in salutem.* Et après eux l'incomparable saint Augustin, dans le livre du Symbole aux catéchumènes : « Par une femme la mort, nous dit-il, et » *par une femme la vie;* par Eve la ruine, par Marie » le salut » : *Per fœminam mors, per fœminam vita; per Evam interitus, per Mariam salus* (3). Tous les autres ont parlé dans le même sens; et de là il est aisé de conclure que de même que le Sauveur prend le titre de second Adam, Marie sans difficulté est la nouvelle Eve : d'où il s'ensuit invinciblement que de même que la première Eve est la mère de tous les mortels, la seconde qui est Marie

(1) *Contr. Hæres. lib.* v, *cap.* XIX, *p.* 316. — (2) *De Carn. Chr. n.* 17. — (3) *De Symb. ad Catechum, Serm.* III, *cap.* IV, *tom.* VI, *col.* 571.

est la mère de tous les vivans, selon la pensée de saint Epiphane, c'est-à-dire, de tous les fidèles.

Et certainement, chrétiens, cette doctrine si sainte et si ancienne n'est pas une invention de l'esprit humain, mais un secret découvert par l'Esprit de Dieu : et afin que nous en demeurions convaincus, conférons exactement Eve avec Marie, dans le mystère que nous honorons aujourd'hui; et considérons en nous-mêmes cette merveilleuse émulation du Dieu des armées, et les conseils impénétrables de sa providence dans la réparation de notre nature.

L'ouvrage de notre corruption commence par Eve, l'ouvrage de la réparation par Marie; la parole de mort est portée à Eve, la parole de vie à la sainte Vierge ; Eve étoit vierge encore, et Marie est Vierge ; Eve encore vierge avoit son époux, et Marie la Vierge des vierges avoit son époux; la malédiction est donnée à Eve, la bénédiction à Marie : « Vous » êtes bénite entre toutes les femmes (1) » : un ange de ténèbres s'adresse à Eve, un ange de lumière parle à Marie; l'ange de ténèbres *veut élever Eve à* une fausse grandeur, en lui faisant affecter la divinité : « Vous serez comme des dieux, lui dit-il (2) » : l'ange de lumière établit Marie dans la véritable grandeur par une sainte société avec Dieu : « Le » Seigneur est avec vous, lui dit Gabriel (3) »; l'ange de ténèbres parlant à Eve lui inspire un dessein de rebellion : « Pourquoi est-ce que Dieu vous » a commandé de ne point manger de ce fruit si » beau (4) »? l'ange de lumière parlant à Marie lui

(1) *Luc.* I. 42. — (2) *Genes.* III. 5. — (3) *Luc.* I. 28. — (4) *Genes.* III. 1.

persuade l'obéissance : « Ne craignez point, Marie, » lui *dit-il*, et, Rien n'est impossible au Sei- » *gneur* (1) ». Eve croit au serpent, et Marie à *l'ange* : de cette sorte, dit Tertullien (2), une foi pieuse efface la faute d'une téméraire crédulité, et « Marie répare en croyant à Dieu ce qu'Eve a gâté » en croyant au diable » : *Quod illa credendo deliquit, hæc credendo delevit.* Et, pour achever le mystère, Eve séduite par le démon est contrainte de fuir devant la face de Dieu, et Marie instruite par l'ange est rendue digne de porter Dieu : Eve nous ayant présenté le fruit de mort, Marie nous présente le vrai fruit de vie ; afin, dit saint Irénée, écoutez les paroles de ce grand martyr, « afin que la vierge » Marie fût l'avocate de la vierge Eve : *Ut virginis Evæ virgo Maria fieret advocata* (3).

Après un rapport si exact, qui pourroit douter que Marie ne fût l'Eve de la nouvelle alliance, et la mère du nouveau peuple. Non certainement, chrétiens, ce ne sont point les hommes qui nous persuadent une vérité si constante ; c'est Dieu même qui nous convainc par l'ordre de ses conseils très-profonds, par la merveilleuse économie de tous ses desseins, par la convenance des choses si évidemment déclarée, par le rapport nécessaire de tous ses mystères.

Et je ne puis plus ici retenir les secrets mouvemens de mon cœur. Je ne puis que je ne m'écrie avec toute l'Eglise catholique : O sainte, ô incomparable Marie, nous crions, nous gémissons après

(1) *Luc.* I. 30, 37. — (2) *De Carne Christi, n.* 17. — (3) *Cont. Hær. l.* V, *cap.* XIX, *p.* 316.

vous, misérables bannis enfans d'Eve. Car à qui auront leur recours les enfans captifs d'Eve l'exilée, sinon à la Mère des libres? Et si telle est la doctrine des anciens Pères, si telle est la foi des martyrs, que vous soyez l'avocate d'Eve, ne prendrez-vous pas aussi la défense de sa postérité condamnée? Si donc Eve inconsidérée nous a présenté autrefois le fruit empoisonné qui nous tue, est-il rien de plus convenable, ô Marie notre protectrice, que nous recevions de vos mains le fruit de vos bénites entrailles, qui nous donne la vie éternelle? O merveille incompréhensible des secrets de Dieu! ô convenance de notre foi!

Mais il n'est pas temps encore de nous arrêter, il faut entrer plus profondément dans une méditation si pieuse : il faut rechercher dans les Ecritures, et dans le mystère de cette journée, quelle est cette fécondité de Marie, qui lui donne tous les chrétiens pour enfans.

Pour cela nous distinguerons deux sortes de fécondité : il y a la *fécondité de nature; il y a la fécondité de la charité*. C'est la fécondité de nature qui donne les enfans naturels : mais ceux qui ont entendu l'apôtre saint Paul écrivant ainsi aux Galates (1) : « Mes petits enfans, que j'enfante encore jusqu'à ce » que Jésus-Christ soit formé en vous », savent bien que la charité est féconde ; et c'est pourquoi saint Augustin dit souvent que la charité est une mère, *Charitas mater est* (2).

Et pour porter plus haut nos pensées, cette

(1) *Gal.* IV. 19. — (2) *In Epist. Joan. Tract.* II, *n.* 4, *tom.* III, *part.* II, *col.* 838. *Enarrat. in Ps.* CXLVII. *n.* 14, *tom.* IV, *col.* 1659.

double *fécondité*, que nous voyons dans les créatures, est *émanée de* celle de Dieu, qui est la source de *toute féc*ondité, et « duquel, comme dit l'apôtre » aux Ephésiens (1), toute paternité prend son ori- » gine ». La nature de Dieu est féconde, et lui donne dès l'éternité son Fils naturel, égal et consubstantiel à son Père. *Son* amour et sa charité est féconde *aussi*; *et c'est de là*, fidèles, que nous sommes nés avec tous les enfans d'adoption. Or d'autant que la bienheureuse Marie est la mère du Fils unique de Dieu, je ne craindrai point de vous dire, qu'il faut que le Père céleste ait laissé tomber sur cette princesse quelque rayon ou quelque étincelle de sa fécondité infinie. Car vous m'avouerez qu'il est impossible qu'une créature soit mère de Dieu, si elle ne participe en quelque manière à cette divine fécondité. Et c'est ce que l'ange nous fait entendre, lorsqu'il dit que la bienheureuse Marie est couverte de la vertu du Très-haut.

Comprenez ceci, chrétiens. Quand l'ange lui dit *qu'elle enfantera* : « *Et comment* cela, répond-elle, » puisque j'ai résolu d'être vierge », et par conséquent que je suis stérile. Sur quoi l'ange lui répartit aussitôt, « que la vertu du Très-haut l'environne- » roit » : c'est-à-dire, Ne craignez point, ô Marie, que la stérilité bienheureuse que votre virginité vous apporte vous empêche de devenir mère; « la vertu » *du* Très-haut vous couvrira toute (2) », la fécondité du Père éternel, de laquelle vous serez remplie, tiendra la place et fera l'effet de la fécondité humaine : « et c'est pourquoi celui que vous concevrez sera

(1) *Ephes.* III. 15. — (2) *Luc.* I. 34, 35.

» nommé le Fils du Très-haut (1) » ; parce que vous le concevrez par une fécondité qui passe la nature, et qui est découlée de celle de Dieu. Marie participe donc en quelque manière, et autant que le peut souffrir la condition d'une créature, à la fécondité infinie de Dieu. Et de même qu'il lui a donné quelque écoulement de sa fécondité naturelle, afin qu'elle conçût le vrai Fils de Dieu, je dis aussi qu'il lui a fait part de la fécondité de son amour, pour la rendre mère de tous les fidèles.

Saint Augustin, dans le livre de la sainte Virginité, [nous expose cette vérité en ces termes :] « Marie, » dit-il (2), est selon la chair mère de notre chef, et » selon l'esprit mère de ses membres ; parce qu'elle » a coopéré par sa charité à la naissance des enfans » de Dieu dans l'Eglise » : *Carne mater capitis nostri, spiritu mater membrorum ejus ; quia cooperata est charitate ut filii Dei nascerentur in Ecclesia.* Si bien que la chair virginale de la très-pure Marie, remplie de la fécondité du Très-haut, a engendré Jésus-Christ son Fils naturel, qui est notre chef; et sa charité féconde a coopéré à la naissance spirituelle de tous ses membres ; afin qu'il fût vrai, chrétiens, que Marie en qualité de la nouvelle Eve est la mère de tous les vivans, et unie spirituellement au nouvel Adam en la chaste et mystérieuse génération des enfans de la nouvelle alliance. Et c'est peut-être ce que veut dire saint Jean dans un beau passage de l'Apocalypse (3), où cet apôtre nous représente cette femme revêtue du soleil, qui est sans doute la sainte

(1) *Luc.* I. 32. — (2) *De sanct. Virginit. n.* 6, *tom.* VI, *col.* 343. — (3) *Apoc.* XII. 1.

Vierge, selon l'interprétation de saint Augustin (1) : il nous représente, dis-je, cette femme dans les douleurs de l'enfantement ; *Clamabat parturiens, et cruciabatur ut pariat* (2).

Que dirons-nous ici, chrétiens ? avouerons-nous à nos hérétiques que Marie a été sujette à la malédiction de toutes les femmes, qui mettent leurs enfans au monde au milieu des gémissemens et des cris ? Au contraire, ne savons-nous pas qu'elle a enfanté sans douleur comme elle a conçu sans corruption ? Quel est donc le sens de saint Jean, dans cet enfantement douloureux qu'il attribue à la sainte Vierge ? Ne devons-nous pas entendre, fidèles, qu'il y a deux enfantemens en Marie ? elle enfante Jésus-Christ sans peine : mais elle ne nous enfante pas sans douleur, parce qu'elle nous enfante par la charité. Et qui ne sait que les empressemens de la charité, et la sainte inquiétude qui la travaille pour le salut des pécheurs, est comparée dans les Ecritures aux douleurs de l'enfantement ? Ecoutez l'apôtre saint Paul : *Filioli mei quos iterum parturio* (3) : « Mes petits en- » fans pour qui je sens de nouveau les douleurs de » l'enfantement ». Tellement que nous pouvons dire que le disciple bien-aimé de notre Sauveur, qui est lui-même le premier fils de la charité de Marie, nous veut représenter en mystère l'enfantement spirituel de cette sainte mère que Jésus lui avoit donnée à la croix ; afin qu'à l'exemple de ce cher disciple, tous les autres pussent apprendre que par la vertu fé-

(1) *De Symbol. ad Catechum. Serm.* IV. *cap.* 1, *tom.* VI; *col.* 575. — (2) *Apoc.* XII. 2. — (3) *Galat.* IV. 19.

conde de la charité, Marie est la mère de tous les fidèles.

Reconnoissons donc, chrétiens, cette sainte et divine mère; voyons, dans le mystère de cette journée, quelle part lui donne en notre salut cette charité maternelle. Jésus est notre amour et notre espérance, Jésus est notre force et notre couronne, Jésus est notre vie et notre salut. Mais ce Jésus, que le Père veut donner au monde pour être son salut et sa vie, il le donne par les mains de la sainte Vierge: elle est choisie dès l'éternité pour être celle qui le donne aux hommes. Cette chair qui est ma victime tire d'elle son origine; on emprunte de son sacré flanc le sang qui a purgé mes iniquités. Et ce n'est pas assez au Père céleste de former dans les entrailles de la sainte Vierge le trésor précieux qu'il nous communique: il veut qu'elle coopère par sa *volonté* à l'inestimable présent qu'il nous fait. Car comme Eve a travaillé à notre ruine par une action de sa volonté, il falloit que la bienheureuse Marie coopérât de même à notre salut. C'est pourquoi *Dieu* lui envoie un ange; et l'incarnation de son *Fils*, ce grand ouvrage de sa puissance, ce mystère incompréhensible qui tient depuis tant de siècles le ciel et la terre en suspens, ce mystère, dis-je, ne s'achève qu'après le consentement de Marie : tant il a été nécessaire au monde que Marie ait désiré son salut.

Mais ne croyons pas, chrétiens, que ses premiers désirs se soient refroidis. Ah ! elle est toujours la même pour nous, elle est toujours bonne, elle est

toujours mère. Cet amour de notre salut vit encore en elle, et il n'est ni moins fécond, ni moins efficace, ni *moins* nécessaire qu'il étoit alors. Car Dieu ayant *une fois* voulu que la volonté de la sainte Vierge coopérât efficacement à donner Jésus-Christ aux hommes, ce premier décret ne se change plus, et toujours nous recevons Jésus-Christ par l'entremise de sa charité. Pour quelle raison ? C'est parce que cette charité maternelle qui fait naître, dit saint Augustin, les enfans de [l'Eglise,] ayant tant contribué au salut des hommes dans l'incarnation du Dieu Verbe, elle y contribuera éternellement dans toutes les opérations de la grâce, qui ne sont que des dépendances de ce mystère.

Donc, mes Frères, dans tous vos desseins, dans toutes vos difficultés, dans tous vos projets, recourez à la charité de Marie. Etes-vous traversés ? allez à Marie. Si les tempêtes des tentations se soulèvent, élevez vos cœurs à Marie : si la colère, si l'ambition, si la convoitise vous troublent, pensez à Marie, implorez Marie (1). Ses prières toucheront le cœur de *Jésus*, parce que le cœur de Jésus est un cœur de fils, sensible à la charité maternelle. Et que n'attendrons-nous point de Marie, par laquelle Jésus même s'est donné à nous ? « Mais si nous voulons, dit saint » Bernard (2), recevoir l'assistance de ses oraisons, » suivons les leçons de sa vie ». Et que choisirons-nous dans sa vie ? Suivons toujours les mêmes principes : entendons que notre ruine étant un ouvrage

(1) *S. Bern. sup.* Missus, *Hom.* II, *n.* 17, *tom.* I, *col.* 743. — (2) *Append. Oper. S. Bernard. in* Salve Regina, *Serm.* I, *n.* I, *tom.* II, *col.* 721.

d'orgueil, le mystère qui nous répare devoit être l'œuvre de l'humilité; et afin que nous évitions la malédiction de la rebellion orgueilleuse d'Eve, obéissons avec Marie, pour être les véritables enfans de cette mère commune de tous les fidèles (*).

(*) Le second point de ce sermon étant répété presque mot à mot du premier point du précédent, nous l'avons supprimé. D. Déforis avoit fait un amalgame de ces deux discours, pour éviter, dit-il, les répétitions. Mais il n'a pas songé au défaut de liaison et d'unité auquel il s'exposoit, et qu'on aperçoit en effet dans sa rédaction. Pour prévenir cet inconvénient, nous avons laissé les deux sermons tels que Bossuet les a composés. Le lecteur verra qu'en supprimant le second point de celui-ci, il y a très-peu de répétitions, et que même dans les morceaux répétés il se trouve des différences notables.

Il est à propos d'avertir ici que nous avons restitué aux sermons pour les jours de l'Annonciation, et de la Purification de la sainte Vierge, le titre qu'ils portent dans le manuscrit original. Au temps où Bossuet prêchoit, ces fêtes étoient rangées, comme elles le sont encore dans le Bréviaire romain, parmi les fêtes de la sainte Vierge; et on a aussi suivi cet ordre en imprimant les sermons de Bourdaloue et des autres prédicateurs de ce siècle. Peut-être a-t-on eu raison, dans les nouveaux Bréviaires, de classer ces fêtes parmi celles des Mystères; mais ce n'est point ici le lieu d'examiner cette question. (*Edit. de Versailles.*)

AUTRE

AUTRE EXORDE

POUR LE MÊME JOUR.

At ubi venit plenitudo temporis, misit Deus Filium suum, factum est muliere.

Quand le temps a été accompli, Dieu a envoyé son Fils, fait d'une femme. Gal. IV. 4.

Comme Dieu est riche en bonté, il est magnifique en présens : il a aimé le genre humain, et son amour libéral s'est signalé par ses dons. Mais un Dieu ne doit rien donner qui ne soit digne de lui : c'est pourquoi il a résolu de ne nous rien donner de moins que lui-même. C'est ce qui fait voir aujourd'hui au monde *cette merveille inouie, ce* miracle incompréhensible et qui étonne toute la nature ; un Dieu fait homme : et l'apôtre nous représente cet excès d'amour par les premiers mots de mon texte : « Dieu » a envoyé son Fils » : *Misit Deus Filium suum.*

Mais, Messieurs, il ne suffit pas qu'un Dieu se donne, il faut encore qu'on le reçoive ; sans quoi le don seroit inutile et le mystère imparfait. Aussi s'est-il préparé lui-même les plus pures entrailles du monde, et une vierge incomparable le doit recevoir, non-seulement pour elle, mais pour nous tous, et au nom de tout le genre humain. Telle-

ment que, pour accomplir le dessein de Dieu, il ne falloit pas seulement qu'il vînt au monde, mais il falloit encore qu'il y prît naissance. Et c'est pour cela que le même apôtre, après avoir dit, comme j'ai déjà remarqué, que « Dieu nous a envoyé son » Fils » ; *Misit Deus Filium suum*, ajoute, pour nous faire entendre le mystère entier, qu'il a été « fait d'une femme » ; *factum ex muliere*.

Voilà donc en quoi consiste, si je ne me trompe, tout le mystère de ce jour sacré : et vous en avez l'abrégé en ces deux mots, un Dieu donné, un Dieu reçu. Dieu se donne à nous en la personne du Verbe incarné ; tous ensemble nous le recevons en la personne de la sainte Vierge, qui ne le reçoit que pour nous. Ainsi nous avons deux choses à considérer ; en Jésus le présent divin, en Marie la respectueuse acceptation ; en Jésus la bonté qui se communique, en Marie la disposition pour s'en rendre digne ; en Jésus de quelle manière Dieu se donne à nous, en Marie ce qu'il nous faut faire pour le recevoir. Et c'est à ces deux points principaux que je réduirai, pour n'être pas long, toute l'économie de ce discours.

I.ER SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA VISITATION DE LA S.TE VIERGE.

Pourquoi Jésus tient-il sa vertu cachée dans ce mystère. La sainte *société* que le Fils de Dieu contracte avec nous, un des plus grands mystères du christianisme. Trois mouvemens qu'il imprime dans le cœur de ceux qu'il visite. L'abaissement d'une ame qui se juge indigne des faveurs de son Dieu, représenté dans Elisabeth : le transport de celle qui le cherche, figuré en saint Jean : et la paix de celle qui le possède, marquée dans les dispositions de Marie.

Intravit in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth.

Marie entra en la maison de Zacharie, et salua Elisabeth. Luc. I. 40.

C'est principalement aujourd'hui, et dans la sainte solennité que nous célébrons, que les fidèles doivent reconnoître que le Sauveur est un Dieu caché, dont la vertu agit dans les cœurs d'une manière secrète et impénétrable. Je vois quatre personnes unies dans le mystère que nous honorons ; Jésus et la divine Marie; saint Jean et sa mère sainte Elisabeth : c'est ce qui fait tout le sujet de notre Evangile. Mais ce que j'y trouve de plus remarquable, c'est qu'à la réserve du Fils de Dieu, toutes ces per-

sonnes sacrées y exercent visiblement quelque action particulière. Elisabeth, éclairée d'en-haut, reconnoît la dignité de la sainte Vierge, et s'humilie profondément devant elle : *Unde hoc mihi* (1)? Jean sent la présence de son divin Maître jusque dans le sein de sa mère, et témoigne des transports incroyables : *Exultavit infans* (2). Cependant l'heureuse Marie, admirant en elle-même de si grands effets de la toute-puissance divine, exalte de tout son cœur le saint nom de Dieu, et publie sa munificence : ainsi toutes ces personnes agissent, et il n'y a que Jésus qui semble immobile : caché dans les entrailles de la sainte Vierge, il ne fait aucun mouvement qui rende sa présence sensible; et lui qui est l'ame de tout le mystère, paroît sans action dans tout le mystère.

Mais ne vous étonnez pas, ames chrétiennes, de ce qu'il nous tient ainsi sa vertu cachée; il a dessein de nous faire entendre qu'il est ce moteur invisible, qui meut toutes choses sans se mouvoir, qui conduit tout sans montrer sa main : de sorte qu'il me sera aisé de vous convaincre que si son action toute-puissante ne nous paroît pas aujourd'hui en elle-même dans le mystère, c'est qu'elle se découvre assez dans l'action des autres, qui n'agissent et ne se remuent que par l'impression qu'il leur donne. C'est ce que vous verrez plus évidemment dans la suite de ce discours, où devant vous entretenir des opérations de son Saint-Esprit sur trois différentes personnes, j'ai besoin plus que jamais du secours de ce même Esprit qui les a remplies; et je dois tâcher d'attirer ses grâces par l'intercession de celle à laquelle il se

(1) *Luc.* I. 48. — (2) *Ibid.* 44.

communique si abondamment, qu'il se répand sur les autres par son entremise. C'est la bienheureuse Marie, que nous saluerons avec l'ange : *Ave, gratiâ*.

L'un des plus grands mystères du christianisme, c'est la sainte société que le Fils de Dieu contracte avec nous, et la manière secrète dont il nous visite. Je ne parle pas, mes très-chères Sœurs, de ces communications particulières, dont il honore quelquefois des ames choisies; et je laisse à vos directeurs et aux livres spirituels de vous en instruire. Mais outre ces visites mystiques, ne savons-nous pas que le Fils de Dieu s'approche tous les jours de ses fidèles; intérieurement par son Saint-Esprit, et par l'inspiration de sa grâce; au dehors par sa parole, par ses sacremens, et surtout par celui de l'adorable eucharistie ?

Il importe aux chrétiens de connoître quels sentimens ils doivent avoir lorsque Jésus-Christ vient à eux; et il me semble qu'il lui a plu de nous l'apprendre nettement dans notre Évangile. Pour bien entendre cette vérité, remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, que le Fils de Dieu, visitant les hommes, imprime trois mouvemens dans leurs cœurs; et je vous prie de vous y rendre attentifs : premièrement, sitôt qu'il approche, il nous inspire, avant toutes choses, une grande et auguste idée de sa majesté, qui fait que l'ame tremblante et confuse de sa naturelle bassesse, est saisie devant Dieu d'un profond respect, et se juge indigne des dons de sa grâce : tel est son premier sentiment. Mais, chrétiens, ce n'est pas assez : car cette ame, ainsi abaissée, n'osera ja-

mais s'approcher de Dieu; elle s'en éloignera toujours par respect, en reconnoissant son peu de mérite. C'est pourquoi, par un second mouvement, il presse au dedans son ardeur fidèle de s'approcher avec confiance, et de courir à lui par de saints désirs; c'est le second sentiment qu'il donne. Enfin le troisième et le plus parfait, c'est que se rendant propice à ses vœux, il fait triompher sa paix dans son cœur, comme parle le divin apôtre: *Pax Christi exultet in cordibus vestris* (1); et la comble d'une sainte joie par ses chastes embrassemens. Vous le savez, mes très-chères Sœurs, vous qui êtes si exercées dans les choses spirituelles, que c'est par ces degrés que Dieu s'avance, que tels sont les sentimens qu'il inspire aux ames: se juger indignes de Jésus-Christ, c'est par cette humilité qu'il les prépare: désirer ardemment Jésus-Christ, c'est par cette ardeur qu'il les avance: enfin posséder en paix Jésus-Christ, c'est par cette tranquillité qu'il les perfectionne. Ces trois sentimens paroissent dans notre Evangile nettement et distinctement, et avec un ordre admirable.

En effet, ne voyez-vous pas sainte Elisabeth, qui, considérant Jésus-Christ, qui l'honore de sa visite en la personne de sa sainte mère, reconnoît humblement son indignité, en disant d'une voix si respectueuse: *Et unde hoc mihi ut veniat mater Domini mei ad me* (2)? « Et d'où me vient un si grand honneur, que la mère de mon Seigneur me visite »? D'autre part, ne voyez-vous pas que ce sont des désirs ardens, qui pressent impétueusement le saint Précurseur, lorsque, tressaillant au sein de sa mère,

(1) *Col.* III. 15. — (2) *Luc.* I. 43.

il veut, ce semble, rompre les liens qui l'empêchent de se jeter aux pieds de son Maître, et ne peut souffrir la prison qui le sépare de sa présence : *Exultavit infans in utero ejus* (1). Enfin n'entendez-vous pas la voix ravissante de la bienheureuse Marie, qui, étant pleine de Jésus-Christ, et possédant en paix *ce qu'elle aime, s'épanche* toute en actions de grâces, *et nous témoigne* la joie de son cœur par son admirable cantique : *Magnificat anima mea Dominum* (2) : « Mon ame exalte le Seigneur, et mon » esprit se réjouit en Dieu mon Sauveur ». Ainsi je ne craindrai pas de vous assurer que j'aurai expliqué tout mon Evangile, tout le mystère de cette journée, si je vous fais voir en ces trois personnes, sur lesquelles Jésus caché agit aujourd'hui, l'abaissement d'une ame qui s'en juge indigne; c'est ce que vous remarquerez en Elisabeth; le transport d'une ame qui le cherche, c'est ce que vous reconnoîtrez en saint Jean; la paix d'une ame qui le possède, c'est ce que vous admirerez en la sainte Vierge; *et c'est le partage de ce discours.*

PREMIER POINT.

Il est bien juste, ames chrétiennes, que la créature s'abaisse lorsque son Créateur la visite; et le premier tribut que nous lui devons, quand il daigne s'approcher de nous, c'est la reconnoissance de notre *bassesse.* Aussi est-ce pour cela que je vous ai dit, qu'aussitôt qu'il vient à nous par sa grâce, le premier sentiment qu'il inspire, c'est une crainte religieuse, qui nous fait en quelque sorte retirer de

(1) *Luc.* I. 41. — (2) *Ibid.* 47.

lui par la considération du peu que nous sommes. Ainsi lisons-nous, en saint Luc, que saint Pierre n'a pas plutôt reconnu la divinité de Jésus-Christ, par les effets miraculeux de sa puissance, qu'il se jette incontinent à ses pieds, et, « Retirez-vous, Seigneur, » lui dit-il, gardez-vous bien d'approcher de moi, » parce que je suis un homme pécheur » : *Exi à me, quia homo peccator sum, Domine* (1). Ainsi ce pieux Centenier, que Jésus veut honorer d'une visite, surpris d'une telle bonté, croit ne la pouvoir reconnoître, qu'en confessant aussitôt qu'il en est indigne : *Domine, non sum dignus* (2). Ainsi, pour venir à notre sujet, et n'aller pas rechercher bien loin ce qui se trouve si clairement dans notre Evangile, dès la première vue de Marie, dès le premier son de sa voix, sa cousine sainte Elisabeth, qui connoît la dignité de cette Vierge, et contemple par la foi le Dieu qu'elle porte, s'écrie, étonnée et confuse : « D'où me vient un si grand honneur, que la mère » de mon Seigneur me visite » ? *Unde hoc mihi?*

C'est, mes Sœurs, cette humilité, c'est ce sentiment de respect, que l'exemple d'Elisabeth devroit profondément graver dans nos cœurs : mais pour cela il est nécessaire que nous concevions sa pensée, et que nous pénétrions les motifs qui l'obligent à s'humilier de la sorte. J'en remarque deux principaux dans la suite de son discours, et je vous prie de les bien comprendre. « D'où me vient cet hon» neur, dit-elle, que la mère de mon Seigneur me » visite » ? C'est sur ces paroles qu'il faut méditer ; et ce qui s'y présente d'abord à ma vue, c'est qu'Eli-

(1) *Luc.* v. 8. — (2) *Matth.* VIII. 8.

sabeth nous témoigne que, dans la visite qu'elle reçoit, *il y a* quelque chose qu'elle connoît et quelque *chose* qu'elle n'entend pas. La mère de mon Seigneur vient à moi; voilà ce qu'elle connoît et ce qu'elle admire : d'où vient qu'elle me fait cet honneur; c'est ce qu'elle ignore et ce qu'elle cherche. Elle voit la dignité de Marie; et dans une telle inégalité, elle la regarde *de loin*, s'humiliant profondément devant elle. C'est la bienheureuse entre toutes les femmes; c'est la mère de mon Seigneur, elle le porte dans ses bénites entrailles : *Mater Domini mei*. Puis-je lui rendre assez de soumissions ?

Mais pendant qu'elle admire toutes ces grandeurs, une seconde réflexion l'oblige à redoubler ses respects. La mère de son Dieu la prévient par une visite pleine d'amitié : elle sait bien connoître l'honneur qu'on lui fait; mais elle n'en peut pas concevoir la cause : elle cherche de tous côtés en elle-même ce qui a pu lui mériter cette grâce : D'où me vient cet honneur, dit-elle, d'où me vient cette bonté surprenante? *Unde hoc mihi?* qu'ai-je fait pour la mériter, ou quels services me l'ont attirée ? *Unde hoc?* Là, mes Sœurs, ne découvrant rien qui soit digne d'un si grand bonheur, et se sentant heureusement prévenue par une miséricorde toute gratuite, elle augmente ses respects jusqu'à l'infini, et ne trouve plus autre chose à faire, sinon de présenter humblement à Jésus-Christ, qui s'approche d'elle, un cœur humilié sous sa main, et une sincère confession de son impuissance.

Voilà donc deux motifs pressans qui la portent aux sentimens de l'humilité, lorsque Jésus-Christ la

visite. Premièrement, c'est qu'elle n'a rien qui puisse égaler ses grandeurs : secondement, c'est qu'elle n'a rien qui puisse mériter ses bontés; motifs en effet très-puissans, par lesquels nous devons apprendre à servir notre Dieu en crainte, et à nous réjouir devant lui avec tremblement. Car quelle indigence pareille à la nôtre? puisque si nous n'avons rien par nature, et n'avons rien encore par acquisition, nous n'avons aucun droit d'approcher de Dieu, ni par la condition, ni par le mérite; et n'étant pas moins éloignés de sa bonté par nos crimes, que de sa majesté infinie par notre bassesse, que nous reste-t-il autre chose, lorsqu'il daigne nous regarder, sinon d'apprendre d'Elisabeth à révérer sa grandeur suprême, par la reconnoissance de notre néant, et à honorer ses bienfaits, en confessant notre indignité?

Mais afin de ne le pas faire seulement de bouche, et d'avoir ce sentiment imprimé au cœur, considérons avant toutes choses ce qu'exige de nous la grandeur de Dieu; et encore que nulle éloquence ne le puisse assez exprimer, pour *nous en former quelque* idée, posons d'abord ce premier principe, que ce qui gagne le respect des hommes, ce sont les dignités qui tirent du pair, qui donnent un rang particulier, qui sont uniques et singulières. Voilà ce que les hommes révèrent : et ce fondement étant supposé, qui pourroit nous dire, mes Sœurs, le respect que nous devons au souverain Etre? Il est seul en tout ce qu'il est; il est le seul sage, le seul bienheureux, Roi des rois, Seigneur des seigneurs, unique en sa majesté, inaccessible en son trône, incomparable en sa puissance. De là vient que Tertullien, tâchant d'expri-

mer magnifiquement son excellence incommunicable, *dit qu*'il est « le souverain grand, qui ne souf-
» *frant* rien qui s'égale à lui, s'établit lui-même une
» solitude par la singularité de sa perfection » : *Summum magnum, ex defectione æmuli solitudinem quamdam de singularitate præstantiæ suæ possidens* (1). Voilà une manière de parler étrange; mais cet homme accoutumé aux expressions fortes, semble chercher des termes nouveaux pour parler d'une grandeur qui n'a point d'exemple. Et surtout n'admirez-vous pas cette solitude de Dieu? *Solitudinem de singularitate præstantiæ :* solitude vraiment auguste, et qui doit inspirer de profonds respects.

Mais cette solitude de Dieu, nous donne encore, ce me semble, une belle idée. Toutes les grandeurs ont leur foible; grand en puissance, petit en courage; grand courage et petit esprit; grand esprit dans un corps infirme, qui empêche ses fonctions. Qui peut se vanter d'être grand en tout? Nous cédons et on nous cède; tout ce qui s'élève d'un côté, s'abaisse de l'autre. C'est pourquoi il y a entre tous les hommes une espèce d'égalité : tellement qu'il n'y a rien de si grand, que le petit ne puisse atteindre par quelque endroit. Il n'y a que vous, ô Souverain Grand, ô Dieu éternel, qui êtes singulier en toutes choses, inaccessible en toutes choses, seul en toutes choses : *Solitudinem quamdam*, etc. Vous êtes le seul auquel on peut dire : « O Seigneur, qui est semblable
» à vous (2); profond en vos conseils, terrible en vos ju-
» gemens, absolu en vos volontés, magnifique et admi-
» rable en vos œuvres (3) »? Que si vous êtes si grand,

(1) *Adv. Marc. l.* 1, *n.* 4. — (2) *Ps.* xxxiv. 10. — (3) *Exod.* xv. 11.

si majestueux, malheur à qui se fait grand devant vous; malheur, malheur aux têtes superbes, qui vont hautes et levées devant votre face : vous frappez sur ces cèdres, et vous les déracinez; vous touchez ces orgueilleuses montagnes, et vous les faites évanouir en fumée. Heureux ceux qui, vous sentant approcher par vos saintes inspirations, craignent de s'élever devant vous, de peur de vous exciter à jalousie; mais qui s'écrient aussitôt avec le prophète : « Qu'est-ce que l'homme, ô grand Dieu, » que vous vous en souvenez? ou qui sont les enfans » des hommes, que vous leur faites l'honneur de les » visiter (1) »? Ils se cachent, et votre face les illumine; ils se retirent par respect, et vous les cherchez; ils se jettent à vos pieds, et votre esprit pacifique repose sur eux.

Apprenez, ô enfans de Dieu, de quelle sorte il faut recevoir cette souveraine grandeur : mais pour vous humilier plus profondément, sachez que sa bonté vous prévient en tout, et que sa grâce se montre grâce, en ce qu'elle n'est *attirée par aucuns* mérites. Rendez, rendez ici témoignage à sa miséricorde surabondante, vous pécheurs qu'il a convertis, vous brebis perdues qu'il a ramenées, vous autrefois enfans de ténèbres, que sa grâce a faits enfans de lumière. Ne s'est-il pas souvenu de vous dans le temps que vous l'oubliiez? ne vous a-t-il pas poursuivis, quand vous le fuyiez avec plus d'ardeur? ne vous a-t-il pas attirés, quand vous méritiez le plus sa vengeance? Et vous, ames saintes et religieuses, qui marchez dans la voie étroite, qui vous avancez

(1) *Ps.* VIII. 5.

à grands pas dans le chemin de la perfection; qui vous a *inspiré* le mépris du monde et l'amour de la *solitude*? n'est-ce pas lui qui vous a choisies, et ne *lui* confessez-vous pas tous les jours que vous n'avez pas mérité ce choix? Je n'ignore pas cependant que vous n'amassiez des mérites: anathême à ceux qui le nient; mais tous ces mérites viennent de la grâce. Si vous usez bien de la grâce, il est vrai que ce bon usage en attire d'autres; mais il faut qu'elle vous prévienne, pour vous sanctifier par ce bon usage. Ne voyez-vous pas, dans notre Evangile, que ce n'est pas Elisabeth qui vient à Marie; c'est Marie qui cherche sainte Elisabeth; c'est Jésus qui prévient saint Jean. Quel est, mes Sœurs, ce nouveau miracle? Jean doit être son précurseur, il doit marcher devant sa face, il lui doit préparer les voies; et néanmoins nous voyons manifestement qu'il faut que Jésus-Christ le prévienne. Et qui donc ne prévient-il pas, s'il prévient même son précurseur? Que si nous sommes ainsi prévenus, de quoi pouvons-nous nous glorifier? sera-ce peut-être du commencement? mais c'est là que la grâce nous a éclairés, sans que nous l'ayons mérité. Quoi, sera-ce donc du progrès? mais la grâce s'étend dans toute la vie, et dans toute la vie elle est toujours grâce. *Fons aquæ salientis* (1): C'est un fleuve qui retient, durant tout son cours, le nom qu'il a pris dans son origine; c'est « la grâce » elle-même qui mérite d'être augmentée, afin que, » par cet accroissement, elle mérite d'arriver à sa » perfection »: *Ipsa gratia meretur augeri, ut aucta mereatur perfici*, dit saint Augustin (2).

Que s'il est ainsi, chrétiens, que nous ne vivions

(1) *Joan.* IV. 14. — (2) *Ep.* CLXXXVI. *n.* 10, *tom.* II, *col.* 667.

que par grâce, que nous ne subsistions que par grâce; que tardons-nous à imiter sainte Elisabeth? Que ne disons-nous du fond de nos cœurs : *Unde hoc mihi?* « D'où me vient un si grand bonheur » ? d'où me vient cette faveur extraordinaire? Ah! je ne l'ai point méritée; je ne la dois, ô Seigneur, qu'à votre bonté. C'est le premier sentiment que la grâce inspire; parce que son premier ouvrage, c'est de se faire reconnoître grâce. Confessons donc, avant toutes choses, que nous sommes indignes des dons de Dieu : Dieu alors nous en croira dignes, si nous avouons ne l'être pas; si nous reconnoissons qu'il ne nous doit rien, il se confessera notre *débiteur*. Il est allé chez le Centenier, parce qu'il se juge indigne de le recevoir. Pierre se juge indigne d'approcher de lui, il le fait le fondement de son corps mystique. Paul se trouve indigne qu'on le nomme apôtre, et il le fait le plus illustre de tous ses apôtres. Jean-Baptiste s'estime indigne de lui délier ses souliers, qui est le plus vil office d'un serviteur, et il le fait son meilleur ami : *Amicus sponsi* (1); et cette main qu'il juge indigne des pieds du Sauveur, est élevée jusqu'à sa tête, qu'il arrose des eaux baptismales. Tant il est vrai, ames chrétiennes, que ce qui nous mérite les dons de la grâce, c'est de confesser humblement que nous ne les pouvons mériter; tellement que l'humilité est l'appui de la confiance. Quiconque s'est préparé par l'humilité, peut ensuite s'abandonner aux désirs ardens, dont nous allons voir les sacrés transports en la personne de saint Jean-Baptiste.

(1) *Joan.* III. 29.

SECOND POINT.

Ce n'est pas assez à l'ame fidèle de s'humilier devant Dieu et de s'en retirer, en quelque sorte, par le sentiment de sa bassesse. Après ce premier mouvement, par lequel elle reconnoît son indignité, elle en doit ensuite ressentir un autre; c'est-à-dire, un chaste transport, par lequel elle coure à Dieu et s'efforce de s'unir à lui. Mais est-il possible, mes Sœurs, qu'un tel désir soit raisonnable, et que des mortels comme nous puissent porter si haut leurs pensées? Il n'est pas permis d'en douter; et en voici la raison solide, prise de la nature de Dieu nécessairement bienfaisante. Je vous ai représenté sa grandeur suprême, qui éloigne de lui les créatures; il vous faut maintenant parler de sa bonté, qui leur tend la main et qui les invite; l'une et l'autre sont inconcevables : et comme, me défiant de mes forces, je me suis aidé pour la première d'une forte expression de Tertullien; je me servirai pour la seconde d'un excellent discours d'un autre docteur de l'Eglise : c'est le grand saint Grégoire de Nazianze, qui a mérité parmi les Grecs le surnom auguste de Théologien, à cause des hautes conceptions qu'il a de la nature divine.

Ce grand homme invite tout le monde à désirer Dieu, par la considération de cette bonté infinie, qui prend tant de plaisir à se répandre; ce qu'ayant expliqué avec soin, il conclut enfin par ces mots : « Ce Dieu, dit cet excellent théologien (1), désire » d'être désiré; il a soif, le pourriez-vous croire,

(1) *Orat.* XL, *tom.* I, *pag.* 657.

» au milieu de son abondance ». Mais quelle est la soif de ce premier Etre? c'est que les hommes aient soif de lui; *Sitit sitiri*. Tout infini qu'il est en lui-même, et plein de ses propres richesses, nous pouvons néanmoins l'obliger : et comment pouvons-nous l'obliger? C'est en lui demandant qu'il nous oblige; parce qu'il donne plus volontiers que les autres ne reçoivent : ce sont les paroles de saint Grégoire.

Ne diriez-vous pas, chrétiens, qu'il vous représente une source vive, qui, par la fécondité continuelle de ses eaux claires et fraîches, semble présenter à boire aux passans altérés? Elle n'a pas besoin qu'on la lave de ses ordures, ni qu'on la rafraîchisse dans son ardeur; mais se contentant elle-même de sa netteté et de sa fraîcheur naturelle, elle ne demande, ce semble, plus rien, sinon que l'on *boive*, et que l'on vienne se laver et se rafraîchir de ses eaux. Ainsi la nature divine, toujours riche, toujours abondante, ne peut non plus croître que diminuer, à cause de sa plénitude; et la seule chose qui lui manque, si l'on peut parler de la sorte, c'est qu'on vienne puiser en son sein les eaux de vie éternelle, dont elle porte en elle-même une source infinie et inépuisable. C'est pourquoi saint Grégoire a raison de dire qu'il a soif que nous ayons soif de lui, et qu'il reçoit comme un bienfait, quand nous lui donnons le moyen de nous bien faire.

Cela étant ainsi, chrétiens, c'est faire injure à cette bonté, que de n'avoir pas du désir pour elle. De là les transports de saint Jean dans les entrailles de sa mère. Il sent que son maître le vient visiter, et

et il voudroit s'avancer pour le recevoir : c'est le saint amour qui le pousse ; ce sont des désirs ardens *qui le pressent*. Ne voyez-vous pas, ames saintes, *qu'il* tâche de rompre ses liens par son mouvement impétueux ? Mais s'il demande la liberté, ce n'est que pour courir au Sauveur ; et s'il ne peut plus souffrir *sa prison*, c'est à cause qu'elle le sépare de *sa présence*.

C'est donc avec beaucoup de raison que nous nous adressons à saint Jean-Baptiste, pour apprendre à *désirer* le Sauveur des ames, puisqu'il lui doit préparer les voies. C'est à lui de nous inspirer des désirs ardens ; et si vous recherchez, chrétiens, quel est le ministère du saint Précurseur, vous découvrirez aisément qu'il est envoyé sur la terre, pour faire désirer Jésus-Christ aux hommes, et que c'est en cette manière qu'il lui doit préparer ses voies. En effet, il faut vous faire entendre quel est le sujet de sa mission ; et il faut qu'un autre saint Jean, disciple et bien-aimé du Sauveur, vous explique la fonction de saint *Jean-Baptiste. Ecoutez* comme il parle dans son Evangile : « Il y eut un homme envoyé de Dieu, » dont le nom étoit Jean : cet homme n'étoit point » la lumière ; mais il venoit sur la terre, pour ren- » dre témoignage de la lumière », c'est-à-dire, de Jésus-Christ : *Non erat ille lux, sed ut testimonium perhiberet de lumine* (1). N'êtes-vous pas étonnées, mes Sœurs, de cette façon de parler de l'évangéliste ? Jésus-Christ est la lumière, et on ne le voit pas ; Jean-Baptiste n'est pas la lumière, et non-

(1) *Joan.* I. 8.

seulement on le voit, mais encore il nous découvre la lumière même. Qui vit jamais un pareil prodige? quand est-ce que l'on a ouï dire qu'il fallût montrer la lumière aux hommes, et leur dire : Voilà le soleil? N'est-ce pas la lumière qui découvre tout? n'est-ce pas elle dont le vif éclat vient ranimer toutes les couleurs, et lever le voile obscur et épais qui avoit enveloppé toute la nature? Et voici que l'Evangile nous vient enseigner que la lumière étoit au milieu de nous sans être aperçue; et ce qui est beaucoup plus étrange, que Jean, qui n'est pas la lumière, est envoyé néanmoins pour nous la montrer : *Non erat ille lux.*

Dans cet événement extraordinaire, chrétiens, n'accusons pas la lumière de ce que nos yeux infirmes ne la peuvent voir : accusons-en notre aveuglement; accusons la foiblesse d'une vue tremblante, qui ne peut souffrir le grand jour. C'est ce que le grand Augustin nous explique délicatement, par ces excellentes paroles : *Tam infirmi sumus, per lucernam quærimus diem* (1). *Saint Jean n'étoit* qu'un petit flambeau; *Erat lucerna ardens et lucens* (2); et « telle est notre infirmité, qu'il nous faut un » flambeau pour chercher le jour » : il nous faut Jean-Baptiste pour chercher Jésus : *Per lucernam quærimus diem :* c'est-à-dire, mes très-chères Sœurs, qu'il falloit à nos foibles yeux une lumière douce et tempérée, pour nous accoutumer au jour du midi; et qu'il nous falloit montrer de petits rayons, pour nous faire désirer de voir le soleil, que nous avions

(1) *In Joan. Tract.* II, *n.* 8, *t.* III, *part.* II, *col.* 301. — (2) *Joan.* V. 35.

entièrement oublié dans la longue nuit de notre ignorance : car c'est en ceci principalement qu'étoit *déplorable* l'aveuglement de notre nature, et je vous *prie* de le bien entendre.

Nous avions premièrement perdu la lumière : « le soleil de justice ne nous luisoit plus » : *Sol intelligentiæ non ortus est eis* (1). Non-seulement nous l'avions perdue ; mais nous en avions même perdu le désir, et « nous aimions mieux les ténèbres » : *Dilexerunt homines magis tenebras, quàm lucem* (2). Nous en avions non-seulement perdu le désir ; mais nous nous plaisions tellement dans l'obscurité, l'ignorance de la vérité nous étoit de telle sorte passée en nature, que nous craignions de voir la lumière ; nous fuyions devant la lumière, nous haïssions même la lumière : car « celui qui fait le mal hait la lu» mière » : *Qui malè agit, odit lucem* (3). D'où nous venoit cet aveuglement, ou plutôt cette haine de la clarté ? Il faut que saint Augustin nous le fasse entendre, en remarquant certain rapport de l'entendement aux yeux corporels, et de la lumière spirituelle à la lumière sensible. Les yeux ont été faits pour voir la lumière ; et tu es faite, ame raisonnable, pour voir la vérité éternelle, qui illumine tout homme qui naît au monde. « Les yeux se nourris» sent de la lumière » : *Luce quippe pascuntur oculi nostri*, dit saint Augustin (4) ; et « ce qui fait voir, » poursuit ce grand homme, que la lumière les nour» rit et les fortifie, c'est que s'ils demeurent trop » long-temps dans l'obscurité, ils deviennent foibles

(1) *Sap.* v. 6. — (2) *Joan.* III. 19. — (3) *Ibid.* 20. — (4) *In Joan. Tract.* XIII, *n.* 5, *tom.* III, *part.* II, *col.* 393.

» et malades » : *Cùm in tenebris fuerint, infirmantur*. Et cela pour quelle raison, si ce n'est, dit le même saint, qu' « ils sont privés de leur nourriture, » et comme fatigués par un trop long jeûne » ? *Fraudati oculi cibo suo, defatigantur et debilitantur, quasi quodam jejunio lucis.* D'où il arrive encore un effet étrange, c'est que si l'on continue à leur dérober cette nourriture agréable, ou vous les verrez enfin défaillir, manque d'aliment ; ou s'ils ne meurent pas tout-à-fait, ils seront du moins si débiles, qu'à force de discontinuer de voir la lumière, ils n'en pourront plus supporter l'éclat ; ils ne la regarderont qu'à demi, d'un œil incertain et tremblant. Ah ! rendez-nous, diront-ils, notre obscurité ; ôtez-nous cette lumière importune : ainsi la lumière, qui étoit leur vie, est devenue l'objet de leur aversion.

Chrétiens, ne sentons-nous pas qu'il nous en est arrivé de même ? Qui ne sait que nous sommes faits pour nous nourrir de la vérité ? C'est d'elle que doit vivre l'ame raisonnable : si elle quitte cette viande céleste, elle perd sa substance et sa *force* ; elle devient languissante et exténuée ; elle ne peut plus voir qu'avec peine ; après, elle ne désire plus de voir ; enfin elle ne hait rien tant que de voir. Ah ! qu'il n'est que trop véritable, qu'il n'est que trop constant par expérience ! On s'engage à des attachemens criminels, on ne cherche que les ténèbres ; les fumées s'épaississent autour de l'esprit, et la raison en est offusquée : celui qui est en cet état ne peut pas voir ; « la lumière de ses yeux n'est plus avec lui » : *Lumen oculorum meorum et ipsum non est mecum* (1).

(1) *Ps.* XXXVII. 11.

Voulez-vous être convaincus qu'il ne veut pas voir? Au milieu de ces ombres qui l'environnent, un sage ami s'approche de lui; il observe s'il n'y a point quelque endroit par où l'on lui puisse faire entrevoir le jour; mais il en détourne la vue, il ne veut point voir la lumière, qui lui découvre une erreur qu'il aime, et dont il ne veut pas se désabuser : *Oculos suos statuerunt declinare in terram* (1).

C'est ainsi que sont les pécheurs; c'est ainsi qu'étoit tout le genre humain : la lumière s'étoit retirée, et avoit laissé les hommes malades dans un long oubli de la vérité. Que ferez-vous, ô divin Jésus, splendeur éternelle du Père? montrerez-vous d'abord à nos yeux infirmes votre lumière si vive et si éclatante? Non, mes Sœurs, il ne le fait pas; il se cache encore en lui-même; mais il se réfléchit sur saint Jean. Il envoie premièrement des rayons plus foibles, pour fortifier peu à peu notre vue tremblante, et nous faire insensiblement désirer la beauté du jour. Divin Précurseur, voilà votre emploi, et vous commencez *aujourd'hui ce saint* exercice.

Et en effet, ne voyez-vous pas que Jésus n'agit pas? il ne remue pas; il ne se montre pas; il ne paroît pas encore en lui-même, et il brille déjà en saint Jean. C'est pourquoi le bon Zacharie compare Jésus-Christ au soleil levant : *Visitavit nos oriens ex alto* (2): « L'orient, dit-il, nous a visités ». Et comment nous a-t-il visités; puisqu'il est encore au sein de sa mère, et qu'il ne s'est pas encore découvert au monde? Il est vrai, nous dit Zacharie; mais c'est un soleil qui se lève; on ne le voit pas encore paroître, il n'est

(1) *Ps.* XVI. 11. — (2) *Luc.* I. 78.

pas sorti de l'autre horizon : toutefois ne voyez-vous pas qu'il nous a déjà visités? Nous voyons déjà poindre sa lumière, luire ses rayons : en sorte qu'il éclaire déjà les montagnes, parce qu'il a déjà lui sur son Précurseur : *Visitavit nos oriens*. Voyez comme il se réjouit de ce nouveau jour; considérez avec quel transport il adore cette lumière naissante; c'est qu'il nous veut apprendre à la désirer. Car ne semble-t-il pas qu'il nous dise par ce tressaillement admirable : Que tardez-vous, mortels misérables, à courir au divin Jésus? pourquoi fuyez-vous sa lumière, qui est la vie des cœurs, la paix des esprits, la joie unique des yeux épurés, la viande incorruptible des ames fidèles? que n'allez-vous donc à Jésus, que ne courez-vous à Jésus? Celui qui se fait sentir au cœur d'un enfant, quels charmes aura-t-il pour les hommes faits? Il le fait tressaillir de joie jusque dans l'obscurité du sein maternel; que sera-ce donc dans son sanctuaire? et si ses premières approches causent des transports si aimables, que feront ses embrassemens?

Je ne me lasserai point de le répéter. Quoi, mes Sœurs, il ne paroît pas, il n'agit pas, il ne parle pas, et déjà sa sainte présence remplit tout de joie et de l'Esprit de Dieu! Quel bonheur! quel ravissement de recevoir de sa bouche divine les paroles de vie éternelle, d'en voir couler un fleuve d'eau vive, pour rafraîchir les cœurs altérés; de lui voir miséricordieusement chercher les pécheurs, d'entendre résonner sa voix paternelle, qui appelle à soi tous ceux qui travaillent, et leur promet un si doux repos! mais quoi, de le contempler jusque dans sa

gloire, de regarder à découvert sa divine face, et rassasier ses yeux éternellement de ses beautés immortelles!

Ah! que tardons-nous, ames chrétiennes? que n'excitons-nous nos désirs, que ne pressons-nous nos ardeurs trop lentes? Ce n'est pas seulement Jean qui sent de près ce divin Sauveur, qui désire ardemment sa sainte présence : de si loin que Jésus-Christ a été prévu, il a été désiré avec ferveur. « Mon ame, » disoit David, languit après vous : quand viendrai-» je? quand m'approcherai-je de la face de mon Sei-» gneur »? *Quando veniam, et apparebo ante faciem Dei* (1)? Quelle honte, quelle indignité, si lorsqu'on soupire à lui de si loin, ceux dont il s'approche, qui le possèdent, ne s'en soucient pas! Car, mes Frères, n'est-il pas à nous, ne l'avons-nous pas sur nos saints autels? lui-même, en sa propre substance, ne s'y donne-t-il pas à nous? S'il ne nous est pas encore donné de l'embrasser dans son trône, que ne courons-nous du moins à ses saints autels? Courons donc à cette table mystique; prenons avidement ce corps et ce sang; n'ayons de faim que pour cette viande, n'ayons de soif que pour ce breuvage : car pour bien désirer Jésus, il ne faut désirer que lui. Désirons Jésus-Christ avec transport; nous trouverons en lui la paix de nos ames, cette paix qu'il vous faut montrer en la bienheureuse Marie; et c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

Voici l'accomplissement de l'œuvre de Dieu dans

(1) *Ps.* XLI. 3.

les ames qu'il a choisies. Il les purifie par l'humilité, il les enflamme par les désirs; enfin lui-même il se donne à elles, et leur amène avec lui une paix céleste. Ce sont, mes Sœurs, les chastes délices de cette sainte et divine paix, qui réjouissent la sainte Vierge en notre Seigneur, et qui lui font dire d'une voix contente : « Mon ame exalte le nom du Sei» gneur, et mon esprit se réjouit en Dieu mon Sau» veur » : *Magnificat anima mea Dominum* (1). Certainement son ame est en paix, puisqu'elle possède Jésus-Christ. Et c'est aussi pour cette raison, que ne pouvant assez expliquer cette paix inconcevable des ames pieuses, je m'adresse à la sainte Vierge; et je vous prie d'en apprendre d'elle les incomparables douceurs, en parcourant ce sacré cantique, qui ravit aujourd'hui le ciel et la terre. Mais pour en comprendre la suite, il faut vous représenter, comme en raccourci, les instructions qu'il contient, que nous examinerons ensuite en détail dans le peu de temps qui nous reste.

Pour cela, je partage ce cantique en trois. Marie nous dit, avant toutes choses, les faveurs que Dieu lui a faites. « Il a, dit-elle, regardé mon néant; il » m'a fait de très-grandes choses, il a déployé sur » moi sa puissance ». Elle parle secondement du mépris du monde, et considère sa gloire abattue : « Dieu » a dissipé les superbes; Dieu a déposé les puissans : » et pour punir les riches avares, il les a renvoyés » les mains vides ». Enfin elle conclut son sacré cantique, en admirant la vérité de Dieu et la fidélité de ses promesses : « Il s'est souvenu de sa miséricorde,

(1) *Luc.* I. 47.

» ainsi qu'il l'avoit promis à nos pères » : *Sicut locutus est ad patres nostros* (1). Voilà trois choses qui semblent bien vagues, et n'ont pas apparemment grande liaison : néanmoins elle est admirable, et je vous prie, mes Sœurs, de le bien entendre : car il me semble que le dessein de la sainte Vierge, c'est d'exciter les cœurs des fidèles à aimer la paix que Dieu donne. Pour leur en montrer la douceur, elle leur en découvre d'abord le principe, principe certainement admirable ; c'est le regard de Dieu sur les justes, sa bonté qui les accompagne, sa providence qui veille sur eux : *Respexit humilitatem ancillæ suæ* (2) ; c'est ce qui fait naître la paix dans les saintes ames. Mais parce que l'éclat des faveurs du monde, et les vaines douceurs qu'il promet, les pourroient détourner de celles de Dieu, elle leur montre secondement le monde abattu, et sa gloire détruite et anéantie. Enfin, comme ce renversement des grandeurs humaines, et l'entière félicité des ames fidèles ne nous paroît pas en ce siècle ; de peur qu'elles ne se lassent d'attendre, elle affermit leur esprit dans la paix de Dieu, par la certitude de ses promesses. Voilà l'ordre et l'abrégé du sacré cantique : peut-être ne paroît-il pas encore assez clair ; mais j'espère bien, chrétiens, que je vous le ferai aisément entendre.

Considérons donc, avant toutes choses, le principe de cette paix ; et comprenons-en la douceur, par la cause qui la fait naître. Dites-la-nous, ô divine Vierge, dites-nous ce qui réjouit votre esprit en Dieu. « C'est, dit-elle, qu'il m'a regardée, c'est qu'il » lui a plu de jeter les yeux sur la bassesse de sa ser-

(1) *Luc.* I. 55. — (2) *Ibid.* 48.

» vante » : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.* Il nous faut entendre, mes Sœurs, ce que signifie ce regard de Dieu, et concevoir les biens qu'il enferme. Remarquez dans les Ecritures, que le regard de Dieu sur les justes signifie, en quelques endroits, sa faveur et sa bienveillance; et qu'il signifie, en d'autres passages, son secours et sa protection. Dieu ouvre sur eux un œil de faveur; il les regarde comme un bon père, toujours prêt à écouter leurs demandes; c'est ce que veut dire le roi prophète : *Oculi Domini super justos, et aures ejus in preces eorum* (1) : « Les » yeux de Dieu sont arrêtés sur les justes, et ses » oreilles sont attentives à leurs prières » : voilà le regard de faveur. Mais, mes Sœurs, le même prophète nous expliquera, dans un autre psaume, le regard de protection : *Ecce oculi Domini super metuentes eum, et in eis qui sperant super misericordia ejus* (2) : « Voilà, dit-il, que les yeux de Dieu » veillent continuellement sur ceux qui le crai» gnent » ; et cela pour quelle raison? *Ut eruat à morte animas eorum, et alat eos in fame* (3) : « Pour » délivrer leurs ames de la mort, et les nourrir dans » la faim ». Voilà ce regard de protection, par lequel Dieu veille sur les gens de bien, pour détourner les maux qui les menacent. C'est pourquoi le même David ajoute aussitôt : « Notre ame attend » après le Seigneur; parce qu'il est notre protec» teur et notre secours » : *Anima nostra sustinet Dominum; quoniam adjutor et protector noster est* (4). Une ame assurée de ce double regard, que peut-elle souhaiter pour avoir la paix? C'est ce que veut dire

(1) *Ps.* XXXIII. 16. — (2) *Ps.* XXXII. 18. — (3) *Ibid.* 19. — (4) *Ibid.* 20.

la très-sainte Vierge, lorsqu'elle nous apprend que Dieu la regarde.

En effet, c'est elle, mes Sœurs, qui est singulièrement honorée de ce double regard de la Providence : Dieu l'a regardée d'un œil de faveur, lorsqu'il l'a préférée à toutes les autres femmes; et que dis-je à *toutes les* femmes? mais aux anges, mais *aux séraphins*, et à toutes les créatures. Le regard de protection a veillé sur elle, lorsqu'il en a détourné bien loin la corruption du péché, les ardeurs de la convoitise, et les malédictions communes de notre nature : c'est pourquoi elle chante avec tant de joie. Ecoutez comme elle célèbre la faveur de Dieu : *Fecit mihi magna qui potens est* (1) : il m'a, dit-elle, comblée de ses grâces. Mais voyez comme elle se loue de sa protection : *Fecit potentiam in brachio suo* (2) : « Son bras a montré en moi sa » puissance » : il m'a remplie de ses grâces, et m'a fait de si grandes choses, que nulle créature ne les peut égaler, ni nul entendement les comprendre : *Fecit mihi magna*. Mais s'il a ouvert sur moi ses mains libérales, pour combler mon ame de biens, il a pris plaisir d'étendre son bras, pour en détourner tous les maux : *Fecit potentiam*. C'est donc particulièrement l'heureuse Marie, qui est favorisée de ces deux regards de bienveillance et de protection : *Quia respexit humilitatem*.

Mais néanmoins, ames chrétiennes, ames saintes et religieuses, vous en êtes aussi honorées; et c'est ce qui doit mettre votre esprit en paix. Pourrai-je bien exprimer cette vérité? sera-t-il donné à un pé-

(1) *Luc.* I. 49. — (2) *Ibid.* 51.

cheur de pouvoir parler dignement de la paix des ames innocentes? Disons, mes Sœurs, ce que nous pourrons : parlons de ces douceurs inconcevables, pour en rafraîchir le goût à ceux qui les sentent, et en exciter l'appétit à ceux qui ne les ont pas expérimentées. Oui certainement, ô enfans de Dieu, il vous regarde avec bienveillance, il découvre sur vous sa face bénigne. Il montre un visage terrible, lorsqu'une conscience coupable, nous reprochant l'horreur de nos crimes, fait que Dieu nous paroît en juge, avec une face irritée. Mais lorsqu'au milieu d'une bonne vie, il fait naître dans les consciences une certaine sérénité; il montre alors un visage ami et tranquille, il calme tous les troubles, il dissipe tous les nuages. Le fidèle qui espère en lui ne le regarde plus comme juge; il ne le voit plus que comme un bon père, qui l'invite doucement à soi : de sorte qu'il lui dit, plein de confiance : « O Dieu, vous êtes » mon protecteur » : *Dicam Deo : Susceptor meus es* (1); et il lui semble que Dieu lui réponde : O ame fidèle, je suis ton salut : *Dic animæ meæ : Salus tua ego sum* (2); tellement qu'il jouit d'une pleine paix, parce qu'il est à couvert sous la main de Dieu; et de quelque côté qu'on le menace, il s'élève du fond de son cœur une voix secrète, qui le fortifie et lui fait dire avec assurance : *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* « Si Dieu est pour nous, qui sera contre » nous (3) »? « Le Seigneur est mon salut, qui crain» drai-je? le Seigneur est le protecteur de ma vie, » devant qui pourrois-je trembler (4) »?

(1) *Ps.* XLI. 10. — (2) *Ps.* XXXIV. 3. — (3) *Rom.* VIII. 31. — (4) *Ps.* XXVI. 1.

Telle est, mes Sœurs, cette paix cachée que Dieu donne à ses serviteurs; paix que le monde ne peut entendre, et qui, chassée du milieu du siècle, par le tumulte continuel, semble s'être retirée dans vos solitudes. Mais n'en disons rien davantage : n'entreprenons pas de persuader par nos discours, ce que la seule expérience peut faire connoître; et ne pouvant vous la représenter en elle-même, finissons enfin ce discours, en vous en disant quelque effet sensible. C'est, mes Sœurs, le mépris du monde qui paroît dans la suite de notre cantique, de la fausse paix qu'il promet, des vaines douceurs qu'il fait espérer. Car cette ame, appuyée sur Dieu, qui goûte les douceurs de sa sainte paix, qui a mis son refuge dans le Très-haut, jetant ensuite les yeux sur le monde, quelle voit bien loin à ses pieds; du haut de son refuge inébranlable, ô Dieu, qu'il lui semble petit, et qu'elle le voit bien d'une autre manière que ne fait pas le commun des hommes! Mais en quel état le voit-elle? elle voit toutes les grandeurs abattues, tous les superbes portés par terre; et dans ce grand renversement des choses humaines, rien ne lui paroît élevé que les simples et humbles de cœur. C'est pourquoi elle dit avec Marie : *Dispersit superbos* (1) : « Il a dissipé les superbes » : *deposuit potentes* (2) : « il a déposé les puissans » : *exaltavit humiles :* « et il a relevé ceux qui étoient » à bas ».

Entrez, mes Sœurs, dans ce sentiment, qui est le sentiment véritable de la vocation religieuse; et afin de le bien entendre, représentez-vous, s'il vous

(1) *Luc.* I. 51. — (2) *Ibid.* 52.

plaît, cette étrange opposition de Dieu et du monde. Tout ce que Dieu élève, le monde se plaît de le rabaisser; tout ce que le monde estime, Dieu se plaît de le détruire et de le confondre : c'est pourquoi Tertullien disoit si éloquemment, qu'il y avoit entre eux de l'émulation : *Est æmulatio divinæ rei et humanæ* (1). Et en effet, nous le voyons par expérience. Qui sont ceux que Dieu favorise? ceux qui sont humbles, modestes et retenus. Qui sont ceux que le monde avance? ceux qui sont hardis et entreprenans : ne voyez-vous pas l'émulation? Qui sont ceux que Dieu favorise? ceux qui sont simples et sincères. Qui sont ceux que le monde avance? ceux qui sont fins et dissimulés. Le monde veut de la violence pour emporter ses faveurs : Dieu ne donne les siennes qu'à la retenue; et il n'est rien, ni de plus grand devant Dieu, ni de plus inutile, selon le monde, que cette médiocrité tempérée, en laquelle la vertu consiste. Voilà donc une émulation entre Jésus-Christ et le monde : ce que l'un élève, l'autre le déprime; et ce combat durera toujours, jusqu'à ce que le siècle finisse.

Et c'est pourquoi, mes Sœurs, le monde a deux faces. Il y en a qui le considèrent dans les biens présens, et il y en a qui jettent les yeux sur la dernière décision du siècle à venir. Ceux qui regardent le bien présent, ils donnent, mes Sœurs, l'avantage au monde; ils s'imaginent déjà qu'il a la victoire, parce que Dieu, qui attend son temps, le laisse jouir un moment d'une ombre de félicité : ils voient ceux qui sont dans les grandes places, ils admirent

(1) *Apolog. n.* 50.

leur abondance : Voilà, disent-ils, les seuls fortunés, voilà les heureux : *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt* (1). C'est le cantique des enfans du monde. Juges aveugles et précipités, que n'attendez-vous la fin du combat, avant d'adjuger la victoire? viendra le revers de la main de Dieu, qui brisera comme un verre, qui fera évanouir en fumée toutes ces grandeurs que vous admirez. C'est ce que regarde la divine Vierge, et avec elle les enfans de Dieu, qui jouissent de la douceur de sa paix. Ils voient bien que le monde combat contre Dieu; mais ils savent que les forces ne sont pas égales. Ils ne se laissent pas éblouir de quelque avantage apparent, que Dieu laisse remporter aux enfans du siècle : ils considèrent l'événement que la justice de Dieu leur rendra funeste. C'est pourquoi ils se rient de leur gloire; et au milieu de la pompe de leur triomphe, ils chantent déjà leur défaite. Ils ne disent pas seulement que Dieu dissipera les superbes; mais il les a, disent-ils, déjà dissipés, *Dispersit*, réduits à rien : ils ne disent pas seulement qu'il déposera les puissans; ils les voient déjà à ses pieds, tremblans et étonnés de leur chute. Et pour vous, ô riches du siècle, qui vous imaginez avoir les mains pleines, elles leur semblent vides et pauvres, parce que ce que vous tenez ne leur paroît rien : ils savent qu'il s'écoule ainsi que de l'eau : *Divites dimisit inanes*. Voilà donc toute la grandeur abattue; Dieu est triomphant et victorieux. Quelle joie à ses enfans, chrétiens, de voir ses ennemis tombés à ses pieds, et ses humbles serviteurs qui lèvent la tête ! Eux

(1) *Ps.* CXLIII. 15.

que le monde méprisoit si fort, les voilà mis et établis dans les hautes places : *Exaltavit humiles* ; eux que le monde croyoit indigens, Dieu les a remplis de ses biens : *Esurientes implevit bonis* (1).

O victoire du Tout-puissant! ô paix et consolation des ames fidèles! Chantez, chantez, mes Sœurs, ce divin cantique ; c'est le véritable cantique de celles qui ont méprisé le siècle : chantez la défaite du monde, l'anéantissement des grandeurs humaines, leurs richesses détruites, leur pompe évanouie en fumée. Moquez-vous de son triomphe d'un jour et de sa tranquillité imaginaire. Et vous qui courez après la fortune, qui ne trouvez rien de grand que ce qu'elle avance, ni rien de beau que ce qu'elle donne, ni rien de plaisant que ce qu'elle goûte ; pourquoi vous entends-je parler de la sorte? n'êtes-vous pas les enfans de Dieu? ne portez-vous pas la marque de son adoption, le caractère sacré du baptême? La terre n'est-ce pas votre exil ; le ciel n'est-il pas votre patrie? pourquoi vous entends-je admirer le monde? Si vous êtes de Jérusalem, pourquoi vous entends-je chanter le cantique de Babylone? Tout ce que vous me dites du monde, c'est un langage barbare, que vous avez appris dans votre exil. Oubliez cette langue étrangère, parlez le langage de votre pays. Ceux que vous voyez jouir des plaisirs, ne les appelez pas les heureux, c'est le langage de l'exil : *Beatum dixerunt.* Ceux dont le Seigneur est le Dieu, voilà les véritables heureux (2) : c'est ainsi qu'on parle en votre patrie.

Consolez-vous dans cette pensée ; vivez en paix

(1) *Luc.* I. 53. — (2) *Ps.* CXLIII. 15.

dans

dans cette pensée; et apprenez de la sainte Vierge, pour maintenir en paix votre conscience, premièrement, que le Seigneur vous regarde; secondement, assurés sur cet appui immuable, ne vous laissez pas éblouir aux grandeurs du monde, dites qu'il est déjà abattu, regardez la gloire future; troisièmement, si le temps vous semble trop long, regardez la fidélité de ses promesses : *Sicut locutus est.* Ce qu'il a dit à Abraham sera accompli deux mille ans après : il a envoyé son Messie; il achevera le reste successivement; et enfin nous verrons un jour l'éternelle félicité, qu'il nous a promise. *Amen.*

TROISIÈME POINT
DU MÊME SERMON,

PRÊCHÉ DEVANT LA REINE D'ANGLETERRE.

Caractères d'une véritable paix : quel en est le principe. Manière bien différente, dont les enfans du monde et les enfans de Dieu la considèrent. Discours à la Reine d'Angleterre.

Encore que cette paix admirable de toutes les nations chrétiennes, paix si sagement ménagée, si glorieusement conclue et si saintement affermie (*), soit un illustre présent du ciel, et un gage de la bonté de Dieu envers les hommes; néanmoins ce ne sera pas cette paix, dont je vous expliquerai les douceurs; et celle dont je dois parler est beaucoup plus relevée, et sans comparaison plus divine : car je dois parler de la paix qui fait que l'ame de la sainte Vierge, possédant le Fils de Dieu en elle-même,

(*) Ce troisième point embrasse la même matière qui est traitée dans le dernier point du sermon précédent; mais les différences considérables qu'il renferme, nous ont engagé à le donner ici en entier.

La paix dont il est ici question, est celle des Pyrénées, conclue entre la France et l'Espagne dans l'île des Faisans, au mois de novembre 1659, après une guerre de vingt-cinq ans. Le mariage de l'Infante avec Louis XIV fut un des principaux articles de cette paix; et c'est ce qui fait dire à Bossuet, qu'elle a été *saintement affermie*. (*Edit. de Déforis.*)

glorifie le *saint* nom de Dieu, et se réjouit de tout son *esprit* en Dieu son Sauveur. Qui ne voit que cette *paix* toute céleste, que Dieu donne, est infiniment au-dessus de celle que les hommes négocient ? Et néanmoins cette paix humaine étant un crayon, et une ombre de la paix divine et spirituelle dont je dois vous entretenir, servons-nous de cette image imparfaite, pour remonter jusques au principe original, et prendre une idée certaine de la vérité.

Je demande avant toutes choses, que concevons-nous dans la paix, et que veut dire ce mot ? N'en recherchons pas, chrétiens, des définitions éloignées; mais que chacun de nous s'explique à lui-même ce qu'il entend par la paix. Paix, premièrement, signifie repos : dans la guerre, on s'agite et on se remue; dans la paix, on respire et on se repose. C'est pourquoi on aime la paix; parce que la nature humaine étant presque toujours agitée, rien ne doit tant flatter son inquiétude que la douceur du repos, qui soulage son travail et relâche sa contention.

Mais en disant que la paix est un repos, l'avons-nous entièrement expliquée ? en avons-nous formé l'idée toute entière ? Il me semble, pour moi, que ce mot de paix a encore quelque chose de plus touchant; et voici ce que c'est, si je ne me trompe : c'est que le repos peut être fort court, et la paix nous fait espérer une longue tranquillité. En effet, n'avons-nous pas vu, que lorsqu'on a publié la suspension d'armes, comme un préparatif à la paix, on a cru voir déjà quelque commencement de repos : mais ce repos n'est pas une paix, parce qu'il n'est pas permanent. Après que le traité est conclu, et que l'al-

liance jurée établit une concorde certaine, c'est alors que la paix est faite : de sorte que, pour bien expliquer la paix et en comprendre toute l'étendue, il la faut définir un repos durable, et une tranquillité permanente. Et ainsi la paix doit avoir deux choses; réjouir les cœurs par le repos, et les assurer par la consistance : c'est ce que la paix nous fait espérer, et c'est pourquoi nous l'aimons : c'est ce que la paix de ce monde ne nous donne pas; c'est pourquoi nous devons soupirer sans cesse après une paix plus divine.

Marie nous la représente dans son cantique : elle nous montre le repos et la consistance établie sur un fondement inébranlable. Quel est ce fondement, chrétiens? écoutez la divine Vierge : « Mon ame » glorifie le Seigneur, et mon esprit se réjouit en » Dieu mon Sauveur ». Mais quelle est la cause de cette joie, et d'où vient ce ravissement? C'est, dit-elle, que « Dieu a jeté les yeux sur la bassesse de » sa servante » : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ*. Arrêtons-nous là, chrétiens; et ne cherchons pas plus loin le principe de cette paix, qui réjouit son ame en notre Seigneur. Ce qui produit cette paix divine, c'est le regard de Dieu sur les justes : sa bonté qui les accompagne, sa providence qui veille sur eux, c'est ce qui leur donne le repos et la consistance.

Et afin de le bien comprendre, remarquez avec moi, dans les Ecritures, deux regards de Dieu sur les gens de bien; un regard de faveur et de bienveillance, c'est ce qui les met en repos; un regard de conduite et de protection, c'est ce qui rend leur

repos durable. Dieu ouvre sur les justes un œil de faveur; il les regarde comme un bon père, toujours *prêt à écouter* leurs demandes. Le roi-prophète l'exprime en ces mots : *Oculi Domini super justos, et aures ejus in preces eorum* (1) : « Les yeux de Dieu » sont sur les justes, et ses oreilles sont attentives à » leurs prières ». O justes, reposez-vous en celui dont la faveur et la bienveillance se déclarent envers vous si ouvertement. Mais ce repos sera-t-il durable? n'y aura-t-il rien qui le trouble et rejette vos ames dans l'agitation? Non, ne craignez rien, ô enfans de Dieu : car outre ce regard de bienveillance, il y a un regard de protection, qui prend garde aux maux qui vous menacent. « Voilà, dit le même David (2), » que les yeux de Dieu veillent continuellement sur » ceux qui le craignent, et qui établissent leur es- » pérance sur sa miséricorde » : et pourquoi? « Pour » délivrer leurs ames de la mort, et les nourrir dans » la faim ». Voyez le regard de protection, par lequel Dieu veille sur les gens de bien, et empêche que le mal ne les approche. C'est pourquoi il ajoute aussitôt après : « Notre ame attend le Seigneur, » parce qu'il est notre protecteur et notre secours » : *Anima nostra sustinet Dominum; quia adjutor et protector noster est* (3). Une ame ainsi regardée de Dieu, que peut-elle désirer pour avoir la paix?

C'est pourquoi l'heureuse Marie, toute pleine de cette paix admirable, ne s'occupe plus qu'à louer son Dieu dans les marques de sa faveur, dans les assurances de sa protection. « Le Tout-puissant, dit-

(1) *Ps.* XXXIII. 16. — (2) *Ps.* XXXII. 18. — (3) *Ibid.* 20.

» elle, a fait en moi de grandes choses » : *Fecit mihi magna qui potens est;* c'est ce qui explique la faveur : *Fecit potentiam in brachio suo;* c'est ce qui regarde la protection. Il a fait en moi de grandes choses, par le témoignage de sa faveur et l'inondation de ses grâces. Mais s'il a ouvert sur moi ses mains libérales, pour combler mon ame de biens, il a pris plaisir d'étendre son bras, pour en détourner tous les maux : *Fecit potentiam in brachio suo.*

Ames saintes et religieuses, ce n'est pas seulement la divine Vierge qui est honorée de ces deux regards : tous les fidèles serviteurs de Dieu *se réjouissent* ensemble dans sa maison, à la lumière de sa faveur et sous l'ombre de sa protection toute-puissante : *Sub umbra alarum tuarum protege nos* (1). C'est pourquoi la paix de Dieu triomphe en leurs cœurs, comme dit l'apôtre saint Paul (2); et la marque de cette paix, c'est que le monde ne les touche plus. Car en effet, cette ame, appuyée sur Dieu, qui a mis, comme dit David, son refuge dans le Très-haut; *Altissimum posuisti refugium tuum* (3); jetant ensuite les yeux sur le monde, qu'elle voit bien loin à ses pieds : ô Dieu, qu'il lui semble petit du haut de ce refuge inébranlable, et qu'elle le voit bien d'une autre manière que ne fait pas le commun des hommes! Elle voit toutes les grandeurs abattues, tous les superbes portés par terre; et dans ce grand renversement des choses humaines, rien ne *lui* paroît élevé que les simples et humbles de cœur : c'est pourquoi elle dit avec Marie : *Dispersit superbos;*

(1) *Ps.* XVI. 8. — (2) *Colos.* III. 15. — (3) *Ps.* XC. 9.

« Dieu a dissipé les superbes » : *deposuit potentes;* « il a déposé les puissans » : *et exaltavit humiles;* « et il a relevé ceux qui étoient à bas ».

Voici un effet admirable de cette paix dont je parle, et il ne le faut point passer sous silence. A ce que je vois, chrétiens, ce n'est pas ici une paix commune : Dieu veut qu'elle soit accompagnée de l'appareil d'un grand triomphe; et s'il donne la paix à ses serviteurs, ce n'est pas en faisant leur accord avec leur ennemi abattu. Car en effet, quel est l'ennemi de Dieu, et par conséquent de ses serviteurs, des enfans de Dieu? Vous ne l'ignorez pas, mes très-chères Sœurs, vous savez que c'est le monde et ses pompes. Tout ce que Dieu élève, le monde se plaît de le rabaisser; tout ce que le monde estime, Dieu se plaît de le détruire et de le confondre : c'est pourquoi Tertullien disoit si éloquemment, qu'il y avoit entre eux de l'émulation : *Est æmulatio divinæ rei et humanæ* (1). Que signifie, mes Sœurs, cette émulation, si ce n'est que Dieu et le monde se contrarient éternellement, comme par un dessein prémédité? Qui sont ceux que Dieu favorise? ceux qui sont modestes et retenus. Qui sont ceux que le monde avance? ceux qui sont hardis et entreprenans. Qui sont ceux que Dieu favorise? ceux qui sont simples et sincères. Qui sont ceux que le monde avance? ceux qui sont fins et dissimulés. Le monde veut de la violence, pour emporter ses faveurs; Dieu ne donne les siennes qu'à la retenue : l'un demande un cœur ferme, droit et inflexible; l'autre a besoin

(1) *Apolog. n.* 50.

de tours subtils, souples et accommodans; et il n'est rien, ni de plus puissant selon Dieu, ni de plus inutile selon le monde, que cette médiocrité tempérée, en laquelle la vertu consiste.

Voilà donc une émulation nécessaire de Jésus-Christ et de ses fidèles, contre le monde et ses sectateurs; et cette guerre durera toujours, jusqu'à ce que le siècle finisse. C'est pourquoi le monde a deux faces, et il y a sur la terre deux sortes de paix. Il y a la paix des pécheurs; *Pacem peccatorum videns* (1); il y a la paix de Dieu et de ses enfans, « qui sur» passe toute intelligence »; *Pax Dei quæ exuperat omnem sensum* (2). Chacun croit jouir de la paix; parce que chacun croit avoir gagné la victoire. D'où vient cette diversité, et comment arrive-t-il que deux ennemis croient sortir victorieux d'un même combat? c'est que les uns regardent les biens présens, et les autres jettent les yeux sur la dernière décision du siècle à venir. Ceux qui considèrent les biens présens, donnent précipitamment l'avantage au monde : ils s'imaginent qu'il a la victoire; parce que Dieu, qui attend son heure, le laisse jouir pour un temps d'une ombre trompeuse de félicité : ils voient ceux qui sont dans les grandes places, ils admirent leurs délices et leur abondance : Voilà, s'écrient-ils, les seuls fortunés : *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt* (3); c'est le cantique des enfans du monde.

Juges aveugles et précipités, que n'attendez-vous la fin du combat, avant que d'adjuger la victoire?

(1) *Ps.* LXXII. 3. — (2) *Philip.* IV. 7. — (3) *Ps.* CXLIII. 15.

Viendra le revers de la main de Dieu, qui brisera comme un verre toute cette grandeur, que vous admirez, *et* qui vous éblouit. C'est à quoi regarde la divine Vierge, et avec elle les enfans de Dieu, qui jouissent de la douceur de sa paix. Ils voient bien que le monde combat contre Dieu; mais ils savent que les forces ne sont pas égales. Ils ne se laissent pas *éblouir de* quelque avantage apparent, que Dieu abandonne et laisse remporter aux enfans du siècle : ils considèrent l'événement, que sa justice enfin leur rendra funeste. C'est pourquoi ils se rient de leur gloire; et au milieu de la pompe de leur triomphe, ils chantent déjà leur défaite. Ils ne disent pas seulement, que Dieu dissipera les superbes; mais qu'il les a déjà dissipés : *Dispersit superbos :* ils ne disent pas seulement, que Dieu renversera les puissans du monde; ils les voient déjà à ses pieds, tremblans et étonnés de leur chute. Et pour vous, ô riches du siècle, qui vous imaginez être pleins, serrez vos trésors tant qu'il vous plaira, ils ne laissent pas de vous reprocher que vos mains sont vides, parce que ce que vous tenez ne leur paroît rien : ils savent qu'il s'écoule à travers les doigts, ainsi que de l'eau, sans que vous puissiez le retenir : *Divites dimisit inanes.* Et d'autre part, chrétiens, pendant que les ennemis de Dieu tombent à ses pieds, ses humbles serviteurs levent la tête; eux que le monde méprisoit si fort, les voilà établis dans les grandes places; *Exaltavit humiles :* eux que le monde croyoit indigens, Dieu les a remplis de ses biens : *Esurientes implevit bonis.* Telle est la vic-

toire du Tout-puissant ; et le fruit de cette victoire, c'est la paix qu'il donne à ses serviteurs, par la défaite infaillible de leurs ennemis.

Chantez cette victoire, mes très-chères Sœurs ; entonnez avec Marie ce divin cantique : publiez la défaite du monde ; chantez ses richesses dissipées, son éclat terni, sa pompe abattue, sa gloire évanouie en fumée ; moquez-vous de son triomphe d'un jour et de sa tranquillité imaginaire. O aveuglement déplorable de ceux qui courent après la fortune, qui ne trouvent rien de grand que ce qu'elle élève, ni rien de beau que ce qu'elle pare, ni rien de plaisant que ce qu'elle donne ! Vous laissez ces sentimens aux enfans du siècle : mais vous, ô filles de Jérusalem, saintes héritières du ciel, vous parlez le langage de votre patrie. Quoique le monde étale avec pompe ses grandeurs et ses vanités, vous ne vous couronnez pas de ses fleurs, qui seront en un moment desséchées ; et pendant qu'il brille par un vain éclat, vous reconnoissez son foible dans son inconstance.

Madame (*), Votre Majesté a ces sentimens imprimés bien avant au fond de son ame, et l'exemple de sa constance en a fait des leçons à toute la terre. Le monde n'est plus capable de vous tromper ; et cette ame vraiment royale, que ses adversités n'ont pas abattue, ne se laissera non plus emporter à ses prospérités inopinées. Grande et auguste Reine, en laquelle Dieu a montré à nos jours un spectacle si

(*) Henriette-Marie de France, veuve de Charles I.er, Roi d'Angleterre. (*Edit. de Déforis.*)

surprenant de toutes les révolutions des choses humaines, et qui seule n'êtes point changée au milieu de tant de changemens, admirez éternellement ses secrets conseils et sa conduite impénétrable. Ceux qui raisonnent des rois et de leurs Etats, selon les lois de la politique, chercheront des causes humaines de ce changement miraculeux (*) : ils diront à Votre Majesté, qu'on peut être surpris pour un temps; mais qu'enfin on a horreur des mauvais exemples : que la tyrannie tombe d'elle-même, pendant que l'autorité légitime se rétablit presque sans secours, par le seul besoin qu'on a d'elle, comme d'une pièce nécessaire; et qu'une longue et funeste épreuve ayant appris aux peuples cette vérité, ce trône injustement abattu s'affermit par sa propre chute.

Mais Votre Majesté est trop éclairée, pour ne porter pas son esprit plus haut. Dieu se montre trop visiblement dans ces conjonctures imprévues; et comme il n'y a que sa seule main qui ait pu calmer la tempête, il faut encore cette même main pour empêcher les flots de se soulever. Il le fera, Madame, nous l'espérons : et si nos vœux sont exaucés, peut-être arrivera-t-il; car qui sait les secrets de la Providence? Après que Dieu a rétabli le trône du roi, sa bonté disposera tellement les choses, que le roi rétablira le trône de Dieu. Mais cette affaire, Madame, se doit traiter avec Dieu, non avec les

(*) Le changement miraculeux dont parle ici Bossuet, a pour objet l'élévation de Charles II, fils de Charles I.er et de Henriette, sur le trône d'Angleterre. Ce prince fut proclamé roi à Londres le 8 mai 1660. (*Edit. de Déforis.*)

hommes, par des prières et des vœux, non par des conseils ni par des maximes humaines. Il n'y a que sa sagesse profonde qui connoisse le terme préfix, qui a été ordonné, avant tous les temps, aux malheureux progrès de l'erreur, et aux souffrances de son Eglise. C'est à nous d'attendre avec patience l'accomplissement de son œuvre, et d'en avancer l'exécution, autant qu'il est permis à des mortels, par des prières ardentes. Votre Majesté, Madame, ne cessera jamais d'en répandre; et quoi qu'il arrive ici-bas, Dieu lui en rendra dans le ciel une récompense éternelle : c'est le bien que je lui souhaite, et à toute cette audience.

II.E SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA VISITATION DE LA S.TE VIERGE,

PRÊCHÉ DEVANT UNE CONGRÉGATION DE PRÊTRES.

Union de l'Evangile avec la loi. La Synagogue figurée dans Elisabeth, et l'Eglise en Marie. Caractère de l'une et de l'autre. Esprit de ferveur, dont les prêtres doivent être animés : pureté qui leur est nécessaire. Sainteté inviolable des mystères qu'ils traitent. Condescendance qu'ils doivent avoir pour les foibles. Quel est le vrai sacrifice de la nouvelle loi.

Intravit Maria in domum Zachariæ, et salutavit Elizabeth.

Marie étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Elisabeth. Luc. I. 40.

JÉSUS-CHRIST, Messieurs, étant envoyé pour être la lumière du monde, aussitôt qu'il y eut fait sa première entrée, aussitôt il commença d'enseigner les hommes. Encore que vous le voyiez aujourd'hui dans les entrailles de sa sainte mère, sans parole, ce semble, et sans action, ne vous persuadez pas qu'il se taise. Etant la parole du Père éternel, non-seulement tout ce qu'il fait et tout ce qu'il souffre, mais encore tout ce qu'il est, parle, et d'une ma-

nière très-intelligible, à ceux qui ont, comme vous, l'esprit exercé dans la connoissance des divins mystères. Je vous prie, mes Frères, de jeter les yeux sur cette belle structure de l'univers. Y a-t-il aucune partie où il ne paroisse de l'art et de la raison? Combien la disposition en est-elle sage? combien l'harmonie en est-elle juste? comme toutes choses y sont mesurées? quel ordre et quelle conduite y règne partout? D'où vient cette beauté, et d'où vient cet ordre dans cette grande machine du monde? C'est à cause qu'elle a été faite par le Fils de Dieu, qui étant né de l'intelligence du Père, comme sa parole et son Verbe, est lui-même tout raison, tout sagesse, tout entendement. De là vient, Messieurs, que cet univers est un ouvrage si bien entendu, un ouvrage de raison et d'intelligence; parce qu'il est tiré sur une idée infiniment belle, qu'il vient d'une science très-accomplie, et de cette raison souveraine, qui est tout ensemble et le Verbe et le Fils de Dieu, par qui toutes choses ont été faites, par qui elles seront toujours gouvernées.

Mais si le monde fait reluire de toutes parts tant d'art, tant de raison, tant d'intelligence, parce qu'il a été fait par le Fils de Dieu; quels trésors de sagesse seront enfermés en ce chef-d'œuvre incompréhensible de l'humanité qui lui est unie, où Dieu a recueilli toutes les merveilles de sa puissance? S'il fait paroître tant de sagesse dans l'ouvrage *qu'il* a produit hors de lui-même, combien en aura-t-il fait éclater dans l'ouvrage qu'il a produit afin de se l'unir à lui-même; je veux dire dans l'humanité, qu'il s'est rendue propre par cette union si intime? Et

si nous apprenons des Lettres sacrées que ce monde publie la gloire de Dieu, par un langage qui se fait entendre jusqu'aux peuples les plus barbares (1); à plus forte raison doit-on dire que tout ce qui se fait en Jésus est plein de sagesse; qu'il parle hautement et divinement, même lorsqu'il semble le plus qu'il se taise; qu'il nous enseigne avant que de naître; et que le ventre de sa sainte mère n'est pas seulement le sanctuaire de ce Dieu fait homme, ni le lit chaste et virginal où il consomme son mariage avec l'humanité son épouse; mais encore que c'est une chaire, où ce docteur céleste commence à prêcher les saintes vérités de son Evangile. Saint Jean l'entend, et il saute d'aise; et cette éloquence muette va émouvoir le cœur d'un enfant, jusque dans le sein de sa mère. Rendons-nous attentifs, Messieurs, à cette prédication de Jésus, qui ne frappe point les oreilles, mais qui parle si fortement aux esprits: écoutons ce que le Sauveur nous veut dire, et considérons dans cette pensée le mystère que nous honorons.

Encore qu'il pourroit peut-être sembler que l'Evangile et la loi soient bien éloignés; toutefois vous savez, Messieurs, qu'il n'y a rien qui soit mieux uni, et que Jésus-Christ n'est venu au monde, que pour accomplir la loi et les prophéties par les vérités de son Evangile. C'est ce qui fait dire à Tertullien: *O Christum in novis veterem* (2)! « O que Jésus-Christ » est ancien dans sa nouveauté »! Et de là vient que ce grand homme l'appelle, en un autre endroit (3),

(1) *Ps.* XVIII. 1 *et seq.* — (2) *Adv. Marc. lib.* IV, *n.* 21. — (3) *Ibid. n.* 40.

l'Illuminateur des antiquités; parce qu'il n'y a dans la loi ni point ni virgule, si je puis parler de la sorte, qui ne trouve son vrai sens en Jésus-Christ seul; et que Jésus-Christ n'a jamais fait un seul pas, que pour accomplir exactement, et de point en point, ce qui étoit écrit de lui dans la loi. Ainsi, quelque différence qui nous y paroisse, Moïse et Jésus-Christ se touchent de près; la Synagogue et l'Eglise se tendent les mains: et je considère aujourd'hui dans la visite que rend Marie à Elisabeth, et dans leurs embrassemens mutuels, l'Evangile qui baise la loi, l'Eglise qui embrasse la Synagogue. Voilà l'ame, voilà le sens de la mystérieuse variété de ce grand spectacle, de Jésus-Christ allant à saint Jean, de Marie visitant sainte Elisabeth, d'un enfant qui saute de joie, de sa mère qui prophétise, d'une Vierge qui éclate en actions de grâces. Vous verrez que toutes les circonstances de l'histoire de notre Evangile conviennent si bien et si justement à la vérité que je vous propose, que vous admirerez sans doute avec moi la conduite impénétrable de l'Esprit de Dieu, dans la dispensation des mystères.

Entrons donc, Messieurs, en cette matière avec le secours de la grâce; étalons les richesses des secrets célestes; exerçons nos entendemens dans le champ des Ecritures sacrées: c'est là notre véritable exercice. Considérons premièrement les raisons pour lesquelles Elisabeth tient la place de la Synagogue, et Marie celle de l'Eglise; après cela nous verrons, dans les sincères embrassemens de ces charitables cousines, la loi ancienne et la loi nouvelle, qui vont à la rencontre l'une de l'autre.

Et

Et c'est le sujet de cette méditation, en laquelle nous trouverons des instructions salutaires, pour comprendre la dignité et tous les devoirs de notre ordre : si bien qu'il paroîtra manifestement, que de toutes les solennités par lesquelles nous honorons la très-sainte Vierge, celle-ci étoit une des plus dignes d'être choisie singulièrement par la congrégation des prêtres.

PREMIER POINT.

La première chose que je remarque, dans le tableau que je vous présente de l'Evangile embrassant la loi, de Marie saluant sainte Elisabeth, c'est l'âge bien différent de ces deux cousines. L'Evangile nous montre sainte Elisabeth dans une extrême vieillesse, et la divine Marie dans la fleur de l'âge; et je vois en la vieillesse d'Elisabeth, la mourante caducité de la loi; et dans la jeunesse de la sainte Vierge, l'éternelle nouveauté de l'Eglise. La jeunesse de l'Eglise est telle, Messieurs, que le temps n'est pas capable de l'altérer, ni de s'acquérir aucun droit sur elle. Les choses éternelles ont cela de propre, qu'elles ne vieillissent jamais; au contraire ce qui doit périr ne cesse jamais de tendre à sa fin, et par conséquent il vieillit toujours. C'est pourquoi l'apôtre, parlant de la loi, « Ce qui vieillit, » dit-il, est presque aboli (1) ». Ainsi la Synagogue vieillissoit toujours, parce qu'elle devoit être un jour abolie. L'Eglise chrétienne ne vieillit jamais, parce qu'elle doit durer éternellement. Car, Mes-

(1) *Hebr.* VIII. 13.

sieurs, vous n'ignorez pas que comme l'Eglise remplit tous les lieux, elle doit aussi remplir tous les temps. La fin du monde ne limitera point sa durée : alors elle cessera d'être sur la terre; mais elle commencera de régner au ciel : elle ne sera pas éteinte ; mais elle sera transférée en un lieu de gloire, où elle demeurera toujours florissante dans une perpétuelle jeunesse. Et d'où vient cette jeunesse éternelle? C'est que l'éternité n'aura qu'un seul jour, parce que dans l'éternité rien ne passe; ce n'est qu'une présence continuée, une présence qui ne coule point. Saint Jean le représente excellemment dans l'Apocalypse (1) : « Ils n'auront *point, dit-il*, » besoin de soleil, parce que le Seigneur Dieu sera » leur lumière; et ils régneront aux siècles des » siècles ». Remarquez, s'il vous plaît, cette conséquence : le Seigneur Dieu sera leur lumière, et ils régneront aux siècles des siècles. Pourquoi les choses d'ici-bas périssent-elles, sinon parce qu'elles sont sujettes au temps, qui se perd toujours, et qui entraîne avec soi, ainsi qu'un torrent, tout ce qui lui est attaché, tout ce qui est dans sa dépendance? Le soleil, qui nous éclaire, fait en même temps et défait les jours; il fait tout ensemble et défait le temps, par la rapidité de son mouvement. Mais le soleil qui éclairera le siècle futur, ce sera Dieu même. Ce soleil ne porte pas sa lumière d'un lieu en un autre, par la rapidité de sa course : il est tout à tous; il est éternellement devant tous; il éclaire toujours et demeure toujours immobile. C'est pourquoi, comme nous disions, l'éternité n'aura qu'un

(1) *Apoc.* XXII. 5.

seul jour; et ce jour n'aura ni couchant ni aucune différence d'heures : et l'Eglise des prédestinés, qui n'aura point d'autre soleil que son Dieu, fixée immuablement dans l'éternité, sera toujours dans la nouveauté. O beau jour, et ô jour unique de l'éternité bienheureuse, quand verrons-nous ta sainte lumière, qui ne sera cachée par aucune nuit, qui ne sera obscurcie par aucun nuage! O sainte Sion, où toutes choses sont stables et éternellement permanentes, qui nous a précipités sur ces eaux courantes, dans ce flux et reflux des choses humaines?

Mais, chrétiens, réjouissons-nous : si nous vieillissons dans ce monde selon notre homme animal, l'Eglise, dont nous faisons partie, selon l'homme spirituel, ne vieillit jamais; parce qu'au lieu de tendre à sa fin, à la manière des choses mortelles, elle tend à cette jeunesse éternelle de la bienheureuse immortalité. C'est donc avec beaucoup de raison qu'Elisabeth vieille représente la Synagogue prête à tomber; et Marie, dans la fleur de l'âge, l'Eglise de Jésus-Christ toujours jeune, toujours forte, toujours vigoureuse. Donc, mes Frères, puisque l'esprit du christianisme est un esprit de jeunesse et de nouveauté, « purifions-nous du vieux » levain », comme dit l'apôtre (1); que notre zèle ne vieillisse pas, qu'il soit toujours jeune et toujours fervent.

La philosophie dit que les jeunes gens sont comme naturellement enivrés; parce que leur sang chaud et bouillant est semblable, en quelque sorte, à un vin fumeux et plein d'esprits, qui les rend toujours

(1) *I. Cor.* v. 7.

ardens, toujours animés dans la poursuite de leurs entreprises. Si nous voulons vivre, Messieurs, selon cette jeunesse spirituelle de la loi de grâce, il faut être toujours fervens, toujours intérieurement enivrés de ce vin de la nouvelle alliance, que Jésus-Christ promet aux fidèles dans le royaume de Dieu son Père, c'est-à-dire, dans son Eglise. C'est le sauveur Jésus-Christ lui-même, qui compare à un vin nouveau l'esprit de la loi nouvelle; et c'est afin que nous entendions, que de même que le vin nouveau chasse tout ce qui lui est étranger, et se purge lui-même par sa propre force, ainsi nous devons conserver cet esprit nouveau du christianisme, dans sa force et dans sa ferveur; afin qu'il chasse toutes nos ordures, et qu'il éloigne cette froideur paresseuse, qui nous rend lents et comme engourdis dans les œuvres de piété.

Mais cette sainte et divine ardeur, qui est le vrai esprit du christianisme, doit se trouver particulièrement dans notre ordre, et nous la devons tous les jours apprendre du sacrifice que nous célébrons. L'apôtre, dans la divine Epître aux Hébreux, jugeant de la loi par le sacerdoce, conclut que « la » loi de Moïse doit être abolie, parce que son sa» cerdoce devoit passer » : *Translato enim sacerdotio, necesse est ut et legis translatio fiat* (1). En effet, quelles étoient les victimes de ces anciens sacrificateurs? C'étoient des animaux égorgés; tout y sentoit la corruption et la mort : dignes victimes, dignes sacrifices d'une loi vieillie et mourante. Mais il n'en est pas de la sorte du sacrifice de la nouvelle

(1) *Hebr.* VII. 12.

alliance. Notre victime est morte une fois; mais elle est ressuscitée pour ne mourir plus. L'hostie que nous présentons est vivante : le sang du nouveau Testament, que nous répandons mystiquement sur ces saints autels, n'est pas le sang d'une victime morte; c'est un sang tout vif et tout chaud, si je puis parler de la sorte : tellement que nous devrions être toujours fervens, nous qui offrons au Père éternel une victime toujours nouvelle, et un sang qui ne souffre point de froideur. Ni le temps, ni l'accoutumance, qui ralentissent ordinairement la ferveur des hommes, ne devroient point diminuer la nôtre; parce que notre victime, qui ne change point, veut toujours trouver en nous une même ardeur. Cependant nous vieillissons tous les jours, quand notre première ferveur se perd, au lieu que nous devrions toujours être jeunes; parce que le caractère que nous portons, nous oblige d'être les membres les plus fervens du corps de l'Eglise, qui est toujours jeune, et qui, pour cette raison, nous est *figurée* dans la jeunesse de la sainte Vierge.

Et non-seulement l'âge de Marie nous représente la sainte Eglise, mais encore son état de perpétuelle virginité. Je sais que le mariage est sacré, et que « son lien est très-honorable en tout et partout » : *Honorabile connubium in omnibus* (1). Mais si nous le comparons à la sainte virginité, il faut nécessairement avouer que le mariage sent la nature, et que la virginité sent la grâce. Et si nous considérons attentivement ce que dit l'apôtre, de la virginité et du mariage, nous y trouverons une peinture parfaite

(1) *Hebr.* XIII. 4.

de la Synagogue et de l'Eglise chrétienne. « L'une » est toute occupée du soin des choses du monde » : *Cogitat quæ sunt mundi* (1); c'est le but de la Synagogue, qui a pour partage la rosée du ciel et la graisse de la terre : *De rore cœli et de pinguedine terræ* (2) : elle n'a que des promesses terrestres, cette terre coulante de lait et de miel. Mais que fait la virginité? « Elle est uniquement occupée du soin » des choses du Seigneur » : *Cogitat quæ Domini sunt* (3). C'est le but de la sainte Eglise, « qui ne » considère point les choses visibles, mais les invi» sibles » : *Non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur* (4). C'est, Messieurs, cet unique objet que se doivent proposer les prêtres, qui, par l'éminence du sacerdoce, font la partie la plus relevée et la plus céleste de la sainte Eglise. Si l'Eglise est un ciel, on peut dire que les prêtres sont comme le premier mobile, ou plutôt comme les intelligences qui meuvent ce ciel, et qui ne reçoivent leurs mouvemens que de Dieu : aussi sont-ils appelés des anges (5).

Mais continuons de vous faire voir la figure de l'Eglise dans la sainte Vierge, et celle de la Synagogue dans Elisabeth. Vous savez que cette Vierge très-pure étoit mariée, et c'est par ce divin mariage qu'elle nous représente encore mieux l'Eglise. Car j'apprends de saint Augustin (6) que le mariage de Joseph avec Marie, n'étant point lié par les sentimens de la chair, n'avoit point d'autre nœud de son

(1) *I. Cor.* VII. 34. — (2) *Gen.* XXVII. 28. — (3) *I. Cor.* VII. 34. — (4) *II. Cor.* IV. 18. — (5) *Apoc.* II. 1 *et seq.* — (6) *Contra Julian.* *lib.* V, *cap.* XII, *n.* 48, *tom.* X, *col.* 652.

union que la foi mutuelle qu'ils s'étoient donnée; et c'est là aussi ce qui joint l'Eglise avec Jésus-Christ *son époux*. La foi de Jésus est engagée à l'Eglise; celle de l'Eglise à Jésus : *Sponsabo te mihi in fide* (1) : « Je vous rendrai mon épouse par une inviolable » fidélité », par une fidélité réciproque : *Fide pudicitiæ conjugalis* (2).

Mais ce que je trouve très-remarquable, c'est qu'Elisabeth vivant avec son mari, l'Ecriture la nomme stérile. Marie au contraire fait profession d'une perpétuelle virginité; et la même Ecriture, qui ne ment jamais, la fait voir féconde. Voyez la stérilité de la Synagogue, qui d'elle-même ne peut engendrer des enfans au ciel; et la divine fécondité de l'Eglise, de laquelle il est écrit : *Lætare, sterilis, quæ non paris* (3). « Réjouissez-vous, stérile, qui » n'enfantiez point ». Toutefois, Messieurs, la stérile enfante; Elisabeth a un fils aussi bien que la sainte Vierge. Aussi la Synagogue a-t-elle enfanté; mais des figures et des prophéties. Elisabeth a conçu; mais un précurseur à Jésus, une voix qui prépare les chemins : Marie enfante la vérité même.

Et admirez ici, chrétiens, la dignité de la Vierge aussi bien que celle de la sainte Eglise, par le rapport qu'elles ont ensemble. Dieu engendre son Fils dans l'éternité par une génération ineffable, autant éloignée de la chair et du sang, que la vie de Dieu est éloignée de la vie mortelle. Ce Fils unique, engendré dans l'éternité, doit être engendré dans le temps. Sera-ce d'une manière charnelle? Loin de

(1) *Osee.* II. 20. — (2) *S. August. de bono Viduit. n.* 5, *tom.* VI, *col.* 371. — (3) *Gal.* IV. 27.

nous cette pensée sacrilége : il faut que sa génération dans le temps soit une image très-pure de sa chaste génération dans l'éternité. Il n'appartenoit qu'au Père éternel de rendre Marie féconde de son propre Fils : puisque ce Fils lui devoit être commun avec Dieu, il falloit que Dieu fît passer en elle sa propre fécondité : engendrer le Fils de Dieu, ne devoit pas être un effet d'une fécondité naturelle; il falloit une fécondité divine. O incroyable dignité de Marie!

Mais l'Eglise, le croiriez-vous, entre en partage de cette gloire. Il y a une double fécondité en *Dieu*; celle de la nature et celle de la charité, qui fait des enfans adoptifs : la première est communiquée à Marie; la seconde est communiquée à l'Eglise. Et c'est, Messieurs, l'honneur de notre ordre, parce que nous sommes établis ministres de cette mystérieuse génération des enfans de la nouvelle alliance. C'est notre honneur; mais c'est notre crainte : l'une et l'autre génération demande une pureté angélique; l'une et l'autre produit le Fils de Dieu. Notre mauvaise vie n'empêche pas que la grâce ne passe par nos mains au peuple fidèle. Les mystères que nous traitons sont si saints, qu'ils ne peuvent perdre leur vertu, même dans des mains sacriléges; mais la condamnation demeure sur nous : comme celui qui viole le sacré baptême, quoi qu'il fasse, il ne le peut perdre. Ce caractère, imprimé par le Saint-Esprit, ne peut être effacé par les mains des hommes : « il pare le soldat et convainc le déserteur » : *Ornat militem, convincit desertorem* (1). Ainsi les

(1) *S. Aug. in Ps.* XXXIX, *n.* 1, *tom.* IV, *col.* 326.

mystères que nous traitons ne perdent pas leur force dans les mains des prêtres, quoique ces mains soient souvent impures. Mais comme des mystères profanés portent toujours quelque malédiction avec eux, n'étant pas juste qu'elle passe au peuple, elle s'accumule sur le ministre; comme la paix retourne à nous, quand on ne la reçoit pas : autant qu'il est en nous, nous les maudissons; autant qu'il est en nous, nous leur donnons des mystères vides de grâces, mais des mystères pleins de malédictions, parce que nous les leur donnons profanés.

Evitons cette condamnation; donnons au Saint-Esprit des organes purs : ne contraignons point cet Esprit sacré de se servir de mains sacriléges; autrement, il se vengera. Il se servira de nous, puisqu'il l'a dit, pour la sanctification des autres, tout indignes que nous soyons d'un tel ministère : mais autant de bénédictions que nous donnerons sur le peuple, [autant] de malédictions [nous prononcerons] contre nous. Imitons la pureté de Marie, qui nous représente si bien celle de l'Eglise, dont nous avons l'honneur d'être les ministres.

SECOND POINT.

Il me reste maintenant à vous proposer la partie la plus mystérieuse de notre Evangile. Vous avez déjà vu que la loi est figurée dans Elisabeth; l'Eglise chrétienne en la sainte Vierge : il faut maintenant qu'elles se rencontrent. Déjà vous voyez qu'elles sont cousines, pour montrer que la loi ancienne et la loi nouvelle se touchent de près; qu'elles sont parentes; qu'elles viennent toutes deux de race céleste. Mais

ce n'est pas assez qu'elles soient parentes, il faut encore qu'elles s'embrassent : et quand Jésus a accompli les prophéties, quand il a été immolé ; en lui la loi ancienne et la loi nouvelle ne se sont-elles pas embrassées? Et voyez cela très-clairement en la personne de saint Jean-Baptiste. Saint Jean, dit saint Augustin (1), est comme le point du jour, qui n'est ni la nuit ni le jour, mais qui fait la liaison de l'un et de l'autre. Il joint la Synagogue à l'Eglise : il est comme l'envoyé de la Synagogue à Jésus, afin de reconnoître le Libérateur. Il est aussi l'envoyé de Dieu, pour montrer Jésus à la Synagogue. Jésus a tendu les mains à Jean, quand il a reçu son baptême : Jean a tendu les mains à Jésus, quand il a dit : *Ecce Agnus Dei* (2) : « Voilà l'Agneau de Dieu » : c'est pourquoi Jésus vient à Jean, et Marie à Elisabeth. Il prévient : le propre de la grâce est de prévenir.

La grâce ne nous est pas donnée à cause que nous avons fait de bonnes œuvres ; mais afin que nous les fassions : elle est tellement accordée à nos bons désirs, qu'elle prévient même nos bons désirs. La grâce s'étend dans toute la vie ; et dans tout le cours de la vie, elle est toujours grâce. Le bon usage de la grâce en attire d'autres ; mais ce ne laisse pas d'être toujours grâce : *Gratiam pro gratia* (3). Ce ruisseau retient toujours dans son cours le beau nom qu'il a pris dans son origine : *Ipsa gratia meretur augeri, ut aucta mereatur perfici* (4) : « La grâce mérite

(1) *In Joan. Tract.* II, *tom.* III, *part.* II, *col.* 300, 301. *Serm.* CCXCIII, *tom.* V, *col.* 1176 *et seq.* — (2) *Joan.* I. 29. — (3) *Ibid.* 16. — (4) *S. Aug. ad Paul. Ep.* CLXXXVI, *n.* 10, *tom.* II, *col.* 667.

» d'être augmentée, pour qu'elle mérite ensuite » *d'être perfectionnée* ». Mais jamais elle ne se *montre* mieux ce qu'elle est, c'est-à-dire, grâce, que lorsqu'elle vient à nous sans être appelée : c'est pourquoi Marie prévient sainte Elisabeth, et Jésus prévient Jean-Baptiste.

Voyez comment Jésus prévient son Précurseur même : il faut aussi qu'il nous prévienne dans la grâce du sacerdoce. Il y en a qui préviennent Jésus-Christ : ce sont ceux qui viennent sans être appelés. Jésus-Christ a été appelé par son Père : Jean étoit choisi pour son Précurseur; néanmoins il le prévient. La marque que nous sommes appelés, c'est le zèle du salut des ames. Jésus vient à Jean, le libérateur au captif : Jésus visite Jean, parce qu'il faut que le médecin aille visiter son malade. Mais Jésus est dans le sein [de sa mère,] et Jean dans le sein [de la sienne.] Ne semble-t-il pas que le médecin soit aussi infirme que le malade ? Jésus a pris nos infirmités, afin d'y apporter le remède. C'est le devoir des prêtres de se rendre foibles avec les foibles, pour les guérir. *Quis infirmatur, et ego non infirmor?* « Qui est foible, disoit l'apôtre (1), » sans que je m'affoiblisse avec lui » ? « Qui est scan» dalisé sans que je brûle » ? *Quis scandalizatur, et ego non uror?* « Voulez-vous savoir, demande saint » Augustin, jusqu'où l'apôtre est descendu, pour » se rendre foible avec les foibles (2) ? Il s'est abaissé » jusqu'à donner du lait aux petits enfans. Ecoutez-» le lui-même dire aux Thessaloniciens (3) : Je me » suis conduit parmi vous avec une douceur d'en-

(1) *II. Cor.* XI. 29. — (2) *I. Cor.* III. 2. — (3) *I. Thess.* II. 7.

» fant, comme une nourrice qui a soin de ses enfans.
» Et en effet, nous voyons les nourrices et les mères
» s'abaisser, pour se mettre à la portée de leurs petits
» enfans : et si, par exemple, elles savent parler latin,
» elles appetissent les paroles, et rompent en quel-
» que sorte leur langue, afin de faire d'une langue
» diserte un amusement d'enfant. Ainsi un père élo-
» quent, qui a un fils encore dans l'enfance, lors-
» qu'il rentre dans sa maison, il dépose cette élo-
» quence qui l'avoit fait admirer dans le barreau,
» pour prendre avec son fils un langage enfantin ».
Quære quò descenderit, usque ad lac parvulis dandum. Factus sum parvulus in medio vestrûm, tanquam si nutrix foveat filios suos. Videmus enim et nutrices et matres descendere ad parvulos : et si norunt latina verba dicere, decurtant illa, et quassant, quodam modo, linguam suam, ut possint de lingua diserta fieri blandimenta puerilia...... Et disertus aliquis pater..... si habeat parvulum filium, cùm ad dumum redierit, seponit forensem eloquentiam quò ascenderat, et linguâ puerili descendit ad parvulum (1). [Telle est aussi la conduite que doivent tenir les prêtres, pour se faire tout à tous.]

Mais revenons à Marie et à Elisabeth : elles s'embrassent; elles se saluent. La loi honore l'Evangile, en le prédisant : l'Evangile honore la loi, en l'accomplissant; c'est le mutuel salut qu'ils se donnent. Ecoutons maintenant leurs saints entretiens : *Benedicta tu in mulieribus* (2). « Vous êtes bénite entre

(1) *S. Aug. in Joan. Tract.* VII, *n.* 22, *tom.* III, *part.* II, *col.* 352. — (2) *Luc.* I. 42.

» toutes les femmes ». O Eglise! ô société des fidèles! ô assemblée chérie entre toutes les sociétés de la terre! vous êtes singulièrement bénite, parce que vous êtes uniquement choisie. *Una est columba mea, perfecta mea* (1) : « Une seule est ma colombe et » ma parfaite amie ». *Beata es tu quæ credidisti* (2) : « Vous êtes bienheureuse d'avoir cru », dit Elisabeth à Marie; et avec raison, puisque la foi est la source de toutes les grâces : « car le juste vit de la » foi » : *Justus autem meus ex fide vivit* (3). *Perficientur ea quæ tibi dicta sunt à Domino* (4) : « Tout » ce qui vous a été dit de la part du Seigneur sera » accompli ». Tout s'accomplira; voilà la vie chrétienne. Les chrétiens sont enfans de promesse, enfans d'espérance : voilà le témoignage que la Synagogue rend à l'Eglise. L'Eglise ne désavoue pas ses dons ni ses avantages; au contraire, elle reconnoît que « le Tout-puissant a fait en elle de grandes » choses » : *Fecit mihi magna qui potens est.* Mais elle rend la louange à Dieu : *Magnificat anima mea Dominum* (5) : « Mon ame glorifie le Seigneur ». Ainsi dans cette aimable rencontre de la Synagogue avec l'Eglise; pendant que la Synagogue, selon son devoir, rend un fidèle témoignage à l'Eglise, l'Eglise de son côté rend témoignage à la miséricorde divine : afin que nous apprenions, chrétiens, que le vrai sacrifice de la nouvelle loi, c'est le sacrifice d'actions de grâces. « Aussi nous avertit-on, dans la » célébration des saints mystères, de rendre grâces » au Seigneur notre Dieu ». *In isto verissimo sa-*

(1) *Cant.* VI. 8. — (2) *Luc.* I. 45. — (3) *Hebr.* X. 38. — (4) *Luc.* I. 49. — (5) *Ibid.* 47.

crificio agere gratias admonemur Domino Deo ; ut agnoscamus gratiarum actionem proprium esse novi Testamenti sacrificium.

Il faut donc confesser que nous sommes un ouvrage de miséricorde; notre sacrifice est un sacrifice d'eucharistie. C'est le sacrifice que Jean offre; en sautant de joie, il rend grâces au libérateur. S'il fait tressaillir Jean, qui ne le voit pas, qui ne le touche pas, qui ne l'entend pas, où il n'agit que par sa présence seule; que sera-ce dans le ciel, où il se montrera à découvert, face à face. Jean est dans les entrailles de sa mère, et il sent Jésus qui est aussi dans le sein de la sienne. Jésus entre dans nos entrailles, et à peine le sentons-nous.

DISCOURS

AUX RELIGIEUSES DE SAINTE MARIE,

LE JOUR DE LA FÊTE

DE LA VISITATION DE LA S.TE VIERGE.

Je ne m'étonne pas si votre fondateur, cet homme si éclairé, cet homme si pénétré des salutaires lumières de l'Evangile, vous a choisies pour honorer cette fête, si remplie de mystères d'ineffable suavité et d'une charité immense. Mais qui n'admireroit, par-dessus toutes choses, les grands exemples qui s'offrent à nous dans ce mystère, d'une inexplicable instruction, si profitable, non-seulement pour les personnes cachées dans la solitude; mais propre pour vous, pour moi, pour tous les fidèles : pour les justes, c'est leur consolation; pour les pécheurs, c'est l'attrait qui les excite à faire pénitence. Qui n'admirera premièrement Elisabeth qui s'abaisse? « D'où me vient ce bonheur (1) ». Mais voyez un effet plus surprenant. Jean, qui n'est pas né, montre par son tressaillement sa joie à l'approche de son Sauveur; et Marie, possédée de l'Esprit de Dieu, chante ce divin cantique : « Mon ame glorifie le » Seigneur (2) ».

(1) *Luc.* I. 43. — (2) *Ibid.* 47.

Au milieu de tant de merveilles, de tant de miracles, je ne vois que Jésus qui n'agit pas, que Jésus dans le silence. Les mères s'abaissent et prophétisent; Jean tressaille : il n'y a que Jésus qui paroît sans action; et c'est Jésus qui est l'ame de tout ce mystère. Il ne fait aucune démonstration de sa présence : lui, le moteur invisible de toutes choses, paroît immobile; il se tient dans le secret, lui qui développe et découvre tout ce qui est caché et enveloppé. Nous voyons souvent cette grande merveille, et nous ressentons ses bienfaits; mais il cache la main qui les donne. A la faveur de cette nouvelle lumière, je découvre ce que dit le prophète : « Vraiment vous êtes un Dieu caché, un Dieu sauveur (1) », un Dieu qui s'est humilié, un Dieu qui s'est épuisé lui-même dans ses abaissemens, un Dieu abaissé dans un profond néant.

Mais pénétrons dans ce mystère ineffable, où Jésus paroît sans action. Que ce repos de Jésus est une grande et merveilleuse action! Le grand mystère du christianisme, c'est de comprendre la secrète opération de Dieu dans les ames. Dieu est descendu du ciel en terre, pour se communiquer aux hommes, soit par la participation de ses mystères, soit en se donnant à eux par la communion. Il veut se donner à nous, et que nous nous donnions à lui. Il opère dans les cœurs de certains mouvemens pour les attirer à lui, un entretien secret qui les élève à la plus intime communication; mais c'est dans la solitude que l'ame ressent ses divines approches. Que doit faire une ame dont Dieu s'approche par sa grâce

(1) *Isai.* XLV. 15.

et ses fréquentes visites? Elle doit apporter trois dispositions; un saint abaissement, une humilité profonde, une sainte frayeur. Abaissement, humilité, frayeur; voilà la première disposition : la seconde, c'est un transport divin, un transport admirable; elle s'éloigne par humilité, et s'approche par désir : la troisième, c'est une joie céleste en son salutaire, qu'elle a le bonheur de posséder.

Je m'assure que vous prévenez déjà mes pensées, et que vous considérez ces saintes dispositions dans les trois personnes qui ont part à ce mystère. Vous voyez Elisabeth qui s'abaisse : « D'où me vient ce » bonheur » ? Jean qui se transporte; « L'enfant a » tressailli (1) » : Marie qui s'élève et se repose en Dieu : « Mon ame magnifie le Seigneur » : voilà les trois secrets de ce mystère. L'anéantissement d'Elisabeth, qui s'abaisse à l'approche de son Dieu; le transport divin de Jean qui le cherche; et la paix de la Vierge qui le possède. L'approche de Dieu produit l'abaissement de l'ame, le transport dans celle qui le cherche, la paix dans celle qui le possède. C'est le sujet de cet entretien familier.

Ténèbres qu'il vient illuminer, néant qu'il vient remplir, que dois-tu faire quand Dieu approche? A l'approche d'une telle grandeur, néant, que dois-tu faire? tu dois t'abaisser. Abaissez-vous, néant. Et toi, pécheur, que dois-tu faire? Pécheur, tu dois t'éloigner : une sainte frayeur te doit saisir; puisque le péché a plus d'opposition à la sainteté de Dieu, que le néant à sa grandeur. Grandeur que rien ne peut égaler; sainteté qui ne peut être comprise : deux

(1) *Luc.* I. 44.

perfections en Dieu, qui nous doivent faire entrer dans des sentimens d'une humilité profonde.

Voyez les prophètes, quand l'Esprit de Dieu étoit sur eux, combien ils étoient épouvantés. Jérémie, saisi d'effroi, tremble et se confond (1); en sorte que ses os sembloient se disloquer, et prêts à se dissoudre. Ezéchiel, au travers des ailes des chérubins, voit je ne sais quoi de merveilleux; il s'étonne, il se pâme, il tombe sur sa face (2). Mais ce qui doit nous jeter dans l'étonnement aux approches de notre Dieu, c'est qu'il vient à un néant, et à un néant qui lui est opposé par le péché. Aussi saint Pierre, pénétré de cette vue, dit-il à Jésus-Christ: « *Retirez-vous de moi; car je suis un pécheur* (3) ». Et le Centenier : « Seigneur, je ne suis pas digne : une » parole, une parole de votre part (4) ».

Où sont ces téméraires, qui n'ont point de honte de faire entrer Jésus-Christ dans une bouche sacrilége. Vous les voyez qui traitent avec Dieu, soit dans le secret de leur cœur, soit qu'ils reçoivent la viande sacrée, sans tremblement et sans crainte. Ce sont des profanes, qui ne méritent pas d'être au nombre des fidèles, et qui veulent goûter le pain des anges, le pain des saints. Mais vous, ames saintes et tremblantes, venez et goûtez que le Seigneur est doux, venez dans un profond abaissement; et saisies d'admiration, vous devez dire : « D'où me vient ce » bonheur »? car vous ne sauriez, sans l'aveuglement le plus déplorable, vous persuader que vous l'avez mérité. Et pour peu que vous vous rendiez

(1) *Jer.* XXIII. 9. — (2) *Ezech.* II. 1. — (3) *Luc.* V. 8. — (4) *Matth.* VIII. 8.

justice, combien n'êtes-vous pas forcées de vous en reconnoître indignes ?

En effet, si je pouvois pénétrer le secret des cœurs de ceux qui composent cet auditoire, que d'orgueil secret sous l'apparence d'humilité, que de jalousie sous des complimens d'amitié et de complaisance ! Voyons même les ames les plus parfaites : il ne m'appartient pas de les sonder ; mais qu'elles parlent elles-mêmes : elles avoueront qu'elles ont toujours en elles la racine du péché, dont il faut arracher jusqu'à la moindre fibre qui s'oppose à la grâce ; grâce qui nous prévient toujours, et qui ne trouve rien en nous qui l'attire, que notre extrême misère.

Il n'y a en l'ame que misère ; misère en son origine, misère dans toute la suite de la vie ; misère profonde, misère extrême : mais la misère est l'objet et le but de la miséricorde. Dieu veut une misère toute pure, pour faire voir une miséricorde entière. Ce n'est pas qu'il n'y ait un vrai mérite dans les justes ; et c'est une erreur intolérable, dans les hérétiques de ce temps, d'avoir osé avancer que *la grâce* ne servoit que d'un voile pour couvrir l'iniquité. Les misérables, ils n'ont jamais goûté ses attraits : je ne m'en étonne pas ; ce n'est pas elle qui les meut et les conduit ; ils n'agissent que par hypocrisie et par passion.

Mais quoiqu'il y ait des mérites dans les justes, la grâce n'en est pas moins grâce ; parce que leurs mérites sont *le fruit* de son opération dans leurs cœurs. La grâce tire son nom de son origine : semblable à ces grandes rivières, qui pour se répandre en différens ruisseaux, ne perdent point leur nom. La grâce

prévient les justes pour les faire mériter ; mais elle récompense après, par justice, le mérite qu'elle leur a fait acquérir. C'est une grâce qui nous défend, c'est une grâce qui nous prévient : elle nous justifie par miséricorde, et nous récompense par justice, comme les paroles de saint Paul nous l'attestent : « J'attends, dit-il (1), la couronne de justice que » Dieu, comme juste juge, me rendra ». Mais, dit saint Augustin (2), Dieu ne seroit pas juste juge, s'il n'avoit été auparavant un père miséricordieux.

Voilà, mes chères Filles, le fondement de votre abaissement devant Dieu. S'il vous a retirées du monde, *Unde hoc?* Si vous avez eu des tentations durant votre noviciat, et que vous les ayez surmontées, *Unde hoc?* Si dans la suite vous vous êtes élevées au-dessus des dégoûts et des difficultés de la vie spirituelle, *Unde hoc?* S'il a plu à Dieu de vous gratifier de quelque grâce extraordinaire, *Unde hoc?*

Mais disons, en passant, que c'est par Marie que la grâce nous est distribuée, pour combattre l'opinion de ceux qui nous blâment d'honorer la Vierge comme mère de Dieu. Ils voudroient établir une secrète jalousie entre Dieu et la créature, à cause de l'honneur que nous rendons aux saints. Gens peu versés dans l'Ecriture, esprits grossiers et pesans dans leur prétendue subtilité ; qu'ils écoutent sainte Elisabeth. Elle ne dit pas : D'où me vient ce bonheur que mon Seigneur vienne à moi ; mais, que la Mère de mon Seigneur vienne à moi ? « *Sitôt*, dit- » elle (3), que la voix de votre salutation est venue

(1) *II. Tim.* IV. 8. — (2) *De Grat. et lib. Arbit. n.* 14, *tom.* X, *col.* 725. — (3) *Luc.* I. 44.

» à mes oreilles, l'enfant que je porte a tressailli ». Ainsi Marie contribue aux opérations de la grâce dans nos cœurs; et loin de faire injure à la grâce, en attribuant cette prérogative à Marie, c'est au contraire honorer la grâce, parce que c'est d'elle que la Vierge tire toute son excellence.

Nous avons dit que la première disposition d'une ame qui veut approcher de son Dieu, c'est l'anéantissement : mais ce n'est pas assez que l'ame soit abaissée; car si elle est éternellement abaissée, comment se transportera-t-elle vers Dieu ? Jean ne sent pas plutôt le Sauveur, qu'animé de ces dispositions, il fait effort pour rompre les liens qui le retiennent, et courir à lui : il voudroit déjà remplir ses fonctions de précurseur; mais il est prévenu. Jésus a prévenu son précurseur. Ne laissons pas passer ceci sans instruction. Dieu, source de tout bien, grand, immense, inaccessible, demande de se communiquer. Dieu se donne, Dieu se développe avec une libéralité immense. C'est, mes Filles, une vérité bien douce et bien consolante : Dieu désire d'être désiré; il a soif que l'on ait soif de lui. Dieu, qui ne désire rien et n'a besoin de rien, désire cependant d'être désiré. Il en est comme d'une belle fontaine, qui coule dans une plaine : elle est claire, elle est fraîche, elle est pure : elle ne désire pas d'être rafraîchie; mais si elle désire quelque chose, c'est sans doute de désaltérer les passans.

Ainsi il ne nous est pas permis, malgré notre indignité, de nous reposer en nous-mêmes; il faut courir avec transport; il faut venir se plonger dans ces sources d'eau vive. Il n'y a point d'humilité qui

empêche de désirer le Sauveur ; et heureux celui qui soupire après lui : car c'est celui-là à qui Jésus-Christ se donne tout entier. Le Centurion s'abaissa aux pieds des apôtres (1) : mais il désira ; et par-là il mérita que le Saint-Esprit prévînt l'imposition des mains des apôtres. Saint Jean interrogé de ce qu'il est, s'il est le Christ, s'il est prophète, ne dit point ce qu'il est ; mais il dit ce qu'il n'est pas. « Je » ne suis qu'une voix, un son qui frappe l'air (2) », qui n'a rien de considérable que de dire la vérité. Il s'estime indigne de délier la courroie des souliers de Jésus-Christ ; et plein d'ardeur pour son Maître, il a mérité d'élever sa main sur celui au-dessous duquel il s'étoit abaissé.

Mais considérons les caractères de la mission de saint Jean. La grâce du saint Précurseur, c'est une grâce de lumière ; c'est une lumière qui veut rendre témoignage à la lumière : la lumière découvre la lumière. Ah ! c'est un petit flambeau qui découvre un grand flambeau. Le soleil se montre de lui-même, il n'a point de précurseur qui dise : *Voilà le soleil* ; mais les hommes avoient besoin qu'on les préparât à l'éclat du grand jour, qui devoit bientôt briller en Jésus-Christ.

Le monde étoit dans de profondes ténèbres, semblable à ceux qui sont dans un cachot ; quand ils en sortent, ils sont éblouis de la lumière, ils se détournent de la lumière, ils se cachent à la lumière. Ainsi les pécheurs emportés par la violence de leurs passions, se précipitent dans les épaisses ténèbres du péché, et ne peuvent ensuite souffrir la lumière

(1) *Act.* x. 44. — (2) *Matth.* III. 3.

qu'on leur présente pour dissiper leur aveuglement. Vous dites à cet homme colère, à ce vindicatif, qu'en satisfaisant son ressentiment, il va tomber dans un funeste esclavage dont il ne pourra se retirer : mais il ne veut point de lumière ; il méprise la lumière, il la hait, et n'aime que l'obscurité qui lui cache *ses désordres.*

Telle est donc l'infirmité de notre raison, qu'elle ne peut soutenir l'éclat de la lumière, qui éblouit nos foibles yeux : il faut une moindre lumière pour nous découvrir la grande, un petit flambeau pour nous montrer le grand flambeau. Le propre de saint Jean, c'est de découvrir et faire désirer Jésus-Christ ; c'est pourquoi le prophète Zacharie l'appelle son horison. L'orient qui paroît sur nos montagnes, c'est le signe, c'est l'avant-courrier du soleil, c'est ce qui nous annonce le lever du soleil. Saint Jean, comme une belle aurore, a devancé le soleil ; « cet Orient d'en-haut, *Oriens ex alto* (1), qui » vient pour éclairer ceux qui sont dans les ténèbres » et dans l'ombre de la mort, et pour conduire nos » pas dans le chemin de la paix » et l'observance de la loi.

Mais pour profiter de la lumière qui luit sur nous, disons avec David : « Je chercherai, J'approfondi- » rai », *Scrutabor* (2) ; j'approfondirai votre loi. Entrons avec sincérité dans cette étude : travaillons sérieusement à connoître toute l'étendue de nos obligations ; et gardons-nous de vouloir nous dissimuler celles qui ne s'accorderoient pas avec nos cupidités. Ne cherchons pas à les restreindre, ou à les

(1) *Luc.* I. 78, 79. — (2) *Ps.* CXVIII. 34.

régler sur nos désirs : songeons plutôt à connoître, à la lumière de cette loi si pure, tous les vices de notre cœur, et à réformer sur ses préceptes tout ce qu'elle condamne dans nos dispositions et dans nos œuvres, en pratiquant soigneusement tout ce qu'elle nous commande.

O quand une ame vient à s'examiner aux yeux de Dieu, en approfondissant dans ses commandemens, en sondant, en pénétrant la perfection qui y est cachée, qu'elle s'en trouve éloignée ! Si j'approfondis votre loi, je vois, ô mon Dieu, que tout ce que je fais, jusqu'aux meilleures actions, est infiniment éloigné de la perfection qu'elle renferme ; parce que je n'approfondis pas, parce que je ne pratique que la surface des préceptes. C'est donc en approfondissant la loi de son Dieu, que l'ame découvre le fond de sa corruption, et voit tant de taches dans ses œuvres, qu'elle n'en trouve pas une qui ne soit remplie de défauts. Ainsi les lumières de la loi *éclairant* une ame, *elle* commence à entrer en de salutaires ténèbres, où Dieu s'unit à elle ; et le possédant, *elle* ne peut contenir sa joie.

Dès-lors il suivra ce que je ne puis expliquer, et ce qui me surpasse. Parlez Marie ; c'est à vous à nous faire connoître vos sentimens : possédant votre Dieu, quels ont été vos transports, vos joies, vos jubilations, votre exultation, votre paix, votre triomphe ? Elle prononce un divin cantique, qui est *la gloire* des humbles, et la confusion des superbes. Que votre ame éprouve cet excès de joie que ressentoit Marie en glorifiant son Dieu, en exaltant ses miséricordes.

Mais que veut dire, exalter Dieu ? Exalter Dieu,

mes Filles, c'est agrandir Dieu. Pour vous le faire entendre, mon cœur veut enfanter quelque chose de si grand, que je crains de faire un effort inutile; mais peut-être vous ferai-je concevoir ma pensée. Exalter Dieu, c'est le mettre au-dessus de tout ce que nous en pouvons penser, au-dessus de toute grandeur. Si vous pensez que Dieu est infini, éternel, immense, mettez-le encore au-dessus; élevez-le au-dessus de l'élévation; exaltez-le au-dessus de l'exaltation. Enfin quelque haute idée que vous en puissiez former, mettez-le toujours au-dessus : voilà ce que c'est que d'exalter Dieu.

Mais quelle est la cause de l'exultation de Marie? quel en est le sujet? La première cause de son exultation, c'est qu' « il a regardé la bassesse de sa ser» vante ». Elle ne dit pas sa servante; mais la bassesse de sa servante; tant elle est pénétrée de son néant. Il y a en Dieu un regard de bonté et de miséricorde, qui est celui qu'il arrête sur les ames pénitentes, pour les consoler et les encourager à revenir à lui. Mais il y a aussi en Dieu pour le juste, un regard de faveur et de bienveillance; un regard de défense et de protection; ah! un regard de la sérénité de sa face, dont la beauté jamais ne se ternit. Il est écrit que le regard du Roi a quelque chose d'heureux et de divin (1). Quelle impression doit donc faire sur le cœur des justes ce regard de Dieu, si amoureux, si tendre, dont il est écrit : « Voici » les yeux du Seigneur, qui se reposent sur les jus» tes (2) »? C'est là ce regard de Dieu, qui transporte Marie de joie et d'admiration.

(1) *Prov.* XVI. 14. — (2) *Ps.* XXXIII. 16.

La deuxième cause de l'exultation de Marie, c'est le triomphe de Dieu sur le monde, c'est la victoire qu'il a remportée sur lui. Ce monde a quelque chose d'éclatant, qui surprend, et qui trompe ceux qui s'en laissent éblouir : sa lumière foible éblouit les foibles. Marie, à la lueur de cette lumière qui l'éclaire, a découvert la vanité, le faux éclat, le faste de cette pompe vaine. Elle n'a pas regardé le triomphe de Dieu sur le monde, comme devant arriver ; mais comme étant déjà fait, *Deposuit*. Elle l'a vu abattu ; elle l'a vu renversé, et Dieu victorieux : *Deposuit :* « Il les a mis à bas ». Le monde n'est pas entièrement vaincu ; il triomphe. Le monde à présent triomphe, il se moque des simples : mais Dieu le renversera ; et Marie considère ce triomphe comme accompli, *Deposuit, deposuit*. Elle ne dit pas : Il les renversera, il les brisera ; mais *Deposuit*. C'en est fait, il est renversé, il est brisé, il est à bas.

En effet, sur qui Dieu arrête-t-il ses regards ? qui est-ce qu'il exalte ? Ce n'est pas ces superbes du monde. Sur qui donc Dieu arrête-t-il ses regards ? qui est-ce qu'il exalte ? une ame humble, inconnue des autres, qui passe toute sa vie dans un coin d'un monastère, sans se plaindre de personne, se plaignant toujours d'elle-même ; c'est cette ame que Dieu exalte : *Exaltavit humiles*. Mais pour cette puissance du monde ; dès que Dieu s'est fait homme, s'est fait serviteur ; dès que l'innocent s'est fait pécheur, en prenant sur lui nos offenses, il l'a mise à bas. Voilà la joie de Marie ; et c'est l'accomplissement des promesses qui nous sont faites, et la troisième cause de son exultation.

Les promesses de Dieu valent mieux que les dons du monde : *ce que* Dieu promet est meilleur que ce que le *monde* donne. Soutenons-nous donc par ses promesses ; relevons nos courages et nos cœurs, et nous réjouissons, comme si nous en voyions déjà l'accomplissement. Ne disons point qu'il est long-temps. « S'il *tarde, dit le* prophète (1), il ne laissera pas » *que de* venir ». Abraham, en la personne duquel les promesses ont été données, s'en est réjoui deux mille ans avant qu'elles fussent accomplies : « Il a » vu le jour du Seigneur ; il s'en est réjoui (2) ». Laissons-nous donc gagner à ces promesses. Jésus est à la porte ; il n'y a plus qu'une petite muraille entre lui et nous, qui est cette vie mortelle.

(1) *Habac.* II. 3. — (2) *Joan.* VIII. 56.

I.er SERMON

POUR LE JOUR

DE LA PURIFICATION DE LA S.te VIERGE,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

Esprit de sacrifice et d'immolation avec lequel Jésus-Christ s'offre à son Père : obligation de nous immoler avec lui : trois genres de sacrifices que nous imposent son exemple et celui des personnes qui concourent au mystère de ce jour.

Tulerunt Jesum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

Ils portèrent Jésus à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur. Luc. II. 22.

Quoique le crucifiement de Jésus-Christ n'ait paru à la vue du monde que sur le Calvaire, il y avoit déjà long-temps que le mystère en avoit été commencé et se continuoit invisiblement. Jésus-Christ n'a jamais été sans sa croix, parce qu'il n'a jamais été sans avancer l'œuvre de notre salut. Ce roi a toujours pensé au bien de ses peuples ; ce céleste médecin a toujours eu l'esprit occupé des besoins et des foiblesses de ses malades : et comme telle étoit la loi que ni ses peuples ne pouvoient être soulagés ni ses malades guéris, que par sa croix, par ses clous et par ses blessures ; il a toujours porté

devant Dieu toute l'horreur de sa passion. Nulle paix, nul repos pour Jésus-Christ : travail, accablement, mort toujours présente; mais travail enfantant les hommes, accablement réparant nos chutes, et mort nous donnant la vie.

Nous apprenons de saint Paul (1) que Jésus-Christ, faisant son entrée au monde, s'étoit offert à son Père pour être la victime du genre humain. Mais ce qu'il avoit fait dans le secret dès le premier moment de sa vie, il le déclare aujourd'hui par une cérémonie solennelle, en se présentant à Dieu devant ses autels; de sorte que si nous savons pénétrer ce qui se passe en cette journée, nous verrons des yeux de la foi Jésus-Christ qui se présente dès sa tendre enfance aux yeux de son Père pour lui demander sa croix, et le Père qui, prévenant la fureur des Juifs, la met déjà de ses propres mains sur ses tendres épaules. Nous verrons le Fils unique et bien-aimé qui prie son Père et son Dieu qu'il lui fasse porter tous nos crimes, et le Père en même temps qui les lui applique par une opération tellement intime et puissante, que Jésus, l'innocent Jésus, paroît tout-à-coup revêtu devant Dieu de tous nos péchés, et par une suite nécessaire pressé de toute la rigueur de ses jugemens, percé de tous les traits de sa justice, accablé de tout le poids de sa vengeance. Voilà, Messieurs, l'état véritable dans lequel le sauveur Jésus s'offre pour nous en ce jour. C'est de là qu'il nous faut tirer quelque instruction importante pour la conduite de notre vie. Mais la sainte Vierge ayant tant de part dans ce mystère admirable, gardons-

(1) *Hebr.* x. 5.

nous bien d'y entrer sans implorer son secours par les paroles de l'ange. *Ave.*

« C'est un discours véritable, dit le saint apô» tre (1), et digne d'être reçu en toute humilité et » respect, que Jésus-Christ est venu au monde pour » délivrer les pécheurs », et que, pour être le Sauveur du genre humain, il en a voulu être la victime. Mais l'unité de son corps mystique fait que le chef s'étant immolé, tous les membres doivent être aussi des hosties vivantes: ce qui fait dire à saint Augustin (2), que l'Eglise catholique apprend tous les jours, dans le sacrifice qu'elle offre, *qu'elle doit* aussi s'offrir elle-même avec Jésus-Christ qui est sa victime; parce qu'il a tellement disposé les choses, que nul ne peut avoir part à son sacrifice, s'il ne se consacre en lui et par lui pour être un sacrifice agréable.

Comme cette vérité est très-importante, et comprend le fondement principal du culte que les fidèles doivent rendre à Dieu dans le nouveau Testament, il a plu aussi à notre Sauveur de nous en donner une belle preuve dès le commencement de sa vie. Car, chrétiens, n'admirez-vous pas dans la solennité de ce jour, que tous ceux qui paroissent dans notre Evangile, nous y sont représentés par le Saint-Esprit dans un état d'immolation. Siméon, ce vénérable vieillard, désire d'être déchargé de ce corps mortel. Anne, victime de la pénitence, paroît toute exténuée par ses abstinences et par ses veilles. Mais

(1) *I. Tim.* I. 15. — (2) *De Civ. Dei, lib.* X, *cap.* XX, *tom.* VII, *col.* 256.

surtout la bienheureuse Marie, apprenant du bon Siméon qu'un glaive tranchant percera son ame, ne *semble-t-elle* pas être déjà sous le couteau du *sacrificateur*? et comme elle se soumet en tout aux ordres et aux lois de Dieu avec une obéissance profonde, n'entre-t-elle pas aussi dans la véritable disposition d'une victime immolée? Quelle est la cause, Messieurs, que tant de personnes concourent à se dévouer à Dieu comme des hosties; si ce n'est que son Fils unique, pontife et hostie tout ensemble de la nouvelle alliance, commençant en cette journée à s'offrir lui-même à son Père, il attire tous ses fidèles à *son sentiment*, et répand, si je puis parler de la sorte, cet esprit d'immolation sur tous ceux qui ont part à son mystère?

C'est donc l'esprit de ce mystère, et c'est le dessein de notre Evangile, de faire entendre aux fidèles qu'ils doivent se sacrifier avec Jésus-Christ. Mais il faut aussi qu'ils apprennent de la suite du même mystère et *de la doctrine* du même Evangile, par quel genre de sacrifice ils pourront se rendre *agréables*. C'est pourquoi Dieu agit en telle manière dans ces trois personnes sacrées qui paroissent aujourd'hui dans le temple avec le Sauveur, que faisant toutes, pour ainsi dire, leur oblation à part, nous pouvons recevoir de chacune d'elles une instruction particulière. Car comme notre amour-propre nous fait appréhender ces trois choses comme les plus grands de tous les maux, la mort, la douleur, la contrainte; pour nous inspirer des pensées plus fortes, Siméon détaché du siècle présent immole l'amour de la vie; Anne pénitente et mortifiée dé-

truit devant Dieu le repos des sens; et Marie soumise et obéissante sacrifie la liberté de l'esprit. Par où nous devons apprendre à nous immoler avec Jésus-Christ par trois genres de sacrifice; par un sacrifice de détachement, en méprisant notre vie; par un sacrifice de pénitence, en mortifiant nos appétits sensuels; par un sacrifice de soumission, en captivant notre volonté : et c'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Quoique l'horreur de la mort soit le sentiment universel de toutes les créatures vivantes, il est aisé de reconnoître que l'homme est celui des animaux qui sent le plus fortement cette répugnance : et encore que je veuille bien avouer que ce qui nous rend plus timides, c'est que notre raison prévoyante ne nous permet pas d'ignorer ce que nous avons sujet de craindre, il ne laisse pas d'être indubitable que cette aversion prodigieuse que nous avons pour la mort vient d'une cause plus relevée. En effet il faut penser, chrétiens, que nous étions nés pour ne mourir pas; et si notre crime nous a séparés de cette source de vie immortelle, il n'a pas tellement rompu les canaux par lesquels elle couloit avec abondance, qu'il n'en soit tombé sur nous quelque goutte, qui, nourrissant en nos cœurs cet amour de notre première immortalité, fait que nous haïssons d'autant plus la mort, qu'elle est plus contraire à notre nature. « Car si elle répugne de telle sorte à tous les » autres animaux qui sont engendrés pour mourir, » combien plus est-elle contraire à l'homme, ce » noble

» noble animal, lequel a été créé si heureusement, » que s'il avoit voulu vivre sans péché, il eût pu » vivre sans fin (1) »? Il ne faut donc pas s'étonner si le désir de la vie est si fort enraciné dans les hommes, ni si j'appelle par excellence sacrifice de détachement, celui qui détruit en nous cet amour qui fait notre attache la plus intime, notre inclination la plus inhérente.

Mais de là nous devons conclure que pour nous donner le courage d'offrir à Dieu un tel sacrifice, nous avions besoin d'un grand exemple. Car il ne suffit pas de montrer à l'homme, ni la loi universelle de la nature, ni cette commune nécessité à laquelle est assujetti tout ce qui respire ; comme il a été établi par son Créateur pour une condition plus heureuse, ce qui se fait dans les autres n'a point de conséquence pour lui, et n'adoucit point ses disgrâces. Voici donc le conseil de Dieu pour nous détacher de la vie; conseil certainement admirable et digne de sa sagesse. Il envoie son Fils unique, immortel par sa nature aussi bien que lui, revêtu par sa charité d'une chair mortelle, qui mourant volontairement quoique juste, apprend le devoir à ceux qui meurent nécessairement comme coupables, et qui, désarmant notre mort par la sienne, « dé» livre, dit saint Paul, de la servitude ceux que la » crainte de mourir tenoit dans une éternelle sujé» tion » : *Et liberavit eos qui timore mortis per totam vitam obnoxii servituti* (2).

Voici, Messieurs, un grand mystère, voici une conduite surprenante, et un ordre de médecine bien

(1) *S. Aug. Serm.* CLXXII, *n.* 1, *tom.* V, *col.* 827. — (2) *Heb.* II. 15.

nouveau. Pour nous guérir de la crainte de la mort, on fait mourir notre Médecin. Cette méthode paroît sans raison; mais si nous savons entendre l'état du malade et la nature de la maladie, nous verrons que c'étoit le remède propre, et s'il m'est permis de parler ainsi, le spécifique infaillible.

Donc, mes Frères, notre maladie c'est que nous redoutons tellement la mort, que nous la craignons même plus que le péché, ou plutôt que nous aimons le péché, pendant que nous avons la mort en horreur. Voilà, dit saint Augustin (1), un désordre étrange, un extrême déréglement, que nous courions au péché que nous pouvons *fuir si nous le* voulons, et que nous travaillions avec tant de soin d'échapper des mains de la mort dont les coups sont inévitables. Aveuglement de l'homme, qui choisit toujours le pire, et qui veut toujours l'impossible! Et toutefois, chrétiens, si nous savons pénétrer les choses, cette mort, qui nous paroît si cruelle, suffira pour nous faire comprendre combien le péché est plus redoutable. Car si c'est un si grand malheur que le corps ait perdu son ame, *combien plus* que l'ame ait perdu son Dieu? Et si nos sens sont saisis d'horreur en voyant ce corps abattu par terre, sans force et sans mouvement, combien est-il plus horrible de contempler l'ame raisonnable, cadavre spirituel et tombeau vivant d'elle-même, qui étant séparée de Dieu par le péché, n'a plus *de vie* ni de sentiment que pour rendre sa mort éternelle? Comment une telle mort n'est-elle pas capable de nous effrayer?

(1) *In Joan. Tract.* XLIX, *n.* 2, *tom.* III, *part.* II, *col.* 619.

Mais voici ce qui nous abuse. Quoique le péché soit *le plus* grand mal, la mort toutefois nous *répugne* plus, parce qu'elle est la peine forcée de notre dépravation volontaire. Car c'est, dit saint Augustin, un ordre immuable de la justice divine que le mal que nous choisissons soit puni par un mal que nous *haïssons* : de sorte que ç'a été une loi très-*juste*, qu'étant allés au péché par notre choix, la mort nous suivît contre notre gré, et que « notre » ame ayant bien voulu abandonner Dieu, par une » juste punition elle ait été contrainte de quitter son » corps » : *Spiritus, quia volens deseruit Deum, deserat corpus invitus* (1). Ainsi, en consentant au péché, nous nous sommes assujettis à la mort : parce que nous avons choisi le premier pour notre roi, l'autre est devenu notre tyran. Je veux dire qu'ayant rendu au péché une obéissance volontaire comme à un prince légitime, nous sommes contraints de gémir sous les dures lois de la mort, comme d'un violent usurpateur : et c'est ce qui nous *impose*. La mort, qui n'est que l'effet, nous semble *terrible*, parce qu'elle domine par force; et le péché, qui est la cause, nous paroît aimable, parce qu'il ne règne que par notre choix : au lieu qu'il falloit entendre, par le mal que nous souffrons malgré nous, combien est grand celui que nous avons commis volontairement. Et nous ne voulons pas entendre que notre grand mal, c'est toujours celui que nous nous faisons.

Vous reconnoissez, chrétiens, l'extrémité de la maladie, et il est temps maintenant de considérer le

(1) *De Trinit. lib.* IV, *n.* 16, *tom.* VIII, *col.* 820.

remède. O remède vraiment efficace et cure vraiment heureuse! Car puisque c'étoit notre mal de ne craindre pas le péché parce qu'il est volontaire, et de n'appréhender que la mort à cause qu'elle est forcée; qu'y avoit-il de plus convenable que de contempler le Fils de Dieu, qui, ne pouvant jamais vouloir le péché, nous montre combien il est exécrable; qui, embrassant la mort avec joie, nous fait voir qu'elle n'est point si terrible; mais qui enfin, ayant voulu endurer la mort pour expier le péché, enseigne assez clairement à tous ceux qui veulent entendre, qu'il n'y a point à faire de comparaison, que le péché seul est à craindre comme le vrai mal, et que la mort ne l'est plus, puisque même elle a pu servir de remède.

Paroissez donc, il est temps, ô le Désiré des nations! divin Auteur de la vie, glorieux Triomphateur de la mort, et venez vous offrir pour tout votre peuple. C'est pour commencer ce mystère que Jésus entre aujourd'hui dans le temple, non pour s'y faire voir avec majesté comme le Dieu qu'on y adore, mais pour se mettre en la place de toutes les victimes qu'on y sacrifie : tellement qu'il n'y reçoit pas encore le coup de la mort, mais il l'accepte, mais il s'y prépare, mais il s'y dévoue. Et c'est tout le mystère de cette journée.

Ne craignons donc plus la mort, chrétiens, après qu'un Dieu veut bien la souffrir pour nous, mais avec cette différence bienheureuse qui fait l'espérance de tous les fidèles, qu'il y est allé par l'innocence, au lieu que nous y tombons par le crime; et c'est pourquoi, dit saint Augustin, « notre mort

» n'est que la peine du péché, et la sienne est le » sacrifice qui l'expie » : *Nos per peccatum ad mortem venimus, ille per justitiam : et ideo cùm sit mors nostra pœna peccati, mors illius facta est hostia pro peccato* (1).

Ah! je ne m'étonne pas si le bon Siméon ne craint plus *la mort, et* s'il la défie hardiment par ces paroles : *Nunc dimittis* (2). On doit craindre la mort avant qu'on ait vu le Sauveur : on doit craindre la mort avant que le péché soit expié, parce qu'elle conduit les pécheurs à une mort éternelle. Avant le Sauveur on ne peut mourir qu'avec trouble. Maintenant que j'ai vu le médiateur, qui expie le péché par sa mort, ah! je puis, dit Siméon, m'en aller en paix : en paix, parce que mon Sauveur vaincra le péché, et qu'il ne peut plus damner ceux qui croient : en paix, parce qu'on lui verra bientôt désarmer la mort, et qu'elle ne peut plus troubler ceux qui espèrent : en paix, parce qu'un Dieu devenu victime va pacifier le ciel et la terre, et que le sang qu'il est tout prêt à répandre nous ouvrira l'entrée des lieux saints.

Que tardons-nous, chrétiens, à immoler notre vie avec Siméon? Il pouvoit, ce semble, désirer de vivre, puisque Jésus-Christ étoit sur la terre : mais il s'estime si heureux d'avoir vu Jésus, qu'il ne veut plus voir autre chose; et il aime mieux l'aller attendre avec espérance, que de demeurer en ce monde où il l'auroit vu véritablement, mais où il auroit vu avec lui quelque autre spectacle, que ses yeux ne pouvoient plus souffrir désormais. Nous

(1) *De Trin. lib.* IV, *n.* 15, *tom.* VIII, *col.* 820. — (2) *Luc.* II. 29.

donc qui ne voyons que les vanités, dont les yeux sont profanés tous les jours par tant d'indignes objets, combien devons-nous désirer le royaume de Jésus-Christ, où nous le verrons à découvert, où nous le contemplerons dans sa gloire, où nous ne verrons que lui, parce qu'il y sera tout à tous, illuminant tous les esprits par les rayons de sa face, et pénétrant tous les cœurs par les traits de sa bonté infinie?

Songez quelle douceur, quel ravissement sentent ceux qui s'aiment d'une amitié forte, quand ils se trouvent ensemble. On ne peut écouter sans larmes ces tendres paroles de Ruth à Noémi sa belle-mère, qui lui persuadoit de se retirer. « Non, non, ne » croyez pas que je vous quitte, partout où vous » irez, je veux vous y suivre; partout où vous de» meurerez, j'ai résolu de m'y établir : *Quocumque » perrexeris, pergam; et ubi morata fueris, et ego » pariter morabor.* Votre peuple sera mon peuple, » votre Dieu sera mon Dieu. Ah! je le prends à té» moin que la seule mort est capable de nous sépa» rer : encore veux-je mourir dans la même terre » où vos restes seront déposés, et c'est là que je » choisis le lieu de ma sépulture » : *Quæ te terra morientem susceperit, in ea moriar, ibique locum accipiam sepulturæ* (1). Quoi! la force d'une amitié naturelle produit une liaison si parfaite, et fait même que les amis étant unis dans la sépulture, leurs os semblent reposer plus doucement et les cendres même être plus tranquilles; quel sera donc ce repos d'aller immortels à Jésus-Christ immortel, d'être avec

(1) *Ruth.* 1. 16, 17.

ce divin Sauveur, non dans les ombres de la mort, ni dans la terre des morts, mais dans la terre des vivans et dans la lumière de vie?

Après cela, chrétiens, serons-nous toujours enchantés de l'amour de cette vie périssable? C'est vainement, dit saint Augustin, que vous paroissez passionnés pour elle. « Cette maîtresse infidèle vous » crie tous les jours : Je suis laide et désagréable; et » vous la chérissez avec ardeur. Elle vous crie : Je vous » suis rude et cruelle; et vous l'embrassez avec ten- » dresse. Elle vous crie : Je suis changeante et volage; » et vous l'aimez avec attache. Elle est sincère en ce » point, qu'elle vous avoue franchement qu'elle ne » sera pas long-temps avec vous, et que bientôt elle » vous manquera comme un faux ami au milieu de » vos entreprises; et vous faites fondement sur elle, » comme si elle étoit bien sûre et fidèle à ceux qui » s'y fient » : *Clamat tibi, Fœda sum, et tu amas? Clamat, Dura sum, et tu amplecteris? Clamat, Volatica sum, et tu sequi conaris? Ecce respondet tibi amata tua, Non tecum stabo* (1). Mortels, désabusez-vous, vous qui ne cessez de vous tourmenter, et qui faites tant de choses pour mourir plus tard. « Son- » gez plutôt, dit saint Augustin, à entreprendre » quelque chose de considérable pour ne mourir » jamais » : *Qui tanta agis, ut paulò seriùs moriaris, age aliquid, ut numquam moriaris* (2).

Cessons donc de nous laisser tromper plus long-temps à cette amie inconstante, qui ne nous peut cacher elle-même ses foiblesses insupportables. Mais comme les voluptés s'opposent à cette rupture, et

(1) *Serm.* CCCII, *tom.* V, *n.* 6, *col.* 1228. — (2) *Ibid. n.* 4, *col.* 1227.

que pour empêcher ce dégoût, elles nous promettent de tempérer les amertumes de cette vie par leurs flatteuses douceurs; faisons un second sacrifice, et immolons à Dieu l'amour des plaisirs avec Anne la prophétesse.

SECOND POINT.

C'est un précepte du Sage de s'abstenir des eaux étrangères. « Buvez, dit-il, de votre puits et prenez » l'eau dans votre fontaine » : *Bibe aquam de cisternâ tuâ et fluenta putei tui* (1). Cette parole simple, mais mystérieuse, s'adresse, si je ne me trompe, à l'ame raisonnable faite à l'image de Dieu. Elle boit d'une eau étrangère, lorsqu'elle va puiser le plaisir dans les objets de ses sens; et le Sage lui veut faire entendre qu'elle ne doit pas sortir d'elle-même, ni aller détourner de quelque montagne écartée les eaux, puisqu'elle a en son propre fonds une source immortelle et inépuisable.

Il faut donc entendre, Messieurs, cette belle et sage pensée. La source du véritable plaisir, qui fortifie le cœur de l'homme, qui l'anime dans ses desseins et le console dans ses disgrâces, ne doit pas être cherchée hors de nous, ni attirée en notre ame par le ministère des sens; mais elle doit jaillir au dedans du cœur toujours pleine, toujours abondante. Et la raison, chrétiens, se prend de la nature de l'ame, qui ayant sans doute ses sentimens propres, a aussi par conséquent ses plaisirs à part; et qui, étant seule capable de se réunir à l'origine du bien et à la bonté primitive qui n'est autre chose que

(1) *Prov.* v. 17.

Dieu, ouvre en elle-même, en s'y appliquant, une source toujours féconde de plaisirs réels, lesquels certes quiconque a goûtés, il ne peut presque plus goûter autre chose, tant le goût en est délicat, tant la douceur en est ravissante.

D'où vient donc que le sentiment de ces plaisirs immortels est si fort éteint dans les hommes? qui a corrompu, qui a détourné, qui a mis à sec cette belle source? D'où vient que notre ame ne sent presque plus par les facultés qui lui sont propres, par la raison, par l'intelligence, et que rien ne la touche ni ne la délecte, que ce que ses sens lui présentent? Et en effet, chrétiens, chose étrange, mais trop véritable! quoique ce soit à l'esprit de connoître la vérité, ce qui ne se connoît que par l'esprit nous paroît un songe. Nous voulons voir, nous voulons sentir, nous voulons toucher. Si nous écoutions la raison, si elle avoit en nous quelque autorité, avec quelle clarté nous feroit-elle connoître que ce qui est dans la matière n'a qu'une ombre d'être qui se dissipe, et que rien ne subsiste véritablement, effectivement, que ce qui est dégagé de ce principe de mort? Et nous sommes au contraire si aveugles et si malheureux, que ce qui est immatériel nous semble une ombre, un fantôme; ce qui n'a point de corps une illusion, ce qui est invisible une pure idée, une invention agréable. O Dieu, quel est ce désordre! et comment avons-nous perdu le premier honneur de notre nature en nous rangeant à la ressemblance des animaux muets et déraisonnables? N'en cherchons point d'autre cause. Nous nous sommes attiré nous-mêmes un si grand malheur. Nous avons voulu

goûter les plaisirs sensibles, nous avons perdu tout le goût des plaisirs célestes; et il èst arrivé, dit saint Augustin, par un grand et terrible changement, que « l'homme, qui devoit être spirituel même dans la » chair, devient tout charnel même dans l'esprit » : *Qui..... futurus fuerat etiam carne spiritalis, factus est etiam mente carnalis* (1).

Méditons un peu cette vérité, et confondons-nous devant notre Dieu dans la connoissance de nos foiblesses. Oui, créature chérie, homme que Dieu a fait à sa ressemblance, tu devois être spirituel même dans le corps, parce que ce corps que Dieu t'a donné, devoit être régi par l'esprit: et qui ne sait que celui qui est régi, participe en quelque sorte à la qualité du principe qui le meut et qui le gouverne, par l'impression qu'il en reçoit? Mais, ô changement déplorable! la chair a pris le régime, et l'ame est devenue toute corporelle. Car qui ne voit par expérience que la raison, ministre des sens et appliquée toute entière à les servir, emploie toute son industrie à raffiner leur goût, à irriter leur appétit, à leur assaisonner leurs objets, et ne se peut déprendre elle-même de ces pensées sensuelles?

Ce n'est pas que nous ne fassions quelques efforts, et qu'il n'y ait de certains momens dans lesquels à la faveur d'un léger dégoût, il nous semble que nous allons rompre avec les plaisirs. Mais disons ici la vérité, nous ne rompons pas de bonne foi. Apprenons, Messieurs, à nous connoître. Il est de certains dégoûts qui naissent d'attache profonde; il est de certains dégoûts qui ne vont pas à rejeter les viandes,

(1) *De Civ. Dei, lib.* XIV, *c.* XV, *tom.* VII, *col.* 366.

mais à les demander mieux préparées. O raison, tu crois être libre dans ces petits momens de relâche, où il semble que la passion se repose; tu murmures cependant contre les plaisirs déréglés, tu loues la vertu et l'honnêteté, la modération et la tempérance; mais la moindre caresse des sens, ce qui montre trop clairement combien notre engagement est intime, te fait bientôt revenir à eux, et dissipe ces beaux sentimens que l'amour de la vertu avoit réveillés : *Redactus sum in nihilum : abstulisti, quasi ventus, desiderium meum, et velut nubes pertransiit salus mea* (1) : « Tous mes bons desseins s'en vont » en fumée, les pensées de mon salut ont passé en » mon esprit comme un nuage, et ces grandes ré» solutions ont été le jouet des vents ».

Telle est la maladie de notre nature; mais maintenant, Messieurs, voici le remède. Voici le sauveur Jésus, nouvel homme et nouvel Adam, qui vient détacher en nous l'amour des plaisirs sensibles. Que si l'amour des plaisirs est si fort inhérent à nos entrailles, il faut un remède fort, un remède violent pour le détacher. C'est pourquoi ce nouvel Adam ne s'approche pas comme le premier d'un arbre fleuri et délectable, mais d'un arbre terrible et rigoureux. Il est venu à cet arbre, non pour y voir un objet « plaisant à la vue, et y cueillir un » fruit agréable au goût » : *Bonum ad vescendum, et pulchrum oculis, aspectuque delectabile* (2); mais pour n'y voir que de l'horreur et n'y goûter que de l'amertume, afin que ses clous, ses épines, ses blessures et ses douleurs fissent une sainte violence

(1) *Job*. XXX. 15. — (2) *Genes*. III. 6.

aux flatteries de nos sens et à l'attache trop passionnée de notre ame. Ce qu'il accomplit sur la croix, il le commence aujourd'hui dans le temple. Considérez cet enfant si doux, si aimable, dont le regard et le souris attendrit tous ceux qui le voient; à combien de plaies, à combien d'injures, à combien de travaux il se consacre : *Hic positus est in ruinam et in resurrectionem multorum, et in signum cui contradicetur* (1) : « Il est mis pour être en butte, dit » le saint vieillard, à toute sorte de contradictions ». Aussitôt qu'il commencera de paroître au monde, on empoisonnera toutes ses pensées, on tournera à contre-sens toutes ses paroles. Ah! qu'il souffrira de maux et qu'il sera contredit! contredit dans tous ses enseignemens, dans tous ses miracles, dans ses paroles les plus douces, dans ses actions les plus innocentes; par les princes, par les pontifes, par les citoyens, par les étrangers; par ses amis, par ses ennemis, par ses envieux et par ses disciples. A quoi êtes-vous né, petit enfant, et quelles misères vous sont réservées! Mais vous les souffrez *déjà par impression*; et votre prophète a raison de vous appeler « l'homme de douleurs, l'homme savant en in» firmités » : *Virum dolorum et scientem infirmitatem* (2) : parce que si vous savez tout par votre science divine; par votre expérience particulière vous ne saurez que les maux, vous ne connoîtrez que les douleurs [et les] peines : *Virum dolorum.*

Mais ce Dieu, qui se dévoue aux douleurs pour l'amour de nous, demande aussi, chrétiens, que nous lui sacrifiions l'amour des plaisirs; car il faut appli-

(1) *Luc.* II. 34. — (2) *Isai.* LIII. 3.

quer à notre mal le remède qu'il nous présente. Et c'est pourquoi, dans le même temps qu'il s'offre pour notre salut à toutes sortes de peines, il fait paroître à nos yeux cette veuve si mortifiée, qui nous apprend l'application de ce remède admirable. La voyez-vous, chrétiens, cette Anne si renommée, cette perpétuelle pénitente exténuée par ses veilles et consumée par ses jeûnes; elle est indignée contre ses sens, parce qu'ils tâchent de corrompre par leur mélange la source des plaisirs spirituels; elle veut aussi troubler à son tour ces sens gâtés par la convoitise, source des plaisirs déréglés. Et parce que l'esprit affoibli ne peut plus surmonter les fausses douceurs par le seul amour des plaisirs célestes, elle appelle la douleur à son secours, elle emploie les jeûnes, les austérités, les mortifications de la pénitence, pour étourdir en elle tout le sentiment des plaisirs mortels après lesquels soupire notre esprit malade. Si nous n'avons pas le courage de les attaquer avec elle jusques au principe, modérons-en du moins les excès damnables; marchons avec retenue dans un chemin si glissant; prenons garde qu'en ne pensant qu'à nous relâcher, nous n'allions à l'emportement; fuyons les rencontres dangereuses, et ne présumons pas de nos forces, parce que, comme dit saint Ambroise, on ne soutient pas long-temps sa vigueur quand il la faut employer contre soi-même : *Causam peccati fuge, nemo enim diu fortis est contra seipsum* (1).

Et ne nous persuadons pas que nous vivions sans plaisir, pour entreprendre de le transporter du corps

(1) *Apol.* II *David*, *cap.* III, *n.* 12, *tom.* I, *col.* 710.

à l'esprit, de la partie terrestre et mortelle à la partie divine et incorruptible. C'est là au contraire, dit Tertullien, qu'il se forme une volupté toute céleste, du mépris des voluptés sensuelles : *Quæ major voluptas, quàm fastidium ipsius voluptatis* (1) ? Qui nous donnera, chrétiens, que nous sachions goûter ce plaisir sublime, plaisir toujours égal, toujours uniforme, qui naît non du trouble de l'ame, mais de sa paix; non de sa maladie, mais de sa santé; non de ses passions, mais de son devoir; non de la ferveur inquiète et toujours changeante de ses désirs, mais de la rectitude immuable de sa conscience! Que ce plaisir est délicat! qu'il est généreux! qu'il est digne d'un grand courage, et qu'il est digne principalement de ceux qui sont nés pour commander! Car si c'est quelque chose de si agréable d'imprimer le respect par ses regards, et de porter dans les yeux et sur le visage un caractère d'autorité; combien plus de conserver à la raison cet air de commandement avec lequel elle est née; cette majesté intérieure qui modère *les passions*, qui tient les sens dans le devoir, qui calme par son aspect tous les mouvemens séditieux, qui rend l'homme maître en lui-même! Mais pour être maître en soi-même, il faut être soumis à Dieu : c'est ma troisième partie.

TROISIÈME POINT.

La sainte et immuable volonté de Dieu à laquelle nous devons l'hommage d'une dépendance absolue, se déclare à nous en deux manières; et Dieu nous

(1) *De Spect. n.* 29.

fait connoître ce qu'il veut de nous, et par les commandemens qu'il nous fait et par les événemens qu'il nous envoie. Car comme il est tout ensemble et la règle immuable de l'équité et le principe universel de tout être, il s'ensuit nécessairement que rien n'est juste que ce qu'il veut, et que rien n'arrive que ce qu'il *ordonne*; de sorte que les préceptes qui prescrivent tout ce qu'il faut faire, et l'ordre des événemens qui comprend tout ce qui arrive, reconnoissent également pour première cause sa volonté souveraine.

C'est donc, Messieurs, en ces deux manières que Dieu règle nos volontés par la sienne; parce qu'y ayant deux choses à régler en nous, ce que nous avons à pratiquer et ce que nous avons à souffrir, il propose *dans ses préceptes* ce qu'il lui plaît qu'on pratique, il dispose par les événemens ce qu'il veut que l'on endure; et ainsi, par ces deux moyens, il nous range parfaitement sous sa dépendance. Mais notre liberté toujours rebelle s'oppose sans cesse à Dieu, et combat directement ces deux volontés; *celle qui* règle nos mœurs, en secouant ouvertement le joug de sa loi; celle qui conduit les événemens, en s'abandonnant aux murmures, aux plaintes, à l'impatience dans les accidens fâcheux de la vie. Et pourquoi ces murmures inutiles dans des choses résolues et inévitables? si ce n'est que l'audace humaine, toujours ennemie de la dépendance, s'imagine *faire* quelque chose de libre, quand, ne pouvant *éluder* l'effet, elle blâme du moins la disposition, et que ne pouvant être la maîtresse, elle fait la mutine et l'opiniâtre.

Prenons, mes Frères, d'autres sentimens : consi-

dérons aujourd'hui le Sauveur pratiquant la loi; le Sauveur abandonnant à son Père toute la conduite de sa vie; et à l'exemple de ce Fils unique, nous qui sommes aussi les enfans de Dieu, nés pour obéir à ses volontés, adorons dans ses préceptes les règles immuables de sa justice; regardons dans les événemens les effets visibles de sa toute-puissance. Apprenons dans ceux-là ce qu'il veut que nous pratiquions avec fidélité, et reconnoissons dans ceux-ci ce qu'il veut que nous endurions avec patience.

Et pour ôter tout prétexte à notre rebellion, toute excuse à notre lâcheté, toute couleur à notre indulgence, la bienheureuse Marie, toujours humble et obéissante, recevant cet exemple de son cher Fils, le donne aussi publiquement à tous les fidèles. Elle porte le joug d'une loi servile, de laquelle, comme nous apprend la théologie, elle étoit formellement exceptée; et quoiqu'elle soit plus pure et plus éclatante que les rayons du soleil, elle vient se purifier dans le temple. Après cela, chrétiens, quelle excuse pourrons-nous trouver pour nous exempter de la loi de Dieu, et pour colorer nos rebellions? mais le temps ne me permet pas de vous décrire plus amplement cette obéissance. Voici le grand sacrifice. C'est ici qu'il nous faut apprendre à soumettre à Dieu tout l'ordre de notre vie, toute la conduite de nos affaires, toutes les inégalités de notre fortune. Voici un spectacle digne de vos yeux, et digne de l'admiration de toute la terre.

« Cet enfant, dit Siméon à la sainte Vierge, est » établi pour la ruine et pour la résurrection de » plusieurs. Il est posé comme un signe auquel on

» contredira

» contredira, et votre ame sera percée d'un glaive ». Paroles effroyables pour une mère! je vous prie, Messieurs, de les bien entendre. Il est vrai que ce bon vieillard ne lui propose rien en particulier de tous les travaux de son Fils, mais ne vous persuadez pas que ce soit pour épargner sa douleur; au contraire, c'est ce qui la porte au dernier excès, en ce que, ne lui disant rien en particulier, il lui laisse à appréhender toutes choses. Car est-il rien de plus rude et de plus affreux que cette cruelle suspension d'une ame menacée d'un mal extrême, sans qu'on lui explique ce que c'est? C'est là que cette pauvre ame confuse, étonnée, pressée et attaquée de toutes parts, qui ne voit de toutes parts que des glaives pendans sur sa tête, qui ne sait de quel côté elle se doit mettre en garde, meurt en un moment de mille morts. C'est là que la crainte, toujours ingénieuse pour se tourmenter elle-même, ne pouvant savoir sa destinée, ni le mal qu'on lui prépare, va parcourant tous les maux pour faire son supplice de tous: si bien qu'elle souffre toute la douleur que donne une prévoyance assurée, avec toute cette inquiétude importune, toute l'angoisse et l'anxiété qu'apporte une juste frayeur qui doute encore, et ne sait à quoi se résoudre. Dans cette cruelle incertitude, c'est une espèce de repos que de savoir de quel coup il faudra mourir: et saint Augustin a raison de dire, qu' « il est moins dur sans comparaison de souffrir » une seule mort, que de les appréhender toutes »: *Longè satius est unam perpeti moriendo, quàm omnes timere vivendo* (1). Tel est l'état de la sainte

(1) *De Civ. Dei, lib.* I, *cap.* XI, *tom.* VII, *col.* 12.

Vierge, et c'est ainsi qu'on la traite. O Dieu! qu'on ménage peu sa douleur! Pourquoi la frappez-vous de tant d'endroits? Ou ne lui dites rien de son mal, pour ne la tourmenter point par la prévoyance; ou dites-lui tout son mal, pour lui en ôter du moins la surprise. Chrétiens, il n'en sera pas de la sorte. On lui annoncera son mal de bonne heure, afin qu'elle le sente long-temps; on ne lui dira pas ce que c'est, de peur d'ôter à la douleur la secousse violente que la surprise y ajoute. Ce qu'elle a ouï confusément du bon Siméon, ce qui a déjà déchiré le cœur et ému toutes les entrailles de cette mère; elle le verra sur la croix plus horrible, plus épouvantable, qu'elle n'avoit pu se l'imaginer. O prévoyance! ô surprise! ô ciel! ô terre! ô nature! étonnez-vous de cette constance. Ce qu'on lui prédit lui fait tout craindre; ce qu'on exécute lui fait tout sentir; voyez cependant sa tranquillité par le miracle de son silence. Là elle ne demande point, qu'arrivera-t-il? ici elle ne se plaint point de ce qu'elle voit. Sa crainte n'est point curieuse, sa douleur n'est pas impatiente. Ni elle ne s'informe de l'avenir, ni elle ne se plaint du mal présent; et elle nous apprend par cet exemple les deux actes de résignation par lesquels nous nous devons immoler à Dieu: se préparer de loin à tout ce qu'il veut; se soumettre humblement à tout ce qu'il fait.

Après cela, chrétiens, qu'est-il nécessaire que je vous exhorte à offrir à Dieu ce grand sacrifice? Marie vous parle assez fortement. C'est elle qui vous invite à ne sortir point de ce lieu sans avoir consacré à Dieu ce que vous avez de plus cher. Est-ce un

époux? est-ce un fils? et seroit-ce quelque chose de plus grand et de plus précieux qu'un royaume? ne craignez point de l'offrir à Dieu. Vous ne le perdrez pas en le remettant entre ses mains. Il le conservera au contraire avec une bonté d'autant plus soigneuse, que vous le lui aurez déposé avec une plus entière confiance : *Tutiùs habitura quem Domino commendasset* (1).

C'est la grande obligation du chrétien, de s'abandonner tout entier à la sainte volonté de Dieu; et plus on est indépendant, plus on doit être à cet égard dans la dépendance. C'est la loi de tous les empires, que ceux qui ont cet honneur de recevoir quelque éclat de la majesté du prince, ou qui ont quelque partie de son autorité entre leurs mains, lui doivent une obéissance plus ponctuelle et une fidélité plus attentive à leur devoir; parce qu'étant les instrumens principaux de la domination souveraine, ils doivent s'unir plus étroitement à la cause qui les applique. Si cette maxime est certaine dans les empires du monde et selon la politique de la terre, elle l'est beaucoup plus encore dans la politique du ciel et dans l'empire de Dieu; si bien que les souverains, qu'il a commis pour régir ses peuples, doivent être liés immuablement aux dispositions de sa providence plus que le reste des hommes. Il n'est pas expédient à l'homme de ne voir rien au-dessus de soi : un prompt égarement suit cette pensée, et la condition de la créature ne porte pas cette indépendance. Ceux donc qui ne découvrent rien sur la terre qui puisse leur faire loi, doivent être d'autant

(1) *S. Paulin. Ep. ad Sever. n.* 9.

plus préparés à la recevoir d'en-haut. S'ils font la volonté de Dieu, je ne craindrai point de le dire; non-seulement leurs sujets, mais Dieu même s'étudiera à faire la leur; car il a dit par son prophète qu' « il fera la volonté de ceux qui le craignent » : *Voluntatem timentium se faciet* (1).

Sire, Votre Majesté rendra compte à Dieu de toutes les prospérités de son règne, si vous n'êtes aussi fidèle à faire ses volontés, comme il est soigneux d'accomplir les vôtres. Plus la volonté des rois est absolue, plus elle doit être soumise; parce que Dieu, qui régit le monde par eux, prend un soin plus particulier de leur conduite et de la fortune de leurs Etats. Rien de plus dangereux à la volonté d'une créature que de penser trop qu'elle est souveraine : elle n'est pas née pour se régler elle-même, elle se doit regarder dans un ordre supérieur. Que si Votre Majesté regarde ses peuples avec amour comme les peuples de Dieu, sa couronne comme un présent de sa providence, son sceptre comme l'instrument de ses volontés, Dieu bénira votre règne; Dieu affermira votre trône comme celui de David et de Salomon; Dieu fera passer Votre Majesté d'un règne à un règne, d'un trône à un trône, mais trône bien plus auguste et règne bien plus glorieux, qui est celui de l'éternité que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

(1) *Ps.* CXLIV. 20.

II.[e] SERMON

POUR LE JOUR

DE LA PURIFICATION DE LA S.[te] VIERGE,

PRÊCHÉ A LA COUR.

Nécessité des lois : soumission qui leur est due. Dépendance dans laquelle nous devons vivre à l'égard de Dieu et des ordres de sa providence.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundùm legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino, sicut scriptum est in lege Domini.

Le temps de la purification de Marie étant accompli selon la loi de Moïse, ils portèrent l'Enfant à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur, ainsi qu'il est écrit en la loi de Dieu. Luc. II. 22, 23.

Un grand empereur (1) a prononcé qu'il n'y a rien de plus royal ni de plus majestueux qu'un prince qui se reconnoît soumis aux lois, c'est-à-dire à la raison même : et certes le genre humain ne peut rien voir de plus beau, que la justice dans le trône ; et on ne peut rien penser de plus grand ni de plus auguste, que cette noble alliance de la puissance et

(1) Théodose. *L.* Digna. *Cod. Justin. l.* I. *Titul.* XIV. *Leg.* IV.

de la raison, qui fait concourir heureusement à l'observance des lois, et l'autorité et l'exemple.

Que si c'est un si beau spectacle qu'un prince obéissant à la loi, combien est plus admirable celui d'un Dieu qui s'y soumet! Et pouvons-nous mieux comprendre ce que nous devons aux lois, qu'en voyant dans le mystère de cette journée un Dieu fait homme s'y assujettir, pour donner à tout l'univers l'exemple d'obéissance? Merveilleuse conduite de Dieu! Jésus-Christ venoit abolir la loi de Moïse par une loi plus parfaite; néanmoins tant qu'elle subsiste, il révère si fort le nom et l'autorité de la loi, qu'il l'observe ponctuellement, et la fait observer à sa sainte Mère. Combien plus devons-nous garder les sacrés préceptes de l'Evangile éternel qu'il est venu établir, plus encore par son sang que par sa doctrine?

Je ne pense pas, chrétiens, pouvoir rien faire de plus convenable à la fête que nous célébrons, que de vous montrer aujourd'hui combien nous devons dépendre de Dieu et de ses ordres suprêmes; et je croirai pouvoir vous persuader une obéissance si nécessaire, pourvu que la sainte Vierge qui nous en donne l'exemple, nous accorde aussi son secours, que nous lui allons demander par les paroles de l'ange. *Ave*.

Parmi tant de lois différentes auxquelles notre nature est assujettie, si nous voulons établir une conduite réglée, nous devons reconnoître avant toutes choses, qu'il y a une loi qui nous dirige, une loi qui nous entraîne, et une loi qui nous tente et qui

nous séduit. Nous voyons dans les Ecritures et dans les *commandemens divins*, la loi de justice qui nous *dirige* : nous éprouvons tous les jours dans le cours de nos affaires, dans leurs conjonctures inévitables, dans toutes les suites malheureuses de notre mortalité, une loi comme fatale de la nécessité qui nous *entraîne* : *enfin nous* ressentons en nous-mêmes et *dans nos* membres mortels un attrait puissant et impérieux qui *séduit* nos sens et notre raison; et cet attrait, qui nous pousse au mal avec tant de force, est appelé par l'apôtre[1] « la loi de péché », qui est une continuelle tentation à la fragilité humaine.

Ces trois différentes lois nous obligent aussi, *chrétiens, à trois* pratiques différentes : car pour nous rendre fidèles à notre vocation et à la grâce du christianisme, il faut nous laisser conduire au commandement qui nous dirige; nous élever par courage au-dessus des nécessités qui nous accablent; enfin résister avec vigueur aux attraits des sens qui nous trompent. C'est ce qui nous est montré clairement dans l'Evangile que nous traitons et dans le mystère de cette journée. Jésus-Christ et la sainte Vierge, Siméon ce vénérable vieillard, et Anne cette sainte veuve, semblent ne paroître en ce jour, que pour donner aux fidèles toutes les instructions nécessaires au sujet de ces trois lois que j'ai rapportées. Le Sauveur et sa sainte Mère se soumettent aux commandemens que Dieu a donnés à son peuple. Siméon, vieillard courageux et détaché de la vie, en subissant sans se troubler la loi de la mort,

(1) *Rom.* VII. 23.

se met au-dessus des nécessités qui accablent notre nature, et nous apprend à les regarder comme des lois souveraines auxquelles nous devons nous accommoder. Enfin Anne pénitente et mortifiée nous fait voir dans ses sens domptés la loi du péché vaincue. Exemples puissans et mémorables, qui me donnent occasion de vous faire voir aujourd'hui combien nous devons être soumis à la loi de la vérité qui nous règle; quel usage nous devons faire de la loi de la nécessité qui nous entraîne; comment nous devons résister à l'attrait du mal qui nous tente, et à la loi du péché qui nous tyrannise.

PREMIER POINT.

Le nom de liberté est le plus agréable et le plus doux, mais tout ensemble le plus décevant et le plus trompeur de tous ceux qui ont quelque usage dans la vie humaine. Les troubles, les séditions, le mépris des lois ont toujours ou leur cause ou leur prétexte dans l'amour de la liberté. Il n'y a aucun bien de la nature dont les hommes *abusent davantage* que de leur liberté, ni rien qu'ils connoissent moins que la franchise, encore qu'ils la désirent avec tant d'ardeur. J'entreprends de vous faire voir que nous perdons notre liberté en la voulant trop étendre; que nous ne savons pas la conserver, si nous ne savons aussi lui donner des bornes; et enfin que *la liberté véritable*, c'est *d'être soumis aux lois.*

Quand je vous parle, Messieurs, de la *liberté véritable*, vous devez entendre par-là qu'il y en a aussi une fausse; et c'est ce qui paroît clairement dans ces paroles du Sauveur : *Si vos Filius liberaverit, tunc*

verè liberi eritis (1) : « Vous serez vraiment libres, » dit-il, quand je vous aurai affranchis ». Quand il dit que nous serons vraiment libres, il a dessein de nous faire entendre qu'il y a une liberté qui n'est qu'apparente; et il veut que nous aspirions, non à toute sorte de franchise, mais à la franchise véritable, à la liberté digne de ce nom; c'est-à-dire à celle qui nous est donnée par sa grâce et par sa doctrine : *Tunc verè liberi eritis.* C'est pourquoi nous ne devons pas nous laisser surprendre par le nom ni par l'apparence de la liberté. Il faut ici nous rendre attentifs à démêler le vrai d'avec le faux; et pour le faire nettement et distinctement, je remarquerai, chrétiens, trois espèces de liberté que nous pouvons nous figurer dans les créatures : la première, c'est la liberté des animaux; la seconde, c'est la liberté des rebelles; la troisième, c'est la liberté des sujets et des enfans. Les animaux semblent être libres, parce qu'on ne leur prescrit aucune loi; les rebelles s'imaginent l'être, parce qu'ils secouent le joug des lois; les sujets et les enfans de Dieu le sont en effet, parce qu'ils se soumettent humblement à la sainte autorité des lois. Telle est la liberté véritable; et il nous sera aisé de l'établir solidement par la destruction des deux autres.

Et premièrement, chrétiens, pour ce qui regarde cette liberté dont jouissent les animaux, j'ai honte de l'appeler de la sorte, et de ravilir jusque-là un si beau nom. Il est vrai qu'ils n'ont pas de lois qui répriment leurs appétits, ou dirigent leurs mouvemens; mais c'est qu'ils n'ont pas d'intelligence qui

(1) *Joan.* VIII. 36.

les rende capables d'être gouvernés par la sage direction des lois : ils vont où les pousse un instinct aveugle, sans conduite et sans jugement; et appellerons-nous liberté un emportement brute et indocile, incapable de raison et de discipline? A Dieu ne plaise, ô enfans d'Adam, ô créatures raisonnables que Dieu a *formées* à son image; à Dieu ne plaise, encore une fois, qu'une telle liberté vous agrée, et que vous consentiez jamais d'être libres d'une manière si basse! Et toutefois, chrétiens, qu'entendons-nous tous les jours dans la bouche des hommes du monde? ne sont-ce pas eux qui trouvent toutes les *lois importunes*, et qui voudroient les voir abolies, pour n'en recevoir que d'eux-mêmes et de leurs désirs déréglés? Peu s'en faut que nous n'enviions aux animaux leur liberté, et que nous ne célébrions hautement le bonheur des bêtes sauvages, de ce qu'elles n'ont dans leurs désirs d'autres lois que leurs désirs mêmes; tant nous avons ravili l'honneur de notre nature!

Mais au contraire, Messieurs, le docte Tertullien en avoit bien compris la dignité, *lorsqu'il a prononcé* cette sentence, au second livre contre Marcion, qui est en vérité un chef-d'œuvre de doctrine et d'éloquence. « Il a fallu, nous dit-il, que Dieu » donnât des lois à l'homme, non pour le priver de » sa liberté, mais pour lui témoigner de l'estime » : *Legem.... bonitas erogavit, consulens homini quò Deo adhæreret, ne non tam liber, quàm abjectus videretur.* Et certes cette liberté de vivre sans lois eût été injurieuse à notre nature. Dieu eût témoigné qu'il méprisoit l'homme, s'il n'eût pas daigné le conduire et lui prescrire l'ordre de sa vie : il l'eût traité

comme les animaux auxquels il ne permet de vivre sans lois, que par le peu d'état qu'il en fait, et qu'il ne laisse libres de cette manière, dit le même Tertullien, que par mépris : *Æquandus famulis suis cæteris animalibus, solutis à Deo et ex fastidio liberis* (1).

Quand donc les hommes se plaignent des lois qui leur ont été imposées, quand ils voudroient qu'on les laissât errer sans ordre et sans règle au gré de leurs désirs aveugles, « ils n'entendent pas, » dit le saint Psalmiste, quel est l'honneur et la » dignité de la nature raisonnable, puisqu'ils veulent » qu'on les compare et qu'on les mette en éga- » lité avec les animaux brutes, privés de raison » : *Homo cùm in honore esset non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus* (2). Et c'est ce prodigieux aveuglement que leur reproche avec raison un ami de Job, en ces termes : *Vir vanus in superbiam erigitur, et tanquam pullum onagri se liberum natum putat* (3) : « L'homme vain et dérai- » sonnable s'emporte par une fierté insensée, et » s'imagine être né libre à la manière d'un animal » fougueux et indompté ». En effet, quels sont vos sentimens, ô pécheurs aveugles, lorsque vous suivez pour toute règle votre humeur, votre passion, votre colère, votre plaisir, votre fantaisie égarée; lorsque vous ne faites que secouer le mors et regimber contre toutes les lois, sans vouloir souffrir ni qu'on vous retienne, ni qu'on vous enseigne, ni qu'on vous conduise? N'est-ce pas sans doute que vous

(1) *Lib.* II *Adv. Marcion. n.* 4. — (2) *Ps.* XLVIII. 21. — (3) *Job.* XI. 12.

vous imaginez être nés libres, non à la manière des hommes, mais à celle des animaux, et encore les plus indomptés et les plus fougueux ; *Sicut pullum onagri;* qui n'endurent ni aucun joug, ni aucun frein, ni enfin aucun conducteur? O hommes! ce n'est pas ainsi que vous devez vous considérer. Vous êtes nés libres, je le confesse : mais certes votre liberté ne doit pas être abandonnée à elle-même; autrement vous la verriez dégénérer en un égarement énorme. Il faut vous donner des lois, parce que vous êtes capables de raison, et dignes d'être gouvernés par une conduite réglée : *Constitue, Domine, legislatorem super eos, ut sciant gentes quoniam homines sunt* (1) : « O Seigneur! envoyez un législa-» teur à votre peuple » : donnez-lui premièrement un Moïse, qui leur apprenne leurs premiers élémens et conduise leur enfance : donnez-leur ensuite un Jésus-Christ, qui les enseigne dans l'âge plus mûr, et les mène à la perfection; « et ainsi vous » ferez connoître que vous les traitez comme des » hommes »; c'est-à-dire comme des créatures que vous avez formées à votre image, et dont vous voulez aussi former les mœurs selon les lois de votre vérité éternelle.

Que s'il est juste et nécessaire que Dieu nous donne des lois, confessez qu'il ne l'est pas moins que notre volonté s'y soumette. C'est pour cela que la sainte Vierge nous montre aujourd'hui un si grand exemple d'une parfaite obéissance. Plus pure que les rayons du soleil, elle se soumet à la loi de la purification. Le Sauveur lui-même est porté au

(1) *Ps.* IX. 21.

temple, parce que la loi le commande; et le Fils ne dédaigne pas d'être assujetti à la loi qui a été établie pour les serviteurs. A cet exemple, Messieurs, n'aimons notre liberté que pour la soumettre à Dieu, et ne nous persuadons pas que ses saintes lois nous la ravissent. Ce n'est pas s'opposer à un fleuve, ni à la liberté de son cours, que de relever ses bords de part et d'autre, de peur qu'il ne se déborde et ne perde ses eaux dans la campagne; au contraire, c'est lui donner le moyen de couler plus doucement dans son lit, et de suivre plus certainement son cours naturel. Ainsi ce n'est pas perdre la liberté que de lui imposer des lois, de lui donner des bornes deçà et delà pour empêcher qu'elle ne s'égare; c'est l'adresser plus assurément à la voie qu'elle doit tenir: par une telle précaution, on ne la gêne pas, mais on la conduit; on ne la force pas, mais on la dirige. Ceux-là la perdent, ceux-là la détruisent qui détournent son cours naturel, c'est-à-dire sa tendance au souverain bien.

Ainsi la liberté véritable, c'est de dépendre de Dieu: car qui ne voit que refuser son obéissance à l'autorité légitime de la loi de Dieu, ce n'est pas liberté, mais rebellion; ce n'est pas franchise, mais insolence? Ouvrons les yeux, chrétiens, et comprenons quelle est notre liberté. La liberté nous est donnée, non pour secouer le joug, mais pour le porter avec honneur en le portant volontairement: la liberté nous est donnée, non pour avoir la licence de faire le mal, mais afin qu'il nous tourne à gloire de faire le bien; non pour dénier à Dieu nos services, mais afin qu'il puisse nous en savoir gré.

Nous sommes sous la puissance de Dieu beaucoup plus sans comparaison, que la loi ne met les enfans sous la puissance paternelle. S'il nous a, dit Tertullien (1), comme émancipés en nous donnant notre liberté, et la disposition de notre choix, ce n'est pas pour nous rendre indépendans; mais afin que notre soumission fût volontaire, afin que nous lui rendissions par choix ce que nous lui devons par obligation; et qu'ainsi nos devoirs tinssent lieu d'offrande, et que nos services fussent aussi des mérites. C'est pour cela, chrétiens, que la liberté nous étoit donnée.

Mais combien abusons-nous de ce don du ciel! Et qu'un grand pape a raison de dire que « l'homme » est étrangement déçu par sa propre liberté » : *Suâ in æternum libertate deceptus* (2)! Qu'est-ce à dire, que l'homme est déçu par sa liberté? c'est qu'il n'a pas su distinguer entre la liberté et l'indépendance; et il n'a pas vu que, pour être libre, il n'étoit pas souverain. L'homme est libre comme un sujet sous un prince légitime, et comme un fils sous la dépendance de l'autorité paternelle. Il a voulu être libre jusqu'à oublier sa condition et perdre entièrement le respect : c'est la liberté d'un rebelle, et non la liberté d'un enfant soumis et d'un fidèle sujet. Mais la souveraine puissance de celui contre lequel il se soulève, ne permet pas à ce rebelle de jouir longtemps de sa liberté licencieuse : car écoutez ce beau mot de saint Augustin : Autrefois, dit ce grand homme, j'ai voulu être libre de cette manière; j'ai

(1) *Adv. Marcion. lib.* II, *n.* 6. — (2) *Innocent.* I. *Ep.* XXIV, *ad Conc. Carth. Labb. tom.* II, *col.* 1285.

contenté mes désirs, j'ai suivi mes passions insensées; mais, hélas! ô liberté malheureuse! en faisant ce que je voulois, j'arrivois où je ne voulois pas : *Volens quò nollem perveneram* (1). Voilà en ce peu de mots, Messieurs, la commune destinée de tous les pécheurs.

En effet, considérez cet homme trop libre dont je vous parlois tout à l'heure, qui ne refuse rien à ses passions, ni même à ses fantaisies : il transgresse toutes les lois, il aime, il hait, il se venge suivant qu'il est poussé par son humeur, et laisse aller son cœur à l'abandon partout où le plaisir l'attire : il croit respirer un air plus libre en promenant deçà et delà ses désirs vagues et incertains; et il appelle liberté son égarement, à la manière des enfans, qui s'imaginent être libres, lorsque, s'étant échappés de la maison paternelle, ils courent sans savoir où ils vont. Telle est la liberté de l'homme pécheur : il est libre, à son avis; il fait ce qu'il veut; mais que cette fausse liberté le trompe! puisqu'en faisant ce qu'il veut, aveugle et malheureux qu'il est, il s'engage à ce qu'il veut le moins. Car, Messieurs, dans un empire réglé et autant absolu qu'est celui de Dieu, l'autorité n'est pas sans force, et les lois ne sont pas désarmées; quiconque méprise leurs réglemens, est assujetti à leurs peines : et ainsi ce rebelle inconsidéré qui éprouve sa liberté contre Dieu, et l'exerce insolemment par le mépris de ses saintes et terribles lois; pendant qu'il fait ce qu'il veut, attire sur lui nécessairement ce qu'il doit le plus avoir en horreur, la damnation, la mort éternelle, la juste et impi-

(1) *Confess. l.* VIII, *cap.* V, *tom.* I, *col.* 149.

toyable vengeance d'un Tout-puissant méprisé. Cesse donc, ô sujet rebelle et téméraire prévaricateur de la loi de Dieu! cesse de nous vanter désormais ta liberté malheureuse que tu ne peux pas soutenir contre le Souverain que tu offenses; et reconnois au contraire que tu forges toi-même tes fers par l'usage de ta liberté dissolue, que tu mets un poids de fer sur ta tête que tu ne peux plus secouer, et qu'enfin tu seras réduit à une servitude éternelle, en voulant étendre trop loin les folles prétentions de ta vaine et ridicule indépendance.

Par conséquent, chrétiens, vivons *dépendans de* Dieu; et croyons que, si nous osons mépriser ses lois, notre audace ne sera pas impunie. Car si l'apôtre a raison de dire que nous devons craindre le prince et le magistrat, « parce que ce n'est pas en » vain qu'il porte l'épée »; *Non enim sine causa gladium portat* (1); combien plus devons-nous penser que ce n'est pas en vain que Dieu *est juste*; que ce n'est pas en vain qu'il est tout-puissant; que ce n'est pas en vain qu'il lance le foudre, ni qu'il fait gronder son tonnerre? Nous avons ici l'honneur de parler devant les puissances souveraines: apprenons notre devoir envers Dieu par celui que nous rendons à ses images. Qui de nous ne fait pas sa loi de la volonté du prince? ne mettons-nous pas notre gloire à lui obéir, à prévenir même ses commandemens, à exposer notre vie pour son service? qu'avons-nous de plus précieux que les occasions de signaler notre obéissance? Tous ces sentimens sont très-justes, tous

(1) *Rom.* XIII. 4.

ces

ces devoirs légitimes. Le prince n'a que Dieu au-dessus de soi, après Dieu il est le premier; il a en *main* sa puissance, il exerce sur nous son autorité. Mais enfin il n'est pas juste que le sujet de Dieu soit mieux obéi que Dieu même, et la seconde majesté mieux servie et plus révérée que la première. Il est vrai que quiconque offense le prince, ne le fait pas impunément. Le prince a le glaive en main pour se faire craindre; on ne lui résiste pas. Il découvre, dit Salomon, les plus secrètes intrigues, « les oiseaux du ciel lui rapportent » tout (1) », et vous diriez qu'il devine, tant il est malaisé de lui rien cacher : *Divinatio in labiis regis*, dit le même Salomon (2). Après, il étend ses bras, et il déterre ses ennemis du fond des abîmes où ils cherchoient contre lui un vain asile : sa présence les déconcerte, son autorité les accable. Que si dans cette foiblesse de notre mortalité, nous y voyons subsister une force si redoutable, combien plus devons-nous trembler devant la souveraine majesté du Dieu vivant et éternel? Car enfin la plus grande puissance qui soit dans le monde peut-elle après tout s'étendre plus loin que d'ôter la vie à un homme? Eh! Messieurs, est-ce donc un si grand effort que de faire mourir un mortel, et de hâter de quelques momens une vie qui se précipite d'elle-même? Si donc nous craignons celui qui ayant fait mourir le corps, a épuisé son pouvoir et mis à bout sa vengeance par son propre usage; « combien plus, dit le Sauveur (3), » doit-on redouter celui qui peut envoyer et l'ame » et le corps dans une gêne éternelle »?

(1) *Eccles.* X. 20. — (2) *Prov.* XVI. 10. — (3) *Matth.* X. 28.

Cependant, ô aveuglement! non-seulement nous lui résistons, mais encore nous prenons plaisir à lui résister. Etrange dépravation, et révolte insupportable contre Dieu! ses lois, qui sont posées pour servir de bornes à nos désirs déréglés, les excitent et les fortifient. N'est-il pas vrai, chrétiens? moins une chose est permise, plus elle a d'attraits : le devoir est une espèce de supplice; ce qui plaît par raison ne plaît presque pas; ce qui est dérobé à la loi nous semble plus doux; les viandes défendues nous paroissent plus délicieuses durant le temps de pénitence; la défense est un nouvel assaisonnement qui en relève le goût. « Ainsi le péché nous trompe par » une fausse douceur, parce qu'il nous paroît d'au- » tant plus agréable, qu'il est moins permis » : *Fallit peccatum fallaci dulcedine;... cùm tantò magis libet quantò minùs licet* (1). Il semble que nous nous irritions contre la loi, de ce qu'elle contrarie nos désirs, et que nous prenions plaisir à notre tour à la contrarier par une espèce de dépit : tellement que nous vouloir contenir par la discipline, c'est nous faire déborder avec plus d'excès, et précipiter plus violemment notre liberté indocile et impatiente. C'est ce qui fait dire à l'apôtre, que « le péché » prend occasion du précepte pour nous tromper »; c'est-à-dire pour nous tenter davantage et plus dangereusement : *Peccatum, occasione acceptâ per mandatum, seduxit me* (2). O Dieu, quel est donc notre égarement! et combien est éloignée l'arrogance humaine de l'obéissance qui vous est due; puisque

(1) *De div. Quæst. ad Simplic. lib.* I, *tom* VI, *col.* 83, 84. — (2) *Rom.* VII. 11.

même l'autorité de votre précepte nous est une tentation pour le violer!

Paroissez, ô très-sainte Vierge; paroissez, ô divin Jésus, et fléchissez par votre exemple nos cœurs indomptables. Qui peut être exempt d'obéir, puisqu'un Dieu même se soumet? Quel prétexte pouvons-nous trouver pour nous dispenser de la loi, après que la Vierge même se purifie, et ne croit point être excusée, par sa pureté angélique, d'une observance qui lui est si peu nécessaire? Si la loi qui a été donnée par le ministère de Moïse, qui n'étoit que le serviteur, demande une telle exactitude; combien ponctuellement devons-nous garder celle que le Fils lui-même nous a établie? Après ces raisons, après ces exemples, notre lâcheté n'a plus d'excuse, et notre rebellion n'a plus de prétexte. Baissons humblement la tête; et non contens de nous disposer à faire ce que Dieu veut, consentons de plus, chrétiens, qu'il fasse de nous ce qu'il lui plaira. C'est ce que j'ai à vous proposer dans ma seconde partie, que je joindrai, pour abréger ce discours, avec la troisième dans une même suite de raisonnement; et je les établirai toutes deux par les mêmes preuves.

SECOND POINT.

Parmi les choses que Dieu veut de nous, il faut remarquer, Messieurs, cette différence, qu'il y en a quelques-unes dont il veut que l'exécution dépende de notre choix, et aussi qu'il y en a d'autres, où, sans aucun égard à nos volontés, il agit lui-même souverainement par sa puissance absolue. Par

exemple, Dieu veut que nous soyons justes, que nous soyons droits, modérés dans nos désirs, sincères dans nos paroles, équitables dans nos actions, prompts à pardonner les injures, et incapables d'en faire à personne. Mais dans ces choses qu'il veut de nous, et dans les autres semblables qui comprennent la pratique de ses saintes lois, il ne force point notre liberté. Il est vrai que si nous sommes désobéissans, nous ne pouvons empêcher qu'il ne nous punisse; mais toutefois il est en nous de n'obéir pas. Dieu met entre nos mains la vie et la mort, et nous laisse le choix de l'une et de l'autre. C'est ainsi qu'il demande à l'homme l'obéissance aux préceptes, comme un effet de son choix et de sa propre détermination. Mais il n'en est pas de la sorte des événemens divers qui décident de notre fortune et de notre vie : il en ordonne le cours par de secrètes dispositions de sa providence éternelle, qui passent notre pouvoir, et même ordinairement notre prévoyance; si bien qu'il n'y a aucune puissance capable d'en arrêter l'exécution, conformément à cette parole d'Isaïe : « Mes pensées ne sont pas vos pensées; autant » que le ciel est éloigné de la terre, autant mes pen- » sées sont-elles au-dessus des vôtres (1) » : et encore cet autre oracle du même prophète : « Toutes mes » volontés seront accomplies, et tous mes desseins » auront leur effet, dit le Seigneur tout-puissant » : *Consilium meum stabit, et omnis voluntas mea fiet* (2).

Quand je considère la cause de cette diversité, je trouve que Dieu étant notre souverain, il n'est

(1) *Isai.* LV. 8, 9. — (2) *Ibid.* XLVI. 10.

pas juste, Messieurs, qu'il laisse tout à notre disposition, ni qu'il nous rende maîtres absolus de ce qui nous touche et de nous-mêmes. Il est juste au contraire que l'homme ressente qu'il y a une force majeure à laquelle il faut céder. C'est pourquoi, s'il y a des choses qu'il veut que nous fassions par choix, il veut aussi qu'il y en ait d'autres que nous souffrions par nécessité. Pour cela les choses humaines sont disposées de manière qu'il n'y a rien sur la terre ni de si bien concerté par la prudence, ni de si bien affermi par le pouvoir, qui ne soit souvent troublé et embarrassé par des événemens bizarres qui se jettent à la traverse; et cette puissance souveraine qui régit le monde ne permet pas qu'il y ait un homme vivant, si grand et si puissant qu'il soit, qui puisse disposer à son gré de sa fortune et de ses affaires, et bien moins de sa santé et de sa vie. C'est ainsi qu'il a plu à Dieu que l'homme ressentît par expérience cette force majeure dont j'ai parlé; force divine et inévitable, qui se relâche quand elle veut, et s'accommode quelquefois à nos volontés; mais qui sait aussi se roidir quand il lui plaît avec une telle fermeté, qu'elle entraîne tout avec elle, et nous fait servir malgré nous à une conduite supérieure qui surpasse de bien loin toutes nos pensées.

C'est donc pour cette raison que cet arbitre souverain de notre sort a comme partagé notre vie entre les choses qui sont en notre pouvoir, et celles où il ne consulte que son bon plaisir, afin que nous ressentions non-seulement notre liberté, mais encore notre dépendance. Il ne veut pas que nous soyons les maîtres de tout, afin que nous apprenions

que nous ne le sommes de rien qu'autant qu'il lui plaît, et que nous craignions d'abuser de la liberté et du pouvoir qu'il nous donne. Il veut que nous entendions que, s'il nous invite par la douceur, ce n'est pas qu'il ne sache bien nous faire fléchir par la force; et par-là il nous accoutume à redouter sa force invincible, lors même qu'il ne nous témoigne que de la douceur. C'est lui qui mêle toute notre vie d'événemens qui nous fâchent, qui contrarie notre volonté qui s'attache trop à elle-même et qui étend sa liberté jusqu'à la licence; afin de nous soumettre tout-à-fait à lui, et de nous élever, en nous domptant, à la véritable sagesse.

Car il est certain, chrétiens, que de savoir résister à ses propres volontés, c'est l'effet le plus assuré d'une raison consommée: et ce qui prouve évidemment cette vérité, c'est que l'âge le moins capable de raison, est aussi le moins capable de se modérer et de se vaincre. Considérez les enfans: certainement si leurs volontés étoient aussi durables qu'elles sont ardentes, il n'y auroit pas moyen de les appaiser. Combien veulent-ils violemment tout ce qu'ils veulent, sans peser aucune raison? Ils ne considèrent pas si ce qu'ils recherchent leur est nuisible; il ne leur importe pas si cet acier coupe, c'est assez qu'il brille à leurs yeux, et ils ne songent qu'à se satisfaire: ils ne regardent pas non plus si ce qu'ils demandent est à autrui; il suffit qu'il leur plaise pour le désirer, et ils s'imaginent que tout est à eux. Que si vous leur résistez, vous voyez au même moment, et tout leur visage en feu, et tout leur petit corps en action, et toute leur force écla-

ter en un cri perçant qui témoigne leur impatience. D'où vient cette ardeur violente et cette force, pour ainsi dire, de leurs désirs, sinon de la foiblesse et de l'imbécillité de leur raison?

Mais, s'il est ainsi, chrétiens, ô Dieu, qu'il y a d'enfans à cheveux gris, et qu'il y a d'enfans dans le monde! puisque nous n'y voyons autre chose que des hommes foibles en raison et impétueux en désirs. Quelle raison a cet avare qui veut avoir nécessairement ce qui l'accommode, sans autre droit que son intérêt? quelle raison à cet adultère tant de fois maudit par la loi de Dieu, qui entreprend sur la femme de son prochain sans autre titre que sa convoitise? ne ressemblent-ils pas à des enfans, qui croient que leur volonté leur est une raison suffisante pour s'approprier ce qu'ils veulent? Mais il y a cette différence, que la nature en lâchant la bride aux violentes inclinations des enfans, leur a donné pour frein leur propre foiblesse; au lieu que les désirs de l'âge plus avancé, encore plus impétueux, n'ayant point de semblables digues, se débordent aussi sans mesure, si la raison ne les resserre et ne les restreint. Concluons donc, chrétiens, que la véritable raison et la véritable sagesse, c'est de savoir se modérer. Oui, sans doute, on sort de l'enfance, et l'on devient raisonnable à mesure qu'on sait dompter ce qu'il y a en soi de trop violent. Celui-là est un homme fait et un véritable sage qui, comme dit le docte Synésius, ne se fait pas une obligation du soin de contenter ses désirs, mais qui sait régler ses désirs suivant ses obligations; et qui, sachant peser mûrement combien la nature est féconde en mau-

vaises inclinations, retranche deçà et delà, comme un jardinier soigneux, tout ce qui est gâté et superflu, afin de ne laisser croître que ce qui est capable de porter les fruits d'une véritable sagesse.

Mais les arbres ne se plaignent pas quand on les coupe pour retrancher et diminuer l'excès de leurs branches, et la volonté réclame quand on retranche ses désirs : c'est pourquoi il est malaisé que nous nous fassions nous-mêmes cette violence. Tout le monde n'a pas le courage de cette Anne la prophétesse, de cette sainte veuve de notre Evangile, pour faire effort contre soi-même, et *mortifier par ses* jeûnes et par ses austérités cette loi de péché qui vit en nos sens. C'est aussi pour cela, Messieurs, que Dieu vient à notre secours. La source de tous nos désordres, c'est que nous sommes trop attachés à nos volontés : nous ne savons pas nous contredire, et nous trouvons plus facile de résister à Dieu qu'à nous-mêmes. Il faut nous arracher avec violence cette attache à notre volonté propre, qui fait tout notre malheur et tout notre crime. *Mais comment* aurons-nous le courage de toucher nous-mêmes et d'appliquer de nos propres mains le fer et le feu à une partie si tendre et si délicate ? Je vois bien, dit ce malade, mon bras gangrené, et je sais qu'il n'y a de salut pour moi qu'en le séparant du corps; mais je ne puis pas le couper moi-même : un chirurgien expert me rend cet office, triste, à la vérité, mais nécessaire. Ainsi je vois bien que je suis perdu, si je ne retranche cette attache à ma volonté, qui fait vivre en moi tous les mauvais désirs qui me damnent : je le confesse, je le reconnois;

mais je n'ai ni la résolution ni la force d'armer mon bras contre moi-même. C'est Dieu qui entreprend de me traiter : c'est lui qui m'envoie par sa providence ces rencontres épineuses, ces accidens importuns, ces contrariétés imprévues et insupportables ; parce qu'il veut abattre et dompter ma volonté trop licencieuse que je n'ai pas le courage d'attaquer moi-même. Il la lie, il la serre, de peur qu'elle ne résiste au coup salutaire qu'il lui veut donner pour la guérir. Enfin il frappe où je suis sensible ; il coupe et enfonce bien avant dans le vif, afin qu'étant pressé sous sa main suprême et sous les ordres inévitables de sa volonté, je sois enfin obligé de me détacher de la mienne : et c'est là ma guérison, c'est là ma vie.

Si vous savez entendre, ô mortels ! comme vous êtes composés, et combien vous abondez en humeurs peccantes, vous comprendrez aisément que cette conduite vous est nécessaire. Il faut ici vous représenter en peu de paroles l'état misérable de notre nature. Nous avons deux sortes de maux : il y a des maux qui nous affligent ; et, chrétiens, qui le pourroit croire ? il y a des maux qui nous plaisent. Etrange distinction, mais néanmoins véritable ! « Il » y a des maux, dit saint Augustin, que la patience » supporte » : ce sont les maux qui nous affligent ; « et il y en a d'autres, dit le même saint, que la » tempérance modère » : ce sont les maux qui nous plaisent : *Alia quæ per patientiam ferimus, alia quæ per temperantiam refrenamus* (1). O pauvre et désastreuse humanité, à combien de maux es-tu exposée ? nous sommes donnés en proie à mille

(1) *S. Aug. contra Julian. lib.* V, *cap.* V, *n.* 22, *tom.* X, *col.* 640.

cruelles infirmités : tout nous altère, tout nous incommode, tout nous tue; et vous diriez que quelque puissance ennemie ait soulevé contre nous toute la nature, tant il semble qu'elle prend plaisir à nous outrager de toutes parts. Mais encore ne sont-ce pas là nos plus grands malheurs : notre avarice, notre ambition, nos autres passions insensées et insatiables sont des maux et de très-grands maux; mais ce sont des maux qui nous plaisent, parce que ce sont des maux qui nous flattent. O Dieu! où en sommes-nous? et quelle vie est la nôtre, si nous sommes également persécutés de ce qui nous plaît et de ce qui nous afflige! « Malheureux homme que » je suis! qui me délivrera de ce corps mortel »? *Infelix ego homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus?* Ecoute, homme misérable : « Ce sera » la grâce de Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur » : *Gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum* (1). Il est vrai que tu éprouves deux sortes de maux; mais Dieu a disposé par sa providence que les uns servissent de remède aux autres : je veux dire que les maux qui fâchent, servent pour modérer ceux qui plaisent; ce qui est forcé, pour dompter ce qui est trop libre; ce qui survient du dehors, pour abattre ce qui se soulève et se révolte au dedans; enfin les douleurs cuisantes, pour corriger les excès de tant de passions immodérées; et les afflictions de la vie, pour nous dégoûter des vaines douceurs, et étourdir le sentiment trop vif des plaisirs.

Il est vrai, la nature souffre dans un traitement qui lui est si rude; mais ne nous plaignons pas de

(1) *Rom.* VII. 24, 25.

cette conduite : cette peine, c'est un remède; cette rigueur qu'on nous tient, c'est un régime. C'est ainsi qu'il faut vous traiter, ô enfans de Dieu, jusqu'à ce que votre santé soit parfaite, et que cette loi de péché qui règne en vos corps mortels soit entièrement abolie. Il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous en aurez à corriger : il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous serez au milieu des biens dans lesquels il est dangereux de se plaire trop. Ces contrariétés qui vous arrivent vous sont envoyées pour être des bornes à votre liberté qui s'égare, et un frein à vos passions qui s'emportent. C'est pourquoi Dieu, qui sait qu'il vous est utile que vos désirs soient contrariés, a tellement disposé et la nature et le monde, qu'il en sort de toutes parts des obstacles invincibles à nos desseins. C'est pour cela que la nature a tant d'infirmités, les affaires tant d'épines, les hommes tant d'injustices, leurs humeurs tant d'importunes inégalités, le monde tant d'embarras, sa faveur tant de vanité, ses rebuts tant d'amertumes, ses engagemens les plus doux tant de captivités déplorables. Nous sommes attaqués à droite et à gauche par mille différentes oppositions, afin que notre volonté, qui n'est que trop libre, apprenne enfin à se réduire, et que l'homme ainsi exercé, pressé et fatigué de toutes parts, se retourne enfin du côté du Seigneur son Dieu, et lui crie du fond de son cœur : O Seigneur! vous êtes le Maître et le Souverain; et après tout il est juste que votre créature vous serve et vous obéisse.

Que si nous nous soumettons à la sainte volonté de Dieu, nous y trouverons la paix de nos ames, et

rien ne sera capable de nous émouvoir. Voyez la très-sainte Vierge : Siméon lui prédit des maux infinis, et lui annonce des douleurs immenses : « Votre ame, lui dit-il, ô mère ! sera percée d'un glaive, et » ce Fils, toute votre joie et tout votre amour, sera » posé comme un signe auquel on contredira » : *In signum cui contradicetur* (1) : c'est-à-dire, si nous l'entendons, qu'il se fera contre lui des complots et des conjurations, et que toute la puissance, toute la fureur, toute la malice du monde sembleront se réunir pour concourir à sa perte.

Telle est la prédiction de ce saint vieillard, d'autant plus dure et insupportable, que Siméon ne marquant rien en particulier à cette mère affligée, lui laisse à imaginer et à craindre tout ce qu'il y a de plus rude et de plus extrême. En effet je ne conçois rien de plus effroyable que cette cruelle suspension d'une ame menacée de quelque grand mal, sans qu'elle sache seulement de quel côté elle doit se mettre en garde. Alors cette ame étonnée et éperdue, ne sachant où se tourner, va chercher et parcourir tous les maux pour en faire son supplice, et ne donne aucune borne ni à ses craintes, ni à ses peines. Dans cette cruelle incertitude, avouez que c'est une espèce de consolation de savoir de quel coup il faudra mourir ; et que saint Augustin a raison de dire, qu' « il vaut mieux sans comparaison endurer une » seule mort, que de les appréhender toutes » : *Satius est unam perpeti moriendo, quàm omnes timere vivendo* (2). Toutefois Marie ne réplique pas au vé-

(1) *Luc.* II. 35, 34. — (2) *De Civ. Dei, lib.* I, *cap.* XI, *tom.* VII, *col.* 12.

nérable vieillard qui lui prédit tant d'afflictions et de traverses : elle écoute en silence et sans émotion ses terribles prophéties; elle ne lui demande curieusement, ni le temps, ni la qualité, ni la fin et l'événement de ces funestes aventures dont il la menace : elle sait que tout est régi par des raisons éternelles auxquelles elle se soumet; et c'est pourquoi ni le présent ne la trouble, ni l'avenir ne l'inquiète. Ainsi si nous abandonnons toute notre vie à cette sagesse suprême qui régit si bien toutes choses, nous serons toujours fermes et inébranlables : il n'y aura point pour nous de nécessités fâcheuses, ni de contrariétés embarrassantes : nous ressemblerons au bon Siméon; ni la vie n'aura rien qui nous attache; ni la mort, toute odieuse qu'elle est, n'aura rien qui nous épouvante : nous attendrons avec lui humblement et tranquillement la réponse du Saint-Esprit et l'ordre de la Providence éternelle pour décider du jour de notre départ; et quand nous aurons accompli ce que Dieu veut que nous fassions sur la terre, nous serons prêts à dire à toute heure, à l'imitation de ce saint vieillard : « Seigneur, laissez main» tenant mourir en paix votre serviteur » : *Nunc dimittis, Domine, servum tuum in pace.*

Mais, mes Frères, imitons en tout ce saint homme; ne sortons point de ce monde avant que Jésus nous ait paru, et que nous puissions dire avec lui : « Mes » yeux ont vu le Sauveur » : *Quia viderunt oculi mei Salutare tuum.* Je sais qu'il est venu, ce divin Sauveur, sur la terre, « celui que Dieu avoit des» tiné pour être exposé en vue à tous les peuples » de l'univers » : *Quod parasti ante faciem omnium*

populorum. On l'a vue, cette « lumière éclatante qui » devoit éclairer toutes les nations, et combler de » gloire son peuple d'Israël » : *Lumen ad revelationem gentium, et gloriam plebis tuæ Israel* (2). Enfin ce Sauveur tant de fois promis a rempli l'attente de tout l'univers; il a accompli les prophéties, il a renversé les idoles, il a délivré les captifs, il a réconcilié les pécheurs, il a converti les peuples. Mais, mes Frères, ce n'est pas assez; ce Sauveur n'est pas encore venu pour nous, puisqu'il ne règne pas encore sur tous nos désirs : il n'est pas notre conducteur ni notre lumière, puisque nous ne marchons pas dans les voies qu'il nous a montrées. Non, « nous n'avons » jamais vu sa face, ni nous n'avons jamais écouté » sa voix, ni nous n'avons pas sa parole demeurante » en nous », puisque nous n'obéissons pas à ses préceptes : *Neque vocem ejus unquam audistis, neque speciem ejus vidistis, et verbum ejus non habetis in vobis manens* (2). Car écoutez ce que dit son disciple bien-aimé : « Celui qui dit qu'il le connoît et ne » garde pas ses commandemens, c'est un menteur, » et la vérité n'est point en lui » : *Qui dicit se nosse eum, et mandata ejus non custodit, mendax est, et in hoc veritas non est* (3). Après cela, chrétiens, qui de nous se peut vanter de le connoître? qu'avons-nous donné à son Evangile? quels vices avons-nous corrigés? quelles passions avons-nous domptées? quel usage avons-nous fait des biens et des maux de la vie? Quand Dieu a diminué nos richesses, avons-nous songé en même temps à modérer notre luxe? quand la fortune nous a trompés, avons-nous tourné

(1) *Luc.* II. 29, 30, 31, 32. — (2) *Joan.* V. 37, 38. — (3) *I. Joan.* II. 4.

notre cœur aux biens qui ne sont point de son ressort ni de son empire ? Au contraire n'avons-nous pas *été* de ceux dont il est écrit : *Dissipati sunt nec compuncti* (1) ? « Nous avons été affligés, sans être » touchés de componction » ; serviteurs opiniâtres et incorrigibles, qui nous sommes mutinés, même sous la verge ; repris et non corrigés, abattus et non humiliés, châtiés sévèrement et non convertis. Après cela, si nous osons dire que nous avons connu Jésus-Christ, que nous avons vu le Sauveur que Dieu nous avoit promis, le Saint-Esprit nous appellera des menteurs, et nous dira, par la bouche de saint Jean, que la vérité n'est pas en nous.

Craignons donc, chrétiens, craignons de mourir; car nous n'avons pas vu Jésus-Christ, nous n'avons pas encore tenu le Sauveur entre nos bras, nous n'avons encore embrassé ni sa personne, ni ses préceptes, ni ses vérités, ni les saints enseignemens de son Evangile. Malheur à ceux qui mourront avant que Jésus-Christ ait régné sur eux ! O que la mort leur sera fâcheuse ! ô que ses approches leur seront terribles ! ô que ses suites leur seront funestes et insupportables ! En ce jour, toute leur gloire sera dissipée ; en ce jour, tous leurs grands projets seront ruinés ; « en ce jour, périront, dit le Psalmiste, » toutes leurs hautes pensées » : *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum* (2) ; en ce jour, commenceront leurs supplices ; en ce jour, s'allumeront pour eux des feux éternels ; en ce jour, la fureur et le désespoir s'empareront de leur ame, et ce ver qui ne meurt point enfoncera dans leur cœur ses

(1) *Ps.* XXXIV. 19. — (2) *Ps.* CXLV. 3.

dents dévorantes, venimeuses, sans jamais lâcher prise.

Ah! mes Frères, allons au temple avec Siméon, prenons Jésus entre nos bras, donnons-lui un baiser religieux, embrassons-le de tout notre cœur. Un homme de bien ne sera pas étonné dans les approches de la mort : son ame ne tient presque plus à rien; elle est déjà comme détachée de ce corps mortel : autant qu'il a dompté de passions, autant a-t-il rompu de liens : l'usage de la pénitence et de la sainte mortification l'a déjà comme désaccoutumé de son corps et de ses sens; et quand il verra arriver la mort, il lui tendra de bon cœur les bras, il lui montrera lui-même l'endroit où il faut qu'elle frappe son dernier coup. O mort! lui dira-t-il, je ne te nommerai ni cruelle ni inexorable : tu ne m'ôteras aucun des biens que j'aime, tu me délivreras de ce corps mortel. O mort! je t'en remercie : il y a déjà tant d'années que je travaille moi-même à m'en détacher et à secouer ce fardeau. Tu ne troubles donc pas mes desseins, mais tu les accomplis : tu n'interromps pas mon ouvrage, mais plutôt tu y vas mettre la dernière main. Achève donc, ô mort favorable! et rends-moi bientôt à mon maître : *Nunc dimittis*. Que ne devons-nous pas faire pour mourir en cette paix? O que nous puissions mourir de la mort des justes, pour y trouver le repos que tous les plaisirs de la vie ne peuvent pas nous donner; et afin que fermant les yeux à tout ce qui se passe, nous commencions à les ouvrir à ce qui demeure, et que nous le possédions éternellement avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

AUTRE

AUTRE CONCLUSION

DU MÊME SERMON (*).

Hélas! quel objet funeste, mais quel exemple admirable se présente ici à mon esprit! Me sera-t-il permis en ce lieu de toucher à des plaies encore toutes récentes, et de renouveler les justes douleurs des premières personnes du monde? Grande et auguste reine, que le ciel vient d'enlever à la terre, et qui causez à tout l'univers un deuil si grand et si véritable, ce sont ces fortes pensées, c'est cette attache immuable à la souveraine volonté de Dieu, qui nous a fait voir ce miracle, et d'égalité dans votre vie, et de constance inimitable dans votre mort. Quels troubles, quels mouvemens, quels accidens imprévus ont jamais été capables de l'ébranler, ni d'étonner sa grande ame? Ne craignons pas de jeter un moment la vue sur nos dissensions passées, puisque la fermeté inébranlable de cette princesse a tellement soutenu l'effort de cette tempête, que nous pouvons maintenant nous en souvenir sans

(*) Ce morceau forme dans le manuscrit un hors d'œuvre ajouté après coup, pour appliquer le sermon à la circonstance de la mort de la Reine mère. Dans ce plan l'auteur devoit retrancher de son discours, depuis ces mots de la page 381, *Mais, mes Frères, imitons en tout ce saint homme*, jusqu'à la fin, pour y substituer cette péroraison. (*Edit. de Déforis.*)

crainte. Quand il plut à Dieu de changer en tant de maux les longues prospérités de sa sage et glorieuse régence, fut-elle abattue par ce changement? Au contraire, ne la vit-on pas toujours ferme, toujours invincible, fléchissant quelquefois par prudence, mais incapable de rien relâcher des grands intérêts de l'Etat, et attachée immuablement à conserver le sacré dépôt de l'autorité royale, unique appui du repos public, qu'elle a remise enfin toute entière entre les mains victorieuses d'un fils qui sait la maintenir avec tant de force? C'est sa foi, c'est sa piété, c'est son abandon aux ordres de Dieu, qui animoit son courage; et c'est cette même foi et ce même abandon à la Providence, qui la soutenant toujours malgré ses douleurs cruelles jusque entre les bras de la mort, lui a si bien conservé parmi les sanglots de tout le monde, et parmi les cris déplorables de ses chers et illustres enfans, cette force, cette constance, cette égalité qui n'a pas moins étonné qu'attendri tous les spectateurs.

O vie illustre? ô vie glorieuse et éternellement mémorable! mais ô vie trop courte, trop tôt précipitée! Quoi donc, nous ne verrons plus que dans une reine ce noble amas de vertus que nous admirions en deux! quoi! cette bonté, quoi! cette clémence; quoi! tant de douceur parmi tant de majesté! quoi! ce cœur si grand et vraiment royal, ces charités infinies, ces tendres compassions pour les misères publiques et particulières; enfin toutes les autres rares et incomparables qualités de la grande Anne d'Autriche ne seront plus qu'un exemple et un ornement de l'histoire! Qui nous a sitôt enlevé cette reine que

nous ne voyions point vieillir, et que les années ne changeoient pas? comment cette merveilleuse constitution est-elle devenue si soudainement la proie de la mort? d'où est sorti ce venin? en quelle partie de ce corps si bien composé, étoit caché le foyer de cette humeur malfaisante, dont l'opiniâtre malignité a triomphé des soins, et de l'art, et des vœux de tout le monde? O que nous ne sommes rien! ô que la force et l'embonpoint ne sont que des noms trompeurs? Car que sert d'avoir sur le visage tant de santé et tant de vie, si cependant la corruption nous gagne au dedans, si elle attend, pour ainsi dire, à se déclarer, qu'elle se soit emparée du principe de la vie; si s'étant rendue invincible, elle sort enfin tout-à-coup avec furie de ses embûches secrètes et impénétrables pour achever de nous accabler? C'est ainsi que nous avons perdu cette grande reine qui devoit illustrer ce siècle entier; et maintenant étant arrivée au séjour de l'éternité, elle n'est plus suivie que de ses œuvres; et de toute cette grandeur, il ne lui en reste qu'un plus grand compte.

Et nunc reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram (1) : « Ouvrez les yeux, arbitres du monde; » entendez, juges de la terre ». Celui qui est le maître de votre vie, l'est-il moins de votre grandeur? celui qui dispose de votre personne, dispose-t-il moins de votre fortune? Et si ces têtes illustres sont si fort sujettes, nous, foibles particuliers, que pensons-nous faire, et combien devons-nous être sous la main de Dieu et dépendans de ses ordres? Car sur quoi se peut assurer notre prudence tremblante?

(1) *Ps.* II. 10.

que tenons-nous de certain? quel fondement a notre vie? quel appui a notre fortune? et quand tout l'état présent seroit tranquille, qui nous garantira l'avenir? seront-ce les devins et les astrologues? Que je me ris de la vanité de ces faiseurs de pronostics, qui menacent qui il leur plaît, et nous font à leur gré des années fatales! esprits turbulens et inquiets, amoureux des changemens et des nouveautés, qui ne trouvant rien à remuer dans la terre, semblent vouloir nouer avec les astres des intelligences secrètes pour troubler et agiter le monde. Moquons-nous de ces vanités. Je veux qu'un homme de bien pense toujours favorablement de la fortune publique : et du moins n'avons-nous pas à craindre les astres. Non, non, le bonheur et le malheur de la vie humaine n'est pas envoyé à l'aveugle par des influences naturelles, mais dispensé avec choix par les ordres d'une sagesse et d'une justice cachée, qui punit comme il lui plaît les péchés des hommes. Ne craignons donc pas les astres; mais, mes Frères, craignons nos péchés. Croyons que le grand pape saint Grégoire parloit à nous quand il a dit ces belles paroles : *Peccata nostra barbaricis viribus sociamus, et culpa nostra hostium gladios exacuit, quæ reipublicæ vires gravat* (1) : Ne voyez-vous pas, dit-il, que l'Etat gémit sous le poids de nos péchés, et que joignant nos crimes aux forces des ennemis, c'est nous seuls peut-être qui allons faire pencher la balance? Quand deux grands peuples se font la guerre, Dieu veut assurément se venger de l'un, et souvent de tous les deux; mais de

(1) *Lib.* v, *Ep.* xx, *ad Mauric. tom.* ii, *col.* 747.

savoir par où il veut commencer, c'est ce qui passe de bien loin la portée des hommes. Nous savons qu'il a souvent commencé par les étrangers ; et aussi il est écrit que souvent, « le jugement commence par » sa maison » : *Tempus est ut judicium incipiat à domo Dei* (1). Celui qui réussit le premier n'est pas plus en sûreté que l'autre, parce que son tour viendra au temps ordonné. Dieu châtie les uns par les autres, et il châtie ordinairement ceux par lesquels il châtie les autres. Nabuchodonosor est son serviteur pour exercer ses vengeances ; le même est son ennemi pour recevoir les coups de sa justice. Prenons donc garde, mes Frères, de ne mettre pas Dieu contre nous ; et infidèles à notre patrie et à notre prince, ne nous joignons pas à nos ennemis, et ne les fortifions pas par nos crimes. Faisons la volonté de Dieu, et après il fera la nôtre : il nous protégera dans le temps, et nous couronnera dans l'éternité, où nous conduise, etc.

(1) *I. Petr.* IV. 17.

III.[E] SERMON

POUR LE JOUR

DE LA PURIFICATION DE LA S.[TE] VIERGE.

Explication des trois cérémonies de la Purification. Modestie incomparable de Marie. Sentimens de Jésus dans son oblation. Dispositions pour une sainte communion, ses fruits et ses effets désirables.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundùm legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino, sicut scriptum est in lege Domini;.... et ut darent hostiam secundùm quod dictum est in lege Domini, par turturum aut duos pullos columbarum.

Le temps de sa purification étant accompli selon la loi de Moïse, ils le portèrent à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur, selon qu'il est écrit dans la loi du Seigneur.... Et pour donner ce qui devoit être offert en sacrifice selon la loi du Seigneur, deux tourterelles ou deux petits de colombes. Luc. II. 22, 24.

Ce que nous appelons la purification de la sainte Vierge enferme sous un nom commun trois cérémonies différentes de la loi ancienne, que *le Fils* de Dieu a voulu subir aujourd'hui, ou en sa personne, ou en celle de sa sainte Mère, non sans quelque profond conseil de la Providence divine. Elles sont toutes trois très-manifestement distinguées dans

notre Evangile, comme vous l'aurez pu observer dans le texte que j'ai rapporté exprès tout entier. Or afin de vous dire en quoi consistoient ces cérémonies, il faut remarquer que selon la loi toutes les femmes accouchées étoient réputées immondes: d'où vient que Dieu leur ordonnoit deux choses. Premièrement il les obligeoit de se tenir quelque temps retirées et du sanctuaire et même de la conversation des hommes : puis, ce temps étant expiré, elles se venoient présenter à la porte du tabernacle, afin d'être purgées par un certain genre de sacrifice ordonné spécialement pour cela. Cette retraite et ce sacrifice sont les deux premières cérémonies, ou plutôt ce sont deux parties de la même cérémonie, lesquelles l'une et l'autre ne regardoient principalement que la mère, et se faisoient pour tous les enfans nouvellement nés, de quelque sexe et condition qu'ils pussent être, ainsi qu'il est écrit dans le douzième chapitre du Lévitique. Quant à la troisième cérémonie, elle ne s'observoit que pour les mâles, et parmi les mâles n'étoit que pour les aînés, que les parens étoient obligés de venir présenter à Dieu devant ses autels, et ensuite les rachetoient par quelque somme d'argent, témoignant par-là que tous leurs aînés étoient singulièrement du domaine de Dieu, et qu'ils ne les retenoient que par une espèce d'engagement : c'est ce que Dieu commande à son peuple en l'Exode, chapitre douzième. Dans ces trois cérémonies consiste à mon avis tout le mystère de cette fête; ce qui m'a fait résoudre de vous les expliquer familièrement dans le même ordre que je les ai rapportées. J'espère que

le récit d'une histoire si mémorable, telle qu'est celle qui nous est aujourd'hui représentée dans notre Evangile, jointe à quelques brièves réflexions que je tâcherai d'y ajouter avec l'assistance divine, fournira un pieux entretien à vos dévotions : et je pense en vérité, mes très-chères Sœurs, qu'il seroit difficile de proposer à votre foi un plus beau spectacle.

Et pour commencer, j'avance deux choses très-assurées : la première que la loi de la purification présupposoit que la femme eût conçu à la façon ordinaire, parce qu'elle est couchée en ces termes : *Mulier si suscepto semine pepererit masculum* (1) : où il est [clair] que le législateur a voulu toucher la source de la corruption qui se trouve dans les enfantemens ordinaires ; autrement ce mot, *suscepto domine*, seroit inutile et ne rendroit aucun sens. La loi donc de la purification parloit de celles qui enfantent selon les ordres communs de la nature. Je dis en second lieu que la raison de la loi étant telle que nous la venons de dire, après les saints Pères, elle ne regardoit en aucune façon la très-heureuse Marie, ne s'étant rien passé en elle dont son intégrité pût rougir. Vous le savez, mes très-chères Sœurs, que son Fils bien-aimé étant descendu dans ses entrailles très-chastes tout ainsi qu'une douce rosée, il en étoit sorti comme une fleur de sa tige, sans laisser de façon ni d'autre aucun vestige de son passage. D'où je conclus que si elle étoit obligée à la loi de la purification, c'étoit seulement à cause de la coutume, et de l'ordre qui ne doit point être changé pour une rencontre particulière. Et en

(1) *Levit.* XII. 2.

effet le cas étoit si fort extraordinaire, qu'il sembloit n'être pas suffisant pour apporter une exception à une loi générale.

Or ce n'est pas mon dessein d'examiner ici cette question, mais seulement de vous faire admirer la vertu de la sainte Vierge, en ce que sachant très-bien l'opinion que l'on auroit d'elle, et qu'il n'y auroit personne qui s'imaginât qu'elle eût ni conçu ni enfanté autrement que les autres mères, elle ne s'est point avisée de découvrir à personne le secret mystère de sa grossesse. Au contraire elle a bien le courage de confirmer un sentiment si préjudiciable à sa virginité, subissant sans se déclarer une loi, qui, comme nous l'avons dit, en présupposoit la perte. Et je prétends que ce silence est une marque certaine d'une retenue extraordinaire et d'une modestie incomparable. Qu'ainsi ne soit, vous savez que celles de son sexe qui sont soigneuses de garder leur virginité, mettent leur point d'honneur à faire connoître qu'elle est entière et sans tache; et quelquefois c'est la seule chose en laquelle elles avoueront franchement qu'elles recherchent la réputation. Cela étant ainsi, je vous prie de considérer que vous ne persuaderez jamais à un gentilhomme, qui se pique d'honneur, de faire quelque action dont on puisse soupçonner en lui de la lâcheté. Or il est certain qu'une vierge est touchée beaucoup plus au vif, lorsque quelque rencontre l'oblige à donner sujet de croire qu'elle ait perdu sa virginité, pour laquelle elle a un sentiment délicat au dernier point. Ce qui me fait admirer la vertu de la sainte Vierge, qui ne craint pas d'observer une cérémonie qui sem-

bloit si injurieuse à sa très-pure virginité; qui ayant moins besoin d'être purifiée que les rayons du soleil, obéit comme les autres à la loi de la purification, et offre avec tant de simplicité le sacrifice pour le péché, c'est-à-dire pour les immondices légales qu'elle n'avoit nullement contractées; et qui par cette obéissance confirme la créance commune qu'elle avoit conçu comme les autres femmes, bien loin de désabuser le monde dans une rencontre qui sembloit si pressante, et de faire connoître aux hommes ce qui s'étoit accompli en elle par l'opération de l'Esprit de Dieu.

Certes il faut l'avouer, mes très-chères Sœurs, cela est du tout admirable; surtout la très-heureuse Vierge ayant de son côté, si elle eût voulu se découvrir, premièrement la vérité qui est si forte, et après, l'innocence de ses mœurs qui n'appréhendoit aucune recherche; puis sa grande sincérité à laquelle les gens de bien eussent eu peine de refuser leur créance, et enfin un témoignage irréprochable en la personne de son mari, qui avec sa bonté et naïveté ordinaire eût dit qu'il étoit vrai que sa femme étoit très-chaste, et qu'il en avoit été averti de la part de Dieu. Et cependant nous ne lisons pas qu'elle en ait jamais parlé: au contraire nous voyons son grand silence expressément remarqué dans les saintes Lettres. Une seule fois seulement sa joie éclata, lorsque sollicitée par la prophétie de la bonne Elisabeth sa cousine, qui la proclamoit bienheureuse, elle lui déchargea son cœur, et se sentant obligée de rendre hautement ses actions de grâces à la divine bonté, elle chante dans l'épanchement de

son ame; que « le Tout-puissant a fait en elle des » choses très-grandes (1) ». Partout ailleurs elle *écoute*, elle remarque, elle médite, elle repasse en son cœur; mais elle ne parle jamais.

Ce qui me surprend davantage, c'est qu'elle seule garde le silence, pendant que tous les autres s'occupent à parler de son Fils. Que ne dit pas aujourd'hui le bon Siméon, et à qui ne donneroit-il pas envie d'exprimer toutes ses pensées touchant cet aimable enfant, qui fait aujourd'hui toute sa joie, toute son espérance, tout son entretien? Marie se contente d'admirer à part soi les choses extraordinaires qui se disoient de son Fils, ainsi que l'évangéliste le remarque fort expressément. Non pas qu'elle en fût surprise, comme si elle eût ignoré quel il devoit être, elle à qui l'ange avoit dit si nettement qu'il seroit appelé le Fils du Très-haut, et qu'il siégeroit à jamais sur le trône de David son père. Et certes, vous jugez bien qu'il n'est pas croyable qu'elle ait oublié les paroles de l'ange; elle dont il est écrit *qu'elle retenoit si soigneusement celles des bergers.* Et quand il n'y auroit eu que la manière admirable par laquelle elle l'avoit conçu, car du moins ne lui peut-on pas dénier cette connoissance, le moyen de s'en taire à moins que d'avoir la vertu et la retenue de Marie?

Mais certes il falloit qu'elle se fît voir par ses actions si soumises, la mère de celui qui après sa glorieuse transfiguration dit à ses disciples: « Gardez- » vous bien de parler de ce que vous venez de voir, » jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressus-

(1) *Luc.* I. 49.

» cité (1) ». Et il y a dans son Evangile beaucoup d'autres paroles qui sont dites en ce même sens, par lesquelles nous connoissons que le Fils de Dieu, qui a daigné témoigner quelque sorte d'impatience pour l'ignominie de sa croix ; « J'ai, dit-il (2), à être » baptisé d'un baptême, et comment suis-je pressé » en moi-même jusqu'à ce qu'il soit accompli » ! lui donc, qui a témoigné quelque sorte d'impatience pour l'ignominie de sa croix, n'a jamais fait [paroître] le moindre désir de la manifestation de son nom, attendant le temps préfix marqué précisément par la Providence divine. C'étoit lui, *c'étoit lui*, chères Sœurs, qui donnoit ce sentiment à sa sainte Mère, afin de faire voir qu'elle étoit animée de son même Esprit. Ainsi elle jouit seule avec Dieu d'une si grande joie, sans la partager qu'avec ceux à qui il plaît au Saint-Esprit de la révéler. Elle attend que Dieu découvre cette merveille lorsqu'il sera expédient pour la gloire de son saint nom. Elle est vierge, Dieu le sait, Jésus son cher Fils le sait, ce lui est assez. O silence! ô retenue! ô ame *parfaitement satisfaite* de Dieu seul et du témoignage de sa conscience! Une mère si éclairée, se contenter d'être au nombre des écoutans au sujet de son Fils unique, ne parler pas même des choses où sa virginité qui lui est si chère semble intéressée, laisser croire au monde tout ce qu'il voudra et tout ce que Dieu permettra qu'il croie, cacher une si grande gloire et modérer ses paroles dans une joie qui devoit être si excessive! Sauveur Jésus, Dieu caché, qui ne faites paroître à nos yeux que votre foiblesse, qui avez inspiré cette

(1) *Matth.* XVII. 9. — (2) *Luc.* XII. 50.

humilité si profonde à la bienheureuse Marie votre mère, faites-nous goûter vos douceurs en simplicité; vous seul contentez nos désirs, vous seul soyez suffisant à nos ames.

La seconde cérémonie consistoit en un certain genre de sacrifice, comme je vous le rapportois au commencement de ce discours. Or Dieu avoit ordonné en *cette* rencontre différentes sortes de victimes, qui pouvoient être offertes légitimement. « On offrira, » dit-il (1), un agneau d'un an avec une tourterelle » ou un pigeonneau. Que si vous ne pouvez offrir » un agneau, ajoute le Seigneur, si vous n'en avez » pas le moyen, vous offrirez deux pigeonneaux ou » une paire de tourterelles ». Par où vous voyez que l'on pouvoit *suppléer* au défaut de l'agneau par les pigeonneaux ou la tourterelle; et cela se faisoit ordinairement par les pauvres, pour lesquels la loi semble avoir donné ce choix des victimes : les pigeonneaux et les tourterelles, c'étoit le sacrifice des pauvres. Maintenant souffrez que je vous demande quelle victime vous pensez que l'on ait offerte pour le Roi du ciel. Ecoutez, je vous prie, l'évangéliste saint Luc : ils offrirent, pour lui, dit-il, une paire de tourterelles, ou deux pigeonneaux. Une paire de tourterelles, ou deux pigeonneaux : mais lequel des deux, saint évangéliste ? Pourquoi cette alternative ? Est-ce ainsi que vous racontez une chose faite ? Pénétrons, s'il vous plaît, son dessein : tout ceci n'est pas sans mystère. Certes l'intention de l'évangéliste n'est pas de nous rapporter précisément laquelle victime en particulier a été offerte, puisqu'il nous donne cette alter-

(1) *Levit.* XII. 6, 8.

native; deux pigeonneaux, ou une paire de tourterelles. Ce n'est pas aussi son dessein de faire une énumération de toutes les choses qui pouvoient être offertes en cette cérémonie selon les termes de la loi de Dieu, puisqu'il ne parle point de l'agneau. Quelle peut donc être sa pensée? Est-ce point qu'il nous veut faire entendre que c'eût été hors de propos qu'on eût offert un agneau en ce même temps, où l'on apportoit dans le temple le vrai agneau de Dieu qui venoit effacer les péchés du monde? Ou bien n'est-ce pas plutôt que l'évangéliste nous fait entendre, qu'il n'est pas nécessaire que nous sachions quelle a été précisément la victime offerte pour notre Sauveur, pourvu que nous connoissions que le sacrifice, quel qu'il ait été, étoit le sacrifice des pauvres : *Par turturum, aut duos pullos columbarum* (1).

Chères Sœurs, qui poussées de l'Esprit de Dieu avez généreusement renoncé à tous les biens et même à toutes les espérances du monde, réjouissez-vous en notre Seigneur. Jamais y eut-il homme plus pauvre que le Sauveur? Son père gagnoit sa vie par le travail de ses mains et par l'exercice d'un art mécanique: lui-même il n'avoit rien en ce monde, pas même une pauvre retraite, ni de quoi appuyer sa tête. Certes, les historiens remarquent que souvent, à la nativité des grands personnages, il s'est vu des choses qui ont servi de présages de ce qu'ils devoient être pendant la vie. Ne nous rapporte-t-on pas qu'on a vu fondre des aigles ou sur la chambre ou sur le berceau de ceux qui devoient être un jour empereurs? Et on raconte de saint Ambroise et de

(1) *Luc.* II. 24.

quelques autres, qu'un essaim d'abeilles s'étoit reposé innocemment sur leurs lèvres, pour signifier la douceur de leur éloquence. O épouses de Jésus-Christ! dans ces dernières fêtes que nous avons célébrées, que nous avons vu de présages de l'extrême pauvreté dans laquelle Jésus devoit vivre! Quel est l'enfant si misérable dont les parens n'aient pas du moins quelque chétive demeure, où ils puissent le mettre à couvert des injures de l'air au moment qu'il vient au monde? Jésus, rebuté de tout le monde, est plutôt, ce semble, exposé, que né dans une étable. Ainsi il naquit, ainsi il vécut, ainsi il mourut. Il a choisi le genre de mort où on est le plus dépouillé, et nu qu'il étoit à la croix il voyoit ces avares et impitoyables soldats, qui partageoient ses vêtemens et jouoient à trois dés jusqu'à sa tunique mystérieuse. Ne fut-il pas enterré dans un sépulcre emprunté? et les draps dans lesquels son saint corps fut enseveli, les parfums desquels il fut embaumé, furent les dernières aumônes de ses amis. De sorte que, pour ne se point démentir dans cette action, qui étoit comme vous le verrez tout-à-l'heure une représentation de sa mort, il veut que l'on offre pour lui le sacrifice des pauvres, une paire de pigeonneaux ou deux tourterelles. O Roi de gloire, « qui étant si riche » par la condition de votre nature, vous êtes fait » pauvre pour l'amour de nous, afin de nous enri» chir par votre abondance (1) »; inspirez dans nos cœurs un généreux mépris de toutes ces choses que les mortels aveugles appellent des biens, et faites-nous trouver dans le ciel cet unique et inépuisable

(1) *II. Cor.* VIII. 9.

trésor, que vous nous avez acquis au prix de votre sang par votre ineffable miséricorde.

Nous lisons deux raisons dans l'Exode, pour lesquelles Dieu ordonnoit que les premiers-nés lui fussent offerts. De ces deux raisons je prendrai seulement celle qui sera la plus convenable au mystère que nous traitons, à laquelle je vous prie de vous rendre un peu attentifs. Dieu pour faire voir qu'il étoit le maître de toutes choses, avoit accoutumé d'en exiger les prémices comme une espèce de tribut et de redevance. Ainsi voyons-nous que les prémices des fruits lui sont offertes, en témoignage que nous ne les avons que de sa seule munificence. *Pour cela* il demandoit tout ce qui naissoit le premier, tant parmi les hommes que parmi les animaux, se déclarant maître de tout. D'où vient qu'après ces mots par lesquels il ordonne, en l'Exode, que tous les premiers-nés lui soient consacrés : *Sanctifica mihi omne primogenitum,... tam de hominibus quàm de jumentis* (1) : il ajoute incontinent la raison ; car tout est à moi. « Sanctifiez-moi, dit-il, tous les premiers-» nés tant parmi les hommes que parmi les animaux ; » car tout est à moi » : *Mea sunt enim omnia*. Et il exigeoit ce tribut particulièrement à l'égard des hommes, pour se faire reconnoître le chef de toutes les familles d'Israël, et afin qu'en la personne des aînés, qui représentent la tige de la maison, tous les autres enfans fussent dévoués à son service. *De sorte* que par cette offrande les aînés étoient séparés des choses communes et profanes, et passoient au rang des saintes et des consacrées. C'est pourquoi la loi

(1) *Exod.* XIII. 2.

est

est prononcée en ces termes : *Separabis omne quod aperit vulvam Domino* (1) : « Vous séparerez tous » les premiers-nés au Seigneur ».

Et c'est en ce lieu où je puis me servir des paroles du grave Tertullien, et appeler avec lui le sauveur Jésus l'Illuminateur des antiquités (2), qui n'ont été établies que pour signifier ses mystères. Car quel autre est plus sanctifié au Seigneur que le Fils de Dieu, dont la mère a été remplie de la vertu du Très-haut? d'où l'ange concluoit que « ce qui naî» troit d'elle seroit saint (3) ». Et voici qu'étant « le » premier-né de toutes les créatures », ainsi que l'appelle saint Paul (4), et étant de plus les prémices du genre humain, on le vient aujourd'hui offrir à Dieu devant ses autels, pour protester qu'en lui seul nous sommes tous sanctifiés et renouvelés, et que par lui seul nous appartenons au Père éternel, et avons accès à l'autel de sa miséricorde. Ce qui lui fait dire à lui-même : *Ego pro eis sanctifico meipsum* (5) : « Mon Père, je me consacre pour eux »; afin d'accomplir cette prophétie qui avoit promis à nos pères, qu' « en lui toutes les nations seroient » bénites (6) », c'est-à-dire sanctifiées et consacrées à la Majesté divine. Telles sont les prérogatives de son droit d'aînesse, telles sont les obligations que nous avons à ce pieux aîné, c'est-à-dire au sauveur Jésus, qui s'est immolé pour l'amour de nous.

Et à ce propos je vous prie de considérer les paroles que l'apôtre fait dire à notre Seigneur dans son Epître aux Hébreux, chapitre dixième : elles sont

(1) *Exod.* XIII. 12. — (2) *Adv. Marcion. lib.* IV, *n.* 40. — (3) *Luc.* I. 35. — (4) *Colos.* I. 15. — (5) *Joan.* XVII. 19. — (6) *Genes.* XXII. 18.

tirées du psaume trente-neuvième, dont voici les propres termes cités par l'apôtre : *Holocautomata pro peccato non tibi placuerunt; tunc dixi, Ecce venio* (1). « Les holocaustes et les sacrifices pour le » péché ne vous ont pas plu, ô mon Père! alors je » me suis offert, j'ai dit : J'irai moi-même, afin » d'exécuter votre volonté »; c'est-à-dire, comme l'entend l'apôtre, l'ouvrage de notre salut. Ne vous semble-t-il pas, chères Sœurs, que ces paroles ne sont faites que pour cette cérémonie? Saint Paul les fait dire à notre Seigneur en entrant au monde : *Ingrediens mundum dixit* (2). Or le Fils de Dieu n'avoit que six semaines, lorsqu'on le vint offrir à Dieu dans son temple, de sorte qu'il ne faisoit à proprement parler que d'entrer au monde. Et selon cette doctrine, je me représente aujourd'hui le sauveur Jésus, à même temps qu'on l'offre au Père éternel, prendre déjà la place de toutes les victimes anciennes, afin de nous consommer à jamais par l'unité de son sacrifice : tellement que cette cérémonie étoit comme un préparatif de sa passion. Jésus-Christ dans sa tendre enfance méditoit le dessein laborieux de notre rédemption, et déjà par avance se destinoit à la croix. Si je me suis bien fait entendre, mes très-chères Sœurs, vous avez vu un rapport merveilleux des anciennes cérémonies que le Fils de Dieu subit aujourd'hui avec les mystères de notre salut.

Mais après avoir vu les sentimens de notre Sauveur dans cette mystérieure journée, si vous aviez peut-être une sainte curiosité de savoir de quoi s'entre-

(1) *Hebr.* x. 6, 7. — (2) *Ibid.* 5.

tenoit la bienheureuse Marie, je tâcherai de vous en donner quelque éclaircissement par une considération très-solide. Toutes les cérémonies des Juifs leur étoient données en figures de ce qui se devoit accomplir en notre Seigneur; et bien qu'elles fussent différentes les unes des autres, toutefois elles ne contenoient qu'un seul Jésus-Christ. Ceux qui étoient grossiers et charnels n'en considéroient que l'extérieur, sans en pénétrer le sens. Mais les spirituels et les éclairés, à travers des ombres et des figures externes, contemploient intérieurement par une lumière céleste les mystères du sauveur Jésus. Par exemple dans la manne ils se nourrissoient de la parole éternelle du Père, faite chair pour l'amour de nous, vrai pain des anges et des hommes; et leur foi leur faisoit voir dans leurs sacrifices sanglans la mort violente du Fils de Dieu pour l'expiation de nos crimes. Que si les Juifs éclairés entendoient en un sens spirituel ce qu'ils célébroient corporellement, à plus forte raison la très-heureuse Marie ayant le Sauveur entre ses bras, et l'offrant de ses propres mains au Père éternel, faisoit cette cérémonie en esprit, c'est-à-dire joignoit son intention à ce que représentoit la figure externe, c'est-à-dire l'oblation sainte du Sauveur pour tout le genre humain, racheté miséricordieusement par sa mort, ainsi que je vous le représentois tout-à-l'heure. Ce qui me fait dire, et ce n'est point une méditation creuse et imaginaire, que de même que la sainte Vierge, au jour de l'Annonciation, donna son consentement à l'incarnation du Messie, qui étoit le sujet de l'ambassade de l'ange; de même elle ratifia, pour ainsi dire,

en ce jour le traité de sa passion, puisque ce jour en étoit une figure et comme un premier préparatif. Et ce qui confirme cette pensée, ce sont les paroles de Siméon. Car comme en cette sainte journée son esprit devoit être occupé de la passion de son Fils, pour cela il est arrivé non sans un ordre secret de la Providence, que Siméon après avoir dit en fort peu de mots tant de choses de notre Seigneur, adressant la parole à sa sainte Mère, ne l'entretient que des étranges contradictions dont son Fils sera traversé, et des douleurs amères dont son ame sera percée à cause de lui. « Celui-ci, dit-il (1), est établi » comme un signe auquel on contredira; et votre » ame, ô Mère, sera percée d'un glaive ». Où vous devez remarquer la résignation la plus parfaite à la volonté divine, dont jamais vous ayez ouï parler. Car la sainte Vierge entendant une prophétie si lugubre, et en cela plus terrible que n'énonçant rien en particulier, elle laissoit appréhender toutes choses, elle ne s'informe point quels seront donc ces accidens si étranges que ce bon vieillard lui prédit; mais s'étant une bonne fois abandonnée entre les mains de Dieu, elle se soumet de bon cœur, sans s'en enquérir, à ce qu'il lui plaira ordonner de son Fils et d'elle. Voilà comme la sainte Vierge unissant son intention à celle de son cher Fils, se dévouoit avec lui à la Majesté divine.

C'est ici, c'est ici, chrétiens (*), à propos de cette

(1) *Luc.* II. 34.

(*) Ce morceau a été fait séparément par l'auteur, pour adapter son sermon à la cérémonie dont il parle. Et il est clair que telle a

offrande parfaite, que je vous veux sommer de votre parole, et vous faire souvenir de ce que vous avez fait devant ces autels. Lorsque vous avez été aggrégés à la confrérie, n'avez-vous pas protesté solennellement que vous réformeriez votre vie. Or en vain faisons-nous de si magnifiques promesses, en vain nous mettons-nous sous la protection de Marie, en vain *la* prenons-nous pour notre exemplaire, en vain nous assemblons-nous pour écouter la parole de Dieu, si on voit toujours les mêmes déréglemens dans nos mœurs. C'est pourquoi aujourd'hui que la très-innocente Marie présente son Fils à Dieu, qu'elle se dédie elle-même à sa Majesté, servons-nous d'une occasion si favorable; et renouvelant tout ce que nous avons jamais fait de bonnes résolutions, dévouons-nous pour toujours au service de Dieu notre Père. Mais je ne m'aperçois pas que ce discours est trop long, et que je dois quelques paroles d'exhortation à ceux qui invités par la solennité de demain, désirent participer à nos redoutables mystères.

Chrétiens, si vous désirez faire une sainte communion, tel qu'étoit Siméon lorsqu'il embrassa notre Seigneur dans le temple, tels devez-vous être, approchant de la sainte table. Le saint homme avoit une telle passion pour notre Sauveur, qu'il ne pensoit jour et nuit à autre chose qu'à lui; et bien qu'il ne fût pas encore venu au monde, comme sa foi le lui montroit dans les prophéties, il attachoit toutes ses affections à ce doux objet. Ce violent amour produisoit en lui deux mouvemens très-puissans. L'un

été son intention, puisqu'il rappelle en tête de cette addition, les cinq ou six dernières lignes qui la précèdent. (*Edit. de Déforis.*)

étoit un ardent désir de voir bientôt luire au monde la consolation d'Israël; et l'autre, une ferme espérance que toutes choses seroient rétablies par son arrivée : *Expectabat redemptionem Israel* (1). Le saint vieillard soupiroit donc sans cesse après le Sauveur; et parmi la véhémence de ses désirs, l'Esprit de Dieu, qui les lui avoit inspirés, lui fit concevoir en son ame une certaine créance qu'il ne mourroit point sans le voir. Depuis ce temps-là chaque jour redoubloit ses saintes ardeurs; et peut-être n'y avoit-il plus que son amour et son espérance qui soutînt ses membres cassés, et qui animât sa décrépite vieillesse. Tels devez-vous être, si vous voulez dignement recevoir le sacrement adorable. Soyez embrasés d'un tendre et ardent amour pour le Fils de Dieu, qui vous fasse établir en lui toute l'espérance de votre cœur; que votre ame soit enflammée d'une sainte avidité de vous rassasier de cette viande céleste, que le Père éternel nous a préparée en son Fils. Car y a-t-il chose au monde plus désirable que de jouir du corps et du sang de notre Seigneur, et du prix de notre salut; que de communiquer à sa passion; que de tirer de sa sainte chair, autrefois pour nous déchirée, une nourriture solide par la méditation de sa mort; que de recevoir, par l'attouchement de cette chair vivifiante, et l'abondance du Saint-Esprit, et les semences d'immortalité; que d'être transformés en lui par un miracle d'amour? Poussés de cet aimable désir, venez en esprit dans le temple ainsi que le bon Siméon : *Et venit in Spiritu in templum* (2). Que ce ne soit ni par coutume, ni pour

(1) *Luc.* II. 25. — (2) *Ibid.* 27.

tromper le monde par quelques froides grimaces ; mais venez comme le malade au remède, comme le mort à la vie, comme un amant passionné à l'objet de ses affections; venez boire à longs traits et avec une soif ardente cette eau admirable qui jaillit à la vie éternelle. Et lorsqu'on vous présentera ce pain céleste, goûtez à part vous combien le Sauveur est doux; qu'un extrême transport d'amour vous faisant oublier de vous-même, vous attache et vous colle au Seigneur Jésus. C'est là où il faut savourer cette viande délicieuse en silence et en repos. Regardez le bon Siméon; comme l'évangéliste nous distingue ses actions, et comme il sait saintement ménager sa joie. Il le prend entre ses bras, dit saint Luc, *il bénit Dieu*, et enfin il éclate en action de grâces : *Suscepit eum in ulnas suas, et benedixit Deum, et ait* (1). Mais devant que de parler, que de regards amoureux ! que d'ardens baisers ! quelle abondance de larmes ! il faut donc, avant toutes choses, que votre ame se fonde en joie : jouissez du *baiser du Sauveur*, c'est le même que Siméon embrassa; et s'il se cache à vos yeux, il se montre à votre foi : et le même qui a dit à ses disciples; Bienheureux les yeux qui voient ce que vous voyez (2) ! a dit aussi pour notre consolation; Bienheureux ceux qui croient et qui ne voient point (3) ! Après, que votre ame s'épanouisse et se décharge, à la bonne heure, en hymnes et en cantiques; que tous vos sens disent : O Seigneur, qui est semblable à vous (4) ? et que ce sentiment pénètre jusques à la

(1) *Luc.* II. 28. — (2) *Ibid.* X. 23. — (3) *Joan.* XX. 29. — (4) *Ps.* XXXIV. 11.

moelle de vos os. Ensuite, entrez, à l'exemple de notre vieillard, dans un dégoût de la vie et de ses plaisirs, épris des charmes incompréhensibles d'une parfaite beauté : Envoyez-moi maintenant en paix, ô Seigneur! *Nunc dimittis servum tuum in pace* (1).

Que vous dirai-je de cette divine paix que le monde ne peut entendre, et qui est le propre effet de ce sacrement? Qui ne voit que la paix est le fruit de la charité, qui lie, et tempère, et adoucit les esprits? Or n'est-ce pas ici le mystère de charité? Car par le moyen de la sainte chair de Jésus nous nous unissons à la divinité qui en est inséparable, et notre société est avec Dieu et avec son Fils dans l'unité de l'Esprit (2). Ayant donc la paix avec Dieu, quel calme et quelle aimable tranquillité dans nos ames! C'est pourquoi songeons, chrétiens, en quelle société nous avons été appelés. Pensons que nos corps sont devenus et les membres de Jésus-Christ et les temples du Saint-Esprit. Ne les abandonnons point à nos passions brutales, qui comme des soldats aveugles et téméraires profanent les choses sacrées; mais conservons en pureté ces vaisseaux fragiles dans lesquels nous avons notre trésor (3). Ne parlons désormais que Jésus, ne songeons que Jésus, ne méditons que Jésus : Jésus soit notre joie, nos délices, notre nourriture, notre amour, notre conseil, notre espérance en ce monde et notre couronne en l'autre. Sauveur Jésus, en qui nous sommes bénis de toutes sortes de bénédictions spirituelles, lorsque vous verrez demain vos enfans, surtout ceux qui sont asso-

(1) *Luc.* II. 29. — (2) *I. Joan.* I. 3. — (3) *I. Thess.* IV. 4. *II. Cor.* IV. 7.

ciés à cette confrérie pour la gloire de votre nom, lors dis-je, que vous les verrez rangés devant votre table attendant la nourriture céleste à laquelle vous les invitez, daignez leur donner votre sainte bénédiction par l'intercession de la bienheureuse vierge Marie. *Amen* (*).

(*) D. *Déforis* a inséré ici mal-à-propos un Précis de sermon sur la Présentation de Jésus-Christ. Le manuscrit indique assez qu'il appartient à la Présentation de la sainte Vierge; et le texte le prouve évidemment. Nous l'avons placé ci-dessus sous ce titre. (*Edit. de Versailles.*)

I.ER SERMON

POUR LA FÊTE

DE L'ASSOMPTION DE LA S.TE VIERGE.

Les vertus de Marie, le plus bel ornement de son triomphe. L'amour divin, principe de sa mort. Nature et transport de son amour : de quelle sorte cet amour lui a donné le coup de la mort. Désirs que nous devons avoir de nous réunir à *Jésus-Christ*. Merveilles que la sainte virginité opère en Marie : effets de cette vertu dans les vierges chrétiennes. Comment l'humilité chrétienne semble-t-elle avoir dépouillé Marie de tous ses avantages, et les lui rend-elle tous éminemment. Prière à Marie, pour nous obtenir cette vertu essentielle.

Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum.

Qui est celle-ci qui s'élève du désert, pleine de délices, appuyée sur son bien-aimé. Cant. VIII. 5.

Il y a un enchaînement admirable entre les mystères du christianisme; et celui que nous célébrons, a une liaison particulière avec l'incarnation du Verbe éternel. Car si la divine Marie a reçu autrefois le sauveur Jésus, il est juste que le Sauveur reçoive à son tour l'heureuse Marie; et n'ayant pas dédaigné de descendre en elle, il doit ensuite l'élever à soi, pour la faire entrer dans sa gloire. Il ne faut donc

pas s'étonner, mes Sœurs, si la bienheureuse Marie ressuscite avec tant d'éclat, ni si elle triomphe avec tant de pompe. Jésus, à qui cette Vierge a donné la vie, la lui rend aujourd'hui par reconnoissance : et comme il appartient à un Dieu de se montrer toujours le plus magnifique; quoiqu'il n'ait reçu qu'une vie mortelle, il est digne de sa grandeur de lui en donner en échange une glorieuse. Ainsi ces deux mystères sont liés ensemble; et afin qu'il y ait un plus grand rapport, les anges interviennent dans l'un et dans l'autre, et se réjouissent aujourd'hui, avec Marie, de voir une si belle suite du mystère qu'ils ont annoncé. Joignons-nous, mes très-chères Sœurs, à cette pompe sacrée : mêlons nos voix à celles des anges, pour louer la divine Vierge; et de peur de ravilir leurs divins cantiques par des paroles humaines, faisons retentir jusqu'au ciel celles qu'un ange même en a apportées : *Ave, Maria.*

Le ciel, aussi bien que la terre, a ses solennités et ses triomphes, ses cérémonies et ses jours d'entrée, ses magnificences et ses spectacles; ou plutôt la terre usurpe ces noms, pour donner quelque éclat à ses vaines pompes : mais les choses ne s'en trouvent véritablement dans toute leur force, que dans les fêtes augustes de notre céleste patrie, la sainte et triomphante Jérusalem. Parmi ces solennités glorieuses, qui ont réjoui les saints anges et tous les esprits bienheureux; vous n'ignorez pas, mes Sœurs, que celle que nous célébrons est l'une des plus illustres, et que sans doute l'exaltation de la sainte Vierge dans le trône que son Fils lui destine, doit faire l'un des

plus beaux jours de l'éternité; si toutefois nous pouvons distinguer des jours dans cette éternité toujours permanente.

Pour vous expliquer les magnificences de cette célèbre entrée, je pourrois vous représenter le concours, les acclamations, les cantiques de réjouissance de tous les ordres des anges, et de toute la Cour céleste: je pourrois encore m'élever plus haut, et vous faire voir la divine Vierge, présentée par son divin Fils devant le trône du Père, pour y recevoir de sa main une couronne de gloire immortelle; spectacle vraiment auguste, et qui ravit en admiration le ciel et la terre. Mais tout ce divin appareil passe de trop loin nos intelligences: et d'ailleurs comme le ministère que j'exerce m'oblige, en vous étalant des grandeurs, de vous chercher aussi des exemples; je me propose, mes Sœurs, de vous faire paroître l'heureuse Marie, suivie seulement de ses vertus, et toute resplendissante d'une suite si glorieuse. En effet, les vertus de cette Princesse, c'est ce qu'il y a de plus digne d'être regardé dans son entrée. Ses vertus en ont fait les préparatifs, ses vertus en font tout l'éclat, ses vertus en font la perfection. C'est ce que ce discours vous fera connoître; et afin que vous voyiez les choses plus distinctement, voici l'ordre que je me propose.

Pour faire entrer Marie dans sa gloire, il falloit la dépouiller, avant toutes choses, de cette misérable mortalité, comme d'un habit étranger: ensuite il a fallu parer son corps et son ame de l'immortalité glorieuse, comme d'un manteau royal et d'une robe triomphante: enfin, dans ce superbe appareil, il la

falloit placer dans son trône, au-dessus des chérubins et des séraphins, et de toutes les créatures. C'est tout le mystère de cette journée; et je trouve que trois vertus de cette Princesse ont accompli tout ce grand ouvrage. S'il faut la tirer de ce corps de mort, l'amour divin fera cet office. La sainte virginité, toute pure et toute éclatante, est capable de répandre jusque sur sa chair la lumière d'immortalité, ainsi qu'une robe céleste : et après que ces deux vertus auront fait, en cette sorte, les préparatifs de cette entrée magnifique, l'humilité toute-puissante achevera la cérémonie, en la plaçant dans son trône, pour y être révérée éternellement par les hommes et par les anges. C'est ce que je tâcherai de vous faire voir dans la suite de ce discours, avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

La nature et la grâce concourent à établir immuablement la nécessité de mourir. C'est une loi de la nature, que tout ce qui est mortel doit le tribut à la mort; et la grâce n'a pas exempté les hommes de cette commune nécessité; parce que le Fils de Dieu s'étant proposé de ruiner la mort par la mort même, il a posé cette loi, qu'il faut passer par ses mains pour en échapper, qu'il faut entrer au tombeau pour en renaître; et enfin qu'il faut mourir une fois, pour dépouiller entièrement la mortalité. Ainsi cette pompe sacrée, que je dois aujourd'hui vous représenter, a dû prendre son commencement dans le trépas de la sainte Vierge. Et c'est une partie nécessaire du triomphe de cette Reine, de su-

bir la loi de la mort, pour laisser entre ses bras, et dans son sein même, tout ce qu'elle avoit de mortel.

Mais ne nous persuadons pas qu'en subissant cette loi commune, elle ait dû aussi la subir d'une façon ordinaire. Tout est surnaturel en Marie : un miracle lui a donné Jésus-Christ; un miracle lui doit rendre ce Fils bien-aimé; et sa vie, pleine de merveilles, a dû enfin être terminée par une mort toute divine. Mais quel sera le principe de cette mort admirable et surnaturelle? Chrétiens, ce sera l'amour maternel; l'amour divin fera cet ouvrage : c'est lui qui enlevera l'ame de Marie, et qui, rompant *les liens* du corps, qui l'empêchent de joindre son fils Jésus, réunira dans le ciel ce qui ne peut aussi bien être séparé sans une extrême violence. Pour bien entendre un si grand mystère, il nous faut concevoir, avant toutes choses, selon notre médiocrité, quelle est la nature de l'amour de la sainte Vierge, quelle est sa cause, quels sont ses transports, de quels traits il se sert, et quelles blessures il imprime au cœur.

Un saint évêque (*) nous a donné une grande idée de cet amour maternel, lorsqu'il a dit ces beaux mots : « Pour former l'amour de Marie, deux amours » se sont jointes en un » : *Duæ dilectiones in unam convenerant, et ex duobus amoribus factus est amor unus.* Dites-moi, je vous prie, quel est ce mystère? que veut dire l'enchaînement de ces deux amours?

(*) Amédée, évêque de Lausane, qui vivoit dans le douzième siècle, et que ses vertus rendirent encore plus recommandable que son illustre naissance. (*Edit. de Déforis.*)

Il l'explique par les paroles suivantes : C'est, dit-il, » que la sainte Vierge rendoit à son Fils l'amour » qu'elle devoit à un Dieu, et qu'elle rendoit aussi » à son Dieu l'amour qu'elle devoit à un Fils » : *Cùm Virgo mater Filio divinitatis amorem infunderet, et in Deo amorem nato exhiberet* (1). Si vous entendez ces paroles, vous verrez qu'on ne pouvoit rien penser de plus grand, ni de plus fort, ni de plus sublime, pour exprimer l'amour de la sainte Vierge : car ce saint évêque veut dire que la nature et la grâce concourent ensemble, pour faire, dans le cœur de Marie, des impressions plus profondes. Il n'est rien de plus fort ni de plus pressant que l'amour que la nature donne pour un fils, et que celui que la grâce donne pour un Dieu. Ces deux amours sont deux abîmes, dont l'on ne peut pénétrer le fond, ni comprendre toute l'étendue. Mais ici nous pouvons dire avec le Psalmiste : *Abyssus abyssum invocat* (2) : « Un abîme appelle un autre abîme » ; puisque pour former l'amour de la sainte Vierge, il a fallu y mêler ensemble tout ce que la nature a de plus tendre, et la grâce de plus efficace. La nature a dû s'y trouver, parce que cet amour embrassoit un Fils : la grâce a dû y agir, parce que cet amour regardoit un Dieu : *Abyssus*. Mais ce qui passe l'imagination, c'est que la nature et la grâce ordinaire n'y suffisent pas, parce qu'il n'appartient pas à la nature de trouver un Fils dans un Dieu, et que la grâce, du moins ordinaire, ne peut faire aimer un

(1) *De Laudib. B. Virg. Homil.* V. *Biblioth. PP. tom.* XX, *p.* 1272. — (2) *Ps.* XLI. 8.

Dieu dans un Fils : il faut donc nécessairement s'élever plus haut.

Permettez-moi, chrétiens, de porter aujourd'hui mes pensées au-dessus de la nature et de la grâce, et de chercher la source de cet amour dans le sein même du Père éternel. Je m'y sens obligé par cette raison ; c'est que le divin Fils dont Marie est mère, lui est commun avec Dieu. « Ce qui naîtra de vous, » lui dit l'ange (1), sera appelé Fils de Dieu ». Ainsi elle est unie avec Dieu le Père, en devenant la mère de son Fils unique, « qui ne lui est commun qu'avec » le Père éternel, dans la manière dont elle l'en- » gendre » : *Cum eo solo tibi est generatio ista communis* (2).

Mais montons encore plus haut ; voyons d'où lui vient cet honneur, et comment elle a engendré le vrai Fils de Dieu. Vous jugez aisément, mes Sœurs, que ce n'est pas par sa fécondité naturelle, qui ne pouvoit engendrer qu'un homme : si bien que, pour la rendre capable d'engendrer un Dieu, il a fallu, dit l'évangéliste, que le Très-haut la couvrît de sa vertu ; c'est-à-dire, qu'il étendît sur elle sa fécondité : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi* (3). C'est en cette sorte, mes Sœurs, que Marie est associée à la génération éternelle.

Mais ce Dieu, qui a bien voulu lui donner son Fils, lui communiquer sa vertu, répandre sur elle sa fécondité ; pour achever son ouvrage, a dû aussi faire couler dans son chaste sein quelque rayon, ou

(1) *Luc.* I. 35. — (2) *S. Bernard. Serm.* II *in Annunt. B. Mar. tom.* I, *col.* 977. — (3) *Luc. ibid.*

ou quelque étincelle de l'amour qu'il a pour ce Fils unique, qui est la splendeur de sa gloire et la vive image de sa substance. C'est de là qu'est né l'amour de Marie : il s'est fait une effusion du cœur de Dieu dans le sien ; et l'amour qu'elle a pour son Fils, lui est donné de la même source qui lui a donné son Fils même. Après cette mystérieuse communication, que direz-vous, ô raison humaine ? Prétendrez-vous pouvoir comprendre l'union de Marie avec Jésus-Christ ? car elle tient quelque chose de cette parfaite unité qui est entre le Père et le Fils. N'entreprenez pas non plus d'expliquer quel est cet amour maternel, qui vient d'une source si haute, et qui n'est qu'un écoulement de l'amour du Père pour son Fils unique : que si vous n'êtes pas capable d'entendre ni sa force ni sa véhémence, croirez-vous pouvoir vous représenter et ses mouvemens et ses transports ? Chrétiens, il n'est pas possible ; et tout ce que nous pouvons entendre, c'est qu'il n'y eut jamais de si grand effort que celui que faisoit Marie pour se réunir à Jésus, ni jamais de violence pareille à celle que souffroit son cœur dans cette désunion.

Après la triomphante ascension du sauveur Jésus, et la descente tant promise de l'Esprit de Dieu, vous n'ignorez pas que la très-heureuse Marie demeura encore assez long-temps sur la terre. De vous dire quelles étoient ses occupations, et quels ses mérites pendant son pélerinage, je n'estime pas que ce soit une chose que les hommes doivent entreprendre. Si aimer Jésus, si être aimé de Jésus, ce sont deux choses qui attirent les divines bénédictions sur les

ames, quel abîme de grâces n'avoit point, pour ainsi dire, inondé celle de Marie? Qui pourroit décrire l'impétuosité de cet amour mutuel, à laquelle concouroit tout ce que la nature a de tendre, tout ce que la grâce a d'efficace? Jésus ne se lassoit jamais de se voir aimé de sa mère : cette sainte mère ne croyoit jamais avoir assez d'amour pour cet unique et ce bien-aimé; elle ne demandoit autre grâce à son Fils, sinon de l'aimer, et cela même attiroit sur elle de nouvelles grâces.

Il est certain, chrétiens, nous pouvons bien avoir quelque idée grossière de tous ces miracles; mais de concevoir quelle étoit l'ardeur, quelle la véhémence de ces torrens de flammes, qui de Jésus alloient déborder sur Marie, et de Marie retournoient continuellement à Jésus; croyez-moi, les séraphins, tout brûlans qu'ils sont, ne le peuvent faire. Mesurez, si vous pouvez, à son amour la sainte impatience qu'elle avoit d'être réunie à son Fils. Parce que le Fils de Dieu ne désiroit rien tant que ce baptême sanglant (1) qui devoit laver nos iniquités, il se sentoit pressé en soi-même d'une manière incroyable, jusqu'à ce qu'il fût accompli. Quoi, il auroit eu une telle impatience de mourir pour nous, et sa mère n'en auroit point eu de vivre avec lui! Si le grand apôtre saint Paul (2) veut rompre incontinent les liens du corps, pour aller chercher son maître à la droite de son Père, quelle devoit être l'émotion du sang maternel? Le jeune *Tobie*, pour une absence d'un an, perce le cœur de sa mère d'inconsolables douleurs. Quelle différence entre Jésus

(1) *Luc.* XII. 50. — (2) *Phil.* I. 21, 23.

et Tobie ! et quels regrets la Vierge [ne ressentoit-elle pas, de se voir si long-temps séparée d'un Fils qu'elle aimoit uniquement !] Quoi, disoit-elle, quand elle voyoit quelque fidèle partir de ce monde, par exemple saint Etienne, et ainsi des autres, quoi, mon Fils, à quoi me réservez-vous désormais, et pourquoi me laissez-vous ici la dernière ? S'il ne faut que du sang pour m'ouvrir les portes du ciel, vous qui avez voulu que votre corps fût formé du mien, vous savez bien qu'il est prêt à être répandu pour votre service. J'ai vu dans le temple ce saint vieillard Siméon, après vous avoir amoureusement embrassé, ne demander autre chose que de quitter bientôt cette vie ; tant il est doux de jouir même un moment de votre présence : et moi je ne souhaiterois point de mourir bientôt, pour vous aller embrasser au saint trône de votre gloire ? Après m'avoir amenée au pied de votre croix pour vous voir mourir, comment me refusez-vous si long-temps de vous voir régner ? Laissez, laissez seulement agir mon amour ; il aura bientôt désuni mon ame de ce corps mortel, pour me transporter à vous, en qui seul je vis.

Si vous m'en croyez, ames saintes, vous ne travaillerez pas vos esprits à chercher d'autre cause de sa mort. Cet amour étant si ardent, si fort et si enflammé ; il ne poussoit pas un seul soupir, qui ne dût rompre tous les liens de ce corps mortel ; il ne formoit pas un regret, qui ne dût en troubler toute l'harmonie ; il n'envoyoit pas un désir au ciel, qui ne dût tirer avec soi l'ame de Marie. Ah ! je vous ai dit, chrétiens, que la mort de Marie est miraculeuse ; je change maintenant de discours : tellement

que la mort n'est pas le miracle; c'en est plutôt la cessation : le miracle continuel, c'étoit que Marie pût vivre séparée de son bien-aimé.

Mais pourrai-je vous dire comment a fini ce miracle, et de quelle sorte il est arrivé que l'amour lui ait donné le coup de la mort? Est-ce quelque désir plus enflammé, est-ce quelque mouvement plus actif, est-ce quelque transport plus violent, qui est venu détacher cette ame? S'il m'est permis, chrétiens, de vous dire ce que je pense, j'attribue ce dernier effet, non point à des mouvemens extraordinaires, mais à la seule perfection de l'amour de la *sainte* Vierge. Car comme ce divin amour régnoit dans son cœur sans aucun obstacle, et occupoit toutes ses pensées, il alloit de jour en jour s'augmentant par son action, se perfectionnant par ses désirs, se multipliant par soi-même : de sorte qu'il vint enfin, s'étendant toujours, à une telle perfection, que la terre n'étoit plus capable de le contenir. Va, mon fils, disoit ce roi grec (*); étends bien loin tes conquêtes : *mon royaume est trop petit pour te renfermer*. O amour de la sainte Vierge, ta perfection est trop éminente; tu ne peux plus tenir dans un corps mortel; ton feu pousse des flammes trop vives, pour pouvoir être couvert sous cette cendre. Va briller dans l'éternité; va brûler devant la face de Dieu; va te perdre dans son sein immense, qui seul est capable de te contenir. Alors la divine Vierge *rendit, sans peine et sans violence*, sa sainte et bienheureuse ame entre les mains de son Fils. Il ne fut pas nécessaire que son amour s'efforçât par des mouvemens ex-

(*) Philippe à Alexandre.

traordinaires. Comme la plus légère secousse détache de l'arbre un fruit déjà mûr; comme une flamme s'élève et vole d'elle-même au lieu de son centre; ainsi fut cueillie cette ame bénite, pour être tout d'un coup transportée au ciel : ainsi mourut la divine Vierge par un élan de l'amour divin; son ame fut portée au ciel sur une nuée de désirs sacrés. Et c'est ce qui fait dire aux saints anges : « Qui est » celle-ci, qui s'élève comme la fumée odoriférante » d'une composition de myrrhe et d'encens »? *Quæ est ista, quæ ascendit sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris* (1)? Belle et excellente comparaison, qui nous explique admirablement la manière de cette mort heureuse et tranquille. Cette fumée odoriférante, que nous voyons s'élever d'une composition de parfums, n'en est pas arrachée par force, ni poussée dehors avec violence : une chaleur douce et tempérée la détache délicatement, et la tourne en une vapeur subtile, qui s'élève comme d'elle-même. C'est ainsi que l'ame de la sainte Vierge a été *séparée du corps* : on n'en a pas ébranlé tous les fondemens par une secousse violente; une divine chaleur l'a détachée doucement du corps, et l'a élevée à son bien-aimé, sur une nuée de saints désirs. C'est son charriot de triomphe; c'est l'amour, comme vous voyez, qui l'a lui-même construit de ses propres mains.

Apprenons de là, chrétiens, à désirer Jésus-Christ, puisqu'il est infiniment désirable. Mais, qui vous désire, ô Jésus? Pourrai-je bien trouver dans cette audience un cœur qui soupire après vous, et

(1) *Cant.* III. 6.

à qui ce corps soit à charge? Mes Sœurs, ces chastes désirs se trouvent rarement dans le monde; et une marque bien évidente qu'on désire peu Jésus-Christ, c'est le repos que l'on sent dans la jouissance des biens de la terre. Lorsque la fortune vous rit, et que vous avez tout ensemble les richesses pour fournir aux plaisirs, et la santé pour les goûter à votre aise; en vérité, chrétiens, souhaitez-vous un autre paradis? vous imaginez-vous un autre bonheur? Si vous laissez parler votre cœur, il vous dira qu'il se trouve bien, et qu'il se contente d'une telle vie. Dans cette disposition, je ne crains pas de vous assurer que vous n'êtes pas chrétiens: et si vous voulez mériter ce titre, savez-vous ce qu'il vous faut faire? Il faut que vous croyiez que tout vous manque, lorsque le monde croit que tout vous abonde; il faut que vous gémissiez parmi tout ce qui plaît à la nature, et que vous n'espériez jamais de repos, que lorsque vous serez avec Jésus-Christ. Autrement, voici un beau mot de saint Augustin (1): « Si vous » ne gémissez pas comme voyageurs, vous ne vous » réjouirez pas comme citoyens »: *Qui non gemit peregrinus, non gaudebit civis.* C'est-à-dire, que vous ne serez jamais habitans du ciel, parce que vous avez voulu l'être de la terre: refusant le travail du voyage, vous n'aurez pas le repos de la patrie, et vous arrêtant où il faut marcher, vous n'arriverez pas où il faut parvenir. C'est pourquoi Marie a toujours gémi en se souvenant de Sion; son cœur n'avoit point de paix, éloigné de son bien-aimé. Enfin ses désirs l'ont conduite à lui, en lui donnant

(1) *In Psal.* CXLVIII, *n.* 4, *tom.* IV, *col.* 1675.

une heureuse mort. Mais elle ne demeurera pas long-temps dans son ombre, et la sainte virginité attirera bientôt sur son corps une influence de vie; c'est le second point de ce discours.

SECOND POINT.

Le corps sacré de Marie, le trône de la chasteté, le temple de la sagesse incarnée, l'organe du Saint-Esprit, et le siége de la vertu du Très-haut, n'a pas dû demeurer dans le tombeau; et le triomphe de Marie seroit imparfait, s'il s'accomplissoit sans sa sainte chair, qui a été comme la source de sa gloire. Venez donc, vierges de Jésus-Christ, chastes épouses du Sauveur des ames, venez admirer les beautés de cette chair virginale, et contempler trois merveilles que la sainte virginité opère sur elle. La sainte virginité la préserve de corruption; et ainsi elle lui conserve l'être : la sainte virginité lui attire une influence céleste, qui la fait ressusciter avant le temps; ainsi elle lui rend la vie : la sainte virginité répand sur elle de toutes parts une lumière divine; et ainsi elle lui donne la gloire. C'est ce qu'il nous faut expliquer par ordre.

Je dis donc, avant toutes choses, que la sainte virginité est comme un baume divin, qui préserve de corruption le corps de Marie; et vous en serez convaincues, si vous méditez attentivement quelle a été la perfection de sa pureté virginale. Pour nous en former quelque idée, posons d'abord ce principe, que Jésus-Christ notre Sauveur, étant uni si étroitement, selon la chair, à la sainte Vierge, cette union si particulière a dû nécessairement être ac-

compagnée d'une entière conformité. Jésus a cherché son semblable; et c'est pourquoi cet Epoux des vierges a voulu avoir une mère vierge, afin d'établir cette ressemblance comme le fondement de cette union. Cette vérité étant supposée, vous jugez bien, ames chrétiennes, qu'il ne faut rien penser de commun de la pureté de Marie. Non, jamais vous ne vous en formerez une juste idée; jamais vous n'en comprendrez la perfection, jusqu'à ce que vous ayez entendu, qu'elle a opéré dans cette vierge-mère une parfaite intégrité d'esprit et de corps. Et c'est ce qui a fait dire au grand saint Thomas (1), *qu'une grâce* extraordinaire a répandu sur elle, avec abondance, une céleste rosée, qui a non-seulement tempéré, comme dans les autres élus, mais éteint tout le feu de la convoitise; c'est-à-dire, non-seulement les mauvaises œuvres, qui sont comme l'embrasement qu'elle excite; non-seulement les mauvais désirs, qui sont comme la flamme qu'elle pousse, et les mauvaises inclinations, qui sont comme l'ardeur qu'elle entretient; mais encore *le brasier et le foyer* même, comme parle la théologie, *fomes peccati;* c'est-à-dire, selon son langage, la racine la plus profonde, et la cause la plus intime du mal. Après cela, chrétiens, comment la chair de la sainte Vierge auroit-elle été corrompue, à laquelle la virginité d'esprit et de corps, et cette parfaite conformité avec Jésus-Christ, a ôté, avec le *foyer de la* convoitise, tout le principe de corruption?

Car ne vous persuadez pas que nous devions considérer la corruption, selon les raisonnemens de la

(1) *III. Part. Quæst.* XXVII, *art.* 3.

médecine, comme une suite naturelle de la composition et du mélange. Il faut élever plus haut nos pensées; et croire, selon les principes du christianisme, que ce qui engage la chair à la nécessité d'être corrompue, c'est qu'elle est un attrait au mal, une source de mauvais désirs, enfin « une chair » de *péché* », comme parle l'apôtre saint Paul (1); *Caro peccati*. Une telle chair doit être détruite, je dis, même dans les élus; parce qu'en cet état de chair de péché, elle ne mérite pas d'être réunie à une ame bienheureuse, ni d'entrer dans le royaume de Dieu, « que la chair et le sang ne sauroient pos» séder » : *Caro et sanguis regnum Dei non possidebunt* (2). Il faut donc qu'elle change sa première forme afin d'être renouvelée; et qu'elle perde tout son premier être, pour en recevoir un second de la main de Dieu. Comme un vieux bâtiment irrégulier qu'on laisse tomber pièce à pièce; afin de le dresser de nouveau dans un plus bel ordre d'architecture : il en est de même de cette chair toute déréglée par la convoitise. Dieu la laisse tomber en ruine, afin de la refaire à sa mode, et selon le premier plan de sa création. C'est ainsi qu'il faut raisonner de la corruption de la chair, selon les principes de l'Evangile : c'est de là que nous apprenons qu'il faut que notre chair soit réduite en poudre, parce qu'elle a servi au péché; et de là aussi nous devons entendre que celle de Marie étant toute pure, elle doit par conséquent être incorruptible.

C'est aussi pour la même cause qu'elle a dû rece-

(1) *Rom.* VIII. 3. — (2) *I. Cor.* XV. 50.

voir l'immortalité, par une résurrection anticipée : car encore que Dieu ait marqué un terme commun à la résurrection de tous les morts, il y a des raisons particulières, qui peuvent l'obliger d'avancer le temps en faveur de la sainte Vierge. Le soleil ne produit les fruits que dans leur saison : mais nous voyons des terres si bien cultivées, qu'elles attirent une action plus efficace et plus prompte. Il y a aussi des arbres hâtifs dans le jardin de notre Epoux; et la sainte chair de Marie est une matière trop bien préparée, pour attendre le terme ordinaire à produire des fruits d'immortalité. Sa pureté virginale lui attire une influence particulière : sa conformité avec Jésus-Christ la dispose à recevoir un effet plus prompt de sa vertu vivifiante. Et certainement, chrétiens, elle peut bien attirer sa vertu, puisqu'elle l'a attiré lui-même. Il est venu en cette chair, charmé par sa pureté; il a aimé cette chair jusqu'à s'y renfermer durant neuf mois, jusqu'à s'incorporer avec elle, « jusqu'à prendre racine en elle », comme parle Tertullien : *In utero radicem egit* (1). Il ne laissera donc pas dans le tombeau cette chair qu'il a tant aimée; mais il la transportera dans le ciel, ornée d'une gloire immortelle.

La sainte virginité servira encore à Marie, pour lui donner cet habit de gloire; et en voici la raison. Jésus-Christ nous représente, dans son Evangile, la gloire des corps ressuscités par cette belle parole : « Ils seront comme les anges de Dieu » : *Erunt sicut angeli Dei* (2). Et c'est pour cela que Tertullien,

(1) *De Carne Christi*, n. 21. — (2) *Matth.* XXXII. 30.

parlant de la chair ressuscitée, l'appelle « une chair » angélisée »; *Angelificata caro* (1). Or, de toutes les vertus chrétiennes, celle qui peut le mieux produire un si bel effet, c'est la sainte virginité; c'est elle qui fait des anges sur la terre; c'est elle dont saint Augustin a dit ce beau mot : *Habet aliquid jam non carnis in carne* (2) : « Elle a au milieu de la chair » quelque chose qui n'est pas de la chair », et qui tient de l'ange plutôt que de l'homme. Celle qui fait des anges dès cette vie, en pourra bien faire en la vie future; et ainsi j'ai eu raison de vous assurer qu'elle a une vertu particulière, pour contribuer dans les derniers temps à la gloire des corps ressuscités. Jugez par-là, chrétiens, de quel éclat, de quelle lumière sera environné celui de Marie, qui surpasse par sa pureté les séraphins mêmes. Aussi l'Ecriture sainte cherche-t-elle des expressions extraordinaires, afin de nous représenter un si grand éclat. Pour nous en tracer quelque image, à peine trouve-t-elle dans le monde assez de rayons; il a fallu ramasser tout ce qu'il y a de lumineux dans la nature. Elle a mis la lune à ses pieds, les étoiles autour de sa tête. Au reste, le soleil la pénètre toute, et l'environne de ses rayons : *Mulier amicta sole* (3) : tant il a fallu de gloire et d'éclat, pour orner ce corps virginal.

Vierges de Jésus-Christ, réjouissez-vous à ce beau spectacle; songez à quels honneurs la sainte virginité prépare vos corps : elle les purifie; elle les consacre; elle y éteint la concupiscence; elle y mortifie les mau-

(1) *De Resur. carn. n.* 26. — (2) *De sancta Virginit. n.* 12, *tom.* VI, *col.* 346. — (3) *Apoc.* XII. 2.

vais désirs : et par tant de saintes préparations, elle dispose cette chair mortelle à une lumière incorruptible. Apprenez donc, mes très-chères Sœurs, à estimer ce sacré trésor, que vous portez dans des vaisseaux de terre : *Habemus autem thesaurum istum in vasis fictilibus* (1). Renouvelez-vous tous les jours par l'amour de la pureté ; ne souffrez pas qu'elle soit souillée par la moindre attache du corps ; et si vous êtes jalouses de la pureté de la chair, soyez-les encore beaucoup davantage de la pureté de l'esprit. Par ce moyen, vous serez les dignes compagnes de la bienheureuse Marie ; et portant ses glorieuses livrées, vous suivrez de plus près son char de triomphe, dans lequel elle va monter à son trône. Avancez-vous donc pour la suivre ; elle se prépare à marcher, et elle va monter au ciel qui l'attend. Les préparatifs sont achevés : l'amour divin a fait son office, et lui a ôté sa robe mortelle : la sainte virginité lui a mis son habit royal : je vois l'humilité qui lui tend la main, et qui s'avance pour la placer dans son trône. C'est ce qui doit finir la cérémonie, et faire le dernier point de ce discours.

TROISIÈME POINT.

Puisque c'est l'humilité seule qui a fait le triomphe de Jésus-Christ, il faut qu'elle fasse aussi celui de Marie ; et sa gloire ne lui plairoit pas, si elle y entroit par une autre voie, que par celle que son Fils a voulu choisir. Elle s'élève donc par l'humilité, et voici en quelle manière. Vous n'ignorez pas, chrétiens, que le propre de l'humilité, c'est de s'appau-

(1) *II. Cor.* IV. 7.

vrir elle-même, si je puis parler de la sorte, et de se dépouiller de ses avantages. Mais aussi, par un retour merveilleux, elle s'enrichit en se dépouillant, parce qu'elle s'assure tout ce qu'elle s'ôte; et rien ne lui convient mieux que cette belle parole de saint Paul : *Tanquam nihil habentes et omnia possidentes* (1); qu' « elle n'a rien et possède tout ». Je pourrois établir cette vérité sur une doctrine solide et évangélique; mais il est plus convenable à cette journée et à l'ordre de mon discours, de vous en montrer la pratique par l'exemple de la sainte Vierge.

Elle possédoit trois biens précieux; une haute dignité, une pureté admirable de corps et d'esprit; et, ce qui est au-dessus de tous les trésors, elle possédoit Jésus-Christ; elle avoit un Fils bien-aimé, « dans lequel, dit le saint apôtre, habitoit toute » plénitude » : *In ipso placuit omnem plenitudinem inhabitare* (2). Voilà une créature distinguée excellemment de toutes les autres; mais son humilité très-profonde la dépouillera, en quelque façon, de ces merveilleux avantages. Elle qui est élevée au-dessus de tous, par la dignité de mère de Dieu, se range dans le commun par la qualité de servante : elle qui est séparée de tous, par sa pureté immaculée, se mêle parmi les pécheurs, en se purifiant avec les autres. Voyez qu'elle se dépouille, en s'humiliant, de l'honneur de sa qualité, et de la prérogative de son innocence. Mais voici quelque chose de plus; elle perd jusqu'à son Fils sur le Calvaire : et je ne dis pas seulement qu'elle perd son Fils, parce qu'elle le voit mourir d'une mort cruelle;

(1) *II. Cor.* VI. 10. — (2) *Coloss.* I. 19.

mais elle le perd ce Fils bien-aimé, parce qu'il cesse en quelque sorte d'être son Fils, et qu'il lui en substitue un autre en sa place : « Femme, lui dit-il, voilà » votre fils (1) ».

Méditez ceci, chrétiens; et encore que cette pensée semble peut-être un peu extraordinaire, vous verrez néanmoins qu'elle est bien fondée. Il semble que le Sauveur ne la connoît plus pour sa mère; il l'appelle femme, et non pas sa mère : « Femme, lui » dit-il, voilà votre fils ». Il ne parle pas ainsi sans mystère : il est dans un état d'humiliation, et il faut que sa sainte mère y soit avec lui. Jésus a un Dieu pour son père, et Marie un Dieu pour son *fils*. Ce divin Sauveur a perdu son père, et il ne l'appelle plus que son Dieu. Il faut que Marie perde aussi son Fils : il ne l'appelle que du nom de femme, et il ne lui donne point le nom de sa mère. Mais ce qui est le plus humiliant pour la sainte Vierge, c'est qu'il lui donne un autre fils; comme si désormais il cessoit de l'être, et comme s'il rompoit le nœud d'une si sainte alliance : « Voilà, dit-il, votre fils » : *Ecce filius tuus*. Et en voici la raison. Durant les jours de sa chair, c'est-à-dire, pendant le temps de sa vie mortelle, il rendoit à sa sainte mère les devoirs et les services d'un fils; il étoit sa consolation, et l'unique appui de sa vieillesse. Maintenant, qu'il va entrer dans sa gloire, il prendra des sentimens plus dignes d'un Dieu; et c'est pourquoi il laisse à un autre les devoirs de la piété naturelle. Je ne le dis pas de moi-même, et j'ai appris ce mystère du grand saint Paulin : *Jam Salvator ab humana fragilitate,*

(1) *Joan.* XIX. 26.

quâ erat natus ex fœmina, per crucis mortem demigrans in æternitatem Dei, delegat homini jura pietatis humanæ (1) : « Jésus étant prêt de passer de » la fragilité humaine, par laquelle il étoit né d'une » femme, à la gloire et à l'éternité de son Père ; » que fait-il ? *Delegat;* il donne saint Jean pour fils » à Marie, et il laisse à un homme mortel les sen- » timens de la piété humaine ».

Voilà donc Marie qui n'a plus son Fils ; Jésus, son Fils bien-aimé, a cédé ses droits à saint Jean ; et elle passe en ce triste état une longue suite d'années. Elle se plaint au divin Sauveur : O Jésus ma consolation, pourquoi me laissez-vous si long-temps ? Jésus ne l'écoute pas, et la laisse entre les mains de saint Jean. Qu'elle vive avec saint Jean, qu'elle se console avec saint Jean ; c'est le fils que Jésus lui donne. C'est votre fils, lui dit-il ; consolez-vous avec lui. Chrétiens, quel est cet échange ? *O commutationem !* s'écrie saint Bernard (2) ; on lui donne Jean pour Jésus, le serviteur pour le maître, le fils de Zébédée pour le Fils de Dieu. Il plaît à son Fils de l'humilier ; saint Jean prend la liberté de la reconnoître pour mère : elle accepte humblement l'échange ; et cet amour maternel, accoutumé à un Dieu, ne refuse pas de se rabaisser jusqu'à se terminer à un homme. Oui, dit-elle, je veux bien cet homme, et je ne méritois pas d'être la mère d'un Dieu : tant son humilité est profonde ; tant sa soumission est admirable.

Reprenons tout ceci, Messieurs, et rassemblons

(1) *Ad August. Ep.* 1, *n.* 17. — (2) *Serm. Dom. inf. Oct. Assumpt. n.* 15, *tom.* 1, *col.* 1012.

maintenant en un tous ces actes d'humilité de la sainte Vierge. Sa dignité ne paroît plus; elle la couvre sous l'ombre de la servitude: sa pureté se retire, cachée sous les marques du péché : elle quitte jusqu'à son Fils, et elle consent par humilité d'en avoir un autre. Ainsi vous voyez qu'elle a tout perdu, et que son humilité l'a entièrement dépouillée : *Tanquam nihil habentes*. Mais voyons la suite, mes Sœurs, et vous verrez que cette humilité, qui la dépouille, lui rend tout avec avantage : *et omnia possidentes*.

O mère de Jésus-Christ, parce que vous vous êtes appelée servante, aujourd'hui l'humilité vous prépare un trône : montez en cette place éminente, et recevez l'empire absolu sur toutes les créatures. O Vierge toute sainte et toute innocente, plus pure que les rayons du soleil, vous avez voulu vous purifier et vous mêler parmi les pécheurs; votre humilité vous va relever : vous serez l'avocate de tous les pécheurs; vous serez leur second refuge, et leur principale espérance après Jésus-Christ : *Refugium peccatorum*. Enfin vous aviez perdu votre Fils; il sembloit qu'il vous eût quittée, vous laissant gémir si long-temps dans cette terre étrangère. Parce que vous avez subi avec patience une telle humiliation, ce Fils veut rentrer dans ses droits, qu'il n'avoit cédés à Jean que pour peu de temps. Je le vois, il vous tend les bras, et toute la Cour céleste vous admire, ô heureuse Vierge, montant au ciel pleine de délices et appuyée sur ce bien-aimé : *Innixa super dilectum suum* (1).

Certes, divine Vierge, vous êtes véritablement ap-

(1) *Cant.* VIII. 5.

puyée sur ce bien-aimé : c'est de lui que vous tirez toute votre gloire : sa miséricorde est le fondement de tous vos mérites. Cieux, s'il est vrai que, par vos immuables accords, vous entreteniez l'harmonie de cet univers, entonnez sur un chant nouveau un cantique de louanges : les Vertus célestes, qui règlent vos mouvemens, vous invitent à donner quelque marque de réjouissance. Pour moi, s'il est permis de mêler nos conceptions à des secrets si augustes, je m'imagine que Moïse ne put s'empêcher, voyant cette Reine, de répéter cette belle prophétie qu'il nous a laissée dans ses Livres : « Il sortira » une étoile de Jacob, et une branche s'élevera d'Is- » raël (1) ». Isaïe, enivré de l'Esprit de Dieu, chanta dans un ravissement incompréhensible : « Voici cette » Vierge qui devoit concevoir et enfanter un fils (2) ». Ezéchiel reconnut cette porte close (3), par laquelle personne n'est jamais entré ni sorti, parce que c'est par elle que le Seigneur des batailles a fait son entrée. Et au milieu d'eux, le prophète royal David animoit une lyre céleste par cet admirable cantique (4) : « Je vois à votre droite, ô mon Prince, une » Reine en habillement d'or, enrichi d'une merveil- » leuse variété. Toute la gloire de cette fille de roi » est intérieure ; elle est néanmoins parée d'une » broderie toute divine. Les vierges après elle se » présenteront à mon Roi ; on les lui amènera dans » son temple avec une sainte allégresse ». Cependant la Vierge elle-même tenoit les esprits bienheureux dans un respectueux silence, tirant encore une

(1) *Num.* XXIV. 17. — (2) *Isai.* VII. 14. — (3) *Ezech.* XLIV. 2. — (4) *Ps.* XLIV. 10, 14, 15, 16.

fois du fond de son cœur ces excellentes paroles : « Mon ame exalte le Seigneur de tout son pouvoir, » et mon esprit est saisi d'une joie infinie en Dieu » mon Sauveur; parce qu'il a regardé le néant de » sa servante; et voici que toutes les générations » m'estimeront bienheureuse (1) ». Voilà, mes très-chères Sœurs, quelle est l'entrée de la sainte Vierge : la *cérémonie* est conclue; toute cette pompe sacrée est finie. Marie est placée dans son trône, entre les bras de son Fils, dans ce midi éternel, comme parle le grand saint Bernard; et la sainte humilité a fait cet ouvrage.

Que reste-t-il maintenant, sinon que nous rendions nos respects à cette auguste souveraine, et que, la voyant si près de son Fils, nous la priions de nous assister par ses intercessions toutes-puissantes? C'est à elle, dit le dévot saint Bernard, qu'il appartient véritablement de parler au cœur de Jésus : *Quis tam idoneus ut loquatur ad cor Domini nostri Jesu Christi, ut tu felix Maria* (2). Elle y a une fidèle correspondance; je veux *dire*, *l'amour* filial, qui viendra recevoir l'amour maternel, et accomplira ses désirs. Qu'elle parle donc pour nous à ce cœur, et qu'elle nous obtienne par ses prières le don de l'humilité.

O sainte, ô bienheureuse Marie; puisque vous êtes avec Jésus-Christ, jouissant dans ce midi éternel, avec une pleine allégresse, de sa sainte et bienheureuse familiarité, parlez pour nous à son cœur; parlez, car votre Fils vous écoute. Nous ne vous de-

(1) *Luc.* I. 46. — (2) *Ad Beat. Virg. Serm. Panegyr. n.* 7, *int. Oper. S. Bernard. tom.* II, *col.* 690.

mandons pas les grandeurs humaines : impétrez-nous seulement cette humilité, par laquelle vous avez été couronnée; impétrez-la à ces saintes filles, et à toute cette audience; et faites, ô Vierge sacrée, que tous ceux qui ont célébré votre Assomption glorieuse, entrent profondément dans cette pensée, qu'il n'y a aucune grandeur qui ne soit appuyée sur l'humilité; que c'est elle seule qui fait les triomphes et qui distribue les couronnes; et qu'enfin il n'est rien de plus véritable que cette parole de l'Evangile, que « celui qui s'abaisse durant sa vie, sera exalté » à jamais dans la félicité éternelle », où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

II.E SERMON

POUR LA FÊTE

DE L'ASSOMPTION DE LA S.TE VIERGE,

PRÊCHÉ DEVANT LA REINE.

Effets de l'amour divin en Marie. Pourquoi *l'amour n'est-il dû* qu'à Dieu seul. D'où est né l'amour de la sainte Vierge : cet amour capable de lui donner la mort à chaque instant. Quel soutien cherchoit son amour languissant. Marie laissée au monde, pour consoler l'Eglise. Point d'autre cause de la mort de Marie, que son amour. Quel est le principe de son triomphe, et quels en sont les caractères.

Dilectus meus mihi, et ego illi.

Mon bien-aimé est à moi, et moi je suis à lui. Cant. II. 16.

En cette sainte journée et durant toute cette octave, on n'entendra résonner dans toute l'Eglise, que les paroles du sacré Cantique. Tout retentira des douceurs et des caresses réciproques de l'Epoux et de l'Epouse : on verra celle-ci parcourir tous les jardins et tous les parterres, et ramasser toutes les fleurs et tous les fruits pour faire des bouquets et des présens à son bien-aimé, et le bien-aimé, réciproquement, chercher tout ce qu'il y a de plus riche et de plus agréable dans la nature, pour représen-

ter les beautés et les charmes de sa bien-aimée. En un mot, on n'entendra pendant ces jours que la céleste mélodie du Cantique des cantiques; et par-là l'Eglise veut que nous concevions que le mystère de cette journée est le mystère du saint amour. Suivons ses intentions; parlons aujourd'hui, mes Frères, des délices, des chastes impatiences, et des douceurs ravissantes de l'amour divin, et contemplons-en les effets en la divine Marie.

Trois choses considérables me paroissent principalement devoir nous occuper dans ce discours; la vie de la sainte Vierge; la mort de la sainte Vierge; le triomphe de la sainte Vierge : et j'ai dessein de vous faire voir, et que c'est l'amour qui la faisoit vivre, et que c'est l'amour qui l'a fait mourir, et que c'est aussi l'amour qui a fait la gloire de son triomphe. Comment peut-on comprendre que l'amour seul opère de si grands effets, et des effets si contraires? Si c'est l'amour qui donne la vie, peut-il après cela donner la mort? L'amour a une force qui fait vivre; l'amour a des langueurs qui font défaillir. Regardez cette force que l'amour inspire, qui excite, qui anime, qui soutient le cœur; vous verrez facilement que l'amour fait vivre. Regardez les foiblesses, les défaillances, et les langueurs de l'amour; et vous n'aurez pas de peine à comprendre, que l'amour peut faire mourir. Mais comment peut-il ensuite faire triompher? C'est qu'outre sa force qui anime, et sa foiblesse qui tue, il a ses grandeurs, ses sublimités, ses élévations, ses magnificences : et tout cela ne suffit-il pas pour la pompe d'un triomphe? Entrons donc maintenant en notre sujet; et

faisons voir, par ordre, la force du saint amour, qui a donné la vie à la sainte Vierge; les impatiences défaillantes du saint amour, qui lui ont donné la mort; les sublimités du saint amour, qui ont fait la majesté de son triomphe. C'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Comme je ne ferai autre chose dans cet entretien que de vous parler des mystères de l'amour, je me sens obligé d'abord de vous avertir, que vous devez soigneusement éloigner de vos esprits toutes les idées de l'amour profane. Et pour contribuer, ce que je puis, à les bannir de mon auditoire, je vous prie, au nom de celle qui n'eût pas voulu être mère, si elle n'eût pu en même temps être vierge, de ne penser qu'à l'amour chaste, par lequel l'ame s'efforce de se réunir à son Auteur. Pour cela, imprimez dans vos cœurs cette vérité fondamentale, que l'amour, dans son origine, n'est dû qu'à Dieu seul, et que c'est un vol sacrilége de le consacrer à un autre qu'à lui.

Et nous en serons convaincus, si peu que nous voulions considérer ce que nous entendons par le nom d'amour. Car qu'est-ce que nous entendons par le nom d'amour, sinon une puissance souveraine, une force impérieuse qui est en nous, pour nous tirer hors de nous, un je ne sais quoi, qui dompte et captive nos cœurs sous la puissance d'un autre, qui nous fait dépendre d'autrui, et nous fait aimer notre dépendance? Et n'est-ce pas par une telle inclination, que nous devons honorer celui à qui appar-

tient naturellement tout empire, et tout droit de souveraineté sur les cœurs? C'est pourquoi lui-même voulant nous prescrire le culte que nous lui devons, il ne nous demande qu'un amour sans bornes : « Tu » aimeras, dit-il, le Seigneur ton Dieu de toute ta » force (1) »; afin que nous entendions que l'amour seul est la source de l'adoration légitime que doit la créature à son Créateur, et le véritable tribut par lequel elle le doit reconnoître.

En effet, il est très-certain que tout amour véritable tend à adorer. S'il est quelquefois impérieux, c'est pour se rejeter plus avant dans la sujétion : il ne se satisfait pas lui-même, s'il ne vit dans une dépendance absolue. C'est la nature de l'amour; et le profane même ne parle que d'adoration, que d'hommages, que de dépendance : par où nous devrions entendre, si nous étions encore capables de nous entendre nous-mêmes, que pour mériter d'être aimé parfaitement, il faut être quelque chose de plus qu'une créature. Cette sainte doctrine, si nécessaire, étant supposée, pour servir et de fondement et d'éclaircissement à tout ce discours, parlons maintenant, sans crainte et à bouche ouverte, de la force et des effets de l'amour; et voyons, avant toutes choses, quel étoit celui de la sainte Vierge.

Il est né de l'admirable concours de la grâce et de la nature, et il a emprunté de l'une et de l'autre, ce que l'une et l'autre ont de plus pressant. Ainsi il y avoit une liaison tout-à-fait singulière entre Jésus et Marie : *Dilectus meus mihi, et ego illi* : « Mon » bien-aimé est à moi, et je suis à lui ». Ils sont

(1) *Deut.* VI. 5.

l'un à l'autre d'une façon incommunicable : il est à elle comme Sauveur; cela est commun : mais il est à elle comme Fils; à elle, comme il est au Père céleste. C'est un mystère incommunicable : *Dilectus meus mihi :* Il est Fils unique; *et ego illi :* Il n'a que moi sur la terre; il n'a point de père.

Cet amour étant donc si fort, et faisant une liaison si intime entre ces deux cœurs, Marie devoit mourir quand elle vit expirer son Fils; elle devoit mourir autant de fois qu'elle vivoit de momens : car elle le voyoit toujours mourant, toujours expirant, toujours lui disant le dernier adieu, toujours dans les mystères de sa mort et de sa sépulture. « Son » bien-aimé étoit ainsi pour elle comme un bouquet » de myrrhe » : *Fasciculus myrrhæ, dilectus meus mihi* (1); et la douleur, que lui causoit son amour, devoit à chaque instant lui donner la mort. C'est pourquoi l'Ecriture, toujours forte dans la simplicité de ses expressions, compare cette douleur à un glaive tranchant et pénétrant : *Tuam animam gladius pertransibit* (2) : « Votre ame sera percée comme » par une épée ». D'où vient donc qu'elle n'est pas morte étant percée de ce glaive? C'est que l'amour la faisoit vivre.

C'est la propriété de l'amour de donner au cœur une vie nouvelle, qui est toute pour l'objet aimé : naturellement le cœur vit pour soi. Est-il frappé de l'amour? il commence une vie nouvelle pour l'objet qu'il aime. Voyez la divine Epouse; elle ne pense qu'à son Epoux; elle n'est occupée que de son Epoux. Nuit et jour, il lui est présent; et même, pendant le

(1) *Cant.* I. 12. — (2) *Luc.* II. 35.

sommeil, elle veille à lui : *Ego dormio, et cor meum vigilat* (1). Si bien, qu'ayant, même pendant son sommeil, une certaine attention sur lui; toujours vivante et toujours veillante, au premier bruit de son approche, au premier son de sa voix, elle s'écrie aussitôt toute transportée : « J'entends la voix de mon » bien-aimé » : *Vox dilecti mei* (2). Elle s'étoit mise en son lit pour y goûter du repos; la vie de l'amour ne le permet pas. Elle cherche en son lit; et ne trouvant pas son bien-aimé, elle n'y peut plus demeurer : elle se lève; elle court; elle se fatigue; elle tourne de tous côtés, troublée, inquiète, incapable de s'arrêter jusqu'à ce qu'elle le rencontre. Elle veut que toutes les créatures lui en parlent; elle veut que toutes les créatures se taisent. Elle veut en parler; elle ne peut souffrir ce qui s'en dit, ni ce qu'elle en dit elle-même; et l'amour, qui la fait parler, lui rend insupportable tout ce qu'elle dit, comme indigne de son bien-aimé.

C'est ainsi que vivoit la divine Vierge par la force et le transport de son amour. Son état étoit une douleur mortelle, une douleur tuante et crucifiante; et au milieu de cette douleur, je ne sais quoi de vivifiant, par le moyen de l'amour. Elle avoit toujours devant les yeux Jésus-Christ crucifié. Car si l'efficace de la foi est telle, que saint Paul a bien pu écrire aux Galates (3), que Jésus-Christ avoit été crucifié à leurs yeux; combien plus la divine Vierge voyoit-elle toujours présent son Fils meurtri et ensanglanté, et cruellement déchiré par tant de plaies?

(1) *Cant.* V. 2. — (2) *Ibid.* — (3) *Gal.* III. 1.

Etant donc toujours pénétrée de la croix et des souffrances de Jésus-Christ, elle menoit une vie et de douleur et de mort, et pouvoit dire avec l'apôtre : « Je meurs tous les jours (1) ». Mais l'amour venoit au secours, et soutenoit sa vie languissante. Un désir vigoureux de se conformer aux volontés de son bien-aimé, soutenoit ses langueurs et ses défaillances, et Jésus-Christ seul vivoit en elle, parce qu'elle ne vivoit que de son amour.

Les martyrs étoient animés par l'avidité de souffrir, qui, excitant leur courage, soutenoit leurs forces, et en même temps prolongeoit leur vie. Pour être conforme à la vie crucifiée de Jésus-Christ, Marie ayant toujours Jésus-Christ crucifié devant les yeux, elle ne vivoit que d'une vie de douleur ; et l'amour soutenoit cette douleur, par l'avidité de se conformer à Jésus-Christ, d'être percée de ses clous, d'être attachée à sa croix. Marie ne vivoit que pour souffrir : *Fulcite me floribus, stipate me malis; quia amore langueo* (2) : « Soutenez-moi avec des fleurs, » fortifiez-moi avec des fruits ». Son amour languissant, et défaillant toujours par la douleur, cherchoit du soutien. Quel soutien ? des fleurs et des fruits. Mais c'étoient des fleurs du Calvaire, mais c'étoient des fruits de la croix. Les fleurs du Calvaire, sont des épines ; les fruits de la croix, ce sont des peines. C'est le soutien que cherche l'amour languissant de Marie : *Fulcite me floribus, stipate me malis.* L'amour d'un Jésus crucifié la fait vivre de cette vie : toujours elle voyoit Jésus-Christ dans les agonies de

(1) *I. Cor.* XV. 31 — (2) *Cant.* II. 5.

sa croix; toujours elle avoit non tant les oreilles, que le fond de l'ame percé de ce dernier cri de son bien-aimé expirant; cri vraiment terrible, et capable d'arracher le cœur.

Une autre vie de cet amour, c'est de nous faire vivre pour les ames. Marie consommoit, par ses souffrances intimes, ce qui manquoit à la passion de son Fils. Il semble qu'il avoit voulu la laisser au monde après lui, pour consoler son Eglise, son Epouse veuve et désolée, durant les premiers efforts de son affliction récente. *Vox turturis audita est in terra nostra: Revertere, revertere* (1): « La voix de la tour» terelle s'est fait entendre dans notre terre: Revenez, » revenez, mon bien-aimé ». C'est le gémissement de l'Eglise, qui rappelle son cher Epoux; qu'elle n'a possédé qu'un moment. « La nouvelle Epouse, dit » saint Bernard (2), se voyant abandonnée et privée de » son unique espérance; autant elle étoit affligée de » l'absence de son Epoux, autant devoit-elle avoir » d'empressement pour solliciter son retour. Son » amour et son besoin étoient pour elle deux raisons » pressantes d'avertir son bien-aimé, qu'elle n'avoit » pu empêcher d'aller où il étoit d'abord, de hâter » au moins l'avénement qu'il lui avoit promis, en » se séparant d'elle. Si elle désire et demande qu'il » imite, dans son retour, les bêtes les plus agiles » dans leur course, c'est une marque de l'ardeur de » ses désirs, qui ne trouvent rien d'assez prompt, et » qui ne peuvent souffrir le moindre retardement ».

O le cruel, s'écrie-t-elle, ô l'impitoyable! com-

(1) *Cant.* II. 12, 17. — (2) *S. Bernard. in Cantic. Serm.* LXXIII, *n.* 3, *tom.* 1, *col.* 1524.

bien de siècles s'est-il fait attendre, combien désirer? Venez, venez. La Synagogue ne l'avoit pas vu : mais l'Eglise l'a vu, l'a ouï, l'a touché; et il s'en est allé tout-à-coup. O la cruauté! Elle avoit tout quitté pour lui dire, avec l'apôtre saint Pierre : « J'ai tout » quitté pour vous suivre (1) »; et il l'avoit épousée, prenant sa pauvreté et son dépouillement pour sa dot. Aussitôt après l'avoir épousée, il meurt; et s'il ressuscite, c'est pour retourner d'où il est venu; et il laisse sa chaste Epouse sur la terre, jeune, veuve, désolée, qui demeure sans soutien.

Marie [lui fut] donnée, pour [*être son appui*, et] l'unique consolation de tous les fidèles sur la terre. Elle voyoit son Fils dans tous ses membres : sa compassion étoit une prière pour tous ceux qui souffroient; son cœur [s'insinuoit] dans le cœur de tous ceux qui gémissoient, pour leur aider à crier miséricorde : [elle entroit] dans les plaies de tous les blessés, pour leur aider à crier soulagement; dans tous les cœurs charitables, pour les presser de courir au soulagement, au soutien, à la consolation des nécessiteux et des affligés. [Elle agissoit] dans tous les apôtres, pour annoncer l'Evangile; dans tous les martyrs, pour le sceller de leur sang; enfin généralement dans tous les fidèles, pour en observer les préceptes, en écouter les conseils, en imiter les exemples.

Le soutien [de l'ame] dans cet état [de *détresse*, que lui cause l'éloignement de son bien-aimé, c'est] la communion : car ne pouvant l'embrasser en sa vérité toute nue, elle l'embrasse dans la vérité de

(1) *Matth.* XIX. 27.

son sacrement. *Sub umbra illius quem desideraveram sedi, et fructus ejus dulcis gutturi meo :* « Je » me suis reposé sous l'ombre de celui que j'avois » tant désiré ; et son fruit est doux à ma bouche ». « Son ombre, dit saint Bernard (1), c'est sa chair ; » son ombre, c'est la foi. Marie a été mise à couvert » sous l'ombre de la chair de son propre Fils ; et » moi je le suis à l'ombre de la foi du Seigneur. Et » comment sa chair ne me couvriroit-elle pas aussi, » puisque je la mange dans les saints mystères ? » L'Epouse désire, avec raison, d'être couverte de » l'ombre de celui dont elle doit recevoir, en même » temps, le rafraîchissement et la nourriture. Les » autres arbres des forêts, quoiqu'ils consolent par » leur ombre, ne donnent cependant point la nour» riture, qui fait le soutien de la vie, et ne produi» sent point ces fruits perpétuels de salut. Un seul, » auteur de la vie, peut dire à l'Epouse : Je suis ton » salut. Aussi désire-t-elle spécialement d'être à » couvert sous l'ombre du Christ ; parce que lui » seul, non-seulement rafraîchit de l'ardeur des » vices, mais remplit encore le cœur de l'amour des » vertus ».

Puisque nous pouvons jouir de la lumière, reposons-nous à l'ombre ; mais cherchons quelque arbre qui puisse nous donner non-seulement de l'ombre, mais du fruit ; non-seulement du rafraîchissement, mais de la nourriture. Il n'y a que Jésus-Christ goûté dans la communion. Reposons donc sous son ombre notre amour languissant, et fatigué de ne voir pas encore la lumière, de n'embrasser pas en-

(1) *S. Bernard. in Cantic. Serm.* XLVIII, *n.* 2, *tom.* 1, *col.* 1433.

core la vérité même : c'est là notre unique soutien. Mais, ô soutien accablant ! la communion irrite l'amour plutôt qu'elle ne l'assouvit. O Marie, il faut mourir ; votre amour est venu à un point, qu'il n'y a plus que l'immensité du sein de Dieu qui le puisse contenir.

SECOND POINT.

L'Amour profane est toujours plaintif; il dit toujours qu'il languit et qu'il se meurt. Mais ce n'est pas sur ce fondement que j'ai à vous faire voir que l'amour peut donner la mort : je veux établir cette vérité sur une propriété de l'amour divin. Je dis donc que l'amour divin emporte avec soi un dépouillement et une solitude effroyable, que la nature n'est pas capable de porter ; une si horrible destruction de l'homme tout entier, et un anéantissement si profond de tout le créé en nous-mêmes, que tous les sens en sont accablés. Car il faut se dénuer tellement de tout, pour aller à Dieu, qu'il n'y ait plus rien qui retienne : et la racine profonde d'une telle séparation, c'est cette effroyable jalousie d'un Dieu, qui veut être seul dans une ame, et ne peut souffrir que lui-même dans un cœur qu'il veut aimer ; tant il est exact et incompatible.

Vous pouvez voir, chères ames, la délicatesse de sa jalousie dans l'évangile de ce jour. Si Marthe s'occupe et s'empresse, c'est pour lui et pour son service : cependant il en est jaloux ; parce qu'elle s'occupe de ce qui est pour lui, au lieu de s'occuper totalement et uniquement de lui, comme faisoit Madeleine. « Marthe, Marthe, dit-il, tu es empres-

» sée, et tu te troubles dans la multitude; et il n'y » a qu'une seule chose qui soit nécessaire (1) ». De là donc nous pouvons comprendre cette solitude effroyable que demande un Dieu jaloux. Il veut qu'on détruise, qu'on ravage, qu'on anéantisse tout ce qui n'est pas lui; et pour ce qui est de lui-même, il se cache cependant, et ne donne presque point de prise sur lui-même : tellement que l'ame, d'un côté détachée de tout, et de l'autre, ne trouvant pas de moyen de posséder Dieu effectivement, tombe dans des foiblesses, dans des langueurs, dans des défaillances inconcevables; et lorsque l'amour est dans sa perfection, la défaillance va jusqu'à la mort, et la rigueur jusqu'à perdre l'être. Cet esprit de destruction et d'anéantissement est un effet de la croix.

Il réduit tout à une unité si simple, si souveraine, si imperçeptible, que toute la nature en est étonnée. Ecoutez vous-même parler votre cœur : quand on lui dit qu'il ne faut plus désormais désirer que Dieu, il se sent comme jeté tout-à-coup dans une solitude affreuse, dans un désert effroyable, comme arraché de tout ce qu'il aime. Car n'avoir plus que Dieu seul, [quel dépouillement !] Que ferons-nous donc? que penserons-nous? Quel objet, quel plaisir, quelle occupation? Cette unité si simple nous semble une mort; parce que nous n'y voyons plus ces délices, cette variété qui charme les sens, ces égaremens agréables, où ils semblent se promener avec liberté, ni enfin toutes ces autres choses sans lesquelles on ne trouve pas la vie supportable.

(1) *Luc.* x. 41, 42.

Mais voici ce qui donne le coup de la mort : c'est que le cœur, étant ainsi dépouillé de tout amour superflu, est attiré au seul nécessaire, avec une force incroyable ; et ne le trouvant pas, il se meurt d'ennui. « L'homme insensé n'entend pas ces choses, et » le sensuel ne les conçoit pas : mais aussi parlons- » nous de la sagesse entre les parfaits, et nous ex- » pliquons aux spirituels les mystères de l'esprit (1) ». Je dis donc que l'ame, étant dégagée des empressemens superflus, est poussée et tirée à Dieu avec une force infinie ; et c'est ce qui lui donne le coup de la mort : car d'un côté elle est *arrachée à tous les objets* sensibles ; et d'ailleurs l'objet qu'elle cherche est tellement simple et inaccessible, qu'elle n'en peut aborder. Elle ne le voit que par la foi, c'est-à-dire, qu'elle ne le voit pas : elle ne l'embrasse qu'au milieu des ombres et à travers des nuages, c'est-à-dire, qu'elle ne trouve aucune prise. C'est là que l'amour frustré se tourne contre soi-même, et se devient lui-même insupportable. Le corps l'empêche ; l'ame l'empêche : *il s'empêche et s'embarrasse lui-même* ; il ne sait ni que faire ni que devenir.

O union de deux cœurs, qui ne veulent plus être qu'un ! ô cœurs soupirans après l'unité ! ce n'est pas en vous-mêmes que vous la pouvez trouver. Venez, ô centre des cœurs, ô source d'unité, ô unité même ; mais venez, ô unité, avec votre simplicité, plus souveraine et plus détruisante, que tous les foudres et tous les tourmens dont votre puissance s'arme. Venez, et ravagez tout, en rappelant tout à vous, en anéantissant tout en vous ; afin que vous

(1) *I. Cor.* II. 6, 13, 14.

seule

seule soyez, et viviez, et régniez sur les cœurs unis, dont l'unité est votre trône, votre temple, votre autel, et comme le corps que vous animez.

Que faites-vous, ô Jésus-Christ, Dieu anéanti? à quoi vous servent vos clous, vos épines et votre croix? à quoi votre mort et votre sépulture? N'est-ce pas pour détruire, pour crucifier, pour ensevelir en vous et avec vous toutes choses? Vous n'avez plus que faire pour vous de tout cet appareil de votre supplice, ni de tout cet attirail de mort. Votre Eglise et vos épouses, les ames que vous avez rachetées, vous demandent ces instrumens funestes et salutaires; salutaires, parce qu'ils sont funestes; et funestes, parce qu'ils devoient être salutaires: elles ont, dis-je, besoin de ces instrumens qui ne vous servent plus de rien, et dont vous n'avez plus besoin que pour les membres de votre corps mystique.

Donnez, Epoux de sang, donnez à vos épouses, les ames baptisées, qui ne font toutes ensemble qu'une seule épouse dans l'unité de votre Eglise; donnez-leur ces armes ravageantes et détruisantes, afin qu'elles vous épousent par le mystère de votre croix, et que leur pauvreté, leur dépouillement, leur anéantissement total, soient la dot qu'elles vous apportent: car vous êtes riche en vous-même, et votre richesse dans la créature, c'est la pauvreté et le néant de la créature. O détruisez donc, anéantissez les ames que vous avez rachetées, anéantissez-les par le mystère de votre croix; afin de les rendre dignes d'être anéanties par le mystère de votre gloire, lorsque Dieu, qui est maintenant en vous, se récon-

ciliant toutes choses, sera en vous, consommant très-parfaitement en un toutes choses.

Voilà le mystère d'unité, après lequel soupirent toutes les ames exilées, qui s'affligent démesurément sur les fleuves de Babylone, en se souvenant de Sion. Mystère d'unité, qui s'opère et s'avance de jour en jour par un martyre inexplicable, et qui se consommera par une paix qui sera Dieu même. O quel renversement! ô quelle violence! ô que le travail de cet enfantement est horrible! Car Dieu ne délie pas; il arrache : il ne plie pas; mais il rompt : il ne sépare pas tant, qu'il brise et ravage tout. Quand sera-ce, ô Jésus-Christ, que vous détruirez tout-à-fait ce qui nous détruit? Ah! que vous êtes cruel!

Mais que dis-je ici, chrétiens? Que ceux-là vous représentent quels sont ces efforts, qui les ont expérimentés. Pour moi, je n'oserois en parler ni les approfondir davantage; et j'en ai dit seulement ce mot, pour vous donner quelque idée de l'amour de la sainte Vierge durant *les jours de son exil, et la* captivité de sa vie mortelle. Non, non, les séraphins mêmes ne peuvent entendre, ni dignement expliquer, avec quelle rapidité Marie étoit attirée à son bien-aimé, ni quelle violence enduroit son cœur dans cette séparation. Si jamais il y a eu une ame pénétrée de la croix, et ensuite de cet esprit de destruction chrétienne, c'est la divine *Marie*. Elle étoit donc toujours défaillante et toujours mourante, appelant toujours son bien-aimé avec une angoisse mortelle, et lui disant comme l'Epouse : « Retour-

» nez, mon bien-aimé, et soyez semblable à un che- » vreuil et à un faon de cerf » : *Revertere; similis esto, dilecte mi, capreæ, hinnuloque cervorum* (1). C'est en vain que son Fils lui dit : « Encore un peu, » encore un peu ; un peu, et vous ne me verrez plus ; » un peu, et vous me verrez (2) ». Car que dites-vous, ô Jésus-Christ ? songez-vous que vous parlez à un cœur qui aime ? Et vous comptez pour peu tant d'années d'une privation si horrible ? Et lorsqu'on vous aime bien, les momens sont autant d'éternités : car vous êtes l'éternité même ; et on ne compte plus les momens, quand on sait qu'à chaque moment on perd l'éternité toute entière. Et cependant vous dites : « Encore un peu ». Ce n'est pas là consoler ; c'est plutôt outrager l'amour ; c'est insulter à ses douleurs ; c'est se rire de ses impatiences et de ses excès intolérables.

Si vous m'en croyez, saintes ames, vous ne chercherez point d'autres causes de la mort de la sainte Vierge : son amour étant si ardent, si fort et si enflammé, il ne poussoit pas un soupir, qui ne dût rompre tous les liens de ce corps mortel ; il ne formoit pas un regret, qui n'en dût dissoudre toute l'harmonie ; il n'envoyoit pas un désir au ciel, qui ne dût tirer après soi l'ame toute entière. Je vous ai dit, chrétiens, que sa mort est miraculeuse ; je suis contraint de changer d'avis : la mort n'est pas le miracle ; c'en est plutôt la cessation. Le miracle continuel, c'étoit que Marie pût vivre séparée de son bien-aimé. Elle vivoit néanmoins ;

(1) *Cant.* II. 17. — (2) *Joan.* XVI. 16.

parce que tel étoit le conseil de Dieu, qu'elle fût conforme à Jésus-Christ crucifié, par le martyre insupportable d'une longue vie, autant pénible pour elle, que nécessaire à l'Eglise. Mais comme le divin amour régnoit en son cœur, sans aucun obstacle, il alloit de jour en jour s'augmentant sans cesse par son exercice, et s'accroissant par lui-même : de sorte qu'il vint enfin s'étendant toujours à une telle perfection, que la terre n'étoit pas capable de le contenir. Ainsi point d'autre cause de la mort de Marie, que la vivacité de son amour.

Sauveur Jésus, allumez votre amour dans nos cœurs par une semblable impatience; et puisqu'elle naissoit en Marie de cette union intime que vous aviez avec elle, rassasiez-nous tellement de vos saints mystères; soyez tellement en nous par la participation de votre chair et de votre sang, que vivans plus en vous qu'en nous-mêmes, nous ne respirions autre chose, que d'être consommés avec vous dans la gloire que vous nous avez préparée.

Cette ame sainte et bienheureuse attire après elle son corps par une résurrection anticipée. Car encore que Dieu ait marqué un terme commun à la résurrection de tous les morts, il y a des raisons particulières, qui l'obligent d'avancer le terme en faveur de la sainte Vierge. Le soleil ne produit les fruits que dans leur saison; mais nous voyons des terres si bien cultivées, qu'elles attirent une influence et plus efficace et plus prompte. Il y a aussi des arbres hâtifs dans le jardin de l'Epoux; et la sainte chair de Marie est une terre trop bien préparée, pour

attendre le terme ordinaire à produire des fruits d'immortalité.

Deux choses font partie de son triomphe; la gloire de son ame par l'amour; la gloire de son corps par le rejaillissement de celle de l'ame. Aussi l'Ecriture sainte cherche-t-elle des expressions extraordinaires, pour nous représenter un si grand éclat, pour nous en tracer quelque image. A peine trouve-t-elle dans le monde assez de lumières, et il a fallu ramasser tout ce qu'il y a de lumineux dans la nature. « Elle » a mis la lune à ses pieds, les étoiles autour de sa » tête; le soleil la pénètre toute, et l'environne de » ses rayons (1) » : tant il a fallu de gloire et d'éclat pour orner ce corps virginal.

Après cela, chères ames, je ne dois pas m'étendre en un long discours, pour vous décrire la magnificence du triomphe de la sainte Vierge. L'amour qui l'a fait mourir, la fera aussi triompher. Je m'ouvrirois en ce lieu une trop vaste carrière, si j'entreprenois de vous raconter les grandeurs, les magnificences, les sublimités de l'amour. Je vous dirai seulement ce mot, que c'est à lui qu'il appartient d'élever les cœurs : car c'est lui qui nous fait dire : *Sursum corda :* « Le cœur en haut, le cœur en haut ». C'est une doctrine du grand saint Thomas (2), que ceux-là seront les plus élevés dans l'ordre de la gloire, qui auront eu sur la terre de plus violens désirs de posséder Dieu. La flèche, qui part d'un arc bandé avec plus de force, prenant son vol au milieu de l'air avec une plus grande vitesse, entre aussi plus pro-

(1) *Apoc.* XII. 1. — (2) *I. Part. quæst.* XII, *art.* 6.

fondément au but où elle est adressée. De même l'ame fidèle pénétrera plus avant, si je puis parler de la sorte, dans l'essence même de Dieu, qui est le seul terme de ses espérances, quand elle s'y sera élancée par une plus grande impétuosité de désirs.

Mais si l'amour de Marie a été si vif et si impétueux, combien a-t-elle dû s'unir intimement à celui qui faisoit l'unique objet de son cœur et de tous ses désirs? Qui peut exprimer la gloire dont elle a été revêtue, en entrant dans la joie de son bien-aimé? Son triomphe n'est pas une vaine *pompe : la puissance* qui lui est donnée [répond à la dignité de sa personne, à l'excellence de son amour et à la sublimité de son élévation. Plus elle est proche du trône de son Fils, plus elle a de crédit, pour y faire recevoir favorablement nos prières, et nous procurer les secours que nous réclamons. Que pourroit refuser un fils à sa mère, et à une mère si tendrement aimée? que n'obtiendroit pas l'amour si puissant dont elle est embrasée? Combien ne se *sent-elle* pas vivement sollicitée de s'intéresser pour des enfans, qui ont tant coûté à son Fils, et que ses propres douleurs lui rendent à elle-même si chers? Mais pour nous assurer l'effet de son intercession, elle nous dit encore comme autrefois: « Faites tout ce qu'il vous » dira (1) ». C'est l'unique moyen de trouver Jésus-Christ propice, et Marie disposée à prier pour nous.]

Qu'elle se rende l'avocate, auprès de Dieu, de

(1) *Joan.* II. 5.

l'Eglise qui la réclame, et qu'elle détourne les malheurs qui menacent la chrétienté. Qu'elle protège du plus haut des cieux ce royaume très-chrétien, qu'un roi juste et pieux (*) lui a consacré; et qu'elle veille en ses bontés sur le roi son fils, qui renouvelle tous les ans ce don solennel. Qu'elle conserve ce grand monarque et dans la paix et dans les hasards: qu'elle inspire la justice à ceux qui l'ont irrité; et à lui, la bonté et la clémence. Qu'il fasse la paix par inclination, et la guerre par nécessité : qu'il ne soit terrible que pour protéger la justice, assurer la paix et la tranquillité publique. Qu'elle lui obtienne la grâce d'être toujours juste, toujours pacifique, père charitable de ses peuples, humble enfant de la sainte Eglise, protecteur de son autorité, zélé défenseur de ses droits. Qu'elle bénisse la piété exemplaire de la reine son épouse, et qu'elle fasse croître et multiplier leur royale postérité sous l'ombre de sa protection. Qu'elle mette bientôt le comble à la joie de toute la France, par le parfait rétablissement de cette reine auguste et pieuse, qui nous honore de son audience, et qu'elle ne prolonge sa vie que pour augmenter ses mérites. Qu'elle soit toujours aimée, toujours respectée, cette sage et pieuse princesse,

(*) Louis XIII, en exécution d'un vœu qu'il avoit fait, pour obtenir la grossesse de la Reine, donna, le 10 février 1638, un édit, par lequel il mit sa personne et son royaume sous la protection de la sainte Vierge, et ordonna que tous les ans il se feroit une procession solennelle à Notre-Dame de Paris, pour renouveler cette consécration. Telle est l'origine de la procession qui se fait annuellement, dans toutes les églises du royaume, le jour de l'Assomption. (*Edit. de Déforis.*)

pour inspirer continuellement des conseils de paix, des sentimens de bonté, des pensées de condescendance. Qu'elle vive sur la terre n'ayant de goût que pour le ciel; qu'elle dédaigne ce qui passe, et qu'elle s'attache immuablement à ce qui demeure. Qu'au milieu de tant de grandeurs, elle soit jetée devant Dieu dans une véritable humiliation : qu'elle méprise autant sa grandeur royale, que nous sommes obligés de la révérer; et qu'elle fasse sa principale occupation du soin de mériter devant Dieu une couronne immortelle. Voilà, Madame, les vœux que je fais : puisse Votre Majesté les faire avec moi dans toute l'étendue d'un cœur chrétien, et recevoir pour sa récompense la sainte bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

ABRÉGÉ D'UN SERMON

PRÊCHÉ LE MÊME JOUR.

Avantages que nous retirons de l'exaltation de Marie. Le culte que nous lui rendons, nécessairement rapporté à Dieu. Moyens que nous devons prendre pour nous unir à lui, en honorant Marie.

Fecit mihi magna qui potens est.

Le Tout-puissant a fait pour moi de grandes choses. Luc. I. 49.

Si notre Seigneur Jésus-Christ, après avoir accompli l'œuvre que son Père céleste lui avoit commise sur la terre, est retourné au ciel, d'où il est sorti, pour y occuper éternellement la place qui étoit due à sa divine naissance; l'apôtre nous a enseigné qu'il ne le fait pas seulement pour sa propre gloire, mais encore pour l'utilité de sa sainte Eglise. En effet, il nous est très-avantageux qu'un ambassadeur si agréable soit auprès de Dieu, pour y traiter nos affaires; un avocat si pressant, pour y défendre notre cause; un si puissant médiateur, pour terminer nos différends. Ainsi, quand il s'est assis à la droite de son Père, il ne l'a pas fait seulement pour se mettre en possession de son trône; mais en-

core pour procurer nos intérêts, et pour paroître pour nous devant la face de Dieu : *Ut appareat vultui Dei pro nobis* (1). Ce que Jésus-Christ notre chef a accompli une fois en sa personne, il ne cesse de l'accomplir tous les jours dans les membres de son corps mystique, selon la mesure convenable et selon la proportion de la créature. Autant de fidèles serviteurs de Dieu, qui entrent avec Jésus-Christ dans son paradis de délices, autant de pieux intercesseurs, qui ne cessent de prier pour leurs frères, et pour cette partie de l'Eglise, qui voyage et qui combat sur la terre, au milieu des tentations de la fragilité humaine.

Vous devez entendre, mes Frères, par cette doctrine très-sainte et très-véritable, que si la Mère de Dieu est aujourd'hui élevée au-dessus de tous les esprits célestes, une si haute exaltation ne regarde pas seulement sa gloire, mais encore notre avantage. Car si elle est aujourd'hui reçue dans les embrassemens de son Fils, dans la participation de son trône, dans la plénitude de sa gloire; elle est d'autant plus puissante pour nous obtenir ses grâces, et sa charité consommée rendra son intercession plus utile et plus fructueuse à tous les enfans de Dieu, auxquels elle a enfanté leur salut et leur rédemption en Jésus-Christ notre Seigneur. Ce n'est donc pas sans raison, qu'en célébrant son triomphe nous implorons son secours : ce n'est pas sans raison, que l'Eglise catholique inspire à tous [les fidèles de se mettre sous sa protection.]

(1) *Hebr.* IX. 24.

Tous les actes religieux doivent se terminer à Dieu; et le propre de la religion, c'est de nous réunir à ce premier être. Saint Augustin nous enseigne, que c'est de cette origine que cette vertu a pris son nom : *Religio dicitur eo quod nos religet omnipotenti Deo*(1) : « Elle nous lie; elle nous attache, » elle nous unit à Dieu; et c'est par cette union » qu'elle est définie ». L'honneur que nous rendons à la sainte Vierge appartient très-certainement à la religion; puisque nous le lui rendons dans les lieux consacrés à Dieu, dans l'assemblée de sa sainte Eglise, et dans la célébration des divins mystères. Il faut donc nécessairement que ce culte, que cet honneur, que cette dévotion se rapporte à Dieu, et le regarde comme sa fin.

[Quelle est donc] l'inconsidération de nos adversaires, qui nous objectent que nous rendons à la créature un culte religieux? L'objection porte sa réponse dans ses propres termes : si ce culte est religieux, donc il se termine enfin à Dieu seul : et quel inconvénient d'honorer la créature pour l'amour de Dieu, une créature si excellente?

Mais laissons la dispute et la controverse, et revenons, chrétiens, à notre instruction. Par conséquent vous devez entendre, que toute votre dévotion, pour la sainte Mère de Dieu, ne mérite pas le nom de dévotion, et n'a que l'apparence de religion et la montre de la piété véritable, si elle ne vous conduit à Dieu, et ne sert à vous y unir immuablement, selon les lois du christianisme et de

(1) *De ver. Relig. n.* 111, 113, *tom.* 1, *col.* 787, 788.

l'Evangile. [Dans le culte que nous rendons à Marie, nous avons] deux moyens pour [parvenir à] cette union; ses prières et l'imitation de ses vertus. Vous vous adressez à elle comme à une créature excellente, qui est très-intimement unie à Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ: unie premièrement, par l'union du sang; unie en second lieu, par la société des souffrances; unie enfin aujourd'hui, par la plénitude de la gloire.

Pour unir Jésus-Christ avec Marie, nous voyons concourir ensemble tout ce que la nature a de plus tendre, tout ce que la grâce a *de plus puissant. Il* l'appelle à sa croix pour participer à ses peines: un même martyre pour le Fils et pour la mère; une même croix et les mêmes clous; une même lance pour percer leurs cœurs.

Sur ces deux fondemens jugez de leur union dans la gloire: il partagera son trône avec nous, combien plus avec sa mère? *Astitit Regina à dextris tuis* (1): Jésus-Christ est assis à la droite du Père; Marie à la droite de son *Fils.* Etre assis est une marque d'autorité suprême. Il faut percer tous les chœurs des anges, [pour découvrir Marie, environnée de tout l'éclat de la gloire de son Fils.]

Qui doute donc, mes Frères, que la piété de nos vœux ne cherche Jésus-Christ dans Marie? Malheureux, qui veulent mettre de la jalousie entre le fils et la mère. C'est cette sainte union, qui nous attire à Jésus-Christ, qui nous attire en même temps, par un même effort, à Marie; la regardant dans la

(1) *Ps.* XLIV. 10.

gloire de son Fils, dans cette exaltation que nous célébrons.

L'imitation des vertus [de Marie est un des moyens les plus efficaces, pour nous unir à] Jésus-Christ : car il est tout entier dans les saints, et par conséquent dans la sainte Vierge. Saint Paul disoit aux fidèles : « Soyez mes imitateurs, comme je le suis » de Jésus-Christ » : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi* (1). Imiter les saints, c'est donc imiter Jésus-Christ. Où voyons-nous une image plus accomplie des vertus de Jésus-Christ, qu'en sa sainte Mère ?

Sa pureté, le secret et la retraite, [dans lesquels elle passe sa vie, sont autant de leçons qu'elle fournit aux vierges chrétiennes.] « Les vierges, qui sont » vraiment vierges, ont coutume d'être toujours » tremblantes, et jamais elles n'ont de sécurité : pour » éviter les piéges qu'elles doivent appréhender, elles » craignent, même lorsqu'il n'y a point de danger » pour elles » : *Solent virgines, quæ verè virgines sunt, semper pavidæ et nunquam esse securæ; et ut caveant timida, etiam tuta pertimescere.* « Elles doi- » vent être même émuès à la vue d'un ange; regar- » der comme autant de piéges, tout ce qui paroît de » nouveau, tout ce qui survient d'inopiné » : *Quidquid novum, quidquid subitum ortum fuerit, totum contra se æstimant machinatum.* C'est ainsi que Marie se conduit : « elle est troublée, mais elle ne dit mot; » son trouble est un effet de sa pudeur virginale; » son assurance vient de sa fermeté; son silence et

(1) *I. Cor.* IV. 16.

» ses réflexions sont une marque de sa prudence » : *Turbata est, non est locuta : quod turbata est, verecundiæ fuit virginalis; quod non perturbata, fortitudinis; quod tacuit et cogitavit, prudentiæ* (1).

Combien elle est éloignée de ces malicieuses ambiguités, de ces piéges subtils, de ces dangereuses complaisances, de ces malicieux détours, par lesquels l'impureté consommée tâche de s'insinuer dans les ames innocentes. Le trouble, la pudeur, le silence, [c'est là le partage des vierges chrétiennes, qui veulent prendre Marie pour leur modèle.]

(1) *S. Bern. Hom.* III, *sup.* Missus est, *n.* 9, *tom.* I, *col.* 747.

SERMON

POUR

LA FÊTE DU ROSAIRE,

ÉTABLIE

EN L'HONNEUR DE LA SAINTE VIERGE.

Marie associée à la double fécondité du Père, pour devenir mère de Jésus-Christ et de tous ses membres. Les pécheurs enfantés par cette mère charitable, au milieu des tourmens et des cris : pourquoi. Circonstances remarquables dans lesquelles Jésus-Christ lui communique sa fécondité bienheureuse. Souvenir que nous devons avoir des gémissemens de notre mère. Les fidèles consacrés à la pénitence, par la manière dont Jésus et Marie les engendrent.

Dicit Jesus matri suæ : Mulier, ecce Filius tuus; deinde dicit discipulo : Ecce mater tua.

Jésus dit à sa mère : Femme, voilà votre Fils; après il dit à son disciple : Voilà votre mère. Joan. XIX. 26, 27.

L'ANTIQUITÉ païenne a fort remarqué l'action d'un certain philosophe (*), qui, ne laissant pas en mourant de quoi entretenir sa famille, s'avisa de léguer, par son testament, le soin de sa femme et de ses enfans au plus intime de ses amis : il se persuada, nous

(*) Eudamidas de Corinthe.

dit-on (1), qu'il ne pouvoit faire plus d'honneur à la générosité de celui auquel il donnoit, en mourant, ce témoignage de sa confiance. A la vérité, chrétiens, il paroît quelque chose de beau dans cette action, si elle a été faite de bonne foi, et si l'affection a été mutuelle : mais nous savons que les sages du monde ont ordinairement bien plus travaillé pour l'ostentation, que pour la vertu; et que la plupart de leurs belles sentences ne sont dites que par parade et par une gravité affectée. Laissons donc les histoires profanes, et allons à l'Evangile de Jésus-Christ. Pardonnez-moi, Messieurs, si je dis que, ce que la nécessité a fait inventer à ce philosophe, une charité infinie l'a fait faire, en quelque sorte, à notre Sauveur, d'une manière toute divine. Il regarde du haut de sa croix et Marie, et son cher disciple; c'est-à-dire, ce qu'il a de plus cher au monde : et comme il leur veut laisser, en mourant, quelque marque de sa tendresse, il donne premièrement saint Jean à sa mère; après, il donne sa mère à son bien-aimé, et il établit, par ce testament, la dévotion pour la sainte Vierge. C'est, mes Frères, pour cette raison qu'on lit cet Evangile en l'Eglise, dans la sainte solennité du Rosaire (*), pour

(1) *Lucian. Dialog. Toxar. seu Amicit.*

(*) Le saint pape Pie V, en mémoire de la victoire remportée à Lépante par les Chrétiens sur les Turcs, le 7 octobre 1571, institua une fête annuelle, sous le titre de *sainte Marie de la Victoire*, et en fixa la célébration au premier dimanche d'octobre. En 1573, Grégoire XIII changea ce titre en celui du *Rosaire*. Saint Dominique fut le premier instituteur de cette pratique de piété qu'on a appelée *Rosaire*, et qui consiste à réciter quinze dixaines d'*Ave*, avec un *Pater* au commencement de chaque dixaine, en l'honneur

laquelle

laquelle nous sommes ici assemblés. C'est pourquoi, pour édifier votre piété, j'espère vous faire voir aujourd'hui, que, par ces divines paroles, Marie est la mère de tous les fidèles, après que je lui aurai adressé celles, par lesquelles on lui annonça qu'elle seroit mère de Jésus-Christ même : *Ave, Maria.*

C'est un trait merveilleux de miséricorde, que la promesse de notre salut se trouve presque aussi ancienne, que la sentence de notre mort, et qu'un même jour ait été témoin de la chute de notre nature, et du rétablissement de notre espérance. Nous voyons en la Genèse (1), que Dieu nous condamnant à la servitude, nous promet en même temps le Libérateur; en prononçant la malédiction contre nous, il prédit au serpent, qui nous a trompés, que sa tête sera brisée, c'est-à-dire, que son empire sera renversé, et que nous serons délivrés de sa tyrannie. Les menaces et les promesses se touchent : la lumière de la faveur nous paroît, dans le feu même de la colère; afin que nous entendions, chrétiens, que Dieu se fâche contre nous, ainsi qu'un bon père, qui, dans les sentimens les plus vifs d'une juste indignation, ne peut oublier ses miséricordes, ni retenir les effets de sa tendresse. Mais ce qui me paroît le plus admirable dans cette conduite de la Provi-

du mystère de l'Incarnation. Elle est connue aussi sous le nom de *Chapelet*, ou *Couronne*, qui est le tiers du Rosaire. Les papes ont approuvé cette dévotion, et y ont attaché de grandes indulgences. Voyez *Godescard*, *Vies des Saints*, tom. IX, au 1.er octobre. (*Edit. de Versailles.*)

(1) *Genes.* III. 15.

dence, c'est qu'Adam même, qui nous a perdus, et Eve, qui est la source de notre misère, nous sont représentés, dans les Ecritures, comme des images vivantes des mystères qui nous sanctifient. Jésus-Christ ne dédaigne pas de s'appeler le nouvel Adam : Marie, sa divine mère, est la nouvelle Eve; et par un secret merveilleux, notre réparation *nous est figurée*, même dans les auteurs de notre ruine.

C'est sans doute dans cette vue, que saint Epiphane a considéré un passage de la Genèse (1), où Eve est nommée mère des vivans : *il a doctement* remarqué, que c'est après sa condamnation qu'elle est appelée de la sorte; et voyant qu'elle n'avoit pas ce beau nom, lorsqu'elle étoit encore dans le paradis, il s'étonne, avec raison, que l'on commence à l'appeler mère des vivans, seulement après qu'elle est condamnée à n'engendrer plus que des morts. En effet, ne jugez-vous pas que ce procédé extraordinaire nous fait voir assez clairement, qu'il y a ici du mystère? *et c'est ce qui fait dire à ce grand évê*que, qu'elle est nommée ainsi en énigme, et comme figure de la sainte Vierge, qui, étant associée, avec Jésus-Christ, à la chaste génération des enfans de la nouvelle alliance, est devenue, par cette union, la vraie mère de tous les vivans, c'est-à-dire, de tous les fidèles. Voilà une belle figure de la sainte maternité de l'incomparable Marie, que *j'ai* à vous prêcher aujourd'hui; et j'en reconnois l'accomplissement à la croix de notre Sauveur, et dans l'Evangile de cette fête.

(1) *Lib.* III, *Hæres.* LXXVIII, *tom.* I, *n.* 18, *pag.* 105.

Car, que voyons-nous au Calvaire, et qu'est-ce que notre Evangile nous y représente ? Nous y voyons Jésus-Christ souffrant, et Marie percée de douleurs, et le disciple bien-aimé du Sauveur des ames, qui, remis de ses premières terreurs, vient recueillir les derniers soupirs de son Maître, mourant pour l'amour des hommes. O saint et admirable spectacle ! Toutefois ce n'est pas là, chrétiens, ce qui doit aujourd'hui arrêter vos yeux. Mais considérez attentivement, que c'est en cet état de souffrance que Jésus engendre le peuple nouveau ; et admirez que dans les douleurs de cet enfantement du Sauveur, dans le temps que nous naissons de ses plaies, et qu'il nous donne la vie par sa mort, il veut aussi que sa mère engendre, et il lui donne saint Jean pour son fils : « Femme, lui dit-il, voilà » votre fils ». Et ne vous persuadez pas qu'il regarde saint Jean, en ce lieu, comme un homme particulier. Tous ses disciples l'ont abandonné, et son Père ne conduit au pied de sa croix que le bien-aimé de son cœur : *tellement* que, dans ce débris de son Eglise presque dissipée, saint Jean, qui est le seul qui lui reste, lui représente tous ses fidèles, et toute l'universalité des enfans de Dieu. C'est donc tout le peuple nouveau ; c'est toute la société de l'Eglise, que Jésus recommande à la sainte Vierge, en la personne de ce cher disciple ; et par cette divine parole, elle devient non-seulement mère de saint Jean, mais encore de tous les fidèles. Et par-là, ne voyez-vous pas, selon la pensée de saint Epiphane, que la bienheureuse Marie est l'Eve de la nouvelle

alliance, et la mère de tous les vivans, unie spirituellement au nouvel Adam, pour être la mère de tous les élus ?

C'est, fidèles, sur cette doctrine toute évangélique, que j'établirai aujourd'hui la dévotion à la Vierge, pour laquelle nous sommes ici assemblés : et pour expliquer clairement, et par une méthode *facile, cette vérité* importante, je réduis tout ce discours à deux points, que je vous prie d'imprimer en votre mémoire. Deux grandes choses étoient nécessaires, pour faire naître le peuple nouveau, et nous rendre enfans de Dieu par la grâce. *Il falloit* que nous fussions adoptés; il falloit que nous fussions rachetés : car puisque nous sommes étrangers à Dieu, comment deviendrions-nous ses enfans, si sa bonté ne nous adoptoit? et puisque le crime du premier homme nous avoit vendus à Satan, comment serions-nous rendus au Père éternel, si le sang de son Fils ne nous rachetoit? Et donc pour nous faire les enfans de Dieu, il faut nécessairement qu'un Dieu nous adopte, *et il faut aussi qu'un Dieu nous rachète*. Comment sommes-nous adoptés? par l'amour du Père éternel. Comment sommes-nous rachetés? par la mort et les souffrances du Fils. Le principe de notre adoption, c'est l'amour du Père éternel, et la raison en est évidente : car puisque ce n'est pas la nature qui nous donne à Dieu comme enfans, il s'ensuit manifestement que c'est son *amour*, qui nous a choisis. Mais si nous avons besoin de l'amour du Père, pour devenir enfans d'adoption ; les souffrances du Fils nous sont nécessaires, parce que

nous sommes enfans de rédemption : et ainsi nous sommes nés tout ensemble, de l'amour infini de l'un, et des cruelles souffrances de l'autre.

Nouvelle Eve, divine Marie, quelle part avez-vous en ce grand ouvrage, et comment contribuez-vous à la chaste génération des enfans de Dieu? chrétiens, voici le mystère; et afin que vous l'entendiez, il faut vous prouver, par les saintes Lettres, que le Père et le Fils l'ont associée; le premier, à la fécondité de son amour; le second, à celle de ses souffrances : tellement qu'elle est notre mère; premièrement, par un amour maternel; secondement, par ces souffrances fécondes, qui déchirent son ame au Calvaire. C'est le partage de ce discours; et sans sortir de mon Evangile, j'espère vous faire voir ces deux vérités accomplies au pied de la croix, et établir, sur ce fondement, une dévotion fructueuse pour la bienheureuse Marie.

PREMIER POINT.

Jésus-Christ, notre rédempteur, n'avoit rien qui le touchât davantage, que le désir miséricordieux de s'unir à notre nature, et d'entrer en société avec nous. C'est pourquoi il est né d'une race humaine; afin que nous devenions, par la grâce, une race divine et spirituelle : il se joint à nous par un double nœud; lorsqu'en se faisant fils d'Adam, il nous rend en même temps les enfans de Dieu; et par cette alliance redoublée, pendant que notre Père devient le sien, il veut que le sien devienne le nôtre. C'est ce qui lui fait dire dans son Evan-

gile : *Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum* (1) : « Je retourne à mon Père et au vôtre » : afin que nous comprenions, par cette parole, qu'il veut que tout lui soit commun avec nous, puisqu'il ne nous envie pas cet honneur d'être les enfans de son Père.

Or, Messieurs, cette même libéralité, qui fait qu'il nous donne son Père céleste, fait qu'il nous donne aussi sa divine mère : il veut qu'elle nous engendre selon l'esprit, comme elle l'a engendré selon la chair; et qu'elle soit en même temps sa mère et la nôtre, pour être notre frère en toutes façons. C'est dans cette pieuse pensée, que vous recourez aujourd'hui à la sainte protection de Marie; et vous êtes persuadés que les véritables enfans de Dieu se reconnoissent aussi les enfans de la Vierge. Si bien que je me sens obligé, afin d'échauffer en vos cœurs la dévotion de Marie, de rechercher, par les saintes Lettres, de quelle sorte elle est unie au Père éternel, pour être mère de tous les fidèles. Toutefois je n'ose pas entreprendre de résoudre cette question de moi-même; mais il me semble que saint Augustin nous donne une admirable ouverture, pour connoître parfaitement cette vérité. Ecoutez les paroles de ce grand évêque, dans le livre qu'il a composé de la sainte Virginité : c'est là, que parlant admirablement de la très-heureuse Marie, il nous enseigne, que, « selon la chair, elle est la mère de Jé» sus-Christ; et aussi, que, selon l'esprit, elle est » la mère de tous ses membres » : *Carne mater capitis nostri, spiritu mater membrorum ejus*; « parce

(1) *Joan.* XX. 17.

» que, poursuit ce grand homme, elle a coopéré, » par sa charité, à faire naître dans l'Eglise les en» fans de Dieu »; *quia cooperata est charitate, ut filii Dei nascerentur in Ecclesiâ* (1). Vous voyez la question décidée; et saint Augustin nous dit clairement, que Marie est mère de tous les fidèles, parce qu'elle les engendre par la charité. Suivons donc les traces que nous a marquées cet incomparable docteur; et expliquons, par les Ecritures, cette fécondité bienheureuse, par laquelle nous sommes nés de la charité de Marie.

Pour cela, il nous faut entendre qu'il y a deux fécondités; la première, dans la nature; la seconde, dans la charité. Il est inutile de vous expliquer quelle est la fécondité naturelle, qui se montre assez tous les jours, par cette éternelle multiplication qui perpétue toutes les espèces par la bénédiction de leur Créateur. Mais après avoir supposé la fécondité naturelle, faisons voir, par les saintes Lettres, que non-seulement la nature, mais encore que la charité est féconde. Et qui peut ne voir pas cette vérité, entendant le divin apôtre, lorsqu'il dit si tendrement aux Galates : « Mes petits enfans, que j'enfante en» core, pour lesquels je ressens encore les douleurs » de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit » formé en vous » : *Filioli mei, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis* (2). Ne voyez-vous pas, chrétiens, la fécondité merveilleuse de la charité de saint Paul? Car quels sont ces petits enfans, que cet apôtre reconnoît pour siens, sinon ceux que la charité lui donne? et que signifient ces

(1) *De sancta Virginit.* n. 6, tom. VI, col. 343. — (2) *Gal.* IV. 19.

douleurs de l'enfantement de saint Paul, sinon les empressemens de sa charité, et la sainte inquiétude qui la travaille, pour engendrer les fidèles en notre Seigneur? et par conséquent, concluons que la charité est féconde. C'est pourquoi la même Ecriture, qui nous enseigne qu'elle a des enfans, lui attribue aussi, en divers endroits, toutes les qualités des mères.

Oui, cette charité maternelle, qui se fait des enfans par sa tendresse, elle a des entrailles où elle les porte; elle a des mamelles qu'elle leur présente; elle a un lait qu'elle leur donne: et c'est ce qui fait dire à saint Augustin, que « la charité est une » mère, et que la même charité est une nourrice »: *Charitas mater est* (1), *charitas nutrix est* (2). La charité est une mère, qui porte tous ses enfans dans le cœur, et qui a pour eux ces entrailles tendres, ces entrailles de compassion, que nous voyons si souvent dans les Ecritures; *Charitas mater est*. Cette même charité est une nourrice, qui leur présente les chastes mamelles, d'où distille ce lait sans fraude de la sainte mansuétude et de la sincérité chrétienne; *Sine dolo lac*, comme parle l'apôtre saint Pierre (3). Tellement qu'il est véritable qu'il y a deux fécondités; la première, dans la nature; la seconde, dans la charité. Or, cette vérité étant supposée, il me sera maintenant facile de vous faire voir clairement, de quelle sorte la Vierge sacrée est unie au Père éternel, dans la chaste génération des enfans du nouveau Testament.

(1) *De Catechiz. rudib. cap.* XV, *n.* 23, *tom.* VI, *col.* 279. — (2) *Ad Marcel. Ep.* CXXXIX, *n.* 3, *tom.* II, *col.* 421. — (3) *I. Petr.* II. 2.

Et premièrement, remarquez que ces deux fécondités différentes, que nous avons vues dans les créatures, se trouvent en Dieu, comme dans leur source. La nature de Dieu est féconde; son amour et sa charité l'est aussi. Je dis que sa nature est féconde; et c'est elle qui lui donne ce Fils éternel, qui est son image vivante. Mais si sa fécondité naturelle a fait naître ce divin Fils dans l'éternité, son amour lui en donne d'autres, qu'il adopte tous les jours dans le temps. C'est de là que nous sommes nés; et c'est à cause de cet amour que nous l'appelons notre Père: par conséquent, le Père céleste nous paroît doublement fécond. Il l'est, premièrement par nature; et par-là il engendre son Fils naturel; il l'est, secondement par amour, et c'est ce qui fait naître les adoptifs. Mais après que nous avons vu que ces deux fécondités différentes sont en Dieu comme dans leur source; voyons si nous pouvons découvrir qu'elles soient communiquées à Marie: je vous prie, renouvelez vos attentions.

Et déjà il semble qu'elle participe, en quelque manière, à la fécondité naturelle, par laquelle Dieu engendre son Fils. Car d'où vient, ô très-sainte Vierge, que vous êtes mère du Fils de Dieu même? est-ce votre fécondité propre, qui vous donne cette vertu? Non, dit-elle, c'est Dieu qui l'a fait, et c'est l'ouvrage de sa puissance: *Fecit mihi magna qui potens est* (1). Elle n'est donc pas mère de ce Fils par sa propre fécondité. Au contraire, ne voyons-nous pas, fidèles, qu'elle se condamne elle-même à une stérilité bienheureuse, par cette ferme résolu-

(1) *Luc.* I. 49.

tion de garder sa pureté virginale? *Quomodo fiet istud* (1)? « Comment cela se pourra-t-il faire »? Puis-je bien concevoir un Fils, moi qui ai résolu de demeurer vierge? Si donc elle confesse sa stérilité, de quelle sorte devient-elle mère, et encore mère du Fils du Très-haut? Ecoutez ce que lui dit l'ange: *Virtus Altissimi obumbrabit tibi* (2) : « La vertu du » Très-haut vous couvrira toute ». Pénétrons le sens de cette parole. Sans doute le Saint-Esprit nous veut faire entendre que la fécondité du Père céleste se communiquant à Marie, elle sera mère du Fils de Dieu même; et c'est pourquoi l'ange, après avoir dit que la vertu du Très-haut l'environnera, il ajoute, aussitôt après, ces beaux mots : *Ideoque et quod nascetur ex te sanctum, vocabitur Filius Dei:* comme s'il avoit dessein de lui dire : O sainte et divine Marie, le fruit de vos bénites entrailles sera appelé le Fils du Très-haut, parce que vous l'engendrerez; non par votre fécondité naturelle, mais par une bienheureuse participation de la fécondité du Père éternel, qui sera répandue sur vous.

N'admirez-vous pas, chrétiens, cette dignité de Marie? Toutefois encore ce n'est pas assez qu'elle soit associée au Père éternel, comme mère de son Fils unique : celui qui lui donne son propre Fils, qu'il engendre par sa nature, lui refusera-t-il les enfans qu'il adopte par sa charité? et s'il veut bien lui communiquer sa fécondité naturelle, afin qu'elle soit mère de Jésus-Christ; ne doit-il pas, pour achever son ouvrage, lui donner libéralement la fécon-

(1) *Luc.* I. 34. — (2) *Ibid.* 35.

dité de son amour, pour être mère de tous ses membres? Et c'est pour cela, chrétiens, que mon Evangile m'appelle au Calvaire : c'est là que je vois la très-sainte Vierge, s'unissant, devant son cher Fils, à l'amour fécond du Père éternel. Ah! qui pourroit ne s'attendrir pas à la vue d'un si beau spectacle?

Il est vrai qu'on ne peut assez admirer cette immense charité, par laquelle il nous choisit pour enfans : car, comme remarque admirablement l'incomparable saint Augustin (1), nous voyons que, parmi les hommes, l'adoption n'a jamais lieu, que lorsqu'on ne peut plus espérer d'avoir de véritables enfans. Alors, quand la nature n'en peut plus donner, les hommes ont trouvé le secret de s'en faire par leur amour : tellement que cet amour, qui adopte, n'est établi que pour venir au secours, et pour suppléer au défaut de la nature qui manque. Mais il n'est pas ainsi de notre grand Dieu : il a engendré dans l'éternité un Fils qui est égal à lui-même, qui fait les délices de son cœur, qui rassasie parfaitement son amour, comme il épuise sa fécondité. D'où vient donc, qu'ayant un Fils si parfait, il ne laisse pas de nous adopter? Ce n'est pas l'indigence qui l'y oblige, mais les richesses immenses de sa charité. C'est la fécondité infinie d'un amour inépuisable et surabondant, qui fait qu'il donne des frères à ce premier né, des compagnons à cet unique, et enfin des cohéritiers à ce bien-aimé de son cœur. O amour! ô miséricorde! Mais il passe encore plus loin.

(1) *De Consens. Evang. lib.* II, *cap.* III, *tom.* III, *part.* II, *col.* 29.

Non-seulement il joint à son propre Fils des enfans, qu'il adopte par miséricorde; mais il livre son propre Fils à la mort, pour faire naître les adoptifs : c'est ainsi que sa charité est féconde. Nouvelle sorte de fécondité : pour produire, il faut qu'il détruise; pour engendrer les adoptifs, il faut qu'il donne le véritable. Et ce n'est pas moi qui le dit; c'est *Jésus* qui me l'enseigne dans son Evangile : « Dieu a tant aimé le monde, dit-il (1), qu'il a donné » son Fils unique; afin que ceux qui croient ne pé» rissent pas, mais qu'ils aient la vie éternelle ». Ne voyez-vous pas, chrétiens, qu'il donne son propre Fils à la mort, pour faire vivre les enfans d'adoption; et que cette même charité du Père, qui le livre, qui l'abandonne, qui le sacrifie, nous adopte, nous vivifie et nous régénère ?

Mais après avoir contemplé la charité infinie de Dieu, jetez maintenant les yeux sur Marie, et voyez comme elle se joint à l'amour fécond du Père éternel. Car pourquoi son Fils l'a-t-il appelée à ce spectacle d'inhumanité? *Est-ce pour lui percer le* cœur, et lui déchirer les entrailles? Faut-il que ses yeux maternels soient frappés de ce triste objet, et qu'elle voye couler devant elle, par tant de cruelles blessures, un sang qui lui est si cher? n'y a-t-il pas de la dureté de ne lui épargner pas cette peine? Chrétiens, ne le croyez pas, et comprenez un si grand mystère. Il falloit qu'elle se joignît à l'amour du Père éternel; et que, pour sauver les pécheurs, ils livrassent leur commun Fils, d'un commun accord, au supplice. Si bien, qu'il me semble que j'en-

(1) *Joan.* III. 16.

tends Marie, qui parle ainsi au Père éternel d'un cœur tout ensemble ouvert et serré; serré par une extrême douleur; mais ouvert en même temps au salut des hommes, par la sainte dilatation de la charité. Puisque vous le voulez, ô mon Dieu, dit-elle, je consens à cette mort ignominieuse, à laquelle vous abandonnez le Sauveur. Vous le condamnez, j'y souscris : vous voulez sauver les pécheurs, par la mort de notre Fils innocent; qu'il meure, afin que les hommes vivent. Voyez, mes Frères, comme elle s'unit à l'amour fécond du Père éternel; mais admirez, qu'en ce même temps elle reçoit aussi sa fécondité. « Femme, dit Jésus, voilà votre fils ». Son amour lui ôte un Fils bien-aimé; son amour lui en rend un autre; et en la personne de ce seul disciple, elle devient, par la charité, l'Eve de la nouvelle alliance, et la mère féconde de tous les fidèles : car qui ne voit ici un amour de mère? Donneroit-elle pour nous son cher Fils, si elle ne nous aimoit comme ses enfans? Que reste-t-il donc maintenant, sinon que nous lui rendions amour pour amour; et qu'au lieu du Fils qu'elle perd, elle en trouve un en chacun de nous?

Mais il me semble que vous me dites : Quel échange nous conseillez-vous, et que rendrons-nous à Marie? Quoi, des hommes mortels pour un Dieu! des pécheurs pour un Jésus-Christ! Est-ce ainsi qu'il nous faut réparer sa perte? Non, ce n'est pas là ma pensée. C'est un Jésus-Christ qu'elle donne, rendons-lui un Jésus-Christ en nous-mêmes; et faisons revivre en nos ames ce Fils qu'elle perd pour l'amour de nous. Je sais bien que Dieu le lui a rendu glo-

rieux, ressuscité, immortel : mais encore qu'elle le possède en sa gloire, elle ne laisse pas, chrétiens, de le chercher encore dans tous les fidèles. Soyons donc chastes et pudiques, et Marie reconnoîtra Jésus-Christ en nous. Soyons humbles et obéissans, comme Jésus l'a été jusqu'à la mort; ayons des cœurs tendres et des mains ouvertes pour les pauvres et les misérables; oublions toutes les injures, comme Jésus les a oubliées, jusqu'à laver dans son propre sang, même le crime de ses bourreaux. Quelle sera la joie de Marie, quand elle verra vivre Jésus-Christ en nous; dans nos ames par la charité; dans nos corps par la continence; sur les yeux même et sur les visages, par la retenue, par la modestie et par la simplicité chrétienne? C'est alors que reconnoissant en nous Jésus-Christ, par la pratique exacte de son Evangile, ses entrailles seront émues de cette vive représentation de son bien-aimé; et touchée, jusque dans le cœur, de cette sainte conformité, elle croira aimer Jésus-Christ en nous, et elle répandra sur nous toutes les douceurs de son *affection maternelle*. En est-ce assez, pour nous faire voir qu'elle est notre mère par la charité, et pour nous donner un amour de fils? Que si nous ne sommes pas encore attendris; si le lait de son amour maternel ne suffit pas pour nous amollir, et qu'il faille du sang et des souffrances, pour briser la dureté de nos cœurs; en voici, je vous en prépare; et c'est ma seconde partie, où vous verrez les douleurs amères et les tristes gémissemens, parmi lesquels elle nous engendre.

SECOND POINT.

Saint Jean nous représente la très-sainte Vierge, au chapitre douzième de l'Apocalypse (1), par une excellente figure. « Il parut, dit-il, un grand signe » aux cieux, une femme environnée du soleil, qui » avoit la lune à ses pieds, et la tête couronnée » d'étoiles, et qui alloit enfanter un fils ». Saint Augustin nous assure, dans le livre du Symbole aux Catéchumènes (2), que cette femme de l'Apocalypse c'est la bienheureuse Marie, et on le pourroit aisément prouver par plusieurs raisons convaincantes. Mais une parole du texte sacré semble s'opposer à cette pensée : car cette femme mystérieuse nous est représentée en ce lieu dans les douleurs de l'enfantement. « Elle crioit, dit saint Jean, et elle étoit » tourmentée pour enfanter » : *Clamabat parturiens, et cruciabatur ut pareret* (3). Que dirons-nous ici, chrétiens? Cette femme ainsi tourmentée peut-elle être la très-sainte Vierge? Avouerons-nous à nos hérétiques, que Marie a été sujette à la malédiction de toutes les mères, qui mettent leurs enfans au monde au milieu des gémissemens et des cris? Au contraire, ne savons-nous pas qu'elle a enfanté sans douleur, comme elle a conçu sans corruption? Quel est donc le sens de saint Jean, dans cet enfantement douloureux qu'il attribue à la sainte Vierge? et comment démêlerons-nous ces contrariétés apparentes?

C'est le mystère que je vous prêche, c'est la vé-

(1) *Apoc.* XII. I. — (2) *Serm.* IV, *de Symb. ad Catech. cap.* 1, *tom.* VI, *col.* 575. — (3) *Apoc.* XII. 2.

rité que je vous annonce. Nous devons entendre, mes Frères, qu'il y a deux enfantemens en Marie. Elle a enfanté Jésus-Christ, elle a enfanté les fidèles; c'est-à-dire, elle a enfanté l'Innocent, elle a enfanté les pécheurs. Elle enfante l'Innocent sans peine; mais il falloit qu'elle enfantât les pécheurs parmi les tourmens et les cris : c'est pourquoi je vois dans mon Evangile, qu'elle les enfante à la croix, ayant le cœur rempli d'amertume, et saisi de douleur, le visage noyé de ses larmes. Et voici la raison de tout ce mystère, que je vous prie de bien pénétrer, pour l'édification de vos ames.

Puisque, ainsi que nous l'avons dit, les fidèles devoient renaître de l'amour du Père éternel, et des souffrances de son cher Fils; afin que la divine Marie fût la mère du peuple nouveau, il falloit qu'elle fût unie non-seulement à l'amour fécond, par lequel le Père nous a adoptés; mais encore aux cruels supplices, par lesquels le Fils nous engendre. Car n'étoit-il pas nécessaire que l'Eve de la nouvelle alliance fût associée au nouvel Adam? Et de là vient que vous la voyez affligée au pied de la croix; afin que, de même que la première Eve a goûté autrefois sous l'arbre, avec son époux désobéissant, la douceur empoisonnée du fruit défendu; ainsi l'Eve de mon Evangile s'approchât de la croix de Jésus, pour goûter avec lui toute l'amertume de cet arbre mystérieux. Mais mettons ce raisonnement dans un plus grand jour; et posons pour premier principe, que c'étoit la volonté du Sauveur des ames, que toute sa fécondité fût dans ses souffrances. C'est lui-même qui me l'apprend, lorsqu'il se compare,

dans

dans son Evangile, à ce merveilleux grain de froment, qui se multiplie en tombant par terre, et devient fécond par sa mort : *Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet; si autem mortuum fuerit, multum fructum affert* (1).

En effet, tous les mystères du sauveur Jésus sont une chute continuelle. Il est tombé du ciel en la terre, de son trône dans une crèche; de la bassesse de sa naissance il est tombé, par divers degrés, aux misères qui ont affligé sa vie; de là il a été abaissé jusqu'à l'ignominie de la croix; de la croix il est tombé au sépulcre, et c'est là que finit sa chute; parce qu'il ne pouvoit descendre plus bas. Aussi n'est-il pas plutôt arrivé à ce dernier anéantissement, qu'il a commencé de montrer sa force; et ce germe d'immortalité, qu'il tenoit caché en lui-même, sous l'infirmité de sa chair, s'étant développé par sa mort, on a vu ce grain de froment se multiplier avec abondance, et donner partout des enfans à Dieu. D'où je tire cette conséquence infaillible, que cette fécondité bienheureuse, par laquelle il nous engendre à son Père, est dans sa mort et dans ses souffrances. Venez donc, divine Marie, venez à la croix de votre cher Fils; afin que votre amour maternel vous unisse à ces souffrances fécondes, par lesquelles il nous régénère.

Qui pourroit vous exprimer, chrétiens, cette sainte correspondance, qui fait ressentir à Marie toutes les douleurs de son Fils? Elle voyoit cet unique

(1) *Joan.* XII. 24.

la violence d'une affliction sans mesure. Et lorsque nous paroissons devant vous, pour vous appeler notre mère, vous vous souvenez de ces mots sacrés, par lesquels Jésus-Christ vous établit dans cette qualité : de sorte que vos entrailles s'émeuvent sur nous, comme sur les enfans de votre douleur.

Souvenons-nous donc, chrétiens, que nous sommes enfans de Marie, et que c'est à la croix qu'elle nous engendre. Méditons ces belles paroles, que nous adresse l'Ecclésiastique : *Gemitus matris tuæ ne obliviscaris* (1) : « N'oublie pas les gémissemens de ta » mère ». Quand le monde t'attire par ses voluptés, pour détourner l'imagination de ses délices pernicieuses, souviens-toi des pleurs de Marie, et n'oublie jamais les gémissemens de cette mère si charitable : *Ne obliviscaris gemitus*. Dans les tentations violentes, lorsque tes forces sont presque abattues, que tes pieds chancellent dans la droite voie, que l'occasion, le mauvais exemple ou l'ardeur de la jeunesse *te presse*, n'oublie pas les gémissemens de ta mère : souviens-toi des pleurs de Marie, et des incroyables douleurs qui ont déchiré son ame au Calvaire. Misérable, que veux-tu faire ? Veux-tu élever encore une croix, pour y attacher Jésus-Christ ? Veux-tu faire voir à Marie son Fils crucifié encore une fois, couronner sa tête d'épines, fouler aux pieds, à ses yeux, le sang du nouveau Testament ; et, par un si triste spectacle, rouvrir encore toutes les blessures de son amour maternel ?

Ah ! mes Frères, ne le faisons pas : souvenons-nous

(1) *Eccli.* VII. 29.

des pleurs de Marie, souvenons-nous des gémissemens, parmi lesquels elle nous engendre; c'est assez qu'elle ait souffert une fois, ne renouvelons pas ses douleurs. Au contraire, expions nos fautes par l'exercice de la pénitence : songeons que nous sommes enfans de douleurs, et que les plaisirs ne sont pas pour nous. Jésus-Christ nous enfante en mourant, Marie est notre mère par l'affliction; et nous engendrant de la sorte, tous deux nous consacrent à la pénitence. Ceux qui aiment la pénitence sont les vrais enfans de Marie : car où a-t-elle trouvé ses enfans? Les a-t-elle trouvés parmi les plaisirs, dans la pompe, dans les grandeurs et dans les délices du monde? Non, ce n'est pas là qu'elle les rencontre : elle les trouve avec Jésus-Christ, et avec Jésus-Christ souffrant; elle les trouve au pied de sa croix, se crucifiant avec lui, s'arrosant de son divin sang, et buvant l'amour des souffrances aux sources sanglantes de ses blessures. Tels sont les enfans de Marie. Ah! mes Frères, nous n'en sommes pas, nous ne sommes pas de ce nombre. Nous ne respirons que l'amour du monde, son éclat, son repos et sa liberté : liberté fausse et imaginaire, par laquelle nous nous trouvons engagés à la damnation éternelle.

Mais, ô bienheureuse Marie, nous espérons que, par vos prières, nous éviterons tous ces maux qui menacent notre impénitence. Faites donc, mère charitable, que nous aimions le Père céleste, qui nous adopte par son amour, et ce Rédempteur miséricordieux, qui nous engendre par ses souffrances.



Faites que nous aimions la croix de Jésus ; afin que nous soyons vos enfans ; afin que vous nous montriez un jour, dans le ciel, le fruit de vos bénites entrailles, et que nous jouissions avec lui de la gloire, que sa bonté nous a préparée. *Amen.*

SERMON

PRÊCHÉ A L'OUVERTURE

DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DU CLERGÉ DE FRANCE,

LE 9 NOVEMBRE 1681,

A la Messe solennelle du S. Esprit, dans l'Eglise des Grands-Augustins;

SUR L'UNITÉ DE L'ÉGLISE.

SERMON

SUR L'UNITÉ DE L'ÉGLISE.

Quàm pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israel!

Que vos tentes sont belles, ô enfans de Jacob! que vos pavillons, ô Israélites, sont merveilleux! C'est ce que dit Balaam, inspiré de Dieu, à la vue du camp d'Israël dans le désert. *Au livre des Nombres.* XXIV. 1, 2, 3, 5.

MESSEIGNEURS,

C'EST sans doute un grand spectacle de voir l'Eglise chrétienne figurée dans les anciens Israélites; la voir, dis-je, sortie de l'Egypte et des ténèbres de l'idolâtrie, cherchant la terre promise à travers d'un désert immense, où elle ne trouve que d'affreux rochers et des sables brûlans; nulle terre, nulle culture, nul fruit; une sécheresse effroyable; nul pain qu'il ne lui faille envoyer du ciel; nul rafraîchissement qu'il ne lui faille tirer par miracle du sein d'une roche; toute la nature stérile pour elle, et aucun bien que par grâce: mais ce n'est pas ce qu'elle a de plus surprenant. Dans l'horreur de cette vaste solitude, on la voit environnée d'ennemis; ne marchant jamais qu'en bataille; ne logeant que sous des

tentes; toujours prête à déloger et à combattre; étrangère que rien n'attache, que rien ne contente; qui regarde tout en passant, sans vouloir jamais s'arrêter: heureuse néanmoins dans cet état, tant à cause des consolations qu'elle reçoit durant le voyage, qu'à cause du glorieux et immuable repos qui sera la fin de sa course. Voilà l'image de l'Eglise pendant qu'elle voyage sur la terre.

Balaam la voit dans le désert: son ordre, sa discipline, ses douze tribus rangées sous leurs étendards: Dieu, son chef invisible, au milieu d'elle: Aaron, prince des prêtres et de tout le peuple de Dieu, chef visible de l'Eglise sous l'autorité de Moïse, souverain législateur et figure de Jésus-Christ: le sacerdoce étroitement uni avec la magistrature: tout en paix par le concours de ces deux puissances: Coré et ses sectateurs, ennemis de l'ordre et de la paix, engloutis, à la vue de tout le peuple, dans la terre soudainement entr'ouverte sous leurs pieds, et ensevelis tout vivans dans les enfers. Quel spectacle! quelle assemblée! quelle beauté de l'Eglise! Du haut d'une montagne, Balaam la voit toute entière; et au lieu de la maudire comme on l'y vouloit contraindre, il la bénit. On le détourne, on espère lui en cacher la beauté, en lui montrant ce grand corps par un coin d'où il ne puisse en découvrir qu'une partie; et il n'est pas moins transporté, parce qu'il voit cette partie dans le tout, avec toute la convenance et toute la proportion qui les assortit l'un avec l'autre. Ainsi, de quelque côté qu'il la considère, il est hors de lui; et ravi en admiration il s'écrie: *Quàm pulchra ta-*

bernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israel! « Que vous êtes admirables sous vos tentes, enfans » de Jacob »! quel ordre dans votre camp! quelle merveilleuse beauté paroît dans ces pavillons si sagement arrangés; et si vous causez tant d'admiration sous vos tentes et dans votre marche, que sera-ce quand vous serez établis dans votre patrie!

Il n'est pas possible, mes Frères, qu'à la vue de cette auguste assemblée vous n'entriez dans de pareils sentimens. Une des plus belles parties de l'Eglise universelle se présente à vous. C'est l'Eglise gallicane qui vous a tous engendrés en Jésus-Christ: Eglise renommée dans tous les siècles, aujourd'hui représentée par tant de prélats que vous voyez assistés de l'élite de leur clergé, et tous ensemble prêts à vous bénir, prêts à vous instruire selon l'ordre qu'ils en ont reçu du ciel. C'est en leur nom que je vous parle; c'est par leur autorité que je vous prêche. Qu'elle est belle, cette Eglise gallicane, pleine de science et de vertu! mais qu'elle est belle dans son tout, qui est l'Eglise catholique; et qu'elle est belle saintement et inviolablement unie à son chef, c'est-à-dire, au successeur de saint Pierre! O que cette union ne soit point troublée! que rien n'altère cette paix et cette unité où Dieu habite!

Esprit saint, Esprit pacifique, qui faites habiter les frères unanimement dans votre maison, affermissez-y la paix. La paix est l'objet de cette assemblée: au moindre bruit de division, nous accourons effrayés, pour unir parfaitement le corps de l'Eglise, le père et les enfans, le chef et les membres, le sacerdoce et l'empire. Mais puisqu'il s'agit d'unité, commençons à nous unir par des vœux com-

muns, et demandons tous ensemble la grâce du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

MESSEIGNEURS,

« Regarde, et fais selon le modèle qui t'a été » montré sur la montagne ». C'est ce qui fut dit à Moïse, lorsqu'il eut ordre de construire le tabernacle (1). Mais saint Paul nous avertit (2) que ce n'est point ce tabernacle bâti de main d'homme qui doit être travaillé avec tant de soin, et formé sur ce beau modèle : c'est le vrai tabernacle de Dieu et des hommes ; c'est l'Eglise catholique, où Dieu habite, et dont le plan est fait dans le ciel. C'est aussi pour cette raison que saint Jean voyoit dans l'Apocalypse « la sainte cité de Jérusalem (3) », et l'Eglise qui commençoit à s'établir par toute la terre ; il la voyoit, dis-je, descendre du ciel. C'est là que les desseins en ont été pris : « Regarde, et fais selon le modèle qui » t'a été montré sur cette montagne ».

Mais pourquoi parler de saint Jean et de Moïse ? écoutons Jésus-Christ lui-même. Il nous dira « qu'il » ne fait rien que ce qu'il voit faire à son Père (4) ». Qu'a-t-il donc vu, chrétiens, quand il a formé son Eglise ? Qu'a-t-il vu dans la lumière éternelle et dans les splendeurs des saints où il a été engendré devant l'aurore ? C'est le secret de l'Epoux, et nul autre que l'Epoux ne le peut dire.

« Père saint, je vous recommande ceux que vous » m'avez donnés », je vous recommande mon Eglise ; « gardez-les en votre nom, afin qu'ils soient un » comme nous (5) » ; et encore : « Comme vous êtes

(1) *Exod.* XXV. 40. — (2) *Hebr.* VIII. 9. — (3) *Apoc.* XXI. 10. — (4) *Joan.* V. 19. — (5) *Ibid.* XVII. 11.

» en moi, et moi en vous, ô mon Père, ainsi qu'ils » soient un en nous. Qu'ils soient un comme nous; » qu'ils soient un en nous (1) » : je vous entends, ô Sauveur; vous voulez faire votre Eglise belle, vous commencez par la faire parfaitement une : car qu'est-ce que la beauté, sinon un rapport, une convenance, et enfin une espèce d'unité? Rien n'est plus beau que la nature divine, où le nombre même, qui ne subsiste que dans les rapports mutuels de trois Personnes égales, se termine en une parfaite unité. Après la divinité, rien n'est plus beau que l'Eglise, où l'unité divine est représentée. « Un » comme nous, un en nous : regardez, et faites suivant ce modèle ».

Une si grande lumière nous éblouiroit : descendons, et considérons l'unité avec la beauté dans les chœurs des anges. La lumière s'y distribue sans se diviser : elle passe d'un ordre à un autre, d'un chœur à un autre avec une parfaite correspondance, parce qu'il y a une parfaite subordination. Les anges ne dédaignent pas de se soumettre aux archanges, ni les archanges de reconnoître les puissances supérieures. C'est une armée où tout marche avec ordre, et comme disoit ce patriarche : « C'est ici le camp de Dieu (2) ». C'est pourquoi dans ce combat donné dans le ciel, on nous représente « Michel et ses anges contre Satan » et ses anges (3) ». Il y a un chef dans chaque parti; mais ceux qui disent avec saint Michel : « Qui égale » Dieu »? triomphent des orgueilleux, qui disent : Qui nous égale? et les anges victorieux demeurent unis à leur Créateur sous le chef qu'il leur a donné.

(1) *Joan.* XVII. 21, 22. — (2) *Genes.* XXXII. 2. — (3) *Apoc.* XII. 7.

O Jésus, qui n'êtes pas moins le chef des anges que celui des hommes : « Regardez, et faites selon ce » modèle » ; que la sainte hiérarchie de votre Eglise soit formée sur celle des esprits célestes. Car, comme dit saint Grégoire (1), « Si la seule beauté de l'ordre » fait qu'il se trouve tant d'obéissance où il n'y a » point de *péché*, combien plus doit-il y avoir de » subordination et de dépendance parmi nous, où le » péché mettroit tout en confusion sans ce secours ? »

Selon cet ordre admirable, toute la nature angélique a ensemble une immortelle beauté ; et chaque troupe, chaque chœur des anges a sa beauté particulière, inséparable de celle du tout. Cet ordre a passé du ciel à la terre ; et je vous ai dit d'abord qu'outre la beauté de l'Eglise universelle, qui consiste dans l'assemblage du tout, chaque Eglise placée dans un si beau tout avec une justesse parfaite, a sa grâce particulière. Jusqu'ici tout nous est commun avec les saints anges : mais saint Grégoire nous a fait remarquer que le péché n'est point parmi eux ; c'est pourquoi la paix y règne *éternellement*. Cette cité bienheureuse, d'où les superbes et les factieux ont été bannis, où il n'est resté que les humbles et les pacifiques, ne craint plus d'être divisée. Le péché est parmi nous : malgré notre infirmité l'orgueil y règne ; et tirant tout à soi, il nous arme les uns contre les autres. L'Eglise donc, qui porte en son sein, dans ce secret principe d'orgueil qu'elle ne cesse de réformer dans ses enfans, une éternelle semence de division, n'auroit point de beauté durable, ni de véritable unité, si elle ne trouvoit dans

(1) *S. Greg. Epist. lib.* v, *Epist.* LIV, *tom.* II, *col.* 784.

son unité des moyens de s'y affermir, quand elle est menacée de division.

Ecoutez, voici le mystère de l'unité catholique, et le principe immortel de la beauté de l'Eglise. Elle est belle et une dans son tout; c'est ma première partie, où nous verrons la beauté de tout le corps de l'Eglise : belle et une en chaque membre; c'est ma seconde partie, où nous verrons la beauté particulière de l'Eglise gallicane dans ce beau tout de l'Eglise universelle : belle et une d'une beauté et d'une unité durable; c'est ma dernière partie, où nous verrons dans le sein de l'unité catholique des remèdes pour prévenir les moindres commencemens de division et de trouble. Que de grandeur et que de beauté! mais que de force, que de majesté, que de vigueur dans l'Eglise! Car ne croyez pas que je parle d'une beauté superficielle qui trompe les yeux. La vraie beauté vient de la santé : ce qui rend l'Eglise forte, la rend belle; son unité la rend belle, son unité la rend forte. Voyons donc dans son unité, et sa beauté et sa force : heureux si l'ayant vue belle premièrement dans son tout, et ensuite dans la partie à laquelle nous nous trouvons immédiatement attachés, nous travaillons à finir jusqu'aux moindres dissentions qui pourroient défigurer une beauté si parfaite. Ce sera le fruit de ce discours, et c'est sans doute le plus digne objet qu'on puisse proposer à un si grand auditoire.

PREMIER POINT.

J'AI, Messieurs, à vous prêcher un grand mystère; c'est le mystère de l'unité de l'Eglise. Unie au de-

dans par le Saint-Esprit, elle a encore un lien commun de sa communion extérieure, et doit demeurer unie par un gouvernement où l'autorité de Jésus-Christ soit représentée. Ainsi l'unité garde l'unité; et sous le sceau du gouvernement ecclésiastique l'unité de l'esprit est conservée. Quel est ce gouvernement? *quelle* en est la forme? Ne disons rien de nous-mêmes : ouvrons l'Evangile; l'Agneau a levé les sceaux de ce sacré livre, et la tradition de l'Eglise a tout expliqué.

Nous trouverons dans l'Evangile, que Jésus-Christ voulant commencer le mystère de l'unité dans son Eglise, parmi tous ses disciples en choisit douze; mais que voulant consommer le mystère de l'unité dans la même Eglise, parmi les douze il en choisit un. « Il appela ses disciples », dit l'Evangile (1) : les voilà tous; « et parmi eux il en choisit douze ». Voilà une première séparation, et les apôtres choisis : « Et voici les noms des douze apôtres; *le premier est Simon* qu'on appelle Pierre (2) ». Voilà, dans une seconde séparation, saint Pierre mis à la tête, et appelé pour cette raison du nom de *Pierre*, « que Jésus-Christ, dit saint Marc (3), lui avoit » donné »; pour préparer, comme vous verrez, l'ouvrage qu'il méditoit d'élever tout son édifice sur cette pierre.

Tout ceci n'est encore qu'un commencement du mystère de l'unité. Jésus-Christ, en le commençant, parloit encore à plusieurs : « Allez, prêchez, je vous » envoie » : *Ite, prædicate, mitto vos* (4) : mais quand

(1) *Luc.* VI. 13. — (2) *Matth.* X. 2. — (3) *Marc.* III. 16. — (4) *Matth.* X. 6, 7, 16.

il

il veut mettre la dernière main au mystère de l'unité, il ne parle plus à plusieurs; il désigne Pierre personnellement et par le nouveau nom qu'il lui a donné : c'est un seul qui parle à un seul : Jésus-Christ Fils de Dieu à Simon fils de Jonas : Jésus-Christ qui est la vraie pierre, et fort par lui-même, à Simon qui n'est Pierre que par la force que Jésus-Christ lui communique : c'est à celui-là que Jésus-Christ parle; et en lui parlant il agit en lui, et y imprime le caractère de sa fermeté : « Et moi, dit-il (1), je te dis » à toi, tu es Pierre; et, ajoute-t-il, sur cette pierre » j'établirai mon Eglise; et conclut-il, les portes » de l'enfer ne prévaudront point contre elle ». Pour le préparer à cet honneur, Jésus-Christ, qui sait que la foi qu'on a en lui est le fondement de son Eglise, inspire à Pierre une foi digne d'être le fondement de cet admirable édifice : « Vous êtes le Christ Fils du » Dieu vivant (2) ». Par cette haute prédication de la foi, il s'attire l'inviolable promesse qui le fait le fondement de l'Eglise. La parole de Jésus-Christ, qui de rien fait ce qu'il lui plaît, donne cette force à un mortel. Qu'on ne dise point, qu'on ne pense point que ce ministère de saint Pierre finisse avec lui : ce qui doit servir de soutien à une Eglise éternelle ne peut jamais avoir de fin. Pierre vivra dans ses successeurs; Pierre parlera toujours dans sa chaire : c'est ce que disent les Pères; c'est ce que confirment six cent trente évêques au concile de Chalcédoine (3).

Jésus-Christ ne parle pas sans effet. Pierre portera partout avec lui, dans cette haute prédication de la

(1) *Matth.* XVI. 18. — (2) *Ibid.* 16. — (3) *Conc. Chalc. Act.* II, III, *Lab. tom.* IV, *col.* 368, 425. *Relat. ad Leon. ibid. col.* 833.

foi, le fondement des Eglises; et voici le chemin qu'il lui faut faire. Par Jérusalem la cité sainte où Jésus-Christ a paru; où « l'Eglise devoit commencer (1) » pour continuer la succession du peuple de Dieu; où Pierre par conséquent devoit être long-temps le chef de la parole et de la conduite; d'où il alloit visitant les Eglises persécutées (2), et les confirmant dans la foi; où il falloit que le grand Paul, Paul revenu du troisième ciel, le vînt voir (3) : non pas Jacques, quoiqu'il y fût; un si grand apôtre, « frère » du Seigneur (4) », évêque de Jérusalem, appelé le Juste, et également respecté par les chrétiens et par les Juifs : ce n'étoit pas lui que Paul devoit venir voir; mais il est venu voir Pierre, et le voir, selon la force de l'original, comme on vient voir une chose pleine de merveilles, et digne d'être recherchée : « le contempler, l'étudier, dit saint Jean-» Chrysostôme (5), et le voir comme plus grand aussi » bien que plus ancien que lui », dit le même Père : le voir néanmoins, non pour être instruit, lui que Jésus-Christ instruisoit lui-même par une révélation si expresse; mais afin de donner la forme aux siècles futurs, et qu'il demeurât établi à jamais que quelque docte, quelque saint qu'on soit, fût-on un autre saint Paul, il faut voir Pierre : par cette sainte cité et encore par Antioche, la métropolitaine de l'Orient; mais ce n'est rien, la plus illustre Eglise du monde, puisque c'est là que le nom de chrétien a pris naissance; vous l'avez lu dans les Actes (6);

(1) *Luc.* XXIV. 47. — (2) *Act.* IX. 32. — (3) *Gal.* I. 18. — (4) *Ibid.* 19. — (5) *In Epist. ad Gal. cap.* 1, *n.* 11, *tom.* X, *p.* 677. — (6) *Act.* XI. 26.

Eglise fondée par saint Barnabé et par saint Paul; mais que la dignité de Pierre oblige à le reconnoître pour son premier pasteur; l'histoire ecclésiastique en fait foi : où il falloit que Pierre vînt, quand elle se fut distinguée des autres par une si éclatante profession du christianisme, et que sa chaire à Antioche fît une solennité dans les Eglises : par ces deux villes, illustres dans l'Eglise chrétienne par des caractères si marqués, il falloit qu'il vînt à Rome plus illustre encore : Rome le chef de l'idolâtrie aussi bien que de l'empire; mais Rome, qui, pour signaler le triomphe de Jésus-Christ, est prédestinée à être le chef de la religion et de l'Eglise, doit devenir par cette raison la propre Eglise de saint Pierre; et voilà où il faut qu'il vienne, par Jérusalem, et par Antioche.

Mais pourquoi voyons-nous ici l'apôtre saint Paul? le mystère en seroit long à déduire. Souvenez-vous seulement du grand partage, où l'univers fut comme divisé entre Pierre et Paul; où Pierre, chargé du tout en général par sa primauté, et par un ordre exprès chargé des Gentils qu'il avoit reçus en la personne de Cornélius le Centurion (1), ne laisse pas, pour faciliter la prédication, de se charger du soin spécial des Juifs, comme Paul se chargea du soin spécial des Gentils (2). Puisqu'il falloit partager, il falloit que le premier eût les aînés; que le chef, à qui tout se devoit unir, eût le peuple sur lequel le reste devoit être enté, et que le vicaire de Jésus-Christ eût le partage de Jésus-Christ même. Mais ce n'est pas encore assez; et il faut que Rome

(1) *Act.* x. — (2) *Gal.* II. 7, 8, 9.

revienne au partage de saint Pierre : car encore que, comme chef de la gentilité, elle fût plus que toutes les autres villes comprise dans le partage de l'apôtre des Gentils ; comme chef de la chrétienté, il faut que Pierre y fonde l'Eglise : ce n'est pas tout ; il faut que la commission extraordinaire de Paul expire avec lui à Rome, et que réunie à jamais, pour ainsi parler, à la chaire suprême de Pierre à laquelle elle étoit subordonnée, elle élève l'Eglise romaine au comble de l'autorité et de la gloire. Disons encore ; quoique ces deux frères, saint Pierre et saint Paul, nouveaux fondateurs de Rome, plus heureux, comme plus unis, que ses deux premiers fondateurs, doivent consacrer ensemble l'Eglise romaine ; quelque grand que soit saint Paul, en science, en dons spirituels, en charité, en courage ; encore qu'il ait « travaillé plus que tous les autres » apôtres (1) », et qu'il paroisse étonné lui-même de ses grandes révélations (2), et de l'excès de ses lumières, il faut que la parole de Jésus-Christ prévale : Rome ne sera pas la chaire de saint Paul, mais la chaire de saint Pierre : c'est sous ce titre qu'elle sera plus assurément que jamais le chef du monde ; et qui ne sait ce qu'a chanté le grand saint Prosper, il y a plus de douze cents ans (3) : « Rome le siége » de Pierre, devenue sous ce titre le chef de l'ordre » pastoral dans tout l'univers, s'assujettit par la religion ce qu'elle n'a pu subjuguer par les armes ». Que volontiers nous répétons ce sacré cantique d'un Père de l'Eglise gallicane ! c'est le cantique de

(1) *I. Cor.* XV. 10. — (2) *II. Cor.* XII. 7. — (3) *S. Prosp. Carm. de Ingr. cap.* II.

la paix, où, dans la grandeur de Rome, l'unité de toute l'Eglise est célébrée.

Ainsi fut établie et fixée à Rome la chaire éternelle. C'est cette Eglise romaine, qui, enseignée par saint Pierre et ses successeurs, ne connoît point d'hérésie. Les Donatistes affectèrent d'y avoir un siége (1), et crurent se sauver par ce moyen du reproche qu'on leur faisoit, que la chaire d'unité leur manquoit : mais la chaire de pestilence ne put subsister, ni avoir de succession auprès de la chaire de vérité. Les Manichéens se cachèrent quelque temps dans cette Eglise (2) : les y découvrir seulement, a été les en bannir pour jamais. Ainsi les hérésies ont pu y passer, mais non pas y prendre racine. Que contre la coutume de tous leurs prédécesseurs, un ou deux souverains pontifes, ou par violence, ou par surprise, n'aient pas assez constamment soutenu, ou assez pleinement expliqué la doctrine de la foi ; consultés de toute la terre, et répondant durant tant de siècles à toutes sortes de questions de doctrine, de discipline, de cérémonies, qu'une seule de leurs réponses se trouve notée par la souveraine rigueur d'un concile écuménique ; ces fautes particulières n'ont pu faire aucune impression dans la chaire de saint Pierre. Un vaisseau qui fend les eaux n'y laisse pas moins de vestiges de son passage. C'est Pierre qui a failli ; mais qu'un regard de Jésus ramène aussitôt (3) ; et qui, avant que le Fils de Dieu lui déclare sa faute future, assuré de sa conversion, reçoit l'ordre « de confirmer ses frères (4) » :

(1) *S. Opt. Mil. lib.* II, *n.* 4, *p.* 29 ; *edit.* 1700. — (2) *S. Leo. Serm.* XLI, *cap.* V. — (3) *Luc.* XXII. 61. — (4) *Ibid.* 32.

et quels frères? les apôtres; les colonnes même : combien plus les siècles suivans? Qu'a servi à l'hérésie des Monothélites d'avoir pu surprendre un pape? l'anathême qui lui a donné le premier coup n'en est pas moins parti de cette chaire, qu'elle tenta vainement d'occuper; et le concile sixième ne s'en est pas écrié avec moins de force : « Pierre a parlé » par Agathon (1) ». Toutes les autres hérésies ont reçu du même endroit le coup mortel. Ainsi l'Eglise romaine est toujours vierge; la foi romaine est toujours la foi de l'Eglise; on croit toujours ce qu'on a cru; la même voix retentit partout; et Pierre demeure dans ses successeurs le fondement des fidèles. C'est Jésus-Christ qui l'a dit; et le ciel et la terre passeront plutôt que sa parole.

Mais voyons encore en un mot la suite de cette parole. Jésus-Christ poursuit son dessein; et après avoir dit à Pierre, éternel prédicateur de la foi : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon » Eglise (2) », il ajoute : « et je te donnerai les clefs » du royaume des cieux ». Toi, qui as la prérogative de la prédication de la foi, tu auras aussi les clefs qui désignent l'autorité du gouvernement; « ce que tu lieras sur la terre, sera lié dans le ciel, » et ce que tu délieras sur la terre, sera délié dans » le ciel ». Tout est soumis à ces clefs; tout, mes Frères, rois et peuples, pasteurs et troupeaux : nous le publions avec joie; car nous aimons l'*unité*, et nous tenons à gloire notre obéissance. C'est à Pierre qu'il est ordonné premièrement « d'aimer plus que

(1) *Conc. Const.* III, *gen.* VI; *Serm. acclam. ad Imp. Act.* XVIII, *tom.* VI *Conc. col.* 1053. — (2) *Matth.* XVI. 18, 19.

» tous les autres apôtres », et ensuite « de paître » et gouverner tout, « et les agneaux et les brebis (1) », et les petits et les mères, et les pasteurs mêmes : pasteurs à l'égard des peuples, et brebis à l'égard de Pierre, ils honorent en lui Jésus-Christ, confessant aussi qu'avec raison on lui demande un plus grand amour, puisqu'il a plus de dignité avec plus de charge; et que parmi nous, sous la discipline d'un maître tel que le nôtre, il faut, selon sa parole, « que le premier soit comme lui, par la charité, le » serviteur de tous les autres (2) ».

Ainsi saint Pierre paroît le premier en toutes manières : le premier à confesser la foi (3); le premier dans l'obligation d'exercer l'amour (4); le premier de tous les apôtres qui vit Jésus-Christ ressuscité des morts (5), comme il en devoit être le premier témoin devant tout le peuple (6); le premier quand il fallut remplir le nombre des apôtres (7); le premier qui confirma la foi par un miracle (8); le premier à convertir les Juifs (9); le premier à recevoir les Gentils (10) : le premier partout; mais je ne puis pas tout dire. Tout concourt à établir sa primauté; oui, mes Frères, tout, jusqu'à ses fautes, qui apprennent à ses successeurs à exercer une si grande puissance avec humilité et condescendance. Car Jésus-Christ est le seul pontife, qui au-dessus, dit saint Paul (11), du péché et de l'ignorance, n'a pu ressentir la foiblesse humaine que dans la mortalité, ni apprendre

(1) *Joan.* XXI. 15, 16, 17. — (2) *Marc.* X. 44. — (3) *Matth.* XVI. 16. — (4) *Joan.* XXI. 15 *et seq.* — (5) *I. Cor.* XV. 5. — (6) *Act.* II. 14. — (7) *Ibid.* I. 15. — (8) *Ibid.* III. 6, 7. — (9) *Ibid.* II. 14. — (10) *Ibid.* X. — (11) *Hebr.* II. 17, 18. IV. 15. VII. 26.

la compassion que par ses souffrances. Mais les pontifes ses vicaires, qui tous les jours disent avec nous, « Pardonnez-nous nos fautes », apprennent à compatir d'une autre manière, et ne se glorifient pas du trésor qu'ils portent dans un vaisseau si fragile.

Mais une autre faute de Pierre donne une autre leçon à toute l'Eglise. Il en avoit déjà pris le gouvernement en main, quand saint Paul lui dit en face, « qu'il ne marchoit pas droitement selon l'Evangile (1) »; parce qu'en s'éloignant trop des *Gentils* convertis, il mettoit quelque espèce de division dans l'Eglise. Il ne manquoit pas dans la foi; mais dans la conduite : je le sais; les anciens l'ont dit, et il est certain. Mais enfin saint Paul faisoit voir à un si grand apôtre qu'il manquoit dans la conduite (2); et encore que cette faute lui fût commune avec Jacques, il ne s'en prend pas à Jacques, mais à Pierre qui étoit chargé du gouvernement; et il écrit la faute de Pierre dans une épître, qu'on devoit lire éternellement dans toutes les Eglises avec le respect qu'on doit à l'autorité divine : et Pierre, qui le voit, ne s'en fâche pas; et Paul, *qui l'écrit, ne craint pas* qu'on l'accuse d'être vain. Ames célestes, qui ne sont touchées que du bien commun; qui écrivent, qui laissent écrire, aux dépens de tout, ce qu'ils croient utile à la conversion des Gentils et à l'instruction de la postérité! Il falloit que dans un pontife aussi éminent que saint Pierre, les pontifes ses successeurs apprissent à prêter l'oreille à leurs inférieurs, lorsque beaucoup moindres que saint Paul, et dans de moindres sujets, ils leur parleroient avec moins de

(1) *Gal.* II. 11, 14. — (2) *Ibid.* 11.

force, mais toujours avec le même dessein de pacifier l'Eglise. Voilà ce que saint Cyprien (1), saint Augustin (2), et les autres Pères ont remarqué dans cet exemple de saint Pierre. Admirons, après ces grands hommes, dans l'humilité, l'ornement le plus nécessaire des grandes places; et quelque chose de plus vénérable dans la modestie, que dans tous les autres dons; et le monde plus disposé à l'obéissance, quand celui à qui on la doit obéit le premier à la raison; et Pierre, qui se corrige, plus grand, s'il se peut, que Paul qui le reprend.

Suivons; ne vous lassez point d'entendre le grand mystère qu'une raison nécessaire nous oblige aujourd'hui de vous prêcher. On veut de la morale dans les sermons, et on a raison, pourvu qu'on entende que la morale chrétienne est fondée sur les mystères du christianisme. Ce que je vous prêche, « je vous le dis, est un grand mystère en Jésus-Christ » et en son Eglise (3) »; et ce mystère est le fondement de cette belle morale qui unit tous les chrétiens dans la paix, dans l'obéissance, et dans l'unité catholique.

Vous avez vu cette unité dans le saint Siége : la voulez-vous voir dans tout l'ordre et dans tout le collége épiscopal? Mais c'est encore en saint Pierre qu'elle doit paroître, et encore dans ces paroles : « Tout ce que tu lieras, sera lié; tout ce que tu dé» lieras, sera délié (4) ». Tous les papes et tous les saints Pères l'ont enseigné d'un commun accord. Oui, mes Frères, ces grandes paroles, où vous avez

(1) *S. Cypr. Epist.* LXXI, *p.* 127. — (2) *S. Aug. Epist.* LXXXIII, *n.* 22, *tom.* II, *col.* 198. — (3) *Ephes.* V. 32. — (4) *Matth.* XVI. 19.

vu si clairement la primauté de saint Pierre, ont érigé les évêques, puisque la force de leur ministère consiste à lier ou à délier ceux qui croient ou ne croient pas à leur parole. Ainsi cette divine puissance de lier et de délier est une annexe nécessaire, et comme le dernier sceau de la prédication que Jésus-Christ leur a confiée ; et vous voyez en passant tout l'ordre de la jurisdiction ecclésiastique. C'est pourquoi le même qui a dit à saint Pierre : « Tout ce que tu lieras sera lié ; tout ce que tu dé- » lieras sera délié (1) », a dit la même chose à tous les apôtres ; et leur a dit encore : « Tous ceux dont » vous remettrez les péchés, ils leur seront remis ; » et tous ceux dont vous retiendrez les péchés, ils » leur seront retenus (2) ». Qu'est-ce que lier, sinon retenir ; et qu'est-ce que délier, sinon remettre ? et le même, qui donne à Pierre cette puissance, la donne aussi de sa propre bouche à tous les apôtres. « Comme mon Père m'a envoyé, ainsi, dit-il, je » vous envoie (3) ». On ne peut voir ni une puissance mieux *établie*, ni une mission plus immédiate : aussi souffle-t-il également sur tous ; il répand sur tous le même esprit avec ce souffle, en leur disant : « Recevez le Saint-Esprit ; ceux dont vous remet- » trez les péchés, ils seront remis (4) », et le reste que nous avons récité.

C'étoit donc manifestement le dessein de Jésus-Christ de mettre premièrement dans un seul ce que dans la suite il vouloit mettre dans plusieurs : mais la suite ne renverse pas le commencement, et le

(1) *Matth.* XVIII. 18. — (2) *Joan.* XX. 23. — (3) *Ibid.* 21. — (4) *Ibid.* 22, 23.

premier ne perd pas sa place. Cette première parole : « Tout ce que tu lieras », dite à un seul, a déjà rangé sous sa puissance chacun de ceux à qui on dira : « Tout ce que vous remettrez » : car les promesses de Jésus-Christ, aussi bien que ses dons, sont sans repentance ; et ce qui est une fois donné indéfiniment et universellement, est irrévocable : outre que la puissance donnée à plusieurs, porte sa restriction dans son partage ; au lieu que la puissance donnée à un seul, et sur tous, et sans exception, emporte la plénitude ; et n'ayant à se partager avec aucun autre, elle n'a de bornes que celles que donne la règle. C'est pourquoi nos anciens docteurs de Paris, que je pourrois ici nommer avec honneur, ont tous reconnu d'une même voix, dans la chaire de saint Pierre, la plénitude de la puissance apostolique : c'est un point décidé et résolu ; mais ils demandent seulement qu'elle soit réglée dans son exercice par les canons, c'est-à-dire, par les lois communes de toute l'Eglise ; de peur que, s'élevant au-dessus de tout, elle ne détruise elle-même ses propres décrets.

Ainsi le mystère est entendu : tous reçoivent la même puissance, et tous de la même source ; mais non pas tous en même degré, ni avec la même étendue : car Jésus-Christ se communique en telle mesure qu'il lui plaît, et toujours de la manière la plus convenable à établir l'unité de son Eglise. C'est pourquoi il commence par le premier, et dans ce premier il forme le tout ; et lui-même il développe avec ordre ce qu'il a mis dans un seul. « Et Pierre,

» dit saint Augustin (1), qui, dans l'honneur de sa » primauté, représentoit toute l'Eglise, reçoit aussi » le premier et le seul d'abord les clefs qui dans la » suite devoient être communiquées à tous les au- » tres (2) », afin que nous apprenions, selon la doctrine d'un saint évêque de l'Eglise gallicane (3), que l'autorité ecclésiastique, premièrement établie en la personne d'un seul, ne s'est répandue qu'à condition d'être toujours ramenée au principe de son unité; et que tous ceux qui auront à l'exercer, se doivent tenir inséparablement unis à la même chaire.

C'est cette chaire romaine tant célébrée par les Pères, où ils ont exalté, comme à l'envi, « la prin- » cipauté de la chaire apostolique, la principauté » principale, la source de l'unité, et dans la place » de Pierre l'éminent degré de la chaire sacerdo- » tale; l'Eglise mère, qui tient en sa main la con- » duite de toutes les autres Eglises; le chef de l'épis- » copat d'où part le rayon du gouvernement; la » chaire principale, la chaire unique en laquelle » seule tous gardent l'unité ». Vous entendez dans ces mots saint Optat, saint Augustin, saint Cyprien, saint Irénée, saint Prosper, saint Avite, saint Théodoret, le concile de Chalcédoine, et les autres; l'Afrique, les Gaules, la Grèce, l'Asie; l'Orient et l'Occident unis ensemble (4) : et voilà, sans préjudice

(1) *S. Aug. in Joan. Tract.* CXXIV, *tom.* III, *part.* II, *col.* 822. — (2) *S. Opt. Mil. lib.* VII, *n.* 3, *pag.* 104. — (3) *S. Caesar. Arel. Epist. ad Symm. tom.* I *Conc. Gall. pag.* 184. — (4) *S. Aug. Epist.* XLIII, *tom.* II, *col.* 91. *S. Iren. lib.* III, *cap.* III, *p.* 175. *S. Cypr. Epist.* LV, *pag.* 86. *Theod. Ep. ad Ren.* CXVI, *tom.* III, *p.* 989. *S. Avit. Ep. ad Faust. tom.* I *Conc. Gal. p.* 168. *S. Prosp. Carm. de Ingr. cap.* II.

des lumières divines, extraordinaires et surabondantes, et de la puissance proportionnée à de si grandes lumières, qui étoit pour les premiers temps dans les apôtres, premiers fondateurs de toutes les Eglises chrétiennes; voilà, dis-je, ce qui doit rester, selon la parole de Jésus-Christ et la constante tradition de nos Pères, dans l'ordre commun de l'Eglise: et puisque c'étoit le conseil de Dieu de permettre, pour éprouver ses fidèles, qu'il s'élevât des schismes et des hérésies, il n'y avoit point de constitution ni plus ferme pour se soutenir, ni plus forte pour les abattre. Par cette constitution tout est fort dans l'Eglise; parce que tout y est divin, et que tout y est uni: et comme chaque partie est divine, le lien aussi est divin; et l'assemblage est tel que chaque partie agit avec la force du tout. C'est pourquoi nos prédécesseurs, qui ont dit si souvent, dans leurs conciles (1), qu'ils agissoient dans leurs Eglises comme vicaires de Jésus-Christ et successeurs des apôtres qu'il a immédiatement envoyés, ont dit aussi dans d'autres conciles (2), comme ont fait les papes à Châlons, à Vienne et ailleurs, qu'ils agissoient « au nom » de Pierre » : *Vice Petri;* « par l'autorité donnée » à tous les évêques en la personne de saint Pierre »: *Auctoritate episcopis per beatum Petrum collatâ;* « comme vicaires de saint Pierre » : *Vicarii Petri;*

Conc. Chalc. Relat. ad Leon. Lab. tom. IV, *col.* 837. *Libell. Joan. Const. ib. col.* 1486. *S. Opt. Mil. lib.* II, *n.* 2, *p.* 28.

(1) *Conc. Meld. Præf. tom.* III *Conc. Gall. p.* 27. — (2) *Synod. Rem. tom.* VIII *Conc. col.* 591. *Conc. Vien. tom.* IX *Conc. col.* 433. *Conc. Cabil. ib. col.* 275. *Conc. Rem. ib. col.* 481. *Conc. Cicest. t.* X *Conc. col.* 1182. *Ivo Carn. de Cath. Petr. Ant.*

et l'ont dit lors même qu'ils agissoient par leur autorité ordinaire et subordonnée; parce que tout a été mis premièrement dans saint Pierre, et que la correspondance est telle dans tout le corps de l'Eglise, que ce que fait chaque évêque, selon la règle et dans l'esprit de l'unité catholique, toute l'Eglise, tout l'épiscopat, et le chef de l'épiscopat le fait avec lui.

S'il est ainsi, chrétiens; si les évêques n'ont tous ensemble qu'une même chaire, par le rapport essentiel qu'ils ont tous avec la chaire unique où saint Pierre et ses successeurs sont assis; si en conséquence de cette doctrine ils doivent tous agir dans l'esprit de l'unité catholique, en sorte que chaque évêque ne dise rien, ne fasse rien, ne pense rien que l'Eglise universelle ne puisse avouer; que doit attendre l'univers d'une assemblée de tant d'évêques? M'est-il permis, Messeigneurs, de vous adresser la parole, à vous de qui je la tiens aujourd'hui; mais à vous qui êtes mes juges et les interprètes de la volonté divine? Ah! sans doute, puisque c'est vous qui m'ouvrez la bouche, quand je vous parle, Messeigneurs, ce n'est pas moi qui vous parle, c'est vous-mêmes qui vous parlez à vous-mêmes. Songeons que nous devons agir par l'esprit de toute l'Eglise; ne soyons pas des hommes vulgaires que les vues particulières détournent du vrai esprit de l'unité catholique : nous agissons dans un corps, dans le corps de l'épiscopat et de l'Eglise catholique, où tout ce qui est contraire à la règle ne manque jamais d'être détesté; car l'esprit de vérité y prévaut toujours. Puissent nos résolutions être telles, qu'elles soient dignes de nos pères, et dignes d'être adoptées par

nos descendans; dignes enfin d'être comptées parmi les actes authentiques de l'Eglise, et insérées avec honneur dans ces registres immortels, où sont compris les décrets qui regardent non-seulement la vie présente, mais encore la vie future et l'éternité toute entière.

La comprenez-vous maintenant cette immortelle beauté de l'Eglise catholique, où se ramasse ce que tous les lieux, ce que tous les siècles présens, passés et futurs ont de beau et de glorieux? Que vous êtes belle dans cette union, ô Eglise catholique; mais en même temps que vous êtes forte! « Belle, dit le » saint Cantique [1], et agréable comme Jérusalem »; et en même temps, « terrible comme une armée » rangée en bataille »: belle comme Jérusalem, où l'on voit une sainte uniformité, et une police admirable sous un même chef : belle assurément dans votre paix, lorsque recueillie dans vos murailles vous louez celui qui vous a choisie, annonçant ses vérités à ses fidèles. Mais si les scandales s'élèvent, si les ennemis de Dieu osent l'attaquer par leurs blasphêmes, vous sortez de vos murailles, ô Jérusalem, et vous vous formez en armée pour les combattre : toujours belle en cet état, car votre beauté ne vous quitte pas; mais tout-à-coup devenue terrible : car une armée qui paroît si belle dans une revue, combien est-elle terrible, quand on voit tous les arcs bandés et toutes les piques hérissées contre soi? Que vous êtes donc terrible, ô Eglise sainte, lorsque vous marchez, Pierre à votre tête, et la chaire de l'unité vous unissant toute; abattant les têtes superbes et

(1) *Cant.* VI. 3.

toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu; pressant ses ennemis de tout le poids de vos bataillons serrés; les accablant tout ensemble et de toute l'autorité des siècles passés, et de toute l'exécration des siècles futurs; dissipant les hérésies, et les étouffant quelquefois dans leur naissance; prenant les petits de Babylone et les hérésies naissantes, et les brisant contre votre Pierre; Jésus-Christ votre chef vous mouvant d'en-haut et vous unissant; mais vous mouvant et vous unissant par des instrumens proportionnés, par des moyens convenables, par un chef qui le représente, qui vous fasse en tout agir toute entière, et rassemble toutes vos forces dans une seule action.

Je ne m'étonne donc plus de la force de l'Eglise, ni de ce puissant attrait de son unité. Pleine de l'Esprit de celui qui dit : « Je tirerai tout à moi (1) »; tout vient à elle, Juifs et Gentils, Grecs et Barbares. Les Juifs devoient venir les premiers; et malgré la réprobation de ce peuple ingrat, il y a ce précieux reste et ces bienheureux réservés tant célébrés par les prophètes. Prêchez, Pierre; tendez vos filets, divin pêcheur. Cinq mille, trois mille entreront d'abord, bientôt suivis d'un plus grand nombre. Mais « Jésus-Christ a d'autres brebis qui ne sont pas » de ce bercail (2) ». C'est par vous, ô Pierre, qu'il veut commencer à les rassembler. Voyez ces serpens, voyez ces reptiles et ces autres animaux immondes qui vous sont présentés du ciel. C'est les Gentils, peuple immonde, et peuple qui n'est pas peuple : et que vous dit la voix céleste? « Tue et mange (3) »,

(1) *Joan.* XII. 32. — (2) *Ibid.* X. 16. — (3) *Act.* X. 12, 13.

unis,

unis, incorpore, fais mourir la gentilité dans ces peuples : et voilà en même temps à la porte les envoyés de Cornélius; et Pierre, qui a reçu les bienheureux restes des Juifs, va consacrer les prémices des Gentils.

Après les prémices viendra le tout; après l'officier romain, Rome viendra elle-même; après Rome, viendront les peuples l'un sur l'autre. Quelle Eglise a enfanté tant d'autres églises? D'abord tout l'Occident est venu par elle, et nous sommes venus des premiers; vous le verrez bientôt. Mais Rome n'est pas épuisée dans sa vieillesse, et sa voix n'est pas éteinte; nuit et jour elle ne cesse de crier aux peuples les plus éloignés, afin de les appeler au banquet où tout est fait un : et voilà qu'à cette voix maternelle les extrémités de l'Orient s'ébranlent, et semblent vouloir enfanter une nouvelle chrétienté, pour réparer les ravages des dernières hérésies : c'est le destin de l'Eglise. *Movebo candelabrum tuum* : « Je » remuerai votre chandelier », dit Jésus-Christ à l'Eglise d'Ephèse (1); je vous ôterai la foi : « Je le » remuerai »; il n'éteint pas la lumière, il la transporte; elle passe à des climats plus heureux. Malheur, malheur encore une fois à qui la perd; mais la lumière va son train, et le soleil achève sa course.

Mais quoi, je ne vois pas encore les rois et les empereurs! où sont-ils ces illustres nourriciers, tant de fois promis à l'Eglise par les prophètes? Ils viendront, mais en leur temps. Ne voyez-vous pas dans

(1) *Apoc.* II. 5.

un seul Psaume (1) le temps « où les nations entrent en fureur, où les rois et les princes font de » vains complots contre le Seigneur et contre son » Christ »? Mais je vois tout-à-coup un autre temps : *Et nunc, et nunc*, « Et maintenant » : c'est un autre temps qui va paroître. *Et nunc, reges, intelligite :* « Et maintenant, ô rois, entendez » : durant le temps de votre ignorance vous avez combattu l'Eglise, et vous l'avez vue triompher malgré vous; maintenant vous allez aider à son triomphe. « Et » maintenant, ô rois, entendez; instruisez-vous, ar- » bitres du monde, servez le Seigneur en crainte »; et le reste que vous savez.

Durant ces jours de tempête, où l'Eglise, comme un rocher, devoit voir les efforts des rois se briser contre elle, demandez aux chrétiens si les Césars pouvoient être de leur corps : Tertullien vous répondra hardiment que non. « Les Césars, dit-il (2), » seroient chrétiens, s'ils pouvoient être tout en- » semble chrétiens et Césars ». Quoi, les Césars ne peuvent pas être chrétiens! ce n'est pas de ces excès de Tertullien; il parloit au nom de *toute l'Eglise* dans cet admirable Apologétique, et ce qu'il dit est vrai à la lettre. Mais il faut distinguer les temps. Il y avoit le premier temps, où l'on devoit voir l'Empire ennemi de l'Eglise, et tout ensemble vaincu par l'Eglise; et le second temps, où l'on devoit voir l'Empire réconcilié avec l'Eglise, et tout ensemble le rempart et la défense de l'Eglise.

L'Eglise n'est pas moins féconde que la Synagogue : elle doit, comme elle, avoir ses Davids, ses

(1) *Ps.* II. — (2) *Tertul. Apolog. n.* 21.

Salomons, ses Ezéchias, ses Josias, dont la main royale lui serve d'appui : comme elle, il faut qu'elle voie la concorde de l'empire et du sacerdoce ; un Josué partager la terre aux enfans de Dieu avec un Eléazar ; un Josaphat établir l'observance de la loi avec un Amarias ; un Joas réparer le temple avec un Joïada ; un Zorobabel en relever les ruines avec un Jésus, fils de Josedec ; un Néhémias réformer le peuple avec un Esdras. Mais la Synagogue, dont les promesses sont terrestres, commence par la puissance et par les armes : l'Eglise commence par la croix et par les martyres ; fille du ciel, il faut qu'il paroisse qu'elle est née libre et indépendante dans son état essentiel, et ne doit son origine qu'au Père céleste. Quand après trois cents ans de persécution, parfaitement établie et parfaitement gouvernée durant tant de siècles, sans aucun secours humain, il paroîtra clairement qu'elle ne tient rien de l'homme ; Venez maintenant, ô Césars, il est temps : *Et nunc intelligite.* Tu vaincras, ô Constantin, et Rome te sera soumise ; mais tu vaincras par la croix : Rome verra la première ce grand spectacle ; un empereur victorieux prosterné devant le tombeau d'un pêcheur, et devenu son disciple.

Depuis ce temps-là, chrétiens, l'Eglise a appris d'en-haut à se servir des rois et des empereurs pour faire mieux servir Dieu ; « pour élargir, disoit saint » Grégoire (1), les voies du ciel » ; pour donner un cours plus libre à l'Evangile, une force plus présente à ses canons, et un soutien plus sensible à sa

(1) *S. Greg. Epist. lib.* III, *Epist.* XXV, *ad Mauric. Aug. tom.* II, *col.* 676.

discipline. Que l'Eglise demeure seule, ne craignez rien; Dieu est avec elle, et la soutient au dedans : mais les princes religieux lui élèvent par leur protection ces invincibles dehors qui la font jouir, disoit un grand pape (1), d'une douce tranquillité, à l'abri de leur autorité sacrée.

Mais parlons toujours comme il faut de l'Epouse de Jésus-Christ : l'Eglise se doit à elle-même et à ses services toutes les grâces qu'elle a reçues des rois de la terre. Quel ordre, quelle compagnie, quelle armée, quelque forte, quelque fidèle et quelque agissante qu'elle soit, les a mieux servis que l'Eglise a fait par sa patience? Daus ces cruelles persécutions qu'elle endure sans murmurer durant tant de siècles, en combattant pour Jésus-Christ, j'oserai le dire, elle ne combat guère moins pour l'autorité des princes qui la persécutent : ce combat n'est pas indigne d'elle, puisque c'est encore combattre pour l'ordre de Dieu. En effet, n'est-ce pas combattre pour l'autorité légitime, que d'en souffrir tout sans murmure ? Ce n'étoit point par foiblesse; qui peut mourir n'est jamais foible : mais c'est que l'Eglise savoit jusques où il lui étoit permis d'étendre sa résistance. *Nondum usque ad sanguinem restitistis* : « Vous n'avez pas encore resisté jusques au sang », disoit l'apôtre (2) : jusques au sang; c'est-à-dire, jusqu'à donner le sien, et non pas jusqu'à répandre celui des autres. Quand on la veut forcer de désavouer ou de taire les vérités de l'Evangile, elle ne peut que dire avec les apôtres : *Non possumus, non*

(1) *Innoc.* II, *Ep.* II; *tom.* X *Conc. col.* 946. *Conc. Aquis.* II, *tom.* II *Conc. Gall. pag.* 576. — (2) *Hebr.* XII. 4.

possumus (1) : que prétendez-vous? « Nous ne pou» vons pas »; et en même temps découvrir le sein où l'on veut frapper : de sorte que le même sang qui rend témoignage à l'Evangile, le même sang le rend aussi à cette vérité; que nul prétexte ni nulle raison ne peut autoriser les révoltes; qu'il faut révérer l'ordre du ciel, et le caractère du Tout-puissant dans tous les princes, quels qu'ils soient; puisque les plus beaux temps de l'Eglise nous le font voir sacré et inviolable, même dans les princes persécuteurs de l'Evangile. Ainsi leur couronne est hors d'atteinte : l'Eglise leur a érigé un trône dans le lieu le plus sûr de tous et le plus inaccessible, dans la conscience même où Dieu a le sien; et c'est là le fondement le plus assuré de la tranquillité publique.

Nous leur dirons donc sans crainte, même en publiant leurs bienfaits, qu'il y a plus de justice que de grâce dans les privilèges qu'ils accordent à l'Eglise, et qu'ils ne pouvoient refuser de lui faire part de quelques honneurs de leur royaume, qu'elle prend tant de soin de leur conserver. Mais confessons en même temps qu'au milieu de tant d'ennemis, de tant d'hérétiques, de tant d'impies, de tant de rebelles qui nous environnent, nous devons beaucoup aux princes qui nous mettent à couvert de leurs insultes; et que nos mains désarmées, que nous ne pouvons que tendre au ciel, sont heureusement soutenues par leur puissance.

Il le faut avouer, Messieurs, notre ministère est pénible : s'opposer aux scandales, au torrent des mauvaises mœurs, et au cours violent des passions

(1) *Act.* IV. 20.

qu'on trouve toujours d'autant plus hautaines qu'elles sont plus déraisonnables; c'est un terrible ministère, et on ne peut l'exercer sans rigueur. C'est ce que nos prédécesseurs, assemblés dans les conciles de Thionville et de Meaux, appellent « la » rigueur du salut des hommes »; *Rigorem salutis humanæ* (1). L'Eglise assemblée dans ces conciles demande l'assistance des rois, pour exercer plus facilement cette rigueur salutaire au genre humain; et convaincue par expérience du besoin qu'elle a de leur protection pour aider les ames infirmes, c'est-à-dire, le plus grand nombre de ses enfans, elle ne se prive qu'avec peine de ce secours : de sorte que la concorde du sacerdoce et de l'empire, dans le cours ordinaire des choses humaines, est un des soutiens de l'Eglise, et fait partie de cette unité qui la rend si belle.

Car qu'y a-t-il de plus beau que d'entendre un saint empereur dire à un saint pape : « Je ne vous » puis rien refuser, puisque je vous dois tout en Jé- » sus-Christ » : *Nihil tibi negare possum, cui per Deum omnia debeo* (2) : « Tout ce que votre autorité » paternelle a réglé dans son concile pour le réta- » blissement de l'Eglise, je le loue, je l'approuve, je » le confirme comme votre fils; je veux qu'il soit » inséré parmi les lois, qu'il fasse partie du droit » public, et qu'il vive autant que l'Eglise » : *Et in æternum mansura, et humanis solemniter legibus inscribenda, et inter publica jura semper recipienda*

(1) *Conc. ad Theodon. vil. can.* VI, *Conc. Gal. t.* III, *pag.* 16. *Conc. Meld. can.* XII, *ibid. pag.* 35. — (2) *Henric.* II *ad Bened.* VIII, *tom.* IX *Conc. col.* 831.

hâc auctoritate, vivente Ecclesiâ, victurâ : ou d'entendre un roi pieux dans un concile ; c'étoit un roi d'Angleterre : ah ! nos entrailles s'émeuvent à ce nom, et l'Eglise toujours mère ne peut s'empêcher dans ce souvenir de renouveler ses gémissemens et ses vœux. Passons et écoutons ce saint roi, ce nouveau David dire au clergé assemblé : *Ego Constantini, vos Petri gladium habetis in manibus ; jungamus dexteras, gladium gladio copulemus* (1) : « J'ai » le glaive de Constantin à la main, et vous y avez » celui de Pierre ; donnons-nous la main, et joignons » le glaive au glaive ». Que ceux qui n'ont pas la foi assez vive pour craindre les coups invisibles de votre glaive spirituel tremblent à la vue du glaive royal. Ne craignez rien, saints évêques ; si les hommes sont assez rebelles pour ne pas croire à vos paroles, qui sont celles de Jésus-Christ, des châtimens rigoureux leur en feront, malgré qu'ils en aient, sentir la force, « et la puissance royale ne vous manquera » jamais ».

A cet admirable spectacle, qui ne s'écrieroit encore une fois avec Balaam : *Quàm pulchra tabernacula tua, Jacob !* O Eglise catholique, que vous êtes belle ! le Saint-Esprit vous anime ; le saint Siége unit tous vos pasteurs ; les rois font la garde autour de vous ; qui ne respecteroit votre puissance ?

SECOND POINT.

Paroissez maintenant, sainte Eglise gallicane, avec vos évêques orthodoxes et avec vos rois très-chrétiens, et venez servir d'ornement à l'Eglise uni-

(1) *Eadg. Orat. ad Cler. tom.* IX *Conc. col.* 697.

verselle. Et vous, Seigneur tout-puissant, qui avez comblé cette Eglise de tant de bienfaits, animez-moi de ce même esprit dont vous remplîtes David, lorsqu'il chanta si noblement les grâces de l'ancien peuple; afin qu'à son exemple je puisse aujourd'hui, avec tant d'évêques et dans une si grande assemblée, célébrer vos miséricordes éternelles : *Quoniam bonus, quoniam in æternum misericordia ejus* (1). C'est vous, Seigneur, qui excitâtes saint Pierre et ses successeurs à nous envoyer dès les premiers temps les évêques qui ont fondé nos Eglises. C'étoit le conseil de Dieu que la foi nous fût annoncée par le saint Siége; afin qu'éternellement unis par des liens particuliers à ce centre commun de toute l'unité catholique, nous pussions dire avec un grand archevêque de Rheims : « La sainte Eglise romaine, la » mère, la nourrice et la maîtresse de toutes les » Eglises, doit être consultée dans tous les doutes » qui regardent la foi et les mœurs, principale- » ment par ceux qui, comme nous, ont été engen- » drés en Jésus-Christ par son ministère, et nourris » par elle du lait de la doctrine catholique (2) ».

Il est vrai qu'il nous est venu d'Orient, et par le ministère de saint Polycarpe, une autre mission qui ne nous a pas été moins fructueuse. C'est de là que nous avons eu le vénérable vieillard saint Pothin, fondateur de la célèbre église de Lyon; et encore le grand saint Irénée, successeur de son martyre aussi bien que de son siége; Irénée digne de son nom, et véritablement pacifique, qui fut envoyé à

(1) *Ps.* CXXXV. 1. — (2) *Hincm. de divort. Loth. et Teutb. tom.* 1, *pag.* 561.

Rome et au pape saint Eleuthère de la part de l'Eglise gallicane (1); ambassadeur de la paix, qui depuis la procura aux saintes églises d'Asie d'où il nous avoit été envoyé; qui retint le pape saint Victor, lorsqu'il les vouloit retrancher de la communion; et qui présidant au concile des saints évêques des Gaules, dont il étoit réputé le père, fit connoître à ce saint pape qu'il ne falloit pas pousser toutes les affaires à l'extrémité, ni toujours user d'un droit rigoureux (2). Mais comme l'Église est une par tout l'univers, cette mission orientale n'a pas été moins favorable à l'autorité du saint Siége, que ceux que le saint Siége avoit immédiatement envoyés; et le même saint Irénée a prononcé cet oracle révéré de tous les siècles (3): « Quand nous exposons la tradition que » la très-grande, très-ancienne et très-célèbre Eglise » romaine, fondée par les apôtres saint Pierre et » saint Paul, a reçue des apôtres, et qu'elle a con- » servée jusqu'à nous par la succession de ses évêques, » nous confondons tous les hérétiques; parce que » c'est avec cette Eglise que toutes les Eglises et tous » les fidèles qui sont par toute la terre doivent s'ac- » corder, à cause de sa principale et excellente prin- » cipauté, et que c'est en elle que ces mêmes fidèles, » répandus par toute la terre, ont conservé la tra- » dition qui vient des apôtres ».

Appuyée sur ces solides fondemens, l'Eglise gallicane a été forte comme la tour de David. Quand le perfide Arius voulut renverser, avec la divinité du

(1) *Euseb. Hist. Eccl. lib.* v, *cap.* III, *p.* 168. *Edit. Val.* — (2) *Ibid.* c. XXIII, XXIV, *p.* 191, 192. — (3) *S. Iren. lib.* III *contr. Hæres. cap.* III, *p.* 175.

Fils de Dieu, le fondement de la foi prêchée par saint Pierre, et changer en création et en adoption la génération éternelle de ce Fils unique; cette superbe hérésie, soutenue par un empereur, ne trouva point de plus grand obstacle à ses progrès, que la constance et la foi de saint Athanase d'Alexandrie et de saint Hilaire de Poitiers; et malgré l'inégalité de ces deux siéges, les deux évêques furent égaux en gloire, comme ils l'étoient en courage.

Pour perpétuer cette gloire de l'Eglise gallicane, le célèbre saint Martin fut élevé sous la discipline de saint Hilaire; et cette Eglise, renouvelée par les exemples et par les miracles de cet homme incomparable, crut revoir le temps des apôtres : tant la Providence divine fut soigneuse de réveiller parmi nous l'ancien esprit, et d'y faire revivre les premières grâces.

Quand le temps fut arrivé que l'empire romain devoit tomber en Occident, et que la Gaule devoit devenir France, Dieu ne laissa pas long-temps sous des princes idolâtres une si noble partie de la chrétienté; et voulant transmettre aux rois des Français la garde de son Eglise, qu'il avoit confiée aux empereurs, il donna non-seulement à la France, mais encore à tout l'Occident un nouveau Constantin en la personne de Clovis. La victoire miraculeuse qu'il envoya du ciel à ces deux princes guerriers, fut le gage de son amour, et le glorieux attrait qui leur fit embrasser le christianisme. La foi fut victorieuse, et la belliqueuse nation des Francs connut que le Dieu de Clotilde étoit le vrai Dieu des armées.

Alors saint Remi vit en esprit qu'en engendrant

en Jésus-Christ les rois de France avec leur peuple, il donnoit à l'Eglise d'invincibles protecteurs. Ce grand saint et ce nouveau Samuel, appelé pour sacrer les rois, sacra ceux-ci, comme il dit lui-même, pour être « les perpétuels défenseurs de l'Eglise et » des pauvres (1) »; digne objet de la royauté. Après leur avoir enseigné à faire fleurir les Eglises et à rendre les peuples heureux, (croyez que c'est lui-même qui vous parle, puisque je ne fais ici que réciter les paroles paternelles de cet apôtre des Français) il prioit Dieu nuit et jour qu'ils persévérassent dans la foi, et qu'ils régnassent selon les règles qu'il leur avoit données, leur prédisant en même temps qu'en dilatant leur royaume, ils dilateroient celui de Jésus-Christ; et que, s'ils étoient fidèles à garder les lois qu'il leur prescrivoit de la part de Dieu (2), l'empire romain leur seroit donné; en sorte que des rois de France sortiroient des empereurs dignes de ce nom, qui feroient régner Jésus-Christ.

Telles furent les bénédictions que versa mille et mille fois le grand saint Remi sur les Français et sur leurs rois, qu'il appeloit toujours ses chers enfans; louant sans cesse la bonté divine de ce que, pour affermir la foi naissante de ce peuple béni de Dieu, elle avoit daigné, par le ministère de sa main pécheresse, c'est ainsi qu'il parle, renouveler, à la vue de tous les Français et de leur roi, les miracles qu'on avoit vu éclater dans la première fondation des Eglises chrétiennes. Tous les saints qui étoient alors furent réjouis; et dans le déclin de l'empire romain,

(1) *Testam. S. Rem. ap. Flod. lib.* 1, *cap.* XVIII. — (2) *Ibid. et cap.* XIII.

ils crurent voir paroître dans les rois de France « une nouvelle lumière pour tout l'Occident » : *In occiduis partibus novi jubaris lumen effulgurat* (1) ; et non-seulement pour tout l'Occident, mais encore pour toute l'Eglise, à laquelle ce nouveau royaume promettoit de nouveaux progrès. C'est ce que disoit saint Avite, ce docte et ce saint évêque de Vienne, ce grave et éloquent défenseur de l'Eglise romaine, qui fut chargé par tous ses collègues, les saints évêques des Gaules, de recommander aux Romains, dans la cause du pape Symmaque, la cause commune de tout l'épiscopat ; « parce que, disoit » ce grand homme (2), quand le pape et le chef de » tous les évêques est attaqué, ce n'est pas un seul » évêque, mais l'épiscopat tout entier qui est en » péril ».

Tous les conciles de ces temps font voir qu'en ce qui touchoit la foi et la discipline, nos saints prédécesseurs regardoient toujours l'Eglise romaine, et se gouvernoient par ses traditions (3). Tel étoit le sentiment de l'Eglise gallicane, qui, en recevant, par le ministère de saint Remi, Clovis et les Français dans son sein, leur imprimoit dans le fond du cœur ce respect pour le saint Siége, dont ils devoient être les plus zélés aussi bien que les plus puissans protecteurs. Les papes connurent d'abord la protection qui leur étoit envoyée du ciel ; et ressen-

(1) *S. Avit. Vien. epist. ad Clod. tom.* I *Conc. Gall. pag.* 154. — (2) *Epist. ad Faust. ibid. pag.* 158. — (3) *Ep. Syn. Episc. Gall. apud Leon. Concil. Araus.* II, *Præf. tom.* I *Conc. Gal. pag.* 216. *Bonif.* II *Ep. ad Cæsar. Arel. ibid. p.* 223. *Conc. Vas.* II, *can.* III, IV, V, *ibid. p.* 226, 227. *Conc. Aurel.* III, *can.* III, XXVI, *ibid. p.* 248, 255.

tant dans nos rois je ne sais quoi de plus filial que dans les autres, que ne dirent-ils point alors, comme par un secret pressentiment, à la louange de leurs protecteurs futurs? Anastase II, du temps de Clovis, croit voir dans le royaume de France nouvellement converti « une colonne de fer que Dieu éle» voit pour le soutien de sa sainte Eglise, pendant » que la charité se refroidissoit partout ailleurs (1) ». Pélage II se promet des descendans de Clovis, comme des voisins charitables de l'Italie et de Rome, la même protection pour le saint Siége qu'il avoit toujours reçue des empereurs (2) : et saint Grégoire, le plus saint de tous, enchérit aussi sur ses saints prédécesseurs, lorsque, touché de la foi et du zèle de ces rois, il les met « autant au-dessus des autres » souverains, que les souverains sont au-dessus des » particuliers (3) ».

Leur foi croissoit en effet avec leur empire; et, selon la prédiction de tant de saints, l'Eglise s'étendoit par les rois de France. L'Angleterre le sait, et le moine saint Augustin son premier apôtre. Saint Boniface, l'apôtre de la Germanie, et les autres apôtres du Nord ne reçurent pas un moindre secours de la France; et Dieu montroit dès-lors, par des signes manifestes, ce que les siècles suivans ont confirmé, qu'il vouloit que les conquêtes des Français étendissent celles de l'Eglise.

Les enfans de Clovis ne marchèrent pas dans les voies que saint Remi leur avoit marquées : Dieu les

(1) *Anast.* II *Ep.* II, *ad Clod. tom.* IV *Conc. col.* 1282. — (2) *Pel.* II *Epist. ad Aunach. Autiss. tom.* I *Conc. Gall. p.* 376. — (3) *S. Greg. M. Epist. lib.* VI, *Epist.* VI, *t.* II, *col.* 795.

rejeta de devant sa face; mais il ne retira pas ses miséricordes de dessus le royaume de France. Une seconde race fut élevée sur le trône; Dieu s'en mêla, et le zèle de la religion s'accrut par ce changement: témoin tant de papes réfugiés, protégés, rétablis, et comblés de biens sous cette race. Les papes et toute l'Eglise bénirent Pepin, qui en étoit le chef (1); les bénédictions de saint Remi passèrent à lui: de lui sortit cet empereur, père d'empereurs, que ce saint évêque semble avoir vu; et Charlemagne régna pour le bien de toute l'Eglise. Vaillant, savant, modéré, guerrier sans ambition, et exemplaire dans sa vie, je le veux bien dire en passant, malgré les reproches des siècles ignorans, ses conquêtes prodigieuses furent la dilatation du règne de Dieu, et il se montra très-chrétien dans toutes ses œuvres. Il fit revivre les anciens canons; les conciles long-temps négligés furent rétablis (2), et la discipline revint avec eux. Si ce grand prince rétablit les lettres, ce fut pour mieux faire entendre les saintes Ecritures et l'ancienne tradition par ce secours. L'Eglise romaine fut consultée dans les affaires douteuses, et ses réponses reçues avec révérence furent des lois inviolables (3). Il eut tant d'amour pour elle, que le principal article de son testament fut de recommander à ses successeurs la défense de l'Eglise de saint Pierre, comme le précieux héritage de sa maison, qu'il avoit reçu de son père et de son aïeul, et qu'il

(1) *Paul.* I *Epist.* X, *ad Fr.* *t.* II *Conc. Gall.* *p.* 59. — (2) *De schol. instit. Capit. Baluz. tom.* I, *pag.* 202, 203. — (3) *Conc. Francof. can.* VIII, *t.* II *Conc. Gall. p.* 196. *Capit. Aquis. an. Imp.* III, *cap.* IV, *Baluz. t.* I, *p.* 380, 381. *Capit. de divis. Regni, cap.* XV, *ibid. p.* 444.

vouloit laisser à ses enfans. Ce même amour lui fit dire ce qui fut répété depuis par tout un concile sous l'un de ses descendans, que, « quand cette » Eglise imposeroit un joug à peine supportable, » il le faudroit souffrir [1] » plutôt que de rompre la communion avec elle. Elle n'imposoit point de tel joug; mais ce sage prince vouloit tout prévoir, pour affermir l'union dans tous les cas. Au reste les canons que lui envoya son sage et intime ami, le pape Adrien, n'étoient qu'un abrégé de l'ancienne discipline, que l'Eglise de France regarde toujours comme la source et le soutien de ses libertés : nous demandons encore d'être jugés par les canons envoyés à ce grand prince; et, sous un nouveau Charlemagne, nous souhaitons d'avoir toujours à vivre sous une semblable discipline.

Jamais règne n'a été ni si fort ni si éclairé; jamais prince n'a été moins guidé par un faux zèle; jamais on n'a mieux su distinguer les bornes des deux puissances. On voit parler dans les décrets du concile de Francfort, tantôt les évêques seuls, tantôt le prince seul, et tantôt les deux puissances ensemble [2]. Je ne veux pas m'étendre sur les diverses matières qui donnèrent lieu à cette diversité; je remarquerai seulement que les évêques ayant prononcé seuls la condamnation de la nouvelle hérésie qu'on vit alors s'élever en Espagne [3], ce grand roi sut

(1) *Capit. Car. M. de hon. sed. Apost. an. Imp.* I; *Baluz. tom.* I, *p.* 357. *Conc. Tribur. sub. Arn. Imp. can.* XXX, *t.* IX *Conc. col.* 456. *Capit. Angilr. data t.* II *Conc. Gall. pag.* 100. *Epit. can. ab Adr. Car. M. oblat. Conc. tom.* VI, *col.* 1800. — (2) *Conc. Francof. can.* I, II. *can.* III, V. *can.* IV, V, VI, VII; *tom.* II *Conc. Gall. pag.* 193 *et seq.* — (3) *Ibid. can.* I, *pag.* 193.

bien trouver sa place dans une occasion si importante. Comme son savoir éclatoit dans toute l'Eglise autant que son équité, les nouveaux hérétiques le prièrent de se rendre l'arbitre de la cause (1). Charlemagne, pour les confondre par eux-mêmes, accepta l'offre; mais il savoit comment un prince peut être arbitre en ces matières. Il consulta le saint Siége avant toutes choses; il écouta aussi les autres évêques, qu'il trouva conformes à leur chef. C'est sur quoi se régla ce religieux prince; c'est par ce canal qu'il reçut la doctrine de l'Evangile et l'ancienne tradition de l'Eglise catholique: c'est de là qu'il apprit ce qu'il falloit croire; et sans discuter davantage la matière, dans la lettre qu'il écrit aux nouveaux docteurs (2), il leur envoie « les lettres, les décisions, » et les décrets formés par l'autorité ecclésiastique, » les exhortant à s'y soumettre avec lui, et à ne se » croire pas plus savans que l'Eglise universelle; » parce que, ajoutoit ce grand prince, après ce con» cours de l'autorité apostolique, et de l'unanimité » synodale, vous ne pouvez plus éviter d'être tenus » pour hérétiques, et nous n'osons plus avoir de » communion avec vous ».

Qu'on n'impute point à la France des sentimens nouveaux; voilà tous ses sentimens du temps de Charlemagne: mais Charlemagne les avoit reçus de plus haut, et ils étoient venus des anciens Pères, et dès l'origine du christianisme. Le saint Siége principalement, et le corps de l'épiscopat uni à son chef, c'est où il faut trouver le dépôt de la doctrine ecclé-

(1) *Conc. Francof. Epist. Car. M. pag.* 188. — (2) *Ibid. pag.* 188, 190.

siastique

siastique confiée aux évêques par les apôtres : car c'est aussi à cette unité qu'il est dit : « Qui vous » écoute, m'écoute (1) »; et encore : « Les portes » de l'enfer ne prévaudront point contre elle (2) »; et encore : « Vous êtes la lumière du monde (3) »; et encore : « Dites-le à l'Eglise; et s'il n'écoute pas » l'Eglise, qu'il vous soit comme un Gentil et un Pu» blicain (4) »; et encore, pour me servir du même passage qui est ici allégué par Charlemagne : « Je » serai toujours avec vous jusqu'à la consommation » des siècles (5) ». Ce grand prince, soumis le premier à cette règle, ne craint plus après cela de condamner les hérétiques, comme déjà condamnés par l'autorité de l'Eglise; et le jugement du saint Siége et du concile de Francfort devint le sien.

Est-il besoin de raconter ce que Charlemagne, à l'exemple du roi son père, fit pour la grandeur temporelle du saint Siége et de l'Eglise romaine? Qui ne sait qu'elle doit à ces deux princes et à leur maison tout ce qu'elle possède de pays? Dieu qui vouloit que cette Eglise, la mère commune de tous les royaumes, dans la suite ne fût dépendante d'aucun royaume dans le temporel, et que le siége où tous les fidèles devoient garder l'unité, à la fin fût mis au-dessus des partialités que les divers intérêts et les jalousies d'Etat pourroient causer, jeta les fondemens de ce grand dessein par Pepin et par Charlemagne. C'est par une heureuse suite de leur libéralité que l'Eglise, indépendante dans son chef de toutes les puissances temporelles, se voit en état d'exercer plus

(1) *Luc.* x. 16. — (2) *Matth.* xvi. 18. — (3) *Ibid.* v. 14. — (4) *Ibid.* xviii. 17. — (5) *Ibid.* xxviii. 20.

librement, pour le bien commun et sous la commune protection des rois chrétiens, cette puissance céleste de régir les ames; et que, tenant en main la balance droite au milieu de tant d'empires souvent ennemis, elle entretient l'unité dans tout le corps, tantôt par d'inflexibles décrets, et tantôt par de sages tempéramens.

L'empire sortit trop tôt d'une maison et d'une nation si bienfaisante envers l'Eglise. Rome eut des maîtres fâcheux, et les papes avoient tout à craindre tant des empereurs que d'un peuple séditieux; mais ils trouvèrent toujours en nos rois ces charitables voisins que le pape Pélage II avoit espérés. La France, plus favorable à leur puissance sacrée que l'Italie et que Rome même, leur devint comme un second siége où ils tenoient leurs conciles, et d'où ils faisoient entendre leurs oracles par toute l'Eglise. Troyes, et Clermont, et Toulouse, et Tours, et Rheims plusieurs fois, et les autres villes le peuvent dire; pour ne point parler ici de deux conciles universels tenus à Lyon, et d'un autre concile universel tenu à Vienne : *tant les papes* ont pris plaisir à faire les actes les plus importans et les plus authentiques de l'Eglise, dans le sein et avec la fidèle coopération de l'Eglise gallicane.

Cependant la troisième race étoit montée sur le trône; race encore plus pieuse que les deux autres; qui aussi a toujours vu augmenter sa *gloire*; qui seule dans tout l'univers, et depuis *le commencement du monde*, se voit sans *interruption* depuis sept cents ans toujours couronnée et toujours régnante; race enfin qui devoit donner saint Louis au

monde; en laquelle le monde étonné voit encore aujourd'hui de si grandes choses, et en attend de plus grandes. Vous dirai-je combien de fois et en quels termes elle a été bénite par le saint Siége? Sous cette race la France est « un royaume chéri » et béni de Dieu, un royaume dont l'exaltation » est inséparable de celle du saint Siége (1) », un royaume; mais si j'entreprenois de tout raconter, le jour n'y suffiroit pas.

Aussi faut-il avouer qu'il y a eu dans ces rois, avec beaucoup de religion, une noblesse qui les a fait révérer de toute la terre, et qui les a mis au-dessus des autres rois. Quand les empereurs se vantoient de combattre pour les intérêts communs des rois, les nôtres ont su trouver dans une plus noble constitution de leur Etat, et dans une plus grande hauteur de leur couronne, une plus sûre défense; puisque, sans qu'ils eussent besoin de se remuer, leur majesté ne fut pas même attaquée dans ces premiers temps, et que jamais ils n'ont été obligés ni à soutenir des guerres, ni, ce qui est bien plus horrible, à faire des schismes pour la défendre.

Ces rois aussi bienfaisans que religieux, loin de profiter de la foiblesse des papes toujours réfugiés dans leur royaume, se relâchoient volontairement de quelques-uns de leurs droits, plutôt que de troubler la paix de l'Eglise; et pendant que saint Thomas de Cantorbéri étoit banni d'Angleterre comme ennemi des droits de la royauté, la France, plus équitable, le recevoit dans son sein comme le mar-

(1) *Alex.* III *Epist.* XXX, *tom.* X *Conc. col.* 1212. *Innoc.* III, *Greg.* IX, *t.* XI *Conc. part.* I, *col.* 27, 367.

tyr des libertés ecclésiastiques. Nos rois donnèrent cet exemple à tout l'univers. L'Eglise, qu'ils honoroient, les honoroit à son tour; et l'égalité, tant recommandée par l'apôtre, s'entretenoit par de mutuelles reconnoissances.

La piété se ralentissoit, et les désordres se multiplioient dans toute la terre. Dieu n'oublia pas la France : au milieu de la barbarie et de l'ignorance elle produisit saint Bernard, apôtre, prophète, ange terrestre, par sa doctrine, par sa prédication, par ses miracles étonnans, et par une vie encore plus étonnante que ses miracles. C'est lui qui réveilla dans ce royaume et qui répandit dans tout l'univers l'esprit de piété et de pénitence. Jamais sujet ne fut plus zélé pour son prince; jamais prêtre ne fut plus soumis à l'épiscopat; jamais enfant de l'Eglise ne défendit mieux l'autorité apostolique de sa mère l'Eglise romaine. Il regardoit dans le pape seul tout ce qu'il y avoit de plus grand dans l'un et l'autre Testament; un Abraham, un Melchisédech, un Moïse, un Aaron, un saint Pierre, en un mot Jésus-Christ même (1). *Mais afin qu'une autorité, sur laquelle* l'Eglise est fondée, fût plus sainte et plus vénérable à tous les peuples, il ne cessa d'en séparer, autant qu'il pouvoit, ce qui sembloit plutôt la déshonorer que l'agrandir.

Tout est à vous, disoit-il (2), tout dépend du chef; mais c'est avec un certain ordre. On feroit un monstre du corps humain, si on attachoit immédiatement tous les membres à la tête : c'est par les évêques et

(1) *S. Bern. de Consid. lib.* II, *cap.* VIII, *et lib.* IV, *cap.* VII, *tom.* I, *col.* 422, 444.— (2) *Ibid. lib.* III, *cap.* IV, *col.* 433.

les archevêques qu'on doit venir au saint Siége : ne troublez point cette hiérarchie, qui est l'image de celle des anges. Vous pouvez tout, il est vrai; mais un de vos ancêtres disoit : « Tout m'est permis, » mais tout n'est pas convenable (1) ». Vous avez la plénitude de la puissance; mais rien ne convient mieux à la puissance que la règle. Enfin l'Eglise romaine est la mère des églises (2), mais non une maîtresse impérieuse; et vous êtes, non pas le seigneur des évêques, mais l'un d'eux : paroles que ce saint homme n'a pas proférées pour affoiblir une autorité qu'il a fait révérer à toute la terre; mais afin de rappeler en la mémoire du successeur de saint Pierre cette excellente doctrine, que Jésus-Christ qui l'a élevé à une si grande puissance n'a pas voulu néanmoins lui donner un caractère supérieur à celui de l'épiscopat; afin que, dans cette haute élévation, il prît soin de conserver dans tous les évêques la dignité d'un caractère qui lui est commun avec eux, et qu'il songeât qu'il y a toujours, avec une grande autorité, quelque chose de doux et de fraternel dans le gouvernement ecclésiastique; puisque si le pape doit gouverner les évêques, il les doit aussi gouverner par les lois communes que le saint Siége a faites siennes en les confirmant. C'est ce que disent tous les papes; et encore qu'ils puissent dispenser des lois pour l'utilité publique (3), le plus naturel exercice de leur puissance est de les faire observer en les observant les premiers, comme ils en ont toujours fait profession dès l'origine du christianisme. Voilà ce

(1) *I. Cor.* x. 22. — (2) *S. Bern. ibid. lib.* IV, *c.* VII, *col.* 444. — (3) *Ibid. lib.* III, *cap.* IV, *col.* 433.

que disoit saint Bernard et tous les saints de ce temps; voilà ce qu'ont toujours dit ceux qui ont été parmi nous les plus pieux. C'est aussi ce qui obligea le roi le plus saint qui ait jamais porté la couronne, le plus soumis au saint Siége, et le plus ardent défenseur de la foi romaine, (vous reconnoissez saint Louis) à persévérer dans ces maximes, et à publier une Pragmatique pour maintenir dans son royaume « le droit commun et la puissance des or» dinaires, selon les conciles généraux et les insti» tutions des saints Pères (1) ».

Ne demandez plus ce que c'est que les libertés de l'Eglise gallicane. Les voilà toutes dans ces précieuses paroles de l'ordonnance de saint Louis; nous n'en voulons jamais connoître d'autres. Nous mettons notre liberté à être sujets aux canons, et plût à Dieu que l'exécution en fût aussi effective dans la pratique, que cette profession est magnifique dans nos livres. Quoi qu'il en soit, c'est notre loi; nous faisons consister notre liberté à marcher, autant qu'il se peut, « dans le droit commun » qui est le principe, ou plutôt le *fond de tout le bon ordre* de l'Eglise; « sous la puissance canonique des or» dinaires, selon les conciles généraux et les insti» tutions des saints Pères » : état bien différent de celui où la dureté de nos cœurs plutôt que l'indulgence des souverains dispensateurs nous a jetés; où les priviléges accablent les lois; où les grâces semblent vouloir prendre la place du droit commun, tant elles se multiplient; où tant de règles ne subsistent plus que dans la formalité qu'il faut

(1) *Prag. S. Lud.*

observer d'en demander la dispense : et plût à Dieu que ces formules conservent du moins, avec le souvenir des canons, l'espérance de les rétablir. C'est l'intention du saint Siége ; c'en est l'esprit : il est certain. Mais s'il faut, autant qu'il se peut, tendre au renouvellement des anciens canons, combien religieusement faut-il conserver ce qui en reste, et surtout ce qui est le fondement de la discipline ? Si vous voyez donc vos évêques demander humblement au pape l'inviolable conservation de ces canons et de la puissance ordinaire dans tous ses degrés, souvenez-vous qu'ils ne font que marcher sur les pas de saint Louis et de Charlemagne, et imiter les saints dont ils remplissent les chaires. Ce n'est pas nous diviser d'avec le saint Siége, à Dieu ne plaise ; c'est au contraire conserver avec soin jusqu'aux moindres fibres, qui tiennent les membres unis avec le chef. Ce n'est pas diminuer la plénitude de la puissance apostolique : l'Océan même a ses bornes dans sa plénitude ; et s'il les outrepassoit sans mesure aucune, sa plénitude seroit un déluge qui ravageroit tout l'univers.

Au reste, la puissance qu'il faut reconnoître dans le saint Siége est si haute et si éminente, si chère et si vénérable à tous les fidèles, qu'il n'y a rien au-dessus que toute l'Eglise catholique ensemble : encore faut-il savoir connoître les besoins extraordinaires et les extrêmes périls où il faut que tout s'assemble et se réunisse. Ces maximes sont de tous les siècles ; mais dans l'un des derniers siècles, un besoin pressant de l'Eglise, un grand mal, un schisme effroyable, obligea toute l'Eglise à les expliquer, et à

les mettre en pratique d'une façon plus expresse dans le saint concile de Pise, et dans le saint concile de Constance. La France fut la plus zélée à les soutenir; mais la France fut suivie de toute l'Eglise. Ces maximes supposées comme indubitables du commun consentement des papes, de tous les évêques et de tous les fidèles, rétablirent l'autorité du saint Siége affoiblie par les divisions. Ces maximes mirent fin au schisme, extirpèrent les hérésies que le schisme fortifioit, et firent espérer au monde, malgré la dépravation des mœurs, la réforme universelle de la discipline dans toute la chrétienté, sans rien excepter.

Ces maximes demeureront toujours en dépôt dans l'Eglise catholique. Les esprits inquiets et turbulens voudront s'en servir pour brouiller; mais les humbles, les pacifiques, les vrais enfans de l'Eglise s'en serviront toujours selon la règle, dans les vrais besoins et pour des biens effectifs. Les cas où on le doit faire seroient aisés à marquer, puisqu'ils sont si clairement expliqués dans les décrets du concile de Constance (1); mais il vaut mieux espérer que la déplorable nécessité de réfléchir sur ces cas n'arrivera pas, et que nos jours ne seront pas assez malheureux pour avoir besoin de tels remèdes. Ah! si le nom de concile écuménique, nom si saint et si vénérable, doit être employé, que ce ne soit pas en matière contentieuse et pour faire durer de funestes divisions; mais plutôt pour réunir la chrétienté déchirée par tant de schismes, et pour travailler à l'œuvre de réformation, qui jamais n'est achevée durant

(1) *Sess.* V.

cette vie ! Cependant conservons ces fortes maximes de nos pères, que l'Eglise gallicane a trouvées dans la tradition de l'Eglise universelle ; que les universités du royaume, et principalement celle de Paris, ont apprises des saints évêques et des saints docteurs, qui ont toujours éclairé l'Eglise de France, sans que le saint Siége ait diminué les éloges qu'il a donnés à ces fameuses universités (1). Au contraire, c'est en sortant du concile de Bâle, où ces maximes avoient été renouvelées avec l'applaudissement de tout le royaume, que Pie II qui le savoit, puisqu'il avoit autrefois prêté sa plume à ce concile, s'adressant à un évêque de Paris, dans l'assemblée générale de tous les princes chrétiens, lui parla ainsi de la France (2) : « La France a beaucoup d'universités, » parmi lesquelles la vôtre, mon vénérable Frère, » est la plus illustre, parce qu'on y enseigne si bien » la théologie, et que c'est un si grand honneur d'y » pouvoir mériter le titre de docteur : de sorte que » le florissant royaume de France, avec tous les » avantages de la nature et de la fortune, a encore » ceux de la doctrine et de la pure religion ». Voilà ce que dit un savant pape, qui n'ignoroit pas nos sentimens, puisqu'ils étoient alors dans leur plus grande vigueur ; et je puis dire qu'il en approuve le fond dans la bulle (3), où en révoquant ce qu'il avoit dit avant son exaltation en faveur du concile de Bâle, il déclare qu'il n'en révère

(1) *Urban.* VI *Epist.* II ; *t.* XI *Conc. col.* 2048. — (2) *Pius* II *in Conv. Mant. t.* XIII *Conc. col.* 1771. — (3) *Bulla retract. Pii II, ibid. col.* 1407.

pas moins le concile de Constance, dont il embrasse les décrets, et nommément ceux où l'autorité et la puissance des conciles est expliquée.

Il savoit bien que la France n'abusoit point de ces maximes; puisque même elle venoit de donner un exemple incomparable de modération dans la célèbre assemblée de Bourges, où, louant les Pères de *Bâle* qui soutenoient ces maximes, elle rejeta l'application outrée qu'ils en firent contre le pape Eugène IV. Nos libertés furent défendues; le pape fut reconnu; le schisme fut éteint dans sa naissance; tout fut pacifié: qui fit un si grand ouvrage? un grand roi fidèlement assisté par le plus docte clergé qui fût au monde.

Jamais il ne fut tant parlé des libertés de l'Eglise, et jamais il n'en fut posé un plus solide fondement que dans ces paroles immortelles de Charles VII : « Comme c'est, dit-il (1), le devoir des prélats d'an» noncer avec liberté la vérité qu'ils ont apprise de » Jésus-Christ, c'est aussi le devoir du prince et de » la recevoir de leur bouche, prouvée par les Ecri» tures, et de l'exécuter avec efficace ». Voilà en effet le vrai fondement des libertés de l'Eglise : alors elle est vraiment libre quand elle dit la vérité, quand elle la dit aux rois qui l'aiment naturellement, et qu'ils l'écoutent de leur bouche; car alors s'accomplit cet oracle du Fils de Dieu : « Vous connoîtrez » la vérité, et la vérité vous délivrera, et vous serez » vraiment libres (2) ».

Nous sommes accoutumés à voir agir nos rois très-

(1) *Prag. Car.* VII. — (2) *Joan.* VIII. 32, 36.

chrétiens dans cet esprit. Depuis le temps qu'ils se sont rangés sous la discipline de saint Remi, ils n'ont jamais manqué d'écouter leurs évêques orthodoxes. L'empire romain vit succéder au premier empereur chrétien un empereur hérétique. La succession des empereurs a souvent été déshonorée par de semblables désordres. Mais pour ne point reprocher aux autres royaumes leur malheureux sort, contentons-nous de dire, avec humilité et actions de grâces, que la France est le seul royaume qui jamais, depuis tant de siècles, n'a vu changer la foi de ses rois : elle n'en a jamais eu, depuis plus de douze cents ans, qui n'ait été enfant de l'Eglise catholique : le trône royal est sans tache et toujours uni au saint Siége; il semble avoir participé à la fermeté de cette pierre : *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus :* « Grâces à Dieu sur ce don inexplicable » de sa bonté (1) ».

En écoutant leurs évêques dans la prédication de la vraie foi, c'étoit une suite naturelle que ces rois les écoutassent dans ce qui regarde la discipline ecclésiastique. Loin de vouloir faire en ce point la loi à l'Eglise, un empereur, roi de France, disoit aux évêques (2) : « Je veux qu'appuyés de notre » secours et secondés de notre puissance, comme » le bon ordre le prescrit » : *Famulante, ut decet, potestate nostrâ,* (pesez ces paroles; et remarquez que la puissance royale, qui partout ailleurs veut dominer, et avec raison, ici ne veut que servir.) « Je » veux donc, dit cet empereur, que, secondés et

(1) *II. Cor.* IX. 15. — (2) *Lud. Pius, Capit. an.* 823. *Baluz. t.* I, *p.* 634. *Ep. Venil. Sen. ad Amul. Lugd. Conc. Gall. t.* III, *p.* 67.

» servis par notre puissance, vous puissiez exécuter » ce que votre autorité demande » : paroles dignes des maîtres du monde, qui ne sont jamais plus dignes de l'être, ni plus assurés sur leur trône, que lorsqu'ils font respecter l'ordre que Dieu a établi.

Ce langage étoit ordinaire aux rois très-chrétiens; et ce que faisoient ces pieux princes, ils ne cessoient de l'inspirer à leurs officiers. Malheur, malheur à l'Eglise, quand les deux juridictions ont commencé à se regarder d'un œil jaloux. O plaie du christianisme! Ministres de l'Eglise, ministres des rois, et ministres du Roi des rois les uns et les autres, quoiqu'établis d'une manière différente, ah! pourquoi vous divisez-vous? l'ordre de Dieu est-il opposé à l'ordre de Dieu? hé, pourquoi ne songez-vous pas que vos fonctions sont unies, que servir Dieu c'est servir l'Etat, que servir l'Etat c'est servir Dieu? Mais l'autorité est aveugle; l'autorité veut toujours monter, toujours s'étendre; l'autorité se croit dégradée quand on lui montre ses bornes. Pourquoi accuser l'autorité? accusons l'orgueil, et disons comme l'apôtre disoit de la loi : « *L'autorité est sainte et juste* » *et bonne* (1) »; sainte, elle vient de Dieu; juste, elle conserve le bien à un chacun; bonne, elle assure le repos public : « mais l'iniquité, afin de paroître iniquité, se sert » de l'autorité pour mal faire; en sorte que l'iniquité est souverainement inique, quand elle péche par l'autorité que Dieu a établie pour le bien des hommes.

Nos rois n'ont rien oublié pour empêcher ce désordre. Leurs capitulaires ne parlent pas moins for-

(1) *Rom.* VII. 12.

tement pour les évêques que les conciles. C'est dans les capitulaires des rois qu'il est ordonné aux deux puissances, au lieu d'entreprendre l'une sur l'autre, « de s'aider mutuellement dans leurs fonctions », et qu'il est ordonné en particulier aux comtes, aux juges, à ceux qui ont en main l'autorité royale, « d'être obéissans aux évêques » : c'est ce que portoit l'ordonnance de Charlemagne; et ce grand prince ajoutoit « qu'il ne pouvoit tenir pour de » fidèles sujets ceux qui n'étoient pas fidèles à Dieu, » ni en espérer une sincère obéissance, lorsqu'ils ne » la rendoient pas aux ministres de Jésus-Christ, » dans ce qui regardoit les causes de Dieu et les in- » térêts de l'Eglise (1) ». C'étoit parler en prince habile, qui sait en quoi l'obéissance est due aux évêques, et ne confond point les bornes des deux puissances : il mérite d'autant plus d'en être cru. Selon ses ordonnances, on laisse aux évêques l'autorité toute entière dans les causes de Dieu, et dans les intérêts de l'Eglise; et avec raison, puisqu'en cela l'ordre de Dieu, la grâce attachée à leur caractère, l'Ecriture, la tradition, les canons et les lois parlent pour eux.

Qu'est-il besoin d'alléguer les autres rois? Que ne doivent point les évêques au grand Louis? que ne fait point ce religieux prince pour les intérêts de l'Eglise? pour qui a-t-il triomphé, si ce n'est pour

(1) *Cap.* IV *Car. M. an.* 806. *Baluz. t.* 1, *p.* 450. *Capit. ap. Theod. de hon. Episc. et rel. Sacerd. ibid. pag.* 438. *Coll. Anseg. lib.* VI, *cap.* CCXLIX, *ibid. pag.* 965. *Conc. Arel.* VI, *sub Car. M. can.* XIII, *tom.* II *Conc. Gall. pag.* 271. *Capit. Car. M. an.* 813. *Baluz. tom.* 1, *pag.* 503.

elle? quand tout en un moment ploya sous sa main, et que les provinces se soumirent comme à l'envi, n'ouvrit-il pas autant de temples à l'Eglise qu'il força de places? mais l'hérésie de Calvin fut la seule confondue en ce temps. Aujourd'hui le luthéranisme, la source du mal et la tête de l'hérésie, est entamé : heureux présage pour l'Eglise! il commence à rendre les temples usurpés. L'un des plus grands de ces temples, celui qui de dessus les bords du Rhin élève le plus haut, et fait révérer de plus loin son sacré sommet, par la piété de Louis est sanctifié de nouveau. Que ne doit espérer la France, lorsque fermée de tous côtés par d'invincibles barrières, à couvert de la jalousie, et assurant la paix de l'Europe par celle dont son roi la fera jouir, elle verra ce grand prince tourner plus que jamais tous ses soins au bonheur des peuples, et aux intérêts de l'Eglise dont il fait les siens? Nous, mes Frères, nous qui vous parlons, nous avons ouï de la bouche de ce prince incomparable, à la veille de ce départ glorieux qui tenoit toute l'Europe en suspens, qu'il alloit travailler pour *l'Eglise et pour l'Etat, deux choses qu'on verroit toujours inséparables dans tous ses desseins.* France, tu vivras par ces maximes; et rien ne sera plus inébranlable qu'un royaume uni si étroitement à l'Eglise que Dieu soutient! Combien devons-nous chérir un prince, qui unit tous ses intérêts à ceux de l'Eglise? N'est-il pas notre consolation et notre joie, lui qui réjouit tous les jours le ciel et la terre par tant de conversions? Pouvons-nous n'être pas touchés, pendant que par son secours nous ramenons tous les jours un si grand

nombre de nos enfans dévoyés? et qui ressent plus de joie de leur changement que l'Eglise romaine leur mère commune, qui dilate son sein pour les recevoir? La main de Louis étoit réservée pour achever de guérir les plaies de l'Eglise. Déjà celles de l'épiscopat ne nous paroissent plus irrémédiables. Outre cent arrêts favorables; sous les auspices d'un prince qui ne veut que voir la raison pour s'y soumettre, on ouvre les yeux : on ne lit plus les canons et les décrets des saints Pères par pièces et par lambeaux, pour nous y tendre des piéges; on prend la suite des antiquités ecclésiastiques : et si on entre dans cet esprit, que verra-t-on à toutes les pages, que des monumens éternels de notre autorité sacrée?

« Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes quand » nous parlons de cette sorte; mais nous prêchons » Jésus-Christ qui nous a établis ses ministres, et » nous prêchons tout ensemble que nous sommes » en Jésus-Christ dévoués à votre service (1) ». Car qu'est-ce que l'épiscopat, si ce n'est une servitude que la charité nous impose pour sauver les ames? et qu'est-ce que soutenir l'épiscopat, que soutenir la foi et la discipline? Il ne faut donc pas s'étonner si Louis, qui aime et honore l'Eglise, aime et honore notre ministère apostolique. Que tarde un si saint pape à s'unir intimement au plus religieux de tous les rois? Un pontificat si saint et si désintéressé ne doit être mémorable que par la paix, et par les fruits de la paix, qui seront, j'ose le prédire, l'humiliation des infidèles, la conversion des hérétiques,

(1) *II. Cor.* III. 6. IV. 5.

et le rétablissement de la discipline. Voilà l'objet de nos vœux ; et s'il falloit sacrifier quelque chose à un si grand bien, craindroit-on d'en être blâmé ?

TROISIÈME POINT.

Ç'A toujours été dans l'Eglise un commencement de paix, que d'assembler les évêques orthodoxes. Jésus-Christ est l'auteur de la paix ; Jésus-Christ est la paix lui-même : nous ne sommes jamais plus assurés d'être assemblés en son nom, ni par conséquent de l'avoir, selon sa promesse, au milieu de nous, que lorsque nous sommes assemblés pour la paix ; et nous pouvons dire avec un ancien pape (1), « que nous sommes véritablement ambassadeurs » pour Jésus-Christ, quand nous travaillons à la » paix de l'Eglise » : *Pro Christo legatione fungimur, cùm paci Ecclesiæ studium impendere procuramus*. L'épiscopat, qui est un, aime à s'unir : c'est en s'unissant qu'il se purifie, c'est en s'unissant qu'il se règle, c'est en s'unissant qu'il se réforme ; mais surtout, c'est en s'unissant qu'il attire dans son unité le Dieu de la paix ; et « les apôtres étoient assem» blés », dit l'évangéliste (2), quand Jésus-Christ leur vint dire, ce qu'ils disent ensuite à tout le peuple : *Pax vobis*, « La paix soit avec vous ».

Saint Bernard, l'ange de paix, voyant un commencement de division entre l'Eglise et l'Etat, écrivit à Louis VII : « Il n'y a rien de plus nécessaire que » d'assembler les évêques en ce temps » : et une des raisons qu'il en apporte, c'est, dit-il à ce sage

(1) *Joan.* VIII *Epist.* LXXX, *tom.* IX *Conc. col.* 66. — (2) *Joan.* XX. 19.

prince,

prince (1), « que s'il est sorti de la rigueur de l'au-
» torité apostolique quelque chose dont Votre Ma-
» jesté se trouve offensée, vos fidèles sujets tra-
» vailleront à faire qu'il soit révoqué ou adouci,
» autant qu'il le faut pour votre honneur ».

Et pour ce qui est de la discipline, quand nous la voyons blessée, nous nous assemblons pour proposer les canons, bornes naturelles de la puissance ecclésiastique, qu'elle se fait elle-même par son exercice. Le saint Siége aime cette voie; le langage des canons est son langage naturel; et, à la louange immortelle de cette Eglise, il n'y a rien de plus répété dans ses Décrétales, ni rien de mieux établi dans sa pratique, que la loi qu'elle se fait d'observer et de faire observer les saints canons.

Les exemples nous feront mieux voir le succès de ces saintes assemblées. On rapporta dans un concile de la province de Lyon, un privilége de Rome qu'on crut contre l'ordre. Nos pères dirent aussitôt, selon leur coutume : « Relisant le saint concile de Chalcé-
» doine, et les sentences de plusieurs autres Pères au-
» thentiques, le saint concile a résolu que ce privilége
» ne pouvoit subsister, puisqu'il n'étoit pas conforme,
» mais contraire aux constitutions canoniques (2) ».

Vous reconnoissez dans ces paroles l'ancien style de l'Eglise : ce concile est pourtant de l'onzième siècle; afin que vous voyiez dans tous les temps la suite de nos traditions, et la conduite toujours uniforme de l'Eglise gallicane. Elle ne s'élève pas contre le saint Siége; puisqu'elle sait au contraire

(1) *S. Bern. Epist.* CCLV, *tom.* 1, *col.* 257. — (2) *Conc. Ansan. an.* 1025. *t.* IX *Conc. col.* 859.

qu'un Siége qui doit régler tout l'univers, n'a jamais intention d'affoiblir la règle : mais comme dans un si grand Siége, où un seul doit répondre à toute la terre, il peut échapper quelque chose même à la plus grande vigilance, on y doit d'autant plus prendre garde, que ce qui vient d'une autorité si éminente pourroit à la fin passer pour loi, ou devenir un exemple pour la postérité.

C'est pourquoi dans ces occasions toutes les Eglises, mais principalement celle de France, ont toujours représenté au saint Siége, avec un profond respect, ce qu'ont réglé les canons. Nous en avons un bel exemple dans le second concile de Limoges, qui est encore de l'onzième siècle. On s'y plaignit d'une sentence donnée par surprise, et contre l'ordre canonique, par le pape Jean XVIII (1). Nos prédécesseurs assemblés proposèrent d'abord la règle « qu'ils avoient reçue, disoient-ils, des pontifes apos» toliques et des autres Pères ». Ils ajoutèrent ensuite, comme un fondement incontestable, « que le » jugement de toute l'Eglise paroissoit principale» ment dans le saint Siége apostolique (2) ». Ce ne fut pas sans remarquer l'ordre canonique avec lequel les affaires y devoient être portées, afin que ce jugement eût toute sa force; et la conclusion fut, que « les pontifes apostoliques ne devoient pas ré» voquer les sentences des évêques », contre cet ordre canonique; « parce que, comme les membres » sont obligés à suivre leur chef, il ne faut pas aussi » que le chef afflige ses membres ».

Comme ç'a toujours été la coutume de l'Eglise

(1) *Conc. Lemov.* II. *Sess.* II. t. IX *Conc.* — (2) *Ibid. col.* 909.

de France de proposer les canons, ç'a toujours été la coutume du saint Siége d'écouter volontiers de tels discours; et le même concile nous en fournit un exemple mémorable. Un évêque (*) s'étoit plaint au même pape Jean XVIII, d'une absolution que ce pape avoit mal donnée au préjudice de la sentence de cet évêque. Le pape lui fit cette réponse vraiment paternelle, qui fut lue avec une incroyable consolation de tout le concile (1): « C'est votre faute, » mon très-cher frère, de ne m'avoir pas instruit; » j'aurois confirmé votre sentence, et ceux qui » m'ont surpris n'auroient remporté que des ana- » thèmes. A Dieu ne plaise, poursuit-il, qu'il y ait » schisme entre moi et mes co-évêques : je déclare » à tous mes frères les évêques, que je veux les con- » soler et les secourir, et non pas les troubler ni les » contredire dans l'exercice de leur ministère ». A ces mots, « tous les évêques se dirent les uns aux » autres : C'est à tort que nous osons murmurer » contre notre chef; nous n'avons à nous plaindre » que de nous-mêmes, et du peu de soin que nous » prenons de l'avertir ».

Vous le voyez, chrétiens : les puissances suprêmes veulent être instruites, et veulent toujours agir avec connoissance. Vous voyez aussi qu'il y a toujours quelque chose de paternel dans le saint Siége, et toujours un fond de correspondance entre le chef et les membres, qui rend la paix assurée; pourvu qu'en proposant la règle, on ne manque jamais au respect que la même règle prescrit. L'Eglise de France aime d'autant plus sa mère l'Eglise romaine, et ressent

(*) Etienne, évêque de Clermont.

(1) *Conc. Lemov.* II. *Sess.* II. *t.* IX *Conc. col.* 908.

pour elle un respect d'autant plus sincère, qu'elle y regarde plus purement l'institution primitive et l'ordre de Jésus-Christ. La marque la plus évidente de l'assistance que le Saint-Esprit donne à cette mère des Eglises, c'est de la rendre si juste et si modérée, que jamais elle n'ait mis les excès parmi les dogmes. Qu'elle est grande l'Eglise romaine, soutenant toutes les Eglises, « portant, dit un ancien pape (1), le » fardeau de tous ceux qui souffrent », entretenant l'unité, confirmant la foi, liant et déliant les pécheurs, ouvrant et fermant le ciel ! Qu'elle est grande, encore une fois, lorsque pleine de l'autorité de saint Pierre, de tous les apôtres, de tous les conciles, elle en exécute, avec autant de force que de discrétion, les salutaires décrets ! Quelle a été sa puissance, lorsqu'elle l'a fait consister principalement à tenir toute créature abaissée sous l'autorité des canons, sans jamais s'éloigner de ceux qui sont les fondemens de la discipline; et qu'heureuse de dispenser les trésors du ciel, elle ne songeoit pas à disposer des choses inférieures que Dieu n'avoit pas mises en sa main !

Dans cet état glorieux où vous paroît l'Eglise romaine, et les rois et les royaumes sont trop heureux d'avoir à lui obéir. Quel aveuglement, quand des royaumes chrétiens ont cru s'affranchir, en secouant, disoient-ils, le joug de Rome, qu'ils appeloient un joug étranger ! comme si l'Eglise avoit cessé d'être universelle; ou que le lien commun, qui fait de tant de royaumes un seul royaume de Jésus-Christ, pût devenir étranger à des chrétiens. Quelle erreur, quand des rois ont cru se rendre plus indépendans

(1) *Joan.* VIII, *Epist.* LXXX, *tom.* IX *Conc. col.* 66.

en se rendant maîtres de la religion! au lieu que la religion, dont l'autorité rend leur majesté inviolable, ne peut être pour leur propre bien trop indépendante, et que la grandeur des rois est d'être si grands qu'ils ne puissent, non plus que Dieu dont ils sont l'image, se nuire à eux-mêmes, ni par conséquent à la religion qui est l'appui de leur trône. Dieu préserve nos rois très-chrétiens de prétendre à l'empire des choses sacrées, et qu'il ne leur vienne jamais une si détestable envie de régner. Ils n'y ont jamais pensé. Invincibles envers toute autre puissance, et toujours humbles devant le saint Siége, ils savent en quoi consiste la véritable hauteur. Ces princes, également religieux et magnanimes, n'ont pas moins méprisé que détesté les extrémités auxquelles on ne se laisse emporter que par désespoir et par foiblesse.

L'Eglise de France est zélée pour ses libertés (1): elle a raison; puisque le grand concile d'Ephèse nous apprend (2) que ces libertés particulières des Eglises sont un des fruits de la rédemption, par laquelle Jésus-Christ nous a affranchis: et il est certain qu'en matière de religion et de conscience, des libertés modérées entretiennent l'ordre de l'Eglise, et y affermissent la paix. Mais nos pères nous ont appris à soutenir ces libertés sans manquer au respect; et loin d'en vouloir manquer, nous croyons au contraire que le respect inviolable que nous conserverons pour le saint Siége, nous sauvera des blessures qu'on voudroit nous faire, sous un nom qui nous est si cher et si vénérable.

(1) *Concil. Bitur. cap. de Elect. tom.* XI *Concil. col.* 1018. —
(2) *Concil. Ephes. Act.* VII; *t.* III *Concil. col.* 801.

Sainte Eglise romaine, mère des Eglises et mère de tous les fidèles, Eglise choisie de Dieu pour unir ses enfans dans la même foi et dans la même charité, nous tiendrons toujours à ton unité par le fond de nos entrailles. « Si je t'oublie, Eglise romaine, » puissé-je m'oublier moi-même! que ma langue se » sèche et demeure immobile dans ma bouche, si » tu n'es pas toujours la première dans mon souve- » nir, si je ne te mets pas au commencement de tous » mes cantiques de réjouissance » : *Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui, si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ* (1).

Mais vous qui nous écoutez, puisque vous nous voyez marcher sur les pas de nos ancêtres, que reste-t-il, chrétiens, sinon qu'unis à notre assemblée avec une fidèle correspondance, vous nous aidiez de vos vœux? « Souvent, dit un ancien Père (2), » les lumières de ceux qui enseignent viennent des » prières de ceux qui écoutent » : *Hoc accipit doctor quod meretur auditor.* Tout ce qui se fait de bien dans l'Eglise, et même par les pasteurs, se fait, dit saint Augustin (3), par *les secrets gémissemens de* ces colombes innocentes qui sont répandues par toute la terre.

Ames simples, ames cachées aux yeux des hommes, et cachées principalement à vos propres yeux, mais qui connoissez Dieu et que Dieu connoît; où êtes-vous dans cet auditoire, afin que je vous adresse ma parole? Mais sans qu'il soit besoin que je vous connoisse, ce Dieu qui vous connoît, qui habite en vous, saura bien porter mes paroles, qui sont les

(1) *Ps.* CXXXVI. 6. — (2) *S. Pet. Chrysol. Serm.* LXXXVI. — (3) *De Bapt. cont. Donat. lib.* III *n.* 22, 23; *tom.* IX, *col.* 117, 118.

siennes, dans votre cœur. Je vous parle donc sans vous connoître, ames dégoûtées du siècle. Ah! comment avez-vous pu en éviter la contagion? comment est-ce que cette face extérieure du monde ne vous a pas éblouies? quelle grâce vous a préservées de la vanité, de la vanité que nous voyons si universellement régner? Personne ne se connoît; on ne connoît plus personne : les marques des conditions sont confondues : on se détruit pour se parer; on s'épuise à dorer un édifice dont les fondemens sont écroulés, et on appelle se soutenir que d'achever de se perdre. Ames humbles, ames innocentes, que la grâce a désabusées de cette erreur et de toutes les illusions du siècle, c'est vous dont je demande les prières : en reconnoissance du don de Dieu dont le sceau est en vous, priez sans relâche pour son Eglise; priez, fondez en larmes devant le Seigneur. Priez, justes; mais priez, pécheurs; prions tous ensemble : car si Dieu exauce les uns pour leur mérite, il exauce aussi les autres pour leur pénitence : c'est un commencement de conversion que de prier pour l'Eglise.

Priez donc tous ensemble, encore une fois, que ce qui doit finir finisse bientôt. Tremblez à l'ombre même de la division : songez au malheur des peuples, qui ayant rompu l'unité se rompent en tant de morceaux, et ne voient plus dans leur religion que la confusion de l'enfer et l'horreur de la mort. Ah! prenons garde que ce mal ne gagne. Déjà nous ne voyons que trop parmi nous de ces esprits libertins, qui sans savoir ni la religion ni ses fondemens, ni ses origines, ni sa suite, « blasphèment ce qu'ils » ignorent, et se corrompent dans ce qu'ils savent :

» nuées sans eau », poursuit l'apôtre saint Jude (1), docteurs sans doctrine, qui pour toute autorité ont leur hardiesse, et pour toute science, leurs décisions précipitées : « arbres deux fois morts et déra» cinés » ; morts premièrement parce qu'ils ont perdu la charité ; mais doublement morts, parce qu'ils ont encore perdu la foi ; et entièrement déracinés, puisque, déchus de l'une et de l'autre, ils ne tiennent à l'Eglise par aucune fibre : « astres errans » qui se glorifient dans leurs routes nouvelles et écartées, sans songer qu'il leur faudra bientôt disparoître. Opposons à ces esprits légers, et à ce charme trompeur de la nouveauté, la pierre sur laquelle nous sommes fondés, et l'autorité de nos traditions où tous les siècles passés sont renfermés, et l'antiquité qui nous réunit à l'origine des choses. Marchons dans les sentiers de nos pères ; mais marchons dans les anciennes mœurs, comme nous voulons marcher dans l'ancienne foi.

Allez, chrétiens, dans cette voie d'un pas ferme : allons à la tête de tout le troupeau, MESSEIGNEURS, plus humbles et plus soumis que tout le reste : zélés défenseurs des canons ; autant de ceux qui ordonnent la régularité de nos mœurs, que de ceux qui ont maintenu l'autorité sainte de notre caractère ; et soigneux de les faire paroître dans notre vie, plus encore que dans nos discours : afin que quand le Prince des pasteurs et le Pontife éternel apparoîtra, nous puissions lui rendre un compte fidèle et de nous et du troupeau qu'il nous a commis, et recevoir tous ensemble l'éternelle bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

(1) *Jud.* 12, 13.

PENSÉES
CHRÉTIENNES ET MORALES
SUR DIFFÉRENS SUJETS.

I. De Dieu et du culte qui lui est dû.

Autant que nous sommes purs, autant pouvons-nous imaginer Dieu : autant que nous nous le représentons, autant devons-nous l'aimer : autant que nous l'aimons, autant ensuite nous l'entendons.

En cette vie, il faut en partie que Dieu descende à nous ; c'est ce qu'il fait par la révélation. Il faut aussi que nous montions à lui ; c'est ce que nous faisons par la foi. Sans cela, nous n'aurions jamais de société avec Dieu : cette bonté inestimable demeureroit comme resserrée en elle-même ; et l'homme resteroit éternellement dans son indigence.

Porrò unum est necessarium (1) : « Une seule chose » est nécessaire ». Toute multiplicité est ici foudroyée : il faut que tout soit ravagé, pour nous ramener à cette heureuse unité qui fait notre santé et notre bonheur.

Dieu nous cherche quand nous le cherchons : *Trahe me ; post te curremus* (2) : « Entraînez-moi ;

(1) *Luc.* x. 42. — (2) *Cant.* I. 3.

» nous courrons après vous ». Il ne nous quitte jamais le premier : mais il faut faire effort pour le retenir ; autrement, il se retire, et nous tombons dans l'abîme ; « nous nous égarons dans un pays fort » éloigné » : *In regionem longinquam* (1).

Si nous avons sincèrement cherché notre Dieu, disons donc : *Tenui eum, nec dimittam* (2) : « Je l'ai » arrêté, et je ne le laisserai point aller ». Qu'est-ce que ce *Tenui?* Ce sont les bons mouvemens, les attraits de la grâce, les instructions, tout ce qui nous parle de Jésus-Christ ; s'en souvenir, en converser, se renouveler dans l'amour des vérités saintes, dans le désir d'y conformer ses sentimens et sa conduite ; se tenir ainsi toujours inviolablement attaché à Jésus-Christ, afin qu'après avoir dit avec vérité durant le cours du voyage : *Non dimittam*, nous le disions avec assurance dans la gloire.

Parce que nous connoissons Dieu, nous l'aimons ; parce que nous ne le comprenons pas, nous l'adorons.

Ce n'est pas Dieu, mais nous qui croissons par le culte que nous lui rendons : nous venons, non pour le faire descendre à nous, mais pour nous élever à lui : il ne rebute pas toujours quand il diffère ; mais il aime la persévérance, et lui donne tout.

Veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate (3) : « Les vrais adorateurs adoreront le » Père en esprit et en vérité ». Il faut éviter trois faux cultes, l'erreur, l'hypocrisie, la superstition. L'erreur n'adore pas Dieu tel qu'il est : il n'est tel que dans l'Eglise catholique. L'hypocrisie ne montre

(1) *Luc.* XV. 13. — (2) *Cant.* III. 4. — (3) *Joan.* IV. 23.

pas l'homme tel qu'il est. La superstition mêle l'un et l'autre, et en est un monstrueux assemblage : c'est ce que saint Paulin exprime très-bien par ces paroles : *Superstitioni religiosa, religioni profana* (1).

Non in manufactis templis habitat (2) : « Dieu » n'habite point dans les temples bâtis par les » hommes ». Les temples ne sont pas élevés comme pour y renfermer la divinité; mais afin de recueillir nous-mêmes nos esprits en Dieu. Ce Dieu qui est immense, les hommes s'imaginoient pouvoir le ramasser en un temple ou dans des statues; au lieu qu'il falloit songer à recueillir en lui leur esprit dissipé.

II. De Jésus-Christ et de ses mystères.

La grâce du mystère de l'Epiphanie, c'est un esprit d'adoration envers Jésus-Christ, et Jésus enfant, et Jésus inconnu, Jésus dans l'abjection; esprit d'adoration des états inconnus de Jésus-Christ; esprit d'adoration pour attirer à ce Dieu inconnu ceux qui le connoissent le moins, et qui en sont le plus éloignés : entrez-y pour toutes les créatures qui ne le connoissent pas. Et nous, comment adorerons-nous? comme si nous en entendions parler la première fois, comme si son étoile ne nous avoit apparu que de ce jour. Car, en effet, qu'avons-nous vu? qu'avons-nous connu? Si nous le connoissons tant soit peu, tous les jours nous cessons de le connoître; nous nous enfonçons tous les jours dans le centre d'une bienheureuse ignorance, où nous n'avons de vue qu'en ne voyant rien. Sortons donc du fond de cette igno-

(1) *Ad Jov. Epis.* XVI, *n.* 10. — (2) *Act.* XVII. 24.

rance comme d'un pays éloigné; et sous la conduite de l'étoile, la foi, tantôt lumineuse, tantôt obscurcie, paroissant et disparoissant, suivant le plaisir de Dieu, allons adorer ce Dieu dont la gloire, dont la grandeur c'est de nous être inconnu, jusqu'à ce qu'il nous ait mis en état de ne plus rien connoître qu'en lui.

Donc, ô Dieu caché, ô Dieu inconnu, anéantissez en nous-mêmes toutes nos lumières; et ne vous faites sentir à nos cœurs que par un poids tout-puissant, qui nous presse de sortir de nous, pour nous élancer, pour nous perdre en vous.

Qu'il vous baptise, non point d'un baptême d'eau, mais d'un baptême de feu, mais d'un baptême d'esprit, mais d'un baptême de sang. Jetez-vous dans le sang de sa passion, dans ses souffrances intérieures et extérieures; perdez terre dans cet océan; enivrez-vous de ce vin, tant que ses fumées, non moins efficaces que délicates et pénétrantes, vous fassent perdre toute attache à vous-même, tout goût, tout sentiment des choses présentes, pour être, dans le fond et dans les puissances, *captive de la vertu* cachée et toute-puissante, qui est dans le sang et dans les souffrances de votre Epoux sous le pressoir. Ainsi puisse-t-il changer l'eau en vin, et accomplir en votre cœur tous les mystères que l'Eglise adore dans la fête de l'Epiphanie.

Oubliez tout, chère épouse; oubliez ce que vous faites et ce que vous êtes, vos lumières, vos connoissances, vos grâces, votre paix, vos agitations, votre néant même; oubliez tout de moment à autre, et n'ayez dans l'esprit et dans le cœur que ce

que le cher enfant y imprimera. O enfance, ô abjection, ô être inconnu de Jésus, faites-vous des adorateurs aussi inconnus que vous. Qu'ils ne se connoissent pas eux-mêmes; qu'ils vous aiment sans en rien savoir; qu'ils vous soient ce que vous leur êtes, adorateurs cachés à un Dieu caché. Oui, cachez en eux votre mystère; éloignez-en les superbes et les curieux; n'y appelez que les simples, les enfans, les ignorans que vous éclairez, et dont vous êtes vous seul toute la science.

O vie, ô mort, ô péché, ô grâce, ô lumière, ô ténèbres, vous n'êtes plus rien. O néant, conçu et aperçu, vous n'êtes plus rien; vous êtes perdu en Dieu. Mais, ô Dieu connu, vous êtes vous-même caché dans le néant. Régnez, ô Jésus, ô Dieu inconnu, régnez en détruisant tout: donnez un être infini à tout ce que vous devez détruire; afin que l'infinité de votre être ne se montre et ne se déclare, que par l'infinité des destructions que vous opérez.

Deux choses que nous devons apprendre par la Passion, à nous mépriser, à nous estimer : à nous mépriser, à l'exemple de Jésus-Christ qui se prodigue; à nous estimer, par le prix avec lequel il nous achète.

Pour être unis à la croix, il faut joindre la peine et l'opprobre : pour la diminuer, en ne pouvant éviter la peine, nous en voulons du moins séparer la honte.

Pour détacher Jésus-Christ de la croix, il faut nous y attacher en sa place : celui-là le crucifie de nouveau qui se détache lui-même de la croix.

Double transfiguration de Jésus-Christ sur deux montagnes; le Thabor et le Calvaire. *Facta est, dum oraret, species vultus ejus altera* (1) : « Pendant » qu'il faisoit sa prière, son visage parut tout autre ». *Non est species ei, neque decor* (2) : « Il a été sans » éclat et sans beauté ». Le soleil obscurci dans l'une et dans l'autre; là, par la lumière de Jésus-Christ; ici, de honte de la confusion de son Créateur. Marie n'a pas vu la transfiguration glorieuse; elle a vu la douloureuse.

« Par les choses qu'il a souffertes, il nous montre » qu'il est puissant pour prêter secours à ceux qui » souffrent » : *In eo enim in quo passus est ipse et tentatus, potens est et eis qui tentantur auxiliari* (3). Car il est juste que celui qui s'est fait infirme par sa volonté, devienne l'appui des autres par sa puissance; et que, pour honorer la foiblesse qu'il a prise volontairement, il soit le support de ceux qui sont foibles par nécessité. Il va devant nous pour nous prévenir; il se retourne, et nous tend la main pour nous appuyer.

III. Aveuglement des impies.

Que les impies nous disent de bonne foi s'il sont assurés de ce qu'ils pensent; si le consentement universel, si le changement si soudain de tant de peuples, le commencement si saint et si simple de la religion laisse aucun lieu de douter de la divinité de son origine? Qu'ils se regardent sur le point de passer à l'éternité, et qu'ils voient dans quelle dis-

(1) *Luc.* IX. 29. — (2) *Isai.* LIII. 2. — (3) *Hebr.* II. 18.

position ils voudroient se trouver à ce dernier moment. Étrange aveuglement de l'homme, qui, tout penchant qu'il est à la mort, ne veut prendre qu'à l'extrémité les sentimens d'un mourant qu'elle inspire!

Vous vous plaignez de ce que Dieu ne vous a pas communiqué son secret. A qui voulez-vous que Dieu le dise? Quoi, qu'il parle à l'oreille à chacun, ou qu'il se montre à tout le monde? Pourquoi vous plutôt qu'un autre? Choisissez quels hommes vous désireriez que Dieu envoyât pour vous faire entendre sa parole. Ce sont de ceux-là qu'il a pris. Où en trouveriez-vous de plus sincères, de plus propres à vous persuader? et comment pouvez-vous leur prêter ce complot? Venez, leur faites-vous dire, associons-nous; inventons une belle fable: disons que ce crucifié est le Fils de Dieu. Mais si cela est véritable, comme tant de faits vous le prouvent, quelle est votre opiniâtreté de refuser de vous soumettre?

IV. De la Vérité.

Les hommes haïssent la vérité qui les reprend: ils ne veulent pas la connoître, de crainte qu'elle ne les juge; mais elle ne perd point son droit, et ils la perdent elle-même. Ceux qui nous reprennent nous signifient la sentence de Dieu contre nos vices. La loi qui est en Dieu la prononce; les hommes qui nous reprennent la signifient; la lumière de la conscience la veut mettre à exécution.

Deux moyens de connoître la vérité: premièrement en elle-même; secondement par l'autorité,

sur la foi d'autrui. Dans le premier, point de soumission. C'est à Dieu seul de faire connoître la vérité en l'une et l'autre manière, parce que « c'est lui qui » éclaire tout homme qui vient au monde » : *Illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum* (1). Il ne peut ni tromper ni être trompé. Quand les hommes attestent [quelque point, leur témoignage ne produit qu'] opinion et doute : au contraire quand Dieu parle, la foi et la conviction [résultent de son témoignage.] Or, il est *juste* que Dieu soit adoré en ces deux manières. *La vérité* qui se découvre, et l'autorité qui fléchit doivent dominer [la raison, et la captiver.] La vue [claire de la vérité est réservée pour] l'autre vie; la foi et la soumission sont pour la terre. Il faut que la *vérité* soit découverte; en attendant, pour s'y préparer, que son autorité soit révérée. Vous perdez quelque chose du vôtre, le droit de juger qui nous est si cher, que nous voulons nous mêler de juger de tout, même des choses les plus cachées : [et c'est là faire à Dieu le sacrifice qui lui est le plus agréable, le plus capable de l'honorer; *c'est-à-dire] le sacrifice,* non-seulement des sens, mais de la raison même.

V. De l'Eglise.

On cherche vainement dans la médecine un remède unique et universel, qui remette tellement la nature dans sa véritable constitution, *qu'il* soit capable de la guérir de toutes ses maladies. Ce qui ne se trouve pas dans la médecine, se trouve dans la

(1) *Joan.* I. 9.

science

science sacrée. [Elle fournit à] chaque hérésie son remède particulier : [mais elle présente aussi un] remède général [contre toutes les hérésies, dans] l'amour de l'Eglise, qui rétablit si heureusement le principe de la religion, qu'il renferme entièrement en lui-même la condamnation de toutes les erreurs, la détestation de tous les schismes, l'antidote de tous les poisons, enfin la guérison infaillible de toutes les maladies.

Ce jour-là, mes très-chères Sœurs, auquel Dieu vous ouvrant les yeux [sur l'égarement de vos voies, vous fit connoître son Eglise et vous inspira d'y rentrer,] vous doit être et plus cher et plus mémorable que votre propre naissance, plus cher même que votre baptême. C'est la marque de son efficace qu'il ne perde pas sa vertu, même dans des mains sacriléges. Mais que sert d'avoir le baptême, [si on n'en conserve pas la grâce, et si l'on demeure séparé de l'Eglise?] La marque de la milice dans les troupes est une marque d'honneur; en un soldat fugitif, c'est le témoignage de sa désertion. Ainsi le baptême, qui est la marque de la milice chrétienne, dans l'Eglise est une marque d'honneur; dans le schisme, une conviction de la révolte. Plût à Dieu non-seulement rappeler à votre souvenir le jour que vous vous êtes données à l'Eglise, mais encore renouveler votre première ferveur! Pour cela, je vous dirai ce que c'est que la sainte Eglise : je vous montrerai d'abord ce qu'elle est à Jésus-Christ et à ses enfans; et je vous ferai voir ensuite ce qu'elle est en elle-même dans la société de ses membres. Par le premier, vous apprendrez ce que nous lui sommes;

par le second, comment et en quel esprit nous y devons vivre.

Qu'est-ce que l'Eglise? C'est l'assemblée des enfans de Dieu, l'armée du Dieu vivant, son royaume, sa cité, son temple, son trône, son sanctuaire, son tabernacle. Disons quelque chose de plus profond : l'Eglise, c'est Jésus-Christ ; mais Jésus-Christ répandu et communiqué.

Jésus-Christ est à nous en deux manières ; par sa foi, qu'il nous engage ; par son esprit, qu'il nous donne : les noms d'épouse et celui de corps sont destinés à représenter ces deux choses.

L'Eglise est mère et nourrice *tout* ensemble : mère, contre ceux qui disent qu'elle n'étoit plus [lorsqu'ils ont paru dans le monde. Si elle n'étoit plus, d'où sont-ils] nés, [et qui les a engendrés à Jésus-Christ ?] L'Eglise est aussi nourrice ; car elle a du lait [pour nourrir ses enfans, et leur procurer l'accroissement dans la vie spirituelle.]

Manière de rechercher la vérité, des hérétiques et des catholiques : ceux-là par l'esprit particulier. C'est ce qui les a divisés de l'Eglise ; c'est ce qui les divise entre eux. Cet esprit particulier, c'est le glaive de division qu'ils ont pris en main pour se séparer de l'Eglise ; par le même, ils se sont divisés entre eux. Les catholiques cherchent au contraire la vérité avec l'unité ; [parce qu'ils suivent] l'autorité de l'Eglise : *Visum est Spiritui sancto et nobis* (1) : « Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous ».

Pour être filles de l'Eglise, il faut aimer sa doctrine, aimer ses cérémonies ; rien à dédaigner quand

(1) *Act.* XV. 28.

on voit que le Saint-Esprit a admiré jusqu'aux franges de son habit, *In fimbriis aureis* (1); que l'Epoux a été charmé même d'un de ses cheveux (2). Tout ce qui est dans l'Eglise respire un saint amour, qui blesse d'un pareil trait le cœur de l'Epoux.

Venez être membres vivans; venez à l'Epouse, soyez épouses. Venez à l'Epouse par la foi; soyez épouses par l'amour. Les sociétés hérétiques se vantent d'être l'Epouse; mais écoutez les noms qu'elles portent: Zuingliens, Luthériens, Calvinistes. Ce n'est pas là le nom de l'Epoux; ce sont des épouses infidèles, qui, ayant quitté l'Epoux véritable, ont pris les noms de leurs adultères.

Vidi cœlum novum et terram novam (3) : « Je » vis un ciel nouveau et une terre nouvelle ». Renouvellement de toutes choses par l'Eglise : relation de toutes choses à l'Eglise, et de l'Eglise à toutes choses. Hors de l'Eglise, la lumière éblouit; dans l'Eglise, l'obscurité illumine; parce que Dieu, qui aveugle avec la lumière, éclaire, quand il lui plaît, avec de la boue.

VI. Du Carême : comment on doit le sanctifier.

Toute la vie est un temps destiné pour se former au carême; car la pénitence est l'exercice de toute la vie chrétienne. Les dimanches sont consacrés aux œuvres de la piété, afin qu'elle influe et se répande dans les autres jours : ainsi le carême est institué, afin de se renouveler dans un esprit de pénitence qui s'étende à tous les temps.

(1) *Ps.* XLIV. 15. — (2) *Cant.* IV. 9. — (3) *Apoc.* XXI. 1.

Comment donc faut-il sanctifier le carême ? L'Evangile nous dit que « Jésus fut conduit dans le » désert » : *Ductus est in desertum* (1); et par-là il nous montre que la retraite doit accompagner notre jeûne. Celui de Jésus-Christ s'étendit à tout, pour nous apprendre que la mortification de tous nos sens est absolument nécessaire dans un véritable jeûne. Enfin c'est par tous ces moyens que Jésus-Christ se dispose à la tentation, *ut tentaretur;* parce que le jeûne et tous les exercices de la pénitence doivent nous préparer à vaincre la tentation, en combattant le démon notre ennemi.

Mais pourquoi la retraite nous est-elle si nécessaire ? C'est que tout est corruption dans le monde : « Tout ce qui est dans le monde, dit saint Jean, est » ou concupiscence de la chair, ou concupiscence » des yeux, ou orgueil de la vie » : *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ* (2). « Tout le » monde est sous l'empire du malin esprit » : *Mundus totus in maligno positus est* (3). Au contraire, nous trouverons Jésus-Christ dans le désert; nous y verrons la nature dans sa pureté : elle nous paroîtra peut-être d'abord affreuse, à cause de l'habitude que nous avons de voir les choses si étrangement falsifiées par l'artifice éblouissant de la séduction : mais l'illusion faite à nos sens se dissipera bientôt dans le calme de la solitude; et la nature nous y plaira d'autant plus, qu'elle n'y est point gâtée par le luxe; ce qui nous la rendra beaucoup plus agréable.

(1) *Matth.* IV. 1. — (2) *I. Joan.* II. 16. — (3) *Ibid.* V. 19.

Si, comme Jésus-Christ, nous n'y avons de société qu'avec les bêtes, *Cùm bestiis* (1); pensons que les hommes sont plus sauvages, plus cruels que les animaux les plus farouches : là c'est l'instinct qui conduit; dans les hommes, c'est une malice déterminée et délibérée. C'est ce qui jette le prophète dans la solitude. « Qui me fera trouver dans le dé» sert, s'écrie Jérémie, une cabane de voyageurs » ? *Quis dabit me in solitudine diversorium viatorum* (2)? « afin que j'abandonne mon peuple, et que » je me retire du milieu d'eux; car ils sont tous des » adultères, c'est une foule de prévaricateurs » : *Et derelinquam populum meum, et recedam ab eis; quia omnes adulteri sunt, cœtus prævaricatorum* (3). « Chacun d'eux se rit de son frère » : *Vir fratrem suum deridebit.* Qu'est-ce qu'on fait dans le monde, que se moquer les uns des autres, que chercher tous les moyens de se tromper, de se nuire réciproquement, de se supplanter ? *Habitatio tua in medio doli* (4) : « Votre demeure est au milieu d'un peuple » tout rempli de fourberie ». « Il n'y a plus de saint » sur la terre » ; on ne sait plus à qui se fier : *Periit sanctus de terra* (5). La division s'est introduite jusque dans les mariages. De quoi les femmes s'entretiennent-elles, si ce n'est des excès multipliés des personnes de leur sexe, dont elles rougiroient si elles étoient elles-mêmes irréprochables ? Toutes les familles sont dans la confusion : « Le fils traite son » père avec outrage ; la fille s'élève contre sa mère;

(1) *Marc.* I. 13. — (2) *Jer.* IX. 2. — (3) *Ibid.* 5. — (4) *Ibid.* 6. — (5) *Mich.* VII. 2.

» la belle-fille contre sa belle-mère; et l'homme a » pour ennemis ceux de sa propre maison (1) ».

Dans cet état des choses, celui qui veut sincèrement penser à son salut et entrer dans la pénitence, ne doit-il pas se réfugier dans la solitude, et chercher son appui en Dieu seul? *Ego autem ad Dominum aspiciam..... ; audiet me Deus meus* (2). Plus il se séparera des créatures, plus il trouvera de consolation avec Dieu dans la retraite; et au défaut des secours humains, « les anges mêmes lui » seront envoyés pour le servir » : *Et angeli ministrabant illi* (3).

Le véritable jeûne emporte une mortification universelle, et doit par ses effets nous familiariser avec la mort, et nous la rendre chaque jour plus présente : *Mortem de proximo norit* (4). Jeûner, c'est sacrifier toute sa vie dans les objets qui peuvent contribuer à l'entretenir, et dont on se prive par un esprit de pénitence. Dans ce sacrifice, l'homme est lui-même la victime qu'il offre à son Dieu. Pour nous y disposer, l'Eglise, à ces heures de silence, où l'on offre les premiers vœux *dans la tranquillité de la nuit*, exhorte tous ses enfans à user avec plus de retenue des paroles, des alimens, du sommeil et des plaisirs : *Utamur ergo parciùs verbis, cibis et potibus, somno, jocis* (5). Par-là elle nous fait assez sentir que le vrai jeûne consiste dans un retranchement général, non-seulement de tout ce qui peut flatter la nature, mais encore de tout ce qui n'est pas ab-

(1) *Mich.* VII. 6. — (2) *Ibid.* 7. — (3) *Marc.* I. 13. — (4) *Tertul. de Jej. n.* 12. — (5) *Hym. Offic. noct. in Quadrag.*

solument nécessaire pour le soutien de la vie; et qu'en un mot, il est établi pour nous conduire à cette parfaite circoncision, qui fait le caractère de la vie spirituelle.

C'est ainsi que nous pourrons entrer dans l'exercice de vaincre les tentations. Pour y réussir, il est nécessaire de connoître la force et la puissance du démon. Il peut non-seulement transporter les corps, mais agir encore sur l'imagination, exciter au dedans des mouvemens déréglés, y remuer les passions, porter le trouble jusqu'au fond de notre ame, et mettre tout en désordre, si Dieu le lui permet. Et qui ne sera frappé d'étonnement et de frayeur, quand on voit ce que notre Seigneur lui a permis d'exécuter sur sa personne même? mais c'étoit pour le vaincre. Ma confiance est que « c'est des peines et » des souffrances mêmes par lesquelles il a été tenté » et éprouvé, qu'il tire la vertu et la force de se» courir ceux qui sont aussi tentés » : *In eo enim in quo passus est ipse et tentatus, potens est et eis qui tentantur auxiliari* (1).

Mais il n'est pas moins important de bien démêler les artifices du démon, et de savoir ce qu'il leur faut opposer. Premièrement il nous tente par la nécessité : *Dic ut lapides isti panes fiant* (2) : « Dites » que ces pierres deviennent des pains »; et c'est ainsi que prenant occasion de la faim que Jésus-Christ éprouva après son jeûne, il eût voulu le porter à quitter le dessein pour lequel il avoit été poussé par l'esprit dans le désert, et l'engager à changer sa résolution. Une des sources principales

(1) *Hebr.* II. 12. — (2) *Matth.* IV. 3.

des tentations, c'est donc la nécessité : de là les fraudes, les injustices, le violement des lois divines et ecclésiastiques. Le remède contre cette tentation, c'est d'être bien pénétré de cette parole dont Jésus-Christ se sert pour repousser le tentateur : *Non in solo pane vivit homo* (1) : « L'homme ne vit pas seu-» lement de pain ». J'ai une autre vie dans la parole de Dieu, dans la vérité, dans l'accomplissement de la volonté divine : non que je ne vous plaigne dans les misères que vous éprouvez, et je voudrois pourvoir aux besoins de chacun ; mais dans l'impuissance où je me trouve de le faire, je dois donner du moins à tous l'enseignement nécessaire, et les consolations qui peuvent les soutenir dans leurs détresses.

La seconde tentation n'a plus la nécessité pour prétexte : la gloire, l'élévation, la grandeur en fournissent la matière. Que répondre alors au *tentateur* ? La souveraineté n'est rien ; nous avons un autre maître, un autre Seigneur, qui mérite seul notre adoration et notre culte : *Dominum Deum tuum adorabis* (2) : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu ».

Dans la troisième tentation, Satan, pour porter celui qu'il veut renverser à céder à ses efforts, cherche à lui inspirer une espérance téméraire du pardon : Jette-toi du haut du temple la tête devant, précipite-toi dans le crime ; Dieu te soutiendra, te pardonnera ; c'est son ancienne manière. *Nequaquam morte moriemini* (3) : « Assurément vous ne » mourrez pas », disoit-il à Eve. Consentir à ses suggestions, c'est plus tenter Dieu que si nous nous précipitions du haut du temple ; car la pesanteur

(1) *Matth.* IV. 4. — (2) *Ibid.* 10. — (3) *Genes.* III. 4.

naturelle du corps ne nous pousse pas si naturellement vers la terre, que le péché dans l'enfer.

Enfin, quoique par le secours de la grâce nous ayons vaincu notre ennemi, ne nous rassurons pas; car, malgré sa défaite, le démon reviendra bientôt nous attaquer. Après la triple victoire que Jésus-Christ eut remportée sur le tentateur, « il se retira » de lui pour un temps » : *Recessit ab illo usque ad tempus* (1). Ce ne fut que pour un temps; et à plus forte raison n'abandonnera-t-il jamais le dessein de nous perdre. S'il diffère de nous tendre de nouveaux piéges, c'est pour mieux prendre son temps; c'est qu'il épie une occasion plus favorable : mais « il » tourne sans cesse autour de nous pour nous dé» vorer » : *Circuit quærens quem devoret* (2). Ne quittons donc jamais les armes de notre milice; mettons en œuvre toutes les ressources qui peuvent nous fortifier contre un ennemi si redoutable : pratiquons une sainte vigilance, une prière humble et persévérante, tous les exercices de la pénitence chrétienne; et surtout gardons une retraite continuelle, qui nous sépare des objets dont le tentateur pourroit se servir pour nous dresser des piéges et nous séduire.

VII. De la Pénitence.

Quand on accoutumoit les premiers chrétiens, dès l'établissement du christianisme, à faire sur eux le signe de la croix dans toutes leurs actions saintes et profanes; à quelle autre fin pouvoit-ce être, sinon pour marquer tous leurs sens du caractère de mort,

(1) *Luc.* IV. 13. — (2) *I. Petr.* V. 8.

et leur enseigner que s'ils avoient quelque vie et quelque satisfaction, ce ne devoit pas être en eux-mêmes? D'où nous pouvons inférer par la suite nécessaire de cette doctrine, et la signification grecque du mot de corps nous y peut servir, que nos corps sont comme des sépulcres où nos ames sont gisantes et ensevelies. Partant, gardons-nous bien de parer ces sépulcres du faste et de la pompe du monde; mais plutôt revêtons-les comme d'un deuil spirituel par la mortification et la pénitence. Chrétiens, voici le temps qui en approche; et les chaires et les prières publiques ne retentiront dorénavant que de la pénitence : toute l'Eglise s'unit pour offrir en esprit un sacrifice de jeûne. Nourrissons le nôtre de ce pain de larmes, qui doit être la vraie viande des pénitens. Répandons nos oraisons devant la face de Dieu, d'une conscience véritablement affligée; et n'épargnons point nos aumônes pour racheter nos iniquités, ouvrant nos cœurs sur la misère du pauvre. Voici, voici le temps de vaquer à ces exercices : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis* (1).

Mais, ô vie humaine, incapable de toute règle! si près des jours de retraite, la dissolution peut-elle être plus triomphante? Ne dirions-nous pas qu'elle a entrepris de nous fermer le passage de la pénitence, et qu'elle en occupe l'entrée pour faire de la débauche un chemin à la piété? Certes, je ne m'étonne pas si nous n'en avons que la montre et quelques froides grimaces : car, il est certain, la chute de la pénitence au libertinage est bien aisée;

(1) *II. Cor.* VI. 2.

mais de remonter du libertinage à la pénitence, mais sitôt après s'être rassasié des fausses douceurs de l'un, goûter l'amertume de l'autre, c'est ce que la corruption de notre nature ne sauroit souffrir. Laissons donc au monde sa félicité; préparons-nous sérieusement à corriger notre vie : autant que le monde s'efforce de noircir ces jours par l'infamie de tant d'excessives débauches, autant devons-nous les sanctifier par la pénitence et par une piété sincère.

L'humilité est la disposition la plus essentielle dans la pénitence; et pour l'acquérir, il faut découvrir et sentir toute la malice de son cœur : or, qui peut dire jusqu'où s'étend notre corruption? Nous ne sommes innocens d'aucun crime, par les dispositions que nous nourrissons, comme ceux qui ont disposition à certaines maladies par le vice de leur tempérament, quoiqu'ils n'aient pas le mal actuel.

Si vous voulez revenir sincèrement à Dieu, et obtenir de lui le pardon de vos fautes, ne vous livrez pas à des conducteurs aveugles; car ceux qui sortent d'entre leurs mains sont comme s'ils n'avoient point été traités. On s'en étonne; on remarque toujours en eux les mêmes habitudes, les mêmes fréquentations, les mêmes inimitiés.

Allez-vous rechercher le chirurgien, le médecin qui vous flatte, ou celui qui vous guérit? Ce prophète lui a dit : Il vivra, et Dieu m'a dit qu'il mourroit de mort. Que ne le traitez-vous avec une sainte sévérité, en lui disant; Vous mourrez; comme Isaïe à Ezéchias (1), qui cependant le guérit. « La plaie

(1) *Isai.* XXXVIII. 1, *et seq.*

» profonde de la fille de mon peuple me blesse pro» fondément; j'en suis attristé, j'en suis tout épou» vanté » : *Super contritione filiæ populi mei contritus sum et contristatus; stupor obtinuit me* (1). « N'y a-t-il donc point de résine dans Galaad? Ne » s'y trouve-t-il point de médecin? Pourquoi donc » la blessure de la fille de mon peuple n'a-t-elle » point été fermée »? *Numquid resina non est in Galaad, aut medicus non est ibi? Quare igitur non est obducta cicatrix filiæ populi mei* (2)?

Puisse le Seigneur répandre sur nous un esprit de grâce et de prières, qui nous porte à pleurer sur la perte que nous avons faite, comme Israël sur la mort de Josias, le meilleur de tous les rois et les délices de son peuple : faisons un deuil universel, poussons de profonds gémissemens; pleurons avec larmes et avec soupirs, comme on pleure son fils unique; soyons pénétrés de douleur, comme on l'est à la mort d'un fils aîné. Eh! seroit-ce trop s'affliger; puisque c'est son ame, c'est soi-même qu'on doit pleurer? Soyons donc tous dans les larmes; retranchons toutes les visites, comme au jour d'une grande affliction; séparons-nous, famille à famille, chacun à part, les hommes séparément, les femmes de même, afin de célébrer le jeûne du Seigneur en retraite, en prières et en continence.

VIII. De la Conversion.

Au commencement les pécheurs disent : Il n'est pas encore temps; après, ils trouvent qu'il n'est plus

(1) *Isai.* VIII. 21, 22. — (2) *Ibid.* 22.

temps : ainsi l'illusion que leur fait une espérance présomptueuse, les conduit à une autre illusion encore plus funeste, celle du désespoir. « Ayant perdu » tout remords et tout sentiment, ils s'abandonnent » à la dissolution, pour se plonger, avec une ardeur » insatiable, dans toutes sortes d'impuretés » : *Desperantes semetipsos tradiderunt impudicitiæ, in operationem immunditiæ omnis* (1).

Un des obstacles à la conversion du pécheur, c'est l'espérance de l'impunité. Il doute : y a-t-il une vengeance ? Convaincu qu'il y a un Dieu qui punit les crimes, il commence à mettre la main à l'œuvre. Hé bien, se dit-il à lui-même, il est temps, convertissons-nous. Il éprouve alors une répugnance de tous ses sens et de sa raison asservie. Au milieu de ce travail, il vient une seconde fois à se ralentir. Eh ! est-il possible, dit-il, que Dieu m'ait si étroitement défendu ce que lui-même m'a rendu si agréable ? C'est un père, et non un tyran ; il ne punit que ceux qui ne suivent pas la vertu ; mais il ne met pas la vertu à se contrarier soi-même : au contraire, la vertu étant à faire du bien aux autres, elle ne consiste pas à déchirer son propre cœur. Débouté de cette défense par la raison de la justice de Dieu, à qui tout le mal déplaît, et même celui qui nous plaît ; car les désirs irréguliers d'un malade ne sont pas les lois de la nature ; son dernier obstacle c'est le désespoir : *Desperantes semetipsos*. Il a douté de la justice qui venge et de la sagesse qui règle ; il doute maintenant et de la bonté qui pardonne, et

(1) *Ephes*. IV. 19.

de la bonté qui guérit, et de la puissance qui corrige. Contre le premier doute, il faut se soutenir par ces paroles de saint Jacques : « La miséricorde » s'élevera au-dessus de la rigueur du jugement » : *Superexaltat misericordia judicium* (1) : contre le second, on doit dire à Dieu : « Guérissez-moi, Sei- » gneur, et je serai guéri » : *Sana me, Domine, et sanabor* (2).

Quelquefois Dieu met au cœur des pécheurs certaines dispositions éloignées, qui feront à la fin leur conversion, étant réduites en acte. Par exemple, dans la Samaritaine, toute perdue qu'elle étoit, deux choses [la disposoient à revenir de ses égaremens :] premièrement d'attendre le Messie et de grandes choses par lui, de grandes instructions; secondement d'avoir désir d'apprendre la manière d'adorer Dieu ; désir dont l'ardeur paroît, en ce qu'ayant trouvé l'occasion de la rencontre d'un habile homme, aussitôt elle lui demande ce point.

On croit se convertir quand on se change, et quelquefois on ne fait que changer de vice, [que passer] de la galanterie à l'ambition : de l'ambition, quand un certain âge s'est passé, où l'on n'a plus assez de force pour la soutenir, on va se perdre dans l'avarice.

Probet autem seipsum homo (3) : « Que l'homme » s'éprouve lui-même ». Tout ce qui est saint inspire de la frayeur. Isaïe, après avoir ouï retentir de la bouche des Séraphins ces paroles : *Sanctus, sanctus, sanctus Dominus Deus exercituum* (4) : « Saint,

(1) *Jac.* II. 13. — (2) *Jer.* XVII. 14. — (3) *I. Cor.* XI. 28. — (4) *Isai.* VI. 3.

» saint, saint est le Seigneur le Dieu des armées »; au lieu de dire : Je suis consolé; il s'écrie : « Malheur » à moi qui me suis tu; parce que mes lèvres sont » souillées, et j'ai vu de mes propres yeux le Roi, le » Seigneur » : *Væ mihi, quia tacui, quia pollutus labiis ego sum.... et Regem Dominum exercituum vidi oculis meis* (1). La vierge Marie est aussi troublée à la voix de l'ange, qui vient lui annoncer le grand prodige qui doit s'opérer en elle.

Il faut d'abord s'éprouver sur la connoissance, voir si l'on connoît bien son mal, si l'on sent ce que c'est que d'être exclu de la sainte table : c'est l'être du ciel. Aussi combien grande étoit la douleur des premiers chrétiens quand ils s'en voyoient séparés?

Notre épreuve a pour fin de prévenir le jugement de Dieu : « Si nous nous jugions, nous ne serions pas » jugés (2) ». Or le jugement de Dieu est pénétrant; car l'épée qui sort de sa bouche entre jusque dans les replis de l'ame : il est éclairant; parce que la lumière de sa vérité dissipe toutes les ténèbres qui pourroient nous couvrir : *Scrutabor Jerusalem in lucernis* (3) : « Je porterai la lumière des lampes » jusque dans les lieux les plus cachés de Jérusalem ». Il est accablant; car il s'exerce dans toute la rigueur d'une justice qui s'avance pour redemander tous ses droits. « Le Seigneur a résolu d'abattre la muraille » de la fille de Sion; il a tendu son cordeau, et il » n'a point retiré sa main que tout ne fût renversé ». *Cogitavit Dominus dissipare murum filiæ Sion; tetendit funiculum suum, et non avertit manum suam à perditione* (4).

(1) *Isai.* VI. 5.— (2) *I. Cor.* XI. 31.— (3) *Sophon.* I. 12.— (4) *Thren.* II. 8.

La première qualité que doit avoir notre jugement, c'est la douleur; la seconde, la confusion; la troisième, c'est d'entrer dans le sentiment de la justice de Dieu, s'accabler et se renverser soi-même.

Pesez le chapitre IV de l'Epître aux Hébreux. *Vivus sermo Dei* (1) : « La parole de Dieu est vivante » et efficace, et elle perce plus qu'une épée à deux » tranchans; elle entre et pénètre jusque dans les » replis de l'ame et de l'esprit, jusque dans les join- » tures et dans les moelles; et elle démêle les pen- » sées et les mouvemens du cœur ». Voyez la victime qui avoit été égorgée; on l'écorchoit, la graisse étoit séparée d'avec la chair; les reins, les entrailles étoient mis à part; on faisoit, pour ainsi dire, l'anatomie de la victime. C'est ainsi que Dieu, comme un chirurgien, avec son couteau affilé et à deux tranchans à la main, qui est sa parole, pénètre les jointures, les moelles, les pensées, les *intentions* les plus secrètes, et fait dans la partie la plus spirituelle de notre être, comme une espèce d'anatomie sur un sujet vivant. La douleur, pour prévenir son jugement, doit donc être vive, comme sa parole l'est, *Vivus sermo*. Ce glaive est vivant; il donne la vie, mais proportionnée; aux justes, une vie de joie; aux pécheurs, une vie de douleurs : « Ils doivent » être comme agités de convulsions et de douleurs; » il faut qu'ils souffrent des maux comme une femme » qui est en travail » : *Torsiones et dolores tenebunt; quasi parturiens, dolebunt* (2). Ce n'est pas tout de penser à vos péchés, la douleur vous est encore nécessaire; car c'est le point essentiel de bien prévenir

(1) *Hebr.* IV. 12. — (2) *Isai.* XIII. 8.

le

le jugement de Dieu. Or ce jugement produit la plus vive douleur : donc si point de douleur ici, point de jugement de Dieu ; or si nous ne nous jugeons, nous serons jugés. . . .

La confusion est la seconde qualité : elle doit être semblable à celle d'un voleur qui est surpris dans son délit : *Quomodo confunditur fur quando deprehenditur* (1). Il faudroit que les pécheurs qui déplorent sincèrement leurs excès, et qui veulent prévenir le jugement du Seigneur, imitassent, par esprit de pénitence, ceux qui, à son approche, saisis d'une crainte trop tardive, se regarderont l'un l'autre avec étonnement, et dont les visages seront desséchés comme s'ils avoient été brûlés par le feu : *Unusquisque ad proximum suum stupebit, facies combustæ vultus eorum* (2). Cette honte est le témoignage du pécheur contre soi-même ; elle produit une tendresse dans le front, qui le fait rougir saintement des désordres de sa vie, et qui lui fait dire, d'un cœur vivement pénétré : « Il ne nous reste que la confusion » de notre visage » : *Nobis confusio faciei* (3). Les grands comme les petits doivent s'en revêtir et en être couverts : *Regibus nostris, principibus nostris.* L'effet de cette confusion, c'est de nous faire entrer dans de grands sentimens de notre indignité, qui nous portent à nous anéantir devant Dieu, et nous empêchent même de lever les yeux en sa présence ; parce que nos iniquités sont alors comme un poids sur notre tête, qui nous oblige de nous abaisser toujours plus profondément : *Deus meus, confundor et erubesco levare faciem meam ad te ; quoniam ini-*

(1) *Jerem.* II. 26. — (2) *Isai.* XIII. 8. — (3) *Dan.* IX. 8.

quitates nostræ multiplicatæ sunt super caput nostrum (1). Ce n'est pas seulement la considération des châtimens que le péché nous attire, qui doit nous tenir dans cet état d'humiliation; mais la vue du péché en lui-même, de sa laideur, de l'opposition qu'il met entre Dieu et nous, pour pouvoir lui dire avec Esdras : « Vous nous voyez abattus devant vos » yeux, dans la vue de notre péché; car après cet » excès, on ne peut pas subsister devant votre face » : *Ecce coram te sumus in delicto nostro; non enim stari potest coram te super hoc* (2). Et ne nous bornons pas à une vue générale de nos désordres; mais sondons le fond de nos cœurs, pour y découvrir le grand péché, le péché dominant, qui a entraîné tous les autres, et qui a provoqué d'une manière toute particulière la colère de Dieu sur nous : *Omnia quæ venerunt super nos in operibus nostris pessimis, et in delicto nostro magno* (3). C'est ce péché capital que nous devons combattre avec le plus de vigueur, pour parvenir à une véritable conversion; parce qu'en subjuguant l'inclination qui commande en nous, nous abattrons du même coup toutes les autres qui en dépendent, et le cœur se trouvera affranchi de l'empire des passions. On ne doit pas craindre les difficultés qu'on peut éprouver dans ce combat; parce qu'on parviendra sûrement à vaincre ses inclinations, pourvu qu'on entreprenne sa conversion avec force; et s'il en coûte pour résister à soi-même, le plaisir que l'on goûte à se faire violence est bien propre à nous animer, et à nous dédommager abondamment de tous nos sacrifices.

(1) *I. Esdr.* IX. 6. — (2) *Ibid.* 15. — (3) *Ibid.* 13.

Mais il faut encore entrer dans les sentimens de la justice divine, et pour cela imiter Ninive renversée par la pénitence; prendre surtout pour modèle la pécheresse aux pieds de Jésus, qui renverse tout, en faisant servir à la réparation de ses iniquités, tout ce qui lui a servi d'instrument pour les commettre.

Si l'on ne veut pas se tromper dans une affaire d'aussi grande conséquence, il est très-essentiel de bien s'examiner sur la sincérité de ses résolutions, sur les moyens qu'on prend pour les rendre efficaces, pour assurer sa conversion, et produire de dignes fruits de pénitence. Un de ces moyens, c'est le souvenir de la sainte passion de Jésus-Christ, où nous devons puiser le véritable esprit de pénitence, et la force de la faire; qui en doit être la règle, le modèle, et que nous ne saurions trop méditer, si nous voulons bien comprendre tout ce que la justice divine exige du pécheur pour se réconcilier avec lui.

Il n'est pas moins nécessaire de s'éprouver sur les précautions et sur le régime qu'on se prescrit pour conserver la santé. Lorsqu'on l'a recouvrée, on a surtout besoin d'une grande vigilance pour éviter les petits péchés; « de peur que l'esprit, accoutumé » aux fautes légères, n'ait plus horreur des plus » grandes; et qu'en s'habituant au mal, il ne pré» tende être autorisé à le commettre » : *Ut mens assueta malis levibus, nec gravia perhorrescat; atque ad quamdam auctoritatem nequitiæ, per culpas nutrita perveniat* (1).

Cette vigilance, si nécessaire pour conserver la grâce, doit nous faire prendre garde à toutes les oc-

(1) *S. Greg. Mag. Past. part.* III, *cap.* XXXIII; *tom.* II, *col.* 92.

casions qui pourroient ou l'affoiblir, ou nous la faire perdre, afin de les éviter soigneusement : elle nous apprendra à ôter le regard avant que le cœur soit blessé. Mais pour persévérer, il est essentiel de prier beaucoup, dans le sentiment de sa foiblesse et de ses besoins; car l'ame qui ne prie pas tombe bientôt dans le sommeil, et de là dans la mort. Ainsi, après sa conversion, il faut opérer son salut avec crainte et un tremblement mêlé d'amour. Quelle crainte? celle de perdre Dieu.

Parmi tant d'accidens, l'homme se doit faire un refuge. Nul refuge n'est assuré que celui de la bonne conscience : sans elle, on ne rencontre que malheurs inévitables. Ceux qui l'ont mauvaise sont sans refuge; parce qu'il n'y a dans leur conscience nulle sûreté, nul repos. *Ipsa munditia cordis delectabit te :* « La pureté du cœur vous réjouira ».

La honte se met entre la vertu et le péché pour empêcher qu'on ne la quitte; puis entre le péché et la vertu pour empêcher qu'on ne la reprenne; et malheureusement elle réussit mieux dans ce dernier effort. Trois choses à faire, pour se fortifier contre cette honte : premièrement, rentrer en sa conscience; la honte intérieure fait qu'on méprise l'extérieure : secondement, se dire sincèrement à soi-même : J'ai ravi la gloire à Dieu, il est juste que je perde la mienne : troisièmement, penser combien il est nécessaire de souffrir une confusion passagère pour éviter la honte éternelle.

Le péché et la mort dominent sur nous; la mort comme un tyran; le péché comme un roi chéri et

aimé. Il faut, pour nous délivrer de cette injuste domination, craindre ce que nous aimions, et aimer ce que nous craignions. Il y en a sur lesquels le péché règne, quand ils lui obéissent avec plaisir; il y en a qu'il tyrannise. *Quod nolo malum, hoc ago* (1) : « Je fais le mal que je ne veux pas »; c'est le meilleur état.

Les hommes sont sujets à un changement perpétuel : quand sera-ce que nous changerons par la conversion? Tous les âges, tous les états changent quelque chose en nous : quand sera-ce que nous changerons pour la vertu?

IX. Punition et peine du péché.

Dieu punit les pécheurs : premièrement, médicinalement pour eux; de peur qu'ils ne se délectent dans le péché, et que, devenus incorrigibles, ils ne meurent dans l'impénitence; secondement, exemplairement pour les autres; troisièmement, par une contrariété naturelle, par la répugnance nécessaire qu'il a au péché; naturelle, et par conséquent infinie; nécessaire, et par conséquent éternelle.

« J'entrerai en jugement avec vous, dit le Seigneur; j'entrerai en jugement avec les enfans de » vos enfans : car passez aux îles de Céthim, et voyez » s'il s'y est fait quelque chose de semblable. Y a-t-il » quelque nation qui ait changé ses dieux, qui certainement ne sont point des dieux, et cependant » mon peuple a changé sa gloire en de vaines idoles (2) ». Dieu condamne avec autorité; il con-

(1) *Rom.* VII. 19. — (2) *Jer.* II. 9.

vainc, par la comparaison des uns avec les autres; il confond le pécheur, en lui montrant quel abus il a fait de ses grâces.

« Vous avez surpassé l'une et l'autre, Samarie et » Sodome, par vos abominations ; et vos sœurs » pourroient paroître justes en comparaison de » toutes les abominations que vous avez faites : car » elles pourroient paroître justes en comparaison de » vous. Confondez-vous, et portez votre ignominie, » vous qui avez justifié vos deux sœurs (1) ». Il semble que les infidèles s'éleveront contre les *chrétiens*, qui ont méprisé tous les moyens de salut qui leur étoient offerts. Seigneur, diront-ils, voilà votre peuple : que lui a servi d'avoir été éclairé de vos lumières? quel usage a-t-il fait de tous vos dons? Pour nous, si nous ne vous avons pas adoré, c'est que nous ne vous avons pas connu. Ils sont justifiés par comparaison; mais Dieu ne laisse pas de les juger. Touché de leurs cris, il fait tomber sur les fidèles le surcroît de peine qui est diminué par leur ignorance. Ils semblent justifiés à proportion; dirai-je? Leur supplice semble n'être rien à comparaison. Dieu, *dans l'étendue de sa puissance*, sait bien trouver des règles dans la même peine.

Ego vado (2); « Je m'en vais ». Ces paroles nous représentent Jésus-Christ se séparant et disant à l'ame le dernier adieu, rompant ses liaisons avec elle, retirant ses grâces et lui reprochant son ingratitude. J'ai voulu t'attirer à moi pour te donner la vie, tu n'as pas voulu; adieu donc, adieu pour jamais, je me retire maintenant : *Ego vado*; c'est moi

(1) *Ezech.* XVI. 51, 52. — (2) *Joan.* VIII. 21.

qui m'en vais, mais je te chasserai un jour : *Discedite à me* (1); « Retirez-vous de moi ».

Trois choses à considérer : le pécheur quittant Dieu, Dieu abandonnant le pécheur, et enfin Dieu chassant le pécheur. *Discedite*, « Retirez-vous », *maledicti*, « maudits »; *in ignem æternum*, « allez » au feu éternel ». C'est alors que le damné conjurera toutes les créatures, et leur dira comme Saül à l'Amalécite : *Sta super me, et interfice me; quoniam tenent me angustiæ, et adhuc tota anima mea in me est* (2); « Appuyez-vous sur moi, et me tuez; » parce que je suis dans un accablement de douleur, » et que toute mon ame est encore en moi ». Tant de liaisons que le pécheur avoit avec Dieu se trouveront rompues tout-à-coup. « Que je voie le visage » du roi, disoit Absalon » : *Videam faciem regis : quod si memor est iniquitatis meæ, interficiat me* (3) : « s'il se souvient encore de ma faute, qu'il me fasse » mourir ». Il n'y avoit entre ce prince et David qu'une liaison; l'homme en a avec Dieu une infinité : un coup de foudre part, qui rompt tout : *Discedite*; « Retirez-vous ». Adieu, mon père; adieu, mon frère; adieu, mon ami; adieu, mon Dieu; adieu, mon Seigneur; adieu, mon maître; adieu, mon roi; adieu, mon tout. Jésus-Christ ne le peut plus souffrir, il le hait infiniment, nécessairement, éternellement, substantiellement, comme il s'aime, parce qu'il est dans l'état de péché; non dans l'acte, ni dans l'habitude, mais dans l'état. Le péché est humanisé en lui; c'est un homme devenu péché, il perd tout bien, *Omne bonum* : il ne reste pour tout

(1) *Matth.* XXV. 41. — (2) *II. Reg.* I. 9. — (3) *Ibid.* XIV. 32.

bien en lui que la simplicité de son être, et c'est son malheur extrême; parce que Dieu le conserve pour être en butte éternellement à ses vengeances, et le sujet de toutes les misères possibles.

Maledicti, « Maudits ». Cette parole exprime un jugement pratique en Dieu, qui livre le pécheur à toute l'exécration de sa justice; et elle contient une imprécation contre lui, qui déracine jusqu'aux moindres fibres de la capacité qui étoit en lui pour recevoir du bien, et pour en faire : ainsi « ces deux » maux viennent subitement fondre sur le pécheur, » la viduité et la stérilité » : *Duo mala venerunt super te, viduitas et sterilitas* (1). Il se trouve moins capable de recevoir du bien que le néant; et l'inflexibilité de la volonté de Dieu dans son jugement, répond à l'invariabilité de celle du pécheur dans le mal. « Il a rejeté la bénédiction, elle sera éloignée » de lui » : *Noluit benedictionem; et elongabitur ab eo* (2).

In ignem æternum : « Allez au feu éternel »; feu surnaturel dans sa production, instrument de la puissance divine dans son usage, immortel dans son opération : méditez. Cela est-il vrai? Qui est-ce que cela regarde? Pourquoi, mon Sauveur, faut-il vous quitter? *Discedite;* « Retirez-vous ». Votre bénédiction avant que de partir; *Maledicti;* « Vous êtes » maudits ». Ce ne sera peut-être pas pour toujours; je reviendrai faire pénitence. Ah! mes yeux, que je vous ferai bien porter la peine de tous ces regards voluptueux qui me coûtent si cher! quel torrent de larmes ne vous forcerai-je pas alors de répandre!

(1) *Isai.* XLVII. 9. — (2) *Ps.* CVIII. 18.

quelle violence ne ferai-je pas à tous mes sens pour en expier l'abus, et les soumettre à la loi divine! Non, vous vous flattez en vain, il n'y aura plus de temps; tout est désormais éternel, le supplice comme la récompense.

Pourquoi, nous dit-on, pour un péché qui passe si vite, est-on condamné à une peine éternelle? « O » homme, qui es-tu, pour répondre à Dieu (1) »? et néanmoins, afin de satisfaire en un mot à ta question : n'est-il pas vrai que, lorsque tu te livres aux objets de tes passions, tu veux pécher sans fin? Combien de fois as-tu protesté aux complices de tes désordres que tu ne leur serois jamais infidèle? Toutes tes protestations s'en vont en fumée, le vent les emporte, parce que Dieu confond tes projets : mais c'est là l'intention de ton cœur; tu ne veux jamais voir finir la chose où tu mets ton bonheur : et la marque que tu désires pouvoir toujours pécher, c'est que tu ne mets point de fin à tes crimes, tant que tu vis. Combien de pâques, de jubilés, de maladies, d'exhortations, de menaces, dont tu n'as tiré aucun profit? Tout passe pour toi comme l'eau : n'est-il pas juste ensuite « que celui qui n'a jamais voulu » cesser de pécher, ne cesse jamais aussi d'être tour- » menté »? *Ut nunquam careat supplicio, qui nunquam voluit carere peccato* (2).

Les hommes font leur plaisir de ce que Dieu envoie pour se venger; tant ils sont abandonnés au sens réprouvé de leur cœur : *Tradidit eos in repro-*

(1) *Rom.* IX. 20. — (2) *S. Greg. Mag. Mor. l.* XXXIV, *n.* 36; *tom.* I, *col.* 1133.

bum sensum (1). Dieu fera à son tour leur supplice de ce qui a été leur plaisir; car les satisfactions que l'homme pécheur goûte dans les objets de ses passions, deviennent dans la main du Dieu vengeur un aiguillon qui ne cessera de les tourmenter : *Quæ sunt delectamenta homini peccanti, fiunt irritamenta Domino punienti* (2).

L'impunité fait naître dans les hommes un certain sentiment que Dieu ne se soucie pas des péchés : ensuite une autre réflexion, quand on en a commis un, qu'il vaut autant aller à tout. Ayant une fois tiré l'épée, on franchit toutes les bornes. Il n'y a que le premier obstacle qui coûte à vaincre, la pudeur; on avale après la honte.

X. Bonté et justice de Dieu.

La bonté et la justice divine sont comme les deux bras de Dieu : mais la bonté est le bras droit; c'est elle qui commence, qui fait presque tout, qui veut paroître dans toutes les opérations. Que les hommes s'y laissent conduire, elle remplira tout de bienfaits et de munificence : mais au contraire, si l'insolence humaine s'élève contre elle, la justice, cet autre bras qui devoit demeurer à jamais sans action, se meut contre la malice des hommes. Ce bras terrible, qui porte avec soi les foudres, la fureur, la désolation éternelle, s'élevera aussi pour écraser les têtes de ses ennemis. Il y a une espèce de partage entre la bonté et la justice : la bonté a la prévention, tous

(1) *Rom.* I. 28. — (2) *S. Aug. Enar. in Psal.* VII, *n.* 16; *tom.* IV, *col.* 37.

les commencemens lui appartiennent; toutes les choses aussi dans leur première institution sont très-bonnes. La justice ne s'étend qu'à ce qui est ajouté, qui est le péché. Mais il y a cette différence, que la justice ne prend jamais rien sur les droits de la bonté. La bonté au contraire anticipe quelquefois sur ceux de la justice; car par le pardon elle s'étend même sur les péchés, qui sont le propre fonds sur lequel la justice travaille.

XI. Combien Dieu aime à pardonner.

Dieu estime tellement de pardonner, que non-seulement il pardonne, mais oblige tout le monde à pardonner. Il sait que tous les hommes ont besoin qu'il leur pardonne; il se sert de cela pour les obliger à pardonner. Il met, pour ainsi dire, son pardon en vente; il veut être payé en même monnoie; il donne pardon pour pardon. Il ne veut pas que nous fassions de mal à nos frères, même quand ils nous en font; et voyant bien que notre inclination y répugne, il épie l'occasion que nous avons besoin de lui, que nous venions nous-mêmes lui demander pardon, afin de faire avec nous une compensation du pardon qu'il nous fera, avec celui que nous accorderons à nos frères. Et comme il sait bien que nous ne sommes pas capables de lui donner quoi que ce soit; c'est pourquoi il a pris sur soi tout ce qui arriveroit à nos frères de bien ou de mal : il se ressent et des bienfaits et des injures; et voilà comme il fait compensation de pardon à pardon.

Seigneur, afin que vous me pardonniez, je transige avec vous que je pardonnerai à tel qui m'a

offensé : je vous donne sa dette en échange de celle dont je suis chargé envers vous ; mais je vous la donne, afin que vous lui pardonniez aussi bien qu'à moi. Pour vous obliger à ne me rien demander, je vous cède une dette dont je vous prie aussi de ne rien demander. C'est ainsi que Dieu veut que nous traitions avec lui ; tant il aime à pardonner et à faire pardonner aux autres.

XII. De la charité fraternelle.

Le caractère du chrétien, c'est d'aimer tous les hommes, et de ne craindre pas d'en être haï : ainsi l'esprit de charité fraternelle forme le caractère particulier du chrétien. « Ce que je vous commande, » dit Jésus-Christ à ses disciples, c'est de vous aimer » les uns les autres » : *Hæc mando vobis, ut diligatis invicem* (1). Ce commandement est comme le précepte spécial de Jésus-Christ et de l'Evangile, puisqu'il ajoute : « C'est en cela que tous connoîtront » que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour » les uns pour les autres » : *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem* (2).

L'esprit du monde, bien différent de celui du chrétien, renferme quatre sortes d'esprits diamétralement opposés à la charité ; esprit de ressentiment, esprit d'aversion, esprit de jalousie, esprit d'indifférence. Et voici le progrès du mal : on vous a offensé ; c'est une action particulière qui vous a indisposé contre celui qui l'a commise. L'esprit d'a-

(1) *Joan.* XV. 17. — (2) *Ibid.* XIII. 35.

version va encore plus loin : ce n'est pas une action particulière ; c'est toute la personne qui vous déplaît, son air, sa contenance, sa démarche ; tout vous choque et vous révolte en lui. L'esprit de jalousie enchérit encore : ce n'est pas qu'il vous offense ni qu'il vous déplaise ; s'il n'étoit pas heureux, vous l'aimeriez ; si vous ne sentiez point en lui quelque excellence, par laquelle vous voulez croire que vous êtes déprimé, vous auriez pour lui des dispositions plus équitables. L'esprit d'indifférence : Que m'importe, dit-on, qu'il soit heureux ou malheureux, habile ou ignorant, estimé ou méprisé ? Que m'importe ? Qu'est-ce que cela me fait ? C'est la disposition la plus opposée à la charité fraternelle. Plein et occupé de soi-même, on ne sent rien pour les autres, on ne leur témoigne que froideur et insensibilité. Mais voici le remède, en un mot, à chaque partie d'un si grand mal.

L'esprit de ressentiment et de vengeance est un attentat contre la souveraineté de Dieu : *Mihi vindicta* (1), nous dit-il : « C'est à moi que la vengeance » est réservée ». *Mihi flectetur omne genu* (2) : « Tout » genou fléchira devant moi ». Deux raisons nous font donc sentir l'injustice de nos ressentimens : premièrement, Dieu seul est juge souverain ; à lui le jugement, à lui la vengeance ; l'entreprendre, c'est attenter sur ses droits suprêmes : secondement, il est la règle ; lui seul peut venger, parce qu'il ne peut jamais faillir, jamais faire trop ni trop peu.

L'esprit d'aversion se fonde sur l'humeur et sur les défauts naturels de ceux qui nous déplaisent.

(1) *Rom.* XII. 19. — (2) *Ibid.* XIV. 11.

Rien de plus capable de le confondre que ce que dit Jésus-Christ sur la femme adultère : « Que celui de » vous qui est sans péché, que celui de vous qui est » parfait, lui jette la pierre (1) ». Vous donc, qui ne pouvez souffrir vos frères, sans doute que vous êtes parfait et le seul parfait ; car tous les autres vous déplaisent : ainsi, à vous entendre, vous devez être le modèle de notre âge, le seul estimable. Jetez donc la pierre au reste des hommes : si vous ne l'osez, parce que le témoignage de votre conscience vous retient, portez donc, comme vous le prescrit l'apôtre (2), les fardeaux des autres ; et craignez que Jésus-Christ ne vous fasse le même reproche qu'aux pharisiens : « Hypocrite, qui coulez le moucheron » et qui avalez le chameau (3) ; qui ne pouvez souf» frir un fétu dans l'œil de votre frère, et ne voyez » pas la poutre qui crève le vôtre (4) ».

Le remède à l'esprit de jalousie, c'est la parole de Jésus-Christ : « Celui qui fait mal, hait la lumière (5) ». Nulle passion plus basse, ni qui veuille plus se cacher que la jalousie. Elle a honte d'elle-même : si elle paroissoit, elle *porteroit son opprobre et sa flétrissure* sur le front. On ne veut pas se l'avouer à soi-même, tant elle est ignominieuse : mais dans ce caractère caché et honteux, dont on seroit confus et déconcerté, s'il paroissoit, on trouve la conviction de notre esprit bas et de notre courage ravili.

L'esprit d'indifférence est proprement l'esprit de Caïn, celui qu'il témoignoit lorsqu'il disoit à Dieu : *Num custos fratris mei sum ego* (6) ? « Suis-je le gar-

(1) *Joan.* VIII. 7. — (2) *Gal.* VI. 2. — (3) *Matth.* XXIII. 24. — (4) *Ibid.* VII. 3. — (5) *Joan.* III. 20. — (6) *Genes.* IV. 9.

» dien de mon frère » ? Et qui ne redoutera un esprit si funeste, en voyant à quelles horribles extrémités il conduisit ce malheureux fratricide ? La vérité nous assure qu'on en usera à notre égard de la même manière que nous en aurons usé envers les autres (1). Que peuvent donc se promettre ces hommes sans tendresse, sans sentimens pour leurs frères ? Tu es insensible aux intérêts de ton frère ; Dieu sera insensible pour toi. Ainsi le mauvais riche fut insensible aux maux de Lazare ; et à son tour, il n'éprouva qu'insensibilité dans l'excès des tourmens qu'il enduroit. Tous les imitateurs de son indifférence doivent s'attendre au même traitement : une goutte d'eau éternellement demandée et éternellement refusée, le ciel de fer sur ta tête, la terre d'airain sous tes pieds ; voilà ce que mérite ton indifférence. « Jugement sans miséricorde à celui qui ne » fait point miséricorde (2) ».

Rien de plus fort que la doctrine de saint Jude contre les indifférens : « Nuées sans eau (3) », qui ne répandent jamais la moindre rosée sur la terre : ce sont des « arbres sans fruits » ; ou, s'ils en donnent, ce sont des fruits qui ne mûrissent jamais : quelques désirs, des feuilles, des fleurs, jamais de fruit pour le prochain. Aussi quel terrible jugement ces pécheurs impitoyables ne subiront-ils pas, lorsque Dieu viendra convaincre tous les impies de la dureté de leur cœur et de l'injustice de leurs actions, et exercer ses vengeances contre tous ceux qui manquent de charité, « qui se séparent eux-mêmes (4) ? » Hommes sensuels, qui, n'ayant point l'Esprit de

(1) *Marc.* IV. 24. — (2) *Jac.* II. 13. — (3) *Jud.* 12. — (4) *Ibid.* 19.

» Dieu, font schisme dans le corps même dont ils » sont membres (1) ».

Dilatamini et vos : « Etendez donc votre cœur » pour vos frères. Pourquoi vos entrailles sont-elles » resserrées à leur égard » ? *Angustiamini autem in visceribus vestris* (2). Rien n'entre chez vous que votre intérêt, votre passion, votre plaisir. « Dilatez» vous donc, dilatez-vous » : *Dilatamini, dilatamini et vos*. Voilà donc ce cœur dilaté, qui enferme tous les hommes : son amour embrasse les amis et les ennemis ; il ne fait plus de différence entre ceux qui plaisent et ceux qui déplaisent. Mais encore que cela soit ainsi, et qu'il les aime tous, il ne se soucie pas d'être aimé, il ne craint point d'être haï : c'est le comble, c'est la perfection de la générosité chrétienne. Il ne s'en soucie pas par rapport à soi ; et s'il recherche leur amitié, c'est « afin de vivre en paix, » autant qu'il est en lui, avec tout le monde » : *Cum omnibus hominibus pacem habentes* (3).

Mais s'ils ne veulent pas répondre aux efforts de sa charité, il sera alors heureux de souffrir patiemment la haine injuste qu'ils lui porteront : *Beati eritis cùm vos oderint homines,.... et exprobraverint.... propter Filium hominis* (4). Et ce qui doit le consoler, c'est qu'il aura en cela un trait de ressemblance avec le Sauveur, que les hommes ont haï sans aucun sujet : *Ut adimpleatur sermo qui in lege eorum scriptus est, quia odio habuerunt me gratis*. (5). Toutes ses œuvres ne respiroient que tendresse pour les hommes ; ses discours étoient animés d'un zèle

(1) *I. Cor.* XII. 15, 16. — (2) *II. Cor.* VI. 12, 13. — (3) *Rom.* XII. 18. — (4) *Luc.* VI. 22. — (5) *Joan.* XV. 25.

tout

tout divin pour leur salut; il étoit vivement sensible à toutes leurs infirmités; il prodiguoit les miracles de sa puissance en leur faveur; il les instruisoit avec une bonté ravissante; il les supportoit avec une patience infatigable : mais parce qu'il leur disoit la vérité, il leur devint odieux, et ils résolurent sa perte. Ainsi, par un mouvement de charité, vous avez repris votre frère, vous lui avez mis son péché devant les yeux; à cette femme, sa vie licencieuse; à ce mari foible, qui ne réprime pas les excès de son épouse, sa lâche condescendance; à ce père, à cette mère trop indulgens, leur mollesse. Vous êtes haï; on ne peut souffrir le zèle qui vous anime : réjouissez-vous; parce que vous êtes heureux. Vous vous êtes jeté entre deux frères, deux parens, deux amis, qui alloient se consumer par des procès, mettre le feu dans la maison l'un de l'autre : vous vous jetez au milieu du feu, entre les poignards aiguisés de ces hommes qui se perçoient mutuellement; ils vous haïssent, ils vous frappent, ils vous percent tous deux; vous êtes heureux. Le monde vous hait, parce que vous n'en voulez pas suivre les œuvres, ni marcher dans ses sentiers. Vous n'avez pas voulu prêter votre ministère au crime, à la passion d'autrui; on vous hait gratuitement : vous êtes heureux, vous portez le caractère de Jésus-Christ. Venez, médisant; venez, envieux : vous imprimez sur moi ce beau caractère de Jésus-Christ : « Ils m'ont haï gratuitement ». Mais combien y a-t-il loin de lui à vous? Il étoit innocent, parfait, bienfaisant envers tout le monde : mais vous, pourquoi le monde vous aimeroit-il? On a donc raison de s'élever contre vous en

général; mais on a tort de le faire dans ce point particulier, et c'est pourquoi on vous hait gratuitement. Vous avez mérité, il est vrai, la haine, tous les mépris; mais vous la souffrez injustement de celui-ci, pour ce sujet, à cet égard; c'est ce qui vous rend conforme à Jésus-Christ, qui a été haï le premier sans sujet : *Quia odio habuerunt me gratis;* et c'est aussi ce qui doit vous combler de joie et vous encourager.

XIII. Du Pardon des ennemis.

Pour pardonnér à ses ennemis, il faut combattre premièrement la colère qui respire la vengeance; secondement, la politique qui dit : Si je souffre, on entreprendra contre moi; troisièmement, la justice que l'on fait intervenir pour autoriser son ressentiment. Il est juste, dit-on, que les méchans soient réprimés; oui, par les lois. Mais quand cela ne se peut, et que les lois n'y pourvoient pas, ou ne le peuvent, on doit alors souffrir l'offense comme une suite de la société. L'impuissance humaine ne peut pourvoir à tout; et l'on verroit un désordre extrême, si chacun se faisoit justice.

XIV. Des Jugemens humains.

Il faut une autorité qui arrête nos éternelles contradictions, qui détermine nos incertitudes, condamne nos erreurs et nos ignorances : autrement la présomption, l'ignorance, l'esprit de contradiction, ne laissera rien d'entier parmi les hommes. Jésus-Christ s'est mis au-dessus des jugemens humains, plus que jamais homme vivant n'avoit fait, non-seulement par sa doctrine, mais encore par sa

vie. La possession certaine de la vérité lui a fait mépriser les opinions : il n'a rien donné à l'opinion, rien à l'intérêt, rien au plaisir, rien à la gloire. De combien de degrés s'est-il élevé par-dessus les égards humains ? On ne peut pas même inventer ni feindre une fin vraisemblable à ses desseins, autre que celle de faire triompher sur tous les esprits la vérité divine. Ceux qui se rendent captifs des opinions humaines ne peuvent pas en être les juges. A vous donc, ô divin Jésus, qui vous êtes élevé si haut par-dessus les pensées des hommes, à vous il appartient de les réformer avec une autorité suprême. Il s'est donné l'autorité toute entière sur les jugemens humains, en se mettant au-dessus : c'est à lui de confirmer ce qu'il y reste de droit, de fixer ce qu'il y a de douteux, et de rejeter pour jamais ce qu'ils ont de corrompu et de dépravé.

Réglons donc tous nos jugemens sur celui de Jésus-Christ. Madame, voilà la règle que se propose sans doute une princesse si éclairée; c'est la seule qui est digne d'une ame si grande, et d'un esprit si bien fait et si pénétrant. Vos lumières seront toujours pures, quand elles seront dirigées par les lumières d'en-haut. On louera plus que jamais ce juste discernement, ce jugement exquis, ce goût délicat, quand vous continuerez à goûter les célestes vérités, et à préférer les biens que l'Evangile nous présente à tous ceux que le monde nous donne, et à tous ceux qu'il promet, beaucoup plus grands que ceux qu'il nous donne. Tous les peuples, déjà gagnés à Votre Altesse royale par une forte estime, et par une juste et très-respectueuse inclination, y

joindront une vénération qui n'aura point de limites, et qui portera votre gloire à un si haut point, qu'il n'y aura rien au-dessus que la gloire même des saints, et la félicité éternelle.

Nous péchons doublement dans l'estime que nous faisons de notre prochain : premièrement, en ce que nous présumons dans les autres les vices que nous sentons en nous-mêmes; secondement, en ce que nous les trouvons bien plus blâmables dans les autres que dans nous-mêmes. Saint Grégoire de Nazianze dit (1), si je ne me trompe, que *nous* sommes comme le miroir où nous voyons les autres; parce qu'en effet, ne connoissant pas leur intérieur, nous ne pouvons en juger que par quelque chose de semblable que nous connoissons, qui est nous-mêmes. Mais si nous sommes le miroir où nous voyons les affections des autres, les autres doivent être le miroir où nous voyions la difformité de nos propres vices, que nous ne remarquons pas assez quand nous les considérons en nous-mêmes.

On *est habitué à juger des autres par soi-même* : il semble que nous ne pouvons presque pas faire autrement; mais c'est conjecture. Là, nous faisons deux fautes; premièrement, d'attribuer aux autres nos vices; secondement, de les voir dans les autres bien plus grands qu'en nous-mêmes; et la troisième faute que nous commettons, c'est qu'en voyant les fautes des autres, nous devrions songer, par la même raison, que nous en sommes capables, et gémir pour eux en tremblant pour nous. Nous ne par-

(1) *Orat.* XXVIII, *n.* 13, *t.* 1, *p.* 478.

donnons rien aux autres; nous ne refusons rien à nous-mêmes.

Tout oblige l'homme de se tenir en posture d'un criminel, qui doit non juger, mais être jugé, « jusqu'à ce que le Seigneur vienne, qui produira à la » lumière ce qui est caché dans les ténèbres » : *Quoadusque veniat qui illuminabit absondita tenebrarum* (1). Pour juger, il faut être innocent. Le coupable qui juge les autres, se condamne lui-même par même raison. *In quo enim judicas alium, teipsum condemnas* (2). *Qui sine peccato est vestrûm, primus in illam lapidem mittat* (3) : « Que celui » d'entre vous qui est sans péché, lui jette le pre» mier la pierre ». *Hypocrita, ejice primùm trabem de oculo tuo* (4) : « Hypocrite, ôtez premièrement la » poutre de votre œil ». Hypocrite; parce qu'il fait le vertueux en reprenant les autres. Il ne l'est pas; parce qu'il ne se corrige pas soi-même. Il reprend ce qu'il ne peut pas amender : il n'amende pas ce qui est en son pouvoir. Suivez les hommes, ils vous blâment; ne les suivez pas, ils vous critiquent de même par un désir opiniâtre de contredire.

Il est nécessaire de se mettre en la place des autres, pour juger de la même mesure ce que l'on fait et ce que l'on souffre. Dieu, par l'injure que nous souffrons, extorque de nous la confession de la vérité : « car ceux qui font du mal aux autres, recon» noissent que cela est un mal, lorsqu'on leur fait

(1) *I. Cor.* IV. 5. — (2) *Rom.* II. 1. — (3) *Joan.* VIII. 7. — (4) *Matth.* VII. 5.

» souffrir le même traitement » : *Nam qui mala faciunt, clamant mala esse quando patiuntur* (1).

XV. De la Médisance.

La médisance attaque comme il se pratique dans la guerre : premièrement, elle tire l'épée ouvertement contre ses ennemis ; secondement, elle va par embûches : « La bouche de l'homme trompeur s'est » ouverte pour me déchirer » : *Os dolosi super me apertum est* (2) : troisièmement, elle assiége, elle empêche toutes les ouvertures de la justification ; elle fait venir la calomnie de tant de côtés, que l'innocence assiégée ne peut se défendre : « Ils m'ont » comme assiégé par leurs discours remplis de haine » : *Sermonibus odii circumdederunt me* (3). Alors il n'y a de recours qu'à Dieu : « Ne vous taisez pas, mon » Dieu, sur le sujet de mon innocence » : *Deus, laudem meam ne tacueris* (4).

XVI. De la Vertu.

La vertu tient cela de l'éternité, qu'elle trouve tout son être en un point. *Ainsi un jour lui suffit* ; parce que son étendue est de s'élever toute entière à Dieu, et non de se dilater par parties. Celui-là donc est le vrai sage, qui trouve toute sa vie en un jour : de sorte qu'il ne faut pas se plaindre que la vie est courte, parce que c'est le propre d'un grand ouvrier de renfermer le tout dans un petit espace : et quiconque vit de la sorte, quoique son âge soit imparfait, sa vie ne laisse pas d'être parfaite.

(1) *S. Aug. in Ps.* LVIII, *Enar.* 1 ; *tom.* IV, *col.* 565. — (2) *Ps.* CVIII. 1. — (3) *Ibid.* 2. — (4) *Ibid.* 1.

Il y a une grande difficulté à savoir si l'on est vertueux. Il y a des vices si semblables aux vertus, des vertus auxquelles il faut si peu de détour pour les faire décliner au vice : il arrive des circonstances qui varient si fort la nature des objets et des actions ; ces circonstances sont si peu prévues, si difficiles à connoître ; ce point indivisible, dans lequel la vertu consiste, est si inconnu, si fort imperceptible. Aristote dit (1) que la vertu est le milieu défini par le jugement d'un homme sage. Et qui est cet homme sage ? Chacun le pense être ; et si vous voulez le définir, il le faudra faire par la vertu même : et ainsi vous définissez l'homme sage par la vertu, et la vertu par l'homme sage.

Au grand courage rien n'est grand : de là il dédaigne tout ce qu'il a. Mais il ne suffit pas de s'agrandir dans les choses qu'on dédaignera, aussi bien que les autres, quand on sera le maître : il faut chercher quelque chose qui soit digne de satisfaire un grand cœur, la vertu.

La foi est hardie : rien de plus hardi que de croire un Dieu-homme et mort. Toutes les vertus chrétiennes sont aussi hardies et entreprenantes ; car elles surmontent tous les obstacles : elles doivent se faire en foi, et tenir de son caractère.

XVII. De la vraie Dévotion.

La vraie dévotion, loin d'être à craindre dans un Etat, y est au contraire d'un grand secours. « Elle

(1) *De Morib. l.* II, *cap.* IX.

» défend de vouloir du mal à personne, d'en faire » à autrui, d'en dire, d'en penser de qui que » ce soit : elle ne souffre pas qu'on entreprenne, » même contre un particulier, ce qui ne seroit pas » permis contre un empereur; et combien plus in» terdit-elle à son égard tout ce qu'elle ne permet » pas contre le dernier des sujets »? *Malè velle, malè facere, malè dicere, malè cogitare de quoquam ex æquo vetamur. Quodcumque non licet in imperatorem, id nec in quemquam; quod in neminem, eò forsitan magis nec in ipsum* (1).

XVIII. Opposition de la nature et de la grâce.

L'Evangile nous apprend qu'il n'y a rien de plus opposé que la nature et la grâce; et néanmoins la grâce agit selon la nature, et ne pervertit pas son ordre. Quant à l'objet auquel la grâce nous applique, il y a entre elle et la nature une étrange opposition; mais quant à la manière dont la grâce nous fait agir, elle a avec la nature une entière ressemblance et une parfaite conformité. *Sicut exhibuistis membra vestra servire iniquitati ad iniquitatem, ita nunc exhibete membra vestra servire justitiæ in sanctificationem* (2) : « Comme vous avez fait servir les » membres de votre corps à l'injustice pour com» mettre l'iniquité, faites-les servir maintenant à la » justice pour votre sanctification ».

(1) *Tertul. Apol. n.* 36. — (2) *Rom.* VI. 19.

XIX. Des biens et des maux de la vie.

Il y a des biens qu'on désire pour eux-mêmes, sans avoir égard à ce qu'ils produisent, comme le plaisir qui n'a aucune mauvaise suite : d'autres que l'on désire, et pour eux-mêmes, et pour les autres biens qu'ils apportent, comme de se porter bien, d'être sage : d'autres que l'on ne désire que pour les suites, comme d'être traité quand on est malade, d'exercer quelque art pénible. Ainsi il y a des biens laborieux, et c'est une suite nécessaire de cette vie misérable, où les biens ne sont pas purs.

La vie présente est fâcheuse : on se plaint toujours de son siècle ; on souhaite le siècle passé qui se plaignoit aussi du sien. La source du bien est corrompue et mêlée ; aussi le mal prévaut : quand il est présent, on le croit toujours plus grand que jamais. Tous les ans, on dit qu'on n'a jamais éprouvé des saisons si dures et si fâcheuses. Dans ce dégoût, « qui nous fera voir les biens qu'on nous promet » ? *Quis ostendet nobis bona* (1) ? En attendant, « cherchons la paix, et poursuivons-la avec persévérance » ; car elle est encore éloignée : *Quære pacem, et persequere eam* (2). Il faut d'abord la chercher dans sa conscience, et travailler à se l'y procurer.

XX. De l'Aumône.

Touchant l'aumône, il semble qu'il y a trois vices principaux : le premier, de ceux qui ne la font

(1) *Ps.* IV. 6. — (2) *Ps.* XXXIII. 14.

point; le second, de ceux qui ne la font point dans l'esprit de Jésus-Christ et par le principe de la foi, mais par quelque pitié naturelle; le troisième, de ceux qui la faisant, croient, en quelque sorte, s'exempter par-là de la peine qui est due à leur mauvaise vie, et ne songent pas à se convertir; contre lesquels saint Augustin a dit ces beaux mots (1) : « Certes, que nul ne pense pouvoir com- » mettre tous les jours, et racheter autant de fois » par des aumônes ces crimes horribles, qui excluent » du royaume des cieux ceux qui s'y abandonnent. » Il faut travailler à changer de vie, appaiser Dieu » par des aumônes pour les péchés passés, et ne pas » prétendre qu'on puisse, en quelque sorte, lui lier » les mains, et acheter le droit de commettre tou- » jours impunément le péché » : *Sane cavendum est ne quisquam existimet infanda illa crimina, qualia qui agunt regnum Dei non possidebunt, quotidie perpetranda, et eleemosynis quotidie redimenda. In melius quippe est vita mutanda, et per eleemosynas de peccatis præteritis est propitiandus Deus; non ad hoc emendus quodam modo, ut ea semper liceat impunè committere.*

On se flatte, en ce qu'on espère de soi-même faire des aumônes quand on sera riche. Les prétextes ne manqueront pas alors pour s'en dispenser: on ne trouve pas à qui la faire; on commence à entrer en défiance de ceux qui se mêlent des affaires de charité, on retarde; on veut encore, mais on remet à un autre temps : peu à peu on n'y pense

(1) *Enchir. cap.* LXX, *n.* 19; *tom.* VI, *col.* 223.

plus ; après, la volonté se change, on ne le veut plus.

Respecter la main de Dieu sur notre frère, les traits de sa ressemblance et de sa face, le sang de Jésus-Christ dont il est lavé.

Si negavi quod volebant pauperibus, et oculos viduæ expectare feci,.... humerus meus à junctura sua cadat, et brachium meum cum suis ossibus confringatur (1) : « Si j'ai différé de donner aux pauvres » ce qu'ils désiroient ; si j'ai fait attendre la veuve et » lassé ses yeux, que mon bras soit arraché de mon » épaule, et que la partie supérieure de mon bras » se sépare de la partie inférieure, par le brisement » du coude ». Qui viole par sa dureté la société du genre humain, celui-là est justement puni par la dislocation et la fracture de ses os et de ses membres. *Membra de membro* (2) : « Vous êtes les mem» bres les uns des autres ». *Oculos viduæ :* « les » yeux de la veuve », non ses plaintes. *Expectare :* « non-seulement donner, mais promptement et sans » faire attendre ».

XXI. De la Cupidité.

Pourquoi l'avarice est-elle une idolâtrie ? C'est que les richesses sont une espèce d'idole ; on y met sa confiance. *Non sperare in incerto divitiarum ; sed in Deo vivo* (3) : « Ne point mettre sa confiance » dans les richesses incertaines et périssables ; mais » dans le Dieu vivant », non dans cette idole muette et inanimée.

(1) *Job.* XXXI. 16, 22. — (2) *I. Cor.* XII. 27. — (3) *I. Tim.* VI. 17.

Qui volunt divites fieri, incidunt in tentationem (1) : « Ceux qui veulent devenir riches, tombent » dans la tentation ». Ceux qui veulent devenir riches : il n'a pas dit les riches, mais ceux qui veulent s'enrichir, tombent dans la tentation de le faire par de mauvais moyens. On commence par les bons : il ne manque plus qu'une injustice, une fausseté, un faux serment. *Et in laqueum diaboli* (2) : « Et dans le » piége du diable ». De soin en soin, piége, lacet : on ne peut plus sortir de ce labyrinthe de mauvaises affaires. *Et desideria inutilia et nociva, quæ mergunt homines in interitum et perditionem* (3) : « Et » en des désirs inutiles et pernicieux, qui précipitent » les hommes dans l'abîme de la perdition ». *Primò inutilia;* « premièrement inutiles » : *secundò nociva;* « secondement pernicieux » : car plusieurs de ceux qui étoient possédés du désir des richesses, « se sont écartés de la foi » : *erraverunt à fide* (4). *Fides est sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium* (5) : « La foi est le fondement » des choses que l'on doit espérer, et une pleine » conviction de celles *qu'on ne voit point* ». L'avarice veut voir et compter. *Et inseruerunt se doloribus multis* (6) : « Et ils se sont embarrassés en une infinité » d'afflictions et de peines ». Les grands pleurs dans les grandes maisons.

Non sublimè sapere (7) : « N'avoir pas une haute » idée de soi-même » ; c'est-à-dire, premièrement, ne pas s'estimer beaucoup ; secondement, ne point mépriser les autres ; troisièmement, ne leur pas

(1) *I. Tim.* VI. 9. — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid.* — (4) *Ibid.* 10. — (5) *Heb.* XI. 1. — (6) *I. Tim.* VI. 10. — (7) *Ibid.* 17.

faire injustice, comme si les lois n'étoient pas communes: ne les tenir bas qu'autant que cette sujétion leur est utile; non pour contenter notre humeur ou notre fierté naturelle. La puissance est de l'ordre de Dieu, non l'insulte, ni le mépris, ni l'injure, ni les avantages injustes.

Divitibus hujus sæculi (1) : « Aux riches de ce siè» cle ». Les véritables riches sont ceux qui ont faim des biens de l'autre. A ceux que le siècle appelle riches, *Præcipe*, « commandez » : ce sont des commandemens. L'apôtre prescrit des remèdes spécifiques aux différentes maladies: premièrement, contre l'orgueil: *Non sublimè sapere:* secondement, contre la confiance aux richesses, il montre que c'est une idolâtrie; troisièmement, *benè agere* (2) : « faire » du bien » : contre la paresse. Ils croient n'avoir rien à faire qu'à se divertir. Cela, c'est pour eux-mêmes; ensuite pour le prochain : *facilè tribuere :* « donner l'aumône de bon cœur » : *communicare :* « participer » à leurs maux, pour participer à leur bénédiction et à leur grâce; car celle de la nouvelle alliance est pour les pauvres.

On ne peut se rendre maître des choses en les possédant toutes; il faut s'en rendre le maître en les méprisant toutes.

Plus on a, plus on veut avoir : on agit par humeur; l'humeur subsiste toujours; de là vient qu'on ne se contente jamais. La perte est plus sensible aux riches qu'aux pauvres; et le désir d'avoir est aussi plus ardent dans les premiers : il faut en effet

(1) *I. Tim.* VI. 17. — (2) *Ibid.* 18.

qu'il soit plus ardent ; parce que la facilité est plus grande. Si l'on a tant d'ardeur, lorsque le chemin étoit difficile ; à plus forte raison quand on le trouve aplani. Ainsi la possession des richesses augmente le désir d'en amasser.

XXII. De l'Orgueil.

C'est un orgueil indiscipliné qui se vante, qui va à la gloire avec un empressement trop visible ; il se fait moquer de lui : c'est au contraire un orgueil habile, que celui qui va à la gloire par l'apparence de la modestie.

Quelques-uns semblent mépriser l'opinion des autres : Ce sont des hommes, disent-ils ; mais ils s'admirent eux-mêmes, ils mettent leur souverain bien à se plaire à eux-mêmes ; comme si eux-mêmes n'étoient pas des hommes.

Quiconque a cette pensée, veut plaire aux autres ; mais il feint de se contenter de soi-même, pour l'une de ces deux raisons : premièrement, ou parce qu'il ne peut acquérir l'estime des autres, et il s'en console en se prisant soi-même : secondement, par une certaine fierté qui fait que, désirant l'estime des autres, il ne veut pas la demander, et veut l'obtenir comme une chose due ; en quoi il est d'autant plus possédé de cette passion, qu'il la couvre davantage. Mais il croit toujours y arriver par cette voie ; et la gloire le charmera d'autant plus, qu'il l'aura acquise en la méprisant : c'est comme un tribut qu'il exige, pour marque d'une plus grande souveraineté et indépendance, comme s'il étoit au-dessus même de l'honneur.

La modestie et la modération dans les honneurs peut venir de ces principes mauvais : premièrement, l'ame est contente et hume tout l'encens en elle-même ; ce qui devroit être au dehors est au dedans, et y rentre bien avant : secondement, l'extérieur paroît affable, ce qui fait quelque montre de modestie ; et souvent cela vient de ce que l'ame, contente en elle-même et pleine de joie, la répand sur ceux qui approchent, et les traite bien ; comme au contraire une humeur chagrine décharge sa bile sur eux par un superbe dégoût.

XXIII. De l'Ambition.

Si l'on désire les fortunes extraordinaires pour satisfaire l'ambition, la foi se ruine. On veut toujours s'élever au-dessus de sa condition, jusqu'à être Dieu. *Elevatum est cor tuum, et dixisti : Deus ego sum, et in cathedra Dei sedi; et dedisti cor tuum quasi cor Dei* (1) : « Votre cœur s'est élevé, et vous avez » dit en vous-même : Je suis un Dieu, et je suis » assis sur la chaire de Dieu ; et votre cœur s'est » élevé comme si c'étoit le cœur d'un Dieu ». *Ecce ego ad te, Pharao, qui dicis : Meus est fluvius, et ego feci memetipsum* (2) : « Je viens à toi, Pharaon, » qui dis : Le fleuve est à moi, et c'est moi qui me » suis fait moi-même ». Si l'on cherche à élever sa maison et à l'agrandir, qu'on pense que les chrétiens ont une postérité qui ne dépend pas des grandeurs de ce monde. Si l'on aspire à une autre éternité que celle que Dieu promet, qu'on se souvienne que

(1) *Ezech.* XXVIII. 2. — (2) *Ibid.* XXIX. 3.

Dieu renverse tous ces projets ambitieux. C'est ainsi qu'il ruina la maison d'Achab, la maison de Jéhu ; et que tous les jours il en fait disparoître tant d'autres, appuyées sur les mêmes fondemens.

Quand quelqu'un est arrivé au haut degré des honneurs auxquels l'ambition aspire, on dit : Il ne doit plus avoir de regret à mourir ; et c'est précisément le contraire ; parce que rien ne coûte plus que de quitter ce qu'on a aimé si passionnément.

XXIV. De l'Intérêt.

Nous sommes fortement attachés à nous-mêmes ; c'est pourquoi ceux qui conduisent prennent les hommes par leurs intérêts, sachant que la probité et la vertu sont fort foibles, et ont peu d'effet dans le monde. On oublie aisément les bienfaits ; ce qu'on n'oublie jamais, c'est son avantage : on engage par-là les hommes ; et comme il est malaisé de faire beaucoup de bien, que la source du bien est peu féconde et tarit bientôt, on est contraint de donner des espérances, même fausses. *Il n'y a point d'homme* plus aisé à mener qu'un homme *qui espère ; il* aide à la tromperie.

XXV. De la Préoccupation.

Les ennemis de la justice sont l'intérêt, la sollicitation violente, la corruption. On se corrompt soi-même par l'attache à son sens et à ses impressions. Il y a un intérêt délicat, jaloux de ses pensées, qui nous préoccupe en leur faveur. Mais rien de plus dangereux que cette préoccupation : elle nous empêche

pêche de voir tout ce qui pourroit nous éclairer sur le bon parti. Elle ne se peut remarquer, parce qu'elle ne cause aucun mouvement inusité. Ainsi la première chose qu'elle cache, c'est elle-même. Elle sent que ce n'est point un intérêt étranger qui la nourrit, mais cet intérêt caché, l'amour de nos opinions : nous ne le sentons pas ; car c'est nous-mêmes qu'elle trompe. C'est pourquoi Salomon demandoit à Dieu « un cœur docile à toutes les impressions de » la vérité, et étendu comme les bords de la mer », c'est-à-dire, dégagé de toutes les préoccupations qui nous resserrent l'esprit, et ne nous permettent pas de comparer les différentes raisons qui doivent déterminer notre jugement : *Cor docile, et latitudinem cordis quasi arenam quæ est in littore maris* (1). Le remède à la prévention, c'est de se défier. De qui ? de soi-même. Mais voilà une autre perplexité : il faut donc s'abandonner aux autres. O Dieu, trouvez le milieu : le voici ; la prière, la confiance en Dieu. Appliquons-nous à écouter Jésus-Christ en toutes choses : *Ipsum audite* (2) ; mais écoutons-le de manière que nous réglions sur son jugement tout ce qui nous regarde, nos plaisirs, nos douleurs, nos craintes, nos discours ; en un mot, toute notre conduite.

XXVI. De l'Amitié.

L'amitié entre les inégaux est soutenue, d'une part par l'humilité, de l'autre par la libéralité.

(1) *III. Reg.* III. 9. IV. 29. — (2) *Matth.* XVII. 5.

Est amicus solo nomine amicus. Nonne tristitia inest usque ad mortem (1)? « Il y a un ami qui n'est » ami que de nom. N'est-ce pas une douleur qui » dure jusqu'à la mort »? Les faux amis laissent tomber dans le piége faute d'avertir. On souffre tout; on reprend avec envie; on s'en vante après comme pour se disculper : on affecte un certain extérieur dans la mauvaise fortune, pour soutenir le simulacre d'amitié, et quelque dignité d'un nom si saint.

On peut concevoir de l'inimitié contre son prochain, à cause de quelque action qu'il a faite qui nous déplaît. Cette disposition est très-dangereuse : mais l'inimitié contre l'état de la personne est encore plus à craindre. Souvent on conçoit de l'envie et de l'inimitié par fantaisie, par antipathie. On ne sait pourquoi : on le sait; on ne le dit pas : on le sait et on le dit; c'est la disposition de Saül contre *David*.

XXVII. De la Justice.

Si les juges, qui ne sont équitables qu'aux puissans, regardoient la justice *comme une reine à laquelle* seule il faut complaire, ils s'empresseroient, pour mériter son approbation, de faire droit à tous sans acception de personnes.

Le zèle de la justice fait faire des injustices énormes. On voit un grand crime fait; une grande tromperie, une machination pleine d'artifices : on ne veut pas que ce meurtre, que ce vol soit impuni : à quelque prix que ce soit, on en veut connoître l'auteur;

(1) *Eccli.* XXXVII. 1.

et on aime mieux deviner, au hasard de punir un innocent, que ne sembler pas avoir déterré le coupable. *Justa, justè : bona, bene.*

Pour voir quel est dans le monde l'avantage de l'injuste sur le juste, il faut supposer l'un et l'autre parfait en son art. L'injuste faisant injure, sera caché; le souverain degré d'injustice est d'être injuste et de paroître juste; au contraire, le plus haut degré de justice, c'est de ne s'émouvoir de rien, et d'être souverainement juste sans vouloir le paroître, et ne le paroissant pas en effet. Le plus heureux, au jugement de presque tous les hommes, sera l'injuste.

XXVIII. Des Rois, et des Grands.

Un roi doit agir comme si Dieu étoit présent : il ne le voit pas en lui-même; mais il lui est présent par ses œuvres, comme le prince l'est dans l'étendue de ses Etats par ses différentes opérations. La majesté de Dieu lui doit être d'autant plus présente, qu'il en porte en lui-même une image plus vive et plus auguste.

Un roi a deux devoirs à remplir : pour le dedans, rendre la justice par lui-même, la faire rendre par ses officiers; et pour le dehors, garder la foi dans les paroles qu'il donne; mais bien prendre garde à ce qu'il promet. Car « tel promet, qui est percé ensuite » comme d'une épée par sa conscience » : *Est qui promittit, et quasi gladio pungitur conscientiæ* (1).

Le prince, pour gouverner avec sagesse, doit

(1) *Prov.* XII. 18.

juger de la disposition de ses sujets par la sienne : *Intellige quæ sunt proximi ex teipso* (1). Il faut qu'il se montre tel aux particuliers qu'il voudroit qu'ils fussent à son égard, si eux étoient princes et lui particulier. Mais les princes ont bien de la peine à se mettre en comparaison : ils croient que tout leur est dû, et cependant ils doivent plus qu'on ne leur doit. Je suis, disent-ils souvent, et en eux-mêmes et par leur conduite, et il n'y a que moi sur la terre (2). Dieu châtie les injustices des rois après leur mort.

La justice dans un souverain demande de la fermeté et de l'égalité. Trois vertus sont comme les sœurs de la justice qui doit le caractériser ; la constance, la prudence, la clémence : la première, pour l'affermir dans la volonté de suivre la loi ; la seconde, pour le discernement des faits ; la troisième, pour supporter les foiblesses, et lui apprendre à tempérer en certaines choses la rigueur de la loi.

Il est plus beau d'être vaincu par la justice que de triompher par les armes : car lorsque nous sommes vaincus par la justice, la raison triomphe en nous, qui est la principale partie de nous-mêmes ; et c'est alors que les rois sont rois, quand ils font régner la justice sur eux-mêmes ; parce que, comme dit Platon, « la gloire d'un règne consiste dans l'amour de » l'équité » ; *Quia regni decus est æquitatis affectus.*

Un prince doit faire des conquêtes dans son propre Etat, en gagnant ses peuples à soi, en les gagnant à Dieu et à la justice, en déracinant les vices.

Un Etat est bien disposé par l'exemple, qui change les personnes et les forme à la vertu ; au lieu que

(1) *Eccli.* XXXI. 18. — (2) *Is.* XLVII. 10.

les lois sont souvent des remèdes qui surchargent, loin de soulager.

Les princes ont des ennemis contre lesquels ils n'ont jamais l'épée tirée; ce sont les flatteurs. Contre ceux-là le prince n'est pas sur ses gardes : ce sont cependant les plus proches; et c'est l'une des épreuves de la vertu. Il faut qu'un roi soit au-dessus des louanges; et il ne doit en être touché, qu'autant qu'il a sujet de craindre d'être blâmé. On traite délicatement les princes, pour leur inspirer de loin *causas odii*.

Si les grands ont peu de justice, c'est qu'ils ne peuvent s'appliquer cette première loi de l'équité naturelle : « Ne faites pas à autrui ce que vous ne » voudriez pas qu'on vous fît à vous-même » : *Alii ne feceris quod tibi fieri non vis*; à cause qu'ils s'imaginent que tout leur est dû, et que leur orgueil ne peut consentir à se mettre en égalité avec les autres. Pour cela, il faut qu'ils descendent et qu'ils se mettent en la place du foible; qu'ils voient en cet état ce qu'ils voudroient leur être fait : mais ils ne peuvent se résoudre à s'imaginer qu'ils sont peu de chose, ni à se mettre en la place du petit; c'est néanmoins en quoi consiste la véritable grandeur. Ils sont élevés au-dessus des autres, pour soutenir leurs besoins, et entrer dans leurs justes sentimens contre ceux qui les oppriment.

XXIX. Des Gens de bien.

La justice est une espèce de martyre. L'homme de bien, dans les fonctions publiques, ne peut gratifier ses amis; l'injuste le peut. L'homme de bien se

donne des bornes à lui-même; l'injuste n'en connoît aucunes. Celui à qui il fait du bien croit qu'il lui est dû; il n'oblige proprement que la société, et qui est encore une multitude toujours ingrate. Il souffre les injures et s'expose à toutes sortes d'outrages, croyant qu'il n'est non plus permis à un homme de bien de faire du mal, qu'à un médecin de tuer.

Il est peu considéré; parce qu'il ne peut se faire d'amis que par la vertu, qui est une foible ressource; parce que les hommes ordinairement sont injustes; car ils ne blâment que ceux qui sont injustes à demi. Ceux qui arrivent par leur injustice jusqu'à opprimer l'autorité des lois, sont loués, non-seulement par les flatteurs, mais parce qu'en effet le genre humain ne juge que par les événemens; que l'injustice impunie passe aisément pour justice, si peu qu'elle ait d'adresse pour se couvrir de prétextes, et que les hommes estiment heureux ceux qui sont venus à ce point. Car il est vrai que les hommes ne blâment l'injustice que parce qu'ils ne peuvent la faire, et qu'ils craignent de la souffrir.

De tout cela il *résulte*, *que* c'est *principalement* aux grands de pratiquer la justice; premièrement, parce qu'ils sont personnes publiques, dont le bien, comme tels, est le bien public; secondement, parce qu'ils ne craignent rien à cause de leur puissance; troisièmement, parce que leur appui doit être l'amour, la reconnoissance, le respect de la multitude qui aime la justice, dont l'amour ne se corrompt en nous qu'à cause des intérêts particuliers.

Les hommes se réjouissent, quand ils voient tomber ceux qui sont gens de bien : ils prennent plaisir de

le publier. Premièrement vous les blâmez ; ils font plus, ils se condamnent, ils se châtient : secondement quand vous péchez par leurs exemples, vous faites pis qu'eux ; car ils ne cherchent pas à s'excuser. « Ainsi celui-là est plus criminel que David, qui » ose se permettre les crimes de ce roi, parce que » c'est lui qui les a commis » : *Inde anima iniquior, quæ cùm propterea fecerit quia fecit David, pejus fecit quàm David* (1).

Quand vous croyez qu'on ne peut pas être homme de bien à la Cour, vous rendez témoignage contre vous-même, vous vous condamnez vous-même.

Tant qu'on est attaché au monde, on ne soupçonne pas qu'on puisse seulement aimer Dieu ; on prend tout à mal.

Les méchans ne veulent point trouver de bons ; de peur de conviction, et pour ne point se joindre aux bonnes œuvres. De tout temps, la profession de vouloir bien faire a été odieuse au monde.

On hait les gens de bien ; « parce qu'ils rendent » témoignage contre le monde, que ses œuvres sont » mauvaises ». *Quia testimonium perhibeo de illo quod opera ejus mala sunt* (2). On en médit ; on donne de mauvaises couleurs à leurs actions : on veut se persuader et dire qu'il n'y en a point.

On ne sauroit s'élever trop fortement contre ceux qui s'imaginent qu'il n'y a point de vrais pieux : d'où résulte, premièrement, qu'ils désespèrent de le pouvoir devenir ; secondement, qu'ils ne se joignent à aucune œuvre de piété, parce qu'ils soupçonnent toujours du mal caché.

(1) *S. Aug. Enar. in Ps.* L ; *t.* IV, *col.* 463. — (2) *Joan.* VII. 7.

[Pour prémunir les esprits] contre la tentation qu'il n'y a point de gens de bien, disons-leur : *Estote tales, et invenietis tales :* « Soyez tels que » vous désirez de voir les autres, et vous en trou» verez qui vous ressemblent ». Dans la grange, tout semble paille, le bon grain est mêlé et caché dedans ; il faut profiter de ce mélange. L'Eglise est ici-bas comme dans un pélerinage ; elle est étrangère, faut-il s'étonner si elle est mêlée de tant d'étrangers ?

XXX. Du Monde.

Le monde est une comédie qui se joue en différentes scènes. Ceux qui sont dans le monde comme spectateurs, souvent le connoissent mieux que ceux qui y sont comme acteurs.

Dieu envoie annoncer, avec diligence, à ceux qui espèrent toujours dans le monde, aux gens de la Cour, que leur espérance engage : *Væ terræ* : « Malheur à la terre ». Mais à qui ce malheur ? *Ite, angeli veloces, ad gentem convulsam et dilaceratam, ad gentem expectantem et conculcatam :* « Allez en diligence, ambassadeurs, vers une na» tion divisée et déchirée, vers une nation qui es» père et qui attend, et qui est foulée aux pieds ». Et combien n'est-elle pas foulée aux pieds ? *Cujus diripuerunt flumina terram ejus* (1) : « dont la terre » est ravagée par l'inondation des fleuves » : à qui tout ce qui coule et s'échappe a ôté tout le solide.

Les vanités, les vices nous trompent dès le com-

(1) *Isai.* XVIII. 1, 2.

mencement du monde, et nous ne sommes pas encore désabusés de leur tromperie.

XXXI. Du Temps.

Notre vie est toujours emportée par le temps qui nous échappe; tâchons d'y attacher quelque chose de plus ferme que lui.

Il est tard de ménager quand on est au fond : rien de plus essentiel que de travailler de bonne heure. Il faut épargner le temps de la jeunesse : celui qui reste au fond n'est pas seulement le plus court, mais le plus mauvais, et comme la lie de tout l'âge.

XXXII. Il faut régler sa vie.

C'est un grand défaut dans les hommes de vouloir tout régler, excepté eux-mêmes.

Il y a des gens qui commencent à vivre lorsqu'il faut cesser de vivre; ou plutôt qui ont cessé de vivre avant de commencer. Ceux-là commenceront, à la mort, une malheureuse stabilité. La Providence de Dieu a ses fins déterminées, auxquelles arriveront enfin, sans y penser, ceux qui ne se déterminent jamais. Ce sera la fin de leur inconstance. Il faut donc se déterminer; « il faut donc régler sa » vie, et l'accomplir de manière que chaque jour » nous tienne lieu de toute la vie ». *Id ago ut mihi instar totius vitæ sit dies* (1).

Je converse avec moi-même comme avec le plus légitime censeur de ma vie.

(1) *Senec. Ep.* LXI.

XXXIII. De l'Homme.

Rien de moins important que ce que fait l'homme, parce qu'il est mortel : rien de plus important, par rapport à l'éternité.

Il semble que la perfection de chaque chose consiste en son action ; car chaque chose a son action. La perfection et le bien d'un architecte, c'est de bâtir ; et du peintre, comme tel, de faire un tableau ; et ainsi des autres. Quoi donc, les artisans, ceux même qui font profession des arts les plus mécaniques ont leurs actions ; les cordonniers, les maçons, les charpentiers : l'homme seul se trouveroit-il être sans action ? La nature l'aura-t-elle destiné à une oisiveté éternelle ? l'aura-t-elle formé si beau, si adroit, si désireux de savoir, pour le laisser toujours inutile ? ou bien ne faut-il pas dire plutôt, que si les yeux, les oreilles, le cœur, le cerveau, et généralement toutes les parties qui composent l'homme ont leur action, l'homme aura outre celles-là *quelque action, quelque ouvrage, quelque fonction principale* ? Quelle donc pourra être *sa fonction ?* car certes la faculté de croître lui est commune avec les plantes. Or il est ici besoin de quelque chose qui lui soit propre ; parce que nous trouvons que la perfection de chaque chose est d'exercer l'action que Dieu et la nature lui ont donnée, pour la distinguer des autres. Par exemple, la perfection du joueur de luth, en tant qu'il est tel, ne consiste pas en ce qu'il peut avoir de commun avec l'arithméticien et le peintre, comme peuvent être la subtilité de la

main et la science des nombres ; mais en ce qui lui est propre. Par cette même raison, il est clair que l'homme ne peut pas trouver sa perfection dans les fonctions animales ; car les bêtes brutes l'égalent, et le surpassent même quelquefois en cette partie. Que si nous trouvons, après une exacte recherche de tout ce qui est dans l'homme, que la raison est tout ensemble ce qu'il a de plus propre et de plus divin, ne faudra-t-il pas décider, que la perfection de l'homme est de vivre selon la raison ? Et de là il résulte que c'est dans cet exercice que consiste sa félicité. Car il est certain que chaque chose est heureuse, quand elle est parvenue à la perfection pour laquelle elle est née ; et le bonheur du joueur de luth, comme tel, est de toucher délicatement cet instrument si harmonieux. Car comme le propre du joueur de luth c'est de jouer du luth ; aussi est-ce du bon joueur de luth d'en jouer selon les règles de l'art. Que si l'homme n'avoit autre qualité que celle de jouer du luth, il seroit parfaitement heureux quand il auroit atteint la perfection de cette science. Il en est de même de la raison ; et encore qu'il y ait en l'homme autre chose que la raison, si est-ce néanmoins qu'elle est la partie dominante, et l'autre est née pour lui obéir : par où il paroît que la félicité de l'homme consiste à vivre selon la raison. En quoi il ne faut pas prendre garde aux sentimens des particuliers : car l'esprit de l'homme est capable d'errer, non moins dans le choix des choses qu'il faut faire pour être heureux, que dans la connoissance de toutes les autres vérités. De sorte qu'il ne faut pas avoir égard à ceux qui se sont figurés une fausse idée

de bonheur; et ainsi leur imagination étant abusée, ils semblent jouir de quelque ombre de félicité : semblables aux hypocondriaques, dont la fantaisie blessée se repaît du simulacre et du songe d'un plaisir vain et chimérique, et d'un fantôme léger, d'un spectacle sans corps.

Dieu a attaché des armes naturelles aux animaux, des ongles aux lions, des cornes aux taureaux, des dents aux sangliers : il les a au contraire séparées et détachées de l'homme, pour modérer en lui l'appétit de la vengeance; [afin de le porter à *ne* les prendre] que par raison, [et l'engager à] y penser [avant de s'en servir.]

Les hommes affectent une liberté farouche qui ne connoît aucune règle, et ne veut dépendre que de son inclination. Les bêtes ne nuisent que par nécessité ou colère; l'homme par plaisir. Quoique la nature semble armée de toutes parts contre nous, pour nous contenir dans les justes bornes; rien n'est capable de modérer la violence de nos passions, tant elles sont indomptables.

Un défaut qui empêche les hommes d'agir, c'est de ne sentir pas de quoi ils sont capables. Trois choses les en empêchent; la crainte, pour ne s'être pas éprouvés; la paresse, pour ne vouloir pas travailler; l'application ailleurs, pour satisfaire sa légèreté. La crainte présuppose un bon principe, le désir de bien faire; il le faut animer : la paresse vient de lâcheté; il faut la combattre : l'application ailleurs vient de différentes causes; il faut se captiver. Il est à re-

gretter qu'un bon naturel ne se mette pas à son meilleur usage.

XXXIV. De la Société.

La société consiste dans les services mutuels que se rendent les particuliers; c'est pourquoi elle se lie par la communication et permutation : et tout cela est né du besoin, parce qu'il n'est pas possible qu'un seul homme puisse suffire à tout. Ainsi la société demande la diversité des ouvrages; car s'il n'y en avoit que d'une sorte, chacun seroit suffisant à soi-même. De là vient que deux médecins ne composeront jamais une société; mais le médecin, par exemple, et le laboureur. Ils se donnent donc l'un à l'autre les choses dont ils ont besoin. Mais d'autant qu'il y en a dont l'ouvrage vaut mieux que celui des autres, afin d'obliger le meilleur à donner au moindre, il a fallu faire une mesure commune, et cela les hommes l'ont fait par l'estimation. Or afin que cela fût plus commode, d'autant qu'il sembloit extrêmement difficile d'égaler des choses de si différente nature, comme une maison et du blé, on a introduit l'usage de l'argent. Je vous donne mon blé, par exemple; mais j'aurai besoin d'un logement dans quelque temps. Je fais un échange avec Paul, afin de me loger : mais Paul n'a pas de quoi m'accommoder, il substitue de l'argent en la place du logement que je lui demande; et ainsi l'argent m'est comme caution que je pourrai avoir une maison quand la nécessité me pressera, sans quoi il est évident que je ne délivrerois pas mon blé que je ne visse la maison

en mes mains. C'est pourquoi Aristote appelle l'argent, *Fidejussor nummus, sponsor* (1).

L'argent n'est pas une chose que la nature désire pour lui-même : car les métaux par eux-mêmes n'ont aucun usage utile au service de l'homme. Aussi dans l'origine des choses, les richesses consistoient dans la possession des biens dont la nature avoit besoin, et dont le désir nous est naturel, tel qu'est le froment, le vin et les troupeaux : nous le voyons dans les patriarches. Que si l'argent ne nous est nécessaire que comme substitué en la place de ces choses, le désir n'en doit pas être plus grand qu'il seroit de ces choses-là même. Le désir maintenant va à proportion du besoin : or les bornes du besoin sont étroites. La nature est sobre et se contente de peu : mais la cupidité est venue, qui ne s'est plus voulu contenter du nécessaire ; par les degrés du commode, du plaisant, du bienséant, elle est montée au délicieux, au mou, au superflu, au somptueux. Nous nous sommes fait certaines règles d'une bienséance incommode ; d'où il est arrivé qu'un homme peut être pauvre, et néanmoins ne manquer de rien de ce que la nature désire : et cela c'est absolument ne manquer de rien ; parce qu'il faut contenter la nature, non l'opinion. La pauvreté n'est plus opposée à la nécessité, mais au luxe ; et ainsi ce que dit Aristote se vérifie en cette rencontre, « Que les hommes ne travaillent » qu'à irriter la soif de leurs cupidités (2) ».

(1) *De Morib. lib.* v, *cap.* VIII. — (2) *Ibid. lib.* VII, *cap.* XV.

XXXV. Des Arts.

Les arts ne se profitent pas à eux-mêmes, mais à ceux auxquels ils président. La médecine a pour objet la conservation ou le rétablissement de la santé de ceux qu'elle traite : l'art pastoral ne tend à autre chose, sinon que les troupeaux soient en bon état; et comme l'art pastoral et les autres arts ne profitent rien d'eux-mêmes à qui s'en sert, il a été besoin d'y établir quelque récompense pour ceux qui les exercent. L'art de gouverner est de même; et il faudroit que les hommes fussent obligés, par quelques gages, d'accepter le gouvernement, ou sous quelques peines. La peine est d'être soumis aux méchans, qui contraint les bons d'accepter la conduite : de sorte que s'il y avoit une ville où tous les hommes fussent bons, on se battroit pour ne pas conduire, avec le même empressement que l'on fait maintenant pour gouverner. Car il n'y a point d'homme assez insensé qui n'aime mieux qu'on pourvoie justement à tous ses besoins, que de se faire des affaires en se chargeant de subvenir à ceux des autres.

XXXVI. De la Guerre.

La guerre est une chose si horrible, que je m'étonne comment le seul nom n'en donne pas de l'horreur : en quoi je ne puis souffrir l'extrême brutalité des anciens, qui avoient fait une divinité pour la guerre; au lieu qu'un esprit qui ne s'occupe qu'aux armes est non un Dieu, mais une furie. S'il venoit un homme ou du ciel ou de quelque terre inconnue

et inaccessible, où la malice des hommes n'eût pas encore pénétré, à qui on fît voir tout l'appareil d'une bataille et d'une guerre, sans lui dire à quoi tant de machines épouvantables, tant d'hommes armés seroient destinés; il ne pourroit croire autre chose, sinon que l'on se prépare contre quelque bête farouche ou quelque monstre étrange, ennemi du genre humain. Que si on venoit à lui dire que cela se prépare contre des hommes, il ne faut point douter que ce récit ne lui fît dresser les cheveux, qu'il n'eût en abomination une si cruelle *entreprise*, et qu'il ne maudît mille et mille fois ceux qui l'auroient conduit en une terre si inhumaine. Mais encore souffrons que les nations se battent les unes contre les autres; puisque telle est notre inhumanité et notre fureur, que lorsque nous nous trouvons séparés de quelques fleuves ou quelques montagnes, et où par quelques légères différences de langage ou de mœurs, nous semblons oublier que nous avons une nature commune. Mais que des peuples qui se sont associés ensemble sous les mêmes lois et le même gouvernement, afin de se prêter un secours mutuel; que ces peuples, dis-je, se détruisent eux-mêmes par des guerres sanglantes, cela passe à la dernière extrémité de la fureur.

XXXVII. Du Corps.

[Penser que] le corps n'est qu'une victime que la charité consacre; en l'immolant, elle le conserve, afin de le pouvoir toujours immoler : une masse de boue qu'on pare d'un léger ornement à cause de

l'ame

l'ame qui y demeure. Si un roi étoit obligé de demeurer dans quelque pauvre maison, [il lui procureroit un] ornement passager, [et y feroit briller] quelque rayon de la magnificence royale. Ainsi cette terre et cette poussière, qui forme notre corps, est revêtue de quelque éclat en faveur de l'ame qui doit y habiter quelque temps. Toutefois c'est toujours de la poussière, qui, au bout d'un terme bien court, retombera dans la première bassesse de sa naturelle corruption.

Plût à Dieu que je m'ensevelisse avec Jésus-Christ pour être son cohéritier! Car que faisons-nous, chrétiens, que faisons-nous autre chose, lorsque nous flattons ce corps, que d'accroître la proie de la mort, lui enrichir son butin, lui engraisser sa victime? Pourquoi m'es-tu donné, ô corps mortel, fardeau accablant, soutien nécessaire, ennemi flatteur, ami dangereux, avec lequel je ne puis avoir ni guerre ni paix, parce qu'à chaque moment il faut s'accorder, et à chaque moment il faut rompre? O inconcevable union, et aliénation non moins surprenante! malheureux homme que je suis! Et vous vous attachez à ce corps mortel, et vous bâtissez sur ces ruines, et vous contractez avec ce mortel une amitié immortelle?

Je ne sais pourquoi je suis uni à ce corps mortel, ni pourquoi étant l'image de Dieu, il faut que je sois plongé dans cette boue. Je le hais comme mon ennemi capital, je l'aime comme le compagnon de mes travaux: je le fuis comme ma prison, je l'honore comme mon cohéritier.

Regarder la vie comme un faux ami; fermer les

sens, vivre hors de la chair et du monde, recueilli en soi, conversant avec soi et avec Dieu. Mener une vie au-dessus de tout ce qui est visible, et recevoir les idées divines, toujours nettes et immuables, nullement mélangées des formes terrestres, errantes et vagues, que le mouvement des choses humaines nous imprime. Etre par ce moyen, et devenir de plus en plus un miroir très-net de Dieu et des choses divines : s'élever à la lumière par la lumière, c'est-à-dire, à la plus claire par la plus obscure : goûter par avance la vie céleste.

XXXVIII. De la Mort.

Voyez cette bouche ouverte, ce visage alongé, cette respiration entrecoupée, ce jugement offusqué qui revient par certains momens comme de fort loin; autant de signes prochains de la mort. Les amis du moribond, vivement affligés, se livrent à une sorte de désespoir, qui leur fait tout tenter pour rappeler le mourant à la vie : chacun s'empresse à le secourir quand on ne peut plus rien; et dans les vicissitudes de la maladie, on passe successivement de la tristesse à la joie, et de l'une à l'autre. S'il paroît quelque mieux dans l'état du malade, on aperçoit, sur ceux qui l'environnent, un rayon d'espérance qui illumine tout-à-coup le visage comme à travers d'un nuage; et enfin, lorsque le malade est aux prises avec la mort, tout le monde court sans savoir où : dès qu'il est expiré, la douleur éclate par les cris et les sanglots. Le temps semble adoucir le chagrin que cause cette mort : sa femme ne pleure plus, et croit être tranquille; cependant elle demeure étour-

die, comme si elle étoit tombée du haut d'un clocher. On ne peut imaginer la mort : on croit à toute heure voir entrer le défunt : l'ame, afin de suppléer la présence de l'objet qu'elle aime, fait effort pour rendre sa douleur immortelle : son affection envers la mémoire de son ami, et le désir de le faire revivre, lui fait prendre tous les moyens qui peuvent réparer sa perte. On voit par-là combien on a raison de dire, que cela est un des principes de l'idolâtrie : un reste de l'immortalité perdue nous fait ainsi combattre contre la mort. Mais il est fort nécessaire de se préparer de bonne heure à perdre ce qui nous est cher; car dans le coup on écoute peu les consolations.

La mort nous doit rendre plus forts contre la douleur, et la douleur contre la mort. Dans l'heure de la mort, deux sentimens à corriger : premièrement, la crainte, celle qui trouble; secondement, quand tout est désespéré, par dépit on voudroit bientôt finir, et par impatience à cause de la douleur.

XXXIX. Funestes effets des plaisirs.

L'intempérance a attiré les plus terribles châtimens. Il ne faut pas jeter les yeux sur l'objet, ni se permettre le moindre retour : se rappeler la femme de Lot. L'adultère de David a été plus puni que son meurtre. La volupté affoiblit le cœur, et énerve le principe de droiture, comme on le voit dans Samson et dans Salomon. La volupté commence ses attaques par les yeux ; ce sont les premiers qui se corrompent. L'impudicité est nommée la première et avec l'idolâtrie : elle s'excuse toujours sur sa foiblesse. La luxure et la dépense se tournent en cruauté.

XL. Des Passions.

Le plaisir d'être maître de soi-même et de ses passions, doit être balancé avec celui de les contenter ; et il emportera le dessus, si nous savons comprendre ce que c'est que la liberté.

Inconstantia concupiscentiæ transvertit sensum sine malitia (1) : « Les passions volages de la concupiscence » renversent l'esprit, même éloigné du mal ». Pourquoi ? Parce que errans d'un désir à un autre, à la fin il s'en trouve quelqu'un qui nous surprend ; comme un malade chagrin, qu'on tâche de divertir, tantôt par un objet, tantôt par un autre : on lui propose des jeux de toutes façons ; enfin insensiblement on l'amuse.

XLI. Comment on s'engage dans les emplois.

Nous nous plaignons de notre ignorance ; mais c'est elle qui fait presque tout le bien du monde : ne prévoir pas, fait que nous nous engageons. C'est ainsi qu'on entre dans le mariage et dans les emplois, qu'on se détermine à aller à la guerre : on n'a qu'une vue générale des incommodités qui s'y trouvent. On s'engage, on trouve mille accidens imprévus ; on voudroit retourner en arrière, il est trop tard, on est engagé.

XLII. Les parens ne doivent pas s'opposer à la vocation de leurs enfans. Vertus de sainte Fare.

Que n'a pas gâté la concupiscence ? elle a vicié même l'amour paternel. Les parens jettent leurs en-

(1) *Sap.* IV, 12.

fans dans les religions sans vocation, et les empêchent d'y entrer contre leur vocation.

Les parens de sainte Fare veulent la forcer d'entrer dans le mariage : mais on la veut ôter à Jésus-Christ; on lui veut ravir l'Epoux céleste. Sainte Fare s'en prend à ses yeux innocens, qu'elle éteint, qu'elle noie dans un déluge de larmes. Cette sainte, qui se renferme, a voulu n'être jamais vue et ne jamais voir.

Mais quelle fut la fécondité de sainte Fare, par l'union qu'elle contracta avec l'Epoux céleste ? Le voisinage, tout le royaume, l'Angleterre même, recueillirent les précieux fruits de ce mariage tout divin. Elle enfanta à Jésus-Christ saint Faron son frère, que je ne puis nommer sans confusion et sans consolation; sans consolation, parce qu'il m'apprend mes devoirs; sans confusion, parce qu'il accable mon infirmité par l'exemple de ses vertus. Diocèse de Meaux, ce que tu dois à Fare est inestimable; tu lui dois saint Faron. Et vous, mes filles, qui avez pour mère et pour modèle sainte Fare, donnez, par vos prières, un imitateur de saint Faron à ce diocèse.

XLIII. Vertus de sainte Gorgonie.

Elle ne s'est point souciée de se charger d'or, ni de pierreries, ni de cette beauté étrangère qu'on achète ou qu'on s'attache par artifice, faisant une idole de l'image de Dieu. [Point d'autre] rouge [sur son visage] que celui que causoit la pudeur, ni de blanc que celui que donne l'abstinence : elle laissoit les autres ornemens à celles à qui la pudeur est une honte, qui désirent la santé pour la beauté,

l'embonpoint, la vivacité pour le teint; laides par leur beauté empruntée, déshonorées par leurs ornemens artificiels, défigurées par leur air, choquantes et importunes par leur agrément affecté.

Qui a plus su ? qui a moins parlé ? O corps exténué ! ô ame, qui soutenoit le corps presque sans aucune nourriture ! ou plutôt, O corps contraint de mourir avant la mort même, afin que l'ame fût en liberté ! O membres tendres et délicats, couchés sur la dure ! O gémissemens ! ô cris de la nuit pénétrant les nues, ~~perçant jusqu'à Dieu~~ ! ô fontaines de larmes, sources de joie ! O Eve ! ô appât du plaisir sensible et goût du fruit défendu, surmontés par la continence ! O Jésus-Christ ! ô sa mort ! ô son anéantissement et sa croix, honorés par la pratique de la pénitence ! O femme, qui a fait voir que la différence du sexe n'est pas dans l'esprit ni dans le cœur !

XLIV. Honneur dû aux Saints.

Le vrai honneur que nous devons rendre aux saints, c'est de les imiter. Leurs reliques nous prêchent, en nous invitant à suivre leurs exemples; elles nous demandent un reliquaire vivant, les vertus, le cœur.

XLV. Des Prédicateurs.

Condition périlleuse des prédicateurs, à qui il n'y a rien, ni tant à désirer, ni tant à craindre, que la satisfaction et même le profit de leurs auditeurs.

Nous parlons contre le luxe, et on nous l'amène devant nos yeux : nous élevons nos voix contre les irrévérences scandaleuses, et nous n'entendons autre

chose. Il y a quelques gens de bien qui gémissent en leur conscience, qui disent en eux-mêmes : Ils ont raison. Mais nous ne les connoissons pas : ils se cachent parmi la presse, et ils nous échappent.

PENSÉES DÉTACHÉES.

I. Il y en a qui ne trouvent leur repos que dans une incurie de toutes choses, qui ne prennent rien à cœur, qui se donnent à ce qui est présent, et n'ont du futur aucune inquiétude; non point parce qu'ils ne croient pas, mais parce qu'ils n'y songent pas. Ils ne nient pas, mais ils ne sont pas persuadés du siècle futur.

II. Les hommes estiment foiblesse de ne s'attendre qu'à Dieu. Il y a un athéisme caché dans tous les cœurs, qui se répand dans toutes les actions. On compte Dieu pour rien : on croit que quand on a recours à Dieu, c'est que les choses sont désespérées, et qu'il n'y a plus rien à faire.

III. La curiosité nous porte à disputer des choses divines, et produit en nous l'empressement d'en parler; de là naît ensuite le mépris et l'indifférence: il semble qu'on s'intéresse pour la piété; et dans le fait, on en détruit tout l'esprit. La curiosité veut aller toute seule; la foi accorde et tempère toutes choses.

IV. Il y a des hypocrites qui ont dessein de tromper; il y a des hypocrites qui trompent, et n'en ont pas précisément le dessein; mais qui agissent par bienséance et ne veulent point donner de scandale: les premiers sont plus dangereux pour les autres, et les seconds pour eux-mêmes.

V. Il semble qu'il y ait des personnes que Dieu n'ait destinées que pour les autres, pour instruire, pour donner exemple. Ils ont une demi-piété, des sentimens imparfaits de dévotion; parce que cela règle du moins l'extérieur, et est nécessaire pour cet effet : mais le sceau de la piété, c'est-à-dire, les bonnes œuvres et la conversion du cœur ne s'y trouvent pas; ils ne s'abstiennent pas des péchés damnables.

VI. Combien en voit-on qui se servent de la philosophie, non pour se détacher des biens de la fortune; mais pour plâtrer la douleur qu'ils ont de les perdre, et faire les dédaigneux de ce qu'ils ne peuvent avoir?

VII. *Nisi venerit discessio primùm* (1) : « Il ne » viendra point que la révolte et l'apostasie ne soit » arrivée auparavant ». Quel est ce mystère d'iniquité, cette apostasie des hommes quittant Jésus-Christ, en sorte qu'il ne trouve plus de vraie foi parmi eux? *Non inveniet fidem* (2). Ce mystère d'iniquité est fait pour éprouver ses élus et ses fidèles serviteurs, et il consiste dans la corruption des maximes de l'Evangile et l'établissement de l'anti-christianisme.

VIII. *Nonne et ethnici hoc faciunt* (3)? « Les » païens ne le font-ils pas aussi »? Il faut que notre justice passe celle des Gentils, qu'elle passe même celle des Pharisiens. Quand serons-nous chrétiens, nous qui ne sommes pas encore arrivés au premier degré, qui est celui de la philosophie et sagesse purement humaine?

(1) *II. Thess.* II. 3. — (2) *Luc.* XVIII. 8. — (3) *Matth.* V. 47.

IX. Les chrétiens doivent apprendre à profiter de tout, des biens et des maux de la vie, des vices et des vertus des autres, de leur persévérance et de leur chute, de leurs tentations, de leurs propres fautes et de leurs bonnes actions.

X. *Utamur nostro in nostram utilitatem* (1) : faire usage de Dieu pour aller à Dieu, c'est la vie chrétienne.

XI. *Fili, in vita tua tenta animam tuam; et si fuerit nequam, non des illi potestatem* (2) : « Mon fils, » éprouvez votre ame pendant votre vie; et si vous » trouvez que quelque chose lui soit dangereux, ne » la lui accordez pas ». La tentation dans les grandes charges, dans les grandes affaires, c'est qu'on les trouve si importantes, qu'on y donne tout, et que l'affaire du salut s'oublie.

XII. Que vous vous faites de belles maisons! que vous acquérez de belles terres! Pourquoi vous faites-vous de nouveaux liens? Pourquoi aggravez-vous votre fardeau? Votre maison est bâtie, votre héritage est assuré, toutes vos acquisitions sont faites; il n'y a plus qu'à se mettre en possession.

XIII. En l'autre vie tout est infiniment plus vif qu'en celle-ci. Nous n'avons ici qu'une ombre de plaisir, et qu'une ombre de douleur. Nous ne saurions concevoir toutes les puissances du siècle futur, *Virtutes sæculi venturi* (3). La vertu, la force, la puissance, se montrent là : tout ce qui est en cette vie n'est rien.

XIV. On voit dans les hommes le désir de plaire;

(1) *S. Bern. Hom.* III *sup. Missus, n.* 14; *t.* I, *col.* 748. — (2) *Eccli.* XXXVII. 30. — (3) *Hebr.* VI. 5.

c'est le premier péché par complaisance : on y voit aussi le désir de contredire. Comment accorder de si grandes contradictions ? C'est que nous voulons tout rapporter à nous, et ne pouvons souffrir ce qui s'oppose à nos désirs. De la première source vient la flatterie ; de l'autre, la plupart des désordres de la vie.

XV. Le précepte n'empêche pas le péché, parce qu'il faut boucher la source, qui est la convoitise : au contraire, le précepte irrite le désir ; car l'ame fait effort quand on veut lui ôter ce qu'elle regarde comme son bien. Or quand on lui défend, on lui arrache déjà, en quelque sorte, ce qu'elle possède par l'amour, et elle accroît son effort pour le retenir.

XVI. On pèche principalement en deux manières à l'égard de soi-même, par les paroles ; par des discours de vanité, en publiant ce qu'il faut taire ; par des discours de curiosité, en s'enquérant de ce qu'il ne faut pas savoir.

XVII. [Par un raffinement de] délicatesse, on hait la médisance, la galanterie grossière : pourvu qu'on la tourne agréablement, [on n'en a *plus* d'horreur.] La haine du vice a fait qu'on en parle avec circonspection ; la haine n'est plus que pour les paroles et les apparences.

XVIII. Peut-on mettre en comparaison ce que vous faites de bien avec ce que vous faites de mal ? Pourquoi péchez-vous ? parce que vous aimez le péché. Pourquoi priez-vous ? parce que vous craignez : l'un donc par l'inclination, l'autre par une espèce de force.

XIX. Il est important que l'esprit soit dompté :

nous n'avons pas le courage de retrancher nous-mêmes notre volonté ; Dieu, comme souverain médecin, le fait en plusieurs manières, et surtout par les contradictions qu'il nous envoie. Les véritables vertus se font remarquer durant les persécutions.

XX. *De peccato triumphum agere* (1) : « Triompher du péché comme un conquérant, qui, non » content d'avoir vaincu, choisit un jour pour » triompher » : mener ainsi ce péché, ce roi captif en triomphe par une pénitence publique et édifiante. Deux sortes de personnes ont besoin de conversion ; les honnêtes païens, qui n'ont que des vertus morales, et ceux qui ont commis de grands crimes.

XXI. Les criminels doivent agir différemment envers un juge qu'ils ne feroient envers un père : envers un juge, on nie, on se défend, on s'excuse : envers un père, on confesse, on promet, on demande grâce ; on ne défend pas le passé, on donne des assurances pour l'avenir. Un juge veut la punition, et un père l'amendement du criminel ; c'est pourquoi il oublie le passé, pourvu qu'on stipule pour l'avenir.

XXII. Dieu veut que nous le servions avec ferveur ; c'est pourquoi il fait naître en nous les passions qui font agir ardemment, comme l'émulation.

XXIII. Il faut mener les hommes passionnés comme des enfans et des malades, par des espérances vaines.

XXIV. Pour pratiquer la patience chrétienne, il faut souffrir les maux, souffrir le dégoût, souffrir le délai.

(1) *S. Greg. Nazian. Orat.* XL, *n.* 26 ; *tom.* 1, *pag.* 657.

XXV. *Orantes nolite multum loqui* (1) : « N'af-» fectez point de parler beaucoup dans vos prières ». Jésus-Christ nous avertit ici d'éviter les prières où l'on ne fait que parler sans sentiment, où le cœur ne dit rien de lui-même, mais va tout emprunter de l'esprit.

XXVI. La retraite et l'oraison nous apprennent à mourir ; parce que celle-là détache les sens des objets extérieurs ; et celle-ci, l'esprit des sens.

XXVII. Dieu enseigne quelquefois aux hommes des choses qu'ils ne pensent pas savoir : « J'ai instruit » une veuve, dit-il à Elie, pour te nourrir (2) ». Elle n'en savoit rien ; [mais elle y étoit toute préparée par] la disposition secrète du cœur.

XXVIII. L'Ecriture donne de l'ame à ce qui n'en a pas, pour bénir Dieu ; du corps à ce qui n'en a pas, pour nous rendre plus sensibles les opérations divines, et s'accommoder à notre foiblesse. *Misericordia et veritas obviaverunt sibi ; justitia et pax osculatæ sunt* (3) : « La miséricorde et la vérité se » sont rencontrées ; la justice et la paix se sont donné » le baiser ».

XXIX. Combien l'esprit de raillerie est-il opposé au salut et au sérieux de l'Evangile ? *Væ vobis, qui ridetis* (4) : « Malheur à vous, qui riez ». Les gens du monde ne savent eux-mêmes pourquoi ils y sont attachés.

XXX. Nous agissons par humeur et non par raison ; c'est pourquoi l'ambition ni l'avarice ne se changent pas pour avoir ce qu'elles demandent,

(1) *Matth.* VI. 7. — (2) *III. Reg.* XVII. 9. — (3) *Ps.* LXXXIV : 11. — (4) *Luc.* VI. 25.

parce que l'humeur demeure toujours. Les appétits, qui consistent à remplir les organes corporels, se finissent, à cause que les organes sont bornés : mais dans les appétits où l'imagination doit être remplie, il n'y a nulle fin; c'est ce qui s'appelle agir par humeur.

XXXI. Rien de plus commun dans la bouche des hommes que le mensonge, et que de prendre à témoin la première vérité. Quiconque ment, ne garde point la foi qu'il exige; car il veut que celui à qui il ment, lui soit fidèle dans la chose même sur laquelle il le trompe. Or, celui qui viole la foi donnée, est coupable d'une grande injustice.

XXXII. On dit : Cet homme m'a ôté mon honneur. Comment? en me faisant un affront. Ce n'est pas lui qui vous l'ôte; car l'injuste injure étant mal fondée, n'ôte rien; c'est l'opinion de ceux qui jugent mal des choses.

XXXIII. La renommée nous en impose, quoique cent fois on ait été trompé par ses faux bruits. Cette séduction a pour principe, ou la malignité de notre cœur, toujours prêt à s'ouvrir à la médisance, ou notre amour-propre, aussi empressé à se persuader tout ce qui peut flatter l'intérêt de ses désirs.

FIN DU TOME QUINZIÈME.

TABLE
DU TOME QUINZIÈME.

PENSÉES CHRÉTIENNES ET MORALES SUR DIFFÉRENS SUJETS.

FIN DE LA TABLE DU TOME QUINZIÈME.

